



**VOYAGES**

**DANS**

**L'INTÉRIEUR DU BRÉSIL.**

**SECONDE PARTIE.**

*On trouve à la même Librairie.*

La première partie des **VOYAGES DE M. DE S. HILAIRE DANS  
L'INTÉRIEUR DU BRÉSIL**, contenant les *provinces* de **RIO DE  
JANEIRO** et de **MINAS GERAES** ; 2 vol. in-8°, 15 fr.

---

**A. PIHAN DE LA FOREST,**  
IMPRIMEUR DE LA COUR DE CASSATION,  
rue des Noyers, n° 57.

5314  
394005 (2)

# VOYAGE

DANS

## LE DISTRICT DES DIAMANS

ET SUR LE LITTORAL

## DU BRÉSIL,

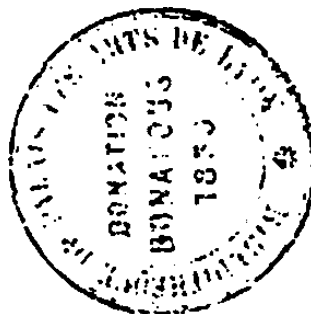
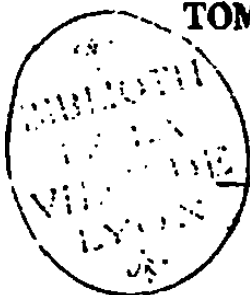
*Suivi de notes sur quelques plantes caractéristiques*

ET D'UN PRÉCIS DE L'HISTOIRE DES RÉVOLUTIONS DE L'EMPIRE  
BRÉSILIEN, DEPUIS LE COMMENCEMENT DU RÉGNE DE JEAN VI  
JUSQU'À L'ABDICTION DE D. PEDRO.

PAR AUGUSTE DE SAINT-HILAIRE,

Chevalier de la Légion-d'Honneur, membre de l'Académie royale des  
Sciences de l'Institut de France, des Sociétés philomatique de Paris,  
et Linnéenne de Londres, des Académies de Lisbonne, Genève,  
Rio de Janeiro, etc.

TOME PREMIER.



PARIS,

LIBRAIRIE - GIDE,

RUE SAINT-MARCO, N° 23.

1833.

VILLE DE LYON

Biblioth. du Palais des Arts



---

## PRÉFACE

---

L'INDULGENCE avec laquelle on a bien voulu accueillir ma première Relation m'encourage à faire paraître la seconde. Je ne m'y écarte point du plan que j'ai déjà suivi, et je continue à regarder surtout comme mon premier devoir de ne m'écarter jamais de la plus scrupuleuse exactitude.

En décrivant les lieux que j'ai visités, je me transporte toujours au temps de mon voyage, et je fais abstraction des événemens qui se sont passés depuis. Ils ont pu amener des changemens notables dans quelques villes de la côte dont je ne parle point, telles que Rio de Janeiro, Fernambouc et Bahia; mais la population de l'intérieur et celle des parties du littoral situées entre les grandes villes est trop peu considérable, les lumières y sont trop peu répandues pour que l'état des choses s'y soit modifié d'une manière très sensible.

Au reste, pour rattacher l'époque où j'ai parcouru le Brésil à celle où j'écris, j'ai cru devoir terminer ma Relation par le précis historique des

événemens qui ont eu lieu depuis l'arrivée du roi Jean VI en Amérique jusqu'à l'abdication de l'Empereur D. Pedro. Je n'ai point voulu publier ce morceau sans l'avoir soumis aux témoins oculaires les plus éclairés et les plus impartiaux : leur suffrage est un garant de l'exactitude avec laquelle j'ai présenté les faits.

Je vais actuellement m'occuper sans relâche à rédiger ma troisième Relation, qui fera connaître des pays sur lesquels on n'a pour ainsi dire rien publié, tels que la partie orientale de la province de Minas Geraes, les montagnes où prennent naissance le fameux S. Francisco et le Rio dos Tocantins, les déserts de Goyaz, les délicieux Campos Geraes, les environs de Curitiba, la côte qui s'étend depuis Paranaguá jusqu'à Sainte Catherine, une grande partie de la province de Rio Grande, les Missions de l'Uruguay et enfin les pics d'Ibitipoca, do Papagaio, da Juruaea, etc. Heureux si mes travaux peuvent ne point être inutiles aux sciences auxquelles j'ai consacré mon entière existence !

---

événemens qui ont eu lieu depuis l'arrivée du roi Jean VI en Amérique jusqu'à l'abdication de l'Empereur D. Pedro. Je n'ai point voulu publier ce morceau sans l'avoir soumis aux témoins oculaires les plus éclairés et les plus impartiaux : leur suffrage est un garant de l'exactitude avec laquelle j'ai présenté les faits.

Je vais actuellement m'occuper sans relâche à rédiger ma troisième Relation, qui fera connaître des pays sur lesquels on n'a pour ainsi dire rien publié, tels que la partie orientale de la province de Minas Geraes, les montagnes où prennent naissance le fameux S. Francisco et le Rio dos Tocantins, les déserts de Goyaz, les délicieux Campos Geraes, les environs de Curitiba, la côte qui s'étend depuis Paranaguá jusqu'à Sainte Catherine, une grande partie de la province de Rio Grande, les Missions de l'Uruguay et enfin les pics d'Ibitipoca, do Papagaio, da Juruaea, etc. Heureux si mes travaux peuvent ne point être inutiles aux sciences auxquelles j'ai consacré mon entière existence !

---

# TABLE DES MATIÈRES

## CONTENUS

### DANS LE PREMIER ET LE SECOND VOLUME.

#### A.

*Abildgaardia bacoethryon*, cypé-  
racée, I, 389.

*Académie des arts*, I, 283.

*Administration diamantine*,  
sa composition en 1817, I, 5 et  
suiv.; dépenses faites pour elle, 17;  
ses dettes, 18.

*Administrateurs particuliers*,  
I, 8, 13.

*Affranchissemens*, I, 260, 282.

*Affonsea juglandifolia*, Légum-  
mineuse, I, 385; description du  
genre, 386.

*Agá*, hameau, II, 207.

*Agregados*, I, 286.

*Agriculture*, progrès qu'on  
pourrait lui faire faire à Tijuco,  
I, 48; inconvénients de celle des  
Brésiliens, 99, 113, 153, 225; celle  
des env. de R. de Janeiro, 309;  
l'agriculture dans la prov. d'Esp.  
Santo, II, 247 et suiv.; celle du  
Brésil est empruntée des Indiens,  
271.

*Aldea dos R. Magos*, voy. *Al-  
meida*.

*Aldea Velha*, hameau, II, 300,  
301, 351.

*Allium ranunculoides*, II, 100,  
432.

*Almeida*, ville, II, 280-298.

*Alternanthera praelonga*, II,  
409; — *maritima*, 437; — *paro-  
nichyoides*, 439; descript. du gen-  
re, 442.

*Amaranthacées*, leurs carac-  
tères, II, 410.

*Andrade (Sitio do)*, maison,  
II, 99, 102.

*Andromeda revoluta*, II, 43,  
407.

*Angelo Pessanha* (l'abbé), bien-  
faiteur des Indiens Goitacazes, II,  
118.

*Anna de Sá*, habitation, I, 173,  
174.

*Anona palustris*, voy. *Ara-  
ticum*.

*Anotis Salzmanni*, Rubiacée  
identique avec l'*Hedyotis uni-  
flora*, I, 394 et suiv.

*Anse da Praia do Pontal*, II,  
50 et suiv.; — *da Prinha*, 52,  
61; — *da Praia do Forno*, 53,  
61; — *da Praia do Anjo*, ib.;  
celle dite *Bahia Formosa*, 63, 93;  
— *du Concha*, 87; — *da Ferra-  
dura*, 93; — *de Pero*, ib.

*Antiquités américaines*, I, 73.

*Antonio d'Arrabida* (le Père),  
instituteur de D. Pedro, II, 384.

*Antonio Gomes de Abreu e Frei-*

*tas* (le capitaine), I, 117, 222, 125.

*Antonio Lopes*, habitation, et son propriétaire, I, 135.

*Antonio Martins*, cultivateur, II, 323, 327, 342.

*Antonio Pires da Silva Pontes Leme*, gouverneur de la prov. d'E. Santo, II, 176, 307, 308, 317.

*Antropophagie*, II, 193, 194, 197 et suiv.

*Araponga*, voy. *Ferrador*.

*Araucária*, paroisse, I, 353. — *Id.*, lac, I, 302, 347, 351 et suiv.; II, 28, 40.

*Araucaria brasiliensis*, I, 245, 272.

*Arbres fruitiers*, influence du climat de l'Amér. sur ceux d'Europe, I, 53; ces derniers réussissent dans les lieux élevés, 179; 180, 222; on les cultive avec succès à S. João del Rei, 255.

*Arctium* (ou *araticú*), anones, I, 344.

*Aroeira*, arbre, I, 337, 343; II, 102, 303.

*Asplenium pedicularifolium*, I, 380.

*Assolemens*, II, 126, 250.

*Auberges*, I, 250.

## B.

*Baglioni*, distillateur, II, 155.

*Bambous*, où ils croissent, II, 275.

*Bananiers*, ils réussissent mal dans les lieux élevés, I, 52, 96, 267; esp. cultivées dans les Mines et à Rio de Janeiro, 266.

*Baptêmes*, I, 177.

*Barra do Furado*, embouchure du R. do Forno et du R. de Bragança réunis, II, 105, 142.

*Barreto*, hameau situé sur la côte, II, 94; voy. aussi *Casa do Barreto*.

*Barra Seca*, sucrerie, II, 158; *id.*, déchargeoir du lac Iuparanán, 343.

*Barros*, chirurgien, I, 76.

*Barroso* (fazenda de), habitation, I, 268.

*Benevente*, voy. *Villa Nova de Benevente*.

*Bestiaux*, 34, 96, 174, 181, 182, 183, 222, 328; II, 59, 99, 111, 127, 143.

*Betencourtia rhynchosioides*, Légumineuse, I, 138, 376; descript. du genre, 377.

*Bicame*, sorte de canal, I, 65.

*Bichos de pé* (puces pénétrantes), I, 228; II, 101.

*Bilhetes d'extração*, papier monnaie, I, 18.

*Blancs* (hommes), leur proportion dans la population de la prov. des Mines, I, 237; ceux d'une partie de la comarca de S. João d'El Rei, 276; des campagnes qui s'étendent depuis R. de Janeiro jusqu'à Squaréma, 331; de Squaréma, 338, 344; du Cabo Frio, I, 45.

*Boassica*, habitation, II, 81.

*Boa Vista*, habitation dans la prov. des Mines, I, 123, 124. — *Id.*, poste militaire dans la prov. d'E. Santo, II, 167, 194.

*Bocagea*, Annonée; — *alba*, II, 412; — *viridis*, *ib.*

*Bois*, deux espèces du D. des Diamans, I, 38; celles propres à faire des lanchas, II, 48; les Indiens sont habiles à scier le bois, II, 21; il fait le principal commerce de S. João da Barra; *ib.* de Macabé, 88; prix des bois, *ib.*; comment les Brésiliens exploitent leurs bois, 89; le bois de Brésil proprement dit, 91; bois qu'on emploie dans le district des C. Goitacazes pour les pipes d'eau-de-vie et les caisses de sucre, 131; disette de bois dans les C. Goitacazes, 132; on ne coupe les bois que dans le décours, 248; ceux qu'on emploie pour faire les guitares, 305.

*Bom Jardim*, habitation, II, 328, 329.

# TABLE DES MATIÈRES.

IX

*Bom Jesus de Matosinhos*, village, I, 246.

*Boquerão* (détroit) *do Engenho*, I, 335; — *do Juraço*, *ib.*; — *de S. José*, *ib.*; — *do Nordeste*, II, 54, 61; — *de Leste*, *ib.*, *ib.*; — *do Sul*, *ib.*, *ib.*

*Borbas*, chaumière, I, 83.

*Borreria*, Rubiacée, *pratensis*, I, 333; — *nervosa*, *ib.*

*Botocudos*, Indiens, ils exercent des ravages sur le littoral, II, 199, 219; comparaison d'eux et des Français, 233; ils se montrent du côté de Linhares, 304, 324; ils ne doivent plus inspirer de crainte à ceux qui naviguent sur le R. Doce, 319, 327; Marlière conclut la paix entre ceux des bords de cette rivière et les Brésiliens, 337 et suiv.; perfidie d'un Brésilien envers les *Botocudos*, 347; ils exercent des ravages sur les bords du R. da Aldea Velha, 352; cruauté et haine des Brésiliens envers eux, 368-370.

*Broussonetia tinctoria*, voy. *Tatajiba*.

*Bugres*, nom donné aux Indiens sauvages, II, 369.

## C.

*Cabesu*, lieu, I, 310, 312, 313.

*Cabunas*, habitation, II, 94.

*Cabo Frio*, ville, II, 29-50.

*Cachoeira*, village, I, 183, 194.

*Cachoeira da Viuva*, cascade, I, 236.

*Casté*, ville, I, 130 et suiv.

*Camapuán*, taverne, I, 226, 229; voy. aussi *Cabapuana*.

*Camboá*, partie du lac d'Araucária, II, 31, 39, 40.

*Campos* ou pâturages, leurs incendies, I, 35; ceux des environs de Congonhas da Serra, 97; de la Serra da Lapa, 102 et suiv.; du Morro do Marmeleiro, 168; des envir. de Cocho d'Água, 172; des

envir. d'Anna de Sá, 176; des envir. de Congonhas do Campo, 193, 197, 206, 219; du pays situé entre S. José et Barbacena, 267; où finit la région des *campos*, 275.

*Campos dos Goitacazes*, tableau de ce district, II, 104-140; rivalité de ses habitants et de ceux d'E. Santo, 181; une partie des revenus des C. Goitacazes sert à payer les dépenses de cette prov., 186.

*Campos* ou *S. Salvador dos Campos Goitacazes*, ville, 119, 120, 121, 155.

*Campos Novos*, habitation, II, 66.

*Campos do Riacho*, hameau, II, 304, 346.

*Canaux*, II, 175, 228.

*Canne à sucre*, les parties hautes de la pr. de Minas ne lui conviennent point, I, 96, 106, 203; culture de cette pl. dans les C. Goitacazes, II, 126, 129; les terres d'Itapémirim sont favorables à la canne, 203; celles de Guarapari ne le sont pas, 224.

*Canto do Pontal*, partie du G. Frio, II, 51, 52, 60.

*Cap Frio*, II, 32, 50 et suiv.

*Capim gordura* (*Melinis minutiflora* ou *Tristegis glutinosa*), Graminée, sa limite septentrionale, I, 35; de quelle manière il végète dans les lieux élevés, 97; il éloigne les autres plantes, 124; il engraisse et affaiblit le bétail, 174; il n'est pas naturel à la prov. des Mines, 220; sa limite occidentale, 272; il ne succède généralement point aux capoeiras sur la route de Barbacena au Parahyba, 274; on en trouve des pieds isolés près de Rio de Janeiro, 310.

*Capitão Mór*, habitation, I, 347.

*Capitães do Mato*, I, 212.

*Capoeiras*, étym. de ce mot, II, 360.

*Carnipé*, hameau, II, 279.

*Carandai*, hameau, I, 219, 221, 231.

- Carex Brasiliensis*, I, 98, 369; — *riparia*, 370.  
*Casa do Barreto*, habitation, I, 96, 99.  
*Casa Branca*, village, I, 173, 176, 177.  
*Cascalho*, mélange de sable et de cailloux où se trouvent les diamans, I, 26; celui du Corrego Novo et du Rio Pardo, 29; celui de Linguica et de Matamata, 66, 70; comment on lave le cascalho, 67, 68; canaux destinés à laver celui qui est pauvre, 69.  
*Cassebeeria pinnata*, I, 379; reflex. sur le genre, 380.  
*Cata*, ce que c'est, I, 65.  
*Catalepsie*, I, 142 et suiv.  
*Catinga*, étym. de ce mot, II, 360.  
*Cauim*, boisson, II, 355.  
*Ceri*, hameau, II, 198, 200.  
*Céréales*, froment, seigle, orge, I, 32, 48, 96, 99, 104, 265.  
*Chaetostema*, reflex. sur ce genre de Mélastomées, I, 374.  
*Chapeaux* de coton, I, 91.  
*Chapada*, village, I, 31 et 32.  
*Chars à bœufs*, I, 254; II, 149.  
*Chaur*, celle qu'on fait avec la pierre calcaire, II, 59; avec des coquilles, I, 344; II, 59, 301, 350.  
*Chevaux*, II, 128, 143, 265.  
*Chinois*, comparaison de ce peuple avec les Américains, I, 362.  
*Chou*, sa culture, II, 264.  
*Clergé*, services qu'il pourrait rendre, I, 243; II, 188.  
*Cipó d'imbé*, Arôide, I, 91, 107.  
*Climat*, son influence sur notre espèce, I, 332; II, 78.  
*Cocacés*, village, I, 114 et suiv.  
*Coccocypselum nummularifolium*, Rubiacée, I, 337, 338.  
*Cocho d'Agua*, habitation, I, 171, 174.  
*Cognassiers*, I, 51, 54, 179.  
*Collegio*, habitation, II, 124, 150 et suiv.  
*Cochons*, II, 127, 266.  
*Confitures de coings*, I, 179.  
*Congunha*, voy. *Mate*.  
*Congonhas do Campo*, village, I, 200 et suiv., 218, 223; — *de Sabará*, id., 95; — *da Serra*, id., 95.  
*Constitution brésilienne*, II, 386 et suiv.  
*Contrebandiers de diamans*, I, 21, 23, 24; — *de bois de Brésil*, II, 91.  
*Convolvulus brasiliensis*, II, 196, 206, 442.  
*Coroados*, peuplade d'Indiens, II, 112, 115 et suiv., 199.  
*Corrego Novo*, ruisseau, I, 29, 30.  
*Cortica*, voy. *Liège*.  
*Côte du Brésil*, on n'y trouve pas de véritable route, I, 298; descript. de la partie de la côte située entre le C. Frio et le Cap S. Thomé, II, 63; id. de la partie située entre Rio de J. et Macahé, 92.  
*Cotoniers et coton*, dans la comarca de S. João d'el Rei, I, 227, 252; au Cabo Frio, II, 51; dans la prov. d'E. Santo, 250, 251 et suiv.; au Brésil en général, 254.  
*Couto*, habitation, I, 111.  
*Couto*, médecine, I, 77.  
*Crevettes*, II, 48.  
*Cuphea flava*, II, 43, 408; reflex. sur le genre, 409.  
*Curral da Boa Vista*, chaumière, II, 144.  
*Cuyabá*, village, I, 151.  
*Cyperus cespitosus*, I, 390.

## D.

- Declieuxia*, Rubiacées, — *muscosa*, I, 72, 365; — *juniperina*, 366.  
*Denrées*, prix de celles de Tijuco, I, 49; des environs de R. de J., 312; de Mata, 327; de Saquarema, 545; d'Araruama, 355; de S. Pedro, II, 24; du Cabo Frio, 49; de S. João da Barra, 76; de Benecvente, 219; d'Aldea Velha, 301.

# TABLE DES MATIÈRES.

XI

*Dettes*, celles de l'administrat. diamantine, I, 18.

*Diamans*, I, 27, 29, 36, 65-71.

*District des Diamans*, sa situation, I, 2; ses forces militaires, 15; quantité de diamans qu'il fournit, 16; ses limites du côté de V. do Principe, 84.

*Divisions militaires*, celles de la prov. d'E. Santo, 187, 330.

*Domingos Affonso*, habitation, I, 111 et suiv.

*Domingos Alvares Pessanha*, bienfaiteur des Ind. Goitacazes, II, 117.

*Domingos Pinto* (le sargento mór), I, 128.

*Duas Pontes*, taverne, I, 111.

## E.

*Eaux*, celles qu'on boit sur la côte et en particulier au Cabo Frio, II, 43; celles de Macahé, 91.

*Echinolana scabra*, I, 219, 221, 383; réflex. sur le genre, 384.

*Emphase*, goût des Brésiliens pour elle, I, 166.

*Encerca*, digne, I, 70, 71.

*Eriocaulon*, pl. communes sur la langue de terre de Saquarema, I, 337; *E. rufulum*, 391; *E. nigro-niveum*, 392; on trouve les *E.* avec les *Xyris*, II, 96; *E. Maximiliani*, 206, 443; *E. Bongardii*, 444.

*Ermites*, I, 139 et suiv.

*Erva de S. Caetano* (*Momordica senegalensis*), Cucurbitacée, II, 251.

*Eschwege* (von), lieut.-colonel, I, 185, 190, 198, 206 et suiv.

*Espirito Santo*, tableau de cette prov., II, 169-191; détails sur la culture de ses terres, 247 et suiv.; les transports s'y font par mer, 265.

*Espirito Santo* (baie d'), son aspect, II, 230; l'auteur la traverse, 235; elle n'est point l'embouchure d'un fleuve, 236; des-

cript. de cette baie, 237 et suiv.; quels bâtimens peuvent y entrer, 245.

*Eugenia Brasiliensis*, voy. *Grumichameira*.

*Eugenia Micheli*, voy. *Pitanguera*.

*Evêchés*, trop grands, I, 242; II, 188.

*Evolvulus rufus*, I, 138, 377.

## F.

*Faria* (*fazenda de*), habitation, I, 267, 270.

*Feijão da Praia*, voy. *Sophoru*.

*Feitores*, ce que sont ces employés dans le D. des Diamans, I, 9, 12, 13; ils font souvent la contrebande, 22; comment ils exercent leur surveillance, 68.

*Femmes*, celles de Saquarema, I, 338; le peu de politesse de celles des environs de R. de Janeiro, 349; celles de la Praia do Anjo, II, 57; toilette et laideur de celles d'une partie du littoral, 77; celles des environs de S. Bento dans les C. Goitacazes, 148; celles de la prov. d'E. Santo, 189, 191, 323.

*Fer*, I, 116, 137, 206 et suiv.

*Fernando Dias Paes Leme*, il forme trois établissemens sur le territoire de Sabará, I, 154; l'auteur lui dédie un genre, 381.

*Ferrador* ou *Arapunga* (*Casmarynchos nudicollis*), oiseau, I, 107; II, 64, 326.

*Filets*, I, 342; II, 48.

*Filisberto Caldeira Brant* (*marquis de Barbacena*), ministre d'état, II, 393.

*Firmiano* (le Bolocudo), I, 119, 209 et suiv.; II, 25, 344 et suiv.; 357.

*Fiscal*, magistrat, I, 6, 8, 24.

*Fleurs*, temps où elles paraissent, I, 89, 110; elles sont rares dans les bois vierges, 107, 280.

*Forêts vierges*, celles qu'on voit entre Tijucu et V. do Principe,

I, 85; celles d'Ocubas, 107 et 108; des env. de Congonhas do Campo, 241; de la route de Barbacena au Parahybuna, 275; du Parahybuna et du Parahybuna, 278, 279; de Campos Novos, II, 69; comment on exploite les forêts, 88; celles de Barra Seca, 160; du Rio Doce, 324; du Brésil en général, 327.

*Fourmis*, moyen pour les empêcher de monter sur les arbres, I, 162; leurs ravages, II, 180; on les mange dans plusieurs parties du Brésil, 181; elles font beaucoup de mal aux environs de Guarapari, 227; *id.* près Vianna, 367.

*Francisco Alberto Rubin*, gouverneur de la prov. d'E. Santo, II, 173, 177, 333, 359.

*Francisco Coelho* (le capit.), II, 201.

*Francisco Gomes*, favori de l'emp. D. Pedro, II, 334.

*Francisco de Lima*, rôle qu'il joue lors de l'abdication de D. Pedro, II, 399.

*Francisco Pinto*, capitão mór de V. da Victoria, II, 233, 247 et suiv.

*Francisco Leandro Pires de Tijuco*, I, 76.

*Francisco Rodrigues Ribeiro de Avellar*, curé de V. do Principe, I, 85.

*Freguezia da Serra* ou *Freguezia de N. Sra. da Conceição da Serra*, paroisse, II, 273.

*Fucus*, II, 82, 303, 423, 436, 447.

## G.

*Gardenia Richardii*, II, 305, 450; réflexion sur le genre, 451.

*Garimpar*, sens de ce mot, I, 84.

*Garimpeiros*, contrebandiers, I, 21, 84.

*Gaylussacia pseudo-vaccinium*, Ericacée, II, 43, 406.

*Gentisea*, Lentibulariée, caract. du genre, II, 428; — *aurea*, 429; *minor*, 430; — *filiformis*, 430; — *pygmaea*, 431; — *violacea*, 432.

*Gentios*, nom donné aux Indiens sauvages, II, 369.

*Germaine*, son histoire, I, 142 et suiv.

*Gesneria rupicola*, I, 138, 378.

*Goitacazes*, peuplade indienne, II, 111 et suiv.

*Gomide*, médecin, son ouvrage sur une catalepsie, I, 144, 146.

*Gravatá*, Broméliées, I, 321.

*Grumichameira* (*Eugenia Brasiliensis*), arbre fruitier, I, 255.

*Guabú Grande*, taverne, I, 388; II, 43.

*Guaripari*, ville, II, 222 et suiv.

*Guitares*, celles que font les Indiens, II, 305.

*Gurgulho*, ce que c'est, I, 72.

*Guriris* (*Allagoptera pumila*), palmier, II, 51, 197, 305.

## H.

*Hedyotis uniflora*, Rubiacée, I, 393; — *muscosa*, 396; — *theisifolia*, 397; — obs. sur le genre, 394, 395.

*Henriques Brandão*, habitation, I, 169.

*Histoire*, du Dist. des diamans, I, 2 et suiv. — de Tijuco, 39; — de Caeté, 130 et suiv.; — de Sabará, 154 et suiv.; — des forges de Prata, 206; de S. João d'El Rei, 239, et suiv.; — de la cult. de l'indigo, 355; — de la civilis. des Indiens, II, 1 et suiv.; — de S. Pedro, 8; — du C. Frio, 32 et suiv.; — de Macabé, 83; — des Camp. Goitacazes, 111 et suiv.; — du Collegio, 151; — de Muribéca, 165; — de la prov. du S. Esprit, 169 et suiv.; — d'Itapemirim, 201; — de Benevente, 214; — de Guarapari, 222; — de la culture du riz, du coton, du manioc, 253, 255,

# TABLE DES MATIÈRES. XIII

563; — d'Almeida, 280; — de la navig. du R. Doce, 315; — de Linhares, 329, 331; — de la civilis. des Botocudos du R. Doce, 337; — de Comboios, 347; — de Piriquiassu, 252; — de Vianna, 361; — de Villa Velha, 372; — de N. Sra da Penha, 373.

*Huitres*, II, 78.

*Huîtres*, voy. *Ostreiras*.

## I.

*Ilex Paraguariensis*, voy. *Mate*.

*Ilha*, Ile du cap Frio, II, 54, 58, 61; — de S. Anna, 87, 91; — des *Andorinhas*, 196; — do Boi, 230, 237; — de Duarte de Lemos, 238, 240; — des *Papagaios*, 51; — des *Porcos*, 53, 61.

*Ilheos*, habitans des Açores, ils peuplent Vianna, II, 363, et suiv.

*Indiens*, antiquités qu'on leur attribue, I, 73; ils acquièrent des défauts en fréquentant les blancs, 120; leur imprévoyance, I, 217; II, 22, 358; comparaison d'eux et des Mongoles, 362 et suiv.; hist. de leur civilisation, II, 1 et suiv.; leur langue, II, 292; ceux de S. Pedro, *ib.* et suiv.; on peut tirer de la prononciation des Indiens ou des caractères de leur race, 20; cette race sera bientôt détruite, 22; les Ind. d'E. Santo civilisés par les Jésuites, 171; ceux de la côte font une milice à part, 187; ceux dits antropophages, 194, 198; ceux de Benevente, 216; les Ind. ont enseigné beaucoup de choses aux Brés. — Portugais, 271, 272; ceux d'Almeida, 280 et suiv., 357; 358; les Ind. du littoral pêcheurs et chasseurs de long, 290; caract. de ces I., 292; ce qu'ils disent de leur nom de Tupis, 292, 343, ceux d'Ald. Velha font des guitares, 365; les I. civilisés conservent plusieurs habitudes de la vie sauvage, 322; pacification des I. du

R. Doce, 337; ceux de Piriquiassu, 354; la langue des I. n'a rien de poétique, 366; cruautés et haine des Brés. — Portugais envers les I. sauvages, 368, 376; colliers et inst. de musique de ces derniers, 368; sobriquets qu'on leur donne, 369.

*Indigotiers*, I, 355.

*Inhumations*, I, 177.

*Insectes*, temps où ils paraissent, I, 111; II, 325.

*Instruction publique*, I, 129.

*Intendant des diamans*, I, 5, 7,

14.

*Iraruama*, voy. *Araruama*.

*Itajuru de S. Barbara*, hameau, I, 116.

*Itapémirim*, ville, II, 200 et suiv.

*Itinéraire*, de Sabará à V. Rica, I, 166; de S. João d'El Rei à Barbacena, 268; d'Ubá au Porto do Pilar, 284; de Praia Grande à Saquarema, 302; de Saquarema au Cabo Frio, 347; du C. Frio au district des Campos Goitacazes, II, 64; de la frontière des Campos Goitacazes à la ville de Campos, 143; de Campos à la frontière de la prov. de R. Janeiro, 156; de Maribeca à la baie d'E. Santo, 194; de V. da Victoria au R. Doce, 269.

## J.

*Jardins* ceux de Tijuco, I, 42; celui de l'intendance à Sabará, 162; celui d'Henriques Brandão, 170; comment on entoure ceux des environs de S. João d'El Rei, 223.

*Jean VI*, roi, il arrive au Brésil, II, 379; son caractère, 380; il retourne en Portugal, 382.

*Jésuites*, ils civilisent les Indiens, II, 3, 171; ils fondent S. Pedro, 8; leur administrat. dans cet aldea, 11; Macahé leur doit son origine, 84; leur habit. d'Andrade, 102; ils contribuent à la conquête des

C. Goitacazes, 115; leur habitat. du Collegio, 151; *id.* de Muribéca, 165; tort que leur expulsion cause à la prov. d'E. Santo, 174, 175; ils fondent Benevente, 215; *id.* Guarapari, 222; ils creusent un canal, 175, 228; anecdote sur les objets qu'ils laissèrent lors de leur expulsion, 243; ils fondent Almeida, 280; leur administration dans cette ville, 282.

*João do Campo*, ce qu'on entend par ces mots, I, 275.

*João Felipe Calmon*, propriétaire, II, 328, 332 et suiv.

*João José de Abreu* (le capitaine), I, 124.

*João Vieira de Godoy Alvaro Leme* (le capitaine), I, 123.

*José de Anchieta*, jésuite, il travaille à la civilisation des Indiens, II, 3, 215, 222.

*José Bonifacio de Andrada*, il est exilé par D. Pedro I, II, 386; il est nommé gouverneur de D. Pedro II, 400.

*José Caetano da Silva Coutinho*, évêque de R. de Janeiro, II, 329.

*José Henriques*, voy. *Rancho de José Henriques*.

*José Paulo Dias Jorge* de Tijuco, I, 77.

*José Texeira*, Juiz de fora, I, 166.

*Jucutacoara*, montagne et habitation, II, 230, 232, 238.

*Junta des Diamans*, I, 7.

*Juquía* sorte de casse, II, 145.

## L.

*Lacs*, celui dit simplement *Lagoa* près Congonhas do Campo, I, 196; celui qui avoisine le village de Lagoa Dourada, 230; ceux qui bordent la côte près de R. de Janeiro, 301; celui de *Saquaréma*, 302, 329, 330, 334 et suiv.; d'*A-raruama*, 351 et suiv., II, 28, 29, 31, 37, 40; de *Sica* ou *Boassica*,

81; de *Carapíboi*, 98; ceux d'eau salée guérissent les bestiaux malades, 99; ceux qu'on trouve entre Paulista et Andrade, *ib.*; celui appelé *Lagoa Feia*, 141, 149; ceux de *S. Bento*, 148; celui de *Juparanán*, 334 et suiv.; autre lac de *Juparanán*, 343.

*Lagoa Dourada*, village, I, 227, 230.

*Lanchas*, sorte d'embarcations, I, 352, 354; II, 45, 47.

*Lavages de diamans*, I, 67, 68;

— d'or à Bandeirinha, 74; nombre des lavages d'or de la prov. de Minas, 163; lavage d'Henriques Brandão, 170.

*Lavrado* (le marquis de), voy. *Luiz de Almeida Portugal Soares*.

*Leandro do Sacramento*, prof. de botanique, I, 296; II, 277.

*Liège* (taox), I, 150.

*Linhares* (S. Cruz de Linhares), village, II, 329 et suiv.

*Lindsaea botrychioides*, I, 379;

— *penkolia*, *ib.*

*Lingoa geral* ou *tupi*, langue des Ind. de la côte, ses avantages, II, 11; les I. de S. Pedro la parlent avec de légères altérations, 20; comparaison de cette langue avec les dialectes de S. Pedro et d'Almeida, 293; elle était fort répandue, 297.

*Linguica*, service de diamans, I, 62, 63, 70.

*Luiz de Almeida Portugal Soares*, marq. de Lavradio, viceroy de R. de Janeiro, I, 355; II, 89, 121, 255.

*Lune* (la), son influence, II, 248.

*Lychnophora*, I, 31, 35, 81.

## M.

*Macacú*, ville, I, 326.

*Macahé* ou *S. João de Macahé*, ville, I, 83 et suiv.

*Maïs*, ce qu'il rend à Tapera, I, 90; il réussit mal à Barreto, 99; ce qu'il rend à Ocubas, 106; on

# TABLE DES MATIÈRES.

xv

emploie l'axe de ses épis en guise de bouchons, 150; on fait deux récoltes de cette céréale par année auprès de R. de J., 309; quel usage on en fait dans les environs de cette ville, 327; son origine, II, 444.

*Mamalucos*, métiis de blancs et d'Indiens, II, 18.

*Mandanha*, service de diamans, I, 74.

*Mangliers*, II, 281.

*Manguinhos*, habitation, II, 162.

*Manioc*, la farine tirée de cette pl. est en usage sur la côte, I, 327; à Campos on alterne la culture du sucre avec celle du manioc, II, 126; les terres de Benevento sont favorables au manioc, 218; sa culture près de V. da Victoria, 249, 258; comment on fait la farine de cette pl., 260; le manioc épuise les terres, 262; les cochons détruisent ce végétal, 266; on le cultive avec succès à Linhares, 330; boisson qu'on fait avec ses racines, 355.

*Manoel Ferreira da Camara Betencourt e Sá*, intendant des diamans, I, 5, 6, 13, 32, 33, 38, 41, 52, 53, 75, 76, 78, 182, 190.

*Manoel de Nobrega*, jésuite, il travaille à la civilisation des Indiens, II, 3.

*Manoel Vieira de Albuquerque Tovar*, gouverneur de la prov. d'E. Santo, II, 173, 177, 245, 331.

*Marcos da Costa*, habitation, 286, 288.

*Marcelia-espitosa*, Melastomée, I, 105, 375; — réflex. sur le genre, 376; — *tenuifolia*, II, 76, 416.

*Mariages*, I, 177.

*Maricá*, ville, I, 312.

*Martière (Guido Thomas)*, directeur des Indiens, II, 156; ce qu'il écrit à l'auteur sur ceux d'E. Santo, 183; il conclut la paix entre les Botocodos et les Brésiliens, 337; ce qu'il écrit à l'auteur sur le chemin d'E. Santo à Minas, 363.

*Marquet (dom)* supérieur de Pontlevoy, I, 187.

*Martin Affonso de Souza*, il introduit la canne à sucre au Brésil, I, 309, II, 170; l'auteur lui dédie un genre de plantes, 386.

*Matu*, canton et venda, I, 326, 327, 328.

*Matamata*, serv. de diamans, I, 64.

*Matarina*, hameau, I, 352, 353.

*Mate ou Congonha* (Ilex Paraguariensis), explication sur ce végétal, I, 273.

*Matilde da Camara*, femme de l'intendant des diamans, I, 39, 57.

*Meizipi*, hameau, II, 221.

*Melastomées*, réflex. sur les genres de cette famille, I, 374, 376.

*Mendicité*, I, 57, 260.

*Mestre Alve*, voy. *Serra*.

*Métiis de blancs et d'Indiens*, I, 345; II, 18, 23, 220.

*Microlicia juniperina*, Melastomée, I, 104, 373; réflex. sur le genre, 374.

*Milho Verde*, village, I, 83, 84.

*Mineurs*, leur caractère, I, 128, 225.

*Momordica senegalensis*, voy. *Erva de S. Caetano*.

*Montlevade*, François, I, 119.

*Murgado*, habitation, II, 124.

*Morro do Frade*, montagne, II, 86; autre du même nom, 201.

*Morro Grande*, habitation, I, 128; — *id.* Montagne, 129.

*Morro do Marmeleiro*, I, 168.

*Moutons*, I, 134, 222, 328.

*Mulets*, I, 313; II, 128, 265.

*Mundeco*, piège, II, 279.

*Muribéca*, habitation, II, 165.

*Murucuia*, nom d'un genre de plantes défiguré par les botanistes, I, 313.

*Mutiria speciosa*, I, 334, 386; — *coccinea*, 386; — *campanulata*, 387.

## N.

*Nattes*, I, 339.  
*Naturalistes*, destructions auxquelles ils se livrent, II, 65.  
*Nègres*, ceux employés à l'extraction des diamans, I, 10, 11, 12, 13, 20, 21, 23, 24, 44, 58, 68; manteaux dont les nègres se servent pour se garantir de la pluie, 189; nègres fugitifs, 213; nègres affranchis, 260, 282; ce que les vendas sont pour les nègres, 327; de quelle manière sont traités ceux des C. Goitacazes, II, 137; comment M. Baglioni dirigeait les siens, 155; ceux de Barra Seca, 158; ceux du C. Mór Francisco Pinto, 248.  
*Négresses*, I, 112; II, 137, 248, 258.  
*Noël* (fêtes de), I, 124, 276.  
*Noms de famille*, I, 77.  
*Nosso S. Bom Jesus de Matosinhos*, église, I, 201, 203.  
*Nymphæa lineata*, II, 425; — *albo-viridis*, 426.

## O.

*Officiers de l'administration diamantine*, I, 7.  
*Oignons*, II, 204.  
*Oldenlandia*, genre identique avec l'*Hedyotis*, I, 395.  
*Or*, il se trouve avec les diamans, I, 26; celui de Tijuco, 38; de Bandeirinha, 72; de Cocaes, 115; de Boa Vista près Brumado, 124; de S. João do Morro Grande, 127; moyens pour extraire ce métal du minerai de fer, 130, 151; les mines d'or les plus anciennes de M. Geræes, 150; la disparition de l'or dans cette prov. entraîne celle de la population, 152; l'or de Sabará, 157, 163; d'Henriques Brandão, 170; souvent on ne tire pas l'or de la terre, faute de fonds, 173; plan relatif aux mines d'or, 190; l'or de Congonhas do Campo,

202; moyen pris pour empêcher la contrebande de l'or, II, 361.

*Orangers*, on en plante beaucoup auprès de R. de Janeiro, I, 306; haies qu'on fait avec l'oranger, 330.

*Orutoires*, II, 159.

*Ordres religieux*, II, 68.

*Osbeckia maritima*, II, 417.

*Ostreiras*, huîtres, II, 350 et suiv.

## P.

*Padre Manoel*, habitation, I, 323 et suiv.

*Paesia viscosa*, fougère, I, 381; descript. du genre, *ib.*

*Panicum campestre*, I, 219, 384.

*Parahyba do Sul* ou *S. Thomé* (capitainerie), II, 70, 120.

*Paraty*, sucrerie, I, 357.

*Passagem*, hameau, II, 32, 39, 47.

*Paulista* (*Sítio do*), habit., II, 98.

*Paulo Barbosa*, propriétaire, I, 169.

*Pêche* (la) aux poissons, I, 301, 342; 354; II, 21, 47, 55, 59, 145, 350, 372; aux crevettes, II, 48.

*Pêcheurs*, I, 53, 222.

*D. Pedro I*, emp. du B., décret rendu contre lui par les cortès de Lisb., II, 384; son éducation, *ib.*; son caractère, 385; il est proclamé emp., 386; il donne une charte, *ib.*; difficultés qu'il rencontre dans le choix de ses ministres, 389; ce qu'il fait pour les sciences, 390; il s'entoure de favoris, 392; confiance qu'il accorde à Filisberto Caldeira Brant, 393; son mariage, *ib.*; il chasse Filisberto, 394; il fait un voyage à Minas, 396 et suiv.; il revient à Rio de J., 398; il abdique, 400; il quitte le Brésil, 401.

*D. Pedro II*, emp. du Brésil, il est proclamé, II, 400; intérêt

# TABLE DES MATIÈRES. XVII

que les Brésiliens ont à s'attacher à lui, 402.

*Pedestres*, soldats d'un ordre inférieur, I, 15; II, 186, 304, 306, 344.

*Penha* ou *N. Sra da Penha*, hameau dans la prov. de Minas, I, 135; — montagne et couvent dans la prov. d'E. Santo, II, 228, 372.

*Peroma hirsuta*, Rubiacée, II, 77, 419; — *hispida*, 421; obs. sur le genre, *ib.*

*Peto-Cão*, habitation, II, 225.

*Philoxerus*, Amaranthacée; — *remicularis*, II, 436; — *portulacoides*, *ib.*

*Pilar*, village, I, 203.

*Pinheiro*, m. de campagne, I, 33 et suiv.

*Pires* (*Sítio do*), chaumière, II, 99, 100, 110.

*Piriquassú* ou *Destacamento*, village, II, 352 et suiv.

*Pitangueira* (*Eugenia Michelii*), Myrtée, I, 303, 357; II, 42, 102, 161.

*Poisson*, prix de celui qu'on fait sécher à Saquarema, I, 342; manière de le faire sécher, II, 56; les espèces du C. Frio, *ib.*; comment on prend le poisson dans les C. Goitacazes, 145; *id.* dans le R. da Aldea Velha, 350.

*Polypodium trichomanes*, I, 378.

*Pompeo* ou *S. Antonio de Pompeo*, village, I, 152.

*Pombal* (*le marquis de*), ses ordonnances sur l'exploit. des diamans, I, 4; ses réglem. sur les Indiens, II, 6.

*Ponta* (pointe, petit promontoire) *Negra*, I, 334; II, 93; — *do Morro de Nazareth*, I, 340; II, 93; — *Grossa*, I, 351; — *de Cachira*, — *do Baixo*, — *do Chi-queiro*, — *da Costa*, — *da Perina*, — *de Massambaba*, — *do Fula*, 359; — *de Costão*, I, 31, 32; — *do Porco*, 53; — *de Leste*, *ib.*; — *dos Buzios*, 92; — *de João Fer-*

*nandes*, *ib.*; — *da Fruta*, 226; — *de Pirahé*, 237; — *dos Faxos*, 270.

*Ports* de la baie de Rio de J., I, 306.

*Porto das Caixas*, I, 324, 328.

*Porto Real*, hameau, I, 245, 246.

*Portugais-Européens*, ce que sont ceux qui s'établissent au Brésil, I, 258, 259; II, 78; leur conduite dans les C. Goitacazes, 135.

*Praia do Anjo*, plage qui fait partie du C. Frio, II, 53 et suiv.

*Praia Grande*, ville, 300, 306.

*Praia do Pontal*, plage voisine du Cap Frio, II, 51.

*Prata*, forges, I, 206 et suiv.

*Preslea*, Borraginée, — *linifolia*, II, 162, 433; — *stenostachya*, 434; caract. du genre, *ib.*

*Puces pénétrantes*, voy. *Bichos de pé*.

*Punaises*, II, 101.

*Puris*, peuplade ind., II, 199.

## Q.

*Quartel dos Comboios*, poste militaire, II, 346 et suiv.

*Quartel da Regencia*, poste milit., II, 306.

*Quartel do Riacho*, poste milit., II, 303.

*Queriqueri* (*Vanellus Cayennensis*), oiseau, II, 144.

*Quilombos*, retraites des nègres fugitifs, II, 213.

## R.

*Ranchos*, ce que c'est, I, 270; le peu de soin qu'on en prend, 285; il n'en existe pas sur le littoral, 314.

*Rancho de José Henriques*, I, 177, 178.

*Rancho de Marçal*, habit., I, 231.

*Redondo*, village, I, 224.

*Régiment de Minas*, I, 33, 244.

*Remirea maritima*, II, 305, 453.

*Restingas*, langues de terre, celle du lac de Saquarema, I, 336 et suiv.; du lac d'Araruama, 352; II, 37, 41.

*Riacho*, rivière, II, 304, 346.

*Riberão do Inferno*, ruisseau. I, 63, 65, 70.

*Rio* (fleuve, rivière, ruisseau) *da Aldea Velha*, II, 300, 349; — *Arabiri*, 230, 239; — *de Benente*, 211, 218; — *de Bragança ou da Laranjeira*, 142; — *Cabapuana ou Camapuana*, 105, 167, 218, 219; — *Garaipé*, 271; — *dos Comboios*, 346; — *das Congonhas*, I, 199, 200, 201; — *da Costa*, II, 273; — *do Curralinho*, I, 61, 62; — *Doce*, 101; II, 269, 307, 309 et suiv., 315 et suiv., 319, 321-328, 337; — *do Forno*, 141; — *Furado*, 85, 105, 142; — *de Francisco Leite*, I, 351, 353; — *Guarapari*, II, 223, 225; — *Guaxindiba*, I, 310; — *d'Itapemirim*, II, 202, 203; — *Jecú*, 227; — *Jiquitinhonha*, I, 74; II, 321, 322, 324; — *da Lagoa*, 304; — *Macahe*, 84, 86, 94; — *das Mortes*, I, 235, 240, 245, 264, 265, 267, 268; — *d'Ouro Fino*, 149, 150; — *das Ostras*, II, 77; — *Parahyba*, I, 280, 286; II, 106-111, 157; — *Parahybuna*, I, 278; II, 107; — *Parapêba*, I, 174, 224, 235; — *Pardo*, 28, 29; — *Percicaba*, 101, 126; II, 313, 338; — *Pero-Cão*, 225, 226; — *do Pilar*, I, 290, 291, 292; — *Piriquiassú*, II, 300, 349; — *Piriquimerim*, *ib.*; — *Prúma*, II, 209; — *Pinheiro*, I, 36; — *dos Reis Magos*, II, 281, 287, 299; — *de Sabará*, I, 150, 152, 159; — *de S. Antonio*, 199, 201; — *de S. Barbara*, 116, 124, 126; II, 312; — *de S. Francisco*, fleuve, I, 29, 101, 150, 219, 225, 234, 235; — *id.*, ruisseau, 41, 61; — *de S. João*, II, 70, 71, 74, 85. — *de*

*S. Maria*, 237, 239, 362; — *das Velhas*, I, 150, 167, 168, 171, 172, 173, 176; — *Una*, dans la prov. des Mines, 213; — *id.*, près le Cap Frio, II, 92; — *id.*, dans la prov. du S. Esprit, 226.

*Rio Grande*, canton, I, 236.

*Rio d'Itajuru*, partie du lac d'Araruama, II, 29, 37, 39, 48.

*Rio de Janeiro*, sa position, I, 294; séjour qu'y fait l'auteur, 295 et suiv.; l'auteur y retourne après son voyage sur la côte, 377.

*Rio das Mortes* (comarca do). voy. *S. João d'El Rei* (comarca de).

*Rio das Pedras*, village, I, 172.

*Rio das Velhas* (comarca do), voy. *Sabará* (comarca de).

*Riz*, on ne peut le planter dans tous les terrains marécageux; II, 66; s'il est possible de le planter dans toutes les parties des C. Goitacazes, 128; on le cultive près d'Itapemirim, 203; détails sur sa culture, 255 et suiv.

*Roca da Viuva*, habitation, I, 222, 228, 229.

*Rodrigo Coutinho*, comte de Linhares, ministre d'état, II, 331, 380.

*Roue à chapelut*, I, 65, 70.

## S.

*Sabará* (comarca de) ou du *Rio das Velhas*, sa civilisation, I, 128; Caeté fait partie de cette comarca, 132; ses limites et ses divisions, 158; ses lavages d'or, 163.

*Sabará*, ville, I, 154-166.

*Saccharum Sapé*, voy. *Sapé*.

*Salicorne*, II, 39, 405.

*Salines*, I, 359, 360.

*S. Agostinho*, voy. *Vianna*.

*S. Amaro*, hameau, II, 146.

*S. Antonio do Rio acima*, village, I, 171.

*S. Bartholomeu*, village, I, 168, 179, 184.

*S. Bento*, habitat., II, 124, 147.

*S. Jacintho*, habitat., II, 66.

*S. Gonçalo*, village, I, 307.

*S. João da Barra*, village, II, 70 et suiv., 99.

*S. João do Morro Grande*, village, I, 115, 127.

*S. João d'El Rei* (comarca de ou du Rio das Mortes), son coton, I, 127; tableau de cette comarca, 233-243; caractère de ses habitants, 256, 263, 269; celui des blancs en particulier, 276.

*S. João d'El Rei*, ville, 240-261.

*S. João da Praia*, ville, II, 70, 105, 108, 120.

*S. José*, ville, I, 263 et suiv.

*S. Luzia*, village, I, 164.

*S. Pedro dos Índios*, aldeia, I, 361; II, 8 et suiv., 43.

*S. Rita*, village, I, 171.

*Santinhos* (*Sítio do*), chaumière, II, 227, 233, 237, 371.

*Sapé* (*Saccharum Sapé*) Graminée, I, 97, 358, 368.

*Saquaréma*, lac, I, 302, 329, 330, 334 et suiv. — *id.*, paroisse, 338 et suiv.

*Sasuly*, village, I, 225.

*Scorvola Plumieri*, II, 412.

*Schemus therebintifolius*, voy. *Aroeira*.

*Schizaa trilobalis*, II, 162, 435; caract. du genre, 435.

*Scirpus decipiens*, II, 424; — *laeustris*, 425; — *littoralis*, *ib.*

*Scleria*, Cyperacées, — *tristis*, I, 370; — *albo-nigra*, 371.

*Sel*, indispensable au bétail, I, 175, 181; on en donne aux moutons, 223; celui du Portugal seul permis autrefois, 360; celui du C. Prio, *ib.*; celui d'Una, II, 226.

*Serfès*, sens de ce mot, II, 160.

*Serpens*, comment on guérit leurs morsures, II, 266.

*Serra de S. Antonio*, I, 94; *da Lapa*, 100 et suiv.; *de Cocaes*, 113; *da Piedade*, 135 et suiv.; *dos Cristaes*, 158; *da Tabatinga*, *ib.*; *de Capanéma*, 126, 180; *de Villa Rica*, 184; *d'Itacolumi de Villa Rica*, 186; *d'Itacolumi de Mariana*, 187; *de S. José*, 219, 231, 263; *da Viuva*, 286; *da Boa*

*Vista*, 289; *de S. João*, II, 71; *de Macacú*, 74; *de Macahé*, 86; *da Bocaina*, 106; *do Pico*, 167; *d'Itapémirim*, 206, 311; *de Mestre Atoe*, 230, 274; *de Juparanim*, 327; *de Taquatiba*, 352, 353; *d'Ara-candiba*, 353.

*Serviçe* (*Serviço*), ce qu'on entend par ce mot dans le D. des diamans, I, 9; celui du Rio Pardo, 28; *de Curralinho*, 61; *de Linguiça*, 62, 63, 70; *de Matamata*; 64; *de Mandanha*, 74; *de Vao*, 83, 84; *de Milho Verde*, 84.

*Siphilis*, commune à Minas, I, 51; manière de la guérir, 77.

*Sophora littoralis*, II, 80, 102, 161, 168, 303, 422.

*Spermacoce polygonifolia*, I, 176, 381; — *ferruginea*, 382; — *longifolia*, 383. — *gentianoides*, *ib.* — *Poaya*, *ib.*

*Sucre*, quantité qu'exportent les C. Goitacazes, II, 130; les diverses qualités qu'on distingue dans ce district, 131; bois employés dans les C. Goitacazes pour les caisses où l'on met le sucre, *ib.*

*Sucreries* celle de Domingos Afonso, I, 112; aspect des sucreries des environs de Rio de J., 324; celle de Capitão Mór, 348 et suiv.; nombre de celles des C. Goitacazes, II, 130; celle de S. Bento, 147; du Collegio, 151; aspect des sucreries du C. Goitacazes, 157; celle de Barra Seca, 158; de Muribéca, 165; celles d'Itapémim, 203.

*Sumacas*, embarcations, I, 352.

*Sucupira*, chaumière, I, 282.

*Système colonial*, ses résultats, II, 378, 379, 387, 395; il est détruit à l'arrivée de Jean VI, à R. de J., 379.

## T.

*Tapanhuacanga*, village, I, 87, 88.

*Taquarassi*, hameau, I, 292.

*Tatajiba* (*Broussonetia tinctoria*), bois propre à la teinture, II, 301.

*Taboa*, plante, II, 100.  
*Tapera*, village, I, 90 et suiv.  
*Teixeira*, médec. à Tijuco, I, 77.  
*Température*, celle de Tijuco, 50; influence de la température sur la végétation, 51.  
*Thomas Antonio de Villanova e Portugal*, ministre d'état, I, 190; II, 381.  
*Ticum*, palmiers, I, 342.  
*Tijuco*, chef-lieu du D. des diamans, I, 38 et suiv.  
*Travessadores*, commissionnaires marchands, II, 49.  
*Troupe* (troupe), ce qu'on entend par ce mot dans le D. des diamans, I, 8; celle des nègres condamnés, 20.  
*Tupis*, nom des Indiens de la côte, II, 292, 343.  
*Tupi*, langue, voy. *Lingua geral*...

## U.

*Uba*, habitation, I, 283.  
*Utricularia tricolor*, II, 76, 416;  
*otygorperma*, 427; — *vulgaris*,  
*ib.*; obs. sur le genre, 419.

## V.

*Vaches*, voy. *Bestiaux*.  
*Vadios* ou vagabonds, I, 191; II, 339.  
*Vanellus Cayennensis*, . voy. *Queriqueri*.  
*Vao*, service de diamans, I, 83, 84.  
*Végétation*, les principales variétés observées par l'auteur I, 31, 81, 84, 88, 93, 94, 96, 97 et suiv., 102, 107, 108, 136-139, 167, 168, 172, 176, 193, 197, 206, 219 et suiv., 267, 269, 278, 279, 291, 336, 356, 357; II, 41, 51, 52, 69, 76, 80, 96, 99, 102, 161, 163,

196, 206 et suiv., 303, 305, 322, 324, 326, 327, 334; influence de la température sur la végétation, I, 51, et suiv.; causes des différences que la vég. présente dans la prov. de Minas, I, 198, 221; les pl. aquatiques établissent des rapports entre la vég. de l'Europe et celle de l'Amérique, II, 100.

*Vendas*, les propriétaires en établissent sur le bord des routes, I, 112; celles des environs de R. de Janeiro, 314.

*Veranico*, petit été, I, 51, 189, 196.

*Vernonia*, *pseudo-myrtus*, I, 94, 367; — *rufo-grisea*, II, 305, 453.

*Vicente Pires*, de Tijuco, I, 77.

*Vianna* ou *S. Agostinho*, ville, II, 361 et suiv.

*Vigne*, I, 100, 164.

*Villa Nova*, voy. *Almeida*.

*Villa Nova de Benevente* ou *Benevente*, ville, II, 162, 212 et suiv.

*Villa Rica*, ville, I, 185.

*Villa Velha*, ville, II, 170, 371.

*Villa da Victoria*, ville, II, 170, 239 et suiv.

*Villarsia*, *communis*, II, 76, 413; — *microphylla*, 413; — *Humboldtiana*, 414; — *platiphylla*, 415; carac. du genre, 413; observ. sur le genre, 415; il doit être supprimé, 416.

*Virgularia alpestris*, Personée, I, 104, 374.

*Visconde da Seca* (*fazenda do*), habitation, II, 124, 154.

*Visites aux étrangers*, I, 38; II, 46.

## X.

*Xyris brevifolia*, I, 390; les *Xyris* se trouvent avec les *Eriocaulon*, II, 96.

# SECOND VOYAGE

DANS

## L'INTÉRIEUR DU BRÉSIL.

---

### CHAPITRE PREMIER.

HISTOIRE DU DISTRICT DES DIAMANS. —  
SON ADMINISTRATION.

---

Tableau abrégé du District des diamans. — Son histoire. — Son administration en 1817. — L'intendant des diamans et ses attributions. — L'ouvidor ou fiscal. — Les officiers de l'administration diamantine. — La junte royale des diamans. — Les administrateurs particuliers. — Les feitores. — Ce qu'on entend par *serviços*. — Quels nègres sont employés à l'extraction des diamans ; comment on les nourrit ; ils préfèrent l'extraction des diamans aux travaux de la maison de leurs maîtres ; de quelle manière on les châtie ; récompenses qu'on accorde aux nègres qui trouvent des diamans de quelque valeur. — Usages que l'on suit en remettant les diamans d'abord à la junte et ensuite au gouvernement. — Des forces militaires du District des diamans. — Détachement de cavalerie. Compagnies de *pedestres*. — Quelle quantité de diamans fournit le District. — Dépenses de l'administration diamantine. — Dettes de cette administration ; papier-monnaie. — Mesures prises pour empêcher les vols de diamans. — Habileté des nègres pour dérober ces pierres. Anecdote. — *Garimpeiros*. — Contrebandiers proprement dits ; leurs ruses ; leur manière de trafiquer avec les nègres ; leurs bénéfices. — Diamans des diverses parties du Brésil. — Du gisement des diamans ; *cascalho*.

---

SOUmis à une administration particulière , fermé non-seulement aux étrangers , mais encore aux natio-

TOME I.

I

VILLE DE LYON

Biblioth. du Palais des Arts

naux, le District des diamans forme en quelque sorte un État séparé au milieu du vaste empire du Brésil. Ce district, l'un des plus élevés de la province des Mines, est une enclave de la *comarca* du Serro do Frio; il fait partie de la grande chaîne occidentale, et comprend un espace à peu près circulaire d'environ douze lieues de circonférence. Des rocs sourcilieux, de hautes montagnes, des terrains sablonneux et stériles arrosés par un grand nombre de ruisseaux, les sites les plus romantiques, une végétation aussi curieuse qu'elle est variée, voilà ce que présente en général le District des diamans, et c'est dans ces lieux sauvages que la nature s'était plu à cacher la précieuse pierre qui est devenue pour le Portugal la source de tant de richesses.

BERNARDO <sup>1</sup> FONSECA LOBO fut le premier qui découvrit des diamans dans le Serro do Frio, et il n'eut d'autre récompense que le titre de *capitão mór* de Villa do Principe avec la propriété de l'office de notaire dans la même ville. On ignore d'abord la véritable nature des diamans qu'avait trouvés Lobo; on se plaisait à voir briller ces jolies pierres, et l'on s'en servait en guise de jetons pour marquer au jeu. Cependant un certain *ouvidor* qui avait habité les Indes orientales reconnut que les pierres brillantes du Serro do Frio n'étaient autre chose que des diamans; il en réunit secrètement un grand nombre, et partit pour le Portugal. On ignore en quelle année se fit cette

<sup>1</sup> Bernardino, suivant Southey.

importante découverte; cependant on sait que le gouverneur D. LOURENÇO DE ALMEIDA, ayant adressé à la cour quelques cailloux transparens, disait, dans une lettre du 22 juillet 1729, qu'il les considérait comme des diamans; l'on sait encore qu'on lui répondit qu'il ne s'était point trompé dans ses conjectures, et l'on ajoutait que, depuis quelques années, il avait déjà été fait deux envois de pierres semblables de Minas à Lisbonne.

Par un décret du 8 février 1730, les diamans furent déclarés propriété royale. On permit à tout le monde de s'occuper de leur recherche; mais chaque nègre employé à ce travail fut soumis à une capitation; il fut défendu de faire passer les diamans en Europe sur d'autres navires que ceux du roi, et l'on décida que pour le fret de chaque pierre, on exigerait un pour cent de sa valeur. La capitation qui d'abord avait été fixée à 5 mille reis (31 f. 25 c.)<sup>1</sup>, fut portée ensuite jusqu'à 40 mille, et l'on donna même au gouverneur de la province, le comte DAS GALVEAS, le pouvoir de la faire monter à 50 mille (312 f. 50 c.), s'il le jugeait convenable. Un tel mode d'impôt était évidemment injuste; car, dans une recherche aussi aventureuse que

<sup>1</sup> Pizarro dit que la première capitation date du 18 mars 1732. Sur ce point, il est d'accord avec Southey; et il est inconcevable que, dans son propre ouvrage, il ait laissé imprimer, sans aucune observation, un mémoire où l'on avance que cette même capitation remonte au 22 avril 1722, époque à laquelle les diamans n'étaient probablement pas encore découverts.

celle des diamans, les produits ne sont pas nécessairement proportionnés au nombre de bras que l'on emploie. Ce ne fut cependant pas un tel motif qui déterminâ le gouvernement à renoncer à la capitation et à suivre un autre système pour la recherche des diamans; dans le cours de deux années, leur prix avait diminué de plus des trois quarts : l'on jugea nécessaire de prendre des mesures pour mettre des bornes à l'extraction.

En 1735<sup>1</sup>, elle fut mise en ferme pour la somme annuelle de 138 *contos de reis* (862,500 f.); mais on imposa aux fermiers la condition de ne pas employer plus de 600 nègres, et jusqu'en l'année 1772, le bail fut renouvelé six fois.

Cependant, le gouvernement ayant reconnu que l'extraction des diamans par fermiers avait été trop souvent accompagnée de fraudes et d'abus, résolut de faire exploiter pour son propre compte les terres diamantines. De nouveaux réglemens furent rendus : Pombal était alors ministre; ces réglemens portèrent, dit Southey, l'empreinte de son caractère. On isola en quelque sorte le District des diamans du reste de l'univers; situé dans un pays gouverné par un pouvoir absolu, ce district fut soumis à un despotisme plus absolu encore; les liens sociaux furent rompus

<sup>1</sup> Cette date est empruntée à Pizarro, et comme elle coïncide passablement avec les récits de Southey, elle me semble plus exacte que celle de 1740 qui se trouve dans le mémoire de Luiz Beltrão de Gouvea de Almeida, imprimé dans les *Memorias historicas*.

ou du moins affaiblis : tout fut sacrifié au dessein d'assurer à la couronne la propriété exclusive des diamans<sup>1</sup>.

L'excessive rigidité de plusieurs des réglemens les a fait tomber en désuétude. Je puis citer pour exemple ceux qui mettaient des bornes étroites à la population du District, et qui limitaient le nombre des marchands; celui qui condamnait à la confiscation ou aux galères un nègre trouvé avec un *almocafre*<sup>2</sup> et une sebile; celui enfin qui défendait de creuser les fondemens d'une maison à moins qu'un huissier et trois *feitores* ne fussent témoins de ce travail. La forme de l'administration des diamans a aussi éprouvé des modifications à différentes époques. Je vais la faire connaître telle qu'elle était en 1817, sans m'occuper des changemens qui peuvent avoir eu lieu depuis cette époque.

Le principal administrateur du District est l'*intendant des diamans*, qui réunit à ce titre celui d'*intendant-général des mines*, créé pour M. Manoel Ferreira da Camara Betencourt e Sá.<sup>3</sup>

Le pouvoir de l'intendant est à peu près absolu. Il règle à son gré tout ce qui concerne le travail des mines de diamans, change ou suspend les employés, permet ou interdit l'entrée du District<sup>4</sup>, prend les mesures qu'il

<sup>1</sup> Voy. South. Hist. of Braz. III.

<sup>2</sup> Outil de mineur décrit dans ma *première Relation*, vol. I, p. 244.

<sup>3</sup> Voy. ma *première Relation*, vol. II, p. 16.

<sup>4</sup> Les gouverneurs de la province eux-mêmes ne pouvaient entrer dans le district sans sa permission.

juge convenable pour empêcher la contrebande, dispose de la force militaire, etc. L'autorité de l'intendant ne se borne pas à ce qui concerne les diamans; il est encore chargé de la police dans l'intérieur de son district; il est tout à la fois administrateur et juge, et il faut qu'en cette dernière qualité, il ait étudié la jurisprudence. Pour des valeurs qui n'excèdent pas 100 mille reis, il peut rendre ses arrêts sans audience et sans appel<sup>1</sup>; quant aux délits criminels très graves, tels que l'assassinat, il est seulement chargé de faire l'instruction des procès qui y sont relatifs, et ensuite il envoie les accusés à Villa Rica. Les fonctions de l'intendant considéré comme juge proprement dit ne s'étendent pas au-delà de son district; mais c'est lui qui doit connaître des délits relatifs à la contrebande des diamans commis dans toute la province des Mines et même dans le reste de l'empire. Les appointemens des intendants sont de 8,000 cruzades, et, à cette somme, on avait ajouté 2,000 cruzades pour M. da Camara, afin de l'indemniser des frais de voyage qu'il était obligé de faire comme directeur des forges royales de Gaspar Soares<sup>2</sup>.

Après l'intendant, celui qui tient la première place dans le district est l'*ouvidor* ou *fiscal* dont l'emploi est principalement judiciaire, qui fait en quelque sorte les fonctions du ministère public, et est chargé de

<sup>1</sup> Le législateur, craignant sans doute l'adresse des avocats et l'influence que leur donne le talent de la parole, leur a interdit l'entrée du District des diamans.

<sup>2</sup> Voy. ma *première Relation*, vol. I, p. 299.

surveiller dans l'administration les intérêts du gouvernement. Les appointemens du *fiscal* s'élèvent à deux *contos de reis* (12,500 f.)

Voici quels sont ensuite les *officiers de l'administration diamantine* (*officiaes da contadoria*). A leur tête se trouvent deux trésoriers (*caixas*) qui reçoivent chacun 4,000 *crusades*. Après les trésoriers vient la teneur de livres (*guarda-livros*), dont les appointemens s'élèvent à 1,040,000 *reis* (6,500 f.), et ensuite il y a sept commis ou écrivains (*escreves*) qui touchent chacun 320,000 *reis* (2,000 f.).

Il existait peu d'années avant mon voyage un administrateur-général (*administrador geral*) chargé, sous l'intendant, de la direction et de la surveillance générale des travaux relatifs à l'extraction des diamans. Cette place a été supprimée, et c'est aujourd'hui (1817) le second trésorier qui remplit les fonctions d'administrateur-général.

Il n'y a point, comme le dit Mawe<sup>a</sup> de *garda de* du trésor où sont déposés les diamans. Le trésor a trois clés : l'une reste entre les mains de l'intendant, la seconde entre celles du premier trésorier, et c'est le premier commis ou écrivain qui est chargé de la troisième.

L'intendant préside un conseil qu'on appelle la *junte royale des diamans* (*junta real dos diamantes*), et il l'assemble quand il le juge à propos. Outre le

<sup>a</sup> L'*administrador geral* était aussi *inspector geral*.

<sup>b</sup> *Travels in the interior of Brazil.*

président, la junta se compose de quatre membres, le *fiscal*, les deux trésoriers, et le teneur de livres. La junta a aussi un secrétaire (*escrivão da junta*); mais celui-ci n'a pas voix dans le conseil<sup>1</sup>.

La conduite immédiate des travaux relatifs à l'extraction des diamans est confiée à des employés appelés *administrateurs particuliers* dont le nombre varie suivant les besoins du service, et qui n'étaient que huit à l'époque de mon voyage. Chaque administrateur particulier est à la tête d'un certain nombre de nègres dont la réunion forme ce qu'on appelle une troupe (*tropa*). Le nombre des esclaves qui composent une troupe n'est point fixé à 200, comme l'avance M. Mawe<sup>2</sup>; mais il peut varier selon les circonstances et les besoins du moment. Les appointemens que touchent les administrateurs s'élèvent à 200 mille reis (1250 f.)

Outre les séances ordinaires de cette junta dont j'ai parlé plus haut, il se fait chaque année une assemblée générale où se trouvent tous les administrateurs particuliers et dans laquelle ils donnent leur vote. C'est cette assemblée qui détermine où seront placées,

<sup>1</sup> On a imprimé en Allemagne que l'*inspecteur-général* et un *teneur de livres*, *escrivão dos diamantes*, faisaient partie de la junta. Il est rigoureusement possible que la place d'*inspecteur-général* ait été rétablie depuis mon voyage; mais le teneur de livres a le titre de *guarda-livros* et non celui d'*escrivão*. Les *escrivões* sont des employés du second ordre qui n'entrent point dans la junta.

<sup>2</sup> *Travels*, etc., p. 225.

l'année suivante, les différentes troupes de nègres et de quelle manière doivent se faire les travaux. Si, dans le courant de l'année, il devient nécessaire de modifier quelqu'une des résolutions prises dans l'assemblée générale, la junta en décide en séance ordinaire.

Sous les administrateurs particuliers, sont des *feitores*<sup>1</sup> qui font exécuter les ordres de ceux-ci, et qui surveillent les nègres. Entre les *feitores* et les administrateurs particuliers, il existe encore un emploi intermédiaire, celui des *cabeças* qui sont des administrateurs en sous-ordre chargés spécialement de la surveillance des *feitores*, et qui, en cas de besoin, remplacent les administrateurs. Les *feitores* ont cent mille reis (625 f.) d'appointemens, et sont obligés de se nourrir<sup>2</sup>.

On appelle services (*serviços*) les lieux où l'on extrait des diamans et où l'on a établi une troupe. Chaque service a un garde-magasin et un meûnier qui ont le même rang que les *feitores*, et sont payés à peu près de même. Aux différens services sont attachés un ou plusieurs maîtres charpentiers, un ou plusieurs maîtres serruriers, etc., qui ont également le rang de *feitores* et ont sous eux des esclaves.

<sup>1</sup> Le nom de *feitor* se donne en général dans les habitations rurales à celui qui remplace le maître, communique les ordres de ce dernier et fait travailler les esclaves. Peut-être ce mot pourrait-il se traduire par celui de *gérant*.

<sup>2</sup> On voit donc que l'on s'est trompé, lorsqu'en Allemagne on a attribué 300,000 reis (2,000 fr.) aux simples *feitores*.

D'après les réglemens, chaque troupe devrait avoir un chapelain; mais comme l'administration trop endettée cherche à réduire, autant qu'il lui est possible, le nombre des employés, on ne donne plus qu'un chapelain à deux troupes qui travaillent au même service; et, lors de mon voyage, il n'y avait que six de ces ecclésiastiques pour les huit troupes. Chacun d'eux jouissait de 160,000 reis (1,000 f.) d'appointemens.

Il n'y eut jamais, comme le prétend M. Mawe, un chirurgien pour chaque troupe de nègres<sup>1</sup>. Lorsque le gouvernement supprima la ferme des diamans, il acheta des fermiers les esclaves qu'ils employaient. Il existait alors pour les malades un hôpital auquel étaient attachés un chirurgien et un médecin (*medico de partido*); mais à présent que les nègres employés par l'administration ne sont plus sa propriété, elle n'a aucun besoin d'entretenir un hospice ni de salaires des médecins.

Tous les esclaves occupés dans les divers services appartiennent à des particuliers qui les louent à l'administration. Il a été un temps où leur nombre allait jusqu'à trois mille; mais l'administration très endettée, s'est vu forcée de les réduire à mille. Dans l'origine, on les payait mille deux cents reis (7 f. 50 c.) par semaine. Cette somme a d'abord été réduite à 900 reis (5 f. 62), puis à 675 (3 f. 75 c.). Ce sont les propriétaires des nègres qui les habillent et qui les font traiter

<sup>1</sup> *Travels in the interior of Brazil*; p. 225.

en cas de maladie; c'est l'administration qui les nourrit et qui leur fournit les outils nécessaires pour leurs travaux<sup>1</sup>.

Chaque semaine, on donne aux nègres pour leur nourriture, un quart d'alqueire de *fubá*<sup>2</sup>, une certaine quantité de haricots, un peu de sel; et à ces vivres, on ajoute un morceau de tabac en corde. Quand les haricots manquent, on les remplace par de la viande. Les nègres mangent trois fois par jour, le matin, à midi et le soir. Comme on leur accorde très peu de temps pendant la journée, ils sont obligés de faire cuire chaque soir leurs alimens pour le lendemain, et quelquefois ils n'ont d'autre combustible que des herbes desséchées.

L'obligation où sont les esclaves d'avoir continuellement les jambes dans l'eau pendant la saison du lavage, et leur nourriture peu fortifiante, presque toujours froide ou mal cuite, les exposent à des maladies de langueur, résultat de la débilité du tube intestinal. Souvent en outre ils courent le risque d'être écrasés par des rocs qui se détachent, ou ensevelis sous des

<sup>1</sup> Les employés de l'administration ont le droit de placer un certain nombre de nègres parmi ceux qui sont employés à l'extraction des diamans. Chaque administrateur particulier peut, par exemple, en placer vingt.

<sup>2</sup> Le *fubá* est la véritable farine de maïs telle qu'elle sort du moulin. C'est avec le *fubá* qu'on fait l'espèce de polenta appelée *angú*. La *farinha* est le maïs mis en pâte à l'aide de la *manjola*, torréfié ensuite et mis en poudre assez fine. (Voy. mon *Voyage dans les prov. de Rio de Janeiro et des Mines*, vol. I, p. 235.)

terres éboulées. Leur travail est pénible et continu. Toujours sous les yeux des *feitores*, ils ne peuvent dérober à leurs surveillans un instant de repos. Cependant presque tous préfèrent l'extraction des diamans au service de leur maître. L'argent qu'ils se procurent en volant des diamans, et l'espérance qu'ils ont d'être affranchis, s'ils en trouvent d'une certaine grosseur, sont sans doute les causes principales de cette préférence; mais il en est d'autres encore. Réunis en très grand nombre, ces infortunés s'égayaient dans leurs travaux; ils chantaient en chœur les cantiques de leur patrie, et tandis que dans la maison de leur maître, ils sont soumis à tous ses caprices, ici ils obéissent à une règle fixe, et lorsqu'ils s'y conforment, ils n'ont point à craindre les châtimens.

Les *feitores* portent ordinairement un grand bâton terminé par une lanière de cuir, et peuvent s'en servir pour châtier sur-le-champ un nègre qui a manqué à son devoir. Quand la faute est grave, la punition est plus sévère. Alors on attache le coupable sur une échelle, et deux de ses compagnons lui appliquent sur les fesses des coups de *bacalháo*, fouet composé de cinq tresses de cuir. Les *feitores* n'ont pas la permission de faire donner à un nègre des coups de cette espèce de fouet; ce sont les administrateurs particuliers qui seuls peuvent infliger un châtiment aussi grave. Les réglemens ne permettent pas de donner plus de cinquante coups de *bacalháo*; mais souvent on en applique davantage.

Lorsqu'un nègre trouve un diamant du poids d'un

*oitava*<sup>1</sup>, l'administration fait estimer l'heureux esclave, le paie à son maître, l'habille et lui donne la liberté. Ses camarades le couronnent, le fêtent et le portent en triomphe sur leurs épaules. Il a le droit de conserver sa place dans l'administration des diamans, et chaque semaine, il reçoit les 600 reis qu'auparavant l'on payait à son maître. Lorsque le diamant trouvé n'est que de trois quarts d'*oitava*, on donne également la liberté au nègre ; mais il est obligé de travailler encore un certain temps pour l'administration. C'est M. da Camara qui a ajouté ces dispositions au règlement. Dans le courant de 1816, on avait affranchi trois nègres ; mais depuis le commencement de 1817 jusqu'au mois d'octobre de la même année, il n'y en avait pas encore eu d'affranchi. Pour les diamans qui ne pèsent pas trois-quarts d'*oitava* jusqu'à ceux de deux *vintens* inclusivement, les nègres reçoivent seulement de petites récompenses qui vont en augmentant de valeur en raison de la pesanteur du diamant. C'est un couteau, un chapeau, un gilet, etc.

Lorsqu'un nègre a trouvé un diamant, il le montre au *feitor*, en le tenant entre le pouce et l'index, et écartant les autres doigts ; puis il va le déposer dans la sebile suspendue au hangar sous lequel se fait l'opération du lavage. A la fin de la journée, les *feitores* vont ensemble remettre la gamelle à l'administrateur particulier. Celui-ci prend le compte des diamans qui ont été trouvés ; il en fait inscrire le nombre et le

<sup>1</sup> L'*oitava*, suivant M. de Freycinet, vaut 3 grames 6.

poids par un *feitor* qu'on nomme *listario*, et ensuite il les met dans une bourse qu'il doit toujours porter sur lui. A la fin de chaque mois ou à des époques plus rapprochées, si la junta le juge convenable, les diamans sont remis au trésor, et chaque administrateur particulier envoie ceux de son *service* par un ou deux *feitores* accompagnés de quelques nègres<sup>1</sup>. Les trésoriers vérifient le nombre des diamans qui leur sont apportés; ils les repèsent, et ils les inscrivent sur un livre avec l'indication de leur poids, le nom du *service* où on les a trouvés et la date de l'envoi. Les diamans sont ensuite déposés dans le trésor. Chaque année, on expédie pour Rio de Janeiro ceux qui ont été réunis dans le courant de l'année précédente, et voici ce qui se pratique à cet égard. On a douze tamis percés de trous dont la grandeur va en diminuant depuis le premier tamis jusqu'au dernier, et l'on passe successivement tous les diamans à travers ces tamis. Les plus gros diamans restent sur le tamis percé des trous les plus larges, et ainsi de suite jusqu'aux plus petits qui tombent sur le tamis le plus fin. De cette manière on a douze lots de diamans que l'on enveloppe de papier et que l'on met ensuite dans des sacs. On dépose ces sacs dans une caisse sur laquelle l'intendant, le *fiscal*

<sup>1</sup> Des savans ont écrit que les administrateurs se rendaient une fois par semaine à Tijuco pour remettre les diamans à la junta. S'il en était ainsi en mai ou juin 1818, époque à laquelle les mêmes savans parcouraient le District des diamans, il faudrait supposer qu'entre le mois d'octobre et celui de juin, il y a eu des changemens dans les réglemens.

et le premier trésorier mettent leur cachet. La caisse part accompagnée d'un employé choisi par l'intendant, de deux soldats du régiment de cavalerie de la province, et de quatre hommes à pied (*pedestres*). Arrivée à Villa Rica, elle est présentée au général qui, sans l'ouvrir, y appose également son cachet; et lorsque cette formalité est remplie, le convoi se remet en marche pour la capitale.

La force militaire à la disposition de l'intendant et de l'administration se compose de deux compagnies d'hommes à pied dits *pedestres*, et d'un détachement du régiment de la province qui se monte à 50 hommes, y compris les officiers.

Le détachement de cavalerie est commandé par un capitaine. Vingt hommes environ sont cantonnés sur les frontières du District des diamans, pour s'opposer à la contrebande, pour visiter les voyageurs qui sortent du district, pour arrêter ceux qui chercheraient à s'y introduire sans la permission de l'intendant, etc. Le reste du détachement est caserné habituellement à Tijuco et employé à faire des patrouilles, à accompagner les caisses, etc.

Les deux compagnies d'hommes à pied ou *pedestres* sont composées chacune de 30 hommes, tous mulâtres ou nègres libres. Chaque compagnie est commandée par un *capitão mór* qui est également un homme de couleur. Les *pedestres* reçoivent chaque année 76,800 reis (480 f.) sur lesquels ils sont obligés de se nourrir, de s'habiller et de s'acheter un fusil et un sabre. C'est le gouvernement qui leur fournit la poudre et le plomb, et,

en outre, on leur accorde une indemnité, quand on les envoie à Rio de Janeiro. Chaque compagnie porte un uniforme qui lui est propre. L'une des deux est destinée surtout à aider dans leur service les soldats du détachement; on la nomme *compagnie de l'intendance* (*companhia da intendencia*). L'autre appelée *companhia da extração*, dépend plus immédiatement des trésoriers et de l'administration, et est spécialement chargée de porter les ordres de celle-ci et ceux de l'intendant. Les *pedestres* doivent rechercher et arrêter les contrebandiers, et empêcher que l'on ne porte de l'eau-de-vie aux nègres employés à l'extraction des diamans. Les réglemens défendent la vente de l'eau-de-vie dans les *services* pour empêcher entre les travailleurs et les marchands une connivence favorable à la contrebande, et l'eau-de-vie arrêtée par les *pedestres*, est confisquée à leur profit.

Depuis dix ans, de 1807 à 1817, le District des diamans a fourni, année moyenne, dix-huit mille karats<sup>1</sup>. Si les notes que je possède sont exactes, les diamans du Brésil auraient été engagés pendant plusieurs années pour l'acquittement des sommes que le gouvernement aurait empruntées en Hollande, afin de satisfaire à des demandes de numéraire faites par l'empereur Napoléon; ils auraient été envoyés annuellement, mais sans être taillés, à la maison Hoppe et compagnie d'Amsterdam; les plus gros seuls auraient

<sup>1</sup> Selon M. Verdier, cité par M. de Freycinet, le karat portugais est de 3 o/o moins fort que le karat français.

été réservés pour le roi; la maison Hoppe aurait tenu compte des autres sur le pied de 7,200 reis (45 f.) le karat, et, taillés, ces mêmes diamans se seraient revendus en Angleterre pour environ 25 à 30,000 reis (156 à 197 f.); mais enfin les engagemens contractés auraient cessé en 1817, et alors le roi Jean VI serait rentré dans tous ses droits.

Le gouvernement a payé jusqu'à un million de cruzades, pour les dépenses de l'extraction et de l'administration des diamans; mais actuellement (1817) il n'accorde plus que 300,000 cruzades, et c'est ce qu'on appelle l'*assistance* (*assistencia*)<sup>1</sup>. Cette somme est prise sur les revenus de la province, et envoyée par semestre à la junta diamantine par celle du trésor royal de Villa Rica (*junta da fazenda real*). Il est à remarquer que le produit du *quint* prélevé sur l'or en poudre qui se fond dans les quatre intendances (Voy. ma 1<sup>re</sup> Rel., I), ne fait guère aujourd'hui que compenser la dépense des diamans. A son arrivée à Tijuco, l'*assistance* est déposée dans le trésor; la junta en fait usage pour payer les appointemens des employés, les journées des nègres, les diverses dépenses du service; et, chaque année, l'on envoie un compte courant au ministère. Les appointemens de l'intendant, du fiscal, de l'huisier de l'intendance, de l'écrivain de la junta et de la compagnie de *pedestres*, appelée *companhia da intendencia*, ne sont point compris dans l'*assistance*; ils

<sup>1</sup> Je présume que ce mot a toujours été en usage pour désigner la subvention, quelle qu'en ait été l'importance.

sont payés séparément par la junta royale de Villa Rica, mais pris également sur les revenus de la province.

Pendant long-temps l'administration a payé les journées des nègres et les vivres achetés pour les nourrir en billets dits d'*extraction royale* (*bilhetes d'extração real*). Ces billets faits à la main, portent le nom des créanciers auxquels ils ont été fournis, et sont signés par l'intendant, par un des trésoriers, par le teneur de livres et par l'employé chargé de leur enregistrement. L'époque du paiement n'y est point indiquée; il y est dit seulement qu'ils seront payés à qui les présentera; mais dans l'origine, ils étaient, au bout d'un an, échangés contre de l'or. Cependant l'administration s'étant trouvée endettée par différentes circonstances; par l'envoi qui fut fait au souverain de la moitié de l'*assistance*, lorsqu'à son arrivée au Brésil, il demanda l'argent qui se trouvait dans les caisses; par la hausse très considérable que les vivres éprouvèrent en 1814; par un retard de six mois que la junta de Villa Rica met depuis long-temps dans les paiemens de l'*assistance*; par l'établissement des forges du Morro de Gaspar Soares dont le gouvernement a ordonné que l'administration diamantine fit toutes les dépenses; enfin peut-être par la facilité avec laquelle les administrations, comme les particuliers, dépensent, lorsqu'il ne faut pas déboursier de numéraire; l'administration, dis-je, s'étant trouvée endettée, les billets cessèrent d'être payés aux échéances. Néanmoins ils avaient cours dans le public avec une perte

environ 25 pour cent; mais en 1817, la junte du trésor royal déclara qu'ils ne seraient plus reçus pour les impositions, et ils tombèrent dans un discrédit total, ce qui fit beaucoup murmurer les propriétaires dont plusieurs ont une grande quantité de ces billets entre les mains. Le gouvernement a entièrement refusé de concourir au paiement de la dette, et c'est, pour l'acquitter, que l'administration des diamans s'est vue contrainte de diminuer le nombre des nègres distribués dans les différens services, et de réduire au taux que j'ai indiqué les appointemens des employés, autrefois beaucoup plus considérables.

Comme l'on a cessé d'émettre des billets, le compte de ceux qui louent des esclaves à l'administration devait, lors de mon voyage, se régler tous les six mois, ainsi que cela s'était déjà fait jadis; et le montant du compte devait ensuite être payé en argent. Quand un marchand ou un cultivateur fournit des vivres, l'employé chargé de les recevoir lui donne un bon (*lem-brança*), et, d'après les nouveaux arrangemens, chaque bon devait être également payé en numéraire après un terme de six mois.

On a vu que le système d'administration, introduit dans le District des diamans, avait pour but d'assurer au roi la possession exclusive de ces précieuses pierres. A cet effet tout a été combiné avec la sagacité la plus merveilleuse; on est entré dans les moindres détails; toutes les chances de larcin ont été prévues, et l'on a pris des mesures pour dérouter les voleurs les plus adroits. Je me contenterai de citer ici un exemple.

Lorsqu'un nègre est soupçonné d'avoir dérobé un diamant, on le met en prison; on lui fait avaler trois pierres; et on ne lui donne la liberté qu'après s'être assuré qu'il a rendu les trois cailloux, sans qu'aucun diamant ait été découvert.

On ne s'est pas contenté de prévenir les vols par les précautions les plus minutieuses; on a voulu encore opposer aux tentations la crainte de châtimens très graves. Un homme libre qui a été convaincu d'avoir fait la contrebande est envoyé pour dix ans à Angola sur la côte d'Afrique, et condamné à la perte de ses biens que l'on confisque au profit de l'État. D'après les ordonnances, tout esclave voleur de diamans devrait aussi être confisqué; mais ce règlement inique ne s'exécute point aujourd'hui. L'esclave qui a volé des diamans est d'abord fouetté; ensuite il est mis aux fers pour un temps plus ou moins considérable, suivant la valeur du vol; pendant ce temps, l'on n'accorde aucune rétribution pour le travail du nègre; et si le maître n'est plus, comme autrefois, privé entièrement de sa propriété, on le punit encore néanmoins d'une faute qu'il n'a pas commise et qu'il ne pouvait empêcher<sup>1</sup>. Les esclaves condamnés aux fers forment une troupe séparée que l'on traite plus sévèrement que les autres, et que l'on emploie à des travaux plus rudes.

<sup>1</sup> Il n'est pas impossible sans doute que des nègres aient volé pour leurs maîtres; mais on sent qu'ils doivent le faire beaucoup plus souvent pour leur propre compte.

C'est en vain cependant qu'on a rendu des lois pénales ; c'est en vain qu'on a multiplié les mesures préventives. La cupidité et l'adresse se jouent de toutes les craintes, et triomphent de tous les obstacles. Lorsque les diamans étaient moins difficiles à extraire et plus abondans, il existait une espèce de contrebandiers qui, ordinairement réunis en troupes, se répandaient dans les lieux où ces précieuses pierres se trouvaient avec le plus d'abondance, et ils les cherchaient eux-mêmes. Quelques-uns d'entre eux, placés en sentinelle dans un endroit élevé, avertissaient les autres de l'approche des soldats, et la bande se retirait aussitôt dans les montagnes les plus escarpées. C'est là ce qui fit donner à ces hommes aventureux le nom de *grimpeiros* (grimpeurs), d'où s'est formé par corruption le mot de *garimpeiros* qui est resté. Depuis que les diamans sont devenus plus rares, et qu'il faut des travaux considérables pour les tirer du sein de la terre, à peine quelques nègres fugitifs vont en chercher encore sur le bord des ruisseaux. Mais s'il n'existe plus de *garimpeiros*<sup>1</sup>, il y aura sans doute toujours des contrebandiers proprement dits (*contrabandistas*), ceux qui trafiquent des diamans volés par les esclaves dans les différens services.

Les nègres ont pour ce genre de larcin une subtilité qu'envieraient nos filous les mieux exercés. Les

<sup>1</sup> C'est à tort que de savans auteurs ont parlé des *garimpeiros* comme s'il y en avait encore, les confondant sans doute avec les *contrabandistas*.

nouveaux venus reçoivent des leçons des anciens, et bientôt ils deviennent aussi habiles qu'eux. Un des prédécesseurs de M. da Camara se plaignait de ce que les vols de diamans étaient extrêmement multipliés, et il conseilla ses administrateurs de manquer de vigilance. Ceux-ci lui assurèrent que la surveillance la plus active ne pouvait empêcher les esclaves de dérober des diamans. L'intendant, voulant alors faire l'expérience de l'habileté des nègres, envoya chercher celui qui passait pour le voleur le plus adroit; il plaça lui-même une petite pierre au milieu d'un amas de sable et de cailloux dans un de ces canaux où se font les lavages<sup>1</sup>, et il promit à l'esclave de lui donner la liberté, s'il pouvait enlever la pierre assez habilement pour ne pas être aperçu dans son larcin. Le nègre se mit à laver le sable à la manière accoutumée; pendant que l'intendant fixait sur lui des regards attentifs. Au bout de quelques instans, le magistrat demanda à l'esclave où était la pierre. Si l'on peut compter sur la parole des blancs, dit ce dernier, je suis libre; et, tirant la pierre de sa bouche, il la montra à l'intendant.

Tandis que les esclaves, pendant l'opération du lavage, dérobent les diamans, les *fetteiros* ne mettent guère moins d'ardeur à en faire la contrebande, et il est d'autant plus facile à ces derniers de se livrer à ce commerce illicite, qu'ils peuvent faire entrer leurs propres nègres dans les services où ils sont employés

<sup>1</sup> Voy. plus bas p. 67 et suiv.

eux-mêmes. On sent que les esclaves n'auraient même jamais songé à voler des diamans, sans l'appât qui leur est sans cesse offert par leurs supérieurs ou par les contrebandiers proprement dits. Des hommes aventureux profitent de la nuit pour se rendre aux différens services par des chemins détournés, souvent presque inaccessibles. Ils ont dans les troupes (*tropas*) des nègres affidés qui, moyennant une rétribution, leur amènent ceux de leurs camarades qui ont quelques ventes à faire. Les diamans sont pesés, et les nègres en reçoivent la valeur sur le pied de 15 fr. le *carat*. Souvent le contrebandier n'aurait pas le temps de s'éloigner du service la nuit même où il y est arrivé; alors il est recueilli dans une des cases à nègres, il y reste caché pendant la journée, et il s'en retourne la nuit suivante. Le contrebandier qui s'est hasardé à aller acheter des diamans dans les services, trouve principalement le débit de ces pierres chez les boutiquiers de Tijuco et de Villa do Principe. Souvent aussi des marchands viennent de Rio de Janeiro avec des étoffes, de la mercerie et d'autres objets, afin d'avoir un prétexte plausible pour séjourner à Villa do Principe; mais leur but véritable est d'acheter des diamans. A Tijuco, le contrebandier ne revend que sur le pied de 20 fr. les petits diamans qu'il a été acheter directement des nègres; mais à Villa do Principe, on lui donne déjà 25 fr. de ces pierres, parée qu'il n'a pu sortir du District sans courir de plus grands risques. Comme les nègres vendent indistinctement au poid tous les diamans qu'ils dérobent, sans

faire aucune différence pour la grosseur, c'est sur ceux qui ont le plus de volume que le contrebandier fait ses principaux bénéfices. Souvent, au reste, il arrive que le contrebandier novice est trompé dans ce commerce par les esclaves. Ceux-ci usent de petits morceaux de cristal; ils leur font prendre la forme que les diamans ont coutume d'affecter, et ils leur donnent la couleur du diamant brut en les roulant parmi des grains de plomb. Mais, si l'ignorant peut être trompé par des diamans faux, l'homme exercé les distingue sans peine; non-seulement en frappant dessus, mais encore en les frottant les uns contre les autres, ou en les mettant dans sa bouche, et les poussant contre ses dents, pour s'assurer s'ils rendent ce son argentin que font entendre, ainsi éprouvés, les diamans véritables.

Si, malgré les réglemens sévères qui ont été rendus, si malgré les efforts que l'on répète chaque jour, on ne peut parvenir à empêcher la contrebande, il est faux cependant qu'elle soit aussi générale à Tijuco que Mawe l'a prétendu<sup>1</sup>; il est faux que les diamans y circulent dans le commerce comme le numéraire; il est faux surtout qu'il se soit jamais vendu, avec cette pierre, des indulgences pieuses destinées à dissiper les scrupules des acheteurs. J'ai passé un mois dans le District, et personne ne m'a proposé d'acheter un diamant, personne même ne m'en a montré un seul.

<sup>1</sup> Voy. *Travels in the interior of Brazil*, p. 252.

Le gouvernement ne fait exploiter que les environs de Tijuco, parce que c'est là qu'il existe le plus de diamans; mais il s'en trouve encore en différentes parties de la province des Mines : telles que la *Serra de S. Antonio* ou *do Grão Mogol*, les rivières appelées *Abaeté*, *Andaia*, *do Sono*, *da Prata*, *S. Antonio*, *Quebra-Anzoes*, *Paranahyba*, *S. Marcos*, *Santa Fé*, près *S. Romão*<sup>1</sup>, *Borrachudo*, *Paracatu*, etc.<sup>2</sup>. Il en existe à Mato Grosso, à Cuyaba, dans le *Rio Claro*, rivière de la province de Goyaz; enfin dans celle de *Tibagy* près *Fortaleza*, habitation située vers l'extrémité des *Campos Geraes*. Partout, comme à Tijuco, il est défendu aux particuliers de se livrer à la recherche des diamans; mais dans des contrées aussi éloignées, aussi vastes et qui renferment une population aussi faible que Goyaz, Cuyaba, Mato Grosso, il est impossible d'arrêter la contrebande, et l'on souffre ce qu'on ne saurait empêcher<sup>3</sup>.

On ne trouve plus les diamans dans leur matrice primitive, et cette matrice elle-même ne s'est retrou-

<sup>1</sup> Dans ma *première Relation*, j'avais, comme Pizarro, écrit, *S. Rumão*; mais je crois devoir renoncer à cette orthographe. Le nom dont il s'agit ne peut venir que de *Sanctus Romanus*, et je trouve *S. Romão*, non-seulement dans *Cazal* et *Eschwege*, mais encore dans mes propres notes.

<sup>2</sup> Spix et Mart. *Reise*, p. 442. — *Eschw. Neue Welt.*, I, p. 127.

<sup>3</sup> On trouvera dans la relation de mon troisième voyage des détails curieux sur la manière ostensible dont se fait la contrebande des diamans du *Rio Claro*. J'y parlerai aussi de ceux des environs de *Fortaleza*, dans la province de *S. Paul*.

vée nulle part. Sans doute d'une consistance très molle, elle aura été entièrement délayée par les eaux, et les diamans, détachés d'elle, auront été entraînés avec des cailloux dans le lit des ruisseaux. Ces cailloux roulés mêlés avec les diamans, sont ce qu'on appelle le *cascalho*<sup>1</sup>. Souvent le lit des ruisseaux a changé de place, et de là vient que le *cascalho* ne se trouve pas uniquement dans leur lit actuel. Il existe quelques signes de la présence des diamans; cependant ces signes sont en général peu certains, et, pour s'assurer si une rivière ou un terrain contient des diamans, il faut avoir recours à des recherches, à des essais de lavages. Presque toujours il y a de l'or dans le *cascalho* qui fournit les diamans, et, plus il s'en rencontre, plus les diamans sont nombreux. Dans les ruisseaux dont le *cascalho* a déjà été lavé, il n'est pas rare de retrouver au bout de quelque temps de nouveaux diamans amenés encore par les eaux, mais ils sont en petit nombre<sup>2</sup>.

L'exploitation des terres diamantines devient chaque jour plus difficile. Tandis qu'elle était entre les mains des fermiers, ils ont fait des recherches dans les terrains et les ruisseaux les plus riches, dans ceux qui présentaient le moins de difficulté; comme les mineurs des environs de Villa Rica, ils ont encombré le

<sup>1</sup> Je ne crois pas avoir besoin de dire qu'il ne faut pas, avec M. Mawe, écrire *cascalao*.

<sup>2</sup> Les minéralogistes trouveront des détails scientifiques sur l'histoire naturelle des diamans du Brésil dans les écrits de MM. d'Eschwege, Spix et Martius.

lit des ruisseaux du résidu des lavages, et, pour trouver le *cascalho*, il faut souvent aujourd'hui enlever une couche épaisse de sable et de rochers. Le détail de mes courses dans les différens *services* fera connaître les pénibles travaux auxquels on est souvent obligé de se livrer aujourd'hui.

---

---

## CHAPITRE II.

ENCORE LES DIAMANS.— DIVERS SERVIÇOS.— TIJUCO.  
—OBSERVATIONS SUR L'ACCLIMATATION DES ARBRES  
FRUITIERS.

---

*Service des diamans du Rio Pardo ; établissemens dont il se compose ; ruisseaux exploités par les nègres de ce service. — Etablissement du Corrego Novo ; maisons des nègres qu'on y emploie. — Village de Chapada ; occupations de ses habitans ; poste militaire. — Maison de campagne de Pinheiro ; excursions dans les montagnes. — Arrivée à Tijuco. — Visite des principaux habitans ; usage à cet égard. — Fondation de Tijuco ; nom et titre de ce village ; sa position ; ses rues ; ses maisons ; ses jardins ; ses églises ; maisons religieuses ; hôpital et réflexions sur le peu de durée des établissemens utiles dans la province des Mines ; hôtel de l'administration et intendance ; fontaines ; boutiques et commerce ; vivres et marché ; stérilité des alentours. — Position géographique de Tijuco ; climat ; maladies les plus communes. — Plantes européennes cultivées à Tijuco ; quelle est la saison la plus favorable à la culture des légumes ; influence qu'a eue le climat de l'Amérique sur les arbres fruitiers de l'Europe. — Caractère des habitans de Tijuco. — Mendicité. — De quelle manière les habitans de Tijuco font valoir leurs capitaux. — Commerce des nègres.*

---

On a vu dans ma *première Relation* qu'en quittant le Désert, je montai la Serra de Curmatahy, pour entrer dans le District des diamans, et qu'après avoir passé une nuit très pénible, couché sur un rocher, j'arrivai le 22 septembre 1817 au *serviço dos diamantes do Rio Pardo*.

Le service du Rio Pardo fut établi vers 1807, et se compose de deux troupes (*tropas*), l'une placée sur les bords d'un ruisseau qu'on appelle *Corrego Novo* (ruisseau neuf), l'autre sur ceux d'un ruisseau voisin nommé *Rio Pardo* (rivière brune). Le premier se réunit au second, et celui-ci divise ses eaux entre deux petites rivières, le *Cipó* (liane) et le *Paraúna*<sup>1</sup> qui ont leur confluent dans le S. Francisco. Il paraît que le Corrego Novo et le Rio Pardo ont fourni beaucoup de diamans; et l'on n'a aucune peine à extraire ceux qui existent encore aujourd'hui dans ces petites rivières, car le *cascalho* se montre à la surface même de leur lit. Ce n'est pas seulement au reste au fond des deux ruisseaux que l'on trouve des diamans, on tire aussi du *cascalho* des pentes ou *gupiaras* qui s'étendent sur leurs bords. Ici le *cascalho* n'a qu'une palme d'épaisseur, et au-dessous de lui, on rencontre un de ces lits de pierres dures qu'on appelle *piçarra*, comme dans les mines d'or<sup>2</sup>.

Je fis halte au premier établissement que je rencontrai, celui du Corrego Novo. Les deux troupes qui composent l'ensemble du service avaient été réunies momentanément à celle d'un service placé ailleurs; mais je fus reçu par un *feitor* qu'une maladie avait empêché de s'absenter et qui me combla de politesses.

Les maisons de la troupe du Corrego Novo, au

<sup>1</sup> Des mots indiens *para* mer et *una* noir.

<sup>2</sup> *Derber Gestein körniger Quarzschiefer*: telle est la définition que MM. Spix et Martius donnent du *piçarra*.

nombre de vingt-deux, forment par leur réunion un petit hameau qui s'élève en pente douce au-dessus du ruisseau. Elles sont rangées autour d'une place régulière et carrée. Toutes sont construites en terre, et couvertes en chaume; elles n'ont que le rez-de-chaussée, et les toits, bien différens de ceux qu'on voit généralement ailleurs, sont beaucoup plus élevés que les murailles qui les soutiennent. Les cases à nègres, plus petites que les maisons des surveillans, n'ont pas de fenêtres, et une seule est occupée par plusieurs esclaves. Les demeures des *feitores* ont des croisées; elles sont blanchies, et plusieurs d'entre elles possèdent de petits jardins où je vis des pêcheurs chargés de fleurs. Deux *feitores* logent dans la même maison, et chacun a deux pièces et une cuisine. Quant à l'administrateur, il occupe une maison toute entière, et ce fut celle où je logeai pendant mon séjour à Corrego Novo.

Ayant appris que l'intendant habitait alors une petite maison qu'il avait fait bâtir dans la partie la plus montagneuse du District (serra), ce fut là que je résolus de me rendre. Bientôt après avoir quitté l'établissement de Corrego Novo, je passai par celui du Rio Pardo. Au milieu des maisons qui composent ce dernier, est une petite chapelle couverte en chaume. Ces maisons, plus nombreuses que celles du Corrego Novo, leur sont d'ailleurs absolument semblables; mais on n'a observé dans leur disposition aucune espèce de régularité.

Entre Corrego Novo et le village de *Chapada* qui

en est éloigné de deux lieues, on ne cesse point de voyager dans les montagnes. Le terrain est inégal, presque continuellement aride, et des masses de rochers nus s'élèvent çà et là. Tantôt le sol produit uniquement des herbes et des sous-arbrisseaux; tantôt la végétation devient un peu plus vigoureuse, et ce sont des *Lychnophora*, des Myrtées et d'autres arbustes qui couvrent la terre. Les feuilles des arbrisseaux sont en général petites et d'une couleur foncée. Les Melastomées à petit feuillage, si rares dans le Sertão, se trouvent ici en abondance, et présentent, comme dans toutes les montagnes, un grand nombre d'espèces.

Le village de Chapada où je fis halte, est situé sur un mamelon écrasé qu'environnent à quelque distance d'autres mamelons formés par des rochers nus. Tout autour de Chapada, le terrain est sec, aride, et la pierre, ainsi que le sable blanc, se montre de toute part parmi des Graminées et d'autres herbes extrêmement peu nombreuses. Une trentaine de misérables chaumières bâties à peu près sans ordre composent tout le village. Leurs toits ont, comme ceux de Rio Pardo, une arête presque droite. On est obligé de les construire de la sorte et de leur donner plus d'élévation qu'on ne fait ailleurs, parce que l'herbe dont on les couvre, étant molle et fine, laisserait passer les eaux pluviales, si la pente était plus inclinée.

Les ruisseaux qui coulent à Chapada ont donné autrefois beaucoup de diamans; mais comme la plupart n'en fournissent plus aujourd'hui, l'intendant a

permis qu'on y cherchât de l'or; et c'est cette occupation qui fait vivre les habitans du village. Ces hommes, tous mulâtres, évaluent à quatre *vintens* des Mines (96 c.), l'or qu'ils peuvent ramasser dans un jour; mais, quand ils n'avoueraient pas tout leur gain, leur pauvreté montre suffisamment qu'il n'est pas considérable. On ne voit autour du village aucune trace de culture. Cependant comme ce pays élevé n'est pas extrêmement chaud, je suis persuadé que le seigle réussirait parfaitement dans certains terrains. Mais, il faut le dire, la recherche de l'or convient mieux que l'agriculture à la paresse des habitans des cantons aurifères.

Ce n'est pas seulement aux mulâtres de Chapada qu'il a été permis de chercher de l'or dans les lieux qui font partie de la *démarcation diamantine*. M. da Camara, forcé de renvoyer un grand nombre d'esclaves et de *feitores*, afin de pouvoir acquitter la dette de l'administration, a donné à divers particuliers la permission d'extraire l'or de plusieurs ruisseaux où il n'existe plus de diamans<sup>1</sup>. Les habitans de Tijuco ont coutume d'employer leurs capitaux à acheter des nègres qu'ils louent ensuite à l'administration, et ils auraient été ruinés, si l'on avait continué à défendre comme autrefois l'extraction de l'or dans toute l'étendue du District.

<sup>1</sup> Si quelquefois encore il se présente des diamans dans les lavages d'or du District, ils doivent être remis à l'administration. (Voy. Spix et Mart. *Reis*. I, p. 444.)

On a placé à Chapada un détachement de cavalerie tiré du régiment des Mines et commandé par un caporal. Ce poste est chargé d'inspecter les voyageurs et d'empêcher la contrebande des diamans. Je fus reçu par le caporal pour lequel j'avais une lettre de recommandation; il me logea, il me nourrit moi ainsi que mes gens; et les militaires du poste eurent pour moi toute sorte d'égards. En général, sous le rapport de la politesse, on ne saurait trop faire l'éloge des soldats du régiment de Minas. Toutes les fois que je me suis rencontré avec quelques-uns d'eux, je leur ai trouvé des manières extrêmement honnêtes et tout-à-fait différentes de cette rusticité grossière qui caractérise trop souvent le soldat européen<sup>1</sup>.

Conduit par un guide que me donna le caporal du poste de Chapada<sup>2</sup>, je traversai des chemins affreux au milieu des rochers, et, après avoir fait deux lieues, j'arrivai, lorsqu'on sortait de table, à *Pinheiro* la maison de campagne de l'intendant.

On ne pouvait choisir une retraite plus solitaire. La maison du maître qui n'est qu'une simple chaumière, a été bâtie dans un fond, au pied d'un rocher. Devant elle l'horizon est borné par des montagnes très rapprochées qui se développent à peu près cir-

<sup>1</sup> Voy. ce que j'ai déjà écrit à ce sujet dans ma *première Relation*, vol. I, p. 381.

<sup>2</sup> Je n'ai pas besoin de dire qu'il faut se donner de garde de confondre le village de Chapada, dont je parle ici, avec l'importante paroisse de Chapada dans les Minas Novas. (Voy. ma *première Relation*, vol. II, p. 81.)

culairement, et où le roc entièrement découvert et d'un gris foncé se montre de toute part. Le terrain que ces montagnes comprennent entre elles est inégal; il présente un vaste pâturage, et est traversé par un ruisseau où il existe des diamans. Dans la partie la plus voisine de l'habitation, d'énormes rochers s'élèvent près du ruisseau. Enfin, vis-à-vis la demeure du propriétaire, au-dessous de ces montagnes qui bornent l'horizon, l'œil se repose sur un groupe de maisonnettes entremêlées d'arbres au milieu desquels des bananiers se font remarquer par l'élégance de leur port. On trouve dans les montagnes d'Europe des paysages qui se composent d'élémens à peu près semblables; mais celui-ci offre un aspect particulier qu'il m'est impossible de rendre, et qui tient sans doute à la teinte des rochers, à leur position et à la nature des végétaux.

L'intendant élevait à Pinheiro beaucoup de bêtes à cornes, non-seulement comme un objet d'amusement, mais encore pour faire sur elles d'utiles expériences. Son bétail était fort beau; cependant, comme partout ailleurs, les vaches avaient des mamelles très petites et donnaient peu de lait. M. da Camara essayait aussi de cultiver autour de sa maison des légumes et quelques grains; mais il était extrêmement contrarié par l'aridité du sol et par la sécheresse.

Le lendemain de mon arrivée à Pinheiro, je fis à cheval avec l'intendant une course de deux ou trois lieues, dans les montagnes qui environnent son habitation; mais je n'eus pas le plaisir de voir des fleurs :

tout était desséché. Là où le rocher ne se montre pas à découvert, je trouvai sur les sommets les plus élevés, des pâturages herbueux; dans les parties plus basses, des *carrasquenos*; de grands bois, dans les enfoncemens et dans les vallées; enfin sur les côtes pierreuses, des arbrisseaux épars et particulièrement des *Lychnophora*<sup>1</sup>. On a détruit plusieurs bois, afin d'y faire des plantations, et, comme aux environs de Villa do Principe, la grande fougère et le *capim gordura* (*Tristegis glutinosa* ou mieux *Melinis glutinosa*), ont pris la place que des arbres occupèrent autrefois. Je n'avais point vu ces plantes dans le Sertão ni dans les Minas Novas; mais ici le *capim gordura* se trouve déjà en deçà de la limite septentrionale que j'ai indiquée pour cette plante (env. le 17° 40' de lat.<sup>2</sup>), et la grande fougère qui ordinairement le précède dans l'ordre des végétations successives doit avoir, je pense, la même limite que lui.

En revenant à la demeure de l'intendant, je passai pour la première fois devant des pâturages où l'on venait de mettre le feu<sup>3</sup>. Une flamme d'une couleur aurore foncée s'étendait d'une touffe de gazon à l'autre, les dévorait toutes avec une excessive rapidité et for-

<sup>1</sup> On a vu, dans la *Relation* déjà publiée, que les singulières composées appelées *Lychnophora* affectionnent en général les côtes pierreuses. J'ai fait connaître aussi les bois nains auxquels on donne le nom de *carrasquenos*.

<sup>2</sup> Voy. ma *première Relation*, vol. II, p. 292.

<sup>3</sup> Voy. ma *première Relation*, vol. II, p. 276, 405, 433, 454.

mait des espèces de bouquets étincelans dispersés à de petits intervalles; ce qui explique la ressemblance qu'ont avec nos illuminations ces incendies vus à de grandes distances.

Dans une autre excursion, nous suivîmes les bords de la rivière de *Pinheiro* dont la largeur est peu considérable. L'extrême chaleur n'empêcha le matin de jouir des beautés de la campagne; mais le soir, lorsque nous revînmes à la maison, il faisait beaucoup moins chaud, et je pus admirer à mon aise les paysages qui successivement s'offrirent à mes regards. Dans un endroit où l'intendant et le reste de la société, bravant le soleil des tropiques, s'étaient arrêtés pour pêcher de petits poissons, le *Pinheiro* coule entre des montagnes sur lesquelles la pierre se montre à nu parmi les arbres et les arbustes; d'énormes rocs s'élèvent du milieu des eaux, minés par elles dans tous les sens, et, vers le confluent, la rivière semble arrêtée dans son cours par une hauteur très escarpée. En quittant ce lieu solitaire, nous marchâmes dans un sentier étroit entre le *Pinheiro* et un fossé profond entièrement à sec. Ce fossé avait reçu les eaux de la rivière à une époque où elle était exploitée par les chercheurs de diamans; il est élevé de 50 palmes au-dessus du *Pinheiro*; mais on avait forcé celui-ci à y entrer, en le retenant par une forte digue, et, du lit desséché, l'on avait pu sans peine extraire le *cascalho*, afin de le laver ensuite. Ce n'est pas seulement au reste pour le *Pinheiro* que l'on a suivi cette méthode; on l'a employée pour beaucoup d'autres ruisseaux, et, comme on le

verra par la suite, on la pratique encore tous les jours. Les bois qui croissent au milieu des rochers des deux côtés de la rivière, sont loin de former, comme les forêts vierges, des masses épaisses de verdure. Ici, les arbres isolés laissent distinguer leur feuillage, et l'on ne peut s'empêcher d'admirer l'élégance de celui de certaines légumineuses. Cependant à mesure que nous avançons, les grands végétaux devenaient plus rares, et des troncs desséchés d'une couleur grisâtre se montraient plus souvent au milieu des arbres couverts de feuilles. Bientôt l'aspect du pays devint plus sauvage encore; d'énormes rochers grisâtres et complètement dépouillés de verdure se présentaient devant nous; la rivière avait disparu à nos regards, et nous entendions seulement le murmure de ses eaux. Mais il n'est point de lieux que les travaux de l'homme même les plus faibles n'aient la puissance de vivifier et d'embellir. Nous descendîmes dans une gorge large et profonde, et là un contraste charmant s'offrit à nos regards : d'un côté la rivière coulait en mugissant au pied des montagnes incultes; de l'autre des bananiers, des orangers qui s'élevaient sur un terrain en pente environnaient une petite maison, et des *Agave* aux immenses panicules formaient un vaste enclos autour de cette humble demeure. Divers paysages passèrent encore sous nos yeux, et enfin nous nous retrouvâmes à l'habitation de Pinheiro.

Pendant le séjour que j'y fis, j'eus occasion de voir deux arbres qui croissent en général dans le District des diamans, et qui sont extrêmement utiles pour le

pays. L'un qu'on appelle le *monjolo* est une Légumineuse, si j'en puis juger par son feuillage; l'autre qui porte le nom de *pereira da serra* ( le poirier de la montagne ) n'était point en fleurs, lorsque je l'observai, et je ne pus reconnaître à quelle famille il appartenait. Tous les deux, à cause de la dureté de leur bois, s'emploient dans la construction des maisons et dans celle de tous les ouvrages qui servent à l'extraction des diamans.

Nous quittâmes Pinheiro le 29 septembre 1817; et, après avoir traversé un pays montagneux où les rochers se montrent de toute part au milieu d'une végétation très maigre, nous passâmes un ruisseau d'où l'on tire de l'or, et sur les bords duquel on avait construit quelques chaumières pour des nègres mineurs. En général, il existe de l'or en plus ou moins grande quantité dans tous les environs de Tijuco. Là, ce métal se trouve principalement dans le lit des ruisseaux et sur les pentes voisines; il paraît qu'il ne se rencontre en filons que dans un petit nombre d'endroits, et encore ces filons ont-ils peu d'étendue.

Ayant fait deux lieues, nous arrivâmes enfin au chef-lieu du District des diamans. Comme on faisait alors des réparations à l'hôtel de l'intendance, M. da Camara avait été obligé de se retirer dans une maison qui suffisait à peine à sa famille; il me logea donc dans un bâtiment qui autrefois était habité par les intendans du District, mais j'allais prendre tous mes repas chez lui, et, pendant mon séjour à Tijuco, il ne cessa de me combler d'honnêtetés. C'était madame

Matilde da Camara, femme d'un ton excellent, qui faisait elle-même les honneurs de sa maison. Elle et ses filles ne se cachaient point; elles mangeaient avec nous, et, se conformant aux usages de l'Europe, elles admettaient les hommes dans leur société.

Le lendemain de mon arrivée à Tijuco, je reçus la visite des personnes les plus distinguées du pays, et je ne tardai pas à les aller voir à mon tour. L'usage veut que lorsqu'un étranger connu s'arrête dans quelque ville, les principaux habitans s'empressent de le visiter; et c'est ce qui m'était arrivé précédemment à Villa Rica, Villa do Principe et dans plusieurs villages. Cette coutume, fondée sur un sentiment de bienveillance, a pour le voyageur l'avantage de lui faire connaître, dès les premiers momens de son arrivée, les hommes qui peuvent le plus facilement lui rendre des services; mais, lorsque je suis parti du Brésil, les habitans de plusieurs villes avaient déjà, si je ne me trompe, renoncé à l'usage dont il s'agit, offensés par la négligence ou le grossier dédain de quelques étrangers qui n'avaient point répondu à leurs avances. C'est ainsi qu'à l'arrivée du roi Jean VI, la mauvaise conduite des Portugais d'Europe rendit le peuple de Rio de Janeiro moins hospitalier qu'il ne l'avait été jusqu'à lors.

Il paraît que les plus anciens habitans de Tijuco furent des aventuriers paulistes qui, ayant trouvé beaucoup d'or dans ce canton, s'y fixèrent vers le commencement du siècle dernier. Un des premiers endroits où ils firent des découvertes fut un très petit

ruisseau qui coule sur le morne où l'on voit aujourd'hui le village. Les bords de ce ruisseau étaient marécageux, et c'est là ce qui fit donner au nouvel établissement le nom de *Tijuco*<sup>1</sup>, qui signifie boue dans la langue des Indiens. Les terrains qui avoisinent le ruisseau se sont consolidés, mais le nom de Tijuco est resté au chef-lieu du District des diamans.

On ne donne pas à Tijuco d'autre titre que celui d'*arraial*<sup>2</sup>; cependant la population de ce village, puisque c'est ainsi qu'on l'appelle, s'élève à environ 6000 âmes, et le nombre de ses maisons à environ 800. Probablement, pour empêcher le clergé de prendre trop d'importance dans le District des diamans<sup>3</sup>, on n'avait pas même voulu ériger Tijuco en chef-lieu de paroisse, et, lors de mon voyage, ce n'était encore qu'une humble succursale qui dépendait de Villa do Principe<sup>4</sup>.

<sup>1</sup> Southey et d'autres étrangers ont écrit *Tejuco*; mais j'ai cru devoir d'autant plus me conformer à la manière d'écrire de deux géographes nationaux, Pizarro et Cazal, que le véritable mot de la *lingoa geral* est *Tyjuca*.

<sup>2</sup> J'ai expliqué le sens de ce mot dans ma *première Relation*.

<sup>3</sup> De savans voyageurs disent que, pour paralyser l'influence des ecclésiastiques dans le District des diamans, Pombal avait défendu d'y former un diocèse, et qu'en conséquence Tijuco appartient à l'évêché de Villa do Principe. Le mot diocèse a sans doute été mis, dans ce passage, pour celui de paroisse; car il n'y a point d'évêché à Villa do Principe, et cette ville fait partie, comme on le sait, du diocèse de Marianna.

<sup>4</sup> En 1819, Tijuco est devenu chef-lieu de paroisse. Piz.

Avant même d'arriver à ce beau village, le voyageur en prend une idée favorable, en voyant les chemins qui y aboutissent. Jusqu'à une certaine distance, la plupart d'entre eux ont été réparés depuis quelques années (écrit en 1817) par les soins de l'intendant et au moyen d'offrandes volontaires. Je n'en avais vu d'aussi beaux dans aucune partie de la province.

Tijuco est bâti sur le penchant d'un morne, dont le sommet a été profondément creusé par les mineurs. Au bas de ce morne, coule dans une vallée assez étroite, un ruisseau qui porte le nom de *Rio de S. Francisco*. De l'autre côté de la vallée, des hauteurs extrêmement arides font face au village, et présentent de toute part des rochers d'un gris obscur, au milieu desquels croît un gazon dont la couleur différait peu, lors de mon voyage, de celle des rochers eux-mêmes. La verdure des jardins du village contraste, comme je le dirai bientôt, avec ces teintes sombres ; et, soit en arrivant de Pinheiro, soit en se rendant au *Serviço do Curralinho*, on découvre un palmier, qui, planté dans l'un des jardins, domine toutes les maisons, et forme au-dessus d'elles une couronne élégante.

Les rues de Tijuco sont assez larges, très propres, mais assez mal pavées : presque toutes vont en pente ; ce qui est une suite nécessaire de la manière dont la ville est située. Les maisons bâties les unes en terre et en bois, les autres avec des *adobes*<sup>1</sup>, sont cou-

<sup>1</sup> Espèce de briques dont j'ai déjà parlé dans ma *première Relation*, vol. II, p. 77.

vantes en tuiles, blanches en dehors et généralement bien entretenues. Le tour des portes et des fenêtres est peint de différentes couleurs, suivant le goût des propriétaires, et, dans beaucoup de maisons, les croisées ont des carreaux de vitre. Les jalouses qui rendent si tristes les maisons de Villarica, sont beaucoup plus rares à Tijuco, et les toits n'y forment point de longues avances au-delà des murailles. Quand j'allai faire mes visites d'adieux, j'eus l'occasion d'entrer dans les principales maisons de Tijuco, et elles me parurent d'une propreté extrême. Les murailles des pièces où l'on me reçut étaient blanchies, les lambris et le tour des plafonds peints en façon de marbre. Quant aux meubles, il n'y en avait partout qu'un petit nombre, et ce n'étaient en général que des tabourets couverts d'un cuir écru, des chaises à grands dos, des bancs et des tables.

Les jardins sont très nombreux, et chaque maison a, pour ainsi dire, le sien. On y voit des orangers, des bananiers, des pêchers, des *jabuticabeiras*<sup>1</sup>, quelques figuiers, un petit nombre de pins (*Araucaria brasiliensis*), et quelques cognassiers. On y cultive aussi des choux, des laitues, la chicorée, la pomme de terre, quelques herbage et des fleurs, parmi lesquelles l'œillet est l'espèce favorite. Les jardins de Tijuco me parurent généralement mieux soignés que ceux que j'avais vus ailleurs; cependant ils ne sont pas disposés avec plus d'ordre et de symétrie. Quoi qu'il en

<sup>1</sup> J'ai déjà parlé ailleurs de cet arbre fruitier.

soit, des points de vue très agréables résultent de ce mélange de jardins et de maisons groupés diversement, et disposés sur un plan incliné. De plusieurs maisons, l'on découvre non-seulement celles qui s'étendent plus bas sur le penchant du morne, mais encore le fond de la vallée et les hauteurs qui s'élèvent en face de la ville; et l'on ne saurait décrire l'effet charmant que produit, dans le paysage, le contraste de la verdure si fraîche des jardins, avec la couleur du toit des habitations, et plus encore avec les teintes grises et austères du vallon et des montagnes environnantes.

Quoique le chef-lieu du District des diamans n'ait été long-temps qu'une succursale, on y compte pourtant sept églises principales et deux chapelles. Tous ces édifices sont petits; mais ornés avec goût, et d'une extrême propreté. Au-dessus de la porte des églises est une tribune où se placent les musiciens, quand on célèbre des messes solennelles. Plusieurs églises ont un petit buffet d'orgue fait dans le village même; et il en est aussi qui possèdent de fort beaux ornemens et sont très riches en argenterie. Les plus jolies sont celles de *S. Antonio*, de *S. Francisco*, et de *do Carmo*. Excepté la première qui est la succursale, toutes les autres ont été bâties par des confréries; elles sont entretenues par celles-ci, et pour la plupart, elles ont un chapelain qui reçoit des confrères le salaire dont il jouit. Quant à la succursale, elle était, lors de mon voyage, desservie par un prêtre qui recevait une somme fixe du curé de Villa do Principe;

et ce dernier avait un fondé de pouvoir à qui chaque fidèle remettait la rétribution que l'on a coutume de payer pour la pâque. Les nègres de la côte d'Afrique ont une église, celle de Notre-Dame-du-Rosaire, les nègres créoles en ont une autre, et les mulâtres ont aussi la leur. Celle des nègres africains n'est pas la moins belle; ils célèbrent leur fête patronale avec beaucoup de solennité, et tous les confrères qui sont fort nombreux, se donnent beaucoup de peine pour amasser chacun 600 reis par année, et les offrir à leur église. Une vierge noire se voit sur le maître autel de Notre-Dame-du-Rosaire, et l'on a placé des saints nègres sur les autels latéraux. Ce sont des blancs qui administrent les biens de l'église du Rosaire, et ils ont soin de reprendre en gros, disait un homme d'esprit, ce que les nègres leur ont volé en détail.

Comme les couvens sont défendus dans toute la province, il ne saurait y en avoir à Tijuco; cependant il y existe une maison de recluses<sup>1</sup> qui élèvent de jeunes filles, et une autre de frères du tiers ordre de saint François chargés de recevoir les aumônes que les fidèles consacrent à l'entretien du S. Sépulcre. A l'époque de mon voyage, on ne comptait que deux frères dans cette dernière maison.

Vers 1787, un ermite, ayant excité la charité des fidèles, réunit des aumônes assez abondantes pour fonder un hôpital. Il acheta une maison dans un lieu très aéré, et l'établissement fut bientôt pourvu des

<sup>1</sup> *Mém. hist.*, VIII, p. 2<sup>d</sup>, 154.

choses nécessaires. L'ermite faisait des quêtes ; il échauffait le zèle des habitans , et l'hospice se soutint aussi long-temps que son fondateur resta à Tijuco. Mais cet homme utile , ayant essuyé quelques désagrémens de la part des autorités , se retira ; les aumônes devinrent moins abondantes , et l'hôpital fut abandonné. Il est plus difficile ici qu'en Europe de fonder des établissemens de bienfaisance capables de subsister long-temps. Soutenus par des dons journaliers, de tels établissemens doivent être fort précaires. Et quelle est ici la nature de fonds qui promette quelque solidité ? Les esclaves ont une courte existence. En Europe les propriétés foncières sont considérées à juste titre comme les mieux assurées : elles ne le sont nullement dans le pays des Mines. Chez un peuple presque nomade, des maisons ont bientôt perdu leur valeur ; et le malheureux système d'agriculture qui s'est introduit à Minas Geraes détruit promptement les *fazendas*<sup>1</sup> situées dans la partie la moins déserte de cette contrée. D'ailleurs les *fazendas* ne produisent que rarement entre les mains des gérans (*feitores*), peu jaloux de remplir leurs devoirs ; et d'un autre côté où trouver des hommes qui veuillent prendre des terres à bail, lorsqu'on a la possibilité de se fixer sans rétribution sur le terrain d'autrui, et qu'on devient à si peu de frais propriétaire soi-même ?

Il existe à Tijuco plusieurs bâtimens publics, tels

<sup>1</sup> Les *fazendas* sont, comme je l'ai dit dans ma première Relation, des domaines ruraux de quelque importance.

que la caserne, la prison, l'hôtel de l'administration (*contadoria*), celui de l'intendance; mais ces bâtimens n'offrent rien de bien remarquable.

L'hôtel de l'administration, dont la façade est régulière, peut avoir 50 à 55 pas de longueur. C'est là que travaillent les employés, et qu'est déposé le trésor; le premier trésorier y a son logement, et la junte tient ses séances dans une des salles.

Autrefois les intendants demeuraient dans l'intérieur du village; mais l'intendance actuelle est située au dehors. C'est une maison grande et très commode, bâtie sur une hauteur, et d'où l'on découvre une partie de Tijuco, la vallée qui s'étend au-dessous du village, et les rochers qui sont face à ce dernier. L'hôtel de l'intendance a peut-être la plus belle galerie (*varanda*) qui existe dans toute la province. De cet hôtel dépend aussi un vaste enclos où l'on a planté quelques allées d'orangers et de *jabuticabeiras*. Le sol de ce jardin avait été autrefois travaillé par des mineurs, et, dépouillé de terre végétale, il était devenu d'une extrême stérilité; mais l'intendant actuel le fertilise, en y faisant transporter journellement les immondices du village.

Les eaux que l'on boit à Tijuco sont excellentes; elles sont fournies par de petites sources qui prennent naissance sur la montagne même où le village est bâti. Il existe des fontaines dans un grand nombre de maisons, et en outre trois fontaines publiques qui sont absolument sans aucun ornement. On a aussi amené à Tijuco une partie des eaux d'un ruisseau qui coule au

nord du village, et qu'on appelle *Rio das Pedras* (le ruisseau des pierres); mais, comme ces eaux ne sont pas d'une bonne qualité, on ne s'en sert que pour laver le linge et arroser les jardins.

On compte à Tijuco plusieurs places publiques; mais elles sont petites, irrégulières, et ne méritent guères que le nom de carrefour.

Les boutiques de ce village sont garnies de toute sorte d'étoffes; on y trouve aussi des chapeaux, de la mercerie, de la quincaillerie, des fayences, de la verrerie et même une foule de petits objets de luxe, qu'on est étonné de pouvoir se procurer à une aussi grande distance des ports de mer. Ces marchandises sont presque toutes de fabrique anglaise (en 1817), et elles se vendent en général à des prix très modérés, eu égard aux distances et à la difficulté des transports. Bahia fournit quelques articles; mais comme cette ville est à environ 240 lieues de Tijuco, que la route offre peu de commodités aux voyageurs, et que l'eau même y manque en certains endroits, c'est avec Rio de Janeiro que les marchands de Tijuco entretiennent leurs relations commerciales les plus importantes. On compte 134 lieues de ce beau village à la capitale du Brésil, et, si le chemin est bien plus difficile que celui de Bahia, du moins l'on y trouve des *ranchos* à des distances beaucoup plus rapprochées. En échange des marchandises que Tijuco reçoit des ports, ce village fournit une partie du numéraire que le gouvernement y répand chaque année pour les honoraires des employés, l'or que l'on retire des mi-

nières du voisinage, et les diamans qui passent en contrebande.

Les alentours de Tijuco présentent un sol aride, et ne produisent pas même les denrées nécessaires pour la subsistance des habitans. Cependant il est très vraisemblable que, si l'on adoptait dans cette contrée, un système d'agriculture mieux raisonné, qu'on introduisit l'usage des prairies artificielles, qu'on eût un plus grand nombre de bestiaux, qu'on les fit parquer sur les terres destinées à être ensemencées, enfin qu'on se servit de la charrue, on pourrait cultiver, dans plusieurs parties du District, le seigle, les haricots, d'autres menus grains et peut-être même l'orge. Mais tant que l'on s'obstinera à suivre les pratiques aujourd'hui usitées dans toute la province, on ne tirera aucun parti du terrain des environs de Tijuco.

Les vivres qui sont consommés, tant par les habitans eux-mêmes que par les nègres employés à la recherche des diamans, viennent de dix, quinze, vingt et vingt-cinq lieues, principalement de Rio Vermelho, Penha, Arassuahy, etc., surtout de Passanha<sup>1</sup>; et l'on peut dire avec vérité que c'est l'existence de Tijuco et par conséquent l'extraction des diamans qui entretiennent une légère aisance parmi les cultivateurs de ces différens villages.

Sans cesse on voit arriver à Tijuco des caravanes de mulets chargés de marchandises et de vivres. Il y a dans le village trois auberges où descendent les mu-

<sup>1</sup> J'ai parlé de ces villages dans ma *première Relation*.

letiers; mais les grains, la farine de maïs, les racines, ne peuvent se vendre que dans l'une d'elles située sur la place de l'intendance. Le devant de cette auberge forme une galerie où se débitent les denrées dont il s'agit, et qui peut être considérée comme une sorte de marché. C'est même le seul qui existe dans toute la province. Certaines maisons ont été également assignées pour la vente du lard et de la viande sèche.

L'éloignement où se trouve Tijuco des lieux qui l'approvisionnent et l'aridité de ses alentours, y rendent les denrées nécessaires à la vie généralement plus chères que dans toutes les autres parties de la province. Ainsi la farine de manioc s'y vendait à la fin de septembre 1817, 750 reis (4 f. 68 c.), l'alqueire; le maïs, 600 reis (3 f. 75 c.); le riz, 1800 (11 f. 24 c.); le lard, 8 pataques (16 f.), l'arrobe; les haricots, 900 reis (5 f. 62 c.) l'alqueire, et un poulet, 150 reis (environ 95 c.). Comme le voisinage de Tijuco n'offre qu'un pays découvert où croissent tout au plus des arbrisseaux, le bois n'est pas, dans ce village, moins cher que les vivres, et lors de mon voyage, il fallait payer un *vintem* des Mines (près de 20 c.), pour un fagot très petit. Les fourrages sont encore plus chers que le bois. Aux alentours de la ville il n'existe en général que des pâturages très maigres, et l'on est obligé de tirer de fort loin l'herbe dont on nourrit les chevaux et les mulets. Ce sont des nègres qui vont la chercher, et qui la vendent pour le compte de leurs maîtres. Ils en forment des bottes longues de plus de 7 à 8 palmes qu'ils apportent à la ville sur leurs épaules, et l'on

paie ( fin de septembre 1817 ), 150 reis ( environ 95 c. ), une charge de deux bottes, à peine suffisante pour la nourriture d'un mulet pendant un jour. Aussi plusieurs habitans qui veulent avoir toute l'année des mulets ou des chevaux à l'écurie, cultivent-ils dans leur jardin quelques espèces de Graminées vivaces qui, dans les terrains bien fumés, donnent jusqu'à cinq coupes <sup>1</sup>.

Tijaco se trouve situé par le 18° 14' 3" lat. S.<sup>a</sup>, et est élevé, suivant les observations de M. d'Eschwege, de 3785 p. au-dessus du niveau de la mer. L'air qu'on y respire est extrêmement pur; la température y est douce, mais très variable. Pendant les mois d'octobre et de novembre, qui sont ordinairement les plus chauds de l'année, le thermomètre monte quelquefois jusqu'à 80 degrés de Fahrenheit ( 26, 66 cent. ), et le terme moyen est de 70 à 72 d. ( 21, 11 à 22, 22 cent. ). Durant ces deux mois, les orages sont très fréquens, et toujours amenés par les vents du nord. Vers le milieu de janvier, on a ordinairement une quinzaine de jours de beau temps et d'une chaleur

<sup>1</sup> De ce nombre est le *capim da colonia* ( *Panicum maximum*, Var.  $\beta$ . Mart. et Nees *Agrost.* 166 ), qui ne m'a point paru naturel au pays, et dont les tiges rameuses et hautes de trois à quatre pieds viennent en touffe. — Je ne voudrais pas assurer que parmi les Graminées cultivées à Tijaco comme fourrage, il n'y en eût pas d'annuelles; cependant je soupçonne qu'on n'en cultive que de vivaces.

<sup>2</sup> Cette position a été déterminée par les mathématiciens portugais cités dans le *Brasilien Neue Welt*. Pizarro indique 18° 6'.

assez forte, et l'on donne à ce court intervalle le nom de petit été (*veranico*). Le mois de juin est le moins chaud de l'année, et, pendant ce mois, le thermomètre descend souvent à 44 d.) Fahr.

La chaleur modérée qu'il fait à Tijuco y rend assez rares la lèpre et l'éléphantiasis, tandis que l'inconstance de la température y multiplie les rhumes et les catarrhes. D'autres affections morbides sont communes dans le District des diamans; mais ce n'est point au climat qu'il faut les attribuer : elles doivent leur origine à des habitudes et des vices inhérens aux mœurs du pays. Ainsi à Tijuco, comme dans toutes les parties de la province, l'hydropisie, fréquente chez les gens de couleur, est le résultat de leur passion pour l'eau-de-vie de sucre. L'usage prématuré des plaisirs de l'amour, et une vie trop sédentaire sont les principales causes des maladies nerveuses, qui, assez souvent, affligent les hommes libres. Enfin, le grand nombre de maladies vénériennes qui règnent ici comme dans le reste du Brésil, s'explique assez par le libertinage auquel toutes les classes de la société se livrent avec si peu de retenue.

Le climat tempéré du chef-lieu des diamans convient assez bien aux productions de l'Europe, et plusieurs plantes de nos contrées, telles que l'*Urtica dioïca* L., et le *Verbascum blattaria* L., dont les semences auront sans doute été apportées avec celles des divers légumes, se sont, pour ainsi dire, naturalisées dans les rues de Tijuco. Les pêcheurs, les figuiers, les cognassiers, rapportent de bons fruits dans les jar-

dins de ce village; mais en revanche les bananiers, amis de la chaleur, y réussissent assez mal, et ont généralement des tiges moins vigoureuses qu'ailleurs. Le *capim d'Angola* (*Panicum spectabile* Mart. et Nees) <sup>1</sup>, ne donne jamais de graines à Tijuco, tandis qu'il fructifie régulièrement à *Rio Manso*, qui n'est qu'à quelques lieues, mais dont l'élévation est beaucoup moindre. La température de Tijuco, plus basse que celle de Rio Manso, explique assez bien cette différence; et c'est probablement la même cause qui fait qu'on peut cultiver le chou pommé à Tijuco, tandis qu'il ne réussit déjà plus à Rio Manso. Cependant si le climat du chef-lieu des diamans est trop tempéré pour que le *capim d'Angola* y rapporte des semences, d'un autre côté il paraît vraisemblable que c'est une raison tout opposée qui empêche le trèfle et la luzerne de fructifier à Tijuco. Ces Légumineuses ont été plusieurs fois semées par M. da Camara; elles ont poussé, et n'ont point produit de graines. Sans doute ici les causes du développement des parties herbacées sont si puissantes qu'elles nuisent à la formation des semences. Les pommes de terre multiplient à peu près également bien à Tijuco, plantées dans toutes les saisons de l'année. On y cultive l'asperge comme dans d'autres parties de la province; mais c'est uniquement à cause de l'élégance de son feuillage et pour la mêler dans les bouquets.

<sup>1</sup> Peut-être ne serait-il pas inutile de faire de nouvelles recherches pour s'assurer si plusieurs espèces ne seraient pas cultivées sous le nom de *capim d'Angola*.

Suivant ce que m'a dit M. da Camara, le temps de la sécheresse est le plus favorable pour les légumes d'Europe, pourvu cependant qu'on ait soin de les entretenir par des arrosements; mais, ajoutait le même observateur, on a beau arroser les plantes du pays, on ne parvient point à accélérer les progrès de leur végétation. Il est facile d'expliquer cette différence qui d'abord pourrait sembler bizarre. Pendant la sécheresse, les légumes d'Europe trouvent une température analogue à celle de leur pays natal; ils ne doivent pas monter en graine aussi facilement que durant la saison des chaleurs, et les arrosements suppléent à l'humidité, qui seule leur manque pour les faire végéter. Au contraire, si les plantes indigènes ne poussent point au temps sec, quoiqu'on se donne la peine de les arroser, c'est que leur végétation est arrêtée par un froid relatif bien plus que par le manque d'eau. A la vérité, dans la partie des Minas Novas, située au-delà de Villa do Fanado, j'ai constamment trouvé en juin et en juillet de la verdure sur le bord des eaux, tandis qu'ailleurs tout était desséché; mais il faut se rappeler que la température du pays assez bas des *catingas* est bien différente de celle de Tijuco, et que sans avoir froid, je pouvais dans ce pays coucher au moins de juin sous une galerie ouverte, ce qui ne m'eût pas été possible à la même époque dans le District des diamans<sup>1</sup>.

A Tijuco, les pêcheurs perdent entièrement leurs

<sup>1</sup> Voy. ma première Relation, II, p. 113 et suiv.

feuilles pendant le mois de septembre; ils fleurissent immédiatement après; et ensuite ils se couvrent d'un feuillage nouveau. Les pommiers, les poiriers, les cognassiers, renouvellent leurs feuilles et fleurissent à la même époque que les pêchers; mais ils ne restent, m'a-t-on dit, jamais entièrement dépouillés. Cette différence paraît d'abord assez singulière; cependant elle s'explique facilement par celle qui existe entre les bourgeons du pêcher et ceux des pommiers, poiriers, etc., etc. Chez le pêcher en effet, les bourgeons à fleurs, distincts de ceux à feuilles, paraissent avant ces derniers; et, dans les cognassiers et les pommiers, au contraire, les bourgeons contiennent en même temps des feuilles et des fleurs. L'ancien feuillage tombe, et, immédiatement après, des bourgeons se développent dans toutes ces espèces; mais ceux des pêchers ne donnent que des fleurs, et par conséquent ces arbres doivent quelque temps rester sans feuilles, tandis que les bourgeons des cognassiers, des poiriers, etc., qui produisent à la fois des feuilles et des fleurs, ne permettent pas que ces dernières espèces soient jamais sans quelque verdure.

On voit par ce qui précède, que l'année entière est la durée de la foliation de nos arbres fruitiers, et qu'une circonstance étrangère à l'essence de leur végétation, réduit seule cette foliation à six mois. On voit de plus qu'en passant dans un autre hémisphère, ces mêmes arbres ont changé les phases de leur vie végétale, et ont adopté, si je puis m'exprimer ainsi, les habitudes des espèces indigènes. Je ne saurais dire si

ce changement s'est opéré tout d'un coup, ou s'il a été amené par la suite des temps<sup>1</sup>; mais, ce qui est fort remarquable, c'est que dans l'hémisphère austral, nos arbres fruitiers ont modelé la série des phénomènes de leur végétation sur le cours du soleil comme ils faisaient dans le nôtre, et que l'époque de leur floraison est déterminée dans les deux hémisphères, par le retour du soleil vers le tropique le plus voisin. Je ne saurais, je l'avoue, rendre compte d'un changement si extraordinaire; mais s'il n'avait eu lieu, nos arbres, dans les seules parties du Brésil, où je crois qu'ils puissent réussir, n'auraient pas obtenu pour la maturation de leurs fruits ce degré de chaleur qui leur est nécessaire. Ce qui est du moins certain, c'est qu'on n'aurait connu les pêches, etc., ni dans la province de Rio Grande, ni dans le pays élevé des diamans, ni dans la province Cisplatine<sup>2</sup>.

Ce ne sont pas seulement au reste les arbres fruitiers d'Europe, dont la végétation annuelle a pris un autre cours dans l'Amérique méridionale. Les plantes d'agrément cultivées dans nos jardins et transportées à Tijuco, telles que les œillets, le bouton d'or, la scabieuse, la rose d'inde, le souci, la reine-marguerite, le pied-d'alouette, la pensée, fleurissent

<sup>1</sup> Des observations manuscrites, dont j'ai pris connaissance après avoir écrit ce qui précède et qui sont dues à M. de Gestas, tendent à prouver que le changement dont il s'agit ici s'est fait d'une manière brusque.

<sup>2</sup> Ailleurs je donnerai à tout ce que je dis dans cet article des développemens indispensables.

principalement dans les mois d'octobre et de novembre, et il paraît qu'en changeant les phases de leur existence, les différentes espèces ont continué à mettre à peu près le même intervalle entre les époques respectives de leur floraison; car c'est en septembre que fleurit l'anémone et en août que fleurit la violette<sup>1</sup>.

J'aurais mal rempli ma tâche si, après avoir fait connaître la situation du chef-lieu du District des diamans, son climat, ses édifices publiques, je ne disais quelque chose de ceux qui habitent ce beau village. Dans toute la province des Mines, j'avais rencontré des hommes de mœurs douces, pleins de bienveillance et d'hospitalité : les habitans de Tijuco ne possèdent pas ces qualités à un degré moindre, et, dans les premières classes de la société, elles sont encore relevées par une politesse sans affectation, et par le ton de la bonne compagnie. J'ai trouvé à Tijuco plus d'instruction que dans tout le reste du Brésil, plus de goût pour la littérature, et un désir plus vif de s'instruire. Plusieurs jeunes gens (1818), pleins d'une noble émulation, y ont appris le français, sans avoir de maîtres; ils connaissent nos meilleurs auteurs, et quelques-uns mêmes, en s'exerçant beaucoup entre eux, sont parvenus à parler notre langue d'une manière intelligible avec le seul secours d'une grammaire très imparfaite. Les habitans de Tijuco excellent assez

<sup>1</sup> On sent que, pour les plantes annuelles, c'est l'époque des semis qui doit déterminer celle de la floraison; mais le choix de cette époque est nécessairement aujourd'hui le résultat de l'expérience.

généralement dans l'art de tracer les lettres, et peuvent sous ce rapport rivaliser avec les Anglais les plus habiles. Autant que j'en puis juger, ils ne sont pas non plus moins bons musiciens que les autres habitans de la province, et une messe en musique à laquelle j'assistai dans l'église de S. Antonio, ne me parut point inférieure à celle que j'avais entendue quelques mois auparavant à Villa do Principe<sup>1</sup>. Peu de temps avant mon départ, je priai madame Mathilde da Camara d'accepter un cachet à musique. Bientôt après l'intendant me donna un concert, et l'on y joua de fort jolies variantes sur l'air du cachet.

D'après ce que j'ai dit des ressources de Tijuco, on ne doit pas s'étonner si j'ajoute qu'il y règne un air d'aisance que je n'avais remarqué dans aucune partie de la province. Les maisons sont entretenues avec soin; les blancs sont généralement bien mis, et les femmes blanches que j'ai eu occasion de voir ne l'étaient pas moins bien. Mais il faut le dire, les habitans de Tijuco ne s'écartent point de ce caractère d'imprévoyance qui malheureusement distingue tant de Brésiliens; ils dépensent à mesure qu'ils reçoivent, et souvent les employés de l'administration diamantine meurent endettés, quoique leurs appointemens soient fort considérables.

Il est faux cependant qu'il y ait à Tijuco, comme le prétend John Mawe<sup>2</sup>, plus de pauvres que partout

<sup>1</sup> Voy. ma première Relation, vol. I, p. 347.

<sup>2</sup> *Travels in the interior of Brazil*, 229.

ailleurs, et l'on peut même dire qu'on y rencontre des individus couverts de haillons, plus rarement qu'à Villa Rica et Villa do Principe. Les hommes de notre race trouvent moyen d'être employés dans l'extraction des diamans comme *feitores*, ou dans les boutiques comme commis, et les gens de couleur exercent les différens métiers. Un garçon charpentier ou maçon, par exemple, gagne par jour 300 reis (environ 1 f. 98 c.) avec la nourriture, et les maîtres 600 reis (environ 3 f. 86 c.).

La première chose à laquelle songe un ouvrier à Tijuco, lorsqu'il a su amasser quelque argent, c'est à acheter un esclave; et telle est la honte attachée à certains travaux que, pour peindre la plus grande pauvreté, on dit d'un homme libre qu'il n'a personne pour lui aller chercher une cruche d'eau ou un fagot de bois.

L'achat des nègres est aussi pour un grand nombre d'habitans de Tijuco, un moyen facile de faire valoir leurs fonds: ils louent à l'administration diamantine les esclaves dont ils sont devenus propriétaires, et, par ce moyen, ils retirent de leur capital un intérêt, d'environ 16 pour cent; mais de cette manière, ils placent leur argent à fond perdu, et ne laissent rien à ceux qui viennent après eux.

C'est principalement de Bahia que se tirent les esclaves qui se vendent à Tijuco et dans les environs. On les achète moins cher à Rio de Janeiro, et la distance n'est pas aussi grande; mais on a observé qu'il en mourait un nombre moins considérable dans le

chemin de Bahia qui traverse de vastes plaines très chaudes, que dans celui de Rio de Janeiro qui étant montagneux, ombragé, frais et humide, doit être plus contraire à la santé des nègres nouvellement arrivés de la côte d'Afrique.

---

---

### CHAPITRE III.

EXCURSIONS DANS LES ENVIRONS DE TIJUCO. — NOUVEAUX DÉTAILS SUR LES DIAMANS. — ACCIDENT ARRIVÉ A L'AUTEUR.

---

Aspect de Tijuco du côté du midi. — *Service de Curralinho*. — Morne de *Linguça*. — *Service* du même nom. — *Service de Matamata*. — Ce que c'est qu'un *bicame*. — Divisions du travail de l'extraction des diamans suivant les saisons de l'année. — Description des hangars sous lesquels se fait l'opération du lavage des diamans. — Détails sur cette opération. — Retour au *service* de *Linguça*. — Détails sur ce *service* ; roue à chapelet. — Promenade à *Bandeirinha*. — L'auteur part pour les forges de Bom Fim. — Restes d'antiquités indiennes. — Accident arrivé à l'auteur. — On le transporte à Tijuco. — Intérêt que lui témoignent les habitans de ce village. — Opinion des médecins du District des diamans sur les remèdes qu'emploient les cultivateurs pour la guérison des maladies vénériennes. — Caractère de M. da Camara , intendant des diamans.

---

Je profitai de mon séjour à Tijuco pour aller visiter différens *serviços*.

Accompagné par le fils de l'intendant et par un jeune homme pour lequel ce magistrat avait beaucoup d'amitié, je suivis, au sortir du village, un chemin très beau dû aux soins de M. da Camara. De ce côté, qui est celui du midi, Tijuco offre un aspect plus

agréable encore que du côté du septentrion. La plupart des maisons du village se montrent les unes au-dessus des autres, entremêlées de jardins et de pâturages artificiels, et le palmier dont j'ai déjà parlé, couronne tout cet ensemble.

Le pays élevé que nous traversâmes bientôt est inégal. D'abord on ne voit guère qu'un sable blanc parsemé de rochers, et les arbres qui croissent çà et là ont peu de vigueur. Cependant le sol devient par degrés moins aride, et les arbrisseaux, plus rapprochés les uns des autres, finissent par former des *carrascos* dont la végétation extrêmement variée produit un effet agréable. On ne trouve point ici la mimose (*Mimosa dumetorum*, Aug. de St. Hil.) qui caractérise les *carrascos* des plateaux argilleux de Minas Novas : ce sont les Myrtées qui dominent; mais malheureusement, à l'époque de mon passage, la sécheresse était extrême, et je ne trouvai qu'un petit nombre de plantes en fleurs.

Ayant marché pendant quelque temps, nous traversâmes le Rio de S. Francisco, qui, réuni à quelques autres petits ruisseaux, prend le nom de *Junta-junta*. Enfin, après avoir passé devant une habitation assez importante, nous arrivâmes à un service de diamans, qu'on appelle *serviço do Curralinho*<sup>1</sup>, parce qu'autrefois il y avait dans ce lieu un parc de bestiaux. Les maisons des nègres et des *faiões*, semblables à

<sup>1</sup> J'ai expliqué ce que signifie le mot *curral* dans ma première Relation, vol. II, p. 319.

celles du Rio Pardo, sont construites sans ordre, sur le bord d'un ruisseau qui porte aussi le nom de *Currulinho*. Ce ruisseau ne fournit plus de diamans ; mais on en trouve encore hors de son lit, à peu de distance de ses bords. Il n'y avait personne au *Currulinho*, lorsque nous y passâmes ; les nègres de ce service avaient été envoyés à ceux de *Linguiça* et de *Mata-mata*.

Après avoir quitté le *Currulinho*, nous montâmes quelques instans par une pente douce, et bientôt nous nous trouvâmes au-dessus d'une gorge profonde. Le morne sur lequel nous étions alors porte le nom de *Linguiça* (saucisse), qu'il communique au service situé au-dessus de lui. Des mornes élevés et inégaux, composés de rochers nus d'une couleur grisâtre, dessinent les contours de la gorge que nous avions devant nous. Le roc qui se présentait sur la gauche, se termine par une croupe large et arrondie ; les autres ont des formes beaucoup plus heurtées. Cependant pour parvenir au fond de la gorge, nous entrâmes dans un ravin très escarpé, qui suit le penchant du morne de *Linguiça* et décrit de longs détours. À droite et à gauche, nous avions des rochers à pic, parmi lesquels croissent à peine quelques arbrisseaux ; et, un peu au-dessus de la partie la plus basse de la gorge, nous apercevions les maisons des nègres et des *faitores*, qui, de loint, nous paraissaient toutes bâties sur une sorte de plateau.

Descendant toujours, nous arrivâmes enfin au service, et je reconnus alors que les maisons qui le composent ne sont point construites sur le même plan ;

mais que plusieurs d'entre elles s'élèvent au milieu des rochers, placées chacune sur une petite plate-forme séparée. Les cases qui depuis long-temps appartiennent au *service*, sont bâties en terre et couvertes en chaume; celles au contraire qui avaient été tout récemment construites pour les travailleurs appelés momentanément à Linguica, n'étaient pour la plupart que des espèces de huttes faites avec des feuilles de palmiers. Du lieu où se trouvent situées les maisons du *service*, nous découvrions le fond de la vallée. Là, aucune végétation, aucune verdure; de tous côtés, d'immenses rochers taillés à pic encadrent une vallée étroite, et semblent la séparer du reste de l'univers. Les bouleversements et le désordre produits par les travaux nécessaires pour l'extraction des diamans, ajoutaient encore à ce que ces lieux ont d'âpre et de sauvage. Au fond de la vallée coule un ruisseau appelé *le Torrent de l'Enfer (Ribeirão do Inferno)*; son lit avait été mis à sec, et l'on avait forcé ses eaux à s'écouler dans un canal artificiel, fort élevé au-dessus de leur lit véritable; des quartiers de roches que les travailleurs avaient détachés avec effort étaient épars çà et là; enfin, de tous côtés, l'on voyait des monceaux de terres et des amas de *cascalho*. Cependant un grand nombre de nègres qui allaient et venaient avec promptitude et chantaient avec gaîté, répandaient de la vie dans ces tristes montagnes qui, si elles n'eussent recelé des trésors, auraient à peine été fréquentées par quelques animaux sauvages.

Comme il était tard, nous ne nous arrêtrâmes point

au *service* de *Linguiça*, où nous devions retourner le lendemain ; et nous nous dirigeâmes vers celui de *Matamata* (Tue-tue<sup>1</sup>), en suivant dans la vallée un chemin parallèle au Ribeirão do Inferno et un peu élevé au-dessus de son lit. A droite et à gauche, ce chemin est bordé d'arbustes dont le feuillage, d'un vert agréable, contraste avec la couleur grise des rochers voisins. Nous marchâmes peu de temps, et nous arrivâmes à une espèce de petite plaine entourée de tous les côtés par d'immenses rocs nus et à pic. C'est là que sont les maisons du *service* de *Matamata*, bâties sans ordre, et encore sur le même modèle que celles de Rio Pardo.

Nous fûmes reçus par l'administrateur qui nous traita avec les plus grands égards. Il était presque nuit, lorsque nous parvînmes à *Matamata*, et nous ne pûmes visiter le *service* avant le lendemain. Toute la journée, la chaleur avait été excessive, et elle s'était fait sentir bien davantage encore dans cette vallée profonde où les rochers nus réfléchissaient de toutes parts les rayons du soleil.

A la pointe du jour, je fus réveillé par le bruit du tambour qui chaque matin appelle les nègres à l'ouvrage. Les troupes qui avaient travaillé momentanément à *Matamata*, allaient retourner aux différens services auxquels elles étaient attachées. Quand je me

<sup>1</sup> Lorsque l'on découvrit des diamans dans cet endroit, le peuple s'y précipita en foule ; des rixes s'engagèrent, et de là vient, dit-on, le nom de *Matamata*. Spix et Mart. *Reis*. I, p. 452.

levai, les nègres et les *feitores* se mettaient en marche, et tout avait autour de nous un air d'activité auquel on n'est point accoutumé dans ce pays.

Nous allâmes voir d'abord le lieu d'où l'on avait cette année-là tiré le *cascalho*, et qui se trouvait à peu de distance de l'espèce de plaine où sont bâties les chaumières du service. Au milieu du lit du ruisseau qui est encore ici le Ribeirão do Inferno, on avait fait une large digue pour arrêter les eaux dans leur cours, et pour les détourner de leur lit ordinaire. Comme les rochers dont le ruisseau est bordé ne permettaient pas de lui creuser, dans le terrain même, un lit artificiel, il avait fallu recourir à un autre moyen. Un canal incliné, construit avec des planches, avait été élevé sur des pilotis au bord de la petite rivière; il avait quatre cents palmes de longueur, et on lui en avait donné douze de large sur à peu près autant de hauteur. C'est ce canal qui recevait le ruisseau tout entier, et qui le reportait dans son lit naturel, au-delà de l'espace où l'on avait extrait le *cascalho*, pendant le temps de la sécheresse. Une roue à chapelet, mise en mouvement par les eaux ainsi encaissées, enlevait celles qui, filtrant à travers les terres, s'amassaient dans la partie du ruisseau que l'on avait voulu laisser à sec; et par conséquent rien ne gênait les travailleurs.

Le genre de canal artificiel que je viens de décrire porte dans le pays le nom de *bicame*, et l'endroit d'où le *cascalho* a été tiré celui de *cata*. Les *bicames* sont toujours construits avec des planches; celles du

canal de Matamata, calfatées avec l'étoffe de l'arbre appelé *imbrassú*, ne laissent pas échapper entre elles une seule goutte d'eau. Lorsqu'à la fin de la sécheresse, on détruit un *bicame*, on a grand soin d'en réserver les planches pour l'année qui doit suivre; car la rareté du bois dans ce canton ne permet pas de le prodiguer.

Lorsque nous visitâmes Matamata, on venait d'achever l'extraction du *cascalho*, composé, comme à Linguica, d'un mélange de sable et de cailloux; le canal et la digue allaient être détruits, et le ruisseau rendu à son lit ordinaire. En attendant, les nègres du service étaient occupés à charger dans de grandes sables le *cascalho* qui venait d'être tiré du Ribeirão de Inferno, et ils le transportaient dans un lieu plus voisin de celui où le lavage devait se faire.

En général le travail de l'exploitation des diamans dans les ruisseaux se fait en deux temps, et à deux époques différentes. Pendant la saison de la sécheresse où les eaux doivent naturellement être moins abondantes, et où l'on s'en rend maître plus facilement, on enlève le *cascalho* du lit des rivières; on le met en monceaux, et ensuite on consacre la saison des pluies à le laver et à y chercher les diamans qu'il peut renfermer. Il est, comme je l'ai dit, des services où le *cascalho* ne se tire plus du lit des ruisseaux déjà épuisés, mais où on l'extrait des terrains environnans. Ce travail plus facile peut se faire indifféremment dans toutes les saisons. Souvent donc, pour extraire une plus grande quantité de *cascalho* des ruisseaux

qui en ont encore, on réunit aux troupes habituellement postées sur le bord de ces ruisseaux, celles qui ne tirent le *cascalho* que de la terre, et, à l'approche de la saison des pluies, on renvoie ces dernières troupes à leur travail accoutumé. C'est ce qui venait d'arriver à celles que nous avions vu partir de Matamata.

Après avoir quitté les lieux que j'ai décrits tout-à-l'heure, nous nous rendîmes à l'endroit où le *cascalho* devait être lavé. Ce travail se fait sous des hangars longs de 48 à 50 palmes, dont le toit couvert en chaume, descend plus bas d'un côté que de l'autre. Du côté où ce toit se prolonge le plus se trouvent les canaux destinés à l'opération du lavage. Chacun d'eux se compose de trois planches dont l'une horizontale forme le fond et les deux autres les côtés. Sous chaque hangar, sont vingt-quatre canaux placés les uns à côté des autres, et une même planche sert tout à la fois à deux canaux différens. Ces canaux sont légèrement inclinés; chacun d'eux a deux palmes de large à sa partie la plus haute, et va en s'élargissant un peu depuis cette partie jusqu'à l'extrémité inférieure. Un conduit en bois où l'eau coule sans cesse se trouve placé perpendiculairement à l'extrémité supérieure des vingt-quatre canaux, et il est assez rapproché d'eux pour que l'un de ses côtés ferme cette même extrémité. L'eau passe par un trou, du conduit dans chaque canal, et, à l'aide d'un bondon, on ferme cette ouverture quand on le juge convenable. Il est nécessaire, pour les lavages de l'or, que l'eau soit abondante;

mais, pour ceux des diamans, il suffit qu'elle soit limpide, et qu'elle permette de découvrir ces précieuses pierres au milieu des cailloux.

Je n'ai point vu l'opération du lavage; mais voici ce qui m'en a été dit par les hommes qui la connaissent le mieux. Un nègre, placé dans chaque canal, le corps courbé, une jambe en avant, remue le *cascalho* avec son *alavanca*<sup>1</sup>. L'eau qui s'échappe du conduit délaye la terre mêlée aux cailloux, et l'entraîne avec elle. L'esclave enlève avec la main les pierres les plus grosses, et, lorsque le *cascalho* a été bien lavé, on y cherche les diamans. Pendant cette opération, les *feitores* sont assis sur des sièges élevés, placés sous le hangar en avant des canaux, et ils ne cessent jamais d'avoir les yeux fixés sur les travailleurs. Un *feitor* est chargé de surveiller huit nègres, et ainsi il y a trois de ces employés pour chaque lavage; mais lorsque le *cascalho* est très riche, on admet un *feitor* de plus. Si quelqu'un, pendant le travail, adresse la parole à l'un de ces rigides surveillans, celui-ci peut répondre, mais sans détourner la tête. Le *feitor*, que l'ennui d'une telle vigilance porterait au sommeil, serait bientôt congédié. Au milieu du hangar où se fait le lavage est suspendue, comme je l'ai déjà dit<sup>2</sup>, une grande sébile ou *batea*, et lorsqu'un nègre trouve un diamant, il le montre au *feitor*, puis il va le dé-

<sup>1</sup> Instrument de mineur que j'ai déjà fait connaître dans ma *première Relation*. Voy. vol. I, p. 244.

<sup>2</sup> Voy. plus haut p. 13.

poser dans la sêbile. A l'un des poteaux qui soutiennent le hangar, est fixée une planche étroite et horizontale qui supporte une boîte ronde où l'on met du tabac, et le nègre qui a trouvé un diamant va se régaler d'une prise. Le travail du lavage porte les ouvriers au sommeil; mais quand les *feitores* voient que les esclaves s'endorment, ils leur donnent l'ordre d'aller prendre du tabac. Comme les nègres, s'ils restaient toujours dans les mêmes canaux; pourraient, pendant le lavage, cacher un diamant au milieu des cailloux, pour le voler ensuite, on les oblige à passer de temps en temps d'un canal dans un autre; en outre on leur fait battre la main droite contre la main gauche; à la fin du travail; on leur passe les doigts dans la bouche et on les soumet à une visite scrupuleuse. Les nègres n'ont d'autre vêtement, dans le travail du lavage, qu'un morceau de toile de coton attaché autour de leurs reins; quelquefois cependant, lorsque le froid se fait sentir, on leur permet de porter un gilet; mais il faut qu'il n'ait ni poches ni doublure.

Quand j'eus visité le hangar où se fait l'opération du lavage, on me fit voir un canal séparé, beaucoup plus large que ceux que j'ai déjà décrits, et où l'eau coule avec plus d'abondance. Voici quel en est l'usage. Lorsque le *cascalho* est pauvre, on commence par le porter dans ce canal; les terres s'y délayent avec plus de promptitude que dans les petits canaux que j'ai fait connaître, et l'on se sert de ces derniers pour achever l'opération.

Après avoir pris congé de l'administrateur du ser-

vice de Matamata, qui avait répondu à toutes mes questions avec une extrême complaisance, nous retournâmes au service de *Linguica* où nous n'avions pu nous arrêter la veille.

Le lit du Ribeirão do Inferno y avait été mis à sec de la même manière qu'à Matamata; mais, comme il y avait ici assez de place entre les rochers et le ruisseau, pour creuser à ce dernier un lit artificiel, on n'avait pas été obligé de construire un *bibame* avec des planches, ainsi que cela s'était pratiqué à Matamata. Cependant on s'était vu dans la nécessité de former une digue (*enxada*) assez haute pour élever les eaux de cinquante palmes au-dessus de leur lit ordinaire. Le *cascalho* avait deux à trois palmes d'épaisseur, et, comme la partie du ruisseau qui avait été exploitée pendant la saison sèche de 1867, s'était trouvée embarrassée par des rochers, on avait été obligé cette année-là de se livrer à des travaux considérables. Les amas de *cascalho* que je vis tant à *Linguica* qu'à Matamata présentaient un mélange de sable et de cailloux roulés.

Pour vider les eaux qui, filtrant à travers la terre, n'auraient pas tardé à remplir la *cata*, on avait employé à *Linguica*, comme à Matamata, une roue à chapelet. La machine était placée sur le bord du lit artificiel, parallèlement à lui et au-dessus de la *cata*. Une grande roue était mise en mouvement par un filet d'eau qui venait d'en haut; l'axe prolongé de cette roue en traversait une autre beaucoup plus petite, et, à mesure que tournait cette dernière, on

voyait le chapelet se dérouler sur elle. Celui-ci présentait une chaîne dont chaque chaînon était traversé par une petite planche carrée, large d'environ trois ou quatre pouces. Le chapelet passait dans un conduit en bois qui, formé de quatre planches, s'étendait obliquement depuis la *cata* jusqu'à la machine. La moitié du chapelet glissait à l'extérieur sur le dessus du conduit, et l'autre moitié dans le conduit même. Tandis que tournait la roue, les planches du chapelet, passant du dehors du conduit dans son intérieur, entraînaient dans l'eau ramassée au fond de la *cata*, entraînaient cette eau avec elles, et lui faisaient remonter tout le conduit à l'extrémité duquel elle s'échappait.

Les digues dont j'ai parlé plus haut, et qui ne devaient pas subsister au-delà du temps de la sécheresse, étaient composées simplement de couches alternatives de feuilles et de terre. Mais, quand une digue doit avoir une plus longue durée, on la construit avec des pièces de bois enfoncées obliquement dans les rochers, et soutenues elles-mêmes par d'autres pièces de bois placées en arcs-boutants.

Pendant que j'étais à Tijuco, j'allai visiter un lavage d'or qui appartenait à M. VENANCIO, le jeune homme qui m'avait accompagné à Matanata. Ce lavage, situé à trois lieues de la ville, porte le nom de *Bandeirinha*, et, pour y arriver, nous ne sortîmes point des montagnes. Entre Tijuco et *Bandeirinha*, le terrain est aride et sablonneux, et n'offre que des *campos* composés de plantes herbacées. Malgré l'ex-

trême sécheresse, je trouvai en fleurs une trentaine d'espèces que je ne possédais point encore. C'étaient, entre autres, deux ou trois jolies Melastomées, deux Eriacées, l'*Ionidium lanatum* ASH., plusieurs *Polygala*, enfin le charmant *Declieuxia muscosa* Aug. de S. Hil.<sup>1</sup> qui ressemble à une mousse par ses petites feuilles et par ses tiges étalées sur la terre.

Le lavage de Bandeirinha, établi sur le bord d'un ruisseau appelé *Corrego d'Ouro*, était du genre de ceux qu'on appelle *lavra de gupiara*<sup>2</sup>. Le *gurgulho*<sup>3</sup> s'y rencontre presque à fleur de terre sur des pentes peu inclinées; il n'est point composé de cailloux roulés; mais l'or s'y trouve mêlé parmi des morceaux de pierres brisées qui ont conservé leurs angles. Ceci prouve que dans quelque bouleversement, le précieux métal aura été apporté d'une distance peu considérable; la pierre qui lui servait de gisement aura été mise en morceaux; mais les débris n'auront pas été entraînés assez long-temps pour s'arrondir, comme les cailloux roulés<sup>4</sup>. C'est là au reste, il est facile de le sentir, ce qui doit être généralement arrivé pour les *lavras de gupiara*.

<sup>1</sup> Voy. la note A à la fin du volume.

<sup>2</sup> Voy. ma première Relation, vol. I, p. 252.

<sup>3</sup> On appelle *gurgulho* les débris de roche encore anguleux, au milieu desquels on trouve l'or dans les *lavras de gupiara*. Le *gurgulho* ne me paraît en un mot être autre chose que le *cascalho* des *gupiaras*.

<sup>4</sup> MM. Spix et Martius disent qu'à Bandeirinha, l'or se trouve aussi renfermé dans la gangue quartzée.

Il y avait déjà assez long-temps que j'étais à Tijucó, lorsque je partis pour les forges de Bom Fim, afin d'aller rendre au capitaine Manoel José Alvares Pereira les malles qu'il m'avait prêtées à l'époque où je m'étais mis en route pour visiter le Sertão. L'intendant voulut m'accompagner jusqu'à une certaine distance du village. Nous traversâmes d'abord la vallée qui s'étend au pied de Tijucó, et nous montâmes sur la colline opposée. Au bord du chemin, M. da Camara me fit remarquer sur un rocher incliné et dont la surface est assez lisse, des traits grossiers faits avec une couleur rouge. Ces traits représentent des figures d'oiseaux, les uns isolés et les autres groupés d'une manière bizarre. Les plus anciens habitans de Tijucó se souvenaient d'avoir vu ces dessins, et tout le monde les attribue aux Indiens qui occupaient le pays avant que les Portugais vinssent s'y établir. Ce sont là les seuls restes d'antiquités américaines que j'aie aperçus pendant le cours de mes longs voyages.

Le terrain qui borde la route est d'abord sablonneux et aride; mais ensuite la végétation devient plus belle qu'elle n'avait été auprès de Tijucó. Je me mis alors à cueillir des fleurs, et je laissai aller en avant le *tocador* João Moreira<sup>1</sup> qui conduisait les mulets chargés de mon bagage. Bientôt cependant mon portefeuille de plantes effraya le cheval que je montais, et je tombai au milieu des rochers. La chute fut violente; mon sang coulait de tous les côtés, et mon œil

<sup>1</sup> Voy. ma première Relation, vol. I, p. 261.

gauche surtout fut fort maltraité. Étant déjà à deux lieues et demie de Tijuco, et seulement à une lieue de Rio Manso<sup>1</sup> (la rivière paisible), je pris la résolution de me rendre à ce dernier village, et, après m'être lavé la figure dans un ruisseau, je me mis à marcher. A peu de distance de l'endroit où j'étais tombé, je retrouvai mon cheval qui avait été attaché à un arbre par quelque passant honnête. Je ressentais alors une violente douleur d'estomac, suite de la commotion que j'avais éprouvée; je m'assis et m'endormis à l'instant même. M'étant réveillé, je pris la bride de mon cheval, et je recommençai à marcher. Au bout de peu de temps, les forces me manquèrent; je fus obligé de me rasseoir, et je m'endormis encore. Cependant deux nègres qui passèrent m'aiderent à monter à cheval, et l'un d'eux me conduisit jusqu'à Rio Manso.

Avant ce village, à l'endroit appelé *Mandanha* ou *Mendanha*, se trouve un service qui autrefois a fourni beaucoup de diamans, et qui est établi sur le bord du Jiquitinbonha<sup>2</sup>. J'étais trop incommode, quand je passai dans ces lieux, pour pouvoir les décrire, mais j'admirai le chemin qui conduit de Tijlico à Man-

<sup>1</sup> Et non *Rio Munzo*, comme l'ont écrit certains voyageurs.

<sup>2</sup> C'est ce service que M. Maye a fait connaître sous le nom erroné de *Mandanga* (*Trav.*, p. 220). Il ne faut pas non plus écrire *Méntanha*, comme on l'a fait en Allemagne. C'est inutilement au reste que j'ai cherché l'étymologie de *Mandanha*.

danha, et qui a presque toujours été creusé dans le rocher. Ce chemin est dû aux soins de M. da Camara, et fait beaucoup d'honneur à sa haute intelligence.

J'avais été recommandé par MM. Pires à leur oncle, M. JULIÃO, qui est un des principaux propriétaires de Rio Manso. Il me reçut parfaitement, et il eut de moi tous les soins imaginables. Le lendemain, j'aurais été incapable de me remettre en route; ayant perdu beaucoup de sang, je me trouvais d'une faiblesse extrême; ma tête était enflée; je ne pouvais ouvrir l'œil ni rapprocher les deux mâchoires, et j'éprouvais beaucoup de difficulté à parler et à avaler. On m'engageait à me faire saigner, mais j'avais de la peine à m'y décider, moins par la crainte de la saignée que par celle de l'homme qui devait me la faire. Néanmoins, me trouvant fort affaibli, je me décidai à me laisser tirer du sang; et non-seulement je ne fus point estropié, mais encore j'éprouvai beaucoup de soulagement.

Le surlendemain de ma chute, je partis pour Tijuco, couché dans un hamac. Suivant l'usage du pays, il était suspendu par ses deux extrémités à un bâton très fort, et chaque bout du bâton était porté par un nègre. Comme deux porteurs n'eussent pu faire seuls les cinq lieues que l'on compte de Rio Manso à Tijuco, M. Julião m'avait donné cinq de ses esclaves qui se relevaient tour à tour. Ces bonnes gens, pour rendre leur marche plus facile, s'accompagnaient de leurs chants, comme c'est la coutume des Africains,

et ils ne soupçonnaient pas sans doute que cette musique achevait de fatiguer ma tête déjà trop affaiblie.

A mon arrivée à Tijuco, je trouvai les principaux habitants du village réunis à la maison où je logeais, et j'en reçus les marques d'intérêt les plus touchantes. Elles continuèrent pendant tout le temps que je fus incommodé, et jamais je ne parlerai de Tijuco sans un sentiment profond de reconnaissance. La population entière prit part à l'accident que j'avais éprouvé; des personnes mêmes que je n'avais pas encore vues venaient demander de mes nouvelles à mon muletier, et lui témoignaient leur satisfaction, quand elles apprenaient qu'on avait beaucoup exagéré les suites de ma chute.

Je fus soigné par M. BARROS, le meilleur chirurgien de Tijuco, et je ne saurais trop faire l'éloge des attentions qu'il eut pour moi, de son amabilité et des connaissances qu'il possédait<sup>1</sup>. Chaque jour, je recevais la visite de l'intendant qui avait la bonté de pourvoir à tous mes besoins. M. Francisco Leandro Pires fit exprès le voyage de Bom Fim à Tijuco, pour m'exprimer ses regrets et ceux du capitaine Manoel José Alvares Pereira. Souvent aussi je recevais la visite des frères de M. Leandro, et jamais je n'ou-

<sup>1</sup> Depuis mon départ de Tijuco, j'ai reçu de M. Barros quelques plantes usuelles accompagnées de notes intéressantes. J'ai malheureusement appris depuis que cet homme utile avait terminé sa carrière.

blierai les momens agréables que j'ai passés avec M. VICENTE PIRES, jeune homme moins recommandable encore par ses heureuses dispositions, que par les soins touchans qu'il prodiguait à son vieux père; je n'oublierai pas non plus les marques d'amitié que je reçus de M. JOSÉ PAULO DIAS JORGE (PIRES) <sup>1</sup>, homme instruit, poète aimable, dont les entretiens contribuèrent beaucoup à me faire connaître le pays que j'habitais.

Je vis aussi, pendant que j'étais malade, les deux médecins qui alors exerçaient à Tijuco l'art de guérir. L'un des deux, le docteur COUTO, avait parcouru toute l'Europe, et possédait des connaissances étendues. L'autre, M. TEIXEIRA, sans avoir autant voyagé, avait étudié beaucoup, et acquis une grande expérience. Je leur demandai ce qu'ils pensaient des végétaux assez nombreux auxquels les colons de Minas attribuent la propriété de guérir radicalement les maladies vénériennes, et qui presque toujours sont de violens purgatifs; je fis la même question au chirurgien Barros, et tous les trois s'accordèrent à me répondre que les remèdes antisiphilitiques des cultivateurs ne produisaient d'autre résultat que de déguiser la maladie et de lui donner un cours différent,

<sup>1</sup> On voit ici une preuve du peu de fixité qu'ont les noms de famille chez les Brésiliens. Le fils aîné de M. Pires ne s'appelait point Pires, mais Dias Jorge. Un de mes amis me disait de son fils, âgé d'environ vingt-ans, que ce jeune homme n'avait point encore choisi de nom de famille.

sans la détruire. Quelque grave que soit l'autorité des hommes habiles que je viens de citer, il me semble cependant nécessaire qu'elle soit confirmée par de nouvelles observations; car j'ai vu beaucoup de gens qui m'ont assuré qu'ils avaient été guéris de la siphilia sans recourir au mercure; ils jouissaient d'une santé parfaite, et leurs enfans m'ont toujours paru être également sains.

Lorsque je fus à peu près rétabli, je songeai à me remettre en voyage, et ce ne fut pas sans une vive émotion que je fis mes adieux à l'intendant et à sa famille. Pendant mon séjour dans le District des diamans, j'avais reçu d'eux toutes les politesses imaginables; tant que j'avais été malade, ils m'avaient fait soigner comme je l'eusse été dans la maison paternelle, et ils n'avaient cessé de me donner des marques d'intérêt et d'amitié.

M. da Camara avait, comme je l'ai déjà dit ailleurs<sup>1</sup>, voyagé pendant huit ans, dans les principales parties de l'Europe; il avait des connaissances étendues et des idées saines sur la politique et l'administration; il se distinguait par une probité trop rare parmi les Mineiros, et peu d'hommes pouvaient être aussi utiles que lui à sa belle patrie. La justice était rendue par M. da Camara d'une manière paternelle; il ne laissait aucune affaire traîner en longueur; autant qu'il lui était possible, il écartait de vaines formalités, et il cherchait à concilier les parties et à leur

<sup>1</sup> Voy. ma première Relation, vol. II, p. 16.

épargner des frais. Il vivait au milieu des employés et des principaux habitans de Tijuco comme parmi ses égaux. Les gens du peuple l'aimaient, et, trop éloignés de lui pour envier ses places et son rang, ils s'accordaient tous à faire son éloge.

---

---

## CHAPITRE IV.

### VOYAGE DE TIJUCO AU MORRO DE GASPAR SOARES PAR LA SERRA DA LAPA.

---

L'auteur quitte Tijuco. — Aspect du District des diamans. — *As Borbas*. — *Service de Vao*. — Village de *Milho Verde*. *Service* du même nom. Mode d'extraire les diamans appelé *garimpar*. — Aspect du pays qui s'étend depuis Milho Verde jusqu'à Villa do Principe. — Arrivée à Villa do Principe et départ de cette ville. — Changement produit par les pluies dans la végétation. — L'auteur passe une seconde fois par Tapanhuacanga. — Il se décide à voyager dans la grande chaîne de Minas Geraes. — Village de *Tapera*. Ses habitans fabriquent des toiles de coton. La manière dont ils font les chapeaux. — Village de *Congonhas da Serra*. — Pâturages des environs de Congonhas. — Un *Carex*; souvenirs de la patrie. — L'habitation de *Barreto*. Culture des céréales et de la vigne dans les montagnes. — Description de la *Serra da Lapa*. — *Fazenda d'Ocubas*. — Forêts vierges. — Un bois d'*andaiás*.

---

Je quittai Tijuco le 30 octobre 1817, et, traversant le village dans la direction du nord au sud, je jouis encore une fois de cette vue charmante que j'avais déjà admirée, en me rendant à Matamata. Alors elle était plus agréable encore; les pluies avaient commencé, et les jardins qui s'étendent sur le penchant du morne où le village est bâti, s'étaient parés d'une verdure nouvelle.

Dans un espace de cinq lieues<sup>1</sup>, depuis Tijuco jusqu'à *Milho Verde* inclusivement, on parcourt un pays extrêmement montagneux, où l'on n'aperçoit aucune trace de culture. Des rochers d'une teinte grise se montrent de toute part, et donnent au paysage un aspect âpre et sauvage. Partout surgissent des sources, et souvent l'on entend le bruit des eaux qui s'échappent à travers les rochers. La végétation change plusieurs fois, suivant l'élévation et la nature du sol; mais nulle part on ne voit de grandes forêts. Dans les fonds s'élèvent des arbrisseaux de trois à quatre pieds, généralement droits et assez rapprochés les uns des autres; ceux qui caractérisent les *carrascos* des hautes montagnes. En quelques endroits où le sol est argilleux et presque plane, je revis des arbres rabougris et écartés comme ceux des *taboleiros* du Sertão; mais leur tronc était plus grêle et un peu plus élancé. Au-delà d'*As Borbas*, sur plusieurs pentes couvertes de pierres, je trouvai en grande abondance une espèce à petites feuilles du genre *Lychnophora* Mart. (Vulg. *candeia*), genre qui, dans les montagnes, caractérise les côtes pierreuses. Enfin, dans les lieux les plus élevés, dans ceux où domine soit le sable, soit la pierre, se montrent des herbes entremêlées de sous-arbrisseaux, et, parmi ces derniers, sont épars des arbustes de différentes grandeurs. Les pluies avaient communiqué au feuillage des plantes une agréable teinte, et les ga-

<sup>1</sup> Six lieues et demie, suivant Pizarro.

zons produisaient quelquefois un très joli effet au milieu des rochers <sup>1</sup>.

Si j'excepte quelques maisons de campagne très voisines de Tijuco, nous ne rencontrâmes, depuis ce village jusqu'au lieu appelé Borbas, qu'une misérable maison près de laquelle était un pauvre *rancho* ou hangar <sup>2</sup>. Lorsque j'arrivai à cette maison, le muletier Silva y avait déjà déchargé une partie de mes effets; cependant, comme on m'avait dit qu'un peu plus loin je trouverais un meilleur gîte, je fis recharger mes mulets; mais je vis bientôt que l'on m'avait donné de faux renseignemens. Le *rancho* que l'on m'avait indiqué était beaucoup plus éloigné que je ne pensais, et, avant d'y parvenir, je fus surpris par la nuit. Je n'avais rien mangé depuis neuf heures du matin; ma faiblesse était extrême, et je ne pouvais plus me soutenir sur mon mulet. Je mis pied à terre, et je me couchai sur l'herbe, décidé à ne pas aller plus loin. Je me ressentais encore des suites de ma chute; j'étais d'ailleurs vivement affecté par des tracasseries que me faisait essuyer l'un de mes gens, et je tombai dans le

<sup>1</sup> Quelques écrivains, appartenant à plusieurs nations étrangères, ont essayé de peindre l'aspect général des beautés de la nature dans le District des diamans. Si l'on s'étonne de trouver mes descriptions un peu différentes des leurs, qu'on veuille bien se rappeler que j'ai cru devoir bannir de cet ouvrage les tableaux romanesques et les morceaux d'effet, pour m'en tenir strictement à esquisser d'un manière fidèle les objets qui se sont successivement présentés à mes regards.

<sup>2</sup> Voy. ma *première Relation*, vol. I, p. 64.

plus cruel découragement. Cependant mon muletier qui était resté par derrière, arriva ; il me décida à remonter à cheval, et, à peu de distance du lieu où je m'étais arrêté, nous trouvâmes une petite chaumière habitée par des nègres. Un prêtre qui se rendait de Villa do Principe à Tijuco, était déjà couché sur des planches, à côté d'un feu allumé au milieu de la chambre ; je fis arranger mes couvertures sur un cuir de l'autre côté du feu, et des voyageurs arrivés après moi se distribuèrent le reste de la chambre. Il était trop tard pour pouvoir rien faire cuire ; cependant je repris un peu de force, en mangeant quelques morceaux de bisonits, et, avant de me coucher, j'eus encore le courage d'écrire mon journal.

Il était fort tard, quand je partis le lendemain, et, comme un de mes chevaux était extrêmement fatigué, je n'allai que jusqu'à Milho Verde, petit village situé à une lieue et demie de Borbas, cette pauvre chaumière où j'avais passé la nuit.

Auprès du ruisseau appelé *Rio das Pedras*, à l'endroit que l'on nomme *Vao* (gué), je vis dans le chemin les maisons qui appartiennent à un service de diamans.

Le village de Milho Verde (maïs vert), est situé dans un pays aride qui n'admettrait aucun genre de culture, et il se compose d'une douzaine de maisons et d'une église<sup>1</sup>. C'est là qu'est établi le détachement

<sup>1</sup> Il paraît que depuis mon passage à Milho Verde, l'église de ce village est devenue une dépendance de la nouvelle paroisse

de soldats chargés de visiter les voyageurs qui se rendent de Tijuco à Villa do Principe. Je présentai au cadet qui commandait le détachement, le passeport que je tenais de la secrétairerie d'état; il me témoigna toute sorte d'égards, et mes effets ne furent point visités.

Quoiqu'une garde ait été placée à Milho Verde, il ne faut pourtant pas croire que ce village forme la limite du District des diamans. Le territoire de ce District s'étend un peu plus loin, jusqu'au lieu appelé *Cabeça do Bernardo* (la tête de Bernard).

Il existe à Milho Verde un *service* qui, comme celui de Vao, a fourni autrefois beaucoup de diamans. Aujourd'hui l'on ne fait de travail régulier ni dans l'un ni dans l'autre; mais quelquefois on y envoie des nègres pour tâcher de découvrir les diamans qui ont échappé à des recherches plus anciennes. Ce genre de travail s'appelle *garimpar*, parce que c'était à des recherches également irrégulières que se livraient jadis cette classe de contrebandiers que l'on a appelés, comme je l'ai dit, *garimpeiros*.

En quittant Milho Verde, on aperçoit d'abord des montagnes semblables à celles que l'on a eues sous les yeux depuis la capitale du District des diamans. Cependant il est évident que, considéré dans son ensemble, le chemin descend beaucoup plus qu'il ne

de *S. Gonçalo do Rio Preto* (A esta parochia ficarão pertencendo as Capellas de N. Sra dos Prazeres do Milho Verde.... e de N. Sra da Abbadia. *Mém. hist.*, VIII, p. 141.)

monte. Au lieu appelé *Tres Barras* (les trois confluents), le terrain qui, depuis Tijuco, avait été constamment sablonneux, devient argilleux et rougeâtre. Alors la végétation change, et les grandes fougères qui naissent de toute part, montrent que ces lieux furent jadis couverts de forêts. Cependant les sables reparaissent bientôt, et, avec eux, les plantes auxquelles ils donnent ordinairement naissance, des *Eriocaulon*, des *Melastomées* à petites feuilles, etc. Plus près de Villa do Principe, la terre redevient rouge et argilleuse; les vallées sont plus profondes, et ce fut alors que je rentrai entièrement dans la *région des forêts*, d'où j'étais sorti en m'éloignant des bords du Jiquitinonha et du pays des Indiens sauvages. Depuis plusieurs mois, je n'avais presque jamais eu sous les yeux que des rochers grisâtres ou des herbes brûlées par l'ardeur du soleil. On se figurera facilement le plaisir que je dus éprouver, en revoyant des fougères en arbre, en retrouvant une belle verdure, de l'ombre et de la fraîcheur. Mais ce fut avec une satisfaction bien plus grande encore que j'aperçus Villa do Principe. Je n'étais plus qu'à cent vingt-trois lieues de Rio de Janeiro; j'allais me retrouver sur une route qui y conduit, dans un lieu que je connaissais déjà, où j'avais été parfaitement reçu, et où j'avais des amis. Il me semblait que tout-à-coup j'avais franchi une immense portion de l'intervalle qui me séparait de la France.

Je fus parfaitement accueilli par l'excellent curé de Villa do Principe, M. Francisco Rodrigues Ribeiro

de Avellar, et je restai encore une dizaine de jours chez lui, occupé à emballer mes collections. Alors la saison des pluies était décidément commencée. Pendant le temps que je demeurai à Villa do Príncipe, il ne se passa pas un seul jour sans eau; cependant je me décidai à partir (12 novembre 1817). Malgré la pluie, l'excellent curé m'accompagna pendant quelque temps. Mon cœur était serré, quand je lui fis mes adieux. Il m'avait comblé de marques d'amitié; j'avais été reçu deux fois dans sa maison; j'y avais retrouvé la santé, aurais-je pu lui dire sans être ému, nous ne nous reverrons jamais!

Durant les derniers mois de mon voyage, une chaleur insupportable et une extrême sécheresse m'avaient causé une irritation nerveuse qui ne pouvait guère embellir à mes yeux les objets dont j'étais entouré. Il n'en fut pas ainsi quand je quittai Villa do Príncipe. La douce fraîcheur qui s'était répandue dans l'atmosphère me plongea bientôt dans un calme délicieux, et je pus me livrer à mon aise à la contemplation de la nature. Je ne me lassais point d'admirer la beauté de la verdure des *campos* artificiels : l'œil ne se reposa jamais sur une teinte plus agréable.

Cependant les pluies avaient beaucoup gâté le chemin; la terre rouge et argilleuse était devenue extrêmement glissante, et mes mulets avaient de la peine à se tenir sur la pente des mornes. Je craignais peu pour moi-même l'eau réellement chaude qui, dans ce pays, tombe du ciel; mais je la redoutais pour mes

collections. J'étais loin de prévoir les chagrins cruels qu'elles devaient me causer un jour.

Le chemin que je suivis en quittant Villa do Principe, fut celui par lequel j'y étais arrivé quelques mois auparavant. Au-delà des *campos* artificiels qui environnent cette ville, je traversai un pays coupé de bouquets de bois et de pâturages; je passai devant la misérable auberge d'Ouro Fino, où j'avais été malade pendant quelques jours; enfin la vue d'une chapelle bâtie sur la pente d'un morne, à l'extrémité du village de Tapanhuacanga, m'avertit que j'approchais de ce village, et bientôt en effet je le découvris tout entier. J'ai décrit ailleurs sa position charmante<sup>1</sup> : lorsque j'y repassai, la beauté que les pluies avaient rendue à la verdure des mornes environnans, prêtait au paysage un charme de plus.

L'intendant des diamans m'avait engagé à ne point suivre la route que je connaissais déjà, et qui s'étend à l'orient de la grande chaîne<sup>2</sup>, mais à passer sur cette partie de la chaîne elle-même, que l'on appelle *Serra da Lapa* (montagne de la grotte), et qui a une élévation très grande. Je suivis ce conseil.

En sortant de Tapanhuacanga, pour me rendre d'abord à *Tapera*, je traversai la vallée qui s'étend au-dessous du premier de ces villages, et, monté sur le morne opposé, je jouis d'une fort belle vue. Je découvrais le village tout entier, ramassé au

<sup>1</sup> Voy. ma *première Relation*, vol. I, p. 314.

<sup>2</sup> Voy. ma *première Relation*, vol. I, p. 314.

pied d'un morne élevé, dont le sommet est couvert de bois, et dont la pente assez rapide offre un tapis du plus beau vert. L'église est le premier bâtiment que l'on voit au pied de la montagne; les maisons, entremêlées de bananiers, se groupent immédiatement au-dessous de l'église, dans une ellipse alongée; plus bas, s'étend le vallon, et de tous les côtés l'on aperçoit des mornes revêtus en partie de bois vierges et en partie de verts pâturages.

Le pays qui s'étend de Tapanhuacanga à Tapera présente cet aspect qui caractérise généralement les pays de bois vierges. Ce sont des vallées étroites et profondes, et des mornes dont les pentes sont fort raides; cependant la végétation n'a point une continue uniformité.

Après avoir traversé pendant quelques instans un bouquet de bois peu élevé, je me trouvai tout à coup sur un terrain découvert, comme si le bois eût été planté de main d'hommes, dans des limites certaines. Une nature de terrain différente produit ce changement. Dans la partie boisée, le sol est argileux, mêlé de sable et de quelques cailloux; dans la partie découverte, on voit au contraire une terre noire mélangée de beaucoup de sable, et des rochers arrondis se montrent çà et là, à fleur de terre. Là, croissent des Graminées, entremêlées de sous-arbrisseaux, ainsi que le petit palmier de montagne que j'avais vu, pour la première fois, dans la Serra de N. S. Mãi dos homens. Cette végétation est celle que j'avais observée plusieurs mois auparavant en deux

ou trois endroits différens, entre Tocaropa et Tapanhuacanga.

Tout le pays que je parcourus jusqu'à environ une lieue et demie de Tapera, offre encore une alternative de bois vierges et de terrains découverts, hérissés çà et là de rochers; mais, dans les environs du village, le sol devient plus argileux, et l'on n'aperçoit que des bois; cependant ils n'ont pas une très grande vigueur, ce qui est dû sans doute à ce que le sable est mêlé à la terre, dans une proportion assez forte. Je vis, au milieu de ces forêts, des plantations assez nombreuses de maïs, Graminée qui alors (13 novembre) pouvait avoir un ou deux pieds de hauteur.

Il paraît que, dans les pays de bois vierges, cette époque est moins que jamais le temps des fleurs<sup>1</sup>. La végétation doit naturellement se rallentir pendant le temps de la sécheresse, et, avant que les arbres fleurissent, il faut que leurs jets aient acquis une certaine longueur. Entre Villa do Principe et Tapanhuacanga, je n'avais vu des fleurs que sur un *Cassia* et une ou deux Myrtées; j'en vis encore moins dans les parties boisées du chemin de Tapanhuacanga à Tapera; et dans les *campos*, où l'on trouve ordinairement un plus grand nombre d'espèces fleuries, je crois que je n'en aperçus pas plus d'une demi-douzaine, encore fut-ce constamment sur le bord des petites sources qui sont

<sup>1</sup> Je n'ai pas besoin de dire que je ne parle ici que de la province des Mines où la saison des pluies et celle de la sécheresse ont des limites à peu près certaines.

communes dans les mornes que je parcourais alors <sup>1</sup>.

Tapera, dépendance de la paroisse de la Conception <sup>2</sup>, est situé dans une large vallée, bornée par des collines couvertes les unes de bois vierges et les autres de Graminées. Autour du village, la vallée n'offre que les traces des travaux des mineurs. Une seule rue, à l'extrémité de laquelle est l'église, forme tout le village. Les maisons qui la composent sont au nombre de soixante-dix; presque toutes sont couvertes en tuiles et assez jolies, mais plusieurs d'entre elles ont été abandonnées ou sont en très mauvais état.

Ceux qui les premiers s'établirent à Tapera étaient des mineurs; ils tirèrent du sol l'or le plus facile à extraire, et se retirèrent ensuite. Aujourd'hui il n'y a point aux environs de ce village de minières un peu importantes, et à peine quelques habitants envoient-ils deux ou trois nègres glaner dans les ruisseaux voisins.

Ce n'est pas non plus l'agriculture qui fait vivre la population actuelle de Tapera. Les terres des environs sont trop sablonneuses pour être bonnes; le maïs n'y rend guère plus de cent à cent cinquante pour un, et la canne à sucre, dont on avait essayé, restait si petite, que l'on s'est vu forcé d'en abandonner la culture. D'ailleurs aucune grande route ne mène à Tapera; ainsi, ce village serait bientôt entièrement dé-

<sup>1</sup> Auprès des sources qui surgissent dans les lieux découverts des pays de bois vierges, j'avais toujours trouvé jusqu'alors plusieurs jolies espèces de Sauvagesiées.

<sup>2</sup> Voy. ma *première Relation*, vol. I, p. 310.

sert, s'il n'était en possession d'un genre d'industrie qui pourra y maintenir des habitans.

Presque tout le monde y fabrique des toiles de coton, des couvertures de lit, et même des nappes et des serviettes. Ces divers tissus se vendent dans le pays, ou s'expédient pour Rio de Janeiro. Les couvertures présentent des carreaux bleus ou rouges, disposés de différentes manières. Pour teindre le coton en bleu, on emploie l'indigo que l'on fixe avec l'urine. Quant à la teinture rouge, que l'on ne sait malheureusement point fixer, elle se tire d'un arbre des bois vierges qu'on nomme *araribá*, ou des racines d'une espèce de garance appelée *herva de rato* ou bien *rui-vinhu* (*Rubia noxia* Aug. S. Hil. *Pl. rem.* 209.)

On fait encore à Tapera un grand nombre de chapeaux de coton, que l'on vend deux *patacas* (4 fr.), et qui se portent dans le pays même, dans les villages environnans, et jusque dans le Sertão. Voici de quelle manière ils se fabriquent. Pour former la carcasse du chapeau, on emploie l'espèce de liane appelée *cipó d'imbé*, qui n'est autre chose que la racine d'une Aroïde parasite, que j'ai décrite ailleurs<sup>1</sup>, et qui végète à une grande élévation, autour des arbres des forêts. Cette racine, extrêmement longue, est très flexible et d'une consistance molle. Comme l'osier, on la fend dans sa longueur en plusieurs portions dont on arrondit la pointe avec un couteau; l'on a un morceau de fer appelé *fieira*, qui est percé de quel-

<sup>1</sup> Voy. ma première Relation, vol. I, p. 13 et 399.

ques trous ronds de différentes grandeurs; on passe la pointe des morceaux d'*imbé* à travers un ou plusieurs des trous, suivant la grosseur que l'on désire donner aux portions de liane; on tire le bout de celles-ci en dehors de la filière, et la liane, en passant par les trous, s'arrondit dans toute sa longueur. Quand elle est ainsi préparée, on l'entoure de coton; puis on forme le chapeau, en mettant la liane en spirale et en la cousant, comme l'on fait pour les chapeaux de paille. On passe ensuite une carde par dessus le chapeau, et, de cette manière, on lui donne une peluche qui masque les coutures des spirales. Quelquefois on laisse à ces chapeaux leur blancheur naturelle; plus souvent on les teint en noir. Pour obtenir cette dernière couleur, on fait simplement bouillir dans l'eau les feuilles d'une plante qui croît dans les lieux humides. Quand ils sont teints, les chapeaux que je viens de décrire imitent très bien ceux à poils; mais ils sont fort lourds, et ils s'imbibent d'eau très facilement. Les habitants de Tapera tirent de Passanha et même de Minas Novas une partie du coton qu'ils mettent en œuvre. Ils plantent aussi le cotonier; mais les terres de leur pays, quoique assez sablonneuses, présentent en même temps un mélange d'argile trop considérable pour être à beaucoup près aussi propres à ce genre de culture que les *oatingas* de l'Arassuahy<sup>1</sup>.

Je profitai de mon séjour à Tapera pour herboriser au milieu des anciennes minières de la vallée où

<sup>1</sup> Voy. ma première Relation, vol. II, p. 98 et suiv.

est situé ce village, mais je ne trouvai aucune plante nouvelle. En général, dans les minières des pays de bois vierges où il reste peu d'humus végétal, on ne voit guère qu'une espèce de *Saccharum*<sup>1</sup> extrêmement commune dans les *campos* artificiels, la Composée nommée *herva do vigario* (l'herbe du curé), et quelques autres plantes vulgaires.

Le pays que je traversai, en quittant Tapera, pour me rendre à *Congonhas*, présente, pendant environ une lieue et demie, des mornes où s'élevaient autrefois des forêts vierges, mais où l'on ne voit plus aujourd'hui que quelques bouquets de bois maigres et d'immenses espaces couverts les uns d'un *Saccharum* à tige raide<sup>2</sup>, d'autres de *capim gordura*, et d'autres de fougères. Au lieu de la verdure si fraîche des pâturages de Villa do Principe, la végétation de ces montagnes ne laisse plus apercevoir que des teintes d'un vert grisâtre. Cette différence tient à ce que les herbes de Villa do Principe sont sans cesse broutées par les bêtes à cornes, tandis qu'ici où ne paissent point les bestiaux, les plantes conservent leurs anciennes tiges qui, mêlées parmi les nouvelles, diminuent la beauté de la verdure.

Il ne faut pas croire au reste que tous ces mornes dépouillés de leur parure ancienne doivent cette perte

<sup>1</sup> Je me conforme ici au texte même de mon journal ; mais je pense que j'ai voulu parler de l'*Anatherum bicornis*, Palis., plante qui caractérise généralement les minières abandonnées.

<sup>2</sup> Probablement encore l'*Anatherum bicornis*.

à la culture. Il est arrivé ici la même chose que dans une foule d'endroits où il y a eu des minières. Ceux qui les ont exploitées ont voulu mettre le pays à découvert, et, pour parvenir à ce but, ils ont incendié les forêts.

A environ une lieue et demie de Tapera, nous montâmes une très haute montagne qu'on appelle *Serra de S. Antonio*. Elle se termine par un vaste plateau ondulé dont le sol se compose d'un mélange de sable blanc et de terre noire au milieu duquel le rocher nu se montre çà et là. Comme tous ceux où le terrain et l'élévation sont à peu près les mêmes, ce plateau ne donne naissance qu'à des herbes et des sous-arbrisseaux. Parmi les herbes, les plus communes sont deux Cypéracées, dont l'une a ses fleurs garnies d'un involucre blanc, tandis que l'autre qui est beaucoup plus grande, et qui généralement caractérise des lieux semblables, a des feuilles glauques et des fleurs polygames. Quant aux arbrisseaux qui croissent le plus abondamment sur le plateau de la Serra de S. Antonio, ce sont une Composée (*Vernonia pseudo-myrtus* N.)<sup>1</sup>, des Mélastomées à petites feuilles, enfin un *Vellozia*, dont les tiges s'élèvent quelquefois jusqu'à huit pieds, et dont les feuilles, d'un vert gai, n'ont point la raideur de celles de plusieurs autres espèces du même genre<sup>2</sup>.

<sup>1</sup> Voy. la note B à la fin du volume.

<sup>2</sup> Les débris des feuilles anciennes forment évidemment la spirale sur la tige.

Le chemin de Congonhas m'avait été mal indiqué; je fis deux lieues de plus qu'il ne fallait, et je me serais beaucoup écarté de ma route, si elle ne m'avait été enseignée par un nègre que j'eus le bonheur de rencontrer. Le temps était affreux; un vent désagréable se faisait sentir, et j'arrivai à Congonhas mouillé, gelant de froid et très fatigué.

Un voyageur, en parlant d'un autre lieu qui porte aussi le nom de Congonhas, fait dériver ce nom des mots indiens *caa*, bois, et *cua-ha*, femme (femme des bois). Je ne sais si l'on ne trouvera pas une telle étymologie bien forcée; mais ce qu'il y a de certain, c'est que, par le nom de *congonhas*, on désigne dans les Mines l'arbre fameux dont les feuilles fournissent aux habitans du Paraguay la boisson qu'ils appellent *mate* (*Ilex Paraguariensis*, ASH.). Quoi qu'il en soit, le village de Congonhas, éloigné de quatre lieues de Tapera et de neuf lieues de la Conception, est une dépendance de cette paroisse<sup>1</sup>, et l'on devrait le désigner toujours par le nom de *Congonhas da Serra*, pour empêcher de le confondre avec l'endroit appelé *Congonhas do Campo*, voisin de Villa Rica, et avec *Congonhas de Sabará*.

Le village de Congonhas da Serra est situé sur le penchant d'une colline, et se compose de soixante et quelques maisons. Il n'existe point d'or dans ses alentours, ou du moins l'on n'en a pas encore trouvé: ce qui soutient les habitans de ce village, c'est le pas-

<sup>1</sup> Piz. *Mém. hist.*, VIII, p. 2<sup>de</sup>, 139.

sage des caravanes qui se rendent de Sabará et surtout de S. Luzia à Tijuco.

Le pays montagneux où est situé Congonhas est un des plus élevés de la province. Les pluies y sont beaucoup plus communes qu'à la Conception, Villa do Principe, et en général au pied de la chaîne. Il y tombe ordinairement une sorte de brouillard composé de goutelettes très fines, et même, pendant la saison de la sécheresse, il n'est pas rare qu'il pleuve ici plusieurs jours de suite. Chaque année, au mois de juin, il gèle régulièrement dans ce canton, et l'on ne peut par conséquent y cultiver la canne à sucre. La tige du bananier pousse, quand la saison du froid est passée; mais la gelée de l'année suivante la fait périr, et ainsi ce végétal ne donne jamais de fruits. On assure qu'en revanche les oranges de Congonhas da Serra sont excellentes. Les terres du voisinage contiennent généralement beaucoup de sable; cependant le blé, le seigle et l'orge ont réussi parfaitement toutes les fois que l'on a essayé de les planter; mais les habitants ont trop de paresse pour s'appliquer à ce genre de culture, qui exige plus de soins que celle du maïs. Ils possèdent quelques bestiaux; mais ils pourraient, ce me semble, en élever bien davantage; car leur hameau est presque uniquement entouré de pâtures, et, dans un pays montagneux et élevé comme celui-ci, on obtiendrait certainement un excellent laitage.

Après avoir quitté Congonhas da Serra, je me contentai de faire une lieue, et j'allai coucher à l'endroit appelé *Casa do Barreto*, du nom de son propriétaire.

Le pays que je parcourus pour m'y rendre, et les campagnes que j'apercevais au loin, n'offrent guère aujourd'hui que des pâturages et quelques bouquets de bois vierges assez maigres. Toute cette contrée fut jadis couverte de forêts, comme celle que l'on traverse entre Tapera et Congonhas; mais ici ce ne sont point les chercheurs d'or, ce sont les cultivateurs qui ont détruit les bois. Comme la terre est mauvaise, et que souvent il y pousse des fougères dès les premières années où l'on y plante, il a fallu peu de temps pour métamorphoser le pays et le mettre en pâturage. Les *campos* que je traversai entre Congonhas da Serra et Casa do Barreto diffèrent beaucoup des pâturages artificiels<sup>1</sup> que l'on voit entre S. Miguel de Mato dentro et Villa do Principe. Les Graminées y dominent encore; mais, au milieu d'elles, il croît un nombre d'autres plantes beaucoup plus considérable. J'ai déjà fait observer ailleurs qu'il paraissait en être généralement ainsi des *campos* artificiels qui se forment dans les lieux très élevés<sup>2</sup>. Le *capim gordura* et le *sapé*<sup>3</sup> semblent ne plus avoir dans ces lieux autant de force qu'au pied des montagnes, et ne pouvoir aussi facilement repousser loin d'eux les autres végétaux. Au reste, je serais tenté d'attribuer cette différence moins à une élévation plus grande, qu'à la qualité moins bonne du

<sup>1</sup> Je ne crois pas avoir besoin de répéter que j'entends par là ceux qui succèdent naturellement à l'incendie des forêts.

<sup>2</sup> Voy. ma première *Relation*, vol. I, p. 309.

<sup>3</sup> Voy. la note C à la fin du volume.

terrain, et, ce qui tend à le prouver, c'est qu'entre Congonhas et Casa do Barreto, le sol, d'un rouge noirâtre, est mêlé de beaucoup de sable.

Sur les bords fangeux d'un ruisseau, non loin de Congonhas, je trouvai le premier *Carex* (*Carex Brasiliensis*, N.<sup>1</sup>), que j'eusse vu au Brésil, et je remarquai que la gaine de ses feuilles se déchirait en réseau, comme celle de plusieurs espèces européennes. En apercevant un arbre des îles de l'Océan pacifique, le jeune Potaveri, transporté sous nos climats, s'écria jadis avec attendrissement : Oh, c'est Otaïti ! Bonpland, dans ses voyages, découvrit un *Typha*, et cette plante obscure réveilla en lui les souvenirs si doux de l'enfance et de la patrie. Le *Carex* de Congonhas fit naître dans mon ame de semblables émotions ; il me rappela les nombreuses espèces du même genre que j'avais cueillies en France, et étudiées avec tant de soin ; il me rappela les charmes de l'amitié et les bords rians du Loiret, si différens des austères solitudes que je parcourais alors. Cet humble *Carex* je ne l'aurais pas changé pour les *Mélastomées* les plus élégantes, pour les *Epidendrum* aux panicules dorées, pour les *Cassés* aux longues grappes, et toute la pompe de la végétation équinoxiale.

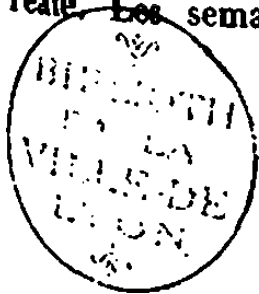
Lorsque l'intendant des diamans allait de Tijuco aux forges royales de Gaspar Soares, il ne passait point par Villa do Principe et par la Conception. Sans doute pour arriver plus promptement, et peut-

<sup>1</sup> Voy. la note D à la fin du volume.

être aussi pour éviter de fastidieux bonheurs, il suivait par les montagnes la route de S. Luzia jusqu'à Congonhas; il couchait chez Barreto, et, à peu de distance de la maison de cet homme, il avait fait faire un chemin qui, traversant la Serra da Lapa, aboutissait aux forges. C'était ce chemin que je devais suivre.

Muni de la recommandation de M. da Camara, je me présentai chez Barreto, qui n'était qu'un pauvre cultivateur, et qui pourtant me reçut de la manière la plus cordiale.

L'habitation de Barreto était autrefois une *fazenda* importante; mais toutes les terres qui en dépendent ont été successivement cultivées, et elles n'offrent plus que des pâturages dont on ne peut guère tirer parti que pour l'éducation du bétail, du moins en s'obstinant à suivre le système d'agriculture adopté par les Brésiliens. Les cendres trop peu abondantes des Graminées ne fourniraient pas un engrais assez abondant, et d'ailleurs, repoussant dans ce canton humide avec une grande promptitude, les mauvaises herbes étoufferaient bientôt les jeunes pieds de maïs. Que l'on admette l'usage de la charrue et des engrais, tout ne tardera pas à changer de face; et, au lieu d'une herbe stérile, ce pays élevé et peu sec produira avec abondance le seigle, et probablement l'orge; ainsi que d'autres menus grains des climats tempérés. Barreto me fit voir un champ de très beau seigle qui me prouva combien le pays est favorable à cette céréale. Les semailles avaient été faites au mois de



juin , et on était alors au moment de récolter (17 novembre 1817).

Je vis aussi chez Barreto un berceau de vigne superbe qui , chaque année , fournit assez de raisins à ce cultivateur , pour qu'il puisse faire du vin. Je goûtai du vinaigre qui avait été fabriqué avec ce vin , et je le trouvai très fort. Barreto taillait sa vigne en septembre ; elle était en fleurs lors de mon passage , et les raisins ont coutume d'être mûrs au mois de février. A cette époque , les feuilles commencent à tomber ; il n'y en a plus au mois de juin , et la plante reste dépouillée jusqu'au mois de septembre. On voit qu'au milieu de ces montagnes froides et élevées , la vigne suit dans sa végétation , à peu près le même ordre qu'en Europe , et que par conséquent on ne saurait en obtenir des fruits deux fois l'année , comme cela a lieu dans des cantons plus chauds , tels que le Sertão , Sabará et Goyaz <sup>1</sup>.

Guidé par Barreto , je traversai pendant quelque temps , tantôt des bois assez maigres , tantôt des pâturages artificiels <sup>2</sup> ; et enfin je commençai à monter la Serra da Lapa ( montagne de la grotte ). Je ne saurais dire précisément quelles limites on assigne de tous les côtés à cette portion de la chaîne occidentale ; mais , vers Gaspar Soares , je ne doute pas qu'elle ne finisse , lorsqu'après avoir fait plusieurs lieues ,

<sup>1</sup> Voy. ce qui a été dit à ce sujet dans ma *première Relation* ; voy. aussi plus bas le chap. VI.

<sup>2</sup> J'ai expliqué ce qu'il faut entendre par ces mots , quand il s'agit de la végétation brésilienne.

on descend d'une manière sensible pour se rendre à la *fazenda* d'*Ocubas*. Quoi qu'il en soit, la Serra da Lapa, l'un des points les plus élevés de la chaîne, est un diviseur d'eau important. Aucune rivière très considérable n'y prend naissance; mais c'est là qu'est la source d'un grand nombre de ruisseaux dont les uns qui coulent vers l'ouest, tels que le *Cipó*, se jettent médiatement ou immédiatement dans le Rio de S. Francisco, et dont les autres, descendant vers l'est, tel que le ruisseau d'*Ocubas*, portent leurs eaux au Rio Doce<sup>1</sup>. De temps en temps, j'essuyai dans la Serra da Lapa une pluie fine qui, quoique nous fussions alors au mois de novembre, était accompagnée d'un vent très froid. Puisqu'il gèle chaque année aux environs de Congonhas, j'ai à peine besoin de dire que dans les montagnes da Lapa, la gelée se fait constamment sentir pendant le cours du mois de juin. C'est le vent d'ouest qui, m'a-t-on dit, amène la gelée, et c'est encore lui qui accompagne les grandes pluies dans la saison des eaux. Par les vents d'est, on a ordinairement des pluies fines, comme celles qui tombaient lors de mon voyage. Dans une partie de la Serra, j'observai que le sol se composait d'un mélange variable de terre noire et de sable blanc, et je ne doute point que toute la montagne ne présente un mélange semblable. Depuis le moment où j'eus

<sup>1</sup> Cazal dit que le Rio Percicaba a ses sources dans la Serra da Lapa. Comme on ne m'a point parlé du Percicaba quand je voyageais sur ces montagnes, il est vraisemblable que cette rivière n'a pas le même nom dans toute son étendue.

monté sur la Serra jusqu'à celui où je commençai à descendre d'une manière sensible, je traversai plusieurs plateaux parfaitement distincts, mais qui tous sont également couverts de pâturages herbeux. C'est une végétation de même nature que j'avais déjà observée sur les plateaux de toutes les hautes montagnes où j'avais herborisé jusqu'alors, la Serra de N. S. Mãi dos Homens, celles de Penha et de Curmatahy, le Serro do Frio près Bandeirinha, enfin la Serra de S. Antonio près Congonhas; je crois me souvenir aussi que plus tard j'ai trouvé des pâturages semblables sur les sommets planes des *Serras da Canastra*, *dos Pyreneos*<sup>1</sup>, *Ibitipóca*, *da Papagdio*, et par conséquent je pense que l'on peut, sans risquer de se tromper, considérer ce genre de végétation comme appartenant généralement aux plateaux des montagnes les plus élevées du Brésil. Les cerfs appelés *veados campeiros* (*Cervus campestris* des naturalistes), ainsi que ces gallinacées d'un goût agréable, que les chasseurs connaissent sous les noms de *perdizes* et *cadornas*<sup>2</sup>, sont communes dans la Serra da Lapa, et je ne doute point que ces animaux ne se trouvent également en abondance dans les serras que j'ai citées plus haut, dans celles du moins où le gibier n'a pas encore été détruit.

Le premier plateau sur lequel je me trouvais, après

<sup>1</sup> Peut-être vaut-il mieux, avec Pizarro, écrire *Perineos*.

<sup>2</sup> MM. Spix et Martius rapportent aux *cadornas* les *Tinamus major* et *minor* (*Reis. I*, p. 446).

avoir monté la Serra da Lapa, est ondulé, vaste et entouré de petites élévations où le rocher se montre à découvert. Dans certaines parties, le sol est très marécageux, et la plante qui domine est une Cypéracée assez grande, dont les feuilles présentent un caractère remarquable, celui d'être disposées sur trois rangs longitudinaux. Ailleurs le terrain, moins humide et moins sablonneux, donne naissance à une herbe fine qui me rappela les montagnes d'Auvergne. Tous ces pâturages ont une teinte grisâtre, qui, jointe à la couleur sombre des rochers, rend le paysage triste et austère; et des bouquets de bois (*capões*) que l'on voit çà et là dans les enfoncemens, jettent seuls un peu de variété dans ces lieux sauvages<sup>1</sup>.

Ce ne fut point le jour où j'avais monté sur la Serra da Lapa que je descendis de cette montagne. Je passai la nuit dans une maison que l'intendant a fait construire pour y coucher, lorsqu'il se rend aux forges de Caspar Soares. Cette maison, appelée *Rancho do Meio da Serra* (l'asile du milieu de la montagne), n'offre absolument aucune commodité. C'est un grand bâtiment sans fenêtre, entouré à l'intérieur de lits ou canapés rustiques (*giraos*)<sup>2</sup>, et où la fumée, n'ayant d'autre issue que la porte, m'incommodait extrêmement pendant que je travaillais. En l'absence de l'intendant, le *rancho* est gardé par les enfans d'un

<sup>1</sup> Voy. la note E à la fin du volume.

<sup>2</sup> J'en ai donné la description dans ma *première Relation*, vol. I, p. 396.

cultivateur du voisinage, qui plante du maïs dans les *capões*, et qui probablement obtiendrait les succès les plus heureux, s'il semait du seigle dans les pacages les moins humides de la montagne.

Le Rancho do Meio da Serra est situé dans un fond. En le quittant, on monte sur un nouveau plateau. Celui-ci, peu humide, est entouré par des élévations inégales, où le rocher se montre à nu, et sa végétation ne diffère pas de celle que j'avais observée la veille, avant de descendre au Rancho do Meio da Serra. Une herbe fine et assez serrée compose l'ensemble de cette végétation, et les plantes qui croissent avec le plus d'abondance au milieu de cette herbe, sont une Radiée à fleurs jaunes et à tiges ascendantes, plusieurs espèces de Rubiacées, la Melastomée, que j'appelle *Microlicia juniperina*<sup>1</sup>; enfin, la Cypéracée à involucre blanc que j'avais déjà trouvée sur la Serra de S. Antonio.

Après avoir quitté le plateau dont je viens de parler, je passai sur un autre plus élevé, qui n'est dominé par aucune hauteur, et dont le sol est humide et marécageux. Ce dernier plateau est sans doute le point culminant de la Serra, et ne doit guère être élevé de moins de 5,500 à 6,000 pieds au-dessus du niveau de la mer. Plusieurs Cypéracées y croissent en abondance. Les autres plantes qui y dominent encore sont le *Virgularia alpestris*, Mart.<sup>2</sup>, et une Mélas-

<sup>1</sup> Voy. la note F à la fin du volume.

<sup>2</sup> Voy. la note G à la fin du volume.

tomée (*Marcetia cespitosa* N. <sup>1</sup>), que j'avais également trouvée la veille dans des endroits humides.

Un troisième plateau également humide, d'où l'on découvre plusieurs bouquets de bois, succède à celui que je viens de décrire, et m'offrit la même végétation. Après celui-ci, on commence à descendre.

A des hauteurs toujours moindres, je traversai trois petites plaines qui sont entourées de rochers, et où naissent les mêmes plantes que sur le plateau qu'on traverse en quittant le Rancho do Meio da Serra.

Au-delà de ces plaines, on ne cesse plus de descendre; alors la végétation change entièrement, et l'on trouve presque sans interruption des bois dont la plupart sont des *capoeiras* ou des *capoeirões* <sup>2</sup>; enfin l'on arrive au ruisseau d'Ocubas; il faut le traverser à gué, et l'on dit qu'à la suite des pluies, il devient souvent très grand et fort difficile à passer.

Je fis halte à la *fazenda* d'Ocubas <sup>3</sup>, dont la situation est assez pittoresque. Cette *fazenda* a été bâtie à mi-côte sur un morne qui s'élève au-dessus du ruisseau du même nom. En face de l'habitation, on voit, sur la rive droite du ruisseau, d'autres mornes revêtus d'arbres sombres qui forment un amphithéâtre. Plus loin, des hauteurs dominant les mornes dont je

<sup>1</sup> Voy. la note H à la fin du volume.

<sup>2</sup> J'ai expliqué dans ma *première Relation* ce que sont ces deux sortes de bois.

<sup>3</sup> Je n'ai trouvé ce mot nulle part. Il serait possible que ce fut un nom d'homme, et qu'il fallût écrire *fazenda do Cubas, rio do Cubas*.

viens de parler, et, moins rapprochés, les arbres qui les couvrent présentent une teinte différente de celle des végétaux plus voisins. Sur le côté de la *fazenda*, est une montagne vers le milieu de laquelle s'étend une crête de rochers grisâtres, mais qui n'offre, dans la partie la moins éloignée de l'habitation, qu'une pelouse dont la verdure extrêmement fraîche contraste agréablement avec la couleur foncée des bois vierges des autres mornes.

Je me présentai à Ocubas, sous les auspices de l'intendant, et ne pouvais manquer d'être bien reçu; mais l'hospitalité est telle dans ce pays, que, sans cette recommandation, j'aurais encore été, j'en suis sûr, accueilli avec politesse. On me donna une petite chambre qui ouvrait sur le dehors. En général, c'est dans une pièce séparée du reste de l'habitation qu'on place l'étranger; de cette manière, on lui ôte l'occasion de passer par l'intérieur des bâtimens, et il ne peut apercevoir les femmes.

La *fazenda* d'Ocubas n'a pas soixante ans d'ancienneté (en 1817), et, comme tant d'autres, elle tombe déjà en décadence. Au reste, les terres qui en dépendent sont loin d'être bonnes. Le maïs n'y donne pas plus d'un épi, et n'y rend que cent pour un. Quant à la canne à sucre, elle réussit assez bien à Ocubas, et cela prouve combien j'avais desoëndu dans le courant de la journée; car j'étais parti le matin d'un point qui doit être fort élevé au-dessus de celui où la canne peut commencer à donner des produits.

Peu d'instans après avoir quitté Ocubas, j'entrai

dans des bois vierges d'une végétation assez vigoureuse. Le chemin était extrêmement étroit, et une foule d'arbres différens par leur feuillage formaient au-dessus de ma tête une voûte impénétrable aux rayons du soleil. Des lianes serpentaient entre les grands végétaux, et se mariaient à leurs branches, tandis que les racines de l'Aroïde, appelée *cipó d'imbé*<sup>1</sup>, tombaient sur ma tête comme des fils à plomb. Dans le silence de la forêt, le *ferrador* (*casmarynchos nudicollis*), que je n'avais pas entendu depuis plusieurs mois, faisait retentir l'air de ses chants graves, et imitait avec une singulière exactitude le bruit que fait le maréchal en se servant tour à tour de la lime et du marteau. Toutes les fois que j'avais traversé des bois vierges, après avoir pendant quelque temps parcouru des pays découverts, j'avais éprouvé un sentiment profond d'admiration. C'est là que la nature déploie toute sa magnificence; c'est là qu'elle semble se jouer dans la variété de ses œuvres; et, je dois le dire avec amertume, ces magnifiques forêts ont été mille fois détruites sans aucune nécessité!

Comme cela m'était arrivé trop souvent lorsque j'avais parcouru des bois vierges, je ne vis aucune plante en fleurs dans ceux qui avoisinent Ocubas. Pour fleurir, les végétaux ont besoin d'air et de lumière, et c'est là ce qui fait qu'en général, on trouve si peu de fleurs au milieu des forêts<sup>2</sup>.

<sup>1</sup> Voy. ma première Relation, vol. I, p. 13 et 399.

<sup>2</sup> Voy. première Relation, vol. I, p. 15.

Vers un endroit appelé *Mata Cavallos* (tue les chevaux), un morne élevé se présente en face du chemin. Son flanc est couvert de bois vierges, et il se termine par un rocher à pic, aplati au sommet. On dirait une large forteresse construite sur la montagne, pour empêcher le voyageur de poursuivre sa route.

Un peu plus loin, le terrain devient pierreux; sur la pente des mornes, on voit une grande quantité d'*andaiás*<sup>1</sup>, et il existe de grands espaces où il ne croît pas d'autres arbres. Ces palmiers qui, étant isolés, produisent un si bel effet dans le paysage, paraissent tristes et monotones, lorsqu'ils sont réunis en grand nombre. J'avais déjà fait une observation semblable sur un bois de *Cecropia* que j'avais vu entre Ubá et Pao Grande, et il doit en être de même de toutes les espèces dont le port est très caractérisé. Quoique vivant en société, les arbres de nos forêts, nos chênes, nos hêtres, nos bouleaux, n'offrent point une telle monotonie, parce qu'ils n'ont pas des formes aussi prononcées, et que leurs branchages peuvent se marier de cent manières différentes; mais les formes si singulières, si remarquables des *andaiás*, des *guariróbas*, des *bority's*, des *Cecropia*, sont, à de légères nuances près, éternellement les mêmes, et, dans une forêt d'*andaiás*, on croirait voir le même individu répété mille fois.

<sup>1</sup> Voy. ma première Relation, vol. I, p. 103.

---

## CHAPITRE V.

ROUTE DE MORRO DE GASPAR SOARES A ITAJURÚ DE  
S. MIGUEL PAR LE VILLAGE DE COCAES. — SÉJOUR  
A ITAJURÚ.

L'auteur se dirige vers Itajurú de S. Miguel de Mato dentro. — Pays situé entre Itambé et Cocaes. *Fazenda de Couto* ; gynécée. *Venda de Duas Pontes. Fazenda de Domingos Affonso* ; son moulin à sucre. *Ponte do Machado*. — Le village de Cocaes. Paysage charmant. Mines d'or et de fer de Cocaes. — Pays situé entre Cocaes et Itajurú de S. Miguel. — Arrivée à Itajurú. Contrariétés. Deux visites. L'Indien Firmiano.

Après avoir fait trois lieues depuis Ocubas, j'arrivai, le 19 novembre 1817, au village de Gaspar Soares<sup>1</sup>, et j'en partis bientôt pour me rendre à Itajurú de S. Miguel, chez mon excellent ami, M. Antonio Gomes de Abreu<sup>2</sup>. Comme à mon premier passage, je fis halte au *rancho* de Ponte Alta et au village d'Itambé; mais je ne trouvai presque aucune plante dans les lieux où, au mois de mars précédent, j'en

<sup>1</sup> Ce village a été décrit dans ma *première Relation*, vol. I, p. 299.

<sup>2</sup> Voy. ma *première Relation*, vol. I, p. 208, 214. 227.

avais recueilli un si grand nombre. Ceci achève de prouver qu'en général, les premières pluies ne suffisent pas pour faire fleurir les végétaux. Dans les Mines, la sécheresse de l'hiver suspend ou ralentit la végétation ; pour reprendre l'activité qu'elle avait perdue, elle a besoin des chaleurs de l'été, accompagnées de pluies ; il faut que les rameaux s'allongent avant de fleurir, et par conséquent le plus grand nombre de plantes ne peut donner des fleurs qu'à la fin de la saison des eaux et au commencement des sécheresses, vers les mois de février, mars, avril et mai.

Pour me rendre d'Itajurú à Itambé, j'avais passé, à mon premier voyage, par la succursale d'Itabira de Mato dentro. Ne voulant pas revenir par un pays que je connaissais déjà, je continuai à suivre, au-delà d'Itambé, la route royale qui, toujours à l'est de la grande chaîne, va de Marianna à Villa do Principe, et je ne quittai cette route qu'entre le village de Cocaes et celui de Catas Altas <sup>1</sup>. Tout le pays que j'ai parcourus, dans un espace d'à peu près dix lieues, entre Itambé et Cocaes, est couvert de montagnes. Autrefois ce canton présentait des forêts immenses ; on les brûla pour pouvoir ensemençer la terre <sup>2</sup>, et, à leur place, l'on ne voit plus aujourd'hui que de grandes fougères, du *capim gordura* et des *capoeiras*, au mi-

<sup>1</sup> Catas Altas a été décrit dans ma *première Relation*, vol. I, p. 188.

<sup>2</sup> Voy. ce que j'ai écrit dans ma *première Relation*, vol. I, p. 193, sur le système d'agriculture adopté par les Brésiliens.

lieu desquelles il existe fort peu de terrains en culture.

A la suite des premières pluies, étant encore à Tijuco, j'avais vu quelques insectes; mais lorsque je me dirigeai d'Itambé sur Itajuru, c'est-à-dire à la fin de novembre, ces animaux étaient déjà devenus très-nombreux. Les insectes suivent le cours de la végétation; ils disparaissent lorsqu'elle se rallentit, et on les trouve en grande quantité dans la saison où la nature sort de son repos, celle de la chaleur et des pluies.

Entre Itambé et *Duas Pontes*, qui en est à quatre lieues, il n'existe qu'un petit nombre de maisons, et la seule *fazenda* un peu importante que j'aperçus dans cet espace, est celle de *Couto*. J'y remarquai une petite cour entourée de murs très élevés, sur laquelle donnait un bâtiment séparé du reste de l'habitation. La cour et le bâtiment étaient destinés pour les femmes esclaves, et chaque soir, le maître de la *fazenda* avait soin de renfermer ses négresses dans cette espèce de gynécée. Quelques propriétaires scrupuleux en usent ainsi, afin de mettre leurs esclaves femelles à l'abri des poursuites des hommes.

*Duas Pontes*<sup>1</sup>, où je fis halte le jour que je quittai Itambé, est une grande *venda* qui dépend de la *fazenda* de *Domingos Affonso*, l'une des plus importantes de ce canton. J'ai déjà dit ailleurs que plusieurs proprié-

<sup>1</sup> Il ne faut pas écrire *Dós Pontes*, ainsi que l'on a cru devoir le faire en Allemagne.

taires établissaient ainsi des *vendas* sur le bord des routes, pour pouvoir vendre leur maïs plus facilement et à meilleur compte. Celle de Duas Pontes a été bâtie dans une petite plaine qu'environnent des collines et où passe la rivière de *Tanguí*<sup>1</sup>. Cette *venda* a reçu le nom qu'elle porte, parce qu'effectivement il faut passer un pont pour y arriver, et repasser sur un autre pont pour en sortir : le premier a été construit sur la rivière de Tanguí, et le second sur celle de *Macuco*, qui se jette dans le Tanguí, non loin de la *venda*. Le sol des alentours présente une glaise rougeâtre, mêlée d'un peu de sable; il est fertile, et propre à tous les genres de culture.

A peu de distance de Duas Pontes, on trouve, à droite du chemin, la belle *fazenda* de Domingos Affonso. Je m'y présentai, en témoignant le désir de voir la sucrerie; on me reçut parfaitement, et l'on me conduisit au moulin qui, me dit-on, pouvait moudre chaque jour vingt-quatre charriots de canne. De tous les moulins que j'avais vus dans la province de Minas, c'était le seul dont les cylindres fussent revêtus de lames de fer, et je ne pus m'empêcher d'admirer l'élégance de ses roues. A en juger seulement par la grandeur des bâtimens qui la composent, la *fazenda* de Domingos Affonso serait une des plus importantes de la province, et les apparences ne sont point trom-

<sup>1</sup> Pour l'orthographe de ce mot, je me conforme à la prononciation qui m'a paru usitée dans le pays; mais je soupçonne qu'il serait mieux d'écrire *Tangue*, comme ont fait MM. Spix et Martius.

peuses. D'immenses plantations de cannes dépendent de cette habitation ; on y emploie cent trente esclaves, et, plusieurs fois par mois, il part de Domingos Affonso pour la ville de Sabará, des troupes de mulets chargés de sucre et d'eau-de-vie.

De Duas Pontes, j'allai coucher à une petite maison qui en est à trois lieues et demie, et qu'on appelle *Ponte do Machado*. Le propriétaire de cette maisonnette me dit qu'autrefois les terres des alentours étaient fort productives. Plusieurs mineurs voisins de Cocaes et Santa Barbara avaient dans ce canton des *fazendas* d'où il tiraient des vivres pour leurs esclaves ; mais, quelque fertile que soit un terrain, il s'épuise bientôt quand on lui demande toujours sans lui donner jamais ; et c'est ce qui est arrivé aux environs de *Ponte do Machado*, comme dans une foule d'autres endroits. Le maïs ne rend plus à *Ponte do Machado* que cent pour un ; la canne n'y donne du sucre qu'une seule année, et l'on n'y peut tirer partie de la seconde coupe de cette dernière. Graminée que pour la distillation.

Entre *Ponte do Machado* et le village de Cocaes, qui n'en est éloigné que de deux lieues, on découvre les montagnes que l'on appelle *Serra de Cocaes*, et, en arrivant au village, on passe et l'on repasse plusieurs fois le ruisseau d'*Una*.

<sup>1</sup> *Una* ou *pixuna*, dans la *lingua geral*, signifie noir, nom que la rivière dont il s'agit doit à la couleur du terrain sur lequel coulent ses eaux.

Depuis long-temps je n'avais joui d'une vue aussi agréable que celle que m'offrit le village de Cocaes, lorsque j'étais sur les montagnes opposées. Il est bâti tout à la fois sur le sommet et sur le flanc d'une colline qui s'élève au pied de la Serra. Celle-ci, se développant derrière le village, forme une sorte d'hémicycle qui présente de grands espaces couverts de sombres forêts, d'autres simplement revêtus de gazon, et çà et là des rochers nus d'une couleur noirâtre. Sur la droite, l'on aperçoit dans des enfoncements deux grandes minières où la terre se montre dépouillée de végétation, et autour desquelles sont épaissées un grand nombre de cases à nègres. La colline où le village est situé, se termine par une large plateforme sur le devant de laquelle on a bâti l'église. Autour de celle-ci, l'on a planté des palmiers dont la tige élancée et le léger feuillage contrastent d'une manière frappante avec les formes des arbres serrés et touffus de la Serra, tandis que la blancheur des murailles de l'église fait ressortir la sombre verdure de ces mêmes arbres. Les maisons qui s'étendent sur le flanc de la colline, petites et basses, sont séparées les unes des autres par des groupes tellement pressés de bananiers, de caffeyers et d'orangers, que nulle part ils ne laissent apercevoir le sol. Tout autour de la colline la terre a été déchirée dans tous les sens par les mineurs, et ils ont également bouleversé les bords du ruisseau d'Una qui roule sur un lit noirâtre ses eaux salies par l'argile rouge qu'on y délaye pour laver l'or. L'ensemble de ce paysage a un caractère

particulier; rien n'y rappelle l'Europe; les teintes de la montagne, les arbres serrés qui la couvrent, les minières que l'on aperçoit, les palmiers qui environnent l'église, la forme des maisons contre lesquelles se pressent les bananiers et les orangers; tout est brésilien jusqu'à la couleur des eaux de l'Una.

Je me promenai dans le village dont l'intérieur n'offre rien de remarquable. Ainsi que je l'ai dit, les maisons sont petites; elles ne tombent pas encore en ruines, comme celles de tant d'autres villages des contrées aurifères; mais en général elles n'annoncent pas non plus une grande aisance.

Cocães<sup>1</sup>, succursale de la paroisse de *S. João do Morro Grande*, qui en est éloigné de deux lieues, et ressortit du *termo* de Caeté, doit son existence à quelques minières qui ont donné beaucoup d'or, mais qui aujourd'hui n'en fournissent plus avec autant d'abondance<sup>2</sup>. Ces mines appartiennent à une seule famille, de laquelle dépendent à peu près tout le village et le pays environnant. Les chefs de cette famille viennent d'établir (écrit en 1817), des forges sur le bord du ruisseau d'Una; ils vendent une partie

<sup>1</sup> J'ai demandé ailleurs si *Cocães* ne viendrait pas de *cocão*, nom d'une sorte de bois propre aux charpentes (Voy. ma première Relation, vol. I, p. 444). Il est plus vraisemblable que ce mot est tout simplement le pluriel de *cocal* qui, suivant l'auteur de la *Corographia brazilica*, signifie au Brésil un endroit planté de cocotiers.

<sup>2</sup> L'or de ce pays est, suivant MM. Spix et Martius, à 22 1/2 k.

du fer qu'ils fondent dans leur établissement, et, avec le reste, ils fabriquent les instrumens nécessaires pour l'exploitation de leurs mines. On dit que le fer de Cocaes est d'une très bonne qualité; ainsi, lorsque l'or sera entièrement épuisé dans les alentours, les forges nouvellement établies pourront sans doute encore contribuer à faire subsister le village.

Ce fut au-delà de Cocaes que je quittai la grande route de Villa do Principe à Villa Rica, pour prendre le chemin de Santa Quitéria, et d'Itajurú de S. Miguel de Mato dentro.

Je continuai à traverser un pays autrefois couvert de forêts vierges. Des bouquets de bois se montrent encore çà et là, surtout sur les hauteurs; mais, de tous les côtés, l'on voit d'immenses terrains qui ne produisent plus que du *capim gordura*.

Arrivé près du Rio de Santa Barbara, je le côtoyai jusqu'au village du même nom<sup>1</sup>. Les deux bords de la rivière ont été bouleversés par les mineurs; on en a retiré beaucoup d'or; mais on a fini par épuiser presque entièrement le métal précieux, et le hameau d'*Itajurú de Santa Barbara* qui précède le village de Santa Barbara, est aujourd'hui à peu près abandonné. Dans ce hameau dont les maisons sont très écartées les unes des autres, et bâties à peu de distance de la rivière, il en est une qui par sa grandeur excita mon attention, et que l'on pourrait comparer à l'un de nos châteaux. De cette maison qui appartenait à la famille

<sup>1</sup> Voy. ma *première Relation*, vol. I, p. 216.

du capitaine Pires, du village d'Itabira<sup>1</sup>, dépendait autrefois une minière importante; cette minière a cessé de fournir de l'or, et la maison est à présent très négligée.

Après avoir fait deux lieues et demie, je m'arrêtai à la belle habitation de S. Quiteria où je fus aussi bien reçu que la première fois par le colonel Antonio Thomaz de Figueiredo Neves<sup>2</sup>.

Pour me rendre de S. Quiteria à l'habitation d'Itajurú de S. Miguel de Mato dentro, je suivis le chemin par lequel j'avais déjà passé, en allant visiter la Serra da Caraça. Jamais peut-être je n'avais eu une aussi grande impatience d'arriver. J'espérais trouver à Itajurú des nouvelles de l'Europe, et j'allais revoir mon excellent ami, le respectable Antonio Gomes de Abreu e Freitas, celui des Brésiliens qui m'avait inspiré le plus de confiance et d'attachement.

Le capitaine Gomes m'accueillit avec beaucoup d'amitié, mais il n'avait reçu pour moi aucune lettre de France, et au chagrin que j'éprouvai, en perdant ainsi mes espérances les plus douces, vinrent se joindre encore plusieurs contrariétés. Le caractère du pauvre Prégent s'altérait de plus en plus; Silva et le *tocador* João Moreira, de retour dans leur pays, voulurent enfin mettre un terme à leurs voyages, et, pendant très long-temps, le capitaine Gomes chercha inutilement deux hommes qui consentissent à con-

<sup>1</sup> Voy. ma *première Relation*, vol. I, p. 269.

<sup>2</sup> Voy. ma *première Relation*, vol. I, p. 216.

duire mes mulets. Comme la végétation des environs d'Itajurú est peu variée, aucune découverte ne me dédommageait du retard que j'essuyais; je craignais de finir par être à charge à mon excellent hôte, et la vie sédentaire que j'étais forcé de mener ajoutait encore au malaise que je n'avais cessé d'éprouver depuis ma chute.

Cependant deux visites que nous reçûmes pendant mon séjour à Itajurú, firent à mes souffrances une agréable diversion. Fidèle à sa promesse, le capitaine Pires d'Itabira vint passer quelques jours chez M. Gomes, et me fit jouir encore de sa conversation aussi agréable qu'instructive.

L'autre visite était moins attendue. Je sortais un soir de la cour de l'habitation, lorsque je vis entrer un homme qui me demanda si j'étais le fils du capitaine Antonio Gomes; lui ayant répondu que non, je lui montrai le logement du maître de la *fazenda*, et je continuai mon chemin. Cependant l'accoutrement de ce voyageur, sa physionomie, son air dégagé, la vivacité de ses mouvemens m'avaient frappé; après quelques instans de réflexion, je ne doutai point que ce ne fût un Français, et je revins sur mes pas. Un domestique étranger se trouvait alors à la porte de la cour, c'était celui du voyageur; il était difficile de se méprendre sur la nation à laquelle il appartenait; je lui adressai la parole dans ma langue, et sa réponse me prouva qu'en le prenant pour un Français, je ne m'étais point trompé dans mes conjectures. Je m'empressai d'aller rejoindre son maître, et j'éprouvai un

très grand plaisir, en embrassant, si loin de mon pays, un compatriote également recommandable par son instruction et par son caractère. Le voyageur qui venait d'arriver à Itajuru, était M. de MONTLEVADÉ, ingénieur des mines, ancien élève de l'École Polytechnique, qui, au Brésil depuis peu de temps, avait quitté Rio de Janeiro, pour parcourir la province de Minas Geraes. Il s'était lié, avant son départ, avec M. Antonio Ildefonso Gomes, et ce jeune homme lui avait donné une lettre de recommandation pour les habitans d'Itajuru. M. de Montlevade s'est fixé dans le pays des Mines; il y a établi des forges, et pourra rendre des services importans à la belle contrée qui est devenue pour lui une seconde patrie.

Tandis que je gémissais de ne pouvoir quitter Itajuru, le Botocudo Firmiano<sup>1</sup> aurait voulu y rester toujours. Ce jeune homme continuait à être gai et très content. J'avais craint de le rendre malheureux, en le tirant de ses forêts; mais jusqu'alors cette crainte ne s'était point réalisée. Étranger à tous nos rapports, Firmiano n'était tourmenté ni par la cupidité, ni par l'ambition; ses desirs ne s'étendaient pas au-delà des premiers besoins de la vie, et je pouvais les satisfaire tout, presque aussitôt qu'il les avait formés. Heureux du présent et tout entier à son imprévoyance, il ne considérait l'avenir que comme la continuation du bonheur dont il jouissait. Il montrait de l'intelligence,

<sup>1</sup> On trouvera l'histoire de Firmiano dans le second volume de ma *première Relation*.

ne refusait plus de travailler, et avait même beaucoup de zèle pour tout ce qui concernait le service des bêtes de somme. Il se rappelait parfaitement les lieux où nous avions passé, et s'il en avait oublié quelques-uns, e'étaient ceux où on ne l'avait pas aussi bien reçu qu'ailleurs. N'ayant jamais été maltraité, n'ayant pas même été gêné sans raison, il avait conservé toutes ses graces sauvages, et, comme il était toujours gai, on lui témoignait partout de la bienveillance. Le capitaine Antonio Gomes et toute sa famille l'aimaient beaucoup; les dames l'admettaient dans l'intérieur de la maison, et il les amusait par sa bonne humeur et par sa naïveté. Il s'attachait à ceux qui lui faisaient du bien, et, reconnaissant des bontés que l'on avait pour lui à Itajurú, il disait un jour : *Je reste ici, je ne veux plus aller en France, mon cœur ne pourrait pas.* Mais, il faut le confesser, les Indiens finissent toujours par acquérir quelques défauts, en se rapprochant des hommes de notre race. Pour rester tel qu'il était alors, il aurait fallu que Firmiano ne nous eût jamais quittés, moi ou mon domestique. Quand ce dernier vint à mourir, le pauvre sauvage eut trop souvent sous les yeux de détestables exemples; il était naturellement imitateur; il se gâta et il ne fut plus aussi heureux.

---

---

## CHAPITRE V.

DÉPART D'ITAJURÚ. — LA VILLE DE CAETÉ. — LA SERRA  
DA PIEDADE ET LA SŒUR GERMAINE.

---

L'auteur quitte Itajurú. — Description générale du pays situé entre Itajurú et Sabará. — Habitation de *Boa Vista*; fêtes de Noël. — L'auteur se sépare du capitaine Antonio Gomes de Abreu e Freitas. — Le Rio de Santa Barbara. — Le village de *S. João do Morro Grande*. — Une croix. — Quelques mots sur le caractère des mineurs. — L'habitation de *Morro Grande*. — La ville de Caeté; son nom; son histoire; ses rues et ses maisons; son église. — Bêtes à laine. — Hameau de *Nossa Senhora da Penha*. — Habitation d'*Antonio Lopes*; son propriétaire. — La *Serra da Piedade*; sa végétation; vue dont on jouit à son sommet; la chapelle qu'on a bâtie sur cette montagne; ses ermites et ce que sont en général ceux de la province des Mines; une grotte. Histoire et maladie de la sœur Germaine. — Faux-liège. — Un orage. — Village de *Cuyabá*. — Village de *Pompeo*. — Arrivée à Sabará. — Réflexions sur les inconvénients de l'exploitation des mines et ceux du système d'agriculture en usage parmi les Brésiliens.

---

Il y avait plus d'un mois que j'étais à Itajurú, lorsqu'ayant enfin trouvé un muletier, je me remis en route. Ne voulant pas retourner à Villa Rica par le chemin que j'avais déjà suivi, je fis un long détour, et je passai par les villes de Caeté et de Sabará,

en me dirigeant à peu près vers l'ouest quart nord-ouest. Je suivis d'abord le côté oriental de la grande Cordillère; puis, ayant traversé cette chaîne dans le voisinage de Caeté, je me trouvai, pour la troisième fois, sur le côté occidental. Le pays que je parcourus dans un espace d'environ vingt *legoas* jusqu'à la ville de Sabará, est extrêmement montagneux, et a fourni une prodigieuse quantité d'or : on y voit peu de culture, et presque partout, le *capim gordura* a pris la place des forêts primitives. Ce pays n'a rien de la brillante monotonie du Désert. La hauteur des montagnes, la profondeur des vallées, les excavations irrégulières faites par les mineurs, les formes majestueuses des grands végétaux et leur sombre verdure communiquent aux paysages une austérité qu'adoucit à peine l'azur resplendissant du ciel des tropiques.

Comme en quittant Itajurú, je devais aller coucher chez le frère du capitaine Antonio Gomes de Abreu e Freitas, ce dernier et ses deux fils, João et Gomes, voulurent m'accompagner. L'instant n'était point encore venu où je devais me séparer de ces excellents amis; cependant je sentais mes yeux se remplir de larmes, lorsque regardant derrière moi, j'apercevais encore cette habitation d'Itajurú où j'avais trouvé deux fois l'hospitalité la plus aimable et la plus touchante.

A peu près jusqu'à S. Barbara, nous suivîmes le chemin que je connaissais déjà, et qui va de ce village à Itajurú et à S. Miguel. Lorsque nous eûmes

quitté ce chemin, la Serra da Caraga<sup>1</sup> se présenta bientôt à nous dans toute sa majesté. D'ailleurs nous n'apercevions que des minières abandonnées, de vastes *campos de capim gordura* et des bouquets de bois, faibles restes des forêts primitives.

Il était déjà fort tard, quand nous étions partis d'Itajuru; à une lieue de *Boa Vista*, l'habitation où nous devions nous rendre, nous fûmes surpris par une nuit profonde, et nous nous égarâmes. Le bon capitaine Antonio Gomes était désespéré de cette mésaventure; mais son chagrin n'avait que moi pour objet. Nous fûmes enfin assez heureux pour apercevoir, au milieu des ténèbres, quelqu'un qui voulut bien nous servir de guide, et qui nous conduisit jusqu'à la maison de M. JOÃO VIEIRA DE GODOY ALVARO LIMA, l'un des parens du capitaine. Ce propriétaire, homme d'une cinquantaine d'années, paraissait gai et jovial, et, ce qui est rare dans ce pays, il avait les yeux bleus et une chevelure blonde. Il descendait d'une de ces familles de Paulistes, qui ont fait tant de découvertes dans l'intérieur du Brésil; animé du même esprit que ses ancêtres, il avait bravé plusieurs fois les nombreux dangers qui accompagnent la navigation du Rio Doce, et je lui dois, sur cette rivière, des renseignemens dont je ferai usage par la suite.

M. João Vieira nous donna une lanterne et un nouveau guide. Après nous être remis en route, nous des-

<sup>1</sup> J'ai fait connaître cette montagne dans ma première Relation.

cendîmes bientôt un morne extrêmement rapide ; la lanterne ne donnait qu'une faible lumière ; nos mulets, comme entraînés par la pente de la montagne, semblaient nous précipiter dans quelque abîme, et nous gardions un profond silence. Cependant nous arrivâmes sans accident à l'habitation de Boa Vista, et je fus parfaitement reçu par le capitaine João José de Abreu.

La visite du capitaine Antonio Gomes devait être d'autant plus agréable à son frère, que nous étions au temps de Noël, et cette époque est pour les Brésiliens celle de la réunion des familles. Les enfans, établis loin de leurs parens, vont alors les visiter, et, après une longue séparation, l'on célèbre par des banquets le plaisir de se revoir.

La maison du capitaine João José est située presque sur le bord du Rio de S. Barbara. Tous les mornes qui entourent cette maison et ceux qui lui font face sont couverts de *capim gordura*. Je fis une herborisation dans le voisinage de la rivière ; mais je ne trouvai rien : le *capim gordura* est, comme je l'ai dit, un ambitieux qui n'admet point de partage. Ici, comme ailleurs, les bords du Rio de S. Barbara ont été bouleversés par les mineurs ; mais on a presque entièrement négligé les mornes voisins dont l'exploitation était plus difficile, et qui assez vraisemblablement renferment beaucoup d'or. Je pourrais citer une mine que possédait le capitaine João José de Abreu, au milieu des hauteurs qui entouraient sa maison ; elle n'avait pas encore été exploitée ou elle l'avait été à

peine, et cependant elle promettait, disait-on, autant de richesses que les montagnes d'Itabira<sup>1</sup>.

M. João José m'offrit de garder chez lui les malles dont je n'avais pas un besoin journalier, ainsi que les mulets qui en étaient porteurs, et de me renvoyer directement à Villa Rica cette partie de ma caravane. J'acceptai la proposition du capitaine avec d'autant plus de reconnaissance, que plusieurs de mes bêtes de somme étaient fatiguées, et qu'il fallait chaque jour un temps considérable pour charger les collections nombreuses que j'avais formées, depuis un an, dans la province des Mines.

Je quittai la *fazenda* de Boa Vista le 2 janvier 1818. Le capitaine Antonio Gomes, son frère et leurs enfans m'accompagnèrent jusqu'au village de *S. João do Morro Grande* (S. Jean de la grande montagne). Lorsqu'il fallut nous séparer, le capitaine fondait en larmes, et ses enfans paraissaient vivement émus. Je partageais bien toute la sensibilité de ces excellens amis, et l'idée de ne plus les revoir me paraissait insupportable. Quand je me trouvai seul, je ne pus m'empêcher de maudire les voyages qui semblent ne nous procurer l'avantage<sup>1</sup> de connaître des hommes recommandables que pour nous forcer à nous en séparer bientôt; de noirs pressentimens qui se sont, hélas! trop bien vérifiés, vinrent se mêler à mes regrets, et je tombai dans une profonde mélancolie; cependant les distractions du voyage dissipèrent peu à peu ma

<sup>1</sup> Voy. ma *première Relation*, vol. I, p. 271 et suiv.

tristesse, et j'arrivai résigné, au lieu où je devais faire halte.

Peu après avoir quitté Boa Vista, nous passâmes le Rio de S. Barbara dont les eaux sont rougeâtres, comme toutes celles qui servent au lavage de l'or. Cette rivière prend sa source dans la grande Cordillère à l'endroit appelé *Capanéma*<sup>1</sup>, éloigné de six lieues de l'habitation de Boa Vista; elle change plusieurs fois de nom, reçoit, au village de Barra, le Rio Caeté, et se jette dans le Percicaba, bien au-dessous de S. Miguel.

Entre Boa Visita et S. João do Morro Grande, je vis de temps en temps des maisons et des champs de maïs. Lorsqu'arrivant de Rio de Janeiro, j'avais traversé, pour la première fois, cette partie de la province, elle m'avait paru déserte; mais depuis que j'avais parcouru le Sertão, je la trouvais extrêmement peuplée. Les mêmes objets paraissent différens au voyageur,

<sup>1</sup> Ce n'est point *Campanéma*, comme on l'a cru en Allemagne. *Capanéma* me paraît venir des mots guaranis *capá* montagnes et *panemá*, espèce d'arbre qui produit des fleurs jaunes (l'arbre de montagne qui donne des fleurs jaunes). Je ne connais point au reste l'arbre dont il s'agit, et je doute fort que ce nom ait été donné à la même plante dans les Mines et au Paraguay. Un homme fort instruit que j'ai rencontré dans les Missions de l'Uruguay, et auquel je dois de précieux renseignements sur les étymologies indiennes, m'a dit que les Espagnols-Américains donnaient le nom de *retama* au *panemá* des Guaranis; mais *retama*, en espagnol, signifie genêt, et ce nom aura certainement été appliqué en Amérique à une ou plusieurs plantes fort différentes des genêts d'Europe.

suivant la nature de ceux avec lesquels il les compare. Après un long séjour au Cap-de-Bonne-Espérance, Sparmann prit enfin une idée exacte de cette contrée, et, si des voyageurs en ont fait des descriptions si magnifiques, c'est, selon le même écrivain, parce qu'auparavant ils n'avaient eu sous les yeux, pendant bien long-temps, que les cieux et la mer <sup>1</sup>.

Le village de S. João do Morro Grande où je me séparai du capitaine Gomes, est le chef-lieu d'une paroisse dont la population s'élève à 5,420 individus, et qui comprend cinq succursales <sup>2</sup>. S. João est situé par le 19° 57' lat. <sup>3</sup> sur les bords de la rivière de Caeté, au pied des mornes qui la dominent. On trouvait autrefois beaucoup d'or dans le voisinage de cette rivière; des mineurs accoururent, et bâtirent le village de S. João; mais les mines s'épuisèrent bientôt; le village a eu le même sort que tant d'autres, et aujourd'hui il est entièrement abandonné. Il n'a point perdu cependant toute son ancienne splendeur; car il lui reste encore une des plus belles églises que j'aie vues dans la province des Mines.

Presque aussitôt après avoir traversé S. João do Morro Grande, je passai devant une croix dont je ne puis m'empêcher de dire quelques mots. Un homme voyageant dans ce pays, crut voir les âmes du purgatoire qui voltigeaient autour de son cheval, sous la

<sup>1</sup> *Voyage au cap de Bonne-Espérance.*

<sup>2</sup> *Piz, Mém. hist.*, VIII, p. 112.

<sup>3</sup> *Loc. cit.*

forme de colombes, et lui demandaient des prières. En mémoire de cette apparition, il fit élever la croix dont je viens de parler, et au pied de cette croix, l'on a eu soin de graver l'histoire qu'on vient de lire.

Pour me rendre de S. João à la *fazenda do Morro Grande* où je fis halte, je côtoyai toujours la rivière de Caeté. Partout ses bords ont été creusés par les mineurs; on en a retiré beaucoup d'or; mais aujourd'hui ils n'en fournissent plus. Les mineurs se sont dispersés, et le pays n'offre à présent que l'image d'un triste abandon. Des conduits qui amenaient l'eau dans les minières sont à demi détruits, et de distance à autre, l'on voit des maisons désertes et qui tombent en ruines. Comme je l'ai déjà dit, les établissemens du mineur ne sauraient être durables. Sa mine est-elle épuisée, il faut qu'il aille chercher fortune ailleurs; presque toujours sans prévoyance, la tête remplie d'espérances vaines, il ne ménage rien pour l'avenir, et trop souvent il termine dans la misère, une vie commencée dans l'opulence.

La *fazenda do Morro Grande* appartenait au *sargento-mór* DOMINGOS PINTO que j'avais déjà vu à Itajurú, et qui m'accueillit parfaitement. C'était un homme bien élevé, dont les manières étaient extrêmement honnêtes. En général la *comarca* de Sabará est la partie de la province où jusqu'alors j'avais trouvé le plus de blancs, et en même temps les hommes les plus polis et les plus éclairés<sup>1</sup>. A l'époque où

<sup>1</sup> Il y a probablement un nombre de blancs plus consi-

l'opulence régnait dans cette contrée, les parens envoyaient quelques-uns de leurs fils à l'université de Coïmbre, afin de les mettre en état d'occuper des places; et si ces derniers n'ont pu à leur tour faire pour leurs enfans les sacrifices que l'on avait faits pour eux-mêmes, ils étaient en état du moins de communiquer quelques lumières à leur famille. Comme je l'ai dit ailleurs <sup>1</sup>, le séminaire de Marianna qui avait été fondé par quelques mineurs riches, a aussi été fort utile à tout ce pays; mais à l'époque de mon voyage, il n'y avait plus pour l'éducation d'autres ressources que les maîtres d'école proprement dits, quelques professeurs de grammaire latine payés par le gouvernement, mais entièrement isolés, et enfin un professeur royal de philosophie qui résidait à Villa Rica.

En quittant la *fazenda* du *sargento mór* Domingos Pinto, j'allai voir ses mines dont j'ai donné la description dans la première partie de cet ouvrage, et qui sont situées dans la montagne appelée *Morro Grande*. C'est à cette montagne que la *fazenda* de M. Pinto et le village de S. João do Morro Grande doivent probablement leur nom.

Après avoir examiné la minière du *sargento mór*, je continuai à monter, et je vis encore d'autres mines

décorable dans la partie de la *comarca* de Rio das Mortes, voisine de S. João d'El Rei, et dans la ville de S. João elle-même; mais ils sont beaucoup moins civilisés que ceux de Sabará.

<sup>1</sup> Voy. ma *première Relation*, vol. I, p. 163.

en exploitation. On a commencé, comme je l'ai dit, par chercher l'or sur le bord des rivières où il était assez facile à extraire; mais depuis que les terrains d'alluvion ne fournissent plus rien, il a bien fallu fouiller dans l'intérieur des montagnes.

Au bas du Morro Grande, je passai devant une habitation où, pour briser la mine de fer qui contient l'or, on se servait de bocards analogues à ceux employés en Europe. Il est à croire qu'on finira par adopter partout ce moyen mécanique, et, lorsque l'eau manquera, on y substituera les bœufs ou même, avec le temps, les machines à vapeur.

Après avoir suivi une vallée bordée de morne d'une hauteur peu considérable, j'arrivai enfin à la ville de Caeté.

Le nom de cette ville qui, dans la langue des Indiens, signifie *montagne couverte de gros arbres*, lui fut donné autrefois, parce qu'effectivement il existait de grandes forêts dans son voisinage <sup>1</sup>. Ce furent le *sargento mór* VARDES et les frères GUERRAS, natifs de Santos, qui les premiers découvrirent cette contrée,

<sup>1</sup> Je crois que le plus souvent l'on prononce *Caité*, et l'on a écrit tout à la fois *Cahyté*, *Caethé* et *Caité*. L'orthographe que je suis me paraît devoir être adoptée, parce que c'est elle qui se rapproche le plus de l'étymologie indienne; en effet les mots guaranis sont *cadá* *eté* que le P. Antonio Ruiz de Montoya traduit par ceux-ci, *monte verdadero de palos gruesos* et qui ne signifient par conséquent pas, comme on l'a cru, *bois épais sans mélange de clairière*, mais *montagne couverte de gros arbres*.

et qui la peuplèrent<sup>1</sup>. Caeté est célèbre dans l'histoire des Mines, comme ayant été le théâtre d'une des premières querelles qui allumèrent la guerre civile entre les Paulistes et les *Forasteiros* ou étrangers. Deux Paulistes, JULIO CESAR et JERONYMO PEDROSO, étaient sous le portique de l'église de Caeté, lorsqu'ils virent passer un *Forasteiro* qui tenait à la main une espingole. Cette arme leur fit envie, et pour s'en rendre maîtres, ils ne trouvèrent pas de moyen plus simple que d'accuser le propriétaire de l'avoir volée. Manoel Nunes Vianna fut témoin des efforts que l'on faisait pour arracher à l'étranger son espingole, et des insultes dont on l'accablait. Manoel lui-même avait reçu le jour en Portugal ; c'était un homme puissant, plein de prudence et de courage ; il reconnut que l'objet en litige appartenait bien légitimement à l'homme à qui on le disputait, et il intervint en faveur de cet homme. On en vint à des paroles outrageantes ; et Manoel Nunes envoya un cartel aux deux Paulistes. Mais, à cette époque, c'était aussi peu qu'aujourd'hui l'usage des Brésiliens de terminer leurs querelles par des combats singuliers : les deux Paulistes jugèrent qu'il serait moins dangereux de rassembler leurs parents et leurs amis, et d'assiéger Manoel Nunes dans sa propre maison. La nouvelle de cette dispute par-

<sup>1</sup> C'est du moins ce que raconte Southey (*Hist. of. Braz.* III, 8); mais Pizarro attribue cette découverte à un *sargento mór* pauliste, qu'il appelle Leonardo Nardes. La différence qui se trouve entre Vardes et Nardes tient probablement à une faute d'impression qui se sera glissée dans l'un ou l'autre auteur.

vint bientôt dans les camps ou *arraiaes* des mineurs de *Sabarábussú* et du Rio das Velhas, et alors les *Forasteiros* se plurent à considérer Manoel Nunes comme leur chef et comme leur défenseur. Au reste, si la guerre civile avait pris naissance à Caeté, ce fut aussi dans ce lieu qu'elle commença à s'apaiser. Lorsqu'en effet le gouverneur de Rio de Janeiro, Antonio de Albuquerque Coelho, se présenta pour faire rentrer le pays des Mines dans le devoir, il eut à Caeté des conférences avec Manoel Nunes Vianna, et ce dernier s'y démit du pouvoir dont il avait été illégalement revêtu par le seul vœu des étrangers.

En 1714, Caeté fut érigé en ville sous le nom de *Villa Nova da Rainha*, qui n'a point été adopté dans l'usage habituel. Son *termo* fait partie de la *comarca* de Sabará; il est administré par deux juges ordinaires (*juizes ordinarios*), et comprend cinq paroisses, celle de la ville elle-même, sur laquelle on compte environ cinq mille âmes; celles de S. João do Morro Grande, de Santa Barbara, de S. Miguel da Pereicaba, et du *Curral d'El Rei*<sup>1</sup>.

La ville de Caeté a été bâtie par le 19° 54' lat. °, au bord d'un ruisseau, sur le penchant d'une colline; elle est plus longue que large; ses rues sont spacieuses et ont été pavées, et si la plupart de ses maisons n'ont qu'un rez-de-chaussée, on voit du moins qu'elles avaient été bien construites. Cette ville devait être fort

<sup>1</sup> Piz. *Mém. hist.*, VIII, p<sup>da</sup>. 112, 113.

<sup>2</sup> Piz. *Mém. hist.*, VIII, p. 110.

agréable dans le temps de sa splendeur ; mais elle a eu le même sort que la plupart des bourgades qui, comme elle, doivent leur origine à la présence de l'or : ses mines se sont épuisées, et alors elle a été abandonnée par ses habitans. On y voit un grand nombre de jolies maisons qui aujourd'hui sont désertes et tombent en ruines, et sa population actuelle ne s'élève pas à plus de trois à quatre cents ames.

Cependant il reste encore à la ville de Caeté un monument fort remarquable de son ancienne opulence ; c'est son église. Non-seulement je n'en avais pas vu, dans toute la province des Mines, une seule qui fût aussi belle ; mais encore je doute qu'il en existe à Rio de Janeiro quelque une qu'on puisse lui comparer. L'église paroissiale de *Notre Seigneur du bon succès*, qui a été commencée il y a environ cinquante ans (1818), a coûté, m'a-t-on dit, 112,000 crusades (280,000 f.). Elle est construite en pierres, et déjà à l'extérieur elle attire les regards par sa grandeur et son élévation. Sa nef est fort large, et j'ai compté quarante-sept pas depuis le maître-autel jusqu'à la porte, ce qui fait une longueur considérable pour le Brésil où en général les églises sont petites. Comme partout ailleurs, les autels latéraux sont placés obliquement ; la balustrade qui règne autour de la nef, et la sépare du sanctuaire, a été faite avec du bois de *jacaranda* noir comme l'ébène. Au-dessus de la porte d'entrée, l'on voit une tribune fort vaste ; la sacristie est éga-

1 Voy. ma *première Relation*, vol. I, p. 120.

lement très grande, et j'admirai la propreté qui y règne. Tout l'édifice est éclairé par douze croisées à grands carreaux, et il n'a rien de cette obscurité qui trop souvent inspire la tristesse, lorsque l'on entre dans nos églises. Celle de Caeté est ornée avec goût et d'une propreté extrême. On n'y a point épargné les dorures; cependant elles n'ont pas été non plus prodiguées hors de propos, et les peintures de la voûte, ainsi que les statues des saints placées sur les autels, sont meilleures que celles de toutes les églises que j'avais visitées jusqu'alors dans la province des Mines.

En quittant la ville de Caeté, je me dirigeai vers la *Serra da Piedade*, montagne qui n'en est éloignée que de deux lieues, et que l'on peut compter parmi les pics les plus élevés de la chaîne occidentale. Presque aussitôt après m'être remis en route, je commençai à monter, et pendant quelque temps, je fus frappé de la couleur de la terre qui est presque blanche, et ressemble à celle des environs de S. João dans les Minas Novas.

Depuis que j'étais dans la province des Mines, je n'avais vu nulle part autant de moutons que dans les environs de Caeté, et cependant ce n'étaient encore que de très petits troupeaux, si on les compare à ceux de la France. Il est pourtant incontestable que les pâturages des montagnes de Minas Geraes conviendraient parfaitement aux bêtes à laine; dans cette contrée elles n'exigeraient pas autant de soin qu'en Europe, et l'on ne saurait trop s'étonner de ce que l'administration n'encourage point une branche de revenus

qui finirait par affranchir le Brésil du tribut le plus énorme peut-être de tous ceux qu'il paie à l'étranger <sup>1</sup>.

A peu de distance de Caeté, on trouve un assez grand nombre de maisonnettes sans doute construites à l'époque où il y avait encore de l'or dans ce pays, mais qui aujourd'hui sont pour la plupart abandonnées. Il en est de même du hameau de *Penha* ou *S. Nra da Penha* qui, situé à une lieue de Caeté, dépend de la paroisse dont cette ville est le chef-lieu, et qui a été également bâtie par des mineurs. Ce hameau possède une chapelle petite, mais fort jolie. La Serra da Piedade fait face à cette dernière, et présente, à l'extrémité d'un horizon peu étendu, une masse arrondie sur laquelle des rochers se montrent çà et là au milieu d'un gazon grisâtre <sup>2</sup>.

Peu de temps après avoir passé Penha, j'entrai dans des bois, et, montant toujours, j'arrivai enfin à une *fazenda* située vers le pied de la Serra da Piedade et que l'on appelle *Antonio Lopes*, du nom de son propriétaire. Ce Lopes était un vieillard pauvre qui m'accueillit de son mieux. Mon domestique tomba malade dans sa maison; je fus obligé d'y séjourner près d'une semaine, et, pendant tout ce temps, la bonté et la gaieté d'Antonio Lopes ne se démentirent

<sup>1</sup> Peut-être reviendrai-je sur ce sujet dans ma troisième Relation.

<sup>2</sup> Il faut se donner de garde de confondre le hameau de Penha, voisin de Caeté, avec le village du même nom qui fait partie du termo de Minas Novas ( Voy. ma première Relation, vol. II, p. 10 ).

point. Mes gens faisaient leur cuisine; mais l'excellent vieillard avait absolument voulu que je partageasse ses repas. Presque toujours on ne nous servait qu'un *carurú* de laitron ou de chicorée, et de la *cangica* qui, par sa couleur, attestait la saleté du vase où on l'avait fait cuire; mais c'était là tout ce qu'avait Lopes, et il l'offrait de bon cœur<sup>1</sup>.

Le séjour que je fis chez ce vieillard me permit de parcourir la Serra da Piedade, d'en étudier la végétation, et d'observer ce que cette montagne présente d'intéressant. Elle est élevée d'environ 5,400 pieds au-dessus du niveau de la mer<sup>2</sup>, et se trouve située à quatre lieues et demie de la ville de Sabará. Comme on a déjà beaucoup monté pour arriver à la *fazenda* d'Antonio Lopes, la distance en droite ligne de cette habitation au sommet de la montagne n'est pas, à ce qu'il me parut, très considérable; cependant les bananiers, la canne à sucre réussissent encore à Antonio Lopes, et par conséquent ce lieu doit être moins élevé que le village de Congonhas da Serra, où, comme on l'a vu, les gelées ne permettent pas de cultiver les mêmes plantes.

Pour monter à la Serra, on fait un long circuit; mais on peut facilement arriver jusqu'à la cime à dos de mulet et même à cheval. On traverse d'abord des

<sup>1</sup> Par le mot *carurú*, on entend en général des herbes hachées. J'ai déjà dit qu'on appelait *cangica*, du maïs cuit simplement dans de l'eau sans beurre et sans sel. (Voy. ma première Relation, vol. I, p. 112.)

<sup>2</sup> Voy. Spix et Mart. Reis., 422.

terrains qui furent autrefois en culture, et qui aujourd'hui sont couverts de bois. Du nombre de ceux que l'on nomme *capoeirões*, ces bois ont succédé à des *capoeiras*, et cependant je remarquai qu'ils ne présentaient aucun des arbrisseaux qui composent ces derniers <sup>1</sup>. Lorsque l'on est sorti des bois dont je viens de parler, on commence à monter par une pente assez raide; le terrain n'est, pour ainsi dire, plus que du fer; des rochers se montrent çà et là au-dessus du sol; on ne trouve aucune source, et la végétation très maigre n'offre que de petits arbustes, des sous-arbrisseaux et des herbes. C'est seulement à l'endroit où les bois cessent de croître, et où la terre n'est plus propre à la culture, que la montagne prend dans le pays le nom de Serra da Piedade. Je m'étais attendu à y trouver un grand nombre de plantes; mais je fus trompé dans mes espérances : les espèces qui croissent sur cette montagne, je les avais déjà recueillies à la Serra da Caraça, et cette dernière présente une quantité de végétaux bien plus considérable que la Serra da Piedade, parce qu'elle est plus humide. Les plantes les

<sup>1</sup> On a vu, dans ma première *Relation*, que, pour faire des plantations dans un terrain vierge, on coupait et on brûlait les forêts qui le couvrent; qu'après avoir fait une coupe de récoltes, on laissait reposer la terre; qu'il y croissait des bois peu vigoureux, appelés *capoeiras*, entièrement différens des forêts primitives, et qu'enfin, lorsqu'on abandonnait ces *capoeiras* à elles-mêmes, et qu'on n'y laissait point paître le bétail, il leur succédait de nouveaux bois, nommés *capoeirões* (sing. *capoeirão*), où, comme je le confirme ici, l'on ne trouve plus les arbrisseaux des *capoeiras*.

plus communes dans la partie découverte de la Piedade sont deux espèces de Composées, une Légumineuse (*Betencourtia rhynchosioïdes* N. <sup>1</sup>), la Convolvulacée, que j'appelle *Evolvulus rufus* <sup>2</sup>; enfin une jolie Gesnérée à feuilles qui sont en dessous d'un pourpre violet, et à fleurs tubulées, d'un rouge terne, disposées en ombelle, etc. (*Gesneria rupicola*, *V. pulcherrima* N. <sup>3</sup>).

Une petite plateforme termine la montagne. Là on découvre la vue la plus étendue qui se fût offerte à moi depuis que je voyageais dans la province des Mines; mais cette vue ne présente qu'une immense suite de mornes et de vallées qui se répètent et fatiguent par leur monotonie. L'œil chercherait en vain un lac, une rivière, un village sur lesquels il pût se reposer; on a toujours soin de placer les habitations dans des enfoncemens où l'on ne saurait les apercevoir, et la Serra da Caraça jette seule un peu de variété dans une partie du paysage, par son élévation et la forme de ses rochers. A la vérité les gens du pays reconnaissent, dans ce vaste horizon, la ville de Sabará, le Rio das Velhas, et la bourgade de S. Luzia; mais ces différens points éloignés de quatre à cinq lieues, ne sauraient être distingués par l'étranger qui n'a point encore parcouru la contrée.

Sur le sommet de la Serra da Piedade, a été construite une chapelle assez grande, contre laquelle on a

<sup>1</sup> Voy. la note I à la fin du volume.

<sup>2</sup> Voy. la note J à la fin du volume.

<sup>3</sup> Voy. la note K à la fin du volume.

appuyé, à droite et à gauche, des bâtimens où logent les ermites de la montagne et les pèlerins que la dévotion attire dans cet endroit. Toutes ces constructions sont en pierre, et datent d'environ quarante ans (écrit en 1818). En face de la chapelle, sont des rochers, au milieu desquels on a planté des croix destinées pour les stations que l'on est en usage de faire dans le temps de la semaine sainte.

Je fus aussi charmé que surpris de trouver, au haut de la montagne quelques plantes européennes qui se sont multipliées avec une extrême abondance, et ne pourraient probablement plus être détruites. Ce sont notre fraisier, le céraiste commun (*Cerastium vulgatum*), et le mouron des oiseaux (*Stellaria media*). Un ermite a semé sans doute la première de ces plantes; parmi les graines du fraisier se seront rencontrées quelques semences des deux autres espèces, et les trois plantes, trouvant à cette hauteur une température qui leur convient, se sont répandues de tous côtés, et végétent comme dans leur pays natal.

Les ermites qui occupent l'espace de monastère de la Serra da Piedade sont de simples laïcs. Ils portent un grand chapeau et une soutane ou plutôt une sorte de robe de chambre noire. Lors de mon voyage, ils n'étaient qu'au nombre de trois : deux petits mulâtres très éveillés, et un vieillard blanc qui, je l'avoue, me donna la plus grande envie de rire par son air étourdi et par sa face rubiconde, accompagnée d'une perruque antique et boursoufflée, à moitié rongée par les rats. De la chapelle de la Piedade dépendent une *fazenda*

et quelques terres situées au bas de la montagne : on pourra croire que les ermites faisaient valoir la *fazenda*, et qu'à l'exemple des anciens anachorètes, ils s'occupaient à cultiver la terre; mais il n'en était pas ainsi; ils trouvaient beaucoup plus commode d'avoir recours à la charité du public, et la *fazenda* n'était pour eux qu'un lieu d'asile, lorsque, revenant de la quête, ils ne voulaient point remonter au haut de la montagne. Il faut convenir que leur travail n'aurait pas suffi pour leur subsistance et l'entretien de la chapelle; mais ces deux jeunes mulâtres, pleins de vigueur et de santé, auraient dû, ce me semble, commencer par tirer parti des terres qui étaient à leur disposition, sauf à recourir ensuite à la générosité des fidèles.

Pour donner une idée de ce que sont les ermites, au reste fort peu nombreux, de la province des Mines, je ne crois pouvoir mieux faire que de traduire ce qu'a écrit à ce sujet un voyageur recommandable, M. le baron d'Eschwege. « L'on appelle *ermitões* (ermites) « des hommes qui ordinairement, pour expier leurs « péchés, prennent la résolution de se faire les gar- « diens d'une chapelle, et de demander l'aumône pour « son entretien. Ils se couvrent d'une espèce de « froc; ils laissent croître leur barbe et quelquefois « même ils négligent entièrement leur chevelure. « Chargés d'une boîte vitrée qui renferme l'image du « patron de leur église, ils parcourent le pays, font « baiser le saint à ceux qu'ils rencontrent, et reçoivent « pour cela de l'argent et d'autres objets. Quelques- « uns font vœu de mener ce genre de vie jusqu'à la fin

« de leurs jours ; mais la plupart ne s'engagent que  
« pour un certain temps. Ici, comme en beaucoup  
« d'autres choses, se sont introduits de tristes abus ;  
« en effet, plusieurs de ces ermites ne prennent le  
« froc que pour vivre aux dépens du prochain, et ils  
« vont boire dans les meilleures tavernes l'argent que  
« l'on a eu la générosité de leur offrir <sup>1</sup>. »

Dans une de mes courses, j'arrivai à une grotte formée par un large rocher qui s'avance horizontalement au-dessus du sol. Un petit mur construit avec de la terre rouge ferme entièrement l'entrée de cette grotte ; mais, au milieu du mur, on a ménagé une étroite fenêtre qui donne du jour à l'intérieur. C'est par une ouverture latérale que l'on pénètre dans la grotte, et, pour y arriver, il faut descendre sur de grosses pierres arrangées à peu près comme nos escaliers. Différentes sortes d'arbrisseaux garnissent les abords de ce modeste asile ; le dessus du rocher qui lui sert de plafond, est revêtu de *Tillandsia* et d'Orchidées à fleurs bizarres, mêlées de brun et de jaune ; enfin, les pierres qui tiennent lieu d'escalier, garanties de l'ardeur du soleil par le roc supérieur, sont couvertes de plusieurs sortes de fougères <sup>2</sup>. Cette grotte semblerait faite pour le jardin anglais dessiné avec le plus d'élégance. La petite muraille qui a été construite sur le devant indiquait assez une habitation. Je pénétraï dans l'intérieur de la grotte ; mais je n'y trouvai

<sup>1</sup> *Journal von Brasilien*, II, 95.

<sup>2</sup> Voy. la note L à la fin du volume.

que les débris d'une couche qui prouvait que depuis long-temps cette retraite était abandonnée. J'appris chez mon hôte que la grotte avait été, il y a plusieurs années, habitée par des ermites qui trouvaient le haut de la montagne trop froid pendant la saison de la sécheresse.

Je vis sur la Sierra da Piedade une femme dont on parlait beaucoup dans les *comarcas* de Sabará et de Villa Rica. La sœur GERMAINE, c'est ainsi qu'elle s'appelait, fut attaquée, il y a environ dix ans (écrit en 1818), d'affections histériques, accompagnées de convulsions violentes. On la fit exorciser; on employa des remèdes entièrement contraires à son état, et le mal ne fit qu'empirer. Enfin, lors de mon voyage, elle était arrivée, déjà depuis long-temps, au point de ne pouvoir plus sortir de son lit, et la dose d'alimens qu'elle prenait chaque jour surpassait à peine celle qu'on donne à un enfant nouveau-né. Elle ne mangeait point de viande; elle refusait également tous les corps gras, et ne pouvait pas même avaler un bouillon. Des confitures, du fromage, un peu de pain ou de farine, formaient tous ses alimens; souvent elle rejetait, dans l'instant même, ce qu'elle venait de prendre, et presque toujours il fallait la presser pour la décider à manger quelque chose.

On s'accordait à dire que les mœurs de Germaine avaient toujours été pures, et sa conduite irréprochable. Pendant le cours de sa maladie, sa dévotion s'était chaque jour exaltée davantage: elle voulait jeûner entièrement les vendredis et les samedis; sa

mère refusa d'abord d'y consentir ; mais bientôt Germaine déclara que pendant ces deux jours-là , il lui était absolument impossible de prendre aucune espèce de nourriture , et , depuis ce temps , elle les a constamment passés dans la plus complète abstinence.

Pour satisfaire sa dévotion envers la Vierge , elle se fit transporter à la Serra da Piedade , dont la chapelle a été bâtie sous l'invocation de Notre-Dame de la Pitié , et elle obtint de son directeur la permission de demeurer dans cet asile. Là , méditant un jour sur les mystères de la passion , elle entra dans une espèce d'extase : ses bras se roidirent et s'étendirent en croix ; ses pieds se croisèrent également , et elle resta dans cette attitude pendant quarante-huit heures. Il y avait , à l'époque de mon voyage , quatre ans que ce phénomène avait eu lieu pour la première fois , et , depuis ce temps , il s'était constamment renouvelé chaque semaine. La sœur Germaine prenait son attitude extatique dans la nuit du jeudi au vendredi , et elle la conservait jusque dans la nuit du samedi au dimanche , sans faire de mouvement , sans proférer une parole , sans prendre le moindre aliment.

Le bruit de ce phénomène se répandit bientôt aux alentours ; des milliers de personnes de tous les rangs en furent les témoins : on cria au miracle ; la sœur Germaine fut proclamée sainte , et deux chirurgiens des environs augmentèrent encore la vénération publique , en déclarant , dans un petit écrit , que l'état de la malade était surnaturel. Cette déclaration resta manuscrite ; mais on la fit circuler , et l'on en tira un

grand nombre de copies. Cependant un médecin très instruit, le docteur Gomide, de l'université d'Edimbourg, crut devoir réfuter la déclaration des deux chirurgiens, et, en 1814, il fit imprimer à Rio de Janeiro, sans nom d'auteur, une petite brochure pleine de science et de logique, où il prouve, par une foule d'autorités, que les extases de Germaine n'étaient que le résultat d'une catalepsie<sup>1</sup>.

Le public fut divisé d'opinion; mais une foule de personnes continuèrent à monter au sommet de la Serra, pour admirer le prodige dont elle était le théâtre. Cependant le dernier évêque de Marianna, le père Cypriano da Santissima Trindade, qui était un homme sage et éclairé, sentit très bien les inconvéniens que pouvaient avoir les réunions nombreuses auxquelles donnait lieu le séjour de Germaine sur la Serra; et,

<sup>1</sup> La brochure dont il s'agit est intitulée: *Impugnação analytica ao exame feito pelos clinicos Antonio Pedro de Souza e Manoel Quintão da Silva, em uma rapariga que julgámo santa, na capella da Senhora da Piedade da Serra., etc. Rio de Janeiro, 1814.*— Dans cet ouvrage, le docteur Gomide, cherchant à expliquer la périodicité des extases de Germaine, raconte le fait suivant qui, ce me semble, mérite d'être rapporté: Un propriétaire des environs de Caeté avait une troupe de mules qu'il employait à transporter, tous les samedis, des vivres à la ville. Chaque jour, ces animaux lâchés, suivant la coutume, dans les pâturages, venaient, matin et soir, chercher à la maison de leur maître leur ration de maïs accoutumée. Mais le samedi, seul jour de travail, non-seulement ils ne se présentaient point, mais encore ils se cachaient dans la campagne.

voulant faire oublier le prétendu miracle dont il résultait autant de scandale que d'édification, il défendit de célébrer la messe sur la montagne, sous prétexte que le roi n'en avait jamais donné la permission. Plusieurs personnes offrirent à Germaine de la recueillir dans leur maison; mais elle donna la préférence à son directeur, homme grave et d'un âge mûr, qui habitait le voisinage de la montagne. Les dévots furent très affligés de la défense de l'évêque de Marianna; mais ils ne s'endormirent point; ils sollicitèrent du roi lui-même la permission de faire dire la messe dans la chapelle de la Serra, et elle leur fut accordée. On transporta Germaine une seconde fois sur le sommet de la montagne; de temps en temps, son directeur allait y dire la messe, et, lors de mon voyage, le concours des pèlerins et des curieux se renouvelait chaque semaine.

Peu de temps avant l'époque de mon voyage, un nouveau prodige avait commencé à se manifester chez la prétendue sainte. Tous les mardis, elle éprouvait une extase de quelques heures; ses bras quittaient leur position naturelle, et, tant que durait l'extase, ils restaient croisés derrière le dos de la malade. Dans le cours de la conversation que j'eus avec son confesseur, et que je rapporterai bientôt, ce dernier me dit que, pendant quelque temps, il n'avait su comment expliquer ce phénomène; mais qu'il avait fini par se rappeler que le mardi était le jour auquel on avait coutume d'offrir à la méditation des dévots les souffrances de Jésus garotté.

Lorsque j'arrivai pour la première fois au sommet de la Serra, je fus reçu par le directeur de la malade. On m'avait beaucoup vanté le désintéressement et la charité de cet ecclésiastique. Je causai long-temps avec lui, et il ne me parut point dépourvu d'instruction. Il m'entretint de sa pénitente sans aucun enthousiasme; il désirait, me dit-il, que des hommes éclairés étudiassent l'état de Germaine, et à peu près le seul reproche qu'il fit au docteur Gomide, était d'avoir écrit son petit livre, sans s'être donné la peine de venir voir la malade. Si ce que ce prêtre me raconta de l'ascendant qu'il avait sur Germaine, n'est point exagéré, les partisans du magnétisme animal en tireraient probablement un grand parti pour appuyer leur doctrine. Il m'assura en effet qu'au milieu des convulsions les plus affreuses, il lui avait toujours suffi de toucher sa pénitente pour lui rendre le calme. Lorsqu'elle était dans ses extases périodiques, ses membres avaient une telle rigidité qu'on les aurait plutôt rompus que de les faire plier; mais, s'il faut ajouter foi au témoignage de son confesseur, pour peu qu'il lui prit ou le bras ou la main, il leur donnait la position qu'il jugeait convenable. Ce qu'il y a de certain, c'est que le confesseur de Germaine lui ayant ordonné de communier dans un de ses jours d'extase, elle se leva, par un mouvement convulsif, du lit sur lequel on l'avait portée à l'église; agenouillée, mais les bras toujours en croix, elle reçut la sainte hostie, et, depuis ce moment, elle a communiqué de la même manière au milieu de ses extases. Au reste, le direc-

teur de Germaine ne parlait qu'avec une extrême simplicité de son empire sur la prétendue sainte ; il l'attribuait seulement à la docilité de la malade et à son respect pour le caractère sacerdotal, et il ajoutait que tout autre ecclésiastique que lui aurait pu produire les mêmes effets. Cet homme me disait avec cette confiance que les magnétiseurs exigent dans leurs adeptes : l'obéissance de cette pauvre fille est telle que, si je lui ordonnais de passer une semaine entière sans prendre de nourriture, elle n'hésiterait pas à le faire, et n'en serait pas incommodée davantage ; mais, ajoutait-il, je craindrais de tenter Dieu par une telle expérience.

Je demandai à voir Germaine, et l'on me conduisit dans la petite chambre où elle restait continuellement couchée. J'aperçus son visage sous un large mouchoir qui s'avancait au-delà de son front, et elle ne me parut pas avoir plus de trente-quatre ans, âge qu'effectivement on lui attribuait. Sa physionomie était douce et agréable ; mais indiquait une très grande maigreur et une extrême débilité. Je demandai à la malade comment elle se trouvait, et, d'une voix presque éteinte, elle me répondit qu'elle se portait mieux qu'elle ne méritait. Je tâtai son pouls, et je fus surpris de le trouver fort accéléré.

Étant remonté le vendredi sur le haut de la montagne, je me fis conduire une seconde fois à la chambre de Germaine. Elle était dans son lit, couchée sur le dos, et avait la tête enveloppée d'un mouchoir. Ses bras étaient en croix ; l'un, arrêté par la muraille,

n'avait pas eu la liberté de se déployer entièrement ; l'autre s'étendait en dehors, et était soutenu par un tabouret. La malade avait la main extrêmement froide ; le pouce et l'index étaient étendus, les autres doigts pliés, les genoux fléchis, et les pieds placés l'un sur l'autre. Dans cette position, Germaine conservait l'immobilité la plus parfaite ; son pouls se sentait à peine, et l'on aurait pu la croire sans vie, si, par l'effet de la respiration, sa poitrine n'eût soulevé légèrement sa couverture. J'essayai plusieurs fois de faire plier ses bras ; mais ce fut inutilement ; la rigidité des muscles augmentait en raison de mes efforts, et je suis persuadé que je n'aurais pu en faire de plus grands, sans inconvénient pour la malade. A la vérité, je fermai ses mains à plusieurs reprises ; mais à l'instant même où je laissais aller les doigts, ils reprenaient la position qu'ils avaient auparavant. La sœur de Germaine qui ordinairement prenait soin d'elle, et qui était présente lors de ma visite, me dit que cette pauvre fille n'était pas toujours aussi calme, durant ses extases, qu'elle l'était ce jour là ; qu'à la vérité ses pieds et ses bras restaient constamment immobiles, mais qu'elle poussait souvent des soupirs et des gémissemens, que sa tête frappait son oreiller avec vivacité, et que des mouvemens convulsifs se manifestaient principalement vers les trois heures, moment où Jésus-Christ rendit le dernier soupir.

Avant de monter la Serra, pour voir Germaine pendant ses extases, j'avais formé le projet d'essayer sur elle l'action du magnétisme animal ; mais la pré-

sence de plusieurs témoins m'empêcha de le faire avec quelque régularité. Cependant, sous prétexte d'observer le pouls de la malade, je plaçai ma main gauche sur la sienne, et je me mis dans la disposition d'esprit exigée par les magnétiseurs; je n'obtins aucun résultat, mais pour être exact, je dois avouer que mon attention était détournée sans cesse par la présence des témoins et par leurs discours.

Je quittai la Serra da Piedade, le lendemain du jour où j'avais vu Germaine dans son état d'extase. M'étant éloigné du pays qu'elle habitait, je n'entendis plus parler d'elle, et j'ignore quelle aura été la fin de cette infortunée<sup>1</sup>.

En sortant de la *fazenda* d'Antonio Lopes, pour me rendre à Sabará, je repassai d'abord par le hameau de Penha, et, bientôt après, je côtoyai un ruisseau qui porte le nom de *Rio d'Ouro Fino* (ruisseau d'or fin). Les bords de ce ruisseau ont été de tous les côtés exploités par des mineurs, et n'offrent plus que des excavations et des amas de cailloux. Ici, comme partout ailleurs, on a creusé pour arriver au *cascalho*, et, sans

<sup>1</sup> MM. Spix et Martius qui passèrent quelque temps après moi, par la *comarca* de Sabará, visitèrent aussi la Serra da Piedade, et en ont parlé en peu de mots. Ils disent que cette montagne avait été, pendant plusieurs années, l'asile d'une femme qui était sujette à des attaques de catalepsie, et que l'on regardait comme une sainte; mais ils ne la virent point, ajoutent-ils, parce que tout récemment les autorités avaient jugé convenable de l'éloigner de la Serra. — Depuis que tout ceci a été écrit, j'ai appris que la mort avait mis un terme aux souffrances de Germaine.

la plus légère prévoyance, on a recouvert avec le résidu des lavages des terrains qui n'avaient point encore été travaillés. L'on me montra dans ce canton des mines que l'on compte parmi celles de la province qui ont été le plus anciennement exploitées.

Près du Rio d'Ouro Fino, je vis des arbres d'une grandeur médiocre, dont l'écorce épaisse, subereuse et élastique, ressemble à celle du liège, et est employée pour les mêmes usages. Cet arbre, qui n'avait que des feuilles lorsque je l'observai, me parut être une mimose; mais on lui donne dans le pays le nom de *cortiça*, que porte en Portugal le *Quercus suber*. Il serait d'autant plus intéressant de chercher à multiplier le faux liège des environs de Sabará, que, pour boucher les bouteilles, on est le plus souvent réduit, dans l'intérieur du Brésil, à se servir de l'axe des épis de maïs, axe qui, comme l'on sait, est spongieux et dépourvu de toute élasticité.

Avant d'arriver à la *fazenda Macaúba*<sup>1</sup>, dont je parlerai tout-à-l'heure, le Rio d'Ouro Fino reçoit les eaux du ruisseau qui coule à la ville de Caeté; les deux rivières réunies prennent le nom de *Rio de Sabará*, et ce dernier se jette dans le Rio das Velhas, l'un des affluens du S. Francisco. C'est dire assez qu'entre Caeté et la ville de Sabará, je me trouvais sur le versant occidental de la grande Cordillère.

Depuis le mois de novembre, il ne s'était presque point passé de jour sans pluie; mais auprès de Ma-

<sup>1</sup> *Macaúba* est, comme je l'ai dit, le nom d'un palmier.

caíba, nous fûmes surpris par un affreux orage. La pluie tombait presque perpendiculairement en gouttes larges et pressées, et nous fûmes en un instant mouillés jusqu'à la peau. Nous descendions alors un morne dont la pente est très roide; le chemin servait de lit aux eaux qui s'écoulaient comme un torrent, et le temps sombre ajoutait une nouvelle tristesse à l'aspect naturellement âpre et sauvage du pays très montagneux que je parcourais alors.

Au milieu du bruit des eaux, je distinguai cependant celui d'un moulin qui sert à broyer du minéral de fer où de l'or se trouve contenu. Ce bocard a été construit à mi-côte au-dessus de la rivière de Sabará; près de là se trouve la mine : on l'exploitait à ciel ouvert; mais des éboulemens qui venaient d'avoir lieu prouvaient assez combien cette méthode est dangereuse. Le moulin et la mine dont je viens de parler dépendaient de la *fazenda* de Macaúba, qui est située à environ deux lieues de la ville de Sabará. Je passai devant cette *fazenda*, dont les bâtimens sont considérables, mais me parurent assez mal entretenus.

Côtoyant toujours la rivière de Sabará, j'arrivai au village de *Cuyabá*<sup>1</sup>, qui est encore une succursale de la paroisse de Caeté<sup>2</sup>. Cuyabá a été bâti sur le pen-

<sup>1</sup> Très probablement des mots guaranis *cuyá* ou *cuñã abá*, femme courageuse.

<sup>2</sup> C'est du moins ce qui m'a été dit dans le pays; mais je dois avertir que je ne trouve Cuyabá ni dans la liste des succursales du *termo* de Caeté donnée par Pizarro, ni dans celle des succursales du *termo* de Sabará. Il est possible au reste

chant d'un morne au-dessus de la rivière de Sabará. Dans les hauteurs qui avoisinent ce village, sont plusieurs mines d'or que l'on exploitait lors de mon voyage. C'est à peu de distance de Cuyabá que se trouve la limite du *termo* de Caeté et de celui de Sabará : un pont forme cette limite ; je le passai, et, au-delà, je trouvai le pays plus découvert.

A peine à une lieue de la capitale de la *comarca* du Rio das Velhas, je traversai le village de *Pompeo* ou *S. Antonio de Pompeo*, situé aussi auprès de la rivière de Sabará. Les bords de cette rivière fournirent autrefois beaucoup d'or, et alors Pompeo, succursale de Sabará, était riche et florissant ; mais les mines se sont épuisées, et le village est aujourd'hui presque désert.

J'avais fait quatre lieues et demie depuis la Serra da Piedade, lorsqu'enfin j'arrivai à Sabará. Cette ville est située sur la rive droite ou septentrionale de la rivière du même nom ; j'étais alors sur la rive gauche, et, après avoir traversé un pont en bois, j'entrai dans la vieille ville.

D'après ce qui précède, on observera que, dans un espace de vingt lieues, j'avais vu deux villes et cinq villages. Ceci prouve combien furent peuplées autrefois les parties aurifères de la provinces des Mines ; mais à mesure que l'or disparaît, la population disparaît avec lui, et elle se porte en foule dans les pays de cul-

que Pizarro qui n'admet, pour les villages, que les noms de leurs églises, ait indiqué Cuyabá par un nom qui n'est point usité dans le pays.

ture. Cependant les terres de ces pays, auxquelles on demande toujours sans qu'on leur rende jamais, seront bientôt fatiguées. En peu d'années, un petit nombre d'hommes auront ravagé une immense province, et ils pourront dire : *He uma terra acabada*, c'est un pays perdu. Alors la nécessité impérieuse forcera de renoncer au système destructeur d'agriculture que l'on suit aujourd'hui ; mais l'on aura à regretter éternellement ces belles forêts dont les arbres précieux, ménagés avec soin, pouvaient suffire à une longue suite de générations.

---

---

## CHAPITRE VI.

### LA VILLE DE SABARÁ. — ROUTE DE SABARÁ A VILLA RICA.

---

Histoire de Sabará. — La situation de cette ville ; ses rues ; ses maisons ; ses églises ; hôtel de l'intendance et produit des mines de la *comarca* de Sabará ; ponts, fontaines et places. Commerce. Productions du pays ; la vigne y donne des fruits deux fois dans l'année. Les habitans de Sabará. Le professeur de langue latine ; goût pour l'enfance. M. José Teixeira ; son noble caractère. — L'ensemble du pays situé entre Sabará et Villa Rica. — Le Rio das Velhas. — Village de *Congonhas de Sabará*. — L'habitation d'*Henriques Brandão* ; bocard ; jardin. — Village de *Santa Rita*. — Village de *S. Antonio do Rio acima*. — Village de *Rio das Pedras*. — Causes de la misère du pays situé entre Sabará et *Anna de Sá* ; de l'utilité d'y élever du bétail. — Village de *Casa Branca*. Inhumations.

---

L'histoire de Sabará se trouve étroitement liée à celle de la découverte du pays des Mines ; car on lit, dans la vie de Fernando Dias Paes, à qui est due cette découverte, qu'il forma trois établissemens sur le territoire de Sabará (probablement de 1664 à 1677)<sup>1</sup>. Ce

<sup>1</sup> Dans l'origine, le territoire de Sabará porta le nom de *Subrá-Bussú* ou de *Sabará-Bussú* ; mais il paraît que, vers la même époque, on donna aussi le nom de *Subrá-Bussú* ou *Tuberá-Bussú* aux montagnes que l'on nomme aujourd'hui

ne fut cependant pas lui qui trouva les mines si riches de cette contrée. Cette bonne fortune était réservée à son gendre, MANOEL DE BORBA GATO, qui ne fit connaître le résultat de ses recherches qu'après avoir essuyé une longue suite d'aventures romanesques.

Après la mort de Fernando Dias, Manoel était resté maître de la poudre et des outils de mineur que son beau-père avait laissés dans les environs de Sabará; mais ces objets furent réclamés pour le service public par le surintendant des mines, D. RODRIGO DE CASTELLO BRANCO, qui, allant à la recherche de prétendues mines d'émeraudes, était arrivé près du Rio das Velhas avec un parti de Paulistes<sup>1</sup>. Manoel refusa de céder la propriété que l'on réclamait de lui; une querelle s'engagea, et D. Rodrigo de Castello Branco fut tué par les compagnons de son adversaire. Craignant

Serra das Esmeraldas. Cette ressemblance de noms jette quelque confusion dans l'histoire des commencemens de la province des Mines, histoire qui ne remonte pas à 200 ans, et qui pourtant présente plus d'une incertitude.— Pizarro dit que les mots *Subrá-Bussú* ou *Tuberá-Bussú* veulent dire chose velue; à la vérité *cába oçú* signifie poilu dans la *lingoa geral*; mais peut-être Sabará vient-il tout simplement de *cabará* chèvre, mot guarani emprunté lui-même du portugais ou de l'espagnol. Quant à la désinence *bussú*, il est assez vraisemblable qu'elle n'est, comme le pense Southey, qu'une corruption du mot *guaçu* qui signifie grand.

<sup>1</sup> L'aventurier Marcos Azeredo avait, dit-on, rapporté des émeraudes de son voyage sur le Rio Doce (Voy. ma première Relation, vol. I, p. 175), et, pendant quelque temps, la recherche de pierres semblables fut l'objet des courses que firent les Paulistes dans le pays des Mines. Ce qui paraît bien

d'être puni, ce dernier prit la fuite; il se retira avec quelques Indiens dans les déserts du Rio Doce, et vécut parmi les sauvages, comme leur cacique. Cependant il fit solliciter sa grace par les parens qu'il avait à S. Paul, et on promit non-seulement de lui pardonner, mais encore de lui accorder une récompense, pourvu qu'il fit connaître les mines qu'il disait avoir découvertes sur le territoire de Sabará. Manoel de Borba Gato remplit cette condition; il fut nommé lieutenant-général, et finit même par s'arroger le titre de gouverneur. De nombreux aventuriers accoururent à Sabará; dès l'année 1711, Antonio de Albuquerque Coelho, premier gouverneur de S. Paul et de Minas Geraes, jugea que cet *arraial* ou village était assez peuplé pour être érigé en ville, et il lui donna le titre de *Villa Real de Sabará*, qui fut confirmé par le roi de Portugal, le 31 octobre 1717<sup>1</sup>.

certain aujourd'hui, c'est qu'il n'existe pas de véritables émeraudes dans la province de Minas Geraes, et ce qu'on prit pour telles, n'était probablement que des tourmalines ou des morceaux d'eulase.

<sup>1</sup> Mawe dit (*Travels in the int. of Braz.*, 273) que quelques années après la fondation de Sabará, la cour de Lisbonne envoya un noble pour gouverner le pays, réduire les nouveaux colons, et les forcer à payer le *quint*. Ceux-ci, ajoute le même auteur, prirent les armes; plusieurs combats eurent lieu; le gouverneur fut tué; mais le vice-roi fit passer des renforts dans l'intérieur, et enfin les rebelles se soumirent. Un certain personnage, nommé Artis, homme plein de constance et d'intrépidité, qui avait fait dans le pays des découvertes importantes fut nommé gouverneur, dit encore

Pendant quelques années, la ville de Sabará fut riche et florissante. Alors ses alentours fournissaient de l'or en abondance, et on le tirait de la terre avec tant de facilité, que les habitans du pays disent qu'il suffisait d'arracher une touffe d'herbe et de la secouer, pour voir paraître des parcelles d'or. Il n'en est pas de même aujourd'hui. Lavées et relavées mille fois, les terres qui avoisinent le Rio de Sabará et le Rio das Velhas n'ont plus rien à donner au mineur. Tout le monde assure, il est vrai, que les mornes environnans contiennent encore des trésors immenses; mais, pour s'en rendre maître, il faudrait commencer par faire des avances; il faudrait surtout avoir des esclaves, et il est, dans le pays, peu de gens assez aisés pour se

M. Mawe, et ce choix concilia tous les partis. L'historien français du Brésil (*Hist. du Brés.*, vol. III, p. 426) répète ce récit, et le place à peu près entre les années 1710 et 1713; mais il appelle *Sabora* la ville où les troubles eurent lieu; il donne le nom de D. Gabriel Mascarenhas au gouverneur qui y fut tué; enfin il ajoute qu'après la retraite de Duguay-Trouin, Francisco de Castro, gouverneur de Rio de Janeiro, fit partir des troupes qui soumirent *Sabora*. Je ne saurais découvrir, avec une entière certitude, la source de toute cette histoire; mais je soupçonne que c'est celle de Manoel de Borba Gato ou de Manoel Nunes Vianna qui aura été défigurée. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'*Artis* n'est pas un nom portugais; qu'il n'y a point de ville appelée *Sabora*; qu'il n'y a eu ni à Minas, ni à Rio de Janeiro de gouverneur appelé Gabriel Mascarenhas, et qu'enfin Francisco de Castro Moraes, ne put envoyer des troupes à Minas après la retraite de Duguay-Trouin; car, après cette retraite, il fut entièrement privé du commandement.

livrer à des entreprises importantes. D'un autre côté, Sabará ne fait aucun commerce, et n'est guère soutenu que par ses tribunaux et son intendance de l'or.

La *comarca*, dont Sabará est la capitale, et qui porte le nom de *comarca de Sabará* ou du *Rio das Velhas*, embrassa, pendant long-temps, près du tiers de la province, et alors elle s'étendait au septentrion jusqu'aux limites de Fernambouc, par le 13° 17' lat. S., et à l'occident, jusqu'à la province de Goyaz, dont elle était séparée par les *Serras dos Cristaes* et de *Tabatinga*. Un décret du 17 juin 1715 détacha de cet immense territoire une *comarca* nouvelle, celle de Paracatú; et aujourd'hui la *comarca* de Sabará est bornée à l'occident par le S. Francisco. D'ailleurs elle a conservé ses premières limites, savoir, au midi, les *comarcas* de S. João d'El Rei et de Villa Rica, et à l'orient, celle du Serro do Frio <sup>1</sup>. La *comarca* de Sabará se divise en trois *termos*, celui de la ville elle-même, qui comprend huit paroisses, et ceux de Caeté et de *Pitánguy*. La grande Cordillère la partage aussi en deux portions inégales et très différentes; celle de l'orient, qui est boisée et aurifère, et qu'il serait mieux de réunir à la *comarca* de Villa Rica; celle de l'occident, qui présente principalement des pâturages et un peuple adonné à l'éducation des chevaux et du bétail <sup>2</sup>.

<sup>1</sup> Piz. *Mém. hist.*, vol. VIII, p. 2<sup>de</sup>, 98.

<sup>2</sup> Ce que je dis ici suffit pour prouver que Cazal se trompe, quand il avance que la *comarca* du Rio das Velhas est arrosée

La ville de Sabará, la plus grande que j'eusse vue dans la province des Mines, depuis que j'avais quitté Villa Rica, se trouve située par le  $19^{\circ} 47' 15''$  lat. <sup>1</sup>, et peut avoir 800 maisons et 500 habitans <sup>2</sup>. Elle a été bâtie au pied d'une suite de mornes peu élevés, couverts de *capim gordura*, et elle s'étend dans un espace d'environ un quart de lieue, sur le bord septentrional de la rivière qui porte son nom. Cette rivière se jette dans le Rio das Velhas, à l'extrémité même de la ville; lors de mon voyage, c'est-à-dire dans la saison des pluies, elle pouvait avoir la grandeur de l'Essone près Pithiviers; mais elle n'offre plus qu'un filet d'eau dans le temps de la sécheresse.

La partie de la ville la plus éloignée de l'embouchure du Rio de Sabará, porte le nom de *Ville vieille*

par les seuls affluens du S. Francisco. La grande Cordillère divise les eaux de cette rivière de celles du Rio Doce; par conséquent la partie orientale de la *comarca* de Sabará doit être arrosée par les affluens du dernier de ces fleuves.

<sup>1</sup> Telle est l'indication de Pizarro. Suivant les mathématiciens portugais cités par Eschwège, la latitude de Sabará serait le  $19^{\circ} 52' 35''$ .

<sup>2</sup> N'ayant point pris de renseignemens sur la population de Sabará, j'emprunte les chiffres que j'indique ici à MM. Spix et Martius. A la vérité Pizarro dit (*Mém. hist.*, p. 2<sup>da</sup>, p. 100) que Sabará contient 7,660 individus; mais on ne peut guère se fier à ce nombre; car ailleurs (*id.* p. 104), le même écrivain ne l'applique plus qu'aux communians qui existaient en 1778 à Sabará; il ajoute ensuite qu'aujourd'hui on compte à Sabará 9,100 âmes, et l'on ne sait trop s'il veut parler de la ville seulement, ou du ressort entier de la paroisse qui comprend plusieurs succursales.

(*Villa Velha*), parce que ce fut là que se formèrent les plus anciens établissemens. Resserrée entre les mornes et la rivière, la vieille ville ne se compose guère que d'une rue qui s'élargit devant l'église paroissiale, et forme, en cet endroit, une espèce de place où se célèbrent les réjouissances publiques. Dans le temps où Sabará était encore florissant, la vieille ville en était la partie la plus riche et la plus habitée; mais aujourd'hui elle n'annonce que la décadence, et l'herbe y croît de tous côtés. Au-delà de *Villa Velha*, la ville se prolonge sur une petite colline terminée par un plateau sur lequel est bâti l'hôtel de l'intendance de l'or. Immédiatement après cette colline qui porte le nom de *Morro da Intendencia*, les mornes se retirent; ils laissent, entre eux et la rivière, un espace assz considérable, et c'est là qu'est bâtie la ville nouvelle à laquelle on a donné le nom de *Barra* qui veut dire confluent. La ville nouvelle forme une espèce de triangle très irrégulier; elle est peu vivante; mais les maisons qui la composent sont toutes blanchies et en général bien entretenues.

Les rues de Sabará sont pavées, mais en pierres petites et inégales. Plusieurs de ces rues ont assez de largeur, je puis citer surtout la principale d'entre elles qu'on appelle rue droite (*rua direita*), quoiqu'elle fasse le zig-zag.

La forme des maisons est la même que partout ailleurs, elles sont presque carrées, et leurs toits, couverts en tuiles ont peu d'inclinaison. Plusieurs ont un étage et des fenêtres à carreaux de vitre. Celles

où l'on ne voit qu'un rez-de-chaussée sont généralement basses et petites. Les toits n'avancent point outre mesure au-delà des murailles des maisons ; les jalousies et le tour des croisées et des portes ne sont pas non plus, comme à Villa Rica, peintes en rouge foncé ; aussi la ville de Sabará n'a-t-elle point cet air de tristesse qu'offre la capitale de la province. L'intérieur des maisons où j'entrai me parut fort propre. Les lambris, les plafonds et les angles des appartemens sont peints, suivant l'usage ; les meubles, comme ailleurs, sont peu nombreux, mais ils sont moins antiques que ceux de Villa do Principe.

On compte dans Sabará cinq églises principales et quelques chapelles. L'église paroissiale dédiée à Notre-Dame de la Conception (*Nossa Senhora da Conceição*) est, à ce qu'il paraît, la plus ancienne de toutes<sup>1</sup>. Elle se trouve située dans la vieille ville, et est un monument de la richesse des premiers habitans de Sabará. Les dorures y ont été prodiguées avec la dernière profusion ; elle a des bas côtés garnis de chapelles, ce que jusqu'alors je n'avais vu nulle part ; et les arcades qui séparent ces bas côtés du chœur, sont chargées de sculptures gothiques et toutes dorées. Chaque côté du chœur est orné de trois tableaux qui représentent des traits de la vie de Jésus-Christ, et sont les meilleurs que j'eusse vus dans la province : je serais assez tenté de les attribuer à l'artiste auquel on doit les peintures de l'église d'Ouro Preto à Villa Rica.

<sup>1</sup> Suivant Pizarro, elle fut fondée en 1701.

Une des églises de Sabará dont je ne puis me dispenser de parler encore est celle *do Carmo*, située au-dessous de l'intendance de l'or et sur le même morne. Elle est bâtie en pierre, jolie dans l'intérieur, très-propre, ornée de beaucoup de dorures et bien éclairée. On peut dire en général des églises de la province des Mines, qu'elles sont tenues avec plus de propreté que les nôtres, et, si les arts n'y étalent aucun chef-d'œuvre, on n'y trouve généralement rien qui soit d'un goût bizarre et ridicule.

L'hôtel de l'intendance de l'or, vieux bâtiment à un étage, tombe en ruine; mais le jardin qui en dépend est assez joli pour le pays. Ce jardin est traversé dans sa longueur par une allée garnie, de chaque côté, d'une palissade d'orangers dont chaque pied passe dans un vase de terre rempli d'eau. On use de ce moyen pour empêcher les fourmis très communes sur le territoire de Sabará de monter sur les arbres et d'en dévorer les feuilles.

C'est au rez-de-chaussée de l'intendance qu'est le local consacré à la fonte de l'or. Ce local se compose de quatre ou cinq pièces très petites, fort basses, peu commodes et indignes d'un établissement qui a fourni à l'état des sommes si considérables. On suit à Sabará, pour la fonte de l'or, la même méthode qu'à Villa do Principe, et l'on accompagne cette opération des mêmes formalités<sup>1</sup>. L'intendance du Rio das Velhas rend au gouvernement infiniment moins qu'autrefois, cepen-

<sup>1</sup> Voy. ma *première Relation*, vol. I, p. 344.

dant elle a beaucoup plus d'importance que celle de Villa do Principe, et le produit du *quint* s'évaluait encore, en 1818, à deux arrobes d'or par trimestre. L'or des environs de Sabará est de 22 à 23 k., terme moyen. Suivant M. d'Eschwege, on comptait, de 1813 à 1815, cent quatre-vingt-dix-sept *lavras* (lavages d'or) dans les trois *termos* qui composent la *comarca* actuelle de Sabará, et par conséquent cette *comarca* comprenait, à l'époque dont il s'agit, plus de *lavras* que chacune des autres; car, si le tableau du voyageur allemand est exact, il n'y avait alors que cent quatre-vingt-treize *lavras* dans le ressort de l'intendance de Villa Rica; cent vingt-sept dans celui de S. João d'El Rei, quatre-vingt-dix-sept dans le Serro do Frio, et dix-sept sur Paracatu<sup>1</sup>.

Sabará possède quelques ponts et une fontaine d'eau excellente<sup>2</sup>. Outre la place dont j'ai déjà parlé, et qui fait partie de la vieille ville, on voit dans la ville nouvelle une autre place qui est assez jolie, quoique petite et irrégulière.

Il existe dans Sabará un grand nombre de tavernes, quelques boutiques de mercerie et d'étoffes; et, dans

<sup>1</sup> J'ai déjà donné ailleurs (*Voy. ma première Relation*, vol. I, p. 339), un extrait du tableau des *lavras* de Minas Geraes, publié par Eschwege; mais j'ai cru devoir revenir ici sur ce point, afin d'avoir l'occasion de relever une erreur qui s'est introduite dans ma citation; en effet, elle indique 184 *lavras* pour le ressort de l'intendance de Sabará, au lieu de 214, y compris ceux de Paracatu, et 167 pour S. João d'El Rei au lieu de 127. Je crains au reste, comme je le dirai ailleurs, que le tableau d'Eschwege ne soit pas complet.

<sup>2</sup> *Caz. Corag. Braz.*, I, 387.

la rue dite *do Fogo* (du feu), sont plusieurs maisons où l'on vend exclusivement du lard. Comme je l'ai dit, le commerce de Sabará se borne à la consommation intérieure, et cette ville n'exporte ni objets fabriqués, ni productions territoriales. Les relations mercantiles des environs se sont concentrées dans le village très florissant de S. Luzia, qui, situé à trois lieues de Sabará, près du Rio das Velhas, et à l'entrée du Sertão, est le véritable entrepôt de cette dernière contrée <sup>1</sup>.

Quoique fort chaud, le climat de Sabará n'occasionne cependant aucune espèce d'épidémie. La canne à sucre réussit très bien sur le territoire de cette ville, qui produit aussi avec abondance du riz, du maïs et des haricots <sup>2</sup>. A la mi-janvier, époque de mon séjour dans ce canton, j'y mangeai de très bons raisins; mais en juin et juillet, temps de la sécheresse, la vigne donne de nouveaux fruits qui ont encore un goût plus agréable que ceux de janvier, qui contiennent moins de parties aqueuses, mûrissent mieux, et ne pourrissent pas aussi facilement. Après la cueillette de la saison des pluies, les feuilles tombent; on taille la plante; on obtient, comme je l'ai dit, une seconde récolte en juin ou juillet, et une nouvelle taille prépare la première récolte de l'année suivante.

Pendant mon séjour à Sabará, je vis les principaux habitants de cette ville; je leur trouvai une politesse parfaite, des manières aisées et un bon ton; mais ils

<sup>1</sup> Voy. ma *première Relation*, vol. II, p. 334 et 357.

<sup>2</sup> Piz. *Mém. hist.*, VIII, p. 2<sup>de</sup>, 101.

me parurent moins affectueux que ceux de Tijuco. Il n'est point rare de rencontrer à Sabará des hommes qui ont reçu de l'éducation, et qui savent le latin; et une messe à laquelle j'assistai me prouva que l'on n'a pas, dans cette ville, moins de goût pour la musique que dans les autres parties de la province des Mines. Les hommes d'une certaine classe sont bien mis, et je remarquai même que les commis de l'intendance s'habillaient avec plus de soin et de propreté que ne le font souvent les employés de nos administrations.

Parmi les personnes que je vis à Sabará, je puis citer le professeur de grammaire latine, placé dans cette ville en vertu de la loi qui veut que chaque chef-lieu de *comarca* ait un maître de latin, payé par le gouvernement. Le professeur de Sabará était un homme bien élevé, qui avait pris ses degrés dans l'université de Coïmbre. Outre son cours gratuit de latin, il en faisait encore un de philosophie rationnelle et morale, dont il était payé par ses disciples, et il eut la bonté de me lire son discours d'ouverture. Le corps de l'ouvrage présentait une suite de lieux communs, assez bien arrangés, sur les avantages de la philosophie; mais l'exorde, dans lequel l'auteur remerciait les habitans de Sabará de l'hospitalité qu'il avait reçue d'eux, était d'une telle enflure, qu'en l'entendant, j'eus souvent de la peine à m'empêcher de rire. L'orateur aurait voulu avoir l'éloquence de Cicéron pour célébrer ses bienfaiteurs; il aurait voulu faire connaître l'accueil qu'il en avait reçu à l'univers entier, et avoir à sa disposition toutes les trompettes de la re-

nommée. Le professeur de Sabará ne faisait au reste que se conformer à ce goût pour l'emphase que les Portugais conservaient encore à cette époque. Les pièces de vers qu'on faisait souvent en l'honneur du roi Jean VI, étaient généralement empreintes de l'exagération la plus ridicule.

Je logeai dans la capitale du Rio das Velhas, chez M. JOSÉ TEIXEIRA, alors *juiz de fóra*, et intendant ou inspecteur de l'or. Je lui étais recommandé, et il m'accueillit parfaitement. M. Teixeira était un homme de quarante et quelques années, riche et d'une figure très douce. Né dans les Mines, il avait fait ses études à Coïmbre, et sa conversation était fort agréable. Il était impossible de jouir d'une réputation plus belle que M. José Teixeira; partout où on le connaissait on s'accordait à vanter son humanité, son désintéressement, sa candeur, son amour pour la justice, ses lumières et son attachement pour son pays <sup>1</sup>.

Je pris congé de ce magistrat respectable, pour me rendre à Villa Rica <sup>2</sup>, et je me dirigeai à peu près vers le sud-sud-est. Côtayant toujours le versant occiden-

<sup>1</sup> Depuis que le Brésil jouit de son indépendance, M. José Teixeira a été revêtu des emplois les plus importants.

<sup>2</sup> Itinéraire approximatif de Sabará à Villa Rica.

De Sabará à Henriques Brandão,	3 1/2 l.
— Cocho d'Agua,	3 1/2
— Anna de Sá,	4
— Rancho de José Henriques,	3
— Villa Rica,	3 1/2
	<hr/>
	17 1/2

tal de la grande Cordillère, ou même voyageant dans cette chaîne, je dus nécessairement parcourir une contrée fort montagneuse. J'ai dit ailleurs <sup>1</sup> que la Cordillère divisait la *région des forêts* de celle des *campos*; cependant les bois s'étendent jusque sur le versant occidental; car pendant les dix-huit lieues que je fis entre Sabará et Villa Rica, je traversai presque toujours des terrains couverts de bouquets de bois ou de pâturages de *capim gordura*, et ce fut uniquement par intervalle, que je vis des *campos* naturels plus ou moins analogues à ceux des environs de Barbacena <sup>2</sup>.

Dans ce voyage, je m'écartai peu du Rio das Velhas, remontant toujours vers sa source. A peu près depuis son origine jusqu'à *Jaguará*, lieu situé au-dessous de S. Luzia, le Rio das Velhas a fourni beaucoup d'or, et, dans un espace de plusieurs lieues, ses bords lavés et relavés mille fois, n'offrirent à mes regards que des amas de cailloux, résidu des lavages. Cette rivière fut appelée du nom qu'elle porte aujourd'hui (la rivière des vieilles), parce que des Paulistes qui chassaient aux Indiens, trouvèrent, dit-on, dans son voisinage, des femmes déjà anciennes de la nation des *Carijós*. Le Rio das Velhas prend sa source à quelques lieues de Villa Rica, près du village de

<sup>1</sup> Voy. ma première Relation et surtout mon Tableau de la végétation primitive dans la province de Minas Geraes, inséré dans les Annales des sciences naturelles, cahier de septembre 1831.

<sup>2</sup> Voy. ma première Relation, vol. I, p. 111 et 134.

*S. Bartholomeu*<sup>1</sup>. Il coule long-temps du sud au nord, puis il incline un peu vers l'occident; et, après avoir reçu dans son lit un grand nombre de ruisseaux et de rivières, il se jette dans le Rio de S. Francisco, au village de Barra. On prétend que jadis ses bords étaient pestilentiels comme ceux du Rio Doce; mais, ajoute-t-on, depuis que les bois voisins ont été détruits, et que l'air a pu circuler librement, le pays est devenu très salubre<sup>2</sup>.

A peu de distance de Sabará, je fus encore accueilli par la pluie qui tombait exactement tous les jours. Un ruisseau qui ordinairement n'est qu'un filet d'eau, était tellement grossi que j'eus de la peine à le passer.

Sur un morne élevé appelé *Morro do Marmeleiro* (montagne du cognassier), je vis une végétation différente de celle des alentours. C'était un *campo* naturel composé d'herbes au milieu desquelles s'élevaient de loin en loin quelques arbrisseaux. J'aperçus de très belles plantes sur cette montagne; mais la pluie m'empêcha de les recueillir.

A environ trois lieues S.-O. de Sabará, je passai par le village de *Congonhas de Sabará*<sup>3</sup>, chef-lieu

<sup>1</sup> *Caz. Corog. Braz.*, I, 384.

<sup>2</sup> Ce que je dis de l'insalubrité du Rio das Velhas n'est, je pense, applicable qu'à la partie de la rivière qui s'étend au-dessus de Jaguará.

<sup>3</sup> MM. Spix et Martius écrivent *Congonhas de Mato dentro*; mais je ne trouve point ce nom dans mes notes, et ce n'est pas non plus celui qu'indique Pizarro.

d'une paroisse dont la population s'élève à 1,390 individus<sup>1</sup>. Ce village est situé dans un fond par le 19° 20' lat. S., et le 332° 26' long., à 14 lieues de Marianna et 96 de Rio de Janeiro<sup>2</sup>. Son église, isolée comme le sont généralement celles de ce pays, est bâtie à l'une des extrémités d'une place assez régulière qui forme un carré long. Congonhas doit sa fondation à des mineurs attirés par l'or que l'on trouvait dans les alentours, et son histoire est celle de tant d'autres bourgades. Le précieux métal s'est épuisé; les travaux sont devenus plus difficiles, et Congonhas n'annonce actuellement que la décadence et l'abandon<sup>3</sup>.

Après avoir fait trois lieues et demie depuis la ville de Sabará, je m'arrêtai à une *fazenda* très belle qui porte le nom d'*Henriques Brandão*. J'y fus parfaitement accueilli par l'*alferes* (sous-lieutenant) PAULO BARBOSA que j'avais déjà vu à Sabará, et qui m'avait invité à passer quelques instans chez lui. La *fazenda* d'Henriques Brandão est bâtie à mi-côte, sur un morne qui domine la vallée où coule le Rio das Velhas. De la maison du maître, l'on découvre une vue charmante; mais il est fâcheux que cette maison ne soit pas tournée en face de la vallée. Celle-ci qui est fort large, fuit obliquement au milieu des mornes; la ri-

<sup>1</sup> Piz. *Mém. hist.*, VIII, p. 2<sup>de</sup>, 107.

<sup>2</sup> L. c.

<sup>3</sup> J'ai dit dans ma *première Relation*, (vol. I, p. 272), pourquoi je croyais devoir donner des détails sur des villages auxquels on ferait à peine attention, s'ils étaient situés en Europe.

vière y serpente parmi d'anciennes minières, et si, de distance à autre, elle se trouve cachée par les avances que les morues forment dans le vallon, elle reparaît bientôt, pour embellir un plan moins rapproché. Quelques maisons bâties çà et là et un pont qui traverse la rivière, répandent de la variété dans le paysage. La position de la *fazenda* d'Henriques Brandão fait, en quelque sorte, une exception; car, dans ce pays, les habitations sont ordinairement situées dans les fonds. Les meubles et la grandeur des appartemens dont les murs ont été peints indiquent assez l'aisance des propriétaires qui possèdent trois mines exploitées à ciel ouvert, et ont cent cinquante nègres (1818). L'une des mines est à côté de la *fazenda*, et c'est dans la cour même de l'habitation que se fait le lavage. Les terres et les pierres aurifères sont versées par une croisée dans un bâtiment où est un bocard ou moulin à pilon semblable à ceux que j'ai déjà décrits. Quand on juge que les pierres ont été suffisamment broyées, on jette l'espèce de sable qui en résulte sur une grande claie formée de bâtons transversaux disposés comme ceux de nos jalousies. Les parties qui passent à travers la claie sont lavées; et celles qui ne passent point sont remises dans l'auge du moulin pour être pilées une seconde fois.

Avant que je partisse d'Henriques Brandão, l'*alferes* Barbosa me mena dans son jardin qui est fort grand et arrosé de tous côtés par de petits ruisseaux. Ce jardin ne présente d'ailleurs autre chose que de vastes carrés où l'on cultive des légumes, et qui sont séparés

par des allées d'orangers et de différentes sortes de *jabuticabeiras*<sup>1</sup>. Telle est en général la manière dont sont plantés dans la province des Mines<sup>1</sup>, les jardins auxquels on donne le plus de soin.

A quelque distance d'Henriques Brandão, on traverse le village de *Santa Rita* qui domine le Rio das Velhas, et est une succursale de la paroisse de *S. Antonio do Rio acima* (S. Antoine de la partie supérieure de la rivière). Dans cet endroit, le chemin s'éloigne du Rio das Velhas, mais pour s'en rapprocher ensuite vers le village de S. Antonio.

Ce dernier village ne comprend qu'un petit nombre de maisons en mauvais état; mais on dit que ses alentours fournirent autrefois beaucoup d'or. La vue de la partie du village où se trouve située l'église, est fort agréable. Cet édifice a été bâti au bord du Rio das Velhas sur une espèce de petite place couverte de gazon et environnée de mornes. Des maisons sont éparses çà et là autour de la place. Le morne qui, au fond de cette dernière, fait face au Rio das Velhas, est revêtu de bois, et, vers le côté, un ruisseau s'épanche, en écumant, sur un large rocher arrondi.

Le jour où je quittai Henriques Brandão, j'allai faire halte à l'habitation de *Cocho d'Agua* (auge pour l'eau), qui en est éloignée de trois lieues et demie. Ce jour-là il ne plut qu'après mon arrivée; mais le lendemain l'eau commença à tomber presque au moment de mon départ. Le chemin était affreux, les

<sup>1</sup> Voy. ma première Relation, vol. II, p. 322.

nuages qui couvraient le ciel communiquaient à tout le paysage un air de tristesse, et sur les hauteurs le vent était très froid : alors je me rapprochais des sources du Rio das Velhas, et par conséquent le pays s'élevait toujours davantage. Dans ce canton, le sommet des mornes les plus hauts présente des pâturages naturels composés de Graminées et de sous-arbrisseaux ; mais, dans les lieux moins élevés, l'on voit toujours des *campos* artificiels entremêlés de bouquets de bois.

A environ trois lieues de Cocho d'Agua, je passai par le village de *Rio das Pedras* (ruisseau des pierres), situé sur une hauteur au-dessus du ruisseau qui lui donne son nom. L'église qui est bâtie entre deux rangs de palmiers, se découvre de loin, et produit un joli effet dans le paysage. Depuis que je m'étais remis en route, je n'avais vu que des bourgades qui annonçaient la décadence ; mais je n'en avais pas encore traversé qui fussent en aussi mauvais état que Rio das Pedras. La plupart des maisons de ce village ont été bâties avec soin, mais aujourd'hui presque toutes tombent en ruines et sont désertes. Comme Congonhas et S. Antonio, Rio das Pedras est le chef-lieu d'une paroisse ; ainsi, dans un espace d'à peine neuf lieues, j'avais traversé trois paroisses, ce qui prouve combien ce pays, aujourd'hui presque abandonné, fut jadis peuplé<sup>1</sup>. A très peu de distance de Rio das Pe-

<sup>1</sup> Selon Pizarro (*Mém. hist.*, VIII, p. 2<sup>de</sup>, 107), Rio das Pedras ou *N. S. da Conceição do Rio das Pedras* est situé à 8 l.

dras, je trouvais encore une autre paroisse, celle de *Casa Branca* dont je parlerai bientôt, et cette dernière, s'il faut en croire Pizarro, n'a qu'une lieue carrée de territoire, ce qui, dans le Sertão, ne formerait qu'une très petite *fazenda*.

Au lieu appelé *Piçarrão* ou peut-être *Pizarrão*, je retrouvai le Rio das Velhas que je n'avais pas aperçu depuis S. Antonio, et que je passai sur un pont assez mauvais, comme le sont presque tous ceux qui existent dans ce pays. C'est le pont de Piçarrão qui sert de limite à la *comarca* de Sabará et à celle de Villa Rica.

Je revis encore, à Piçarrão, les traces du travail des mineurs. Dans plusieurs parties de cette contrée, la terre a été entièrement dépouillée de l'or qu'elle contenait; mais, sur le bord même de la rivière, il y a, près d'*Anna de Sá*<sup>1</sup>, habitation où je fis halte et qui est située à quatre lieues de Cocho d'Agua, il y a, dis-je, des terrains qui jamais n'ont été exploités. Si le pays est pauvre et abandonné, ce n'est donc point qu'en aucun endroit il ne renferme plus d'or; c'est que les habitants n'ont pas aujourd'hui assez d'avances pour pouvoir le tirer de la terre. Ceux qui les ont précédés possédaient des esclaves; mais, sans prévoyance, ordinairement célibataires, ils ne mariaient point leurs nègres. Les esclaves sont morts avec les

de Marianna et 86 de Rio de Janeiro, par le 20° 13' lat. et 333° 24' long. Toute la paroisse, dit le même auteur, comprend 1,200 individus.

<sup>1</sup> Ce nom est celui d'une femme.

maîtres; ceux-ci n'ont laissé à leurs héritiers que des terres, sans aucuns moyens pour en tirer parti, et les habitans actuels de la contrée sont obligés de se borner à ces travaux faciles qui rendent si peu de chose au mineur. L'habitation de Cocho d'Agua où j'avais fait halte, à trois lieues et demie d'Henriques Brandão, fournit une preuve de ce que je viens d'avancer. Elle est à un étage, fort grande, entourée d'une large galerie, et a dans sa dépendance une *sesmaria* de terrain dont plusieurs parties renferment de l'or. Ce domaine fut légué à un nègre créole par un homme qui sans doute n'avait point d'héritiers naturels, mais cet homme ne laissa aucun esclave à son successeur, celui-ci aurait inutilement cherché à louer ses terres dans un pays où l'on peut avoir des terres pour rien, et il vivait dans l'indigence.

Les habitans du pays voisin d'Anna de Sá ne sont point dédommagés par les résultats de la culture, de l'impossibilité où ils se trouvent de tirer de leurs mines un parti avantageux. Leurs terres en effet sont fort peu productives; le maïs ne leur rend pas, m'a-t-on assuré, plus de vingt pour un, et les vivres qu'ils consomment viennent en grande partie des bords très fertiles de la rivière de *Parapéba*, l'un des affluens du S. Francisco.

Le meilleur moyen de tirer parti des environs d'Anna de Sá, et en général du territoire qui s'étend de cette habitation jusqu'à Sabará, serait de faire, dans tout ce pays, des élèves de chevaux et de bêtes à corne, ainsi que l'ont déjà tenté quelques proprié-

taires. Cette contrée présente d'excellens pâturages, et, comme celle qui est située entre Villa Rica et Villa do Principe, elle me semble même sous quelques rapports plus favorable que le Sertão à l'éducation du bétail ; car l'eau n'y est point rare comme dans le Désert, et l'herbe des *campos* n'y sèche jamais entièrement. Cependant, il faut l'avouer, le Sertão aura toujours sur les environs de Sabará, Villa do Principe et Villa Rica, un avantage immense ; celui de posséder des terrains salpêtrés qui remplacent les rations de sel qu'on est forcé de donner aux bestiaux dans les Geraes <sup>1</sup>, et que le *capim gordura* rend peut-être plus nécessaire que toute autre espèce de pâturage, parce que, s'il engraisse les animaux, il tend aussi à les affaiblir <sup>2</sup>. Je ne connais point de remède à cet inconvénient ; mais le gouvernement pourrait le rendre moins sensible, en faisant baisser le prix du sel. Pour cela, il faudrait que l'on prît des mesures efficaces, afin de rendre le Rio Doce navigable, ou du moins que l'on supprimât les droits que paient à Malhada, les produits des salines de Bahia et Fernambouc <sup>3</sup>. Ces mesures entraîneraient sans doute des sacrifices momentanés ; mais l'état en serait dédom-

<sup>1</sup> On entend souvent par *Geraes* l'ancien pays des Mines proprement dit, la partie la plus essentiellement aurifère, c'est-à-dire à peu près le nord-est de la *comarca* de S. João d'El Rei, la *comarca* de Villa Rica, le Serro do Frio, l'est de la *comarca* de Sabará.

<sup>2</sup> Voy. ma première Relation, vol. I, p. 195.

<sup>3</sup> Voy. ma première Relation, vol. II, p. 387, 412.

magé bientôt par la prospérité qu'acquerrait un pays aujourd'hui presque abandonné, et par les impôts que l'on paierait pour le bétail, les chevaux et les cuirs.

Au-delà d'Anna de Sá et même depuis S. Antonio do Rio acima, le *capim gordura* devient rare; ce sont d'autres Graminées qui, dans les *campos artificiels*, couvrent la terre, et moins ambitieuses que le *Tristegis glutinosa* (ou mieux *Melinis minutiflora*), elles laissent plusieurs espèces de plantes et principalement une Synanthérée à fleurs peu apparentes, croître çà et là au milieu d'elles. Quelques mornes sont presque uniquement revêtus d'une Rubiacée (*Spermacoce polygonifolia* N. ), qui malheureusement est fort commune aux environs de Villa Rica, et qui aussi peu goûtée du bétail que la Composée appelée *mata pasto*, avec laquelle on la trouve souvent, rend inutiles, comme le *Gentiana lutea* de nos montagnes, les espaces immenses dont elle s'empare <sup>1</sup>. A environ deux lieues et demie d'Anna de Sá, je passai par un village qui est encore le chef lieu d'une paroisse, celui de *Casa Branca* (maison blanche), ou *S. Antonio da Casa Branca*, situé à 4 lieues N. de Villa Rica, 6 de Marianna, et 84 de Rio de Janeiro, par le 20° 2' lat., et le 332° 36' long. <sup>2</sup>. Ce village a été bâti sur un morne, au-dessus du Rio das Velhas, qui n'est plus ici qu'un faible ruisseau. Casa Branca me parut peu

<sup>1</sup> Voy. la note M à la fin du volume.

<sup>2</sup> *Mém. hist.*, VIII, p. 2<sup>de</sup>, 95.

considérable, et est dans le même état de ruine et d'abandon que tant d'autres bourgades. Autrefois l'on tirait à Casa Branca beaucoup d'or du Rio das Velhas; mais cette rivière ne fournit plus rien aujourd'hui, et les habitans qui restent encore dans le village, vivent du chétif produit de quelques terres environnantes.

J'entrai dans l'église de Casa Branca, qui est construite en pierres et assez jolie. Alors on était occupé à y creuser la fosse d'une femme dont on avait exposé le corps au milieu de l'église. Suivant la coutume du pays, le cercueil n'était point fermé; le corps était habillé et la figure découverte. Les personnes d'une condition inférieure sont ordinairement enterrées hors des églises; les autres le sont généralement dans les églises elles-mêmes. L'usage des épitaphes est presque inconnu. Il n'en est pas des enterremens comme des baptêmes qu'on n'administre que dans les églises paroissiales ou dans les succursales qui les remplacent; ni comme des mariages qui peuvent à la vérité, se faire dans toutes les églises, mais avec la permission des curés: la seule volonté des défunts, exprimée dans leur testament, suffit pour déterminer le lieu où ils doivent être inhumés. Lorsqu'il se fait dans les succursales (*igrejas filiaes*) des enterremens, des mariages ou des baptêmes, la moitié des rétributions appartient à l'église paroissiale (*igreja matriz*).

D'Anna de Sá, j'allai faire halte au *Rancho de José Henriques*, qui est situé à trois lieues de cette habitation et à trois lieues et demie de Villa Rica.



## CHAPITRE VII.

SÉJOUR DANS LES ENVIRONS DE VILLA RICA. — DE  
L'ÉDUCATION DU BÉTAIL. — DIVERSES MESURES  
ADMINISTRATIVES.



Séjour au *Rancho de José Henriques*. Climat de ce canton. Ses productions. S. Bartholomeu et les confitures de coings. — Éducation du bétail; nécessité de lui donner du sel; les vaches ne fournissent point de lait, quand elles n'ont plus leurs veaux. — Chemin de José Henriques à Villa Rica. Entrée de cette ville. Un négociant français. — Promenade à Marianna. Rencontre; souvenirs de la patrie — *Ferranico* ou petit éié; son influence sur les récoltes. — Manteaux de chaume. — Plan relatif à l'exploitation des mines d'or. — Déclaration exigée des propriétaires. — Mesures contre les vagabonds.



J'AI dit que j'avais laissé à Boa Vista, chez le capitaine João José de Abreu, plusieurs de mes mulets avec une partie de mon bagage. Je les envoyai chercher par mon nouveau muletier, Manoel Soares, et, pour attendre son retour, je m'établis au Rancho de José Henriques, gardant avec moi Prégent, le Botocudo et mon nouveau *tocador*. Sur la route de Sabará à Villa Rica, le Rancho de José Henriques était le plus voisin de cette dernière ville; cependant il n'offrait pas la moindre ressource pour les besoins de la vie; l'on n'y trouvait ni haricots, ni lard, ni riz, ni maïs, et j'étais

logé dans une petite chambre où il ne faisait pas clair, où je n'avais pas la place de m'en retourner, et où l'eau tombait de tous les côtés. Si je n'allais point m'établir à Villa Rica, c'est qu'il n'y a dans le voisinage de cette ville que de très mauvais pâturages où fort souvent on vole les mulets. Par une bizarrerie que je ne saurais m'expliquer, le voyageur trouve ordinairement plus d'embarras et moins de commodités aux portes des villes du Brésil que dans les lieux les plus déserts.

Le pays où est situé José Henriques, étant fort élevé, n'a pas une température très chaude. Les pommiers et les cognassiers y donnent beaucoup de fruits, et la récolte des coings est même d'une très grande importance pour le village de S. Bartholomeu, chef-lieu de paroisse, situé à une lieue et demie de José Henriques<sup>1</sup>. Il n'est, m'a-t-on assuré, personne à S. Bartholomeu qui n'ait un verger planté de cognassiers et de quelques pommiers; les habitans font avec leurs coings une confiture très renommée, la mettent dans des boîtes carrées, faites avec un bois blanc et léger qu'on appelle *caixeta*<sup>2</sup>, et non-seulement ils vendent ces boîtes à Villa Rica et dans les environs, mais encore

<sup>1</sup> Suivant les mathématiciens portugais cités par d'Eschewege, S. Bartholomeu est situé par le 20° 21' lat.

<sup>2</sup> Le savant Freycinet a écrit *cachete*, et je crois cette orthographe, que j'avais moi-même suivie dans mes notes, très conforme à la prononciation. Mais *caixeta* adopté par Pizarro ne l'est guère moins, et me paraît beaucoup plus rationnel, car le mot dont il s'agit ne peut venir que de *caixa*, caisse, boîte.

ils en font des envois à Rio de Janeiro. J'ai mangé des confitures de S. Bartholomeu : elles ont peu de transparence , l'on n'a pas le soin d'en ôter les pepins et les cœurs ; mais d'ailleurs elles ont un goût presque aussi agréable que le fameux cotignac d'Orléans. Les coings que l'on cueille dans ce pays se rapprochent moins de la forme d'une poire que de celle de la pomme, et n'ont pas , à beaucoup près , la même acidité que les nôtres. Quant aux pommes, je suis persuadé qu'elles seraient très bonnes , si on les laissait mûrir ; mais on a la mauvaise habitude de les cueillir encore vertes. Ce n'est pas seulement , au reste , à S. Bartholomeu que l'on élève des pommiers ; on en plante encore dans plusieurs endroits voisins de Villa Rica , et entre autres dans la Serra de Capanéma.

Les pâturages montagneux de tout le pays voisin de José Henriques sont très propres à l'éducation du bétail ; les vaches y sont généralement d'une belle race, et je trouvai le lait de celles de mon hôte aussi crémeux que le meilleur laitage de nos vaches de France. Il n'y a cependant pas long-temps que les habitans du *termo* de Villa Rica ont commencé à élever des bêtes à cornes. Ils ne songeaient autrefois qu'à chercher de l'or, et négligeaient les occupations rurales ; mais l'épuisement des mines ou la difficulté d'en tirer parti les a obligés à chercher d'autres sources de richesse. Lors de mon voyage, un colon voisin de José Henriques possédait déjà plus de mille bêtes à cornes, et fabriquait de la viande sèche ; d'autres propriétaires faisaient du beurre, et si une partie des fromages qui se vendent à Villa

Rica vient de S. João d'El Rei, une autre partie est le produit des vaches des environs mêmes de la capitale des Mines.

Dans ce pays, comme dans le Sertão et tout le reste du Brésil, l'on n'a point d'étables ; on ne fait point garder les bestiaux, ils errent nuit et jour au milieu des pâturages, et lors même que les vaches viennent de mettre bas, leur unique nourriture est toujours celle qu'elles trouvent elles-mêmes dans la campagne. La seule dépense que l'on fasse pour le bétail, c'est de lui donner du sel, parce que, hors du Sertão, il ne se trouve plus de terrains salpêtrés<sup>1</sup>. Pour engraisser et conserver leur santé, les bêtes à cornes ont un besoin indispensable de sel, et elles sont extrêmement friandes de cette substance. Tous les quinze jours, les propriétaires un peu aisés font prendre à leurs vaches une portion de sel délayée dans de l'eau, et les gens les plus pauvres leur en donnent au moins lorsqu'elles mettent bas. L'espèce de dépendance où le goût du sel met les bestiaux, leur fait perdre quelque chose des mœurs sauvages qu'ils contracteraient nécessairement par l'habitude de vivre nuit et jour loin des habitations, et lorsqu'une vache s'est enfuie, le désir de retrouver sa ration de sel accoutumée, la ramène bientôt vers son maître. C'est en général quand les veaux ont

<sup>1</sup> Si ce qu'on m'a dit à Passanha est vrai, il paraîtrait qu'il y a dans ce lieu quelques terres salpêtrées, puisque c'est, assure-t-on, avec cette espèce de terre que les Botocudos assaisonnent leurs alimens (Voy. ma *première Relation*, vol. H, p. 168).

atteint l'âge d'un an que l'on commence à leur accorder du sel<sup>1</sup>. On ne tue jamais les bêtes à cornes avant cet âge; aussi ne sait-on pas ce que c'est que la chair de veau proprement dite.

Dans toute la province des Mines, les vaches n'ont du lait que lorsqu'elles allaitent leurs veaux, et si ces derniers viennent à mourir, les mamelles de la mère se tarissent bientôt<sup>2</sup>. L'intendant des diamans, M. da Camara, avait fait des expériences pour tâcher d'obtenir du lait des vaches, lors même qu'elles sont privées de leurs petits; mais les tentatives de ce zélé savant n'avaient eu aucun succès. Le propriétaire est donc obligé de partager le lait de ses vaches avec les veaux, et comme on ne remplace par aucun breuvage, par aucune nourriture particulière, ce qu'on retranche à ces derniers, ils sont généralement d'une maigreur extrême. D'après ceci, il est clair que l'on est obligé de tenir les veaux habituellement éloignés de leurs

<sup>1</sup> Le Brésil n'est pas la seule partie de l'Amérique où, pour conserver les bestiaux, on soit obligé de leur donner du sel. M. Roulin dit la même chose de ceux de la Colombie. (*Rech. anim. dom.* dans les *Ann. sc. nat.*, XVI, 20.)

<sup>2</sup> En parlant, dans ma première Relation, des bestiaux du Désert, j'ai malheureusement omis de rapporter ces particularités qui eussent expliqué plus facilement pourquoi les vaches donnent si peu de lait à S. Eloi, Formigas, etc. — M. Roulin dit aussi que les vaches de la Colombie ne donnent du lait que quand elles ont leurs veaux. (*Rech. an. dom.* dans les *Ann. sc. nat.*, XVI.) Si, comme on me l'a assuré, il en était de même en Portugal, les vaches passant au Brésil n'auraient eu, sous le rapport du lait, aucune modification à éprouver dans leur organisation.

mères. Jusqu'au moment où ils commencent à paître, on les rapproche des vaches deux fois par jour; mais quand ils peuvent manger, on ne les laisse plus téter qu'une seule fois. Outre ce qu'on réserve pour la nourriture de leurs veaux, les vaches des environs de Villa Rica donnent communément quatre bouteilles de lait par jour, et, lors de mon voyage, une vache qui fournissait cette quantité se vendait généralement de 8 à 10,000 reis (50 à 62 fr. 50 c.). Les vaches de ce pays sont donc bien meilleures laitières que celles des environs de S. Eloi et Formigas dans le Sertão<sup>1</sup>, probablement même celles de tout le Désert; et cela tient non-seulement à ce que les pâturages des environs de Villa Rica ne sèchent jamais entièrement, et que l'eau y est abondante; mais sans doute encore à ce que le sel ne saurait fatiguer les organes digestifs des bœufs comme la terre salpêtrée.

Durant mon séjour au Rancho de José Henriques, j'allai plusieurs fois à Villa Rica. Jadis on prenait soin du chemin qui conduit à cette ville, parce que c'est aussi celui de *Cachoeira* où les gouverneurs de la province possédaient une maison de plaisance. Quelques parties de ce chemin ont été pavées; dans d'autres, les terres sont soutenues par un mur, et à peu de distance de José Henriques, il existe une fontaine en pierre. Mais comme les gouverneurs ont abandonné leur maison de campagne, on a cessé d'entretenir la route, et elle est devenue affreuse. Ce ne sont partout

<sup>1</sup> Voy. ma *première Relation*, vol. II, p. 319.

que des fondrières, des pierres amoncelées, des rochers glissants, et il est difficile de concevoir comment les chevaux et les mulets ne s'y cassent pas les jambes. Les routes les plus mauvaises de toute la province, sont celles qui avoisinent la capitale, et cela n'est pas étonnant, puisqu'elles sont nécessairement les plus fréquentées, et qu'on ne prend pas la peine de les entretenir.

Pendant long-temps le chemin de José Henriques à Villa Rica monte toujours, et suit à mi-côte de hautes montagnes qui portent le nom de *Serra de Villa Rica*. De là le voyageur découvre au-dessous de lui une vaste étendue de mornes qui présentent de larges ondulations, et qui sont couverts de pâturages et de bois d'un vert obscur. D'ailleurs l'on ne découvre aucun point sur lequel l'œil puisse s'arrêter avec plaisir, et à peine aperçoit-on dans le lointain une couple de *fazendas* : partout la monotonie la plus fatigante. Les gens du pays prétendent voir le haut de l'église de S. Bartholomeu, mais il me fut impossible de le distinguer.

Après avoir beaucoup monté, l'on descend à peu près jusqu'à Villa Rica, et c'est alors principalement que le chemin devient effroyable. Toutes les montagnes que l'on aperçoit sont couvertes d'arbrisseaux serrés et d'un vert sombre, sans cesse coupés par les nègres pour les besoins des habitants. Ces arbrisseaux remplacent des bois vierges que les premiers mineurs avaient brûlés pour découvrir le pays, et dans quelques endroits pour planter du maïs. Le sol est entièrement ferrugineux et très stérile.

A peu de distance de Villa Rica, on découvre une petite partie de cette ville. Les maisons qui font face au chemin, la plupart à un étage et nouvellement blanchies, donnent l'idée la plus favorable du chef-lieu de la province; mais on est bientôt détrompé, lors qu'arrivant dans la ville par la rue dite *das cabeças* (des têtes), on voit des maisons mal entretenues dont les portes et les fenêtres sont peintes en rouge et au-delà desquelles les toits se prolongent démesurément. La rue *das cabeças* est en grande partie habitée par des maréchaux et par des marchands de comestibles, ce qui ne doit point étonner, puisqu'un grand nombre de caravanes entrent dans la ville par cette rue.

La première fois que je me rendis de José Henriques à Villa Rica, je m'empressai d'aller chez M. d'Eschewege qui m'avait si parfaitement accueilli à mon premier passage; je ne le trouvai malheureusement point, et j'appris qu'il était parti pour Rio de Janeiro dans le dessein de faire adopter par le roi un nouveau plan relatif à la manière d'exploiter les mines d'or. Je me présentai également chez le gouverneur de la province; on ne me reçut point parce qu'il était incommodé; mais son aide-de-camp me fit sentir que je ne devais pas différer à renouveler ma visite. Je retournai donc le lendemain au palais, et le gouverneur m'accueillit avec une extrême bienveillance. Un des principaux personnages de la ville que j'allai voir le même jour me fit aussi beaucoup de politesses, et m'assura plusieurs fois, suivant l'usage du pays, que sa maison m'appartenait (*esta casa he sua*): je venais de loin,

et j'aurais mieux aimé, je l'avoue, que cet homme fût plus économe de belles phrases, et qu'il m'offrît quelques rafraîchissemens.

Je trouvai à Villa Rica un négociant français qui était venu s'y établir momentanément, et qui paraissait assez satisfait d'avoir pris ce parti. Il avait fait de Villa Rica un point central d'où il s'était étendu jusqu'à S. João d'El Rei, et il se proposait d'aller dans le Serro do Frio. Il était obligé de vendre en détail pour pouvoir trouver le débit de ses marchandises, et en cela au reste il ne faisait que suivre l'exemple des commerçans du pays, parmi lesquels il ne s'en trouve pas un seul qui vende uniquement en gros. M. Lezan, c'est ainsi que s'appelait le compatriote que j'eus le plaisir de rencontrer à Villa Rica; M. Lezan, dis-je, était le premier négociant français qui eût paru dans cette contrée<sup>1</sup>.

Je voulais profiter de mon séjour au Rancho de José Henriques, pour monter à la Serra d'Itacolumi<sup>2</sup>,

<sup>1</sup> Mes amis MM. Goutereau de Paimbeuf et David Chauvet de Genève sont, si je ne me trompe, les premiers négocians étrangers qui aient pénétré dans les Minas Novas; ils y étaient en 1818.

<sup>2</sup> On a écrit qu'*Itacolumi* ou *Itaculumi* venait d'*ita* pierre et *columi* fils en bas âge ou petit garçon. *Ita* veut réellement dire pierre; mais *columi* n'appartient ni à la *lingua geral* ni au dialecte guarani; ce mot est une corruption de *corumi* ou *corumim* ou bien de *conûmi* qui, les premiers, dans le *lingoa geral* et le second, en guarani, signifient, non un petit garçon, mais un jeune homme. Il faut bien se donner de garde de confondre l'Itacolumi de Villa Rica avec une autre montagne

montagne qui domine Villa Rica, et est élevée, suivant M. d'Eschewege de 950 toises au-dessus du niveau de la mer. L'erreur d'un guide fit avorter mon projet; mais je dus à l'ignorance de cet homme le plaisir de revoir la ville de Marianna. J'étais sur le point d'y entrer, quand je fus surpris par un orage. Je me refugiai dans une maison située sur le bord du chemin, et je fus parfaitement reçu par le propriétaire. Un de ceux qui étaient présents m'adressa la parole en français, et parlait si bien cette langue que je ne pus m'empêcher de lui demander s'il avait voyagé en France; mais il me répondit que non. Je soupçonnai alors que cet homme pouvait avoir été élevé dans la maison d'éducation qu'avait formée en Portugal D. Marquet<sup>1</sup>, ancien supérieur du collège

qu'on appelle également *Itacolumi* et qui se trouve dans le voisinage de Marianna. Cette dernière montagne est beaucoup moins élevée que l'autre au-dessus du niveau de la mer; sa surface présente une terre rouge et argilleuse, et sa végétation se compose presque uniquement de ces fougères qui ont coutume de remplacer les bois vierges. Le chemin qui va de Villa Rica au *Presidio de S. João Baptista* où est un division militaire, passe sur l'*Itacolumi* de Marianna.

<sup>1</sup> Dom Alphonse-Jean-Baptiste Marquet, bénédictin de la congrégation de S. Maur, dernier supérieur du monastère et de l'ancien collège royal et militaire de Pontlevoy, réunissait à de hautes vertus, une âme forte, des connaissances aussi étendues que variées et le talent si difficile de diriger la jeunesse. Il avait travaillé à l'*Art de vérifier les dates*, et composé en outre une *Grammaire allemande*. Forcé, vers 1792, de quitter le collège de Pontlevoy, il se retira en Portugal, et y fonda une maison d'éducation. Il entra en France sous le gouvernement

de Pontlevoy; je fis part de ma conjecture à celui qui en était l'objet, et j'appris que je ne m'étais point trompé. J'avais passé à Pontlevoy les premières années de mon enfance, et j'avais eu D. Marquet pour maître. Rencontrer un de ses élèves si loin de la France, c'était pour moi, comme si j'eusse retrouvé un camarade. Quand on parcourt des contrées lointaines, on saisit avidement tout ce qui peut réveiller le souvenir si doux de l'enfance et de la patrie : une plante, un insecte même qui rappellent ceux du pays où l'on a reçu le jour, on ne saurait les voir sans quelque attendrissement.

Malgré le plaisir que j'avais à entendre parler le français dans l'intérieur du Brésil, je dois pourtant convenir qu'à l'époque de mon voyage, notre langue était souvent dangereuse pour les Portugais. Ils ne lisaient en général que nos mauvais livres; ils y puisaient un grossier épicurisme, et remplissaient leur esprit *de ces théories de droit absolu, de ces généralités vagues de la fin du dix-huitième siècle, qui portent la mort dans leur sein*<sup>1</sup>.

consulaire, et établit à Orléans un pensionnat qui eut le plus grand succès. Comme on voulut le soumettre à quelques réglemens universitaires qui contrariaient ses vues, il se retira à Paris où il se livra d'abord à la culture des lettres; mais le désir de se rendre utile le décida bientôt à accepter des fonctions curiales. Après les cent jours, on le mit à la tête d'une maison d'éducation que l'on avait fondée pour les enfans des chevaliers de S. Louis, et, il mourut dans ce nouveau poste, le 12 octobre 1817.

<sup>1</sup> Expressions du *Globe* du 5 août 1830.

En revenant de Marianna, je passai quelques jours à Villa Rica, et j'y fus contrarié par le temps le plus effroyable. La fin de 1817 et le commencement de 1818 furent excessivement pluvieux; mais dans tout ce pays, comme à Tijuco, on jouit ordinairement, au mois de janvier, d'une quinzaine de jours du temps le plus serein. Cet intervalle, que l'on appelle petit été ou *veranico*, est extrêmement agréable, surtout dans les pays élevés, et rappelle, dit d'Eschewege, la fin de l'été, telle qu'elle est souvent en Allemagne<sup>1</sup>. Il n'y a personne qui ne sente que le petit été doit avoir sur les récoltes une très grande influence; il en a surtout sur celle des haricots qui, ayant été plantés en septembre ou en octobre, doivent mûrir depuis la fin de décembre jusqu'à celle de janvier<sup>2</sup>. On a aussi observé que les grains de maïs étaient mieux nourris et plus farineux, lorsque le *veranico*, succédant à de longues pluies, arrivait après la floraison de la plante, au moment où les jeunes semences commencent à se gonfler.

Pour se garantir de l'eau, les hommes d'une certaine classe portent des parapluies ordinairement couverts de toile de coton, étoffe qui résiste mieux que la soie à la rencontre des épines et des branchages. Quant aux nègres, ils se préservent de la pluie avec des espèces de manteaux assez pittoresques, faits avec les feuilles très longues et fort sèches d'une Graminée ou

<sup>1</sup> Journ., I, 49.

<sup>2</sup> I. c.

Cypéracée, que l'on appelle *capim mumbéca*, et qui croît dans les lieux élevés. Dans le Sertão, ce sont les feuilles du palmier *bority* que l'on emploie au lieu du *capim mumbéca*.

Avant de quitter le Rancho de José Henriques, j'eus encore le plaisir de revoir le baron d'Eschewege qui ne me témoigna pas moins d'amitié qu'à mon premier voyage. Son plan relatif à la manière d'exploiter les mines venait d'être adopté par le gouvernement ; des compagnies devaient se former, et c'était M. d'Eschewege lui-même qui devait les diriger. Beaucoup plus anciennement, M. Manoel Ferreira da Camara Betencourt e Sá, intendant des diamans, avait été chargé de présenter au roi un projet de règlement pour les mines d'or du Brésil. Ce savant avait choisi parmi les lois allemandes ce qu'il y a de meilleur sur l'exploitation des mines, et il avait eu soin de modifier ce qui ne pouvait convenir à sa patrie. Son projet fut adopté dès 1803, mais n'eut point force de loi. Ce fut, si je ne me trompe, ce même projet que revisa M. d'Eschewege ; il y fit des changemens, et, comme je l'ai dit, le nouveau plan fut agréé par le ministre ; mais je ne crois pas qu'il ait jamais été mis à exécution.

A la même époque, le gouvernement voulait exiger des Mineiros qu'ils fissent la déclaration des terres dont ils se disaient possesseurs, et qu'ils exposassent à quels titres la possession leur était acquise. Cette mesure se rattachait peut-être à des plans de colonisation dont le ministre d'alors, M. THOMAZ ANTONIO DE VILLANOVA E PORTUGAL, était infatué, et dont quel-

ques-uns furent exécutés d'une manière si absurde. Mais ce qu'il y a de certain, c'est que la mesure en elle-même pouvait avoir un but d'utilité très réelle dans un pays qui, après avoir été dans l'origine exposé au désordre et à l'anarchie, se trouve aujourd'hui partagé entre un si petit nombre de maîtres, et où il serait si avantageux d'attirer de nouveaux habitants. Quoi qu'il en soit, au reste, des avantages que pouvaient avoir les déclarations dont il s'agit et leur but véritable, je crois qu'elles eurent aussi peu de suite que les plans de MM. da Camara et d'Eschewege sur la minération.

Lorsque j'étais au Rancho de José Henriques, on s'entretenait aussi des sages mesures que le gouvernement venait de prendre pour réprimer le vagabondage, et des ordres que l'on avait donnés aux commandans de visiter les passeports des voyageurs qui traverseraient les villages. Déjà plusieurs fois on avait tâché de diminuer le nombre des vagabonds (*vadios*) qui sont le fléau de la province des Mines; mais des nuées d'oisifs reparaissaient toujours, favorisés par la molle condescendance des propriétaires; et je suis persuadé que les ordres donnés, de mon temps, contre les *vadios* auront eu aussi peu de suite que tant d'autres mesures administratives; car, lorsque je repassai un an plus tard par la province des Mines, on ne disait pas qu'il y eut moins de vagabonds qu'auparavant. Les combinaisons les plus heureuses doivent nécessairement échouer contre la difficulté de faire exécuter les ordres du gouvernement dans un pays où une population

si faible se trouve disséminée sur une aussi grande surface.

Il y avait déjà près de quinze jours que j'étais au Rancho de José Henriques, lorsque mon muletier arriva de Boa Vista avec mes mulets et mes collections. Bientôt je pris congé de mon hôte, le bon Miguel, qui, quoique très pauvre, ne me fit rien payer pour la chambre qu'il m'avait cédée, et je me remis en route.

---

---

CHAPITRE VIII.

CONGONHAS DO CAMPO. — L'ÉGLISE DE N. S. BOM  
JESUS DE MATOSINHOS. — LES FORGES DE PRATA.  
— FUIITE DE FIRMIANO.

---

Départ du Rancho de José Henriques. — Village de *Cachoeira*. — L'auteur s'égare. — Description du pays voisin de *Congonhas do Campo*. Causes des différences que présente la végétation dans la province des Mines. — Village de *Congonhas do Campo*. — L'église de *N. S. Bom Jesus de Matosinhos*. — Les forges de *Prata*. — L'Indien Firmiano disparaît. L'auteur se met à sa poursuite et le cherche inutilement dans les environs de *Congonhas* et de *Villa Rica*. *Capitães do mato* ; nègres fugitifs. On retrouve Firmiano.

---

DANS un espace de six lieues, entre José Henriques et *Congonhas do Campo*, s'étend à l'orient de la grande chaîne, et à peu près du nord au sud-sud-est, un pays qui, d'abord très montagneux, le devient de moins en moins, à mesure que l'on approche de ce dernier village. L'on commence par traverser des *capoeiras* ; mais bientôt l'on entre dans des *campos* naturels, qui, comme ceux des hautes montagnes ou des environs de Barbacena, présentent des Graminées généralement très fines, entremêlées de sous-arbrisseaux. Ainsi que cela a généralement lieu dans les pays où l'on observe

ce genre de végétation, des bouquets de bois (*capões*) s'élèvent dans les enfoncemens et sur les pentes très abritées : c'est là que les cultivateurs font leurs plantations <sup>1</sup>.

A une lieue de José Henriques, par le 20° 22' lat. S., et le 332° 20' long., se trouve le village de *Cachoeira* ou *N. Sra. de Nazareth da Cachoeira do Campo*, chef-lieu d'une paroisse qui comprend trois succursales et une population de plus de 2,180 individus <sup>2</sup>. Cachoeira a été bâti sur le penchant de deux colines opposées, et se compose de maisons écartées les unes des autres. Les gouverneurs de la province avaient autrefois, dans ce village, une maison de plaisance que l'on nomme encore aujourd'hui *palacio*; mais ils l'ont abandonnée, et il paraît que, lors de mon voyage, on allait la mettre à l'enchère. Cachoeira doit sans doute sa fondation à des mineurs; car l'on voit dans ses alentours, des excavations profondes qui n'ont eu pour but que l'extraction de l'or.

Recueillant beaucoup de plantes, je restai en arrière. Je m'étais mal entendu avec mon muletier, et au-delà du lieu appelé *Lagoa*, je suivis une autre route que lui. Je descendis d'abord par un chemin très difficile dans un ravin profond; puis, ayant gravi la côte qui fait face à celle que je venais de descendre, je me trouvai dans un pays élevé, au milieu des montagnes. Je n'apercevais plus que d'immenses pâturages;

<sup>1</sup> Voy. ma première Relation, vol. I, p. 212.

<sup>2</sup> Piz. Mém. hist., vol. VIII, p. 242, 94.

mille sentiers formés par les bestiaux se croisaient en tous sens, et des nuages épais m'annonçaient un orage. Ayant erré çà et là, afin de découvrir une maison, je fus enfin assez heureux pour en voir une dans le lointain. Je me dirigeai de ce côté, et j'arrivai à une habitation. Un vieillard décrépît était assis devant la porte à l'abri de son toit, et récitait ses prières un rosaire à la main. Je le priai de me donner un guide, mais n'ayant obtenu de lui que des paroles pleines de dûreté, je perdis patience, et j'exprimai avec vivacité toute mon indignation. Je voyais de loin une autre demeure; je m'y rendis, et le propriétaire m'offrit de me conduire à l'habitation de *Francisco da Costa* où j'étais convenu avec mon muletier que nous coucherions. La nuit me surprit bientôt; cependant je ne tardai pas à reconnaître que nous suivions le chemin par lequel j'avais déjà passé. Quand nous arrivâmes vers le fond du ravin dont j'ai parlé tout à l'heure, l'obscurité était telle qu'il eût été absolument impossible de distinguer aucun des objets dont nous étions environnés. Pendant le jour, ce chemin m'avait déjà paru affreux; de nuit il me semblait cent fois plus effroyable encore. J'avancais avec une extrême précaution, tenant mon mulet à la bride; mais cet animal qu'entraînait la rapidité de la pente, me poussait continuellement, et j'avais à craindre qu'il ne tombât sur moi. Parvenu au fond du ravin, je trouvai un ruisseau, et, pour gagner l'autre rive, je montai sur mon mulet; celui-ci refusa d'aller plus loin; il se jeta sur le côté, et je vis l'instant où j'allais rou-

ler avec lui dans quelque précipice. Je fus cependant assez heureux pour échapper à ce danger, et j'arrivai sans accident à la maison de Francisco da Costa qui fait partie du canton appelé *Lagoa*, et devant laquelle j'avais déjà passé sans m'en être douté. Je n'y trouvai point mes gens; mais j'y fus accueilli avec une hospitalité aimable.

Je repartis le lendemain matin, et, à peu de distance de la maison de Francisco da Costa, je trouvai, au pied d'une montagne, le petit lac (*lagoa*) qui donne son nom à tout le canton. Près du lieu appelé *Pires*, je rencontrai mon muletier, Manoel Soares, qui, la veille, s'était arrêté, avec ma caravane, sur le bord de la route, à une maison abandonnée. Nous cheminâmes ensemble, et ce fut à Pires que nous couchâmes.

Entre la maison de Francisco da Costa et Pires, la pluie ne m'avait presque point quitté, et il en tomba encore pendant toute la nuit. L'eau passant à travers le toit de la maison, coulait sur mes malles, et je fus obligé de faire lever mes gens pour changer de place tout mon bagage. Le lendemain la pluie continua pendant une grande partie de la journée; je partis fort tard, et, n'ayant pu faire qu'une lieue, je m'arrêtai au village de Congonhas do Campo. Le petit été de janvier (*veranico*) manqua entièrement cette année, et tout le monde m'assura que des pluies aussi abondantes<sup>1</sup> et d'une aussi longue durée, étaient fort rares.

<sup>1</sup> Voyez ce que j'ai dit plus haut du *veranico*, p. 51 et 189.

Semblable ou à peu près semblable à celui que j'avais traversé la veille, le pays que je parcourus entre Pires et Congonhas n'est pas simplement ondulé comme le Sertão; on n'y retrouve point ces mornes rapprochés, ces pentes raides, ces vallées profondes qui caractérisent généralement la *région des forêts*; ce ne sont pas non plus de vastes plateaux comme celui d'Alto dos Bois <sup>1</sup> ou ceux de la Serra da Lapa et des montagnes de Tijuco. La terre est rougeâtre et plus ou moins sablonneuse; la contrée a une élévation considérable relativement au niveau de la mer; les mornes sont inégaux; mais en général leur croupe est arrondie; leurs pentes ne sont pas fort rapides, et ils laissent entre eux de très grands intervalles. Sur les sommets, ainsi que dans les vallées les plus larges et les plus découvertes, on ne voit que des Graminées et d'autres herbes entremêlées de sous-arbrisseaux; sur les pentes très inclinées, croissent, comme dans le Sertão, des arbres tortueux, rabougris, écartés les uns des autres, à feuilles cassantes, à écorce subéreuse <sup>2</sup>; enfin, dans les fonds et sur les pentes très abritées, l'on trouve des bois vierges.

J'ai avancé ailleurs <sup>3</sup> que les *campos* de Graminées étaient dus à la disposition du sol qui permet aux vents des mois de juin, juillet et août de circuler librement et de gêner la croissance des plantes. Cette

<sup>1</sup> Voy. ma *première Relation*, vol. II, p. 68.

<sup>2</sup> Voy. *ibid.* p. 302.

<sup>3</sup> Voy. *ibid.* p. 24.

assertion serait confirmée, si cela était nécessaire, par ce qui vient d'être dit sur la végétation du pays voisin de Pires et de Congonhas; car on a vu que là où le terrain commence à être abrité, il donne naissance à des arbres rabougris, et que, plus abrité encore, il produit des forêts. A la vérité, M. d'Eschwege <sup>1</sup> a remarqué que la végétation était plus vigoureuse dans les terrains primitifs que dans ceux dont la formation est plus récente; il a observé que les bois croissaient sur les montagnes de granit, de gneis, de schiste micacé, de siénite, et que les pâturages naturels et les arbustes tortueux se rencontraient dans des terrains dont le fond se compose de schiste argilleux, de grès et de fer. Mais si les grandes différences de végétation qu'on observe dans la province des Mines coïncident avec des différences dans la constitution minéralogique du sol, il n'en est pas moins très vraisemblable que ce ne sont point celles-ci qui modifient l'ensemble des productions végétales. Déjà depuis long-temps M. de Candolle a montré <sup>2</sup> que la nature minéralogique des divers terrains n'exerçait aucune influence sur la végétation, ou du moins qu'elle en exerçait peu; et les observations faites par M. d'Eschwege lui-même, tendent à démontrer la vérité de cette opinion; car dans le voisinage du Rio de S. Francisco, près Formiga et Abaeté, ce savant a vu des terrains calcaires d'ancienne formation rester découverts en cer-

<sup>1</sup> In litt.

<sup>2</sup> *Dict. sc. nat.*, vol. XVIII.

tains endroits, tandis qu'ailleurs ils produisent une végétation riche et d'épaisses forêts. Ce qui, sous la même latitude et à des hauteurs semblables, modifie véritablement la nature des productions végétales, ce sont l'exposition du sol, le plus ou moins d'humidité qu'il renferme, la division plus ou moins sensible de ses parties, la quantité plus ou moins grande d'humus qui couvre sa surface.

Quoi qu'il en soit de tout ce qui précède, la variété que présente la végétation entre Pires et Congonhas répand dans le paysage un charme auquel ajoutent encore l'inégalité des montagnes, le vert gai des gazons, les rochers grisâtres qui se montrent à nu sur le sommet des mornes les plus élevés, enfin le contraste que forment les minières avec le terrain uni et la teinte fraîche des pâturages. C'est surtout auprès de l'endroit appelé *Barnabé* que la vue devient agréable. Dans le lointain, on voit sur le sommet d'un morne une des églises de Congonhas; on aperçoit de toute part des hauteurs écartées inégales et d'une forme variée, de vastes pâturages et des bouquets de bois; à droite du chemin, est une minière profonde, creusée sur le flanc d'une colline; celle-ci est dominée par une montagne plus élevée, où le rocher se montre çà et là; et, sur le côté de la montagne, un ruisseau formant une cascade, épanche sur le rocher des eaux écumantes.

Avant d'arriver à Congonhas, on passe un ruisseau qui porte le nom de *Rio de S. Antonio*, et qui, tout près de là, réunit ses eaux à une rivière plus considérable, appelée *Rio das Congonhas*.

Le village de *Congonhas do Campo*, ou *Nossa Senhora da Conceição das Congonhas do Campo*, se trouve situé par le  $21^{\circ} 30'$  lat. et le  $332^{\circ} 27'$  long., à huit lieues E. S. E. de Villa Rica, neuf de Marianna et soixante-quatorze de Rio de Janeiro<sup>1</sup>. Il est le chef-lieu d'une paroisse qui appartient, du moins en partie, au *termo* de Villa Rica, et qui, après avoir compris, en 1813, une population de 2,412 individus<sup>2</sup>, en contenait 2,640 en 1822<sup>3</sup>.

Congonhas a quelque célébrité dans l'histoire des Mines, parce que ce fut en cet endroit qu'était posté Manoel Nunes Vianna, chef des Forasteiros révoltés (1708), quand il obligea à la retraite D. Fernando Martins Mascarenhas, gouverneur de Rio de Janeiro, qui était venu dans la province des Mines, pour rétablir l'ordre.

Ce village est bâti sur deux mornes opposés, entre lesquels coule la rivière qui porte le même nom que lui. Le Rio das Congonhas sert de limite à la *comarca* de Villa Rica et à celle de S. João d'El Rei, et ainsi la bourgade de Congonhas appartient à deux *comarcas* différentes<sup>4</sup>. La plus grande partie des maisons s'é-

<sup>1</sup> Piz. *Mém. hist.*, VIII, p. 2<sup>de</sup>, 97.

<sup>2</sup> Eschw. *Journ.*

<sup>3</sup> C'est du moins en 1822 qu'a été imprimé le volume de Pizarro où se trouve cette évaluation.

<sup>4</sup> Il paraîtrait que, sous le nom de *Congonhas do Campo*, on désigne vulgairement un vaste canton ; car Pizarro dit (*Mém. hist.*, VIII, 96) qu'une partie du territoire des *Congonhas* appelée *do Campo* où se trouve la paroisse de N. Sen-

lèvent sur le morne qui est placé à la droite de la rivière, et c'est au sommet de ce morne, dans le milieu d'une place allongée, qu'a été construite l'église paroissiale, remarquable par sa grandeur. Sur le morne qui fait face à celui dont je viens de parler, l'on voit l'église de *Nosso Senhor Bom Jesus de Matosinhos* (Notre Seigneur bon Jesus des petits bois), qui jouit d'une grande célébrité, non-seulement dans le voisinage, mais encore hors de la province. Les dévots s'y rendent de très loin, et, à l'époque de la fête patronale, qui se célèbre en septembre, le village se remplit d'étrangers et de confrères<sup>1</sup>.

Congonhas do Campo doit sa fondation à des mineurs qui trouvèrent beaucoup d'or sur les rives du Rio de S. Antonio, ainsi que sur celles du Rio das Congonhas et tout autour du village : le flanc des mornes déchiré, bouleversé de toutes les manières, atteste assez les travaux de ces hommes aventureux. Il reste sans doute de l'or dans les terres de Congonhas; mais cet or serait difficile à extraire, et les habitants du pays n'ont pas des capitaux assez consi-

hora da Conceição, appartient au *termo* de Marianna, et qu'une autre partie forme la paroisse de *N. Senhora da Conceição das Congonhas de Queluz* appartenant au *termo* de Queluz et à la *comarca* de S. João d'El Rei.

<sup>1</sup> Quoique l'église de Bom Jesus de Matosinhos ne soit pas située du même côté de la rivière que l'église paroissiale, elle appartient cependant à la paroisse de Congonhas do Campo, comme on peut le voir dans les *Memorias historicas*, VIII, p. 2<sup>da</sup>, 96.

## VILLE DE LYON

Biblioth. du Palais des Arts

dérables pour se livrer à des travaux un peu importants. Congonhas tombe donc en décadence, comme tant d'autres villages, et l'on y voit un grand nombre de maisons mal entretenues ou même abandonnées <sup>1</sup>.

Ce qui soutient encore un peu cette bourgade, c'est qu'elle a l'avantage d'être située sur une des routes qui vont de Villa Rica à S. João d'El Rei, et que les pèlerins que la dévotion y attire, y répandent quelque argent. Il existe aussi dans les alentours un petit nombre de minières qui sont en exploitation <sup>2</sup>, et plusieurs *fazendas* assez importantes. On fait quelques élèves de bestiaux dans les *campos*, et l'on cultive les *capões*. La qualité du terrain varie beaucoup dans les environs de Congonhas do Campo, et, suivant les endroits, le maïs rend de cent à deux cents par *alqueire*. Comme le pays, ainsi qu'on l'a vu, est

<sup>1</sup> « *Matozinho*, dit un voyageur anglais qui a passé à Congonhas do Campo, est une petite ville propre et vivante située sur la rive septentrionale du Parapéba devant *Caacunha*. » Il y a, dans cette phrase, presque autant d'erreur que de mots. Matosinhos et non Matozinho, est la fin du nom d'une église, et non celui d'une ville; cette église n'appartient point à une ville, mais à un simple village dont il est rigoureusement possible que le nom ait été originairement Caacunha (Voy. plus haut p. 95), mais qui s'appelle aujourd'hui Congonhas; enfin, la rivière qui passe à Congonhas n'est pas le Parapéba, mais le Rio das Congonhas.

<sup>2</sup> On peut citer entre autres, la minière du colonel ROMUALDO JOSÉ MONTEIRO DE BARROS dont parlent MM. d'Eschwege, Spix et Martius, et dont l'or, suivant ces deux derniers, est ordinairement à 22 k.

fort élevé, la gelée y est très fréquente, et empêche qu'on ne se livre beaucoup à la culture de la canne à sucre. On a cependant observé que, sur les hauteurs où l'humidité n'est pas aussi grande que dans les fonds, la gelée se faisait moins sentir; mais comme le terrain n'y est pas bon, la canne y reste petite et ne donne que deux coupes.

On pense bien que je ne voulus pas quitter Congonhas sans aller voir l'église de Nosso Senhor Bom Jesus de Matosinhos<sup>1</sup>, qui est pour cette contrée, comme l'observe Luccock<sup>2</sup>, ce qu'est pour l'Italie Notre-Dame de Lorette. Cette église a été construite sur le sommet d'un morne, au milieu d'une terrasse pavée de larges pierres et entourée d'un mur d'appui. Devant elle, on a placé sur les murs du perron et sur ceux de la terrasse des statues en pierre qui représentent les prophètes<sup>3</sup>. Ces statues ne sont pas des chefs-d'œuvre, sans doute; mais on remarque dans la manière dont elles ont été sculptées quelque chose de large qui prouve dans l'artiste un talent naturel très prononcé. On les doit à un homme qui habitait Villa

<sup>1</sup> On avait imprimé en Allemagne que cette église était consacrée à la Vierge, et portait le nom de *Nossa Senhora do Matosinho*; mais, dans un ouvrage plus récent, l'auteur est revenu, du moins en partie, sur cette erreur.

<sup>2</sup> *Notes on Braz.*, p. 520.

<sup>3</sup> M. d'Eschwege rapporte à la stéatite la pierre avec laquelle on a fait ces statues (*speckstein* des Allemands). Luccock avait dit, avant moi, qu'elles représentaient des prophètes, et c'est à tort que Pizarro prétend qu'elles figurent des scènes de la passion.

Rica, et montra, dès son enfance, un goût décidé pour la sculpture. Très jeune encore, il s'avisa, m'a-t-on dit, de prendre je ne sais quel breuvage, dans l'intention de donner plus de vivacité et d'élévation à son esprit; mais il perdit l'usage de ses extrémités. Il n'en continua pas moins à exercer son art; il se faisait attacher ses instrumens au bout de l'avant-bras, et c'est ainsi qu'il a fait les statues de l'église de Matosinhos.

Cette église est petite, mais riche, tenue avec propreté, et ornée d'un très grand nombre de tableaux faits à Villa Rica, et dont plusieurs annoncent les dispositions les plus heureuses pour la peinture<sup>1</sup>. La statue qui attire la vénération des dévots a été placée dans l'intérieur de l'autel principal, et représente Jésus-Christ mort. On baise les pieds de cette statue, pour mériter des indulgences; puis l'on dépose son offrande. Au-dessus de l'autel s'élèvent des gradins ornés de vilaines petites figures d'anges qui portent des flambeaux, et dont quelques-unes ont les cheveux ridiculement relevés en toupet. La sacristie est grande et fort belle. Sur un des côtés du temple, est une maison appelée *casa dos milagres* (maison des miracles), où se trouvent rassemblés dans une assez grande salle une si prodigieuse quantité d'ex-voto et de membres en cire, qu'on n'en peut plus recevoir aujourd'hui. Enfin, derrière l'église, l'on voit deux longs bâtimens

<sup>1</sup> Ces tableaux sont une exception, car, ainsi que je l'ai dit ailleurs (Voy. ma *première Relation*, vol. I, p. 121), on n'en voit généralement point dans les églises du Brésil.

placés en face l'un de l'autre, et qui sont destinés à recevoir les pèlerins et les confrères étrangers.

Lors de mon voyage, on avait le projet d'élever un peu au-dessous de l'église de Matosinhos, sur le penchant du morne où elle est bâtie, sept chapelles qui devaient offrir la représentation des principaux mystères de la passion de Jésus-Christ. Trois de ces chapelles avaient déjà été construites; elles sont carrées, et se terminent par un petit dôme entouré d'une balustrade. Au commencement de 1818, une seule d'entre elles était achevée à l'intérieur, et l'on y voyait la cène représentée avec des statues en bois peintes et de grandeur naturelle. Ces statues sont fort mauvaises; mais comme elles sont l'ouvrage d'un homme du pays, qui n'a jamais voyagé, et n'a eu sous les yeux aucun modèle, elles doivent être jugées avec quelque indulgence.

L'homme qui me montra l'église de Matosinhos ne m'était point inconnu. C'était celui qui, pendant que j'étais à Ubá, y avait amené une troupe de Coroados<sup>1</sup>. Ayant été atteint d'un mal de pied très grave, il promit à Dieu de servir l'église de Matosinhos, s'il obtenait sa guérison. Il eut le bonheur de guérir, quitta sa maison, et vint à environ soixante lieues de chez lui accomplir son vœu.

Je profitai de mon séjour à Congonhas do Campo, pour aller visiter les forges de *Prata* (argent) qui en sont éloignées de deux lieues.

<sup>1</sup> Voy. ma *première Relation*, vol. I, p. 38.

Jusqu'à Barnabé, et même un peu plus loin, je suivis, pour me rendre à ces forges, le chemin par lequel j'avais déjà passé en allant de Pires à Congonhas. Après Barnabé, le pays s'élève par degrés; mais il présente toujours à peu près le même aspect : on voit encore un mélange de pâturages simplement herbeux, de bouquets de bois et de *campos* parsemés d'arbres tortueux et rabougris. Ce n'est pas seulement pour l'aspect que ces derniers *campos* ressemblent à ceux du Sertão. Je retrouvai, entre Barnabé et les forges de Prata, plusieurs espèces qui appartiennent au genre *Qualea*, comme l'arbre rabougri connu dans le Désert sous le nom de *pao terra* (arbre terre); j'y retrouvai aussi cette Malpighiée à grandes feuilles dures et blanchâtres, dont les habitans du Sertão mangent les fruits plus particulièrement que ceux d'autres espèces, sous le nom de *murici*.

Les forges de Prata ont été construites sous la direction de M. d'Eschwege qui, ayant annoncé qu'un capital de 10,000 crusades, suffirait pour former l'établissement, réunit bientôt dix actionnaires dont le principal fut le comte de PALMA, alors gouverneur de la province. Voulant favoriser la compagnie qui venait de s'organiser, le gouvernement de Rio de Janeiro lui fit présent d'un martinet, d'une enclume et de quelques autres pièces que l'on avait fait fabriquer en Angleterre. On jeta les fondemens des nouvelles forges au mois de novembre 1811; on commença à y fondre du fer le 17 décembre 1812, et on les acheva entièrement en juin 1813. Les forges de

Prata ont été commencées après celles de Morro de Gaspar Soares et d'*Ypanéma*, près S. Paul; mais, s'il faut en croire M. d'Eschwege, il n'en est pas qui furent plutôt en activité, ni qui travaillèrent plutôt en grand<sup>1</sup>.

Ces forges sont situées dans un fond, et entourées de mornes qui ont leurs flancs couverts de bois. De tous côtés le fer abonde dans les alentours de Prata; là, comme ailleurs, il se montre à la surface de la terre, et par conséquent il faut peu de travail pour extraire le minéral. Les eaux nécessaires aux forges descendent des montagnes, et sont amenées dans un conduit qui se prolonge au-dessous du toit du bâtiment où sont les fourneaux. En s'échappant de ce conduit, l'eau fait mouvoir le bocard qui broie le minéral; elle refoule l'air qui active les fourneaux; enfin elle soulève le martinet destiné à mettre en barres le fer qu'on a fondu. Le charbon, fourni par les arbres des forêts voisines, se fait à la manière d'Europe. Afin de remédier au défaut qu'à en général le fer fabriqué dans ce pays, celui de se rapprocher de l'acier, on n'emploie dans les fourneaux des forges que les morceaux de charbon les plus gros; ce qui reste ensuite se passe dans un cylindre de bambou que l'on fait tourner horizontalement par le moyen de l'eau; la poussière s'échappe, et les petits morceaux de charbon qui restent dans le cylindre sont réservés pour l'usage du serrurier occupé dans l'établissement.

<sup>1</sup> Journ., I, p. 239.

Avant d'employer le minéral, on le réduit en poussière très fine à l'aide du bocard, et on le fond dans les fourneaux qui, au nombre de quatre, sont construits d'après la méthode suédoise. Quand la masse de fer fondu est sortie du fourneau, on la porte sous un bocard mis en mouvement par le même cylindre que celui qui broie le minéral. Ce bocard est destiné à détacher de la masse fondue les parties hétérogènes les plus grossières. Autrefois le martinet était dans le même bâtiment que les fourneaux; mais comme on n'avait pas une quantité d'eau assez considérable pour pouvoir à la fois mettre les bocards en mouvement, activer le feu par le moyen de l'air refoulé, et soulever le marteau, on s'est vu contraint d'employer deux fois la même eau, et, pour cela, il a fallu placer le martinet dans un bâtiment construit sur un plan inférieur à celui où sont les fourneaux. Cette disposition est peu commode pour le travail; cependant on a obvié, autant que possible, aux inconvénients qu'elle présente, en pratiquant une dale inclinée par le moyen de laquelle on fait glisser le métal fondu du bâtiment le plus élevé où se trouvent les fourneaux, au bâtiment le plus bas où est le martinet. On se contente de mettre le fer en barres; mais on ne le travaille point dans l'établissement. Le minéral peut, suivant d'Eschwege, rendre jusqu'à 80<sup>o</sup>/<sub>o</sub>; mais comme il ne coûte, pour ainsi dire rien, on le ménage peu, et l'on n'en tire, réellement qu'environ 16<sup>o</sup>/<sub>o</sub>. L'arrobe de fer fondu se vend aux forges de Prata 2,400 reis l'arrobe, et M. d'Eschwege assure que ces

forges donnent des bénéfices aux actionnaires (1818).

Le lendemain du jour où j'avais visité les forges de Prata (12 février 1818), je voulais continuer ma route vers S. João d'El Rei; mais au moment de partir, on chercha vainement Firmiano. On alla visiter son sac, et l'on n'y trouva que ses effets les moins bons; alors on se rappela qu'avant la pointe du jour, il avait ouvert doucement la porte du hangar sous lequel nous couchions; la veille au soir, il nous avait paru de fort mauvaise humeur, et nous ne doutâmes plus qu'il n'eût pris la fuite. Cet événement me causa un chagrin d'autant plus vif, que j'y étais moins préparé. J'avais toujours traité Firmiano comme un fils; j'avais satisfait tous ses désirs; je n'avais vu personne lui faire le moindre mal, et il m'était impossible de deviner ce qui avait pu l'engager à me fuir. Il était clair que, redoutant le travail, et déjà habitué à quelques-unes des douceurs de la vie civilisée, il serait extrêmement malheureux dans un pays où l'on a en horreur les hommes de sa nation. Il allait errer de *fazenda* en *fazenda*, manquant souvent de tout, et il finirait peut-être par tomber entre les mains de quelque homme dur, qui, pour profiter de son travail, le retiendrait par la crainte. Je me reprochais d'avoir causé le malheur de ce jeune homme, en le tirant de ses forêts, et je pris la résolution de tout faire pour le rejoindre.

Je partis sur mon mulet, accompagné d'un *tocador* appelé Francisco que j'avais pris à Villa Rica, et je suivis le chemin par lequel j'étais arrivé à Congonhas,

pensant que Firmiano devait être retourné par le pays qu'il connaissait déjà. J'allai jusqu'à l'endroit appelé *Arraial do Leite*, qui est à peu de distance de Cachoeira; mais nulle part on n'avait entendu parler du fugitif. Je revins sur mes pas, et je couchai chez Francisco da Costa où, comme je l'ai dit, j'avais déjà fait halte peu de jours auparavant. Le lendemain je partis pour retourner à Congonhas, d'où je comptais poursuivre mes recherches dans le voisinage; j'interrogeais toutes les personnes qui se présentaient à moi, et j'entrais dans toutes les maisons, promettant neuf *oitavas* (environ 68 fr.) à ceux qui m'amèneraient Firmiano. A une lieue de Congonhas, un homme me dit que la veille au soir, mon Botocudo lui avait demandé le chemin de Villa Rica. Précédemment, Firmiano avait parlé avec beaucoup d'enthousiasme de la capitale des Mines et des charmes d'une petite Indienne de la nation *Puri* que M. d'Eschwege élevait dans sa maison. C'était une raison de plus pour croire que mon jeune sauvage s'était dirigé vers Villa Rica, et ce fut du côté de cette ville que je pris la résolution de faire des recherches.

Plusieurs chemins vont de Congonhas à la capitale de la province. Il était bien clair que je ne devais pas retourner par celui que je venais de quitter: je me décidai à suivre la route qui tombe dans le grand chemin de Rio de Janeiro à Villa Rica, auprès de Capão do Lane ou simplement Capão <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Voy. ma première Relation, vol. I, p. 134.

Le pays que je parcourus jusqu'à cet endroit, dans un espace de quatre lieues, présente une suite de mornes élevés et arrondis, couverts de plantes herbacées. Aussi loin que la vue peut s'étendre, on ne découvre qu'un vaste territoire sans habitation et d'immenses pâturages sans bestiaux. Dans les bois vierges, les arbres qui de tous côtés bornent la vue peuvent faire illusion sur le manque d'habitans ; mais ici rien ne déguise l'étendue de la solitude, et le voyageur est attristé par la monotonie de ces montagnes qui ne présentent aucun accident et où nulle trace de culture ou d'industrie ne révèle la présence de l'homme. Depuis le moment où je commençai à m'éloigner de Congonhas jusqu'à mon arrivée à Capão, je n'aperçus que deux ou trois maisonnettes et une petite chapelle. Le soleil était déjà couché quand j'arrivai à Capão, où je passai la nuit : dans toute la journée, je n'avais mangé qu'un peu de lait caillé et de farine ; et, pour mon souper, je fus obligé de me contenter d'une assiettée de choux et de haricots.

Le 8 février, de très bonne heure, je partis de Capão. Déjà, l'année précédente, j'avais eu à me plaindre du chemin qui mène de ce lieu à la capitale de la province ; il était devenu cent fois plus affreux encore. Jusqu'à Villa Rica, je ne vis partout que des bourbiers profonds ; et les carcasses de mules et de chevaux que je rencontrais continuellement, faisaient voir assez combien il était arrivé d'accidens au milieu de ces fondrières. On dirait qu'en laissant subsister dans un pareil état les chemins qui conduisent

à la triste capitale des Mines, on a eu le projet de l'isoler de tout l'univers<sup>1</sup>.

Je n'y étais pas encore arrivé, lorsque, dans un endroit solitaire où la route se trouve resserrée entre deux montagnes à pic, le *tocador* Francisco qui, seul armé, marchait derrière moi, me fit entendre ces paroles : *Senhor, eu sou criminoso* (monsieur, je suis poursuivi par un crime). Cet aveu, fait dans de telles conjonctures, n'était pas fort rassurant ; cependant je fis bonne contenance. Francisco me raconta son histoire, mais, comme l'on pense bien, de manière à ne pas se donner tort. Il fallait soustraire cet homme aux regards de ceux qui auraient pu l'arrêter. Je suivis sur le penchant des mornes un sentier pierreux et escarpé, et j'arrivai, par les dehors de la ville, chez le baron d'Eschwege.

On n'avait pas entendu parler de Firmiano à Villa Rica plus qu'ailleurs. Je profitai du séjour que je fis dans cette ville, pour écrire à plusieurs personnes, et les prier de retenir mon jeune sauvage, s'il se présentait chez elles ; enfin j'allai voir l'officier du régiment qui commandait les *capitães do mato*, et je lui fis promettre de donner à sa troupe les ordres nécessaires pour arrêter Firmiano.

On nomme *capitães do mato* (capitaines de la forêt)

<sup>1</sup> M. d'Eschwege explique le mauvais état des chemins dans les alentours de la capitale de l'empire et des chefs-lieux de province, par la facilité qu'avaient les propriétaires obligés à la réparation de ces chemins de corrompre les agens de l'administration très rapprochés d'eux.

des hommes de couleur, mais libres, qui sont chargés de poursuivre les esclaves fugitifs. Le propriétaire d'un nègre qui a été arrêté donne 25,000 reis (156 fr. 25 c.), pour la peine que l'on a prise, et cette somme se partage entre les *capitães*<sup>1</sup>. Les nègres fugitifs sont assez communs dans quelques parties de la province des Mines, principalement aux environs de Villa Rica, où, protégés par des montagnes presque inaccessibles, ils commettent fréquemment des vols. Souvent les esclaves déserteurs ont, dans les mornes, une retraite commune, et l'on donne à ces retraites le nom de *quilombo*, comme on appelle *quilombolas* les nègres qui les partagent<sup>2</sup>.

<sup>1</sup> Vers le quart du dernier siècle, les nègres de Minas formèrent contre les blancs une conspiration qui fut heureusement découverte. Par une conséquence naturelle de cet événement, si du moins l'on doit s'en rapporter aux conjectures fort vraisemblables de Southey, un grand nombre de nègres se réfugièrent dans les forêts; on craignit qu'ils ne formassent des associations redoutables, comme avaient fait jadis à Palmares les nègres de Fernambouc; et, pour empêcher de telles réunions, l'on créa les *capitães do mato* ou capitaines des bois, espèce de milice qui avait déjà été établie dans d'autres parties du Brésil. Le 17 décembre 1722, on rendit des réglemens qui fixaient les devoirs des *capitaines des bois*, qui indiquaient la rétribution dont ils devaient jouir suivant les circonstances, et qui en même temps prévenaient les fourberies de ces hommes dans lesquels il paraît qu'on avait peu de confiance. (*Hist. of Braz.*, III, 247—249.)

<sup>2</sup> Ces mots me paraissent africains; mais on-dit encore au Brésil *calhambola*, je crois aussi *canhambola*, et, suivant Luccock (*Notes on Braz.*, 434), *caambolo* ou *calambolo*. Moraes qui admet le mot *calhambola* (*Dic.*, I), le fait déri-

D'autres nègres fugitifs vivent isolés ; ils restent dans le voisinage des habitations, et reçoivent furtivement des esclaves de ces habitations mêmes la nourriture dont ils ont besoin. On appelle *ribeirinhos* cette dernière classe de nègres fugitifs<sup>1</sup>.

De Villa Rica, je me rendis, le 10 février, au Rancho de José Henriques, et j'en partis le lendemain pour retourner à Congonhas, où je voulais attendre le résultat des recherches qui devaient être faites par les *capitães do mato*. Je continuai ma route sans aucun événement jusqu'à environ une lieue de Francisco da Costa. Là, je mis pied à terre pour recueillir quelques plantes, et le *tocador* Francisco fit avancer devant lui mon mulet et son cheval. Lorsque les plantes furent arrangées, je me remis en marche ; je m'attendais à trouver à quelques pas de là Francisco et le mulet ; mais je fis près d'une demi-lieue sans les rencontrer. Je passai un ruisseau, en mettant les jambes

ver de *canhen* et *bora* qui, suivant lui, appartiendraient à la *lingua geral* et signifieraient un homme accoutumé à fuir. Je doute beaucoup, je l'avouerai, de l'exactitude de cette étymologie, et je préférerais celle donnée par Luccock qui fait venir *caambolo* de *caam bo eiro*, un homme qui parcourt les bois. Ce qui appuie l'opinion de l'auteur anglais, c'est que l'on trouve dans le *Tesoro de la lengoa guarani* du P. A. Ruiz que *caabó* veut dire branchages, *ei* oisif, et que *ro* indique une particule de composition ; ce qui semblerait vouloir dire le *fai-néant des bois*.

<sup>1</sup> *Ribeirinho* signifie proprement celui qui vit sur le bord des ruisseaux. (Voy. Mor. Dic., I.) Dans ce cas-ci, je ne sais pas parfaitement l'application de ce mot.

dans l'eau, et, bientôt après, j'arrivai à un autre ruisseau beaucoup plus large, que l'on traverse avant d'arriver à la maison de Francisco da Costa. J'aurais dû voir sur la vase les traces du *tocador*, ainsi que celles du mulet et du cheval; mais je n'en aperçus aucune, et je commençai à craindre que Francisco, qui m'avait dit avoir sur le corps une affaire criminelle, ne se fût enfui avec les deux bêtes et un portemanteau où étaient des habits, du linge et de l'argent. Malheureux depuis quelques mois, je ne doutais déjà plus de cette contrariété nouvelle, lorsqu'enfin j'aperçus mon *tocador* : le cheval et le mulet s'étaient échappés par un sentier latéral, et Francisco avait été à leur poursuite. J'avais eu tort de soupçonner ce jeune homme; il était docile, sans malice, et ne me donna aucun sujet de mécontentement pendant tout le temps qu'il resta à mon service.

Après les recherches que j'avais faites, je ne pouvais guère conserver l'espérance de revoir de sitôt mon sauvage fugitif; cependant lorsque je passais par un ancien moulin à sucre, dépendant de la maison de Francisco da Costa, j'entendis les nègres de cet homme me crier de loin que Firmiano avait été arrêté la veille, et qu'il était dans la maison de leur maître. Dans les premiers momens de la fuite du Botocudo, cette nouvelle m'aurait causé la joie la plus vive; mais peu à peu je m'étais accoutumé à la perte de ce jeune homme; je pensais que, retrouvé, il pourrait m'échapper encore comme il avait déjà fait; j'avais acquis à Villa Rica la certitude de pouvoir le remplacer;

et, en réfléchissant sur le peu d'attachement dont il avait fait preuve, le mien, je dois en faire l'aveu, s'était bien affaibli.

Arrivé chez Francisco da Costa, j'entrai dans la chambre où était l'Indien; il parut un peu étonné de me voir; mais, sans se déconcerter, il tendit aussitôt la main, pour me demander ma bénédiction, suivant l'usage des Brésiliens. Je lui parlai d'abord avec sévérité; mais ensuite, ayant fait retirer les personnes qui étaient présentes, je m'approchai de lui; je lui pris la main; je lui rappelai ce que j'avais fait pour lui, et lui reprochai son ingratitude. Quelques larmes s'échappèrent de ses yeux, et il m'assura qu'il ne me quitterait plus. Je lui demandai quel avait été le motif de sa fuite, et il me dit, après s'être fait répéter cette question plusieurs fois, que mon muletier, Manoel Soares, l'avait beaucoup grondé, et que c'était là ce qui l'avait engagé à s'échapper. Il ajouta qu'après sa fuite, il s'était réfugié dans une case à nègre, où il trouvait à peine quelque chétive nourriture, et qu'il avait été fort malheureux. Les gens de la maison de da Costa me racontèrent que, pendant qu'il était resté au milieu d'eux, il avait toujours parlé de moi avec éloge, et ne s'était plaint que de Manoel Soares; que lorsqu'on l'engageait à m'aller rejoindre, il disait avec chagrin que je devais être bien loin, et qu'il avait manifesté l'intention de se rendre à Itajurú, chez le capitaine Antonio Gomes. Il avait fait un détour pour éviter la demeure de Francisco da Costa; mais les nègres, l'ayant aperçu, avaient été avertir leur maître,

et ce dernier l'avait attiré dans sa maison, tenté par la récompense assez considérable que j'avais promise.

Je partis le soir même, pour aller coucher à Pires, d'où je comptais partir le lendemain de très bonne heure, afin de pouvoir, le jour même, m'éloigner de Congonhas. Dans les premiers momens du voyage, Firmiano parut triste et embarrassé; mais Prégent, qu'on avait envoyé chercher, et que nous rencontrâmes bientôt, plaisanta avec lui comme à l'ordinaire, et ne tarda pas à lui rendre toute sa gaîté. Le pauvre sauvage avait pris la fuite comme un enfant boudoir va se cacher lorsqu'on le gronde. Tout entiers au présent, les Indiens agissent presque toujours de premier mouvement, pour ainsi dire d'instinct, et ne calculent point les conséquences de leur conduite.

---

---

## CHAPITRE IX.

### ROUTE DE CONGONHAS DO CAMPO A S. JOÃO D'EL REI.

---

Description générale du pays situé entre Congonhas do Campo et S. João d'El Rei. Ce pays conviendrait aux arbres fruitiers de l'Europe. Bêtes à cornes et moutons. Enclos. Manière de voyager. — Le *Rio Parapêba*. — Village de *Sassuby*. — *Venda de Camapuã*. Coton. — Pucres pénétrantes. — Village de *Lagea Dourada*. — Hameau de *Carandai*.

---

On a vu que déjà, avant d'arriver à Congonhas do Campo, j'avais trouvé le pays beaucoup moins montagneux qu'aux environs de Villa Rica; ce qui n'est pas fort extraordinaire, puisque Congonhas commence à s'éloigner de la grande chaîne ou du moins de ses points culminans. Dans un espace d'environ quinze lieues portugaises, depuis Congonhas do Campo jusqu'au *Rancho de Marçal*, voisin de S. João d'El Rei, je continuai, comme j'avais fait depuis Sabará, à voyager à l'ouest de la Cordillère occidentale, à peu près vers le sud-sud-est; et généralement le terrain me parut plutôt inégal que montueux. M. d'Eschwege donne à Congonhas do Campo une hauteur de 2,300 pieds anglais au-dessus du niveau de la mer, et l'ensemble

de la contrée doit être fort élevé, puisque c'est là que prennent naissance plusieurs des affluens les plus méridionaux du S. François, et quelques-uns des plus orientaux du Rio de la Plata. La terre a fort souvent, et peut-être même toujours, une couleur rouge, comme aux environs de Villa do Principe. Jusque vers *Roça da Viuva*, situé à dix lieues du rancho de Marçal, je n'aperçus aucune minière; mais elles deviennent communes lorsqu'on s'approche de *Carandai* et de la *Serra de S. José*.

La campagne présente le plus souvent des bouquets de bois vierges, des *capoeiras* et des *campos*. Ceux de ces derniers qui sont primitifs n'offrent en général que des Graminées très fines, parmi lesquelles il y a peu d'autres plantes; aussi, dans tout ce pays, mes récoltes furent-elles presque nulles. Une Graminée à tige grêle et à épis horizontaux (*Echinolœna scabra* V. *ciliata*<sup>1</sup>) caractérise ces *campos*, comme presque tous les pâturages naturels purement herboux que j'avais vus jusqu'alors. Quant aux *campos* artificiels (*campos artificiaes*), c'est-à-dire ceux qui ont succédé aux bois vierges ou plutôt aux *capoeiras*, ils se rapprochent plus ou moins de ces dernières, selon qu'ils ont été plus ou moins broutés par les bestiaux. Ces *campos* artificiels se distinguent généralement par l'absence de l'*Echinolœna scabra*, par la présence d'une autre Graminée le *Panicum campestre* MN.<sup>2</sup>, et par celle de plusieurs ar-

<sup>1</sup> Voy. la note N à la fin du volume.

<sup>2</sup> Voy. la note O à la fin du volume.

brisseaux caractéristiques, principalement le *Baccharis* connu sous le nom d'*alecrim do campo*. Cependant, surtout lorsque les arbrisseaux sont devenus rares dans les *campos* artificiels de ce pays, il est infiniment plus difficile de distinguer ceux-ci des *campos* primitifs ou naturels, qu'il ne l'est de faire la même distinction au milieu des cantons où le *sapé* et le *capim gordura* dominent dans les pâturages qui succèdent aux forêts<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Dans un livre indispensable à ceux qui veulent connaître non-seulement les Graminées brésiennes, mais encore celles des autres parties du globe, l'excellente *Agrostologie* de MM. Martius et Nees, on lit que je me suis trompé quand j'ai écrit que le *capim gordura* n'était pas naturel à la province de Minas Geraes. Il est incontestable que je ne saurais démontrer qu'il y a été introduit. Tout ce que je puis dire, c'est que j'ai passé 22 mois à parcourir les Mines, c'est-à-dire plus de la moitié du temps que MM. Spix et Martius ont consacré à leur magnifique voyage, et je ne me rappelle point avoir vu la plante dont il s'agit, ailleurs que dans les lieux autrefois cultivés, les espaces où les bois ont été détruits par les hommes, sur le bord des chemins et quelquefois à la halte des voyageurs. J'ai pris des notes extrêmement nombreuses sur les endroits où naît le *capim gordura*, et je n'y trouve rien qui ne confirme mes souvenirs. A Paracatú, où n'a point été M. Martius ainsi que dans les cantons qu'il a traversés, on considère le *capim gordura* comme une espèce exotique, et les habitants de la ville que je viens de citer ajoutent que ce *gramen*, primitivement apporté du territoire espagnol, a été autrefois cultivé dans leurs environs comme fourrage. Il ne faut pas croire que ce soient des paysans grossiers qui seuls regardent le *capim gordura* comme exotique : cette opinion était partagée par M. José Teixeira (Voy. plus haut p. 166), homme fort éclairé, qui possédait quelques connaissances en histoire naturelle et

En effet, dans la contrée comprise entre Congonhas et le Rancho de Marçal, et sans doute dans les lieux voisins, l'*Echinolaena scabra* s'étend quelquefois dans les *campos* artificiels, et quelquefois aussi l'on voit les arbrisseaux de ces derniers croître dans les pâturages primitifs. Au reste, dans un espace d'environ neuf lieues, jusqu'au hameau de *Carandat*, ce ne sont point des différences d'élévation ou des mouvemens de terrain qui ont déterminé la présence des bois et des pâturages; car le pays n'est que plus ou moins inégal, et les mornes, si ce mot peut être ici employé avec propriété, sont à peu près tous aussi peu élevés les uns que les autres. Les bois ont pris possession des meilleures terres, et, s'il existe quelque intervalle un peu sablonneux ou caillouteux, c'est là que l'on est sûr de trouver des *campos* naturels. Quoi qu'il en soit, je trouve encore ici la confirmation de ce que j'ai dit sur la cause qui empêche les forêts d'avoir quelque étendue dans les pays où les mornes sont arrondis et n'ont pas une pente rapide. En effet, dans les terres qui m'ont paru bonnes, j'ai vu les arbres cependant couverts de lichens, et je ne leur ai rien trouvé de cette vigueur qui

avait composé un mémoire sur l'agriculture de son pays. Dans la province de Minas, dit M. Martius, le *Pteris caudata* se rend maître également des terrains jadis cultivés, et cependant on ne peut le considérer comme étranger au pays. Cela est parfaitement vrai; mais de ce que le *Pteris aquilina* indigène à la Sologne y couvre bientôt les terrains en jachère, je ne conclurai certainement pas que l'*Erigeron canadense* n'est point exotique, parce qu'il s'empare aussi de certaines terres autrefois en culture.

caractérise les grands végétaux de la région montagnaise des forêts. Les bois que composent ces arbres seront, si l'on veut, un nouvel intermédiaire entre les forêts proprement dites et les *campos* d'arbres rabougris.

On vante, non sans quelque raison, la *comarca* du Rio das Mortes pour l'étendue de ses plantations, sa fécondité et sa richesse. Mais cette réputation serait bien peu méritée, s'il fallait juger le pays tout entier par celui que je parcourus entre Congonhas et S. João d'El Rei; car il est misérable, peu cultivé, et je n'y aperçus aucune *fazenda* de quelque importance. On verra cependant, par les détails dans lesquels j'entrerai bientôt, que plusieurs endroits produisent du maïs, des haricots, du sucre et du coton; et par conséquent il est à croire qu'il existe, à une certaine distance du chemin, des plantations un peu considérables. Je pense que la plupart des fruits d'Europe réussiraient dans cette contrée élevée, et je puis citer, à l'appui de mon opinion, des pêches jaunes que l'on me fit manger à Roça da Vinva, et qui me parurent à peu près aussi bonnes que celles des pêcheurs en plein vent du milieu de la France.

On profite des vastes pâturages qu'on voit de tous les côtés, pour élever des bestiaux qui sont d'une belle race, comme en général tous ceux de la province des Mines; et l'on fait des fromages qui se vendent à S. João et à Villa Rica.

Plusieurs cultivateurs possèdent des moutons; mais ils ne savent ce que c'est qu'une bergerie, et quelque

pluie, quelque orage qu'il fasse, ils laissent leurs troupeaux errer dans la campagne. De temps en temps, et surtout à l'époque des nouvelles lunes, on donne du sel aux moutons, et là se bornent tous les soins de l'agriculteur. C'est vers le mois d'octobre, au commencement des pluies et des chaleurs, que l'on tond les brebis.

Dans ce pays, pour garantir ses pâturages du bétail d'autrui, et empêcher le sien de s'écarter, on prend souvent la peine d'élever de petits murs en pierres sèches. On entoure les jardins de la même manière, et, du côté de Congonhas et de Pires, c'est du minéral de fer que l'on emploie pour former ces clôtures.

Sur la route très fréquentée qui traverse le pays que je viens de décrire, celle de Congonhas à S. João d'El Rei, la manière de voyager est la même que sur le chemin de Rio de Janeiro à Villa Rica<sup>1</sup>. On ne va point demander l'hospitalité aux propriétaires d'habitations, comme dans les pays qui sont peu visités par les voyageurs; mais, de distance en distance, on trouve des *ranchos* et des *vendas*, et c'est là que l'on fait halte. Ces *ranchos*, dépourvus de toutes les commodités de la vie, sont presque toujours tenus par des hommes d'une classe très inférieure, que leurs communications avec les muletiers rendent peu honnêtes, mais qui pourtant le sont plus que les gens de la même classe ne l'étaient encore en France il y a que quinze ou vingt ans.

<sup>1</sup> Voy. ma première Relation, vol. I, p. 66.

Après avoir donné une idée générale du pays que l'on parcourt entre Congonhas do Campo et S. João d'El Rei, j'entrerai dans quelques détails.

Je partis de Congonhas le 13 février, et, ayant traversé la rivière du même nom, je me trouvais dans la *comarca* du Rio das Mortes ou de S. João d'El Rei, d'où je ne sortis plus que pour passer dans la province de Rio de Janeiro. Le pays que je parcourus d'abord appartient au *termo* de Queluz.

A une lieue de Congonhas do Campo, se trouve le village de *Redondo* (rond) qui, selon Pizarro, est une succursale de la paroisse de *Nossa Senhora da Conceição das Congonhas de Queluz* (Notre-Dame de la Conception des Congonhas de Queluz). Je ne m'arrêtai point dans ce village; mais je fis halte sur le bord du *Parapéba*<sup>1</sup> que l'on rencontre à une lieue et demie de Redondo, et que l'on passe sur un pont en bois.

Le Rio Parapéba prend sa source dans le voisinage

<sup>1</sup> Casal écrit *Paraupéba*, Pizarro *Peraupeba* et *Paropeva*; d'Eschwege *Paraupéba* et *Paraopéba*; Luccock *Parapéba*; enfin moi-même, d'après la prononciation qui a sans doute frappé mes oreilles, j'ai écrit sur les lieux *Paropéba*; et plus souvent *Poropéba*. On conçoit que ces variations ont dû me donner quelque incertitude sur la manière dont on doit orthographier le nom dont il s'agit. Cependant comme il est bien clair que ce nom vient, comme le dit à peu près Luccock, des mots indiens *pará* rivière, mer et de *apeba* plat (rivière platte), j'ai pensé que l'orthographe de l'écrivain anglais devait être préférée, quoique en général Luccock ne puisse faire autorité, quand il s'agit des noms brésiliens.

de Queluz, et, après un cours d'environ soixante lieues<sup>1</sup>, il va réunir ses eaux à celles du S. François, entre les Rios *Pará* et *Abaité*<sup>2</sup>. Les bords du Parapéba, dans la partie la plus voisine de sa source, passent pour être d'une très grande fécondité, et ce sont eux qui fournissent une partie des vivres que l'on vend à Marianna, à Sabará et dans la capitale des Mines. « Le district du Parapéba, dit d'Eschwege, pourrait « être appelé le grenier de Villa Rica.... Mais ici, ajoute « le même écrivain, le mineur et celui qui cultive « voudraient en une seule année tirer de leur terrain « tout ce qu'il peut produire : c'est là un des traits « du caractère national. Encouragés par le débit qu'ils « trouvent de leurs denrées, et tout entiers au présent, les agriculteurs voisins du Parapéba ensementent presque toujours plus de terre que ne comporte l'étendue de leur propriété ; le sol n'a pas le temps de produire de nouveaux bois, et comme on ne le fume jamais, il se dessèche, s'épuise..., et des champs féconds se changent bientôt en une sorte de lande composée de fougères et de mauvaises Graminées. Tel est l'état où se trouve aujourd'hui la plus grande partie du canton dont il s'agit<sup>3</sup>. »

A environ une lieue du pont du Parapéba, je passai par le village de *Sassuhy*<sup>4</sup> qui, comme celui de

<sup>1</sup> *Caz. Cor. Braz.*, I, 383.

<sup>2</sup> *Piz. Mém. hist.*, VIII, p. 242, 67.

<sup>3</sup> *Bras. Neue Welt*, I, 9, 10, 11.

<sup>4</sup> Je crois devoir écrire *Sassuhy*, pour me conformer à la prononciation usitée dans le pays ; mais il n'en est pas moins

Redondo, est une succursale de la paroisse de Nossa Senhora da Conceição das Congonhas de Queluz<sup>1</sup>. Ce village présente une large rue où passe la route; il appartient presque entièrement à des cultivateurs du voisinage qui n'y viennent que le dimanche, et par conséquent il est peu habité durant les jours ouvrables.

J'avais fait quatre lieues depuis le pont du Parapéba, lorsque je fis halte à la *venda* de Camapuán<sup>2</sup>, qui, chose fort rare dans ce pays, était tenue par une famille de blancs. Les différentes personnes dont cette famille se composait, étaient toutes blondes, et avaient de belles couleurs.

On plante aux environs de Camapuán, le maïs qui y rend 150 à 200 pour un, les haricots, la canne à sucre, le coton, etc., et la grande quantité de terrains

vrai qu'en admettant *Suassuhy*, Pizarro a indiqué la véritable étymologie du nom dont il s'agit. En effet, *Sassuhy* vient évidemment des mots de la *lingua geral*, *suapu* cerf, *y'g* rivière (la rivière des cerfs). Luccock écrit *Suá-Sul*, et prétend que ces mots signifient le grand et le petit cerf; mais je ne découvre rien qui justifie cette assertion. Quoi qu'il en soit, le village dont il est ici question et la rivière de nom analogue qui se jette dans le Rio Doce (Voy. ma première Relation, vol. I, p. 400), devront être distingués, ce me semble, le premier par le nom de *Sassuhy* et la seconde par celui de *Sussuhy*.

<sup>1</sup> Piz. *Mém.*, VIII, p. 2<sup>de</sup>, 194.

<sup>2</sup> Des mots *cáma puám*, (seius arrondis) qui appartiennent à la *lingua geral*. C'est à tort que de savans voyageurs, trompés par la prononciation allemande, ont écrit *Camaboão*.

qui offrent actuellement des *campos* artificiels, prouve que ce canton a été beaucoup cultivé. Ici les cotonniers commencent à produire la seconde année seulement, et ne durent pas plus de quatre années; mais un arrobe de coton garni de semences donne huit livres sans semences, ou, si l'on veut, le poids des graines ne forme que les trois quarts du poids total. En général les cotonniers se cultivent dans plusieurs parties de la *comarca* du Rio das Mortes, telles que le *termo* de Queluz situé à huit lieues de Camapuán, celui de S. João d'El Rei, de Villa da Campanha, etc.; mais le coton de ces contrées est très inférieur à celui de Minas Novas. D'un autre côté, si à Camapuán, Queluz, Carandaí, l'arrobe avec semences rend autant ou à peu près autant qu'à Passanha et à Minas Novas, on voit que les cotonniers ne produisent pas aussitôt à Camapuán et probablement dans les autres parties de la *comarca* de S. João, qu'ils produisent à Minas Novas, et que surtout ils durent moins long-temps qu'à Passanha <sup>1</sup>.

Le jour où je quittai la *venda* de Camapuán, je voulais aller jusqu'à *Lagoa Dourada* (le lac doré) <sup>2</sup>; mais un orage me força de m'arrêter à une demi-lieue de cette bourgade, à l'endroit appelé *Roça da Viuva*.

<sup>1</sup> Voy. ma *première Relation*, vol. I, p. 404 et vol. II, p. 106.

<sup>2</sup> Voy. ce que j'ai écrit dans la première partie de mes voyages (Vol. II, p. 189) sur les traditions relatives aux divers lacs qui portent le nom de *Lagoa do Pao Dourado*, *Lagoa Dourada*, etc.

(le champ de la veuve). Les pluies qui tombaient éternellement me donnaient les plus vives inquiétudes pour mes collections, et faisaient le tourment de ma vie. Avec quels délices j'aurais vu s'anéantir ces collections faites avec tant de soin, si j'avais pu prévoir les chagrins qu'elles me causeraient à mon retour!

Je m'étais d'abord établi sous un *rancho* abandonné qui se trouvait auprès de la *fazenda* de Roça da Viuva; mais l'immense quantité de puces et de *bichos de pé* (*pulex penetrans*) qui vinrent m'assaillir, me forcèrent de me réfugier sous la galerie (*varanda*) de l'habitation. Non-seulement les *bichos de pé*, comme je l'ai dit ailleurs <sup>1</sup>, se trouvent avec abondance dans les maisons récemment construites; mais encore ils sont généralement très multipliés dans les bâtimens que l'on n'habite plus. Là rien ne les dérange; ils multiplient tout à leur aise; mais je ne saurais dire quelle peut être leur nourriture. Ce qu'il y a de certain, c'est que l'état où se trouve la puce pénétrante, lorsqu'elle s'est enfoncée dans le pied de l'homme, est plutôt monstrueux que normal. Il lui serait impossible de sortir de l'étroite prison qu'elle-même s'est pratiquée; ses intestins ont acquis un tel volume qu'ils dépassent démesurément sa tête en largeur, et alors, l'insecte se trouve avoir perdu les principales facultés que la nature lui avait départies, puisqu'il ne peut plus ni sauter, ni courrir, ni se rapprocher d'un autre individu de son espèce. A la vérité la puce pénétrante pond des œufs dans

<sup>1</sup> Voy. ma *première Relation*, vol. I, p. 35.

le trou d'où son obésité ne lui permet pas de sortir ; mais il faut nécessairement que la fécondation ait eu lieu, tandis que l'insecte était encore maître de tous ses mouvemens, et lorsqu'il se trouvait par conséquent dans son état le plus naturel <sup>1</sup>. Je le répète, nous ne connaissons guère de la plupart des animaux de l'Amérique méridionale que leurs formes extérieures. Honneur donc au jeune naturaliste qui, ne se bornant pas comme tant d'autres à réunir les insectes du Brésil, s'est livré, pendant plusieurs années, à l'étude de leurs mœurs, et qui, pour compléter ses observations, veut encore retourner dans les contrées équinoxiales, et aller épier, au sein des forêts primitives, les ruses, les guerres et les amours des nombreux animaux dont elles sont peuplées <sup>2</sup>.

On assure que, dans le pays voisin de Camapuân, il existe des terres qui contiennent de l'or ; cependant je n'ai aperçus, comme je l'ai dit plus haut, aucune mine jusque vers Roça da Viuva. Ce fut près de cette habitation que je commençai à voir des terrains qui

<sup>1</sup> Marcgraff qui, comme l'on sait, vivait du temps de Maurice de Nassau, a passablement décrit la puce pénétrante sous le nom indien de *tunga* ; mais il considérait la partie dilatée de l'abdomen de cet insecte comme une membrane indépendante de lui-même, sur laquelle celui-ci se reposait et qui était destinée à contenir sa jeune postérité. Quant à Pison, plus inexact que Marcgraff, il croyait que l'animal même était renfermé dans l'espèce de sac que forme son abdomen distendu. (*Marcg. Bras.*, 249. — *Pis. Bras.*, 289.)

<sup>2</sup> M. Lund de Copenhague.

avaient été exploités par des chercheurs d'or, et je trouvai ensuite beaucoup de minières à Lagoa Dourada, village situé à une demi-lieue de Roça da Viuva.

Ce village, qui fait partie du *termo* de S. José, est une succursale de la paroisse de *Prados* ou *Nossa Senhora da Conceição dos Prados* (Notre-Dame de la Conception des Prés). Il a été bâti dans un enfoncement, sur le bord d'un petit lac auquel il doit son nom, et dont les alentours ont fourni jadis et fournissent encore aujourd'hui beaucoup d'or. Les maisons de Lagoa Dourada sont en général écartées les unes des autres et accompagnées, suivant l'usage, d'un jardin ou d'une plantation de bananiers. Le contraste que les minières dépouillées de verdure font avec la teinte de ces derniers végétaux, la disposition des maisons et le petit lac qui les avoisine produisent un ensemble assez agréable. Quoique Lagoa Dourada ne soit qu'une succursale, j'y vis cependant deux édifices consacrés au culte, et j'y remarquai une boutique très bien garnie. Cette bourgade serait fort riche, me dit un homme qui y demeurerait, si les habitans n'avaient un goût excessif pour la chicane, et s'ils ne dépensaient en procès tout l'argent qu'ils possèdent.

Entre Roça da Viuva et Carandaí qui en est éloigné de quatre lieues et demie, et où je fis halte, le pays est à peu près le même que celui que j'avais parcouru les jours précédens; cependant les *campos* naturels ont peut-être plus d'étendue, et, près de Carandaí, le terrain devient plus montueux. Les terres en culture

sont fort rares sur les bords de la route ; mais on assure qu'il y en a davantage à quelque distance d'elle. Je ne vis non plus qu'un très petit nombre de maisons depuis Roça da Viuva jusqu'à Carandaí, et en général elles me parurent fort misérables. Sur la gauche du chemin, l'on aperçoit à quelque distance, la chaîne de montagnes assez élevée qui porte le nom de *Serra de S. José*, et où les rochers nus se montrent çà et là au milieu d'une herbe grisâtre.

Carandaí est une espèce de hameau qui doit son nom à un ruisseau auprès duquel il a été bâti, et qui se compose de quatre à cinq maisons. On cultive, auprès de ce hameau, le maïs, le riz, la canne à sucre, le coton, les haricots, et l'on voit dans ses alentours plusieurs minières en exploitation.

De Carandaí, j'allai faire halte au Rancho de Marçal qui en est éloigné de deux lieues. Cette partie de la contrée est élevée et sablonneuse. Elle présente quelques bois dans les enfoncemens, et d'ailleurs une immense étendue de pâturages naturels ; sur la gauche du chemin s'étend la Serra de S. José couverte de rochers ; un petit nombre de bestiaux errent çà et là dans les *campos* ; mais on ne découvre aucune habitation, on ne voit point de terres en culture.

Un peu avant d'arriver au Rancho de Marçal, on descend dans une espèce de plaine assez remarquable. D'un côté elle est entourée par des collines d'une hau-

<sup>1</sup> On ne doit point écrire *Canduahy* comme on l'a fait en Allemagne. *Carandaí*, en guarani, signifie palmier.

teur inégale, et de l'autre par la Serra de S. José; des pâturages naturels la couvrent dans presque toute son étendue; mais çà et là on y voit des minières, et dans le lointain, l'on découvre S. João d'El Rei entre des groupes d'arbres.

Comme cette ville est entourée de mauvais pâturages, les caravanes ont coutume de s'arrêter à quelque distance. Ce fut le parti que je pris; je m'établis au Rancho de Marçal, et de là j'allai avec un domestique visiter S. João.

---

## CHAPITRE X.

### S. JOÃO D'EL REI.

---

*Comarca* du Rio das Mortes ; ses divisions ; ses limites ; son élévation ; ses montagnes ; ses rivières ; sa végétation ; les denrées qu'elle produit ; sa population comparée à celle des autres parties de la province ; sa civilisation. — Histoire de S. João d'El Rei. — Nécessité de diviser les évêchés du Brésil et d'en créer un à S. João d'El Rei. — Population du *termo* de S. João d'El Rei. Ses forces militaires. Succursales qui en font partie. — Pays situé entre le Rancho de Marçal et S. João d'El Rei. Hameau de *Porto Real*. Le *Rio das Mortes Grande*. Village de *Bom Jesus de Matosinhos*. — S. João d'El Rei ; sa situation ; ses ponts ; ses églises ; son hôpital ; intendance ; prison ; auberges ; rues et maisons. Occupation des habitans de S. João d'El Rei. Commerce ; articles d'exportation ; bénéfices des négocians sur le coton ; vivres ; chars à bœufs. Culture ; arbres fruitiers. Portrait des habitans de S. João d'El Rei. Celui des Portugais européens établis dans cette ville et au Brésil en général. Mendicité.

---

La *comarca* dont S. João est la capitale, et qui porte le nom de *Rio das Mortes* ou de *S. João d'El Rei*, est la plus méridionale des cinq qui composent la province de Minas Geraes. Elle forme une sorte de quadrilatère fort irrégulier, et s'étend du 19° 30' environ jusqu'au 23° 40' lat. S., et à peu près du 335° jusqu'au 328° long. Ses limites sont à l'orient la co-

*marca* de Villa Rica ; au nord celles de Sabará et de Paracatú ; à l'occident la province de Goyaz et celle de S. Paul ; au midi cette dernière et la province de Rio de Janeiro <sup>1</sup>. Elle se divise en huit *termos* ; à l'est ceux de *Barbacena* et de *Queluz* ; un peu plus vers l'occident , ceux de *S. José* et de *S. João d'El Rei* ; plus à l'occident encore celui de *Santa Maria de Baependy* ; au milieu le *termo* de *Villa da Campanha da Princeza* ; au nord celui de *Tamanduá*, et enfin tout-à-fait à l'ouest celui de *S. Carlos de Jacuhy* <sup>2</sup>.

Cette *comarca* comprend une portion de la grande chaîne occidentale (Serra do Espinhaço Eschw.), et en même temps une partie de cette autre chaîne plus occidentale encore , ou plutôt de ce plateau élevé , au milieu duquel se montrent de loin en loin des groupes

<sup>1</sup> Un voyageur anglais prétend que les limites des *comarcas* qui composent la province des Mines , sont déterminées par celles des bassins des grandes rivières ; que la *comarca* de S. João d'El Rei comprend tout le bassin de Rio Grande ; la *comarca* de Sabará , les sources les plus éloignées du S. Francisco ; la *comarca* de Villa Rica , les sources du Rio Doce ; et celle du Serro do Frio , les sources de l'Arassuahy. De telles limites seraient sans doute fort naturelles ; mais ce ne sont pas celles qui ont été adoptées. Les sources du S. Francisco font partie de la *comarca* du Rio das Mortes ; la *comarca* de Sabará s'étend sur les deux versans de la grande chaîne ; et le Jiquinhonha , l'Arassuahy et plusieurs des affluents du S. Francisco coulent à la fois dans le Serro do Frio.

<sup>2</sup> J'ai déjà indiqué les limites et les divisions de la *comarca* du Rio das Mortes ( Voy. ma *première Relation* , I, p. 82 ) ; mais , traçant ici un tableau général de cette *comarca*, j'ai cru indispensable d'y faire reparaître les mêmes détails.

de montagnes, et qui donne naissance au S. Francisco et au Rio dos Tocantins (Serra dos Vertentes Eschw.)<sup>1</sup>. Dans la *comarca* du Rio das Mortes, s'élèvent les hautes montagnes d'*Ibitipóca*, le pic de *Juruóca* ou *Ajuruóca*, qui appartiennent à la Serra do Espinhaço, et la Serra da Canastra, qui fait partie de la Serra dos Vertentes. Sans parler même de quelques points remarquables par leur hauteur, je crois que, prise dans son ensemble, la *comarca* de S. João d'El Rei est la plus élevée de toutes celles qui forment la province des Mines; car c'est dans cette *comarca* que le Rio de S. Francisco prend naissance, et que commencent à couler ses premiers affluens, tels que le *Bambuhy*, le *Lambary*, le *Pará* et le *Parapéba*; c'est là que naissent le *Rio Preto*, affluent du Parahybuna, et le *Jaguary* qui se jette dans le Tiété; là, sont les sources du *Rio das Mortes Grande*, du *Sapucahy*, du *Rio Pardo*, affluens du fameux *Rio Grande*; là enfin commence ce dernier fleuve lui-même, qui, uni au *Paranahyba*, au Paraguay et à l'Uruguay, finit par devenir le Rio de la Plata<sup>2</sup>.

Une petite portion de la *comarca* du Rio das Mortes, située à l'est de la Serra da Mantiqueira (partie méridionale de la grande Serra do Espinhaço, Eschw.),

<sup>1</sup> Voy. ma *première Relation*, vol. I, p. 69; voy. aussi l'ouvrage de M. d'Eschwege, intitulé: *Brasilien Neue Welt*, I, p. 167.

<sup>2</sup> J'aurais pu citer beaucoup d'autres montagnes et d'autres rivières que celles qui sont nommées ici; mais j'ai cru ne devoir faire entrer dans un tableau général que les indications les plus importantes.

et une portion plus petite encore qui se trouve au pied de cette même chaîne, avant qu'on la passe pour entrer dans la province de S. Paul, appartiennent à la *région des forêts*. D'ailleurs la plus grande partie de la *comarca* est couverte de pâturages, composés de Graminées, d'autres herbes et de sous-arbrisseaux.

On a autrefois tiré beaucoup d'or de quelques parties de la *comarca* du Rio das Mortes; mais aujourd'hui c'est principalement à l'agriculture, et surtout à l'éducation des bêtes à cornes et des pourceaux, que se livrent les habitans de ce pays, favorisés par l'avantage d'être voisins de la province de Rio de Janeiro, et de pouvoir conduire par plusieurs chemins leurs denrées à la capitale. Une grande partie du bétail et des pourceaux qui se consomment dans cette dernière, viennent de la *comarca* de S. João, et principalement du canton de Rio Grande. La *comarca* de S. João d'El Rei fournit aussi aux habitans de Rio de Janeiro une prodigieuse quantité de lard et de fromages, du coton en laine, des toiles de coton grossières, des moutons, des chèvres, du sucre, des cuirs, enfin du tabac qui se récolte dans le *termo* de Santa Maria de Baependy <sup>1</sup>.

La *comarca* du Rio das Mortes comprend environ deux cent mille ames <sup>2</sup>, et elle est par conséquent la

<sup>1</sup> Luccock indique encore des chevaux, des mulets, de la volaille et des pierres précieuses. (*Notes on Braz.*, 470.)

<sup>2</sup> Cette indication m'a été donnée tout à la fois par le curé et par l'*ouvidor* de S. João. Les états de population faits par les pasteurs des diverses paroisses, ne font guère monter qu'à 170,000 les habitans de toute la *comarca* du Rio das Mortes;

plus peuplée des cinq qui composent la province de Minas Geraes, quoiqu'elle soit inférieure en étendue à deux d'entre elles; celles de Sabará et de Paracatú. Si même nous admettons, comme je l'ai fait, qu'il n'y ait pas plus de 500,000 ames sur toute la surface des Mines, la seule *comarca* de S. João d'El Rei comprendra plus du tiers de la population de la province; et tandis que celle-ci, prise dans son ensemble, offrirait à peu près dix individus par lieue carrée portugaise<sup>1</sup>, le Rio das Mortes, en estimant d'une manière très approximative sa surface à quatre mille cinq cent quatre-vingts lieues carrées, le Rio das Mortes, dis-je, présenterait environ quarante personnes par lieue. J'ai dit ailleurs que les blancs ne formaient pas un quart de toute la population des Mines; qu'en particulier sur la paroisse de Villa do Principe où il existe plus de vingt-huit mille individus, il n'y avait guère qu'un neuvième d'hommes de notre race, et que sur celle de S. Miguel de Mato dentro, il n'y en avait environ qu'un sixième : les proportions sont bien diffé-

mais les déclarations sur lesquelles ces états sont basés ne sont jamais exactes. Les indications de Pizarro, pour les paroisses et succursales du Rio das Mortes, porteraient la population de la *comarca* toute entière à environ 170 à 180 mille ames et celles d'Antonio Rodrigues Veloso de Oliveira à 222,583 (*Igreja do Brasil*, etc., dans les *Annaes Fluminienses* n° 1); mais il me paraît régner sur ce point, dans les deux auteurs que je cite ici, une obscurité, un vague ou un arbitraire qui ne me permettent pas d'adopter leurs chiffres avec une entière confiance.

<sup>1</sup> Voy. ma première Relation, vol. I, p. 80.

rentes dans la *comarca* du Rio das Mortes, puisque les blancs y sont aux hommes de couleur de race pure ou mélangée, comme un est à trois.

Les raisons des deux différences que j'ai signalées entre la population du Rio das Mortes et celle des autres *comarcas* sont bien faciles à découvrir. On n'a pas le même besoin d'introduire des nègres esclaves dans un pays où l'on se livre surtout au négoce et à l'éducation des bestiaux, que dans ceux où l'on extrait l'or de la terre. D'un autre côté, comme le Rio das Mortes est plus voisin de Rio de Janeiro que les autres parties des Mines, les émigrés européens doivent moins craindre d'aller s'y établir; et d'ailleurs ils ont plus de chances de faire quelque fortune chez un peuple adonné au commerce et à l'agriculture, que dans les contrées aurifères où l'on ne peut espérer de véritables succès qu'avec un capital déjà acquis.

Il ne faut pas croire au reste que la population du Rio das Mortes soit également distribuée sur toute la surface de la *comarca*. Les causes qui ont amené, dans cette *comarca*, une population plus considérable que dans les autres, y ont aussi occasioné une répartition d'habitans fort inégale. Les premiers colons se sont établis dans la partie orientale où il y avait beaucoup d'or, et c'est là que les nouveaux venus doivent continuer à se porter, parce que ce territoire, voisin de la province de Rio de Janeiro, se trouve mieux placé sous le rapport des communications et du commerce. Cinq villes sont situées à l'orient du milieu de la *comarca*; il n'en existe qu'une

seule dans la moitié occidentale, et, d'après mes calculs à la vérité fort approximatifs, la population de cette dernière moitié ne s'élève pas à beaucoup plus du cinquième de celle de la *comarca* tout entière.

Quoi qu'il en soit, si la position géographique de la *comarca* du Rio das Mortes et la nature de ses richesses tendent à accroître le nombre des habitans de ce pays, elles n'influent pas d'une manière aussi heureuse sur sa civilisation. Comme ces émigrés portugais qui augmentent sans cesse la population de la *comarca* du Rio das Mortes et surtout celle de S. João d'El Rei n'ont reçu aucune éducation, et que leur ignorance ne les empêche point de jouir, quand ils se sont enrichis, de cette considération qui malheureusement s'attache toujours à la fortune, ils ne songent point à donner de l'instruction à leurs enfans. La grossièreté des mœurs, favorisée encore par les soins de l'agriculture et l'éducation des troupeaux, se perpétue dans les familles; et l'on trouve dans la *comarca* du Rio das Mortes moins de savoir, moins de politesse et même moins d'hospitalité que dans les autres parties de la province.

Ce fut, à ce qu'on prétend, le vieux Fernando Dias Paes qui, vers la fin du dix-septième siècle, forma le premier un établissement dans la *comarca* du Rio das Mortes<sup>1</sup>; mais cet établissement n'eut probablement aucune suite. L'honneur de découvrir les mines d'or qui attirèrent de nombreux habitans sur le territoire

<sup>1</sup> South. Hist. of Braz., III, 47.

de S. João était réservé à THOMÉ PORTES D'EL REI, natif de Taubaté <sup>1</sup>. Les Indiens qui habitaient le pays s'opposèrent d'abord aux progrès des aventuriers paulistes; on en vint aux mains, et l'on donna le nom de *Rio das Mortes* (rivière des morts) à la rivière sur les bords de laquelle s'était livré le combat <sup>2</sup>. Un peu plus tard, le territoire du Rio das Mortes fut le principal théâtre des querelles qui s'élevèrent (1707 à 1708) entre les Paulistes et les Forasteiros ou étrangers; et le peuple des Mines conserve encore le souvenir d'un combat sanglant que se livrèrent les deux partis près du Rio das Mortes <sup>3</sup>. La guerre civile durait environ depuis deux ans, lorsqu'Antonio de Albuquerque Coelho, gouverneur de Rio de Janeiro sut y mettre un terme. Nommé premier gouverneur particulier de Minas et de S. Paul, cet homme habile fut bientôt (1711) obligé d'aller porter du secours à la

<sup>1</sup> Au lieu de Portes d'El Rei, on trouve dans Southey Cortes d'El Rei.

<sup>2</sup> J'adopte ici l'opinion de Pizarro (*Mém. hist.*, VIII, p. 2<sup>de</sup>, 121), plus vraisemblable que celle qui attribue le nom de *Rio das Mortes*, à quelqu'une des querelles des Paulistes et des Forasteiros.

<sup>3</sup> L'histoire de la guerre civile des Forasteiros et des Paulistes a été écrite sous l'influence des passions qui ont trop souvent divisé les Européens et les colons du Brésil; aussi est-elle remplie d'incertitudes. Il serait bien à désirer que quelque Mineiro instruit et impartial voulut faire des recherches sur cette histoire, qui présente tout à la fois des évènements intéressans et des détails de mœurs aussi étranges que variés.

ville de Rio de Janeiro envahie par les Français, et, du nombre de ceux qui se joignirent à lui, furent les habitans du Rio das Mortes. Pendant long-temps, le chef-lieu de leur pays n'avait eu d'autre nom que celui d'*Arraial do Rio das Mortes*; mais sous le gouvernement de D. BRAS BALTHASAR DA SILVEIRA, successeur d'Albuquerque, la province des Mines fut divisée en quatre *comarcas*, et, le 8 décembre 1713, l'*arraial* appelé jusqu'alors *do Rio das Mortes*, fut érigé en ville sous le nom de *Villa de S. João d'El Rei*, qu'on lui donna en l'honneur du roi Jean V<sup>e</sup>. On a placé à S. João un *ouvidor* qui est aussi *corregedor* et surveillant des biens des défunts et des absens (*provedor dos defuntos e ausentes*<sup>1</sup>), et la *comarca* a été successivement divisée en *termos* qui ressortissent de l'*ouvidoria* de S. João<sup>2</sup>.

<sup>1</sup> Cazal fait remonter à 1712, la création de la ville de S. João d'El Rei; le *Patriota* place cet événement dans l'année 1719, et enfin Pizarro en 1718, sous le gouvernement de D. Pedro de Almeida Portugal, comte de Assumar. Quant à moi, j'ai cru devoir adopter la date indiquée dans un manuscrit que j'ai vu entre les mains du curé de S. João d'El Rei, et qui était extrait des registres de la *camara* de cette ville. Au reste, Pizarro a eu connaissance de cette date, car, s'il admet celle du 19 janvier 1718 (*Mém. hist.*, VIII, p. 2<sup>da</sup>, 120), il reconnaît en même temps (p. 26) que la *comarca* de S. João fut formée, en 1714, sous D. Bras Balthasar de Silveira; or il est difficile, ce me semble, qu'on ait fait une *comarca* du territoire du Rio das Mortes, sans y créer une ville.

<sup>2</sup> Piz. *Mém. hist.*, vol. VIII, p. 2<sup>da</sup>, 121.

<sup>3</sup> Un voyageur anglais parle beaucoup du *gouverneur* qui administrait S. João en 1818. Il est bien évident que cet écri-

La *comarca* du Rio das Mortes ne dépend pas tout entière de l'évêché de Marianna. Cet évêché est borné par le Rio Sapucahy et une partie du Rio Grande; et le territoire situé au midi de ces limites, appartient au diocèse de S. Paul qui comprend, sous le nom de *comarca ecclesiastica do Cabo Verde*, les paroisses de *Jacuhy*, *Rio Pardo*, *Camanducaya*, *Cabo Verde* et *Sapucahy*<sup>1</sup>.

Lors de mon voyage, il était grandement question d'ériger en évêché la *comarca* de S. João, et, si l'exécution de ce projet se réalise, il est permis d'en attendre quelque bien. Dans un pays où une faible population est disséminée sur un vaste territoire, il n'y a pas de société; chacun y est abandonné à ses propres forces; la vie est concentrée, comme l'a dit un écrivain philosophe<sup>2</sup>, dans le cercle étroit de la famille, et les liens qui unissent les enfans à leurs pères sont eux-mêmes bien faibles; car le fils sait qu'en s'éloignant de la maison paternelle, il trouvera ailleurs des terres pour s'y établir, et des matériaux pour construire une cabane. Ainsi isolé, l'homme se dégrade peu à peu, et il tombe dans un état complet d'apathie et d'abrutissement; comme le Sertão de Minas Geraes et le pays de Goyaz en fournissent de si

vain avait en vue l'*ouvidor*. A l'époque dont il s'agit, il n'existait dans la province de Minas Geraes d'autre gouverneur que le capitaine général résidant à Villa Rica.

<sup>1</sup> Piz. *Mém. hist.*, VIII, p. 124. — Velozo in *Ann. Flum. Mappa*, 3.

<sup>2</sup> *Globe*, 26 novembre 1830.

nombreux exemples. Des idées religieuses peuvent seules préserver d'un tel malheur celui qui vit abandonné à lui-même au milieu des déserts; elles seules peuvent élever son ame et l'empêcher d'abjurer sa dignité d'homme. Si donc le gouvernement brésilien ne veut pas que les habitans des *sertões* de l'intérieur tombent dans une entière barbarie, il faut qu'il veille à leur instruction morale. Cette instruction, comme je l'ai dit ailleurs, ils ne peuvent, dans l'état actuel des choses, la recevoir que du clergé. Celui-ci malheureusement participe beaucoup trop à la corruption générale; mais si l'on divisait des évêchés actuellement plus grands que des royaumes, les pasteurs pourraient être surveillés davantage, et rappelés plus facilement à leurs devoirs trop souvent négligés<sup>1</sup>.

Le *termo* particulier dont S. João d'El Rei est la capitale, comprend une population de vingt-deux mille individus en âge de recevoir les sacremens, et est soumis à la juridiction d'un *juiz de fóra* qui exerce les fonctions d'inspecteur de l'or et celles de juge des orphelins.

Il existe dans ce *termo* deux régimens de cavalerie de garde nationale, et vingt-huit compagnies d'*ordenanças*, milice inférieure soumise aux *capitães mōres* (Piz. Mem. VIII, 128)<sup>2</sup>.

<sup>1</sup> Voyez ce que j'ai écrit sur ce sujet dans ma *première Relation*, vol. II, p. 307. Voyez aussi le mémoire intitulé: *A igreja do Brasil* dans les *Annaes fluminenses*, n° 1.

<sup>2</sup> Après avoir dit quelque chose des gardes nationales de

La seule paroisse de S. João comprend le *termo* tout entier; mais, hors de la ville, elle se divise en quatorze succursales, dont les desservans sont, suivant l'usage très condamnable, choisis et payés par les curés. Ces succursales sont celles de *S. Gonçalo do Brumado*; *S. Sebastião do Rio a baixo*; *Santa Rita*; *S. Tiago e Santa Anna*; *N. Sra. do Bom Sucesso*; *S. Antonio do Amparo*; *S. Gonçalo da Ibiturina*; *N. Sra. de Nazareth*; *N. Sra. da Conceição da Barra dos Rios das Mortes Pequeno e Grande*; *S. Francisco da Onça*; *N. Sra Madre de Deos*; *N. Sra da Piedade*; *S. Miguel de Cajuru*; *S. Antonio do Rio das Mortes Pequeno*.

Pour me rendre à S. João, je continuai à traverser la plaine où est situé le Rancho do Marçal, et j'arrivai à une vallée qui se prolonge perpendiculairement à cette plaine. Là je jouis de la vue la plus riante qui se fût offerte à moi, depuis que je voyageais dans la province des Mines. Souvent j'y avais admiré des beau-

S. João, un voyageur ajoute que, *quant aux soldats de la ligne, ils sont tirés par la voie de la presse, de la classe des plus pauvres campagnards; qu'ils sont tous sous le commandement d'un lieutenant; mais qu'on les rassemble rarement, et qu'ils sont mal disciplinés*. En s'exprimant de cette manière, le voyageur dont il s'agit ne peut avoir eu en vue que le beau régiment de cavalerie des Mines; mais je crois qu'il est impossible d'en parler avec plus d'inexactitude. (Voy. ce que j'ai écrit sur ce régiment dans ma *première Relation*, vol. I, p. 380, et ce qui a été dit de sa réputation excellente, de sa belle tenue et de ses attributions dans l'ouvrage de Mawe intitulé: *Travels in the interior of Brazil*; London, 1815.)

tés majestueuses, mais toujours âpres et sauvages; pour la première fois peut-être depuis quinze mois, j'eus enfin sous les yeux un paysage qui a quelque chose de cet air de gaieté auquel ceux de la France doivent tant de charmes. La vallée est très large, et bordée par des collines peu élevées couvertes de gazon. Une rivière y serpente, et d'un côté l'on aperçoit de nombreuses maisons de campagne qui toutes ont un jardin où, parmi des touffes de bananiers et d'orangers, s'élèvent plusieurs palmiers, entre autres, l'espèce élégante que j'ai déjà décrite sous le nom de *macauba* (*Acrocomia sclerocarpa*, Mart.)<sup>1</sup>. Un arbre commun dans ces jardins ajoute par ses formes pittoresques aux beautés que présente l'ensemble du paysage; c'est l'*Araucaria* qui, dans l'état adulte, se termine par une tête d'abord arrondie, et ensuite presque plane, composée de rameaux verticillés courbés comme des candelabres.

A environ une demi-lieue de Marçal, on arrive au hameau appelé *Porto Real*, où l'on trouve le Rio das Mortes Grande qui donne son nom à la *comarca*, et qui, dans cet endroit, peut avoir à peu près une quinzaine de toises de largeur.

Le Rio das Mortes va se jeter dans le Rio Grande à environ vingt lieues de S. João d'El Rei, du côté de l'occident au-dessus d'Ibitiruna, et il prend sa source, non loin de Barbacena, dans un endroit situé à une lieue du Registro Velho et appelé *Lavra de N. Sra da*

<sup>1</sup> Voy. ma première Relation, vol. II, p. 377.

*Oliveira* <sup>1</sup>. Au Porto Real, on passe cette rivière sur un pont en bois d'un effet assez pittoresque, qui n'a que la largeur nécessaire pour un char à bœufs, et qui est abrité, comme ceux de la Suisse, par un petit toit couvert en tuiles creuses et soutenu par des poteaux. Le passage des hommes est fixé à 80 reis (50 c.), et celui des bêtes de somme à 160 reis (1 f.). Ce péage est, comme tous les autres, affermé pour le compte du fisc. Je montrai aux employés la *portaria*, ou passeport privilégié dont j'étais porteur, et n'eus rien à déboursier.

Ayant traversé Porto Real, j'arrivai bientôt au village de *Bom Jesus de Matosinhos*, où l'on célèbre d'une manière spéciale les fêtes de la Pentecôte. Enfin, à un quart de lieue de cette bourgade, je trouvai la ville de S. João d'El Rei, située par le 21° 7' 4" lat. australe<sup>2</sup>, à environ 25 lieues sud-sud-ouest de Villa Rica.

<sup>1</sup> Les renseignemens que je donne ici sur les sources du Rio das Mortes m'ont été communiquées dans le pays même. Cazal dit que cette rivière prend naissance dans la *Serra d'Ouro Branco* près celle de *Piranga*. Il serait possible que cette Serra d'Ouro Branco fut la montagne où se trouve situé N. Sra. da Oliveira; mais, dans tous les cas, il est bien évident que la Serra dont il s'agit ne saurait être celle du même nom voisine de Villa Rica.—Il est, je crois, inutile aujourd'hui de relever l'erreur de M. Mawe qui prétendait que le Rio Grande se jettait dans le Rio das Velhas. Il est presque également inutile de dire qu'il ne faut point écrire *Rio dos Mortes*, comme l'a fait Luccock.

<sup>2</sup> Cette position a été déterminée par les mathématiciens portugais cités dans le *Neue Welt* de von Eschwege. J'ai pré-

La position de cette ville est fort agréable. Elle a été bâtie dans une large vallée, au pied des montagnes de *Lenheiro* et de *Senhor do Bom Fim*, et elle s'étend sur une pente douce, en formant une espèce de triangle dont la pointe commence au-dessous des montagnes, et dont le côté le plus large est parallèle à la vallée. Les collines qui, d'un côté, bordent cette dernière, sont stériles, sablonneuses, couvertes d'un gazon ras, mais arrondies et peu élevées. Les montagnes opposées ont une hauteur plus considérable; elles sont escarpées, et des rochers noirâtres qui ôtent au paysage quelque chose de sa gaiété, s'y montrent de toute part. Deux ruisseaux, ceux de *Tijuco* et de *Barreiras* ou *Ribeirão* et *Corrego seco*<sup>1</sup>, se réunissent immédiatement au-dessus de S. João, et forment une très petite rivière qui divise la ville en deux parties

férent les indications de cet auteur pour S. João d'El Rei et S. José à celles de Pizarro, parce qu'il s'est incontestablement glissé quelque erreur dans ces dernières; en effet, il n'y a que 1 l. de S. João à S. José, et, suivant Pizarro, il se trouverait entre ces deux villes environ un degré de latitude et plusieurs de longitude.

<sup>1</sup> Ces derniers noms m'ont été indiqués sur les lieux mêmes; mais je trouve les deux autres dans un manuscrit qui m'a été remis par une des personnes les plus marquantes de la ville de S. João. Ce sont aussi les noms de Tijuco et de Barreiras qu'on lit dans Pizarro. Enfin Cazal dit que deux ponts ont été bâtis sur la petite rivière de Tijuco qui divise S. João en deux quartiers. C'est à tort que, dans une description de S. João faite en Allemagne, on ne parle que d'un seul pont. C'est à tort aussi que Southey place cette ville sur le Rio das Mortes.

très inégales, et, serpentant dans la vallée, va se jeter dans le Rio das Mortes à peu de distance de Porto Real. Pour établir des communications entre les deux parties de la ville, on a construit deux ponts qui sont en pierre et ont chacun trois arches <sup>1</sup>.

On compte à S. João dix églises dont les plus remarquables sont *S. Francisco* et l'église paroissiale dédiée à *N. Sra do Pilar* (Notre Dame du Pilier).

Celle-ci, en dehors, ne diffère pas beaucoup des églises de campagne; mais, à l'intérieur, elle est riche et d'une très grande propreté. On est ébloui en y entrant, par la quantité de dorures qui ornent les six autels latéraux et surtout la chapelle majeure tout entière <sup>2</sup>. Deux rideaux blancs que l'on a placés sur le devant de cette dernière, la font paraître plus profonde et en même temps font ressortir encore l'éclat des dorures.

L'église de S. Francisco a été bâtie sur une plateforme, devant laquelle est une petite place <sup>3</sup>. Son intérieur qui lors de mon voyage, n'était pas encore achevé, n'a rien de remarquable; mais elle paraît

<sup>1</sup> Les épithètes de *formosas* et *majestuosas*, par lesquelles Casal et Pizarro désignent ces ponts, n'ont pu être employées que par des hommes qui ne connaissaient que ceux du Brésil.

<sup>2</sup> J'ai expliqué dans ma *première Relation* ce que c'est que la chapelle majeure des églises, vol. I, p. 120.

<sup>3</sup> Casal (*Corog. Braz.*, I, 377) dit que cette place est grande. C'est sans doute encore par comparaison; comme il appelle grandiose (*grandiosa*) le pont en bois de Bom Jesus de Matosinhos, qui n'a que la largeur nécessaire pour le passage d'un char à bœufs.

grande, si on la compare à celles du pays, et les deux tours qui lui servent de clochers, sont rondes, élégantes et assez élevées.

Il existe à S. João d'El Rei un petit hôpital qui dépend de la confrérie de la Miséricorde. Pendant quelque temps, on l'avait laissé tomber; mais, environ un an avant mon voyage, il avait été rétabli avec les aumônes des fidèles, et on avait l'intention de le soutenir par le moyen d'une loterie<sup>1</sup>.

Je n'ai vu à S. João aucune fontaine publique. Outre la petite place qui existe devant l'église de S. Francisco, j'en ai remarqué une autre également très petite et irrégulière, sur laquelle donne la maison de l'*ouvidor*, et qui est, pour ainsi dire, hors de la ville.

La maison de l'*ouvidor* et l'hôtel de l'intendance de l'or sont deux bâtimens peu considérables, mais assez jolis. De l'intendance, non-seulement on découvre presque toute la ville; mais encore la vue s'étend au loin sur la vallée où la ville est bâtie.

La prison est un bâtiment très bas qui n'a que le rez-de-chaussée. On voit, suivant l'usage presque généralement répandu dans les Mines, les prisonniers aux barreaux de leurs fenêtres, causant avec les passans ou implorant leur commisération. Ces détenus, s'il faut en croire Luccock, Spix et Martius, sont pour la plupart des meurtriers<sup>2</sup>.

<sup>1</sup> Luccock attribue le rétablissement de cet hôpital aux soins du magistrat Manoel Ignacio Mello e Souza, dont il fait le plus grand éloge. (*Notes on Braz.*, 458.)

<sup>2</sup> *Notes on Braz.*, 457. — *Reis.*, I, 317.

L'auberge où je descendis à S. João m'avait été indiquée comme la meilleure, et elle était sale et infecte. Des écuries ouvertes entouraient la cour de cette hôtellerie. Les chambres n'avaient d'autre ameublement qu'une couche, une table, un tabouret couvert de cuir, et l'odeur de la mienne était absolument la même que celle d'un hôpital peu soigné. Ce tableau convient au reste à peu près à toutes les auberges de la province des Mines, et même à celles de Rio de Janeiro tenues à cette époque, par des Portugais européens ou des Brésiliens-Portugais <sup>1</sup>.

Les rues de S. João sont généralement pavées et assez larges. Suivant l'usage de tout le pays, les maisons ont peu d'élévation; mais elles sont en général jolies, bien entretenues, et un assez grand nombre d'entre elles possèdent un étage outre le rez-de-chaussée. Presque toutes sont blanchies; les portes, les jalousies, le tour des fenêtres sont peints en vert, en gris ou en façon de marbre; les toits n'avancent pas démesurement au-delà des murailles, et les jalousies s'ouvrent de droite à gauche et non de bas en

<sup>1</sup> Les descendants des Portugais établis en Amérique n'y prennent plus aujourd'hui d'autre nom que celui de *Brasiliens*, qu'il faut nécessairement traduire par *Brésiliens*. Cependant j'ai cru souvent devoir joindre à ce nom celui de *Portugais*, parce que la plupart des livres de géographie, de voyages ou d'histoire appellent *Brésiliens* ou *Brasiliens* (Voltaire) les seuls indigènes; et sans la précaution que je prends, j'aurais couru le risque d'être souvent mal compris en Europe, surtout lorsque je parlerai des indigènes civilisés.

haut comme à Villa Rica. On voit à S. João, principalement dans *la rua direita*, un grand nombre de boutiques généralement très bien garnies. Non-seulement cette ville n'a point cet air de tristesse et d'abandon qu'ont presque toutes celles de la province; non-seulement on n'y voit point à chaque pas des maisons inhabitées et qui tombent en ruines; mais encore tout y paraît vivant et animé.

On fait monter la population de S. João à 6 mille âmes, et, dans aucune ville de la province, je n'ai vu autant de blancs et aussi peu de mulâtres.

Les premiers habitans de S. João d'El Rei qui, comme je l'ai dit, furent des mineurs, tiraient sans beaucoup de peine des quantités d'or considérables de la Serra do Lenheiro et du ruisseau qui arrose la ville. Une partie de cette dernière est, à ce qu'il paraît, bâtie sur des terrains aurifères, et les mornes voisins contiennent encore aujourd'hui beaucoup d'or; mais, pour l'extraire, il faudrait plus d'esclaves que l'on n'en possède. Si les pauvres continuent à aller glaner dans les ruisseaux, les hommes plus aisés préfèrent généralement aux chances aventureuses de la minération, les bénéfices mieux assurés du négoce. Il y a actuellement peu de minières en exploitation dans les environs de S. João d'El Rei, et l'hôtel de la fonte de l'or est principalement alimenté aujourd'hui, dit Martius, par S. José et Villa da Campanha <sup>1</sup>. Depuis que le Brésil a été affranchi, et que les habitans de S. João

<sup>1</sup> Reis., I, 318.

ont renoncé, du moins en partie, à la minération, cette ville est devenue le centre d'un commerce considérable qui ne saurait qu'augmenter avec le temps. Les marchands dont plusieurs sont fort riches, se fournissent à Rio de Janeiro de tous les objets qui peuvent se consommer dans l'intérieur des terres; et les boutiquiers des petites villes de la *comarca* du Rio das Mortes et des *comarcas* plus éloignées sont sûrs de trouver dans la même maison de S. João, à peu près tous les articles dont ils ont besoin; tandis que, s'ils allaient à Rio de Janeiro, ils perdraient beaucoup de temps; ils feraient des dépenses considérables, et, moins connus, il ne jouiraient pas des mêmes crédits. Les marchandises que la ville de S. João en particulier envoie à la capitale en échange de celles d'Europe sont de l'or, des cuirs, du lard, du coton en laine, des fromages, du sucre, des toiles de coton grossières et peut-être quelques autres articles<sup>1</sup>. Suivant Spix, Martius et Luccock, quatre caravanes de cinquante mulets chaque faisaient sans cesse, vers 1818, le voyage de S. João à Rio de Janeiro, pour porter des marchandises dans cette dernière ville, et pour en rapporter d'autres. S'il faut en croire le dernier des trois écrivains que je viens de citer, la balance du commerce était en faveur de la *comarca* du Rio das Mortes.

Le coton qui se recueille dans cette *comarca* est en partie acheté par les négocians de S. João d'El Rei,

<sup>1</sup> *Notes on Braz.*, 47

qui le font séparer des semences, et ont des presses pour le mettre dans les sacs de cuir. En 1818, ce coton se vendait à S. João 1,200 reis avec ses graines; et, dépouillé de semences, il se revendait 8,000 reis à Rio de Janeiro, sous le nom de coton de *Minas Geraes*. J'ai dit que le coton du Rio das Mortes se réduisait par la séparation des semences au quart de son poids, ce qui l'établissait pour S. João au prix de 4,800 reis sans semences. Or il en coûtait trois *vintens* pour séparer un arrobe de coton de ses graines, et il fallait payer 600 reis par arrobe pour le transporter de S. João à Rio de Janeiro. Rendu dans cette dernière ville, le coton de Minas Geraes revenait donc à environ 5,512 reis au négociant de S. João, et, par ce qui a été dit plus haut, on peut juger de ses bénéfices sur cet article. Il est à remarquer que ce même coton qui, avec ses semences, valait, en 1818, 1,200 reis à S. João, ne s'y vendait guères plus de 600 reis avant la paix générale.

Dans un pays voué à l'agriculture, les denrées ne sauraient manquer d'être abondantes; elles doivent par conséquent se vendre à des prix modérés, et, s'il faut en croire Luccock<sup>1</sup>, on se procurerait pour mille écus de France par année toutes les jouissances que le pays peut offrir.

Les vivres qui se consomment à S. João sont apportés des *fazendas* voisines sur des chars à bœufs que l'on promène dans les rues, jusqu'à ce que la

<sup>1</sup> *Notes on Braz.*, 470.

charge soit entièrement débitée. Comme la *comarca* du Rio das Mortes est en grande partie peu montagneuse, on y fait beaucoup usage des chars dont je viens de parler, et, lorsqu'on demande aux cultivateurs ce que produit sur leurs propriétés un *alqueire* de maïs, ils répondent qu'il rend tant de chars. Ces derniers, à peu près faits de la même manière dans toute la *comarca*, sont semi-elliptiques et portés sur des roues presque pleines. Dans des trous pratiqués autour du charriot, on enfonce de longs bâtons destinés à retenir une grande natte qui empêche les denrées de s'échapper, et, qui fermant la voiture par devant comme un char de triomphe, la laisse ouverte par derrière. Le joug se place sur le cou des bœufs et non sur leur tête, usage qui nous paraît mériter des éloges.

Quoique les habitans de Rio das Mortes s'appliquent généralement à l'agriculture et que les vivres soient abondans à S. João d'El Rei, il ne faut pourtant pas croire que les alentours de cette ville présentent, comme ceux des villes de France ou d'Allemagne, une suite non interrompue de champs et de potagers. Ils sont au contraire généralement nus et semblent peu habités; mais il n'en est pas moins vrai qu'un grand nombre de *fazendas* sont éparses dans les enfoncemens, et je doute qu'il y ait auprès d'aucune des villes de Minas Geraes autant de jardins que j'en ai vu dans la vallée délicieuse qui conduit du Rancho de Marçal à S. João d'El Rei.

Pendant les mois de juin, juillet et août, les plan-

tes se couvrent très souvent, dans les environs de S. João, d'une gelée blanche qui, dit-on, nuit beaucoup aux pâturages et par conséquent aux bestiaux. D'un autre côté ce pays élevé et déjà très méridional convient bien à la culture des arbres fruitiers d'Europe, et l'on y récolte avec assez d'abondance des coings, des pêches et d'assez bonnes pommes. Plusieurs personnes ont aussi planté avec succès des noyers et des châtaigniers; mais, si les noix ne sont pas mauvaises, la partie huileuse qu'elles contiennent a cependant une acreté qui fait mal à la gorge et que je n'ai jamais observée dans les noix d'Europe. Lorsqu'au mois de février 1819, je me retrouvai à S. João d'El Rei j'éprouvai un plaisir extrême, en voyant dans un jardin mêlés aux *grumichameiras*<sup>1</sup>, aux bananiers, aux manguiers,

<sup>1</sup> Les *grumichameiras* sont des arbres d'une grandeur médiocre dont le fruit, d'un violet très foncé et d'un goût frais et agréable, a environ la grosseur d'une cerise. Ce fruit est accompagné de deux bractées foliacées, et porte le nom de *grumichama* qui, suivant Pizarro, vient de *igranamiehama* ou *igbanemichama*. L'auteur que je viens de citer indique trois variétés de *grumichamas*; celles d'un violet très foncé; celles qui sont rouges, et enfin les blanches que l'on trouve dans les districts de *Mangarátygba* et *Ilha Grande*, province de Rio de Janeiro. Les *grumichameiras* ne doivent point être appelées *grumijamas*, comme on l'a cru en Allemagne, et leurs fruits ne s'appellent pas non plus *gurmichamos*, comme on l'a pensé en France, quoique, depuis long-temps, l'infortuné Dombey, cité par Lamark, les eut fait connaître sous le nom de *gurmichamas*. C'est à l'*Eugenia Brasiliana* de Lamark que doit être rapporté le *grumichameira*. Comme on vient de le

aux *jabuticabeiras*, des pommiers, des poiriers, des grenadiers, de belles treilles, des pruniers, un grand nombre d'abricotiers et de jeunes châteigniers. Il y avait alors près de trois ans que j'étais au Brésil et je n'avais encore vu aucun individu des trois dernières espèces. Je mangeai une mangue et une grenade que je trouvais excellentes <sup>1</sup>.

J'ai déjà fait observer que la civilisation était moins avancée chez les habitants du Rio das Mortes que chez ceux des *comarcas* de Sabará et du Serro do Frio. Dans ces dernières parties de la province, j'excitais partout une curiosité très vive; mais, si cette curiosité était importune, du moins elle n'était jamais grossière. Au contraire, depuis que j'étais entré dans la *comarca* du Rio das Mortes, non-seulement on m'adressait les questions les plus sottes, non-seulement j'étais l'objet des observations les moins polies; mais il fallait encore que, sans m'en demander la permission, on touchât à tout ce qui m'appartenait, et que, pour ainsi dire, l'on en fit l'inventaire. Je suis bien loin de vouloir attribuer ces torts à tous ceux que j'ai eu l'occasion de rencontrer dans la *comarca* du Rio das Mortes; on ne tardera pas à voir, par exemple, combien j'eus à me louer du bon propriétaire du Rancho de Marçal;

voir, Dombey avait écrit *gurmichama* et non *grumichama*; mais je crois que l'on prononce des deux manières.

<sup>1</sup> Cazal et Luccock parlent d'un fruit particulier, dit-on, à S. João, mais que je n'ai pas eu l'occasion d'observer. C'est une sous-variété blanche et par conséquent fort singulière de l'orange appelée au Brésil *tangerina*.

on verra aussi, dans mes autres relations, que je fus traité avec une aimable hospitalité par plusieurs colons de la *comarca* du Rio das Mortes. Mais je croirais trahir la vérité, si je faisais le même éloge des habitans de S. João d'El Rei que de ceux de Tijuco, de Sabará, et de Villa do Principe.

Je m'aperçus de la différence qui existe entre ces villes, le jour même où j'arrivai à S. João. J'étais sorti à la nuit pour me promener dans la ville; il faisait un clair de lune superbe, et l'on pouvait sans peine distinguer les objets. Quoique mon costume ne différât pas beaucoup de celui des Brésiliens, chacun s'arrêtait pour me regarder; puis l'on faisait de grands éclats de rire, accompagnés souvent des remarques les plus impertinentes. Ce n'était pas là cet esprit de bienveillance que j'avais trouvé généralement répandu dans les autres parties de la province, et qui m'avait aidé tant de fois à supporter les ennuis et la fatigue de mon voyage. Dans les différens séjours que j'ai faits à S. João, j'ai eu occasion d'entrer à peu près chez tous les marchands de cette ville, et je dois avouer que s'ils n'ont pas tout-à-fait ce stupide orgueil que l'on remarque trop souvent chez les boutiquiers de Rio de Janeiro, ils sont bien loin cependant de la politesse aimable des bons habitans du Serro do Frio. Ce fut à S. João qu'après environ un mois d'inquiétudes et de soins, j'eus, dans le cours de mon troisième voyage, le chagrin de perdre le pauvre Prigent; tout le monde sut le malheur que j'avais essuyé, et je ne reçus pas d'un seul individu les marques

d'intérêt les plus légères. Un négociant qui habitait S. João, mais sans y être né, et qui n'était pas sans quelque instruction, m'assura qu'à un petit nombre d'exceptions près, il n'y avait personne dans cette ville qu'un homme bien élevé pût fréquenter; que les habitans étaient en général des gens impolis et sans éducation, et qu'ils vivaient grossièrement dans l'intérieur de leurs maisons, étrangers à tous les charmes de la vie sociale.

Comme je l'ai déjà dit, la population marchande de S. João d'El Rei est renouvelée sans cesse par des jeunes gens qui viennent souvent des provinces les plus éloignées du Portugal, qui n'ont reçu aucune éducation, mais qui sont fiers d'être nés en Europe. Après avoir été commis, ces jeunes gens font des affaires pour leur propre compte; devenus négocians, ils conservent toute la grossièreté de leurs mœurs, et montrent encore plus d'orgueil qu'auparavant, parce qu'ils possèdent quelque chose. A leur tour, ils font venir d'Europe, pour leur apprendre le commerce, des hommes de leur famille tout aussi mal élevés qu'eux, et c'est ainsi que l'ignorance et le défaut de civilisation se perpétuent dans S. João d'El Rei. La population des autres villes de la province ne se renouvelle pas de la même manière parce qu'elles sont moins marchandes et plus enfoncées dans l'intérieur.

Lorsque, pour la troisième fois, je fis le voyage de Minas, je me trouvais porteur d'une lettre de crédit adressée, par une maison très recommandable de Rio de Janeiro, à l'un des hommes les plus riches de S.

João. Dans le moment où j'entrai chez ce dernier, il était étendu sur son comptoir; et, non-seulement il ne me fit pas la moindre politesse, ni l'offre de service la plus légère; mais il ne daigna pas même se lever pour me recevoir, et se fit lire la lettre que je lui présentai. De telles manières sont assez étranges sans doute; mais elles ne m'étonnèrent plus, quand je sus que l'homme qui m'avait si bien accueilli était un Européen.

Les marchands portugais établis non-seulement à S. João, mais encore dans les autres parties du Brésil où j'ai voyagé, sont pour la plupart, je le répète, des hommes d'une classe inférieure qui souvent même ne savent ni lire ni écrire, et qui ont commencé sans aucun capital. Tandis que les Brésiliens dissipent négligemment ce qu'ils possèdent, les Européens amassent sou à sou, et se condamnent à toutes les privations pour acquérir de la fortune. La première chose qu'ils s'accordent, c'est une négresse, et il faut tout à la fois, qu'elle fasse leur cuisine, qu'elle soit leur maîtresse, qu'elle les blanchisse, nettoie leur maison; et même, ce que les Américains ne font faire en général que par des esclaves mâles, qu'elle aille leur chercher de l'eau et du bois. Devenus riches, ces hommes, comme je l'ai dit, conservent toute leur grossièreté primitive, et, y joignant la morgue la plus insupportable, ils traitent avec mépris les Brésiliens auxquels ils doivent leur opulence.

D'après tout ce qu'on a vu plus haut, on ne s'étonnera vraisemblablement pas si j'ajoute que la mendicité est

commune à S. João. C'est le samedi que l'on a coutume d'y faire plus particulièrement l'aumône. Me trouvant à pareil jour dans cette ville, je fus étonné de la quantité de mendiants qui remplissaient les rues, et le curé m'assura que chaque samedi il donnait à plus de quatre cents personnes. Ces mendiants sont des nègres ou des mulâtres vieux, infirmes et hors d'état de pouvoir travailler. Des maîtres barbares profitent de la jeunesse de leurs esclaves, peut-être même l'abrègent-ils par un travail forcé, et quand ils ne peuvent plus tirer parti de ces malheureux, ils s'en débarrassent en les affranchissant. Ceux-ci alors n'ont d'autres ressources que de demander l'aumône, et ils deviennent une charge pour le public.

On ne saurait s'empêcher de frémir d'indignation, lorsqu'on pense que cette barbarie se répète si souvent dans un pays où les vivres sont aussi abondans, et où il en coûterait si peu aux propriétaires d'esclaves, pour payer à l'humanité et à la reconnaissance une dette sacrée. N'est-il pas inconcevable aussi que les lois n'aient rien réglé sur cet horrible abus de l'affranchissement, qui ne devrait jamais être qu'un acte de bienfaisance !

\* Un écrivain anglais, qui a été extrêmement sévère à l'égard des Brésiliens, montre cependant de l'indulgence pour les habitans de S. João ; tout en convenant qu'ils manquent d'éducation, il leur accorde plusieurs qualités recommandables, et se loue beaucoup de la réception qu'ils lui ont faite. Il serait par trop singulier que ce voyageur n'eut pas été bien accueilli dans une ville avec laquelle il avait fait, dit-il,

pendant dix années une suite d'affaires commerciales, et dont il avait reçu chez lui quelques habitans. Mais c'est sans doute la reconnaissance qui lui a dicté la phrase que l'on va lire : « Il n'y a ici aucun mendiant, excepté quelques-uns « auxquels on accorde, pour un certain temps, la permis- « sion de demander l'aumône comme l'adoucissement d'une « pauvreté honnête ou de quelque infortune extraordinaire. » J'ai été tellement frappé du nombre de mendiants que l'on rencontre à S. João, qu'à deux de mes voyages, j'ai consigné dans mes notes les mêmes observations sur ce fait affligeant.

---

---

## CHAPITRE XI.

### VOYAGE DE S. JOÃO D'EL REI A RIO DE JANEIRO.

---

Départ du Rancho de Marçal. — *Serra de S. José*. — Ville de S. José. Aspect de ses alentours. — Espèces de bananiers cultivées dans la province des Mines. — Idée générale du pays qui s'étend depuis S. José jusqu'à Barbacena. — Ponts. — *Fazenda de Barroso*; réception qu'on y fait à l'auteur. — *Fazenda de Faria*. Les ranchos. Arbrisseau à odeur de citron. — L'auteur rentre dans la grande route de Villa Rica à Rio de Janeiro. — Ce que c'est que *Jodô do Campo*. — Quelques mots sur la grande route et son aspect. — Des blancs que l'on rencontre entre Barbacena et Pedro Alves. — Chaleur; beautés de la végétation. — Passage du Parahybuna. La chaleur augmente et la végétation devient encore plus belle. Teintes du firmament. — Passage du Parahyba. — Encruzilhada et les deux chemins qui mènent à Rio de Janeiro. — L'auteur choisit celui appelé le *chemin de terre*. — *Sucupira*. Réflexions sur les affranchissemens. — Ubá. M. Ovide et l'Académie des arts. Des charpentiers brésiliens. — L'auteur rentre dans le *chemin de terre*. Ranchos. Aspect du pays. — *Cascade de la Veve*. — *Marcos da Costa*, habitation. — *Serra da Boa Vista*; vue admirable. — La plaine. — Le *Rio do Pilar*. — Hameau de *Taquarassú*. Village du *Pilar*. — L'auteur arrive à Rio de Janeiro.

---

J'étais au Rancho de Marçal chez un homme qui ne faisait aucun commerce, et qui par conséquent ne pouvait espérer aucun avantage du service qu'il me rendait en me recevant chez lui; mon bagage devait

l'embarrasser beaucoup, et cependant son honnêteté et sa complaisance ne se démentirent jamais un seul instant. Cet exemple et d'autres que par la suite je citerai encore, prouvent que si la *comarca* du Rio das Mortes est moins hospitalière que les autres, elle n'est pourtant pas non plus étrangère à l'hospitalité.

M'étant remis en route ( 22 février 1818 ), je marchai d'abord au pied de la Serra de S. José où j'avais déjà herborisé, lorsque j'étais au Rancho de Marçal, et qui ne peut être qu'un contrefort de la grande chaîne occidentale (Serra do Espinhaço Eschw.). Partout où j'avais parcouru cette serra, elle est hérissée de rochers nus; mais là où il existe de la terre végétale, j'avais trouvé des Graminées, d'autres herbes, quelques arbrisseaux, et çà et là un petit nombre d'arbres rabougris. Parmi ces plantes, il en est peu que je n'eusse pas déjà recueillies ailleurs.

J'avais fait une lieue en côtoyant la Serra de S. José, lorsque enfin j'arrivai à la ville du même nom située par le 21° 5' 30" de lat. S. à 26 lieues de Marianna et 63 lieues de Rio de Janeiro <sup>1</sup>.

Ce fut JOÃO DE SERQUEIRA AFFONSO <sup>2</sup> Pauliste, natif de Taubaté qui découvrit le lieu où est à présent la ville de S. José. Un grand nombre d'aventuriers se

<sup>1</sup> Piz. *Mém. hist.*, VIII, p. 242, 129 et 130.

<sup>2</sup> Ces noms se trouvent dans Pizarro; mais Southey écrit *Jozo de Sequeira Affonso*.

réunirent dans cet endroit, et, le 19 janvier 1718, D. Pedro de Almeida Portugal, Comte de Assumar y fonda une ville <sup>1</sup>. S. José est administré aujourd'hui par deux juges ordinaires (*juizes ordinarios*)<sup>2</sup>; et le *termo* dont cette ville est la capitale<sup>3</sup>, se divise en deux paroisses, celle de la ville même qui contient 12,840 individus sur un territoire de plus de 40 lieues et celle de Notre-Dame de la Conception des Prés (*N. Sra da Conceição dos Prados*) qui comprend une population de 5,060 personnes <sup>4</sup>.

C'est auprès du Rio das Mortes et au-dessous des montagnes de S. José, qu'a été bâtie la ville qui porte ce dernier nom. Elle est peu considérable; mais on y voit des maisons fort jolies, et l'on est frappé de la grandeur de l'église paroissiale qui s'élève sur une plate-forme.

Les collines qui entourent S. José, creusées et bouleversées en tous sens, montrent assez quelles

<sup>1</sup> La date que je cite ici est indiquée par Pizarro, et c'est la même que cet auteur indique aussi pour la fondation de la ville de S. João. On a vu que, pour cette dernière ville, j'avais adopté une autre date; mais il n'y a point à ma connaissance de différence d'opinion sur l'époque de la création de la ville de S. José.

<sup>2</sup> Voy. ma *première Relation*, vol. I, p. 359.

<sup>3</sup> C'est dans le *termo* de S. José que naquit Basileo da Gama, auteur du poème intitulé *l'Uruguay*. Les Français qui voudront avoir une idée de cet ouvrage, peuvent lire l'intéressant *Résumé de l'histoire littéraire du Portugal*, par M. F. Denis.

<sup>4</sup> Piz. *Mém. hist.*, VIII, p. 2<sup>de</sup>, 131 et 132.

étaient les occupations des premiers habitants de cette ville. Ses alentours ont fourni beaucoup d'or, et il faut que ce point ait eu jadis une grande importance, pour que, si près de S. João, on y ait créé une ville. Aujourd'hui le métal précieux qui faisait l'objet de tant de recherches, se trouve presque épuisé, et l'on a abandonné la plupart des anciennes minières.

Après avoir traversé S. José, j'arrivai sur le bord du Rio das Mortes qui coule au-dessous de la ville dans une large vallée. Pour passer sur le pont en bois qui traverse cette rivière, il faut payer un péage; mais mon passe-port privilégié (*portaria*) m'exempta de cet impôt.

Quand on est parvenu sur les hauteurs qui, du côté opposé à la ville, bornent la vallée, on découvre une vue très agréable. Des montagnes qui font partie de la Serra de S. José présentent un sommet arrondi, tandis que leur flanc, presque à pic et sans inégalité, forme une haute muraille de rochers noirâtres où croissent çà et là quelques arbrisseaux. Au-dessous de ces montagnes, on voit la ville de S. José dominée par l'église paroissiale près de laquelle s'étend le principal groupe de maisons. D'autres habitations entourées de bananiers, de caffeyers, d'orangers sont éparses çà et là dans la vallée; plus loin se trouvent de vastes minières, et enfin, au-dessous de la ville, coule le Rio das Mortes qui forme mille détours.

On a vu que toutes les fois que je parle des villes et villages des pays aurifères, je dis que généralement on plante des bananiers auprès de chaque maison.

Les fruits de ces immenses herbes, très sains et fort nourrissans, sont d'une grande ressource pour les gens pauvres qui les mangent avec de la farine de maïs. On cultive dans la province des Mines quatre espèces de bananiers; ceux dits de *S. Thomé* dont les baies sont petites et d'un goût très agréable; ceux *da terra* (du pays) dont le fruit beaucoup plus grand et moins délicat se mange ordinairement cuit; les bananiers de *Maranhão* qui ont des baies plus grandes encore que les *bananas da terra*; enfin une quatrième espèce que l'on nomme *farta velhaco* (rassasie-coquin), et dont les régimes et les fruits sont plus grands encore que dans l'espèce appelée de *Maranhão*. Le bananier de *S. Thomé* doit être rapporté au *Musa sapientum* L.; celui dit *da terra* au *Musa paradisiaca*, L. et quoique je n'aie pas eu occasion d'étudier le *Maranhão* et le *farta velhaco*, je présume que ce sont de simples variétés de la dernière des deux espèces linnéenes que je viens de citer <sup>1</sup>.

Tantôt montueux et tantôt à peu près ondulé, le pays que je parcourus dans un espace de 8 à 10 lieues depuis S. José jusqu'à Barbacena, doit nécessairement

<sup>1</sup> Pizarro, parlant des fruits de Rio de Janeiro, ne fait mention que de trois espèces de bananes, *da terra*, de *Maranhão* et de *S. Thomé*, d'où l'on pourrait conclure que le *farta velhaco* n'est point connu dans la capitale du Brésil. — Je serais tenté de croire que la variété dite *Maranhão* a réellement pris naissance dans cette ville; car Pison dit positivement que les bananiers y acquièrent un grand développement : *In Maranhão maximopere luxuriant* (*Bras.* éd. 1658, p. 154).

s'élever de plus en plus, puisqu'à chaque instant on s'approche davantage de la Serra da Mantiqueira. La hauteur du sol finit même par devenir telle que, sur la *fazenda* de *Faria* qui est voisine des sources du Rio das Mortes, et où je m'arrêtai immédiatement avant de rentrer dans la grande route de Villa Rica à Rio de Janeiro, les froids des mois de juin, juillet et août ne permettent plus de planter des bananiers. Dans toute cette contrée, la croupe des mornes est arrondie; le terrain sur les hauteurs est sablonneux ou caillouteux; la campagne présente des pâturages naturels le plus généralement composés de Graminées; mais, dans les enfoncemens, sont des bouquets de bois dont on profite pour la culture. Entre Villa Rica et S. João, les pâturages m'avaient offert une végétation peu variée, et il en fut de même de ceux que je traversai pour me rendre de S. João à Barbacena. Le chemin que je suivais alors est un de ceux qui conduisent de S. João d'El Rei à Rio de Janeiro, et doit être assez fréquenté; cependant on voit fort peu d'habitations dans les campagnes qui le bordent, et à peine aperçoit-on quelques traces de culture. Monté sur des hauteurs à environ 5 ou 6 lieues de S. José, je ne découvris absolument que d'immenses solitudes qui fatiguent l'œil par leur monotonie. Il est inconcevable combien cette route offre peu de ressources. Le jour où j'avais quitté le Rancho de Marçal, je cherchai inutilement à me procurer du maïs; le lendemain ce fut par grace qu'on m'en vendit un demi-*alqueire*, et, le troisième jour, je ne pus avoir de farine,

quoique je me fusse arrêté dans un lieu où les caravanes ont coutume de faire halte<sup>1</sup>.

Avant d'arriver à la *fazenda* de *Barroso* où je couchai le lendemain de mon départ de Marçal, je trouvai une seconde fois le Rio das Mortes qui, dans cet endroit, fait la limite du *termo* de S. João et de celui de Barbacena. On passe la rivière sur un pont très mauvais, comme le sont, pour la plupart, ceux de la province de Minas, mieux partagée pourtant que celle de Rio Grande, qui, quoique coupée de nombreuses rivières, n'a cependant point de ponts.

Je ne voulais pas faire entrer toute ma suite à la *fazenda* de Barroso, sans avoir parlé d'abord au propriétaire de cette habitation. Je me présentai donc seul, et je demandai poliment l'hospitalité. Le maître de la maison me répondit d'une manière assez mal-honnête que sa maison n'offrait aucune commodité, et il me montra un *rancho* situé à quelque distance. Accoutumé à l'hospitalité des bons habitants du Serro do Frio, je fus piqué d'une telle réception. Je me retirai en montrant toute ma mauvaise humeur, et, quelques instans après, je me présentai une seconde

<sup>1</sup> Itinéraire approximatif de S. João d'El Rei à la ville de Barbacena.

De S. João d'El Rei à S. José,	2	legoas.
— Rancho d'Ervas,	1	1/2
— Fazenda de Barroso,	3	
— Fazenda de Faria,	3	
— Villa de Barbacena,	2	
	<hr/>	
	11	1/2 legoas.

fois, ma *portaria* à la main, à peu près, j'avouerai mes torts, comme un caporal qui se fait donner un logement par force. Il s'en faut bien au reste que j'eusse abusé du passeport dont j'étais porteur et qui me donnait les droits les plus étendus; car, depuis près de quatorze mois que je voyageais dans les Mines, c'était la seconde fois que je le montrais à de simples particuliers et il ne m'avait servi que pour le passage des donanes et des rivières. Quoi qu'il en soit, lorsque le propriétaire de Barroso, eut pris lecture de la *portaria*, je n'attendis pas même sa réponse, j'appelai mes gens, je donnai ordre de décharger le bagage; mais quand les premiers instans de froideur furent passés, j'allai causer avec mes hôtes, comme si rien n'avait eu lieu entre nous, et nous devînmes les meilleurs amis du monde. Il est naturel que l'on trouve plus d'hospitalité dans les lieux écartés que sur le bord des routes fréquentées par les caravanes; mais ce qu'on peut avec raison reprocher aux habitans de cette partie de la province, c'est une sorte de rusticité dédaigneuse, qui contraste singulièrement avec cette politesse simple et affectueuse des colons de Sabará et du Serro do Frio.

Le soleil n'était pas encore couché, lorsqu'après m'être établi dans la *fazenda* de Barroso, j'eus terminé mon travail ordinaire. Je profitai du temps qui me restait pour aller herboriser à peu de distance de l'habitation sur le bord d'un marais. La découverte de quelques belles plantes me dédommagea un peu des chétives récoltes que je faisais dans les pâturages et

sur les collines. Cependant j'ai observé que, dans ces contrées, les marais présentaient en général une végétation moins variée que ceux d'Europe.

Le lendemain du jour où j'avais couché à la *fazenda* de Barroso, j'allai faire halte à celle de *Faria* qui est située à quelque distance de la route, mais où les caravanes s'arrêtent très souvent. Comme il s'y trouve un *rancho*, je m'installai sous cet abri, et je n'eus pas besoin de demander asile au maître de la maison. Les mots *rancho* et *ranchar* (s'arrêter sous un *rancho*) qui ne sont en usage qu'au Brésil, s'appliquent par extension à tous les lieux où l'on fait halte; mais, comme je l'ai dit ailleurs<sup>1</sup>, un *rancho* proprement dit est un grand hangar destiné à recevoir les voyageurs<sup>2</sup>. Ce hangar n'est souvent qu'un toit soutenu par des poteaux; mais dans les cantons élevés et par conséquent froids, comme est celui où se trouve située la *fazenda* de Faria, les *ranchos* sont ordinairement fermés par des murs. Celui de Faria n'offrait, outre la porte, que deux petites ouvertures; la fumée de notre feu m'aveuglait; et je n'avais pas assez de jour pour analyser les plantes recueillies pendant la journée. D'un autre côté le toit, mal entretenu, avait, à ce qu'il paraît, laissé passer les eaux pluviales, et le terrain qui servait de plancher était humide et presque fangeux. Il ne faut pas croire au reste que ce tableau soit uni-

<sup>1</sup> Voy. ma *première Relation*, vol. I, p. 64, 67.

<sup>2</sup> Les Portugais d'Europe emploient le mot *rancho*, mais ils lui donnent une autre signification.

quement celui du *rancho* de Faria; il conviendrait également à beaucoup d'autres de ces hangars.

Les désagréments du *rancho* ne furent pas les seuls que j'essuyai à Faria. Jamais je n'avais été assailli par une bordée de questions aussi peu honnêtes et aussi indiscrètes que celles qui me furent faites dans cet endroit. Je répondais très froidement par oui et par non, mais sans pouvoir décourager les questionneurs.

La *fazenda* de Faria, voisine de la Serra da Mantiqueira et des sources du Rio das Mortes est située, comme je l'ai dit, dans un pays que son élévation rend trop froid pour que les bananiers puissent y réussir. Le propriétaire de cette *fazenda* profite des pâturages qui entourent son habitation, pour faire beaucoup d'élèves de bestiaux. Je goûtai le lait de ses vaches et le trouvai très crèmeux, comme l'est en général celui des pays de montagnes.

Je ne vis, près de Faria, aucune plante en fleurs que je n'eusse point encore. Cependant, en passant auprès d'un taillis (*capoeira*), je cueillis, sans y penser, les feuilles d'un arbrisseau; je les froissai entre mes doigts, et je fus agréablement surpris de leur trouver une odeur exquise d'essence de citron. Cet arbrisseau n'était point en fleurs, et par conséquent je ne pus décider à quelle famille il appartenait; mais, comme il serait bon de l'introduire dans les jardins, je recommanderai la recherche de ses graines aux naturalistes qui ne croient pas qu'ils ont assez fait pour la science et pour leurs semblables, quand ils ont donné des noms à des animaux et à des plantes.

Le pays que je traversai entre Faria et Barbacena, dans un espace de deux lieues, ne diffère pas de celui que j'avais parcouru la veille. Les mornes sont toujours arrondis; le terrain y est très aride, sablonneux ou caillouteux, et les Graminées qui composent presque uniquement les pâturages, sont peu vigoureuses et écartées les unes des autres.

Je n'oublierai point de dire que, depuis Congonhas do Campo jusqu'à Faria, je ne revis nulle part un seul pied de *capim gordura*. Il est à observer que cette Graminée ambitieuse ne dépasse pas beaucoup le versant occidental de la Serra da Mantiqueira et de sa longue continuation (Serra do Espinhaço Eschw.); et par conséquent si le 17° 40' de latitude est actuellement sa limite septentrionale (V. plus haut p. 35), le 380° long. doit être à peu près considéré comme sa limite occidentale.

Arrivé à Barbacena, je me retrouvais sur la grande route de Rio de Janeiro à Villa Rica où j'avais passé, il y avait quatoze mois, en commençant mon voyage dans la province des Mines. Ayant déjà décrit cette route dans ma première relation, je renverrai le lecteur à ma description, et je n'ajouterai qu'un petit nombre de détails.

Déjà après avoir quitté Barbacena, le voyageur qui vient d'un pays découvert commence à s'apercevoir de l'approche de la *région des forêts*; il trouve les mornes un peu moins arrondis, les vallées plus profondes et les bouquets de bois plus multipliés. Dans ceux de ces derniers où la terre est sablonneuse et de mauvaise qualité, j'eus le plaisir d'admirer à l'état sauvage le majestueux *Araucaria Brasiliensis* qui, à ma connais-

sance, ne croît dans aucune autre *comarca* de la province des Mines, que celle de S. João, et qu'ici, comme à Curitiba, j'ai vu accompagné de l'arbre fameux appelé *congonha* ou *mate* (*Ilex Paraguariensis* A S H<sup>1</sup>).

<sup>1</sup> J'ai assuré (*App. Voy.* 44, ou *Mém. Mus.*, vol. IX) que le véritable *mate* du Paraguay croissait naturellement dans les environs de Curitiba, province de S. Paul; mais, par un malentendu qu'il me serait facile d'expliquer si l'espace le permettait, un savant auquel la botanique a les obligations les plus grandes, M. Lambert a remis ce fait en question dans son admirable ouvrage sur le germe *Pinus*. Comme il ne s'agit pas ici d'un point de botanique spéculative, mais d'un fait du plus haut intérêt pour le commerce brésilien, je crois indispensable d'entrer dans de nouveaux détails. Le *mate* du Paraguay, celui dont les jésuites avaient formé des quinconces dans leurs missions, est bien réellement la plante que M. Lambert a figurée à la planche IV de l'*appendice* de son ouvrage et qu'il appelle, comme je l'avais fait précédemment, *Ilex Paraguariensis*; c'est absolument la même plante qui croît dans les environs de Curitiba et qu'on y exploite en grand; enfin, c'est encore la même plante que j'indique ici comme se trouvant dans les environs de S. João d'El Rei. Quant au *Cassine congonha* de M. Martius que M. Lambert a représenté (*Pin.*, t. VI) sous le nom d'*Ilex gongonha*, je n'en ai parlé dans aucun endroit de mes ouvrages; je l'ai trouvé, il est vrai, dans plusieurs parties de la province des Mines, mais nulle part je ne l'ai entendu appeler *mate* ou *congonha*; et seulement depuis mon retour en Europe, j'ai appris par le beau voyage de MM. Spix et Martius que quelques personnes des environs de S. Paul lui appliquent le dernier de ces noms. Dans le pays des Mines où l'on ne fait pas un usage habituel du *mate*, il existe diverses plantes que, suivant les cantons, on appelle *congonha* par erreur, telles qu'un *Luxemburgia*, un *Vochisia*, une espèce de mon genre *Tri-meria*, et M. Martius lui-même, dans son éloquent discours

Plusieurs caravanes, venant de Rio de Janeiro, s'étaient arrêtées à Borda do Campo<sup>1</sup>, pour se réorganiser, après le passage, alors très difficile, de la région des forêts. Les longues pluies avaient entièrement ruiné la route qui, abritée par les arbres, sèche difficilement; des mulets avaient péri, pour ainsi dire engloutis dans la fange, et il n'y avait pas de caravane qui, cette année là, fût sortie des bois sans quelque bête de somme malade ou estropiée. Dans tous les temps au reste, cette route est fort nuisible aux mulets et aux chevaux, non-seulement parce qu'elle est très montueuse, mais encore parce que les pâturages formés par la destruction des bois ont peu d'étendue, qu'ils sont broutés continuellement et d'une qualité mauvaise. Ce n'est même pas ici le *capim gordura* qui succède aux taillis (*capoeiras*); ces derniers ne cèdent la place qu'aux grandes fougères.

sur la *Physionomie des végétaux*, a reconnu que son *Cassine congonha* devait être rangé parmi les *faux-mate*. D'après tout ceci, on voit que l'on ne doit pas, comme a fait M. Lambert, s'étonner de trouver dans ma description de l'*Ilex Paraguariensis* des caractères qui ne conviennent nullement au *C. congonha*, ou *Ilex congonha*, puisque jamais je n'ai songé à décrire cette plante. D'après tout ceci, encore je répéterai, parce que cette vérité est d'une haute importance, je répéterai, dis-je, que si le *mate* de Curitiba est fort inférieur à celui du Paraguay, cela tient, en partie peut-être, à une différence de terroir, mais surtout à ce que les *Curitibanos* ont jusqu'ici mal préparé leur plante, et non, comme l'avait pensé M. Lambert, à ce que leur espèce n'est point celle du Paraguay.

<sup>1</sup> Voy. ma *première Relation*, vol. I, p. 113.

Lorsque vers Batalha<sup>1</sup>, nous quittâmes décidément la région des pâturages herbeux, mon muletier fit gaiement ses adieux à *João do Campo* (Jean des champs), et il adressa une prière à la Vierge et à S. Antoine pour obtenir la grace de traverser heureusement les forêts. *João do Campo* est un être imaginaire par lequel on représente les pays découverts. Quand on entre dans les *campos*, c'est chez *João do Campo* que l'on arrive, et lorsque le voyageur couche dehors, c'est *João do Campo* qui lui donne un asile.

Les bois vierges ont une majesté qui fit toujours sur moi une impression profonde; mais cette impression n'a pas été la même partout. Les forêts de *Pasamba*, par exemple, ne sont traversées que par des sentiers qui ne permettent pas à la vue de s'étendre au-delà de quelques pas; mais qui laissent apercevoir toutes les beautés de détail. Au contraire, comme la route de Rio de Janeiro est très fréquentée, on en a dégarni les deux bords jusqu'à une certaine distance; ici donc on ne saurait contempler, lorsque l'on passe, tous les détails de la végétation; mais l'œil peut embrasser un plus grand espace; sur les hauteurs on découvre souvent d'immenses masses de bois épais; et de temps en temps des plantations de maïs entourées d'arbres élevés offrent le contraste des travaux de l'homme avec les ouvrages de la nature.

Dans le silence de ces bois, j'entendais sans cesse retentir la voix éclatante des muletiers et le bruit des

<sup>1</sup> Voy. ma première Relation, vol. I, p. 111.

clochettes du mulet favori qui guide fièrement la caravane, la tête ornée de coris et surmontée d'un plumet ou d'une petite figure d'homme. Lors de mon premier passage, je n'avais pas vu à beaucoup près autant de caravanes, parce qu'alors on était au temps de Noël qui est, dans les Mines, l'époque de la réunion des familles. La plupart des caravanes que je rencontrai à mon retour étaient chargées de vin et de sel, marchandises qui, offrant le plus de volume, doivent occuper le plus grand nombre de mulets.

J'ai déjà dit que, dans la *comarca* de S. João, les blancs étaient beaucoup moins rares que dans les autres parties de la province. Mais tandis que vers le nord des Mines, les hommes de notre race ont généralement quelque aisance, et sont au-dessus de la dernière classe qui est composée de mulâtres, les blancs que l'on rencontre entre Barbaceua et Pedro Alves, habitent souvent les plus chétives chaumières, et, chez eux, comme à peu près chez tous les habitants des contrées qui bordent cette route, on n'observe qu'une apathie stupide et une curiosité grossière.

J'avais un jour laissé mon muletier Manoel Soares marcher en avant. L'heure de faire halte étant arrivée, cet homme s'arrêta à une chétive habitation, et comme le *rancho* qui en dépendait était déjà occupé par des voyageurs, il demanda au propriétaire qui était un blanc, la permission de passer la nuit dans la maison. Cette permission ne fut pas accordée, et Manoel ne put obtenir d'autre asile qu'une écurie où était un petit fourneau de forge. A mon arrivée, je fus, je l'a-

voue, fort mécontent de voir mon bagage placé dans un lieu couvert d'une couche épaisse de fumier, et où il était exposé à la voracité des chiens et des pourceaux. J'étais tenté de recourir à mon passe-port privilégié, pour me faire donner un meilleur gîte; mais comme il était fort tard, je me soumis à mon sort. Le lendemain j'étais à peine éveillé, quand un nègre vint me couvrir moi et mes effets d'une poussière épaisse, en balayant autour du fourneau de forge. Je souffris cette nouvelle incommodité avec patience; mais bientôt je vis le nègre se disposer à allumer du feu dans le fourneau qui servait d'appui à mon lit et sur lequel j'avais fait mettre presque tous mes effets. Je priai l'esclave d'attendre que je fusse parti; mais cet homme qui ne connaissait que les ordres de son maître, ne fit nul cas des miens, et continua paisiblement son travail. M'étant levé précipitamment, je m'armai de mon passe-port; j'allai le présenter aux maîtres de la maison, et je réclamai avec quelque vivacité contre l'autodafé qu'ils paraissaient avoir envie de faire. Je fus écouté avec une tranquillité niaise; mais du moins on donna ordre au nègre de ne faire son feu qu'après notre départ. Cependant un de mes mulets sembla s'être chargé du soin de me venger, car il prit la fuite; on ne put le retrouver que vers midi, et c'était sur les quatre heures du matin que l'on avait voulu allumer du feu dans le fourneau de forge.

Près du Parahybuna, le chemin me parut plus beau. D'un autre côté, comme le terrain s'abaissait graduellement, la chaleur devenait plus sensible. Le

jour que j'arrivai au Parahybuna, elle était telle que, tandis que j'allais au pas sur mon mulet, sans faire aucun mouvement, la sueur me ruisselait de toute part. Cette chaleur cependant, quoique plus intense que celle du Sertão, était infiniment moins pénible, parce qu'en même temps l'air contenait bien plus d'humidité, et que mes nerfs n'éprouvaient pas la même irritation.

En même temps que la chaleur augmentait, la végétation devenait aussi plus belle. Ce n'étaient plus ces teintes sombres et grisâtres qui, dans les environs de Villa Rica, fatiguent la vue et inspirent la tristesse. Il me semblait que les plantes venaient de se couvrir d'une parure nouvelle, tant leur verdure avait de fraîcheur. Je voyais avec admiration, sur la pente des mornes, les arbres serrés les uns contre les autres confondre leurs rameaux, et les légères folioles des mimoses remplir les intervalles que laissent entre elles les immenses feuilles des palmiers majestueux.

Arrivé sur le bord du Parahybuna, je présentai mes passeports au commandant du détachement préposé à la perception du péage. Il me dit que ma *portaria* m'exempterait des droits; mais qu'elle ne me dispenserait pas de la visite qu'on a coutume de faire, pour savoir si les voyageurs n'emportent point des diamans ou de l'or en poudre. Je fis donc décharger mes malles; j'en ouvris deux; on ne me déranga rien, et la visite se borna ainsi à une formalité légère. Plusieurs muletiers étaient arrivés avant moi; je fus

par conséquent obligé d'attendre très long-temps , sans pouvoir passer la rivière, et comme il n'existe qu'un très petit hangar pour recevoir les nombreuses caravanes qui se présentent tous les jours , mes effets restèrent exposés au grand soleil. Je ne fus pas plus heureux quand j'eus traversé le Parahybuna; il n'y avait point de place non plus dans le *rancho* qui se trouve sur l'autre rive. Forcé de chercher un asile sous une étroite galerie qui dépendait de la *venda* voisine, j'y trouvai à peine assez d'espace pour abriter tout mon bagage , et j'y fus tourmenté par les rats et par les fourmis. Telles sont les commodités qu'offre la route si fréquentée de Villa Rica à la capitale du Brésil.

Entre le Parahybuna et le Parahyba, la chaleur augmenta d'intensité, et la végétation me parut plus belle encore. On essaierait en vain de peindre par des mots tant de magnificence.

Les arbres se pressent et entrelacent leurs branches ; des lianes flexibles passent de l'un à l'autre , en décrivant mille ondulations, et les bois sembleraient, pour ainsi dire, ne former qu'une seule masse, si l'inégalité du terrain ne laissait apercevoir le tronc des arbres, et si les différences de hauteur , de teinte et de feuillage, ne trahissaient l'étonnante variété des espèces. Ces belles forêts me laissaient cependant quelque chose à regretter ; c'étaient des fleurs; mais , comme je l'ai déjà dit <sup>1</sup>, des arbres qui produisent

<sup>1</sup> Voy. ma première Relation, vol. I, p. 15.

sans cesse des branches et des feuilles ne sauraient fleurir que rarement, et à peine, de loin en loin, quelques mimoses me laissaient voir leurs panicules blanches au milieu d'un feuillage finement découpé. L'azur foncé du ciel le plus brillant que j'eusse admiré depuis que j'étais au Brésil, ajoutait encore de l'éclat aux beautés qui m'environnaient. Il est à remarquer que les teintes du firmament ne sont pas toujours également belles, et qu'elles varient suivant les saisons. Ainsi, lorsque j'arrivai, dans le mois de juin, à Rio de Janeiro, je fus étonné de trouver que le ciel différât si peu de celui de Paris, tel qu'il s'offre à nos regards au temps de la canicule.

J'arrivai de très bonne heure sur le bord du Parahyba; mais deux caravanes y étaient avant moi, et, quand les eaux sont hautes, comme cela avait lieu à cette époque, on ne peut mettre dans le bac une charge très considérable. Il fallait que j'attendisse mon tour; j'employai une partie de la journée à regarder avec impatience le bac qui avançait lentement, et je finis par être obligé de remettre mon passage au lendemain. J'allai voir le commandant qui me reçut avec une politesse extrême<sup>1</sup>, et eut la bonté de m'offrir une

<sup>1</sup> Dans ma *première Relation*, j'ai fait observer avec raison que M. Luccock avait eu tort de donner le titre de *gouverneur* au commandant du *registro* du Parahyba; mais peut-être ai-je été trop sévère pour les aventures que cet auteur dit lui être arrivées sur les bords de ce fleuve et ceux du Parahybuna. En effet, on trouve au Brésil des hommes ridicules, vaniteux et ignorans tout aussi bien qu'en France et en Angleterre,

petite chambre; mais je n'acceptai point son offre, pour ne pas donner à mes gens qui avaient déjà transporté plusieurs fois mes malles, la peine de les monter à un étage, et de les descendre ensuite. Ce fut entre les poteaux qui soutiennent la maison du commandant que je cherchai un abri, et je passai une nuit très mauvaise, au milieu des chiens et des cochons qui rôdaient autour de mes malles, et me donnaient une inquiétude continuelle pour mon bagage.

Le lendemain matin, on eut de la peine à trouver mes mulets. Avant qu'ils fussent rassemblés, une caravane arriva sur le bord de la rivière; il fallut que j'attendisse encore.

Après tant d'embarras, j'eus cependant le bonheur de partir, et ayant fait une demi-lieue depuis le Parahyba, j'arrivai à l'endroit appelé Encruzilhada, où la route se divise. Une des deux branches qui est la plus suivie, aboutit à Porto da Estrella, où l'on s'embarque pour Rio de Janeiro. L'autre, appelée *chemin de terre* (*caminho da terra*), passe par Pão Grande, traverse la partie de la chaîne maritime qu'on nomme Serra da Viuva, et se prolonge jusqu'à la capitale<sup>1</sup>. Comme j'avais formé le projet de repasser par l'habitation d'Ubá, qui n'est point située sur les

et il peut se rencontrer dans ce pays comme en Europe, des fripons qui profitent de la situation dépendante des voyageurs pour escroquer leur argent.

<sup>1</sup> Voy. ce que j'ai écrit sur ce chemin et sur la Serra da Viuva dans ma *première Relation*, vol I, p. 8, 22 et 51.

bords du chemin de terre, je quittai ce chemin à quatre lieues du Parahyba, au lieu appelé *Sucupira*<sup>1</sup>.

Mes mulets étaient extrêmement fatigués ; je n'allai pas plus loin que *Sucupira*<sup>2</sup>, et j'y fis halte chez une vieille négresse, dont la chaumière, située au milieu des bois, offrait à peine assez d'espace pour qu'on pût s'y retourner. Mon hôtesse était libre, et avait été affranchie par son maître, lorsqu'il était sur le point de mourir. En général c'est assez l'usage dans ce pays, de donner la liberté par testament à ceux de ses nègres dont on a été le mieux servi. Mais, il faut le dire, lorsqu'on affranchit ses esclaves sans discernement, on travaille à leur malheur. Si le nègre affranchi est déjà âgé, il n'aura pas le temps de gagner assez pour préserver de l'indigence la dernière époque de sa vie, et, au mépris qu'on a toujours pour sa couleur, se joindra encore celui qu'inspirent trop souvent les infirmités, la vieillesse et la misère. Si, au contraire, l'affranchi est jeune encore, mais qu'il soit paresseux, sans intelligence, et qu'on ne lui ait fait apprendre aucun métier, il

<sup>1</sup> On voit, d'après ce que j'ai dit ici, qu'un voyageur anglais qui n'a point suivi cette route, a eu tort d'y placer avec Pao Grande, Ubá, qu'il appelle mal-à-propos *Uva*. Cette erreur en a amené d'autres ; car un compilateur, en copiant le voyageur dont il s'agit, a fait deux endroits différens de la *fazenda* de Pao Grande, et dit qu'on trouve sur le *chemin de terre* Pao, Granda et Uva.

<sup>2</sup> *Sucupira* est un nom d'arbre ; mais je crois que ce nom se donne à plusieurs espèces différentes. Le *succupira* que je connais est une charmante papilionacée.

deviendra un vagabond, souvent même un voleur et un assassin. A cette époque, la plupart des nègres condamnés pour des crimes à Rio de Janeiro, étaient des affranchis.

Un peu avant Ubá, je descendis de cheval, je laissai mes gens par derrière, et j'arrivai à l'habitation presque en courant. J'éprouvai une joie indicible, en me retrouvant, après tant de fatigues, dans ce lieu où j'avais passé des jours si agréables. Pour comble de bonheur, M. João Rodrigues Pereira de Almeida était alors chez lui, et sa société très nombreuse se composait de plusieurs personnes que je connaissais déjà. Je fus parfaitement accueilli, et l'on me questionna sur les pays que j'avais visités, et qui ne sont pas beaucoup plus connus à Rio de Janeiro qu'en France ou en Allemagne.

L'habitation d'Ubá s'était encore embellie pendant mon absence. Un des artistes français appelés au Brésil par le comte DA BARCA, ministre du roi Jean VI, l'excellent M. OVIDE<sup>1</sup> avait construit, par ordre du proprié-

<sup>1</sup> Voulant inspirer le goût des arts aux Brésiliens qu'il connaissait mal, et peut-être aussi faire prendre en Europe une idée favorable de la nouvelle monarchie brésilienne, Araujo Comte da Barca fit venir (1816) plusieurs artistes français à Rio de Janeiro pour y former une *académie des arts*. Cette société se composait de M. Lebreton, littérateur, ancien secrétaire de la quatrième classe de l'Institut; de MM. Taunay, peintre de paysage; Debray, peintre d'histoire; Taunay fils, sculpteur; Granjean, architecte; Ovide, mécanicien; Pradier, graveur. Comme on l'a très bien fait observer, il aurait fallu commencer par instruire les Brésiliens dans les mé-

taire d'Ubá, une mécanique qui mettait des pignons en mouvement, et faisait tout à la fois tourner un moulin à scie et un moulin à farine. Ces ouvrages avaient été exécutés avec un très grand soin, et M. d'Almeida rendait ainsi à ses voisins l'important service de leur offrir des modèles qui, quand ils n'eussent pas été parfaits sous tous les rapports, ne pouvaient manquer pourtant de leur inspirer des idées nouvelles. En général l'art du charpentier avait alors, dans tout ce pays, le plus grand besoin d'être perfectionné. On se servait de clous pour fixer les pièces de bois, et l'on ignorait l'usage des tenons et des mortaises. On ne faisait point d'épure; on travaillait les pièces les unes après les autres, et on les mettait en place à mesure qu'elles avaient été préparées, ce qui nécessairement en faisait manquer plusieurs, et forçait souvent de recommencer le même ouvrage.

Je ne voulus point retourner à Rio de Janeiro par le chemin que je connaissais. Je quittai donc M. d'Almeida (12 mars 1818), pour me rendre au village de *Pilar*, le port qui est le plus voisin d'Ubá, et où je comptais m'embarquer pour la capitale<sup>1</sup>.

tiers les plus utiles, avant de songer à former parmi eux des peintres et des sculpteurs. Mais puisqu'on avait fait la dépense d'appeler au Brésil une colonie d'artistes, encore devait-on tâcher de la rendre utile. Il n'en fut pas ainsi; les professeurs furent payés, et, ce qu'on aura peine à croire, on ne leur donna pas un seul élève.

<sup>1</sup> Itinéraire approximatif d'Ubá au Porto do Pilar.

D'Ubá à la fazenda de Roçada,	4	legoas.
— Marcos da Costa,	4	

Je ne tardai pas à rentrer dans le *chemin de terre*, et je fis halte sous un hangar qui tombait en ruines et n'avait peut-être pas été balayé, depuis qu'il avait été construit. Il serait de toute justice que les colons qui ne vendent du maïs aux passans qu'à cause de leurs *ranchos*, prissent du moins la peine d'entretenir et de nettoyer ces misérables abris. Mais ils savent très bien qu'il faut que le voyageur s'arrête à la fin de la journée, et, comme ils n'ont à craindre de concurrence que sur les routes très fréquentées, ailleurs il leur importe peu de quelle manière est tenu leur *ranchito*.

Tout le pays que je parcourus dans le chemin de terre avant l'embranchement qui conduit au Pilar, me frappa par la différence qu'il présente avec celui des Mines. Non-seulement on n'y rencontre point de ces immenses espaces où la terre végétale a été enlevée, et où il n'existe plus que des amas de cailloux; non-seulement on n'y voit point à chaque pas des maisons abandonnées, mais les habitations sont généralement bien entretenues et annoncent l'aisance; la végétation est vigoureuse, la verdure très fraîche, et les plantations sont mieux soignées que celles de l'intérieur.

A l'endroit où la route du Pilar se sépare du *chemin de terre* (*Encruzilhada*), le pays devient mon-

—	Taquarassú ,	3 1/2
—	Porto do Pilar,	3
		<hr/>
		14 1/2 legoas.

tagneux; c'est là que finit le bassin du Parahyba, et que l'on entre dans la grande chaîne parallèle à la mer (Serra do Mar). Jusqu'au lieu appelé *Marcos da Costa* où je fis halte, je ne vis plus de culture; mais la végétation est toujours aussi belle, et d'immenses bois vierges couvrent les montagnes.

Immédiatement avant d'arriver à Marcos da Costa, je descendis la Serra da Viuva que j'avais traversée en 1816 sur un autre point, et je commençai à trouver des plantations.

Près de Marcos da Costa, on découvre une très belle vue. A gauche du chemin qui descend par une pente assez raide, est un ruisseau dont les eaux recouvertes par des arbres et d'épaisses broussailles coulent en mugissant entre les pierres, forment une cascade (*Cachoeira da Viuva*, cascade de la veuve), et se réunissent au bas de la montagne à un autre ruisseau. Deux *fazendas* et quelques maisons d'agregés (*agregados*)<sup>1</sup> sont bâties au pied de la Serra dans un

<sup>1</sup> J'ai déjà fait connaître dans ma *première Relation* les hommes que l'on appelle *agregados*. Pour compléter ce que j'ai écrit sur leur compte, je traduirai ici le passage où ils ont été peints par un savant qui a parfaitement observé les mœurs de plusieurs parties du Brésil. J'ai dit quels sont les torts des propriétaires envers les *agregados*; l'écrivain que je vais citer s'attache à indiquer ceux de ces derniers. « On pourrait « croire, dit-il, que les *agregados* sont vus avec plaisir par « les colons, surtout par ceux de l'intérieur où les bras sont « si rares; mais on se tromperait, car ces hommes sont plutôt « à charge au propriétaire qu'ils ne lui sont utiles. Dans ce « pays, ceux qui jouissent de la liberté, accoutumés, dès

petit bassin entouré de tous les côtés par de hautes montagnes. Enfin le flanc de ces dernières offre de

« leur jeunesse, à une vie oisive, ne peuvent plus prendre  
« l'habitude du travail, et ils aiment mieux rester dans une  
« indigence qui trop communément les conduit à de mauvaises  
« actions, que de faire quelque chose. Souvent, à la vérité, ils  
« apprennent des métiers, ils sont cordonniers, tailleurs,  
« charpentiers.... ; mais ils n'exercent leur état que dans la  
« dernière nécessité, et ils demandent pour une journée de  
« travail assez pour vivre huit jours sans rien faire. Presque  
« toujours mariés ou vivant avec une maîtresse, les *agregados*  
« tâchent, en prenant pour parrain de leurs enfans, le  
« propriétaire du terrain sur lequel ils se sont établis, de se  
« l'attacher par les liens religieux du compérage ici très res-  
« pectés... ; devenus les compères du colon, ils se considèrent  
« comme appartenant à sa famille ; ils mangent et boivent  
« avec lui, et lui rendent à peine quelques services..... Les  
« *agregados* sont pour la plupart des mulâtres et des nègres qui  
« forment à peu près le quart de la population (l'auteur ne  
« peut sans doute avoir ici en vue que la province des Mines  
« et quelques parties des provinces de Rio de Janeiro et de  
« S. Paul). Plus de 150 *agregados* s'étaient fixés sur la *fa-*  
« *zenda* de Pompéo, qui est située dans la province de Minas  
« Geraes et qui comprend au-delà de 150 *legoas* carrées ; et,  
« si plusieurs d'entre eux avaient obtenu le consentement de  
« la maîtresse de la *fazenda*, d'autres avaient construit sur  
« son terrain, sans prendre la peine de la consulter. Ces  
« hommes vivaient dans la plus grande oisiveté, du bétail qu'ils  
« volaient, et le désordre devint tel que la propriétaire, qui  
« pourtant était généreuse et charitable, se vit obligée de  
« les faire chasser tous ensemble par la force armée et de brû-  
« ler leurs chaumières ( *Eschw. Bras.*, II, p. 32 ). » Le pro-  
« priétaire légal ne doit point sans doute être contraint d'ad-  
mettre qui que ce soit au partage de sa propriété ; mais il me

nombreuses plantations de sucre et de maïs, tandis que leur sommet est couronné par des bois vierges au milieu desquels la Mélastomée appelée *flor de quaresma* (fleur du carême)<sup>1</sup>, élève jusqu'à la hauteur de trente ou quarante pieds sa cime couverte de larges fleurs violettes.

Le *rancho* sous lequel je couchai à Marcos da Costa était encore plus sale que celui où je m'étais arrêté la veille, et j'y passai une très mauvaise nuit, occupé à défendre mes effets contre les chiens et les pourceaux.

Après m'être remis en route, je montai pendant quelque temps, traversant des forêts vierges de la plus belle végétation, et j'arrivai au pied d'une montagne inaccessible qui, plus élevée que toutes les autres,

semble que la dame *généreuse* qui possédait la *fazenda* de Pompéo se montra bien sévère, en incendiant en bloc les cabanes de quelques infortunés sans atile qui s'étaient établis sur ses 150 lieues carrées, dont il était difficile qu'elle tirât parti. Puisqu'elle avait les moyens de les expulser tous à la fois, à plus forte raison pouvait-elle leur imposer quelques conditions et les renvoyer un à un. Par conséquent, au lieu de les chasser en masse comme un vil troupeau, elle eût mieux fait, ce me semble, dans ses propres intérêts comme dans ceux de ces misérables, de les conserver, en les soumettant à une réforme, et en exigeant d'eux, par exemple, un léger cens ou une faible redevance; sauf à renvoyer successivement ceux qui n'eussent pas rempli les conditions prescrites.

<sup>1</sup> Ce n'est point *flor de quaresima*, comme on l'a écrit. Sous le nom de *flor de quaresma* sont compris tout à la fois, dit le savant Martius, les *Rhexia princeps*, *holosericea*, *grandiflora* et même d'autres espèces (*Reis.*, I, 555).

offre à peu près la forme d'un pain de sucre, et dont la végétation maigre et presque rase contraste avec les bois vigoureux des hauteurs voisines. Toutes ces montagnes se rattachent à la Serra da Viuva et à celle des Orgãos; elles font partie, comme elles, de la grande chaîne maritime (Serra do Mar); mais on les désigne sous le nom particulier de *Serra da Boa Vista* (montagne de la belle vue.)

Arrivé dans la partie la plus haute de cette chaîne partielle, je reconnus que son nom n'était point usurpé. Entre les troncs des arbres, j'aperçus en effet une portion de la baie de Rio de Janeiro et quelques-unes des îles qui la couvrent; mais cette vue n'était rien en comparaison de celle que j'allais admirer.

Je commençai à descendre, et bientôt le plus pompeux spectacle s'offrit à mes regards. Tout autour de moi, de hautes montagnes couvertes d'épaisses forêts se déployaient en demi-cercle. Au-dessous de la chaîne, ma vue plongeait sur une immense étendue de collines où les bois sont entremêlés de plantations; sur la gauche, je découvrais presque toute la rade de Rio de Janeiro et une partie des îles qui s'élèvent de son sein; enfin, à l'entrée de la baie, je voyais la montagne pittoresque appelée le *Pain de sucre*, et, quoique je ne pusse distinguer la ville de Rio de Janeiro, je reconnaissais sans peine le point où elle se trouve située. Le ciel plus brillant, les effets de lumière les plus variés ajoutaient encore à la beauté de cette vue immense. Je ne pus, je l'avoue, la contempler sans

une émotion profonde. Après un si long voyage, après tant de fatigues et de privations, je revoyais le port où je devais un jour m'embarquer pour la France; les deux mille lieues qui m'en séparaient, j'aurais pu les franchir en beaucoup moins de temps que je n'en avais mis à parcourir la province des Mines, et si je me décidais à prolonger mon exil, j'allais du moins jouir du plaisir indicible de recevoir des nouvelles de ma famille et de ma patrie.

La descente de la Cordillère est raide, très pierreuse et difficile. Avant d'arriver au pied de la chaîne on entend du chemin le bruit d'un ruisseau qui coule entre les pierres. C'est le *Rio do Pilar* (la rivière du Pilier), qui arrose la plaine que j'allais traverser, et qui emprunte son nom du village vers lequel je me dirigeais. Cette petite rivière est le dernier des affluens de l'Hyguassú qui, comme je l'ai dit ailleurs, se jette dans la baie de Rio de Janeiro <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> D'après les renseignemens qu'il a pris sans doute à Rio de Janeiro, le savant navigateur Freycinet dit (*Voyage Ur. hist.*, p. 79) que le Rio do Pilar s'appelle aussi *Maraby*. Casal parle tout à la fois (*Corog. Braz.*, II, 13 et 14) du *Maraby* et du *Pilar*, et laisse dans le vague ce point de topographie. Une description de Rio de Janeiro insérée dans le précieux recueil intitulé : *Nouvelles Annales des Voyages* (tome IV de 1830) indique également le *Maraby* et le *Pilar*; mais l'auteur de cette description a extrait Luccock et Casal, sans songer à les faire concorder, et, en traduisant ce que dit ce dernier du *Maraby*, il est clair qu'il n'a pas bien saisi sa pensée. Quant à Pizarro, il ne parle point du Rio *Maraby*, dans le texte de son chapitre sur la paroisse du *Pilar*; mais il cite dans une note

Lorsqu'on a descendu la chaîne maritime, l'aspect du pays change de caractère. On laisse derrière soi les montagnes qu'on vient de parcourir, et qui sont dominées par cette espèce de pic presque nu, dont j'ai parlé plus haut. D'autres montagnes se rattachent à celles-ci, et, par une illusion d'optique assez singulière, toutes ensemble paraissent fermer entièrement la plaine où coule le Rio do Pilar. Les prairies marécageuses qui bordent cette rivière offrent la verdure la plus fraîche; on ne voit pas un brin

( *Mém. hist.*, II, 132 ) une espèce d'acte de l'année 1697 où il est dit que, cette même année, *l'on bénit la paroisse de N<sup>re</sup>. S<sup>te</sup>. do Pilar, district de Guaguassú, Morabahy et Jaguaré*. Le Guaguassú est évidemment l'Hyguassú d'aujourd'hui et le Jaguaré ne peut être que l'Iguaré de Casal ( *Corog.*, II, 13 ); or, comme il n'est pas du tout question dans le titre dont il s'agit du Rio do Pilar, la rivière, ce me semble, la plus remarquable du lieu, il me paraît que ce nom ne devait pas être connu en 1697, et qu'il aura été emprunté depuis à la paroisse elle-même, pour être transporté à la rivière appelée anciennement Morabahy; ce qui confirme entièrement l'assertion de M. Freycinet. C'est ainsi que le nom de *Rio da Estrela* fera probablement disparaître peu à peu l'ancien nom de *Rio d'I-nhumirim* donné à une des rivières les plus remarquables de celles qui se jette dans la baie de Rio de Janeiro. Je dois vivement regretter de n'avoir point réalisé l'idée que j'ai eue un moment, de faire le voyage de la baie de Rio de Janeiro. Une topographie complète de cette baie et de ses contours serait un ouvrage extrêmement intéressant et digne d'occuper les hommes instruits du pays. Il serait moins difficile d'entreprendre aujourd'hui cet ouvrage, car Pizarro en a, sous plusieurs rapports, jeté les fondemens dans ses excellens mémoires.

d'herbe desséché, pas une feuille jaunissante, et nulle part l'œil n'est attristé par ces fougères qui, dans le pays des Mines, remplacent si souvent les forêts. Partout la végétation la plus brillante, un luxe, une vigueur, dont on chercherait inutilement à se faire une idée, lorsqu'on n'est point sorti de l'Europe.

Le jour où je descendis la Cordillère, je fis halte au lieu appelé *T'aquarassú* (la grande espèce de bambou), où se trouvent quelques maisons, une taverne et un hangar pour les voyageurs.

Au-delà de Taquarassú, la plaine dont j'avais déjà traversé le commencement s'élargit d'une manière très sensible, et les hautes montagnes dos Orgãos, da Estrela, da Boa Vista, ne paraissent plus former qu'un demi-cercle autour d'elle. Cette plaine s'étend jusqu'à la mer, dans un espace de quelques lieues; la petite rivière du Pilar y serpente, et comme elle commence dès le bas des montagnes à pouvoir porter des pirogues, elle est très utile aux cultivateurs pour le transport de leurs denrées.

Le terrain bas et, dans quelques endroits, marécageux produit de tous côtés des Graminées aquatiques et de hautes Cyperacées. Dans les lieux secs, le sol offre un mélange de sable fin et de terre grise où le manioc réussit très bien, tandis que les endroits plus humides produisent le riz avec abondance. Partout la végétation continue à être vigoureuse, et la verdure d'une extrême fraîcheur. Des chaumières, des tavernes, quelques habitations sont dispersées dans la campagne, et la rendent plus riante. Mais je

n'étais plus dans les montagnes, et, tout en admirant la beauté du paysage, j'avais à me plaindre d'une chaleur excessive..

Après avoir fait trois lieues depuis Taquarassú, j'arrivai enfin au village du *Pilar* ou *N. S. do Pilar de Hyguassú*, le chef-lieu d'une paroisse dont la fondation remonte au moins à l'année 1697, et qui confine avec celles d'Hyguassú, de S. Antonio da Jacutinga<sup>1</sup>, de *N. S. da Conceição do Alferes* et *N. S. da Piedade d'Anhumirim* ou *Inhumirim* d'où dépend *Porto da Estrela*<sup>2</sup> dont j'ai déjà parlé ailleurs.

Ce village du Pilar n'offre qu'une seule rue terminée par l'église; mais on y voit d'assez jolies maisons et des boutiques très bien garnies. Une petite partie des caravanes qui se rendent de Minas Geraes à la capitale s'arrêtent au Pilar, et y répandent quelque argent. Le pays voisin produit du sucre, des légumes, du riz, de la farine de manioc et du café que l'on expédie pour Rio de Janeiro, par les petites rivières de *Mantiqueira*, *Bananal*, *Saracuruna* et du Pilar<sup>3</sup>. Ils'est aussi établi sur la paroisse du Pilar, des fabriques de tuiles dont les produits sont encore un objet d'exportation<sup>4</sup>.

Je laissai mes mulets au Pilar, je m'y embarquai avec mes collections, et, après un voyage de quinze mois, j'eus enfin le bonheur de revoir Rio de Janeiro

<sup>1</sup> Voy. ma première Relation, vol. I, p. 7 et 57.

<sup>2</sup> Piz. *Mém. hist.*, vol. II, p. 122, 123, 124, 127.

<sup>3</sup> Cazal et Freycinet disent qu'il existe un canal qui communique du Riодо Pilar au Rio Inhumirim ou Riода Estrela.

<sup>4</sup> Piz. *Mém. hist.*, II, 129.

(17 mars 1818); cette ville dont la position sera toujours pour l'étranger l'objet de l'admiration la plus vive, et dont le port, pour me servir des expressions du savant et judicieux Southey, est l'un des plus vastes, des plus commodes et des plus beaux de l'univers <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> The position of this city, midway between Europe and India, and with Africa opposite, is the best that could be desired for general commerce; the harbour, one of the most capacious, commodious and beautifull of the world... Local revolutions have deprived Alexandria and Constantinople of that commercial importance which their situation formerly assured to them and which entered into the views of their great founders. But the whole civilized world may be rebarbarized, before Rio de Janeiro can cease to be one of the most important positions upon the world (*Hist. of Braz.*, III, 814).

---

## CHAPITRE XII.

L'AUTEUR QUITTE RIO DE JANEIRO POUR VISITER LA  
CÔTE QUI S'ÉTEND AU NORD DE CETTE VILLE.  
— DESCRIPTION DU PAYS SITUÉ ENTRE LA CAPI-  
TALE DU BRÉSIL ET LE LIEU APPELÉ CABESSU.

Séjour de l'auteur à Rio de Janeiro. — Il se met en route pour visiter la côte qui s'étend au nord de la capitale du Brésil. — Idée générale du chemin que l'on suit sur cette côte. — Passage de la baie de Rio de Janeiro. — La ville de *Praia Grande*. — Village de *S. Gonzalo*. Comparaison de la population des alentours de Rio de Janeiro avec celle des Mines. Culture. — Le *Rio Guaxindiba* et le pays voisin. — Le canton de *Cabessu*. Manière de conduire les mulets. Cites que les voyageurs trouvent sur la côte. Description des *ventas* des environs de Rio de Janeiro. Pâturages enclos.

ARRIVÉ à Rio de Janeiro, je passai quelques temps à mettre de l'ordre dans mes collections; je nettoyai les insectes que j'avais apportés de Minas Geraes; je changeai mes plantes sèches de papier; j'envoyai en France trois caisses d'objets d'histoire naturelle, et j'adressai aux professeurs du Museum de Paris un *Second mémoire sur les végétaux auxquels on a attribué un placenta central libre*<sup>1</sup>. Je faisais aussi de

<sup>1</sup> Mon *Premier mémoire sur les plantes auxquelles on a attribué un placenta central libre* a été inséré dans le vol. II des

petites herborisations dans les alentours de la ville ; mais je ne donnai jamais à la Flore de la capitale du Brésil étudiée par un grand nombre de personnes, la même attention qu'à celle de l'intérieur.

La société que je fréquentais à Rio de Janeiro me dédommageait amplement de la solitude dans laquelle j'avais vécu trop souvent, lorsque je parcourais la province des Mines. La maison du généreux João Rodrigues Pereira d'Almeida m'était ouverte, et je pouvais véritablement la considérer comme la mienne. Après avoir passé la journée occupé de mes travaux, j'allais me délasser chez des Français aimables, M. Maller chargé des affaires de France, M. de Gestas depuis consul général et feu M. d'Escragnolles qui a gouverné la province de Maragnan pour l'empereur du Brésil. J'avais aussi le plaisir de m'entretenir souvent de mes études favorites avec mon ami le Père Leandro do Sacramento professeur de botanique, et avec plusieurs étrangers distingués également par leur amabilité et leurs connaissances ; M. d'Olfers chargé des affaires de Prusse, M. le professeur Mikan, M. le docteur Pohl et cet infortuné et respectable Raddi qui, après avoir été victime des persécutions dont le natu-

*Mémoires du Museum* ; le second fait partie du vol. IV (p. 381). Dans ce dernier mémoire, je jette un coup-d'œil sur la famille des Santalacées ; je montre que les Myrsinées doivent, dans la série linéaire, précéder immédiatement les Primulacées ; enfin j'indique les développemens successifs de l'embryon de l'*Avicenia*, et je prouve que la graine de cette plante n'est pas, comme on l'avait pensé, dépourvue de tégument.

raliste voyageur est trop souvent l'objet à son retour dans sa patrie, s'est exilé une seconde fois et a terminé ses jours sur une terre lointaine.

Mais quelque attrait qu'eussent pour moi le séjour de Rio de Janeiro <sup>1</sup>, la végétation brillante de ses forêts et les beautés de ses alentours, je ne tardai pas à songer à m'éloigner de cette ville. Je ne voulais cependant point entreprendre un long voyage sans recevoir des nouvelles de la France; j'avais écrit à ma famille, et j'attendais une réponse. Pour ne pas rester oisif pendant cet intervalle, je résolus de consacrer quelques mois à visiter la côte qui s'étend vers le nord de Rio de Janeiro. Au lieu de prolonger mon séjour en Amérique, j'aurais dû alors retourner en Europe. Tous les matériaux que j'avais recueillis jusqu'à ce moment, il m'eût été possible de les publier, et je me serais épargné plus d'un genre de souffrance. Je suis revenu, il est vrai, avec des collections beaucoup plus considérables et des notes moins incomplètes; mais j'avais épuisé mes forces; j'ai été contraint pendant plusieurs années de ralentir mes travaux, et la plus grande partie des matériaux qui m'ont coûté tant de peines et de fatigues restera inutile!

Décidé à faire un voyage sur le littoral, j'écrivis à mes amis de l'intérieur pour les prier de m'envoyer

<sup>1</sup> Je regrette de ne pouvoir nommer toutes les personnes qui, pendant mes divers séjours à Rio de Janeiro, m'ont rendu des services et ont eu pour moi des bontés. Que mes amis MM. Bourdon et Fry trouvent cependant ici une marque de souvenir et un léger hommage de reconnaissance.

un muletier; j'attendis long-temps des réponses; j'éprouvai beaucoup de contrariétés, comme on en essuie toujours au Brésil au milieu des préparatifs d'un voyage par terre; mais enfin je réussis à organiser ma caravane. Elle se composait d'un nombre de bêtes de somme suffisant pour transporter mon bagage et mes collections, de mon domestique français, de l'Indien Firminiano, d'un muletier nommé José que l'on m'avait envoyé d'Ubá et du nègre Zamore qu'un marchand français établi à Rio de Janeiro m'avait prié d'emmener avec moi pour l'habituer aux voyages et au service des mules.

De grandes routes conduisent de la capitale du Brésil à Minas et à S. Paul; mais, à l'époque de mon voyage, il n'en existait véritablement point entre Rio de Janeiro et les provinces du nord. A l'arrivée de Jean VI au Brésil, il donna ordre de faire une grande route de Bahia à Rio de Janeiro; elle fut commencée; mais on l'abandonna bientôt, parce que les *camaras* (sénaats municipaux) des villes devaient en faire la dépense et qu'elles ont peu de revenu. C'était donc presque toujours par mer que l'on se rendait d'un port à un autre; des caravanes régulières ne parcouraient jamais la côte, et l'on y était même étranger au service des mulets. Lorsque par hasard on voulait voyager par terre de Rio de Janeiro vers le nord du Brésil, on suivait jusqu'aux lagunes de *Saquaréma* et d'*Ara-ruáma* quelqu'un de ces nombreux chemins qui entretiennent des communications entre la capitale et les habitations du voisinage; on côtoyait ensuite les deux

---

lagunes dont je viens de parler, et, si l'on excepte de petits intervalles, on ne faisait plus guère jusqu'au Rio Doce que marcher sur une plage sablonneuse, battue par les flots.

Je partis de Rio de Janeiro le 18 août 1818, à deux heures après midi. Comme la ville est située du côté occidentale de la baie, et que, depuis celle-ci jusqu'au Cap Frio, la côte du Brésil s'avance de l'ouest à l'est pour remonter ensuite à peu près du sud au nord, il est clair que, voulant moi-même suivre cette direction, il fallait, ou que je fisse le tour de la baie, ou que je la traversasse. Je pris ce dernier parti, et me rendis à l'endroit du port appelé *Praia de D. Manoel* (plage de D. Manoel) qui se trouve vers l'extrémité de la ville.

J'avais d'avance retenu plusieurs barques, pour pouvoir faire passer l'eau à mes bêtes de somme. Cette opération qui eût été extrêmement facile, s'il avait existé un petit ponton qui mît le rivage de niveau avec les barques, cette opération, dis-je, fut d'une extrême longueur. Il fallut forcer les mulets à entrer dans l'eau, faire pencher avec effort les petites embarcations, y placer les pieds de devant des pauvres mulets, au risque de leur casser les jambes, et enfin rouer ces animaux de coups pour les faire sauter entièrement dans les barques<sup>1</sup>. Celles-ci sont petites,

<sup>1</sup> Il paraît que M. le prince de Neuwied éprouva un embarras à peu près semblable, lorsqu'il s'embarqua à S. Christophe pour traverser la baie ( Voy. *Voyage Brés.* trad. Eyr., II, 52 ).

mais jolies; on a soin de les peindre, et un dais qui s'élève au-dessus d'une partie de leur longueur, garantit les passagers de l'ardeur du soleil.

Allant tantôt à la rame et tantôt à la voile, nous nous éloignâmes bientôt du port, et une vue admirable s'offrit à mes regards. Je découvrais une partie de la ville dominée par l'hôpital militaire, vaste bâtiment qui s'élève au sommet d'une colline. Sur un plan moins rapproché, l'horizon était borné par les montagnes de Tijuca et du Corcovado, dont les formes bizarres et variées produisent l'effet le plus pittoresque. Au fond de la baie, la haute chaîne des Orgues (Serra dos Orgãos) se montrait par intervalle à travers des brouillards épais. Du côté opposé et plus près de nous, je voyais le Pain de sucre (Pão do Assucar) qui commande l'entrée de la baie, et, au-delà de ce rocher isolé, j'apercevais la haute mer sur laquelle quelques navires voguaient dans le lointain.

Au bout d'une heure de navigation, j'eus traversé la baie, et j'arrivai à *Praia Grande* (grande plage) qui est située au fond d'une petite anse<sup>1</sup>. Ailleurs ce lieu ne serait qu'un village, et, pendant long-temps, il n'eut pas d'autre titre; mais, en 1819, on jugea à propos d'en faire une ville, et l'on y plaça un *juiz de fóra* dont la juridiction s'étend sur les paroisses de *S. João de Cariyá*, d'*Itapúyá*, *S. Lourenço*, *S. Gon-*

<sup>1</sup> S'il faut en croire M. Luccock, un fort bel écho se fait entendre au milieu de l'anse de *Praia Grande*, lorsqu'on tire le canon à Rio de Janeiro ( *Notes on Braz.*, 262 ).

çalo, et même sur le territoire de la ville de *Maricá*<sup>1</sup>. Une rue assez large mais de peu d'étendue traverse Praia Grande perpendiculairement à la mer; mais si cette ville, puisqu'il faut lui donner ce nom, est fort peu considérable, du moins il y règne beaucoup de mouvement; des barques y arrivent et en repartent sans cesse, et les maisons qui la composent et dans la plupart desquelles l'on voit des *vendas* ou des boutiques, sont propres et assez jolies.

Entre Praia Grande et le cap Frio s'étend parallèlement à la côte, c'est-à-dire de l'ouest à l'est, une longue suite de lagunes qui embellissent le pays, y répandent de la variété, et contribuent à entretenir quelque aisance parmi ses habitans, en leur offrant une pêche abondante. Ces lagunes sont celles de *Piratininga* qui est située à trois quarts de lieues de l'entrée de la baie, et a trois quarts de lieue de longueur; celle d'*Itapúyg*; le lac *Maricá* long de deux à trois lieues qui, à certaines époques, communique avec la mer, et passe pour être extrêmement poissonneux; le lac *Cururupina* dont les eaux ont une communication avec celles du lac *Maricá*; celui appelé *Lagoa Brava* qui n'a pas une demi-lieue de long; le lac *Jucuné*<sup>2</sup>; enfin ceux plus considérables de *Sa-*

<sup>1</sup> Piz. *Mém. hist.*, III, 187, 188.

<sup>2</sup> Piz. *Mém. hist.*, VII, 122 et II, 174. — Pizarro écrit tantôt *Itapúyg* et tantôt *Itaipúyg*, Casal *Itaipú*, et M. de Freycinet *Taipu*. Si l'on consulte les étymologies indiennes, *Itapúyg* doit être préféré, car *y'g* signifie eau et *ytapú* est un mot guarani bien connu qui veut dire le son d'une cloche

*quaréma* et d'*Araruáma*. Comme le chemin par lequel je passai, fait un long détour ; qu'au lieu de s'étendre parallèlement à la côte, il suit d'abord jusqu'à S. Gonçalo, à peu près dans la direction du sud au nord, le rivage de la baie de Rio de Janeiro ; qu'ensuite il revient vers le sud-est par une ligne oblique, et aboutit au lac de Saquaréma, je ne vis que ce dernier lac et celui d'Araruáma, et laissai nécessairement à ma droite tous ceux qui les précèdent et dont j'ai parlé plus haut<sup>1</sup>.

(eau dont le bruit imite le son d'une cloche). — *Cururupina* que l'on trouve dans Pizarro, Cazal et Luccock est indubitablement plus exact que *Curucupina* qui a été adopté par un savant auteur français ; en effet *cururú*, dans la *lingua geral* signifie crapeau, et Luccock pense que le nom de *Cururupina* a été donné au lac qui le porte, à cause d'un animal singulier qui y vit et ressemble à un crapeau (probablement quelque poisson). — *Piratininga* qu'on trouve tout à la fois encore dans Cazal et dans Pizarro, et qui vient évidemment des mots guaranis *pirá tini* poisson sec, est aussi très probablement plus correct que *Petininga* indiqué dans une des relations modernes les plus intéressantes.

<sup>1</sup> Itinéraire approximatif de Praia Grande au lac de Saquaréma,

De Praia Grande à S. Gonçalo, village,	3	l.
— Bords du Guaxindiba,	1	
— Cabessú,	3	
— Fazenda do Padre Manoel,	2	1/2
— Venda da Mata,	4	1/2
— Bords du lac de Saquaréma,	4	1/2
	<hr/>	
	18	1/2 l.

OBS. La route que j'ai suivie n'est pas la seule qui conduise de Praia Grande au lac de Saquaréma. On peut, par exemple

Je ne m'arrêtai point à Praia Grande; mais j'allai coucher à une maison de campagne qui en est éloignée d'un quart de lieue, et qui appartenait à un Français. Le chemin que je suivis, parallèle à la mer, est d'abord tracé dans un sable presque pur dont la blancheur contraste avec la verdure très fraîche des groupes d'arbrisseaux épars çà et là. Parmi ceux-ci, je remarquai un grand nombre de *pitangueiras*, petite Myrtée, alors chargée de fleurs, qui se plaît sur le bord de la mer dans les terrains sablonneux, et qui fournit une baie rouge, monosperme, relevée de larges côtes et d'un goût assez agréable<sup>1</sup>. Le terrain

éviter de passer par S. Gonçalo; on peut aussi passer par la petite ville de Maricá.

<sup>1</sup> A l'époque où vivaient Marcgraff et Pison, le *pitangueira* s'appelait à Fernambouc *ibipitanga*, nom qui vient évidemment des mots de la *lingua geral*, *yby* terre et *mitanga* ou *pitanga* enfant (enfant de la terre). Avec le temps, les Portugais ont abrégé le mot *ibipitanga*; ils lui ont donné une terminaison propre à leur langue, et ils ont conservé le mot *pitanga* pour le seul fruit du *pitangueira*. La synonymie de cette plante a été fort embrouillée par les botanistes, comme celle de la plupart des espèces communes; mais il est évident qu'il faut au *pitangueira* rapporter l'*Eugenia Michælii* de Lamarck, nom que M. de Candolle a consacré dans son *Prodromus*; et je pense de plus, avec ce dernier auteur, que les *Myrtus Brasiliana* et *Plinia rubra* de Linné père, ainsi que le *Plinia pedunculata* de Linné fils ne sont autre chose que l'*Eugenia Michælii*, c'est-à-dire encore le *pitangueira*. Les savans Martius et Spix rapportent cet arbrisseau à un *Myrtus pedunculata* qu'ils attribuent à Linné; mais je ne trouve pas de *Myrtus pedunculata* parmi les espèces qu'a décrites l'illustre Suédois. — Dans une

parfaitement plat que le chemin traverse a peu de largeur, et est borné par des collines revêtues de bois assez maigres. Il est à croire qu'à une époque peu éloignée, ce terrain était couvert par les eaux de l'Océan, et que celles-ci s'étendaient jusqu'au pied des collines.

On trouverait difficilement une plus jolie situation que celle de la maison de campagne où je fis halte, bientôt après avoir quitté Praia Grande. Cette maison a été bâtie sur le bord d'une crique, au-dessous d'une chapelle dédiée à Sainte-Anne. Plusieurs îles ornées d'une belle verdure ferment l'entrée de la crique, le canal qu'elles laissent entre elles et la terre ferme ne peut s'apercevoir, et l'étendue de mer comprise entre les îles et le rivage semble un lac de peu d'étendue. Sur la droite de la maison est la colline au sommet de laquelle s'élève la chapelle Sainte-Anne, et par-dessus les îles, on découvre, dans le lointain, les montagnes de Tijuca et du Corcovado.

Les eaux de la mer baignent légèrement le terrain que je traversai, en quittant la maison dont je viens

très jolie description où l'on a essayé de peindre les beautés de la nuit dans les environs de Rio de Janeiro, on dit que si le vent s'élève, les fleurs des *pitangueiras* tombent et couvrent la terre comme une neige odorante. Il me semble que les fleurs du *pitangueira* sont bien petites et bien peu nombreuses pour produire rien de semblable. Peut-être les voyageurs feraient-ils bien d'abandonner aux romanciers ces morceaux d'effet qui ne se font guère qu'aux dépens d'une parfaite exactitude.

de décrire la position ; ce terrain est couvert de très petits mangliers, et l'on y voit une quantité innombrable de crabes se promener sur la vase dans laquelle ils se creusent des trous.

Bientôt le chemin s'éloigne du rivage, et, de droite et de gauche, le sol très plat qu'il parcourt est borné, à une distance assez grande, par des collines. Ici rien ne rappelle l'austérité des solitudes de Minas Geraes. Comme en Europe, la végétation primitive a disparu, et tout annonce la présence de l'homme, ses travaux et le voisinage d'une grande capitale. De tous côtés, le pays est sillonné par des chemins, et sans cesse l'on rencontre des nègres qui, d'un pied dégagé, conduisent vers Praia Grande ou d'autres petits ports, des troupes de mulets chargés de provisions. Il n'est pas un champ, pas une plantation qui ne soit entouré d'une haie très élevée ; et ces clôtures sont faites, pour la plupart, avec cette mimose charmante qu'on connaît à Rio de Janeiro sous le nom *d'espinha*, mimose dont la verdure rappelle celle de notre aubépine à l'entrée du printemps, mais dont le port et le feuillage ont bien plus d'élégance. A des distances fort rapprochées, l'on aperçoit çà et là des chaumières et des maisons de campagne qui, construites avec plus ou moins de soin, produisent souvent dans le paysage, l'effet le plus pittoresque. Les routes sont bordées par de nombreuses *vendas* où l'esclave, en buvant l'eau-de-vie de sucre, va, loin des yeux de son maître, chercher des joies bruyantes et l'oubli de sa misère. Un ciel brillant

embellit la campagne; elle n'offre ni la monotonie des plaines, ni l'aspect sourcilieux des contrées montagneuses, et partout on y retrouve l'image du mouvement et de la vie.

Dans les environs de Praia Grande, on voit un très grand nombre de plantations d'orangers. Le terrain chaud et sablonneux de ce canton convient parfaitement à ces arbres; ils étaient, à l'époque de mon voyage, couverts de fruits nombreux, et je mangeai des oranges délicieuses de la belle espèce qu'on nomme *selectas*.

Je vis aussi, dans le même canton, quelques champs de manioc et beaucoup de légumes, tels que des choux, des haricots et des pastèques. Tout le monde sait que les légumes réussissent très bien dans les terres sablonneuses, et c'est à leur culture, encore favorisée par le voisinage de la capitale, que les habitans de Praia Grande et des alentours se livrent le plus.

Les campagnards qui ne vont point vendre eux-mêmes leurs denrées à la ville, les envoient aux petits ports fort nombreux situés sur le bord de la baie. Dans ces ports, est un magasin dont le propriétaire reçoit les produits des colons; toutes les nuits, cet homme fait partir une barque pour la ville; la barque arrive de très bonne heure à la Praia de D. Manoel où se tient un marché, et les denrées y sont vendues, moyennant une petite rétribution, pour le compte du cultivateur.

A environ trois lieues de Praia Grande, je passai

par le village de S. Gonçalo<sup>1</sup>. Les deux rangs de collines dont j'ai déjà parlé s'étendent, l'un à sa droite et l'autre à sa gauche. Ce village offre une très large rue au milieu de laquelle est l'église, isolée comme le sont ordinairement les édifices religieux; et l'on voit, dans cette rue, un très grand nombre de *vendas* et plusieurs boutiques assez bien fournies<sup>2</sup>.

S. Gonçalo est le chef-lieu d'une paroisse qui fut créée en 1645, et porta d'abord le nom d'*Église de Guaxandiba*. Cette paroisse dépend, comme je l'ai dit, de la justice de Praia Grande. Elle comprend 12 petites îles, et elle est bornée au nord par la paroisse de *N. S<sup>a</sup>. do Desterro de Itamby* et celle de *Bom Jesus de Paqueta*; au nord-est par celle de *S. João Baptista d'Itaborahy*; à l'est par celle de Maricá; au sud celle de *S. João de Cariy*; à l'ouest et au nord-ouest par les eaux de la baie. De nombreuses chapelles sont disséminées sur le territoire de cette paroisse; mais je n'en citerai qu'une, celle de *N. S<sup>a</sup>. da Luz* (Notre-Dame de la Lumière), remarquable par son ancienneté, puisqu'elle fut fondée par un des colons qui accompagnaient le gouverneur MEM DE SA, lorsqu'il vint, en 1560, former un établissement dans la baie de Rio de Janeiro<sup>3</sup>. Tandis que dans les Mines,

<sup>1</sup> C'est à tort qu'en Angleterre on a écrit *S. Gonzales*, et en Allemagne *S. Gonzalvez*.

<sup>2</sup> Luccock se loue beaucoup de l'hospitalité des habitants de S. Gonçalo. S'il faut l'en croire, la plupart d'entre eux sont originaires des Açores.

<sup>3</sup> Piz. *Mém. hist.*, III, p. 19, 21.

il est telle paroisse de 80 à 100 lieues de longueur qui offre seulement une population de 11 mille habitants<sup>1</sup>; sur celle de S. Gonçalo dont le diamètre ne peut guère aller au-delà de 5 à 6 lieues<sup>2</sup>, on comptait, en 1820, 7 mille adultes, 790 feux, 26 sucreries, 5 distilleries d'eau-de-vie et 7 tuileries<sup>3</sup>. La comparaison que je viens d'établir ici prouve combien les environs de la capitale sont plus peuplés que les Mines; mais lorsqu'on s'enfonce dans les parties septentrionales de la province de Rio de Janeiro, on la trouve au moins aussi déserte que l'intérieur du Brésil.

A mesure qu'on s'éloigne de la capitale ou des ports qui y conduisent, les petites cultures doivent naturellement diminuer, et, d'un autre côté, au-delà de S. Gonçalo, les terres deviennent meilleures : là je commençai à voir quelques plantations de sucre, et l'on me dit qu'il en existait beaucoup dans le voisinage<sup>4</sup>.

<sup>1</sup> On peut voir ce que j'ai dit dans ma *première Relation* (vol. II, p. 367), sur la paroisse de Morrinhos, et, quand même les adultes seraient seuls compris dans le nombre que je rappelle ici, il y aurait encore une énorme différence entre la population de cette paroisse et celle de la paroisse de S. Gonçalo.

<sup>2</sup> Ce que dit Pizarro de l'étendue de la paroisse de S. Gonçalo est malheureusement très obscur; cependant je pense qu'il ne peut guère y avoir d'erreur très sensible dans l'indication que je donne ici d'après cet auteur.

<sup>3</sup> Piz. *Mém. hist.*, III, p. 21, 23.

<sup>4</sup> L'histoire de l'introduction de la canne à sucre dans la province de Rio de Janeiro a donné lieu aux plus singulières erreurs. Ainsi un compilateur moderne a écrit que la canne à

On m'assura aussi que, dans les terrains les plus propices, la canne durait quelquefois 12 années et même davantage; ce qui prouve combien ce pays chaud, bas et humide est plus favorable à la culture de cette Graminée que les contrées élevées de l'intérieur de Minas Geraes. Le café se cultive aussi dans les environs de S. Gonçalo; pour le planter, on choisit les lieux les plus ombragés, et il réussit bien, m'a-t-on dit, sur le revers des collines qui bordent le chemin. Le maïs que j'eus occasion de voir était bas et très maigre; je soupçonne qu'ici la terre n'est pas assez substantielle pour cette plante; mais l'on a un avantage dont on ne jouit pas au pays des Mines: on peut faire deux récoltes de blé de Turquie dans l'année. Pour se développer, cette céréale a besoin d'humidité; donc on ne saurait recueillir ses semences qu'une seule fois dans les contrées où il règne annuellement une sécheresse de six mois, mais il n'en est pas ainsi des pays plats ou peu élevés, voisins de Rio de Janeiro, puisque, sous un climat très chaud, une alternative continuelle de beau temps et

*sucre avait été plantée dans cette province par le gouverneur Memdasa après les désastres de S. Domingue. Martim Affonso de Souza, fondateur de la capitainerie de S. Vincente fut celui qui le premier, vers l'année 1531, fit connaître la canne à sucre au Brésil; elle fut introduite sur le territoire de Rio de Janeiro du temps de Mem de Sá ( et non Memdasa ) qui avait été nommé gouverneur-général de l'Amérique portugaise en l'année 1557, c'est-à-dire plus de deux cents ans avant les désastres de S. Domingue; et enfin, en 1674, plus de cent ans avant les mêmes désastres, il y avait déjà cent neuf sucreries sur le territoire de Rio de Janeiro.*

de pluie doit nécessairement maintenir la végétation dans une constante activité. Ici par conséquent on peut semer le maïs au mois d'août, et alors l'on recueille en janvier; durant ce dernier mois, on fait de nouvelles semailles, et l'on récolte en juin. Dans ce canton, je n'ai aperçus point cette grande fougère qui, dans les Mines, s'empare de si vastes terrains; l'on rencontre des pieds isolés de *capim gordura* (*Trigestis glutinosa* ou mieux *Melinis minutiflora*); mais je ne vis point de pâturages entièrement composés de cette Graminée<sup>1</sup>, et l'on m'assura qu'en bien des endroits, les terres n'avaient jamais besoin de repos. La végétation naturelle me parut être absolument la même que celle des parties basses des environs mêmes de Rio de Janeiro.

A une lieue du village de S. Gonçalo, je fis halte à une *venta* bâtie près du *Rio de Guaxindiba*<sup>2</sup> appelé

<sup>1</sup> Voy. ce que j'ai écrit sur le *capim gordura* dans ma première Relation.

<sup>2</sup> L'orthographe que je suis ici, et qui a été également admise par Cazal, me paraît la plus conforme à la prononciation usitée dans le pays; cependant on trouve dans d'autres auteurs *Guaxendiba*, *Guaxandiba*, *Guazimtiba* et *Guajintibó*. Les mots *Guazimtiba* et *Guajintibó* ne sont certainement pas exacts. Quant à *Guaxundiba* qui a été adopté par Pizarro, c'est vraisemblablement la plus ancienne altération des mots primitifs; car *Guaxandiba*, dont on aura fait *Guaxindiba*, me paraît venir des mots guaranis *guã chá* petite filles et *tiba* réunion (réunion de petites filles). Il y a aussi dans la province de Porto Seguro un *Rio Guaxindiba*; enfin un endroit appelé *Guaxindiba* ou *Guaxindaba* se trouve souvent indiqué dans

aussi *Rio d'Alcantara*, l'un des nombreux affluents de la baie de Rio de Janeiro. Cette rivière a peu de largeur et son cours n'est guère que de trois lieues. On la dit fort poissonneuse, et l'on ajoute que les crabes qui la remontent deviennent plus gros que ceux qui restent constamment dans les eaux de la mer.

Entre le *Guaxindiba* et *Cabessú* qui en est éloigné de trois lieues, le pays est ondulé, et, à droite ainsi qu'à gauche, se voient encore des collines. Quant au chemin lui-même, il est parfaitement plat, large, fort beau, et il continue à être toujours égal dans un espace d'environ 10 lieues, jusque vers la *venda da Mata*. La campagne partout riante et animée, offre une alternative de bouquets de bois, de pâturages, de terrains en culture et principalement de plantations de sucre. Il est évident que ce pays fut autrefois couvert de forêts vierges, mais aujourd'hui on n'en aperçoit aucun reste; les terres qui ne sont point en rapport ont été cependant défrichées jadis, et l'on reconnaît au peu de vigueur des plus grands bois qu'ils en ont remplacé d'autres. Non-seulement le chemin est partout bordé de *vendas*, non-seulement des chaumières et des maisons plus considérables sont éparpillées çà et là; mais encore dans les trois lieues que je fis pour me rendre de *Guaxindiba* à *Cabessú*, je vis trois sucreries importantes, l'une à peu de distance de *Guaxindiba* et qui en porte le nom, l'autre ap-

l'histoire de la guerre que les Portugais soutinrent au commencement du dix-septième siècle contre les Français établis au Maragnan.

pelée *Mestre de Cumpo*, et la troisième peu éloignée de Cabossú. Il n'est pas au reste bien étonnant que ce pays soit aussi peuplé, puisqu'il avoisine la capitale de l'empire, et qu'il a commencé, il y a déjà près de trois siècles, à être habité par des Européens.

Le canton de Cabessú produit non-seulement du sucre, mais encore du café, du manioc, du riz, des haricots, et même un peu de coton. Cependant, quoique ce pays soit très cultivé, les vivres y sont à peu près aussi chers qu'à la ville, parce que celle-ci est peu éloignée, et que les cultivateurs ont des facilités très grandes pour y transporter les produits de leurs terres et de leurs habitations. Ainsi, lors de mon voyage, une poule se vendait 2 pataques (4 fr.); le lard valait au détail 120 reis (75 c.) la livre de ok, 46 poids décimal français, et les œufs 1 fr. la douzaine<sup>1</sup>.

Entre Guaxindiba et Cabessú, je vis un grand nombre de troupes de mulets qui venaient de la ville de Maricá<sup>2</sup>, de Saquaréma et d'autres villages éloi-

<sup>1</sup> Il ne faut pas oublier qu'à l'époque dont je parle, tout se vendait encore en argent.

<sup>2</sup> Maricá vient évidemment du mot indien *mbaracá* ou *maracá* qui signifie une gourde remplie de ses semences. Les anciens indigènes employaient ces gourdes comme instrumens de musique; et, suivant le père Antonio Ruiz de Montoya (*Tes. leng. guar.*, 212 bis), ils finirent par appeler tous les instrumens *mbaracá*. Le fruit de la fleur de la passion, creux et plein de semences comme la gourde, s'appelait aussi *maracá*, d'où vient certainement le mot de *maracujá* que ce fruit porte encore aujourd'hui chez les Brésiliens-Portugais, et qui, défiguré sans doute par Marcgraff et

gnés de quelques lieues, et qui allaient porter les diverses productions du pays à Praia Grande ou aux ports voisins. On se ferait une idée bien fausse, si on leur appliquait ce que j'ai dit ailleurs des caravanes si bien réglées qui sont le véhicule du commerce de Minas. Comme l'on n'a ici que de très faibles distances à faire parcourir aux bêtes de somme, on n'achète que les plus petites et les moins vigoureuses. Lorsqu'on veut les employer, on leur jette sur le dos un morceau de natte, on met par-dessus une carcasse de bœuf, et à celle-ci on suspend de droite et de gauche un sac de cuir brut où sont les denrées qu'on envoie à la ville. Les nègres conducteurs des mulets n'ont aucune idée de la véritable manière de les traiter, et sans cesse l'on voit ces pauvres animaux galopper avec leurs sacs qui leur battent les flancs.

A l'endroit appelé Cabessú<sup>1</sup>, comme sur les bords

par Pizon, est devenu pour les botanistes celui d'un genre de Passiflorées, leur *murucua*. Les *maracás* étaient pour les Tupinambas des espèces de fétiches. Un écrivain anglais qui rapporte plusieurs de ces faits, mais avec quelques différences, paraît porté à croire que c'est du mot *marica* que l'on a fait Amérique, et que Vespuce prit le nom d'Americo comme Scipion celui d'Africain de cette contrée qui fut le théâtre de ses exploits. Une telle opinion, exprimée d'ailleurs avec doute, est beaucoup trop hasardée pour mériter quelque examen.

<sup>1</sup> En adoptant cette orthographe, je me conforme à la prononciation usitée dans le pays; mais je dois dire que Pizarro a écrit tout à la fois *Cabaçu* et *Caboçu*. Cet auteur applique ces noms à une petite rivière qui sans doute les aura communiqués au canton où elle coule. Luccock qui a par-

du Guaxindiba, ce fut dans une *venda* que je passai la nuit. Entre Rio de Janeiro et l'embouchure du Rio Doce, comme au midi du Brésil entre *Guaratuba* et *Laguna* et probablement sur tout le littoral, on ne voyage point en caravane; c'est par mer que les communications s'établissent et qu'on transporte les denrées, et par conséquent on ne trouve en aucun lieu de ces hangars appelés *ranchos* qui sont si multipliés sur la route de Minas Geraes à la capitale, et qui servent d'abri aux muletiers et à leurs marchandises. Le très petit nombre de voyageurs isolés qui, de loin en loin, parcourent la côte, s'arrêtent dans les *vendas* et dans les habitations très-souvent situées à quelque distance de la route.

Les *vendas* des environs de Rio de Janeiro diffèrent peu des tavernes de la province des Mines; cependant elles sont plus propres et mieux tenues. D'ailleurs la

couru le même canton l'appelle à tort *Cabacú* et *Cabassú*; mais il est plus exact, quand il dit que ces mots signifient, dans la langue des Indiens, forêt de grands arbres ou gourde. Ces deux étymologies peuvent être également vraies; car *cabaçu* dans la *lingua geral* veut dire gourde, et, d'un autre côté, il est possible aussi que *Cabessú* ou *Cabopé* vienne de *caá*, forêt joint à l'augmentatif, *çu* ou *guáçu* dont on a, comme je l'ai dit ailleurs, sans doute fait *bussú* par corruption. Je pencherais cependant plus pour cette dernière étymologie que pour la première; car *cabaçu*, quoique indien, dérive évidemment de *cabaço* qui est portugais, et il est vraisemblable que dans un pays où il y avait jadis tant d'Indiens, ils avaient donné un nom avant l'arrivée des Européens, à la rivière dont il s'agit.

boutique est également sans plafond; des bouteilles d'eau-de-vie de sucre (*cachaça*), sont rangées sur des planches autour de la chambre; de grands coffres renferment du maïs et de la farine; cà et là sont placés à peu près sans ordre du lard et d'autres comestibles; enfin un grand comptoir parallèle à la porte s'étend d'une muraille à l'autre et sert de table aux buveurs d'eau-de-vie de sucre qui restent toujours debout. Les *vendas*, où je couchai à Cabessú, à la *fazenda do Padre Manoel*, à Mata et à peu près toutes celles que je vis en si grand nombre entre ce dernier endroit et Praia Grande ont un toit qui se prolonge au-delà des murs de la maison pour former une espèce de galerie (*varanda*). Sur le côté, dans la largeur de la galerie, se trouve un petit cabinet fort étroit, sans croisée, qui représente une sorte d'aile et qui, ouvrant sur la galerie elle-même, n'a aucune communication avec l'intérieur de la maison : c'est dans ce réduit obscur qu'on loge le voyageur.

Dans la province des Mines qui est peu cultivée, et qui presque partout offre d'immenses pacages, on laisse les chevaux et les mulets errer dans la campagne en toute liberté. Ici au contraire et sur toute la côte jusqu'au Rio Doce où les terres doivent généralement avoir plus de valeur, où les pâturages n'ont pas une grande étendue et où les vols sont, je crois, beaucoup plus à craindre que dans les Mines, on a soin d'enclore les pâtures. De chaque *venda* dépend un pâturage enclos, et le voyageur peut y faire mettre ses chevaux ou ses bêtes de somme, moyen-

nant une rétribution qui pour chaque animal, ne va pas ordinairement au-delà de 20 reis (12 c.) par nuit. Une augmentation de dépense aussi légère est bien amplement compensée, pour celui qui s'est mis en route, par l'avantage de n'être pas à la disposition des mulets et de leurs conducteurs, et de pouvoir partir quand il en a envie.

---

---

CHAPITRE XIII.

DÉSAGRÉMENTS CAUSÉS PAR UN MULETIER. L'AUTEUR RETOURNE A RIO DE JANEIRO. — DESCRIPTION DU PAYS SITUÉ ENTRE CABESSÚ ET LE LAC DE SAQUARÉMA.

---

L'auteur est abandonné par son muletier ; pour quelles causes. Réflexions sur les inconvéniens qu'il y a à être servi par des hommes libres dans les pays où l'on admet l'esclavage. L'auteur retourne à Rio de Janeiro. Il est sur le point d'être trompé par un voleur ; après beaucoup de recherches , il trouve un nouveau muletier et retourne à Cabessú. — Pays situé entre cet endroit et la *Fazenda do Padre Manoel*. Sucreries. *Venda da Mata*. — Description des campagnes voisines. Haies d'orangers. — L'auteur arrive sur les bords du lac de *Saquaréma*. — Portrait des blancs qui habitent ce canton. Influence du climat sur notre espèce.

---

Je me préparais à quitter Cabessú, lorsque le muletier José vint m'annoncer qu'il avait quelque chose à me communiquer. Il prétendit que, quoiqu'il ne sût pas le Français, il s'était aperçu que j'avais dit du mal de lui à mon domestique Prégent ; il se plaignit de Zamore, et enfin il m'annonça qu'il allait me quitter. Je lui reprochai avec modération la conduite qu'il tenait à mon égard. Il chercha alors à entrer en composition ; il ne me demanda point d'argent ; mais il me

dit que , si je voulais lui permettre de battre Zamore tout à son aise , il resterait à mon service. Le bon Zamore , naturellement fort paresseux , avait encore été gâté par son maître , et il était , je l'avouerai , moins capable d'aider un muletier que ces enfans de 10 à 12 ans qui , dans les Mines , suivent les caravanes. Ce n'était cependant pas une raison pour le livrer à la brutalité d'un homme dur et grossier , et par conséquent il fallut prendre le parti de renvoyer Joseph. D'ailleurs la difficulté de trouver un muletier avait pu seule me déterminer à emmener cet homme ; car il était affligé d'une maladie de peau qu'un chirurgien habile m'avait dit être tout à la fois contagieuse et difficile à guérir. José ne partit point sans m'expliquer en quoi consistait le mal que j'avais dit de lui. Je l'avais vu boire sans cérémonie dans une caffetière dont je me servais sans cesse ; je ne lui en avais fait aucun reproche ; mais il est très vrai que j'avais témoigné à Prégent la crainte de gagner la maladie dont j'ai parlé tout à l'heure , et qu'au bout de quelques instans j'avais envoyé laver la caffetière. José avait encore contre moi un grief non moins grave ; je lui adressais la parole sans l'appeler *senhor* ! L'admission de l'esclavage entache le travail de honte , et lorsqu'un homme libre qui , par sa couleur , appartient à la caste des esclaves , se décide à descendre à un service domestique , il croit racheter cette humiliation par la susceptibilité la plus bizarre. Dans un pays où l'esclavage est consacré , l'homme libre n'a le plus souvent qu'une idée fausse de la liberté , et celui qui a la déli-

catasse de ne point vouloir se servir d'esclaves, est trop souvent obligé de devenir lui-même l'esclave des hommes libres qu'il emploie et qu'il paie.

Quoi qu'il en soit, le départ de José me jeta dans un embarras extrême. Je me trouvais à deux journées de Rio de Janeiro avec une troupe de mulets, et je n'avais personne pour les soigner et pour les conduire. Je pris d'abord la résolution d'aller demander dans le voisinage si l'on ne connaîtrait pas quelque muletier qui voulût m'accompagner dans mon voyage, et je me rendis à une très belle sucrerie, peu éloignée de Cabessú.

Le maître de la maison ayant pris connaissance de ma *portaria* (passeport de la secrétairie d'état), me reçut avec une politesse extrême, et me dit qu'à deux lieues de chez lui, il y avait dans une habitation un muletier de S. Paul qui probablement ferait bien mon affaire. Cependant je ne tardai pas à apprendre que le prétendu muletier n'était point de ceux qui savent charger et ferrer les mulets, mais un de ces hommes appelés *pions* dont le talent consiste à jeter le lacet et à dompter les chevaux et les bêtes de somme<sup>1</sup>. On me dit d'ailleurs que ce Pauliste venait d'entrer au service d'un maquignon, et que je ne pourrais l'avoir pour muletier, sans le débaucher à son maître; genre d'action qui à la vérité est fort en usage dans ce pays,

<sup>1</sup> On trouvera dans ma *troisième Relation*, encore inédite, des détails forts étendus sur les *pions*, l'éducation et le commerce des mulets.

mais qu'un homme délicat ne se permettra nulle part.

Tout le monde s'accordait à m'assurer que je ne découvrirais aucun muletier dans le voisinage de Cabessú, parce qu'on n'y fait pas de plus long voyage que celui de la capitale, et qu'on n'a, pour y envoyer ses denrées, d'autres conducteurs que des nègres sans aucune expérience du service des bêtes de somme. Je pris donc le parti de ne plus songer à me procurer un muletier dans le canton où j'étais alors, et je me décidai à partir le lendemain pour aller faire des recherches à Rio de Janeiro, laissant à Cabessú mes gens et mon bagage.

J'allais monter à cheval, lorsque le bon Zamore vint me déclarer que je pouvais le battre tant que je voudrais; mais qu'il était bien déterminé à retourner à la ville, parce que je devais aller trop loin, et que le chemin était rempli d'épines. La patience m'échappa; je donnai, je l'avoue, quelques soufflets à Zamore, et craignant qu'il ne prît la fuite, je le fis courir devant moi jusqu'à Praia Grande. Là je laissai mon mulet chez le Français dont j'ai déjà parlé, et je m'embarquai pour Rio de Janeiro.

La ville de Praia Grande est située, comme je l'ai dit, au fond d'une petite anse. Je côtoyai le rivage de cette dernière sur lequel on voit le joli village de S. Domingos; je passai devant le fort de *Gravatá* ou *Carauatá*<sup>1</sup> construit à l'entrée de l'anse sur la pointe

<sup>1</sup> On appelle ainsi les Broméliées à longues feuilles linéaires et épineuses sur les bords. *Gravatá* est, je crois, le mot le

qui s'étend au-delà de la plage de S. Domingos (*Praia de S. Domingos*) ; enfin je me trouvai bientôt au milieu de la portion de baie qui sépare Rio de Janeiro de la côte opposée. Le vent était extrêmement fort et la mer très houleuse ; les vagues soulevaient notre frêle

plus généralement adopté par les descendants des Portugais, dans les parties du Brésil que j'ai parcourues ; mais ce mot vient évidemment du guarani *caraguatá* qui s'applique tout à la fois au fruit de l'ananas et aux feuilles de cette plante propres à faire du fil (A. Ruiz de Montoya *Tes. guar.*). Les ouvrages de Marcgraff et de Pison prouvent que, de leur temps, le mot *caraguatá* était en usage à Fernambouc ; mais, d'après ce que dit Manoel Arruda da Camara, on aura substitué, dans ce pays, au mot *caraguatá* le mot *caroá* qui n'en est point une corruption due aux Portugais, mais qui appartient au dialecte particulier connu sous le nom de *tupí* ou *lingua geral*. Il paraît aussi qu'on se sert actuellement à Fernambouc des mots *crauatá* et *craué* qui sont évidemment des altérations portugaises de *caroá*. Arruda qui mérite les plus grands éloges pour s'être occupé de l'utilité des plantes brésiliennes, et auquel on doit un traité sur celles qui peuvent donner du fil (*Dissertação sobre as plantas do Brasil que podem dar linhos, etc.*, Rio de Janeiro ; 1810), Arruda, dis-je, décrit le *caroá* ou *craué* de Fernambouc qu'il croit nouveau, sous le nom de *Bromelia variegata* et le *crauatá de rede* (*crauatá* à filets), sous celui de *Bromelia sugenaria*. Le *caraguatá guaçu* de Marcgraff (*caroatá assú* d'Arruda, *pita* de tout le Brésil méridional) me paraît devoir être rapporté à l'*Agave vivipara* de Linné. Ce qui est fort singulier, c'est que le mot *karatas* qui a évidemment la même origine que *caraguatá* s'est retrouvé aux Antilles pour des plantes analogues, ainsi qu'on peut le voir par les écrits du P. Labat et du P. Dutertre (*His. Ant.*, II, 130. — *Nouveau voyage, etc.*, VII, 385). Ceci tend à prouver combien s'était étendue la langue guarani.

embarcation qui retombait tout à coup, et je ne pus, je le confesse, me défendre de quelque inquiétude.

J'arrivai cependant, et mon premier soin fut de rendre Zamore à son maître. Je me transportai ensuite chez une dame de ma connaissance qui fut très surprise de me revoir, et envoya sur-le-champ son domestique à l'auberge voisine, pour savoir s'il ne s'y trouverait pas quelque muletier sans ouvrage. Le domestique revint presque aussitôt, et m'amena un Pauliste dont la figure et les manières me plurent extrêmement. Cet homme me demanda un prix très modéré; il m'indiqua une personne honnête chez laquelle je pouvais prendre des informations sur son compte, et, le lendemain matin, il vint me chercher pour me conduire chez cette personne. Il voulait entrer avec moi, espérant sans doute qu'en sa présence, on n'oserait mal parler de lui; mais je le priai de m'attendre à la porte, et je dérangeai ainsi ses petites combinaisons. On me dit que le Pauliste était un mauvais sujet; on m'engagea à ne point le prendre, et l'on me renvoya pour des informations plus détaillées chez l'évêque de Goyaz. L'homme de confiance de ce dernier m'assura que mon Pauliste avait volé une troupe de mulets avec une somme d'argent, et il ajouta que cet honnête personnage était poursuivi dans sa patrie par les magistrats. Il faut qu'il y ait bien peu de police dans un pays où un homme mis en accusation et connu pour être un voleur, puisse se montrer impunément, sans même prendre la peine de changer de nom et de costume.

Débarrassé de cet homme, je continuai mes recher-

ches. Comme on ne trouve de bons muletiers que parmi les gens des Mines, je m'adressai aux Mineiros de ma connaissance qui se trouvaient à Rio de Janeiro; mais ils ne purent me découvrir personne; je parcourus toutes les auberges, et ce fut également inutile. Il semblera bien extraordinaire que dans un pays où l'on ne voyage qu'avec des mulets, il soit si difficile de trouver un muletier. Mais l'habitant de Rio de Janeiro n'en sort guère que pour s'embarquer; il attend chez lui les Mineiros et les Paulistes qui viennent acheter ses marchandises, et ceux-ci s'en retournent avec les serviteurs qu'ils avaient amenés.

Le surlendemain cependant de bons Mineiros m'annoncèrent qu'ils avaient trouvé un homme qui pouvait me convenir. Après quelques hésitations, cet homme se décida à entrer à mon service; je me hâtai de partir, et nous arrivâmes bientôt à Cabessú.

Entre ce lieu et l'endroit appelé *fazenda do Padre Manoel* (l'habitation de l'abbé Manoel)<sup>1</sup>, l'aspect de la campagne continue à être extrêmement agréable. Elle offre une alternative de collines et de vallons, de taillis, de pâturages et de vastes plantations de canne à sucre; enfin quelques bouquets de bois vierges qu'on aperçoit de loin en loin, permettent de comparer les beautés de la végétation primitive avec celles qu'ont amenées la culture et la présence de l'homme.

<sup>1</sup> Le titre de *padre* se donne en portugais aux prêtres séculiers, et celui de *frey* aux religieux. Par conséquent on ne doit point, comme on l'a fait, traduire *padre* en français par le mot *père*, ni en allemand par le mot *pater*.

Comme l'on s'éloigne de Rio de Janeiro, on ne voit plus autant d'orangers ni de plantes potagères, et les petites maisons de campagne si communes auprès de Praia Grande, sont remplacées par des sucreries. Celles-ci ne peuvent être sans doute aussi rapprochées que des habitations peu importantes où l'on se livre uniquement à de petites cultures; néanmoins elles sont également très multipliées, et, de loin, on les distingue sans peine à la quantité des bâtimens qui les composent. Autour de la maison du maître que l'on a coutume de blanchir et que l'on construit avec quelque soin, sont disposées, presque toujours sans ordre, les usines et les cases à nègres bâties en terre et couvertes en chaume. Devant les habitations, s'étendent d'immenses pelouses parfaitement unies qui indiquent assez que ce pays est habité depuis long-temps; car les pelouses naissent seulement dans les lieux que les hommes foulent sans cesse de leurs pieds et où paissent les bestiaux.

Dans ce canton, la canne à sucre dure deux et trois années, suivant la nature du terrain. Outre les champs de cannes à sucre, j'en vis encore de manioc et de maïs; mais ils étaient en très petit nombre. Parmi les cannes, on plante souvent des haricots et du maïs, et l'on en fait successivement la récolte. De l'habitation du Padre Manoel et de tous les environs, on envoie les produits de la culture au petit port *Das Caixas* qui est situé sur la baie de Rio de Janeiro<sup>1</sup>, et là on

<sup>1</sup> C'est ce port que feu M. Mawe appelle *Porto dos*

embarque ces produits pour la capitale. La plupart des cultivateurs font des envois à la ville pour leur propre compte; d'autres vendent leurs denrées à des marchands qui viennent les chercher chez eux, et il arrive quelquefois que les fausses spéculations des acheteurs font débiter les productions du sol, sur les lieux mêmes où on les recueille, à des prix plus élevés que ceux qui ont cours à Rio de Janeiro.

La *venda* où je couchai le jour que je quittai Cabessú est située sur une hauteur, dans un enclos immense qui dépend de l'habitation du Padre Manoel. L'espace de terrain renfermé dans cet enclos est inégal, et présente une alternative de taillis, de buissons et de pâturages. Une colline assez élevée, couronnée par un bouquet de bois vierges fait face à la *venda*. Au pied de celle-ci, sont les bâtimens de la sucrerie, et à côté, sur une éminence, est une chapelle accompagnée d'un arbre touffu. Le calme le plus profond régnait dans ce joli paysage, et n'était troublé que par le gazouillement de quelques petits oiseaux et le chant mesuré des nègres qui travaillaient à la sucrerie.

Au-delà de la *fazenda* du Padre Manoel, je ne rencontrai plus autant de monde, et les habitations ne me parurent plus aussi nombreuses. Peu à peu la campagne devint moins riante, le pays plus boisé, les collines moins basses et plus rapprochées; j'entrai

*Caxhes*. La relation de cet écrivain (*Travels in the interior of Brazil*) est tellement remplie d'inexactitudes que les géographes doivent, je crois, s'abstenir d'y puiser aucun renseignement. Cazal et d'Eschwege en ont déjà fait une juste critique.

dans un bois vierge. Le chemin y était plat comme celui que j'avais suivi depuis Praia Grande; garantissant des rayons du soleil par des arbres touffus, il se ressentait encore des pluies abondantes qui étaient tombées depuis quelque temps, et les bêtes de somme y enfonçaient jusqu'à mi-jambe dans une boue noire et tenace.

Au sortir de ce bois, j'entrai dans un pays découvert, et j'arrivai au canton appelé *Rio Seco* (ruisseau desséché) qui, comme ses environs, dépend de la justice de *Macacú*<sup>1</sup>. Là est un vaste enclos où se trouvent quelques maisons éparses çà et là et une sucrerie devant laquelle s'étend une immense pelouse. Je demandai la permission de m'arrêter à l'une de ces demeures; elle ne me fut pas entièrement refusée, mais je vis que l'on ne se souciait pas de me recevoir, et je continuai ma route, en souhaitant à la maîtresse de la maison de trouver une hospitalité plus aimable, si jamais il lui arrivait d'entreprendre un voyage.

Pour me rendre de *Rio Seco* à la *venda da Mata* (bois) où je fis halte, et qui en est éloignée d'une demi-lieue, je traversai une épaisse forêt. Un ruisseau qu'on appelle *Rio da Mata* (rivière du bois) coule au milieu des arbres parallèlement au chemin, et forme

<sup>1</sup> La petite ville de *S. Antonio de Sá*, plus connue sous le nom de *Macacú* (et non *Maccacu*, comme a écrit Mawe), est située à sept lieues et demie au nord-est de la capitale du Brésil, sur la rive gauche du *Rio Macacú*, la plus considérable de toutes les rivières qui se jette dans la baie de *Rio de Janeiro* (Caz. Corog. Braz., I, 14, 32. — Piz. Mém. hist., II, 196).

une petite cascade dont le murmure s'entend d'assez loin<sup>1</sup>.

Je m'installai à Mata dans le petit cabinet noir destiné pour les voyageurs. Pendant que je travaillais, une demi-douzaine de nègres jasaient autour de moi et m'interrompaient sans cesse. Les *vendas* sont pour ces infortunés des lieux de délices. Ils y apportent, comme je l'ai dit ailleurs, le produit des vols qu'ils font à leur maître; en buvant, ils oublient leur triste condition; ils parlent tous ensemble comme des enfants, sans tenir de discours suivis; et toujours debout, toujours en mouvement, ils prolongent leurs étranges conversations quelquefois très avant dans la nuit.

C'est encore la canne à sucre que l'on cultive principalement dans le canton de Mata, et, lors de mon voyage, le sucre blanc s'y vendait 8 *patacas* (16 fr.) l'arrobe (14 k. 745 poids décimal). Les colons qui n'ont pas assez d'esclaves pour former des plantations de canne, se bornent à cultiver le maïs, les haricots et le manioc. Ici l'on ne réduit pas le maïs en farine; on le donne aux animaux domestiques, ou on le transporte à Rio de Janeiro. Depuis cette ville jusqu'au Rio Doce, et, je crois, sur tout le littoral du Brésil, on n'emploie comme aliment que de la farine tirée des racines du manioc. En me rendant de Cabesur à Mata, je n'aperçus aucune plantation de caféiers,

<sup>1</sup> Ce fut dans les bois vierges voisins de Mata que je trouvai la Mimosée à 5 pistils dont M. de Candolle a parlé dans ses écrits, et qui confirme si bien ses belles théories sur l'organisation de la fleur. (Voy. la note P à la fin du volume.)

mais l'on m'assura qu'il en existait dans des lieux un peu éloignés du chemin et plus ombragés ; c'est ordinairement sur le penchant des montagnes que se fait ce genre de plantations ; à l'époque de mon voyage, le café se vendait dans ce canton 8 à 9 *patacas* l'arrobe.

Dans les campagnes que je parcourais depuis plusieurs jours, et plus loin encore, on rencontre des troupeaux de bêtes à cornes assez considérables, et peut-être les pâturages que l'on voit çà et là pourraient-ils en nourrir davantage. Sans être d'une belle race, les vaches fournissent jusqu'à quatre bouteilles de lait par jour. Je vis également dans ce pays un grand nombre de moutons. On ne leur donne aucun soin ; on ne prend pas même la peine de couper leur laine, mais on la laisse perdre. Ce fait suffirait pour donner la mesure de l'apathie qui règne parmi les habitants de cette contrée.

De tout le canton de Mata, comme des alentours de la *fazenda* du Padre Manoel, on transporte au Porto das Caixas les denrées destinées pour Rio de Janeiro. Ce transport se fait à dos de mulets dans des sacs de cuir, ou sur des chars traînés par des bœufs. De Mata au Porto das Caixas situé, comme je l'ai dit, sur la baie, il y a environ sept lieues, et il en coûte un demi-double (40 fr.) pour la location d'un char qui porte vingt sacs de sucre de quatre *alqueires* chaque<sup>1</sup>. On exige ensuite 160 reis (1 fr.) pour le transport de

<sup>1</sup> Suivant M. Freycinet, l'*alqueire* de Rio de Janeiro équivaut à 40 litres.

chaque sac par les petites embarcations qui se rendent du Porto das Caixas à Rio de Janeiro.

Au-delà de Mata, le pays continue à être boisé, et devient plus montagneux. Le chemin s'élève pendant quelque temps au-dessus d'une vallée étroite et profonde qu'on a dégarnie de bois. On entre ensuite dans une forêt vierge, et l'on monte une montagne appelée *Serra de Tingui*<sup>1</sup>, qui probablement se rattache à la grande chaîne maritime. Là c'est le lit d'un ruisseau peu profond qui sert de chemin. Des arbres touffus et d'un vert sombre forment une voûte magnifique au-dessus de la tête du voyageur qui ne voit plus que par échappées l'azur éblouissant du ciel. De nombreuses fougères, des Graminées, des mousses, des Comméliées, des Acanthées forment des deux côtés du ruisseau un tapis inégal, et, tandis que partout ailleurs, il fait une chaleur excessive, on respire dans ces lieux la plus agréable fraîcheur.

En commençant à descendre la montagne on sort de la forêt, et l'on découvre une vue magnifique. Au pied même de la Serra, est une habitation assez considérable; au-delà de cette demeure s'étend une immense plaine bornée à droite et à gauche par des montagnes et des collines, et, dans le lointain, l'œil s'égare sur le vaste lac de Saquaréma qui termine l'horizon.

Après avoir passé devant une superbe plantation

<sup>1</sup> Je dois avouer que j'ai quelque doute sur la parfaite exactitude de ce nom.

de caffeyers qui se développe sur le penchant de la montagne, j'entrai dans la plaine dont je viens de parler, et où l'on voit tour à tour des terrains en culture, des taillis et de belles pelouses. Dans cette plaine, le chemin est large et parfaitement égal ; mais des espaces considérables m'offrent qu'une boue tenace et d'un gris-noir semblable pour la couleur à celle des rues de Paris. Mes mulets ne se tiraient qu'avec effort de ces vastes borbiers, dus uniquement au long séjour des eaux pluviales qui manquent tout-à-fait d'écoulement.

Dans ce pays, on se sert de l'oranger épineux pour former des clôtures ; mais ce genre de haie n'est pas aussi agréable qu'on pourrait se l'imaginer en Europe. Le vert sombre et luisant des feuilles d'orangers a quelque chose de triste ; elles ne se détachent point assez les unes des autres, et forment une masse trop compacte.

Après avoir traversé la plaine dont j'ai parlé tout-à-l'heure, je montai encore sur une montagne, et, de l'autre côté, je trouvai des sables qui indiquaient déjà le voisinage de la mer. Je laissai ensuite derrière moi d'autres élévations sur le penchant desquelles je vis des plantations de café vigoureuses et assez régulières, et j'arrivai enfin sur les bords du beau lac de Saquaréma qui s'étend dans le lointain jusqu'au delà de l'église du même nom.

M'étant présenté à une *venda*, je demandai la permission de m'y arrêter. Le maître de la maison avec cet air d'indolence et de froideur qu'ont presque tous

les gens de ce pays, me montra un petit cabinet noir où était déjà établi un voyageur malade. Je demandai inutilement une autre chambre, je priai, je me fâchai; à peine paraissait-on m'entendre. Ne sachant que devenir, j'eus l'idée de m'adresser à un homme qui passait, et je lui demandai s'il pourrait me procurer un gîte. Cet homme me répondit avec beaucoup de politesse qu'il allait me mener chez un de ses parens, et bientôt nous arrivâmes à une petite maison neuve où l'on me donna la permission de passer la nuit.

A l'exception de deux ou trois sucreries, cette maison était la plus agréable de celles que j'avais vues dans le cours de la journée. Les autres, déjà bien différentes des maisons de campagne qu'on aperçoit de tous côtés plus près de Rio de Janeiro, n'étaient que de misérables chaumières à demi-ruinées, bâties en terre et en bois à la manière de celles des Mines. Cependant un grand nombre de ceux qui habitent ces tristes demeures sont des hommes blancs.

Depuis que j'avais quitté Rio de Janeiro, je n'avais presque point eu de rapports avec les propriétaires riches; je n'avais même aperçu que des individus d'une classe inférieure ou tout au plus mitoyenne. Mais, si parmi eux, j'avais compté beaucoup de mulâtres, peut-être avais-je vu un nombre de blancs plus considérable encore. Ces derniers ont tous un teint basané ou d'un jaune pâle, des yeux et des cheveux noirs. Je ne retrouvai, dans leur physionomie, rien qui rappelât la race américaine; je n'y démêlai non plus bien clairement aucun des signes qui caractérisent la race

nègre; cependant je ne saurais m'empêcher de croire que quelques-uns des ancêtres de plusieurs de ces hommes se sont alliés avec des femmes africaines. Les blancs dont je parle ici ont soin de saluer tous ceux qu'ils rencontrent; mais c'est à peu près à cela que se borne leur politesse; ils paraissent tristes, froids, indifférens à tout, indolens et stupides. Leur pays est percé, comme je l'ai dit, d'un grand nombre de chemins; priez un nègre de vous indiquer celui que vous devez suivre, il ne vous répondra rien; questionnez un blanc, il vous répondra tout de travers. Personne ne pourrait dire combien il y a de lieues de tel endroit à tel autre; on sait seulement que l'on peut faire la route en tant d'heures, et chacun prend pour mesure la vitesse de son cheval. Le voisinage d'une capitale où les classes inférieures n'ont encore atteint qu'un très faible degré de civilisation, explique assez la grossièreté de mœurs que l'on observe chez les habitans des campagnes environnantes; et leur apathie stupide a sans doute pour cause l'excessive chaleur du climat combinée avec son humidité. En Europe où les communications se renouvellent sans cesse, ces dernières influences sont continuellement modifiées; mais, dans les pays que j'ai parcourus pendant mes voyages, et où ces mêmes influences peuvent encore exercer leur force presque toute entière, j'ai cru remarquer qu'en général l'intelligence des habitans était en rapport avec l'élévation du sol, et M. de Humboldt a fait une observation semblable pour les parties de l'Amérique qu'il a visitées.

---

---

CHAPITRE XIV:

LES LACS DE SAQUARÉMA DE D'ARARUAMA. — COM-  
PARAISON DES INDIGÈNES DU BRÉSIL AVEC LES  
CHINOIS.

---

Description du lac de Saquaréma. — Celle de la langue de terre qui le sépare de l'Océan. — Végétation de cette langue de terre. Les chaumières qu'on y a bâties; portrait des femmes qui les habitent. Manière de faire les nattes. — Village de *Saquaréma*. Son église. — Communication du lac de Saquaréma avec la mer. — Occupations des habitans de Saquaréma. — Manière de faire les filets. — Par qui a été peuplé le village de Saquaréma; à quelle race appartiennent ses habitans. — Agriculture. — L'auteur quitte les bords du lac de Saquarema. — *Fazenda do Capão Mór*. Réception qu'on y fait à l'auteur. — Description du lac d'Araruama. — Paroisse du même nom. — Hameau de *Maturina*. Culture; indigotiers. Végétation naturelle. — *Venda de Guába Grande*. Salines. — L'auteur arrive à l'*Aldea do S. Pedro*. — Comparaison des Mongoles et en particulier des Chinois avec les indigènes du Brésil.

---

Forcé par la maladie d'un de mes mulets, de passer une journée chez l'homme qui m'avait donné asile près du lac de Saquaréma, je profitai de ce séjour pour aller visiter le village du même nom, et pour herboriser sur la langue de terre qui sépare le lac de l'Océan. Sortant de la maison de mon hôte, je suivis entre deux haies un chemin étroit et ombragé. Dans

ces haies, croît très abondamment une belle Composée qui s'accroche aux corps voisins, à l'aide de ses vrilles, et ressemble pour le port à notre *Vicia sepium* (*Mutisia speciosa* Hook. f.). Je passai devant des monceaux de coquilles bivalves (cames) que l'on va ramasser sur le rivage de la mer pour en faire de la chaux, et bientôt j'arrivai près du lac.

La veille, lorsqu'à la fin de la journée je m'étais déjà trouvé sur ses bords, j'avais pensé que toute son étendue se bornait à l'espace compris entre le lieu où j'étais alors et la paroisse de Saquaréma du côté de l'est; mais il n'en est pas ainsi. Le lac de Saquaréma<sup>2</sup>, très irrégulier, a trois ou quatre lieues de long sur trois quarts de lieues de large; il commence, du côté de l'ouest, vers les montagnes élevées et pittoresques de l'espèce de cap ou pointe appelée *Ponta Negra* (la pointe noire), et il se compose de deux parties principales, ou si l'on veut de deux véritables lacs qui

<sup>1</sup> Voy. la note Q à la fin du volume.

<sup>2</sup> Ce n'est ni *Sagoarema*, ni *Saqueréma*, ni *Sequaréma*, comme l'ont écrit quelques auteurs : *Saquaréma* vient peut-être des mots guaranis *cáquaá* et *râmâ*. Le dernier de ces mots est le signe du futur et en même temps du passé. Quant à *cáquaá*, le P. A. Ruiz de Montoya indique ce mot comme voulant dire augmentation (*áumento credimientó*); mais les exemples que cite l'auteur espagnol me paraissent donner au terme dont il s'agit la signification du verbe augmenter. Ainsi *cáquaá râmâ*, d'où l'on aurait fait avec le temps *Saquaréma*, voudrait dire *qui augmentera* ou *qui a augmenté*, nom qui convient bien au lac de Saquaréma sujet, selon Pizarro, à des crues considérables.

communiquent entre eux par le moyen d'un canal naturel assez étroit que l'on appelle *Boqueirão do Engenho* (le détroit de la sucrerie). La partie la plus occidentale, celle qui commence à Ponta Negra, porte le nom de *Lagoa da Barba* (lac de la barbe), et l'autre qui s'étend jusqu'à l'église paroissiale de Saquarema a reçu, dans le pays, le nom de *Cacimba* (citerne). Selon ce qui m'a été dit sur les lieux mêmes, le lac de Saquarema n'est pas formé seulement des deux lacs dont je viens de parler; mais il en comprend encore deux autres. L'un qui s'appelle *Lagoa da Barra*, sans doute parce qu'il est voisin de la barre ou goulet du Saquarema, communique avec le Cacimba par un canal dit *Boqueirão do Juro* (détroit de la maison bâtie sur pilotis); l'autre qui communique avec le Lagoa da Barra par le *Boqueirão de S. José* (détroit de S. Joseph), porte le nom de *Russanga*<sup>1</sup>.

Me trouvant sur la rive septentrionale du lac, il me fallut, pour arriver à la langue de terre qui se prolonge entre le Cacimba et l'Océan, traverser le *Boqueirão do Engenho*. Un nègre qui demeurait de l'autre côté vint me chercher dans une pirogue. On paie pour le passage un *vintem* par personne. Les chevaux et les mulets traversent le canal à la nage; mais lorsqu'étant dans la pirogue, on les tient à la bride, on paie pour chacun d'eux également un *vintem*.

<sup>1</sup> *Russanga* a probablement été substitué, avec le temps, au mot guarani *Urusangay*, rivière de la poule qui couve, ou à quelque mot analogue du dialecte tupi.

La langue de terre ( *restinga* ) qui sépare le Ca-cimba de l'Océan peut avoir la longueur d'une demi-lieue de France; elle est extrêmement étroite, et ressemble à une chaussée. Le chemin que l'on suit sur cette langue, pour arriver à l'église paroissiale de Saquaréma, tantôt côtoie le lac, et tantôt s'en éloigne. Nulle part on n'aperçoit la mer qui est cachée par des arbrisseaux et des broussailles; mais partout l'on entend le mugissement des vagues qui viennent se briser sur le rivage.

Depuis Praia Grande jusqu'au lac de Saquaréma, j'avais retrouvé partout les plantes des environs de Rio de Janeiro, et, en arrivant sur les bords du lac, je n'y avais vu d'autres espèces que celles qui croissent aux alentours du lac de *Freitas*, voisin de la capitale. Sur la langue de terre ou *restinga*, une végétation entièrement nouvelle s'offrit à mes regards.

Dans toute l'étendue de cette espèce de chaussée naturelle, le sol n'offre qu'un sable presque pur. Cependant, à de très petites distances les uns des autres, il croît, au milieu de ce sable, des arbrisseaux hauts de quatre à cinq pieds qui presque tous sont rameux dès la base, et se présentent en général sous la forme de buissons isolés. Quelquefois ces arbrisseaux s'élèvent un peu davantage, et alors, mariant leurs branches, ils forment au-dessus du chemin de jolis berceaux qui le font ressembler aux promenades d'un jardin anglais dessiné avec art. Je citerai principalement la Thérébintacée connue sous le nom d'*aroeira*

(*Schinus terebinthifolius* Rad.); un *Cassia* à feuilles grandes et assez raides; des *Cestrum* et plusieurs *Myrtées*, telles que le *pitangueira* (*Eugenia Michellii*), une espèce dont le feuillage imite assez bien celui du myrte commun, enfin une autre espèce connue sous le nom de *fruta de cachorro* (fruit de chien), dont les baies sessiles et à une seule semence sont globuleuses, noires, de la grosseur d'une cerise, mais d'une saveur très résineuse et peu agréable. Tout-à-fait au pied de ces arbustes, croît en abondance une Rubiacée à fleurs bleues (*Coococypselum nummularifolium*\*) que j'avais déjà trouvée aux environs de Rio de Janeiro, près de la baie de Bota Fogo, et qui produit absolument le même effet que le *lierre terrestre* dans les bois de l'Europe. D'ailleurs, lorsque le terrain est sec, on ne voit aucune plante au milieu des espaces que les arbrisseaux laissent entre eux; s'il est humide, on y trouve de petits *Eriocaulon*, des Cypéracées en gazon, et quelques autres plantes très basses qui se plaisent dans les endroits mouillés; enfin l'humidité augmentée encore davantage, on marche sur des tapis charmans parsemés d'une quantité innombrable de petites fleurs couleur de chair qui sont celles d'une espèce du genre *Hedyotis*†.

Dans toute l'étendue de la langue de terre, on voit,

\* Voy. la note R à la fin du volume.

† Voy. la note S à la fin du volume.

‡ Voy. la note T à la fin du volume et l'*Introduction* à l'*histoire des plantes les plus remarquables du Brésil et du Paraguay*.

à de très petites distances les unes des autres, des cabanes qui, sans exception, présentent l'image de l'indigence. Elles sont bâties en terre, couvertes en chaume, basses et souvent presque en ruines. C'est ordinairement le pignon qui fait face au chemin, et souvent le toit se prolonge au-delà des murs de la maison pour former un hangar sous lequel sont abrités un filet et une pirogue, indices certains de la profession du propriétaire. Comme la nature du sol n'admet aucune espèce de culture, il n'existe ni jardins, ni plantations autour de ces chétives demeures. Il n'y règne aucune malpropreté; mais l'on n'y aperçoit d'autres meubles que des matras, un ou deux bancs, et quelques poteries.

Les femmes sont assises par terre dans l'intérieur de la maison ou sur le seuil de la porte. Elles n'ont pour vêtement qu'une chemise de toile de coton et une jupe de même étoffe. Elles marchent pieds nus, ne portent rien sur la tête, et ont leurs cheveux relevés avec un peigne. Leur teint est d'une couleur jaunâtre; quelques-unes ont de beaux yeux; d'ailleurs je n'en rencontrai aucune qui fût réellement jolie. Leurs enfants sont presque tous nus, et, s'ils portent une chemise, le plus souvent elle tombe en lambeaux. La pauvreté de ces femmes, leurs misérables demeures, leur costume, leurs attitudes dépourvues de grace, la nudité de leurs enfants, me rappelaient les aldeas indiens, et cependant ce sont généralement des blancs qui habitent ce canton, ou du moins ceux qui y vivent semblent au premier

coup d'œil appartenir pour la plupart à notre race <sup>1</sup>.

En allant à l'église de Saquaréma, je vis de quelle manière se font les nattes, meuble d'un si grand usage dans cette contrée. On a un long bâton placé horizontalement et creusé d'entailles éloignées les unes des autres d'environ cinq pouces. A chaque entaille est une ficelle roulée sur deux bobines, de manière que son milieu seul reste libre. On place un petit paquet de joncs ou de roseaux sur la longueur du morceau de bois, et on le serre avec la ficelle de chaque entaille, en portant une des bobines en haut et l'autre en bas. A côté du premier paquet de joncs, on en met un second, et on le lie comme le premier, en faisant passer en bas les bobines qui étaient en haut et en haut celles qui étaient en bas. On continue ainsi jusqu'à ce que l'on ait achevé la natte, et ce que l'on a fait, on le rejette successivement de l'autre côté du bâton qui sert de régulateur <sup>2</sup>.

A mesure qu'on approche de l'église de Saquaréma, et par conséquent de l'extrémité de la langue de terre, les chaumières deviennent plus nombreuses, et sont moins écartées les unes des autres. On les trouve enfin disposés sur deux lignes; mais, comme il y a entre les deux rangées de maisons un espace considérable occupé par des arbrisseaux, on peut dire que le vil-

<sup>1</sup> Voy. plus bas p. 345.

<sup>2</sup> Je ne saurais dire avec certitude quelle est l'espèce qu'on emploie à Saquaréma pour faire des nattes; cependant je soupçonne que c'est le *Typha* dont je parlerai ailleurs et qu'on appelle *taboa*.

lage de Saquaréma est plutôt formé par deux côtés de rues que par une rue unique. C'est au groupe de maisons les plus voisines de l'église et les plus rapprochées les unes des autres, que dans le canton l'on donne plus particulièrement le nom de village ou de paroisse (*freguesia*), comme on appelle *Saquaréma* toute la partie du territoire paroissial qui avoisine le lac.

L'église de Saquaréma, dédiée à Notre-Dame de Nazareth, est bâtie presque à l'extrémité de la langue de terre, sur une colline isolée et arrondie qui forme une petite avance dans l'Océan, et qui est couverte d'un gazon ras et grisâtre. Du haut de cette colline qu'on appelle *Morro de Nazareth* (montagne de Nazareth), la plus belle vue s'offrit à mes regards. D'un côté ils embrassaient une immense étendue d'eau confondue à l'horison avec le firmament; et, en jetant les yeux sur le rivage, je découvrais dans le lointain le Cap Frio qui s'avance dans la mer, et semble vouloir lui disputer son empire. Du côté opposé, j'avais presque au-dessous de moi le village de Saquaréma séparé de la colline par une petite vallée où il n'existe que du sable pur; je découvrais toute la partie du lac appelé *Cacimba*; je voyais la langue de terre située entre elle et l'Océan; je voyais les vagues se diriger majestueusement vers cette espèce de chaussée et se briser contre une barrière si faible; enfin au-delà du lac dont les bords sont presque plats, mes yeux s'égarèrent sur de vastes campagnes disposées comme un amphithéâtre. Mais, si après avoir contemplé ce tableau

grandiose, j'arrêtais mes regards sur les objets réunis près de moi au sommet de la colline; alors le plus étrange contraste frappait mon imagination. La pauvre église de Notre-Dame de Nazareth semblait sur le point de s'écrouler; quelques débris indiquaient un ancien télégraphe; un canon rouillé gisait sans affût sur la terre, et, tout autour de ces chétives ruines, étaient épars çà et là des ossemens brisés et des crânes blanchis, rebut du cimetière de l'église. Dans les ouvrages de l'homme et dans l'homme lui-même, l'image de la mesquinerie, de la misère et de la destruction; dans les ouvrages de la nature, celle de l'immensité.

La colline où est située la petite église de Saquaréma ne termine pas précisément la langue de terre qui sépare le lac de l'Océan. Cette langue se prolonge encore un peu plus loin; mais là, pour toute largeur, elle n'a guère que deux ou trois cents pas; elle est fort basse, et offre uniquement un sable pur sans aucune espèce de végétation. Dans cet endroit, les habitants de Saquaréma creusent de temps en temps un canal qui établit une communication entre le lac et la mer, travail qui demande peu d'efforts, puisque le sol, comme je l'ai dit, ne se compose que de sable. Les poissons qui côtoient le rivage entrent dans le lac avec les eaux de la mer, et celles-ci, apportant d'autres sables, ont bientôt refermé le canal. Quand on a pêché tout le poisson qui était entré dans le lac, on creuse un canal nouveau, et le lac se remplit encore. La partie de la langue de terre où se creuse le canal, ou bien, si l'on veut, l'extrémité de la langue porte le

nom de *Barra* (embouchure); parce que c'est dans cet endroit que s'établit la communication du lac avec la mer. On prétend qu'autrefois on pouvait entrer avec des embarcations de l'Océan dans le lac; mais que des travaux mal entendus ont comblé l'ouverture. Rétablir cette communication, si cela n'est pas impossible, ce serait vivifier ce canton et l'enrichir.

Les habitants des bords du lac de Saquaréma et ceux en particulier de la langue de terre sont tous des pêcheurs. Ils prennent le poisson dans le lac et sur le rivage de la mer, le salent, le font sécher et le vendent à Rio de Janeiro. Comme leur extrême pauvreté leur permet tout au plus d'avoir des pirogues, et que la côte est très difficile même pour des embarcations plus solides, les transports se font toujours par terre. On se rend de Saquaréma à la ville de Maricá, et de là à S. Domingos où l'on s'embarque sur la baie. La location d'un mulet destiné à transporter du poisson sec de Saquaréma à S. Domingos, peut aller d'une cruse à trois *patacas* (2 f. 50 c. à 6 f.).

Les filets dont se servent les habitants de Saquaréma se font avec un fil très fin mais en même temps extrêmement fort que l'on tire des feuilles d'un palmier appelé *ticúm*<sup>1</sup>. On ne donne à celles-ci aucune pré-

<sup>1</sup> Le véritable mot indien est *tucúm* et s'applique ainsi que celui de *ticúm* à plusieurs espèces, les *Astrocaryum vulgare*, *Bactris acanthocarpa*, *Bactris setosa*, *Bactris maraia* figurés par le savant Martius, et peut-être à d'autres espèces encore. Cette identité de noms pour des plantes différentes explique assez pourquoi l'on n'est point d'accord sur la bonté du fil de

paration; on se contente de les casser pour les dépouiller de leur écorce, et l'on détache sans peine les fibres ligneuses, en les tirant avec la main. De ces fibres réunies, il résulte une étoupe un peu soyeuse et d'un joli vert-pomme qu'on file et que l'on tord. On teint les filets en noir avec l'écorce de la Thérébintacée appelée *aroeira* (*Schinus theerbintifolius* Rad.)<sup>1</sup>; et, en guise de morceaux de liège, on se sert de la *racina*

*tucum*, et pourquoi il a été vanté par Manoel Ferreira da Camara (*Descrição física da comarca dos Ilheos*), tandis que Manoel Arruda da Camara (*Diss. plant. Braz.*, 32) s'est attaché à le déprécier. Il est incontestable qu'un ou plusieurs *tucum* donnent de bon fil; il faudrait faire sur tous des expériences comparatives, s'attacher aux meilleures espèces et les multiplier. Combien serait utile pour le Brésil une société d'agriculture qui voulût s'occuper de semblables travaux! On doit déjà beaucoup à Arruda pour ses recherches sur les plantes brésiliennes qui donnent du fil; il a ouvert la route; il faut aller plus loin et perfectionner son ouvrage.

<sup>1</sup> L'*aroeira*, commun dans les environs de Rio de Janeiro et sur la côte, s'étend, à ce qu'il paraît, jusque dans les déserts de Bahia et peut-être davantage vers le nord. M. Martius dit que l'écorce de cet arbre renferme beaucoup de tanin, qu'on l'emploie quelquefois dans les fièvres intermittentes, et que l'extrait de cette même écorce remplacerait assez vraisemblablement le cachou des Indes orientales (*Reis.*, 788). On ne peut trop louer le savant que je viens de citer, d'avoir prouvé que la botanique ne répudie point les observations utiles et d'avoir ainsi cherché à justifier cette science des reproches trop fondés que lui ont valu plus d'une fois ces ouvrages descriptifs si arides, où l'on semble repasser à dessein ce qui intéresse le plus notre espèce.

plus légère encore mais spongieuse d'un *areticum* (anone) qui croît sur le bord de la mer<sup>1</sup>.

On s'étonnera peut-être de ce que dans un pays où de vastes terrains d'une nature excellente n'attendent qu'un léger travail pour nourrir le cultivateur, tant de gens aient choisi pour asile le canton si peu favorisé que je viens de faire connaître. Mais il est une foule d'hommes qui manquent de ce courage dont on a besoin, quand on veut s'enfoncer dans l'intérieur des terres. Le canton de Saquaréma a été peuplé par des matelots déserteurs qui pouvaient y exercer un métier qu'ils connaissaient déjà, celui de pêcheurs; il a été peuplé par des criminels fugitifs, par des femmes de mauvaise vie, et enfin il y vient souvent encore de Rio de Janeiro des jeunes gens qui cherchent à se dérober à la presse militaire à laquelle ils étaient sans cesse exposés dans la capitale.

Comme les premiers habitans des sables de Saquaréma n'avaient point de fortune, et que leurs successeurs en manquent également, les esclaves sont fort rares dans ce canton; je n'y rencontrai presque point de nègres, et il doit nécessairement s'y trouver peu de mulâtres. Mais, si les habitans de Saquaréma paraissent, pour la plupart, entièrement blancs, il

<sup>1</sup> Le mot indien *areticum* ou *araticú* désigne toutes les espèces d'anones indigènes. Celle dont il s'agit ici ne peut être que l'*Anona palustris* Linn.-Aug. S.Hil. *Plant. usuelles*, n° XXX. C'est celle que Marcgraff désigne (*Hist. nat. Bras.*, 93) sous le nom d'*araticú pana*, et dont il dit que l'écorce s'employait de son temps à faire des boucliers.

n'est pourtant pas très difficile de démêler dans la physionomie de plusieurs d'entre eux quelques traits de la race américaine. La figure de ces métis est plus large que ne l'est communément celle des Portugais, dont l'ovale allongé forme le caractère distinctif; leurs cheveux sont droits et fort noirs; enfin ils ont les os des joues proéminens et le nez souvent élargi. Un grand nombre d'Indiens habitaient autrefois ce canton; ils ont disparu, mais les enfans qui sont nés des communications de leurs femmes avec les Portugais, s'attachant davantage à ces derniers, n'ont pas été exposés aux mêmes causes de destruction que les Indiens eux-mêmes, causes qu'une organisation mixte et moins imparfaite tendait déjà à écarter.

Il ne faut pas croire au reste que tous les habitans de la paroisse de Saquaréma soient des pêcheurs. Ceux qui vivent à quelque distance de la côte cultivent la terre, et recueillent principalement du sucre, du café, des haricots et du maïs. A l'époque de mon voyage, le sucre moscovade se vendait dans les environs de Saquaréma quatre *patacas* et demi à cinq *patacas* (9 à 10 fr.) l'arrobe (de 14 k. 74, poids décimal), et le café 7 *pat.* (14 fr.) l'arrobe. Je ne crois pas avoir besoin de dire que le transport des produits du sol se fait de la même manière que celui du poisson<sup>1</sup>.

Quoique les agriculteurs des environs de Saquaréma sachent tirer parti de leurs terres, il me sembla

<sup>1</sup> Voy. plus haut p. 342.

cependant qu'elles pourraient leur rendre davantage. On voit , par exemple des troupeaux de vaches paître dans la campagne ; mais personne ne fait de beurre, et les fromages qui se mangent dans ce canton, venant des Mines par Rio de Janeiro, se vendent extrêmement cher. Ici, comme dans le reste du Brésil, les mets se préparent avec de la graisse de porc ; cependant on élève dans ce pays extrêmement peu de cochons ; c'est également de Rio de Janeiro que l'on tire tout le lard qui se débite dans les *vendas*, et originairement il vient aussi de Minas Geraes <sup>1</sup>.

Mon hôte de Saquaréma ne m'offrit point de partager ses repas, comme aurait fait un Mineiro ; il me fit même payer le maïs de mes mulets et leur place dans ses pâturages ; mais il fut très honnête et fort complaisant. Il m'avait conduit jusqu'au Boqueirão do Engenho, et, le jour de mon départ, il me servit de guide dans toute la partie du chemin où il pouvait y avoir à craindre de se tromper. Cet homme appartenait à la race européenne ; cependant lui et ses enfans avaient les jambes et les pieds toujours nus. Comme beaucoup de gens de leur pays, ils ne portaient d'autre vêtement qu'une chemise de toile de coton avec un caleçon très propre, et, suivant la méthode des muletiers de Minas, ils laissaient flotter les pans de leur chemise par dessus leur caleçon.

<sup>1</sup> On m'a dit dans le pays que le canton de Saquaréma dépendait, pour la milice, du district de Cabo Frio ; mais qu'en même temps il était du ressort de la justice de Maricá.

Après avoir quitté la maison de mon hôte <sup>1</sup>, je côtoyai pendant quelque temps le lac de Saquaréma, puis je traversai des terrains plats couverts de taillia. Arrivé à une *fazenda* assez mal entretenue et devant laquelle est encore une vaste pelouse, j'entrai dans un grand bois vierge où je fus fort tourmenté par les moustiques; et où je ne trouvai presque point de plantes en fleurs. Je sortis enfin de ce bois, et bientôt un immense lac s'offrit à mes regards; c'était celui d'*Araruáma* ou *Iraruáma* <sup>2</sup>.

Sur la droite, au commencement du lac, est une sucrerie qui appartient au *capitão mór* du district et à laquelle on donnait pour cette raison le nom de *Capitão Mór*. Je ne savais trop si je devais aller plus loin; car, depuis deux jours, je demandais inutilement à tous ceux que je voyais quelle distance il pouvait y avoir de Saquaréma à la paroisse d'*Araruáma* et de celle-ci à l'*Aldea de S. Pedro*. Une circonstance me décida à rester chez le *capitão mór*; j'y trouvai un

<sup>1</sup> Itinéraire approximatif de Saquaréma au Cabo Frio.

De Saquaréma à la Fazenda de Capitão Mór, 3 l.

— Guába Grande, 3 1/2

— Aldea de S. Pedro, 2

— Ville du Cabo Frio, 2

10 1/2 l.

<sup>2</sup> C'est à tort que Luccock a écrit *Iruáma*. Quant à Pizarro, il admet tout à la fois *Araruáma* et *Iriruáma*; mais il emploie toujours le dernier de ces noms qui cependant n'est pas en usage aujourd'hui. *Yiri* signifie coquille et *ara* jour; d'ailleurs je n'ai pu, malgré mes recherches, découvrir l'étymologie des mots *Araruáma* et *Iriruáma*.

serrurier, et, ce qui paraîtra presque incroyable, j'avais inutilement cherché depuis Rio de Janeiro soit un serrurier, soit un maréchal, pour faire faire un outil qui m'était nécessaire pour les bâts de mes mulets.

La sucrerie du *capitão mór* est située dans une vaste plaine qui borde le lac; sur le haut d'une colline a été bâtie la maison du propriétaire composée d'un simple *raz-de-chaussée*, et enfin, auprès de cette demeure, sont les cases à nègres petites, basses, presque carrées, sans fenêtres, construites en terre et couvertes en chaume.

Voulant demander au *capitão mór* la permission de passer la nuit dans son habitation, je montai sur la colline où est bâtie sa maison; et, de là, je découvris une vue très agréable, celle d'une partie du lac et de la plaine qui le borde. Au pied de la colline s'étend une belle pelouse parsemée de quelques arbres. Au-delà du lac, le pays est inégal et boisé, et, dans le moment où je contemplais ce joli paysage, il était animé par des pirogues de pêcheurs qui naviguaient légèrement sur le lac.

En entrant dans la maison du *capitão mór*, je me trouvai dans une longue salle dont tout l'ameublement se composait d'une couple de vieilles tables et de chaises peintes en rouge et en noir et semblables pour la forme à celles de nos jardins. Suivant l'usage, je frappai dans mes mains afin de m'annoncer; une négresse vint me demander ce que je voulais, et se retira ensuite. Après avoir attendu plus d'un quart-d'heure, je battis des mains une seconde fois, une esclave re-

parut, et me dit que son maître faisait la sieste. Pendant que j'attendais, j'avais vu des têtes de femmes s'avancer doucement entre une porte à demi-ouverte; je devais naturellement en conclure que le *capitão mór* n'était pas seul dans sa maison, et je demandai à l'esclave s'il n'y avait personne à qui je pusse m'adresser en l'absence du maître. La négresse ouvrit alors une porte, et je vis dans une grande pièce sale, sans meubles et fort en désordre, quelques femmes mal mises, accroupies par terre avec des enfans. Une d'elles s'avança; c'était la maîtresse de la maison. Depuis mon départ de Rio de Janeiro, je n'avais encore été salué par aucune femme; sous ce rapport la femme du *capitão mór* ne fut pas plus polie que les autres; mais elle me donna la permission de coucher dans sa sucrerie, et elle envoya à mes mulets une gamelle pleine de maïs. La question qui me fut adressée par tous ceux que je rencontrais ne tarda pas à suivre cette marque d'hospitalité; c'était celle-ci : avez-vous des marchandises à vendre? Et en vérité cette question était bien excusable. Dans un pays où les idées s'étendent à peine au-delà des besoins les plus pressans de la vie, qui pouvait soupçonner que, sans l'espoir d'aucun lucre, un homme se condamnat à tant de privations et s'exposât à tant de dangers pour réunir des plantes, des oiseaux et des insectes?

Après s'être fait attendre plus d'une heure, le vieux *capitão mór* parut enfin; je lui montrai mon passeport royal; il le lut sans m'inviter à m'asseoir, et me laissa prendre congé de lui sans m'adresser une seule

parole. Alors je pensais avec regret à mes bons Mineiros. Ayant rejoint mon domestique, je fis décharger mes malles sous un hangar qui dépendait de la sucrerie, et où il y avait plus d'un demi-pied de fumier. Je m'étais déjà mis au travail, lorsque le *capitão mor* vint à passer; il s'approcha de moi, il s'humanisa, et, après m'avoir dit qu'il ne voulait pas que je restasse dans un lieu où j'étais aussi mal, il fit transporter mon bagage sous une petite galerie qui dépendait de l'intérieur de son moulin et me donna un lit. Je n'eus pourtant pas beaucoup à me féliciter d'avoir changé de gîte. Le moulin à sucre était mis en mouvement par des mulets : au bruit que faisaient ces animaux dans leur marche se joignaient les gémissemens des roues du moulin, les cris des nègres et ceux plus fatigans encore des gérans (*feitores*) qui sans cesse menaçaient les esclaves. Mais ce n'était point assez de tout ce vacarme; les gérans de la sucrerie vinrent causer avec moi, m'étaler leur stupidité et m'empêcher de goûter un repos dont j'avais grand besoin. Il était fort tard quand je me couchai; j'étais accablé de fatigue et de sommeil, et malgré le tapage que l'on faisait autour de moi, je m'endormis profondément.

Le chemin que je suivis dans un espace de trois lieues et demie, pour me rendre de l'habitation du *capitão mor* à la taverne de *Guába Grande*, côtoie de plus ou moins près la rive du lac d'Araruáma. Souvent c'est sur la plage même qu'il a été tracé, puis il s'en éloigne pour épargner au voyageur de lon-

gues sinuosités, et ensuite il s'en rapproche encore.

Presque aussitôt après avoir quitté la sucrerie du *capitão mór*, je perdis le lac de vue, et, pendant quelque temps, je ne l'aperçus que par échappées à travers les arbres. Bientôt j'arrivai à une petite rivière qui s'y jette et qui porte le nom de *Rio de Francisco Leite* (rivière de François Leite). Un pont a été construit sur cette rivière; mais il est en si mauvais état que je ne pus le traverser sans descendre de cheval. Ce fut vers l'église de *S. Sebastião* que je me rapprochai tout-à-fait du lac d'Araruáma, et que je commençai à en suivre le rivage. De la maison du *capitão mór* je n'avais aperçu qu'une petite partie de cette vaste lagune; là elle s'offrit à moi dans toute son étendue; cependant, du côté du sud-ouest, je n'en découvrais point les limites, et j'aurais pu facilement la prendre pour une baie.

Le lac d'Araruáma ou Iraruáma a six lieues portugaises de l'ouest à l'est<sup>1</sup>, et commençant à la sucrerie du *capitão mór*, il s'étend jusqu'au Cabo Frio où il a une communication avec l'Océan. La marée s'y fait sentir jusqu'au lieu appelé *Ponta Grossa* (la grosse pointe) située vers le milieu de sa longueur<sup>2</sup>; ses eaux sont salées, et il fournit avec abondance d'excellent poisson. Une langue de terre inculte le sépare de l'Océan; dans presque toute sa longueur, elle est

<sup>1</sup> Il m'est difficile de ne pas croire que Pizarro s'est trompé en lui donnant neuf lieues.

<sup>2</sup> *Caz. Corog. Braz.*, II, 38.

étroite, et à peu près inhabitée; mais, tout-à fait à son extrémité orientale, elle s'élargit aux dépens du lac en formant une sorte de carré qui se projette du sud au nord, et là est située la ville dite du Cabo Frio<sup>1</sup>. Les petites embarcations qu'on appelle *lanchas*, et qui vont à la voile<sup>2</sup>, peuvent naviguer sur le lac depuis son origine jusqu'au Cap Frio; là on décharge les denrées qu'elles ont apportées, et l'on met ces marchandises à bord d'embarcations plus grandes qui les transportent jusqu'à la capitale<sup>3</sup>. Sur la côte occidentale du lac sont différens petits ports où les propriétaires voisins chargent ainsi pour Rio de Janeiro les productions de leur sol; mais, de tous ces ports, les plus fréquentés sont ceux du *capitão mór* et de *Matarúna*, lieu dont je parlerai bientôt. Pour faire transporter les denrées de chez le *capitão mór* à Rio de Janeiro, il en coûtait, lors de mon voyage, 120 reis (75 c.) par arrobe, et, comme ce point est le plus éloigné, le frêt des autres ports à la capitale était moins considérable.

Aucun village ne s'appelle Araruáma; mais ce nom

<sup>1</sup> Voyez la superbe carte publiée par le savant Freycinet, d'après un manuscrit portugais et d'après les cartes nautiques de MM. Roussin et Givry.

<sup>2</sup> Les *lanchas* sont employées pour le cabotage ainsi que les *sumacas*, embarcations plus grandes. On appelle aussi *lanha* le grand canot des navires.

<sup>3</sup> Pizarro assure (*Mém. hist.*, III, 173) que le lac d'Araruáma a 14 à 16 brasses de profondeur; mais Casal (*Corog. Braz.*, II, 38), probablement plus exact, dit qu'en certains endroits, cette langue a plusieurs brasses de fond, et que, dans d'autres, on peut la traverser à gué.

a été donné à une vaste paroisse qui s'étend sur les bords du lac, et qui, à l'exception du hameau de Matarúna se compose entièrement de *fazendas* et de maisons isolées. Cette paroisse dont la création ne remonte qu'à l'année 1798, a pour limites celles du Cap Frio et de Saquaréma; on y compte 13 sucreries, et elle comprenait, en 1815, 525 feux et 4200 âmes<sup>1</sup>. L'église paroissiale est celle de *S. Sebastião de Araruáma* dont j'ai parlé plus haut, et qui a été fondée par des capucins<sup>2</sup>. Elle a été bâtie presque sur le bord du lac; elle est isolée, basse, très petite et tombe en ruine.

Matarúna<sup>3</sup> offre, comme je l'ai dit, la réunion de maisons la plus considérable qui existe sur la paroisse d'Araruáma, et il n'est pas d'autre hameau ou village entre Saquaréma et l'aldea de *S. Pedro dos Indios*<sup>4</sup>. Pour se rendre de l'église de *S. Sebastião* à Matarúna, on

<sup>1</sup> Piz. *Mém. hist.*, vol. V, p. 232-34.

<sup>2</sup> Loc. cit.

<sup>3</sup> Peut-être *Matarúna* vient-il du mot portugais *mata* forêt et du mot *úna* noir qui appartient à la *lingoa geral*. C'est par erreur que, dans une compilation très récente, on a écrit *Matarnua*. Ce nom est aussi peu exact que celui de *Francesco Leite* pour la rivière de Francisco Leite dont j'ai parlé plus haut.

<sup>4</sup> Un voyageur a placé sur le bord du lac d'Araruáma, un village de *Nazareth*; mais il n'en existe réellement aucun qui s'appelle ainsi. Je présume qu'on a voulu parler du hameau de Matarúna dont on aura confondu le nom avec celui de l'église de Saquaréma dédiée, comme je l'ai dit, à Notre-Dame de Nazareth.

marche sur la plage au milieu d'un sable pur. A Matarúna, se trouve une petite rivière ou plutôt, à ce qu'il paraît, un bras du lac qui porte le même nom que le hameau (*Rio de Matarúna*), et là est un bon port très utile aux cultivateurs du voisinage. Je vis dans cet endroit une petite embarcation fort jolie, du genre de celles que l'on nomme *lanchas*, et qui servent à la navigation du lac. Environ vingt maisons composent tout le hameau de Matarúna. Elles sont situées sur le bord de l'eau, petites, fort basses, couvertes en tuiles, et ont presque toutes une *varanda* ou galerie formée par un prolongement du toit que soutiennent une couple de poteaux non équarris. La plupart de ces maisons sont des tavernes (*vendas*), ou appartiennent à des pêcheurs.

En général il n'y a guère sur le bord du lac que des cabaretiers et des hommes qui vivent de la pêche. Le sol est beaucoup trop sablonneux pour être cultivé; mais, en s'éloignant un peu du lac, on trouve de bonnes terres susceptibles de produire toutes les denrées propres à ce pays, le maïs, les haricots, le sucre, le café, le coton, le manioc, etc. Le terrain est surtout favorable à la dernière de ces productions, et c'est communément au bout d'une année que l'on arrache les racines du manioc. Dans les meilleurs fonds, le maïs rend par *alqueire* trois chars de vingt sacs dont chacun contient deux *alqueires*. Comme aux environs de S. João d'El Rei, on compte ici par char; parce que le pays, très plat, permet que l'on emploie ce moyen de transport. Le sucre blanc se vendait, lors

de mon voyage, 7 *patacas* ( 14 fr. ) l'arrobe, la moscovade blonde 5 *patacas*, et la plus commune 4 *patacas*, prix à peu près semblables à ceux qui avaient cours depuis le canton de Mata. Dans ce pays, on ne cultive guère le coton que pour l'usage des familles, et il n'est pas d'une très belle qualité. Imprégnés de sel, les terrains bas et humides n'admettent guère la culture du riz. Autrefois l'indigotier était cultivé dans ce canton, beaucoup plus qu'il ne l'est aujourd'hui<sup>1</sup>;

<sup>1</sup> Quoiqu'un règlement (*provisão*) du conseil d'Outremer, du 24 avril 1642, permit aux colons brésiliens de semer de l'indigo dans les terres qui n'étaient pas propres à la canne à sucre, il ne paraît pas qu'avant le gouvernement du marquis de Lavradio, on se soit occupé de cette plante. Plein de zèle pour le bien public, ce vice-roi, qui fut nommé vers l'année 1768; engagea les colons à cultiver l'indigotier, et fit acheter pour le compte du gouvernement, sur le pied de 2,500 reis l'arratel ou livre (k. o, 46), tout l'indigo qui lui était présenté. Les habitants de Rio de Janeiro, trouvant alors qu'il y avait un grand avantage à fabriquer de l'indigo, s'appliquèrent avec ardeur à ce genre d'industrie. Les environs du Cap Frio en particulier étaient tellement favorables à la culture de l'indigotier que, chaque année, ce canton fournissait 1500 arrobes de fécule; et, comme le gouvernement la payait en raison de sa qualité, les cultivateurs s'appliquaient à perfectionner de plus en plus leur travail qu'une exemption de droits vint favoriser encore (Piz. *Mém. hist.*, III, 147). Cependant des falsifications finirent, m'a-t-on dit, par dégoûter les négocians, de l'indigo de la province de Rio de Janeiro. Mais que cette cause soit unique ou que d'autres qui me sont inconnues soient venues s'y joindre encore, ce qu'il y a de certain, c'est qu'actuellement la culture de l'indigotier est presque entièrement tombée dans les environs de la capitale du Brésil. Quoi qu'il en soit,

cependant quelques colons sèment encore cette plante, lorsque l'indigo est très cher à Rio de Janeiro. A cet effet, ils nettoient et préparent la terre; ils font de petits trous à une palme les uns des autres, ils y déposent une pincée de graines, et peuvent couper la plante au bout de six mois.

Dans les bonnes terres de ce canton, la végétation naturelle diffère peu encore de celle des alentours de Rio de Janeiro; et les plantes des terrains très sablonneux sont à peu près les mêmes que j'avais observées sur l'isthme de Saquaréma. Au bord même du lac, croissent quelques belles espèces; j'y recueillis le seul lin que j'aie observé dans la province de Rio de Janeiro (*Linum littorale* ASH.); j'y trouvai une Ombellifère remarquable en ce que, différente de la plupart de celles du Brésil, elle ne présente aucune anomalie; enfin j'y recueillis encore un *Polygala* que l'on nomme dans le pays *alecrim da praia*, c'est-à-dire *romarin de la plage* (*Polygala cyparissias* ASH. ) sans doute à cause de sa racine odorante et de ses feuilles étroites<sup>1</sup>,

on voit partout ce que je viens de dire, que l'on a induit en erreur un de nos navigateurs les plus savans, quand on lui a assuré que les Brésiliens ne savaient point tirer parti de l'indigotier.

<sup>1</sup> Comme je n'avais point mes notes sous les yeux lorsque je fis la description du *Polygala cyparissias* (*Fl. Bras. mer. II*, 15), je ne dis rien, dans cette description, de l'odeur de la racine. Le nom vulgaire de la plante n'a pas non plus été écrit d'une manière exacte dans la *Flore du Brésil*, parce que l'impression s'est faite à deux cents lieues de moi. Les ouvrages scientifiques sont nécessairement incorrects, quand on les

et qui, croissant aussi dans la province de Sainte-Catherine, contribue à prouver que la végétation de la côte est, comme je l'ai dit ailleurs, beaucoup moins variable que celle de l'intérieur des terres. Le *Vinca rosea* est tellement multiplié, même fort loin des habitations, que l'on serait tenté de croire qu'il est indigène.

Le point le plus remarquable qui s'offrit à moi, lorsque j'eus quitté Mataruna, fut la sucrerie de *Paraty*<sup>1</sup>, dont la chapelle que l'on voit de fort loin produit un joli effet dans le paysage. Comme celle du

imprime loin de leurs auteurs, et souvent aussi ils restent incomplets, quand ils ne sont point rédigés par ceux qui en ont réuni les matériaux. Quelque immense talent que l'on possède, il est sur les animaux et même sur les plantes exotiques des détails qu'on ne saurait donner d'une manière parfaite si l'on n'a jamais quitté son foyer; et le but que se proposent les gouvernemens, en envoyant des voyageurs dans des contrées lointaines, sera presque toujours incomplètement rempli, quand ces derniers ne voudront ou ne pourront point publier eux-mêmes le résultat de leurs travaux. Qu'il me soit permis de citer ici un exemple. Les plantes de mon malheureux ami M. Sellow sont tombées entre les mains les plus habiles, et ont souvent été décrites avec un rare talent; mais personne que cet homme si regrettable ne pouvait savoir où il les avait recueillies, et s'il les eût fait connaître lui-même, il ne se serait certainement pas contenté de dire qu'elles naissent au Brésil, c'est-à-dire dans une immense région où l'on compte quatre à cinq Flores bien distinctes, dont les deux plus éloignées diffèrent entre elles beaucoup plus que celles de Hambourg et d'Alger.

<sup>1</sup> *Paraty*, dans la *lingoa geral*, désigne le poisson que les Portugais-Brésiliens appellent *tainha*.

*capitão mór*, cette sucrerie a l'avantage d'être située sur le bord du lac, et l'on peut embarquer les sucres au sortir même du magasin. Au-delà de Paraty, je m'éloignai du lac, et je traversai un vaste terrain autrefois en culture et couvert aujourd'hui de cette espèce de *Saccharum* qu'ici, comme à Minas, on appelle *sapé*. Plus loin, je revins sur les bords du lac, et, après une marche qui avait été de plus de trois lieues, je fis halte dans une *venda* à l'endroit appelé *Guába Grande*<sup>1</sup>. A peine y fus-je installé que la curiosité attira autour de moi les habitués de la taverne dont il fallut entendre les stupides propos. Ces hommes, quoique tous blancs, n'étaient pour cela ni moins ignorans ni plus riches. Mon savant ami, M. Sellow qui avait accompagné M. le prince de Neuwied sur le littoral du Brésil, m'avait dit que, pour s'attirer quelque considération, il ne fallait point s'arrêter dans les *vendas*; mais, je l'avouerai, la réception du *capitão mór* m'engageait peu à aller demander l'hospitalité aux propriétaires de sucreries. Dans les *vendas*, je n'avais aucune cérémonie, aucune toilette à faire; j'y étais pour mon argent, et je n'avais à craindre ni de déplaire ni d'incommoder. J'étais forcé, il est vrai, d'y entendre beaucoup de sots discours; mais, sous ce rapport, je n'avais pas été plus heureux à la *fazenda* du *capitão mór*.

<sup>1</sup> Je conforme ici mon orthographe à la prononciation usitée dans le pays; et si Pizarro a écrit *Iguaba*, c'est sans doute pour rappeler l'étymologie indienne. En effet, *i guába*, en guarani, signifie un vase dont on se sert pour boire de l'eau.

La *venda* de Guába Grande est située sur le rivage de l'Araruáma, au fond d'une anse qui s'arrondit en demi-cercle, et dont les bords offrent un terrain inégal et boisé. Devant la maison, le lac s'étend au loin; et enfin l'horison est borné par une ligne de verdure que forme sans doute la langue de terre placée entre le lac et l'Océan.

A l'extrémité de l'anse dont je viens de parler et du côté droit de la *venda*, est un promontoire qui porte le nom de Cachira<sup>1</sup>. Dans cet endroit et dans beaucoup d'autres voisins du lac, il existe des salines<sup>2</sup>. Lorsque les eaux du lac augmentent, elles emplissent des espèces de citernes naturelles qui se trouvent sur ses bords. Le lac baisse ensuite, mais l'eau reste dans les citernes; peu à peu elle s'évapore et elle laisse un dépôt salin<sup>3</sup>. Les plus anciens habitans de ce district avaient su tirer parti des salines qui y abondent; cependant comme le sel indigène faisait diminuer la consommation de celui qu'envoyait le Portugal à sa colonie, il fut défendu par décrets (*cartas regias*)

<sup>1</sup> On trouve *Cacira* dans les *Memorias historicas* de Pizarro (III, 153); mais c'est sans doute une faute d'impression.

<sup>2</sup> Pizarro indique des salines, non-seulement à Cachira, mais encore entre la ville du Cap Frio et le lac d'Araruáma, sur le promontoire appelé *Ponta do Baixo* (pointe du bas), sur celui qui porte le nom de *Ponta do Chiqueiro* (pointe de l'étable), et enfin sur ceux nommés *Ponta do Costa* (pointe de la côte), *da Perina*, *de Massambaba* et *do Fula*.

<sup>3</sup> Suivant l'auteur des *Memorias historicas*, il existe des salines où le sel se forme, sans que l'eau de l'Araruáma y pénétre (*Mém. hist.*, III, 154).

des 28 février 1690 et 18 janvier 1691 d'exploiter les salines du Brésil et de faire usage dans cette contrée, d'autre sel que celui qu'expédierait la métropole. Les habitans du voisinage du lac d'Araruáma ne s'embarassèrent guère de cette défense et continuèrent à faire du sel. Mais le monopole du commerce de cette denrée avait été confié à des fermiers qui se plaignirent; le gouverneur LUIZ VAHIA MONTEIRO envoya des troupes dans le district du Cap Frio, et, sans s'embarasser des lois existantes, il fit séquestrer, de sa propre autorité, non-seulement le sel tiré des citernes, mais encore les biens de ceux qui s'étaient livrés à ce genre d'exploitation. Des réclamations furent adressées par le peuple au roi Jean V; celui-ci y fit droit, et, dans un contrat passé avec de nouveaux fermiers, on permit l'exploitation des salines de Fernambouc et du Cap Frio<sup>1</sup>. Pendant long-temps ces dernières furent ouvertes à tous; mais on a fini par affermer les principales d'entre elles, particulièrement celle de Cachira, et l'on n'a laissé au public que les moins importantes. Le fermier donne à ceux qui la lui demandent la permission de tirer du sel de ses salines, à condition qu'ils lui remettent la moitié de ce que leur travail leur a fourni<sup>2</sup>.

En sortant de la *venda* de Guába Grande, je m'é-

<sup>1</sup> Piz. *Mém. hist.*, III, p. 154-169.

<sup>2</sup> Pizarro assure que les salines rendraient bien plus qu'elles ne font, si les habitans du pays, moins paresseux, avaient soin de nettoyer les citernes, et empêchaient l'eau d'y pénétrer à contre temps.

loignai du lac, et ne m'en rapprochai plus qu'en arrivant à l'aldea de S. Pedro. Je traversai d'abord un bois vierge assez maigre, et ensuite j'entrai dans des taillis où, de temps en temps, je vis quelques chaumières. Sans être aussi peuplé que les environs de Praia Grande, de Cabessú et même de Saquaréma, ce pays l'est encore beaucoup; mais la petitesse des maisons, le mauvais état dans lequel elles sont généralement et la mise des habitans n'annoncent que l'indigence.

Déjà, les jours précédens, j'avais rencontré dans la campagne quelques Indiens du nombre de ceux que l'on appelle civilisés. Après avoir quitté Guába, j'en vis encore davantage, ce qui indiquait assez le voisinage de l'aldea de S. Pedro. Ayant fait deux lieues, j'y arrivai de bonne heure, mais, pour pouvoir mettre mes mulets dans un pâturage enclos, je fis halte à une *venda* située à une petite distance du village. Comme celle de Guába, cette taverne a été bâtie sur le bord du lac au fond d'une anse demi-circulaire et très grande. A droite de cette dernière, le terrain est fort boisé; et, sur un plan un peu moins rapproché, s'élève une petite montagne également couverte de bois, au pied de laquelle sont éparses quelques maisons; du côté gauche, le rivage s'élève au-dessus du lac, et c'est là qu'est situé l'aldea de S. Pedro qui produit dans le paysage un effet très agréable. Le rivage ne se termine point à l'aldea; il s'étend beaucoup plus loin, est inégal et revêtu de forêts; devant la *venda*, l'horison n'a d'autre borne que le lac qui a

ici trop de largeur pour qu'on puisse en apercevoir l'autre rive, et qui se confond avec le ciel.

Je trouvai dans la *venda* trois Chinois qui venaient de colporter des marchandises au Cap Frio et dans les alentours. Ils étaient gais, fort doux, et à peine fus-je descendu de cheval qu'ils m'offrirent de partager leur dîner. Comme tous ceux de leurs compatriotes qu'on rencontrait à cette époque, à Rio de Janeiro, ils portaient le costume de leur pays, et il leur était facile de le renouveler, puisqu'il y avait des tailleurs chinois dans la capitale du Brésil.

Je pouvais alors faire tout à mon aise la comparaison des Chinois avec les Indiens, et je trouvai leur ressemblance frappante. La figure des Chinois est à la vérité plus plate et plus large que celle des Américains indigènes; mais leurs yeux sont également divergens, leur nez également épaté, l'os de leurs joues également proéminent, enfin les uns et les autres manquent généralement de barbe. La race américaine n'est donc sans doute, comme je l'ai dit ailleurs (*première Relation*, vol. II p. 231), et comme les traditions des indigènes tendent à le prouver, que la race mongolique modifiée par le climat et mélangée, du moins dans des sous-races, avec quelques-unes des branches les moins nobles de la race caucasique<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> « Il est incontestable, a dit mon ami M. d'Olfers (in « *Eschw. Journ. von Bras.*, II, 194), que certaines peuplades « brésiliennes se rapprochent beaucoup des Mongoles par « leur visage applati, leur nez entièrement plat qui se fond « en quelque sorte dans le visage lui-même, l'os proéminent

Tandis que j'étais occupé à écrire dans la *venda* de l'aldea de S. Pedro, je découvris un rapport de plus

« de leurs joues , leurs longs cheveux droits et d'une couleur  
« foncée , leurs yeux un peu obliques et la couleur jaune de  
« leur corps. On est frappé de ces rapports lorsque l'on ren-  
« contre en même temps sur les places publiques de Rio de  
« Janeiro un Chinois et un indigène. » Dans ce passage ,  
M. d'Olfers se borne à parler de la ressemblance des Indiens  
avec les Mongoles ; mais le plus illustre zoologiste de notre  
époque , M. Cuvier , semble partager mon opinion sur l'ori-  
gine mélangée de certains Américains , car il attribue aux  
indigènes de l'Amérique des traits qui appartiennent les uns  
aux Mongoles et les autres aux Européens ( *Règne animal* ,  
vol. I, p. 85 ). Je dois avouer cependant que , du moins chez  
un grand nombre de peuplades , les traits qui tiennent à la  
race caucasique ne m'ont point paru aussi prononcés que le  
dit M. Cuvier ; mais peut-être ce savant et quelques autres  
ont-ils été induits en erreur par des figures de Botocudos que  
l'on a publiées en Allemagne , et où les caractères de la race  
caucasique me paraissent avoir été singulièrement exagérés.  
En montrant que les Américains ont tout à la fois quelque  
chose des Européens et des Mongoles , l'auteur du *Règne ani-  
mal* ajoute que leur teint rouge de cuivre ne suffit point pour  
permettre d'en faire une race particulière. Cela est si vrai que,  
si cette couleur existe chez quelques Américains , ce n'est pas  
du moins chez ceux du Brésil méridional ; M. d'Eschwege et  
moi nous avons déjà fait connaître la vérité à cet égard ( *Voy.  
ma première Relation* , vol. I, p. 425 et le *Journal von Brasilien* ,  
I, 84 ) ; et voici comment M. d'Olfers s'exprime sur le même  
sujet. « Je n'ai jamais vu chez les Indiens du Brésil une cou-  
« leur véritablement cuivrée. La teinte de leur peau diffère peu  
« ou ne diffère pas du tout de la couleur d'un Européen  
« méridional qui reste exposé au soleil ; et , quand on accou-  
« tume de bonne heure un enfant indien à porter des habits,

entre les races mongolique et américaine. Un Chinois chantait à mes oreilles, et je crus entendre le chant des Botocudos adouci et perfectionné. Comme ces derniers qui d'ailleurs ressemblent plus aux Mongoles que toutes les autres nations que j'ai vues en Amérique, le Chinois dont je viens de parler poussait avec effort les sons hors de sa poitrine; son ton était nazillard, et il faisait entendre des éclats de voix qui n'étaient pas moins brusques que ceux du chant des Botocudos sans être aussi bruyans.

« il ne devient pas plus foncé que les Mongoles. La couleur  
« des Américains n'existe probablement que dans leur épiderme sur lequel agissent le soleil, la malpropreté, une  
« coloration artificielle, et elle n'a certainement point son  
« siège dans ce qu'on a appelé *rete muscosum Malpighii*. »

---

---

## NOTES

### SUR LES PLANTES CARACTÉRISTIQUES

INDIQUÉES

DANS CE VOLUME <sup>1</sup>.

---

A.

*DECEJEXIA MUSCOSA* N.

*D. glaberrima* ; caulibus prostratis, brevibus, ramosissimis ; foliis parvulis, numerosissimis, confertissimis, petio-

<sup>1</sup> Ceux qui s'occupent de botanique savent combien, au point où est arrivée cette science, il est difficile d'éviter les doubles emplois, lors même que l'on s'occupe d'un ensemble où tout est lié intimement, tel qu'un genre ou une famille. A plus forte raison cette difficulté doit-elle être très grande, quand on a à décrire, comme je le fais ici, des espèces isolées appartenant à une foule de groupes différens. J'ai fait ce qui dépendait de moi pour ne point tomber dans une faute trop commune, mais bien excusable. Si cependant le résultat n'avait pas toujours répondu à mes efforts, j'ose espérer du moins qu'ils me vaudront quelque indulgence. Je ne terminerai point cette note sans adresser des remerciemens à M. Benjamin Delessert qui ouvre aux botanistes sa bibliothèque et ses collections, avec une générosité sans exemple. J'en adresserai aussi à son conservateur M. Guillemis dont on ne peut épuiser l'aimable complaisance.

latis, lanceolatis, acutis, margine revolutis, carnosiusculis, uninerviis, glabris, suprâ nitidis; floribus terminalibus, solitariis, sessilibus, ebracteatis.

*STIPULÆ* interpetiolares, vix manifestæ, submembranaceæ (melius fol. connata), glandulas 1 - paucissimas gerentes. *CALYCIS* limbus minimus, 4 - partitus; laciniis distantibus, subinæqualibus, sublinearibus, obtusis, carnosiusculis, subpellucidis, albidis, cum glandulis 1-2 alternantibus. *COROLLA* tubuloso-infundibuliformis, obscurè purpurea; limbo patulo; fauce barbatâ; tubo intus villosus. *STAM.* 4, inter limbi lacinias inserta; filamentis longis; anth. linearibus. *STYL.* inclusus, glaber, breviter 2-fidus; divisuris linearibus, intus stigmaticis. *OVAR.* subglobosum, glabrum, 2-loc; loculis 1-sp. *FAUCTUS* (haud planè maturus) didymus, *haud coronatus*, carnosiusculus.

Dans le même canton j'ai encore trouvé l'espèce suivante : *DECLIEUXIA JUNIPERINA*. N.

*D.* glaberrima; caule suffruticoso, internè nudo, apice ramosissimo; ramis corymboso-fastigiatis, viscosis; foliis oppositis ternisque, ex gemmis axillaribus sæpius fasciculatis, lineari-subulatis, numerosissimis, confertissimis; floribus terminalibus, capitatis, bracteatis.

*FOL.* 5-6 l. longa, margine revoluta; superiora interdum curvata et secunda. *STIPULÆ* interpetiolares, vix manifestæ, apice subglandulosæ. *BRACT.* foliis conformes. *CALYCIS* limbus 4-part., minimus; laciniis distantibus, linearibus, angustissimis, carnosiusculis. *COR.* tubuloso-infundibuliformis, 4-fida, purpureo-cærulea; laciniis erectiusculis, obtusis, tubo ferè 4-plò brevioribus; fauce barbatâ. *STAM.* inter corollæ divisuras inserta, longiuscula, glabra; anth. linearibus, ellipticis. *STYLUS* exsertus. *OVAR.* conico-globosum, 2-loc., 2-sp. *OVULA* imo dissep. affixa, ascendentia.

Ces deux plantes aussi rares que remarquables, ne peuvent être rapportées à aucune des phrases de l'utile *Prodromus* de M. de C.

## B.

*VERNONIA PSEUDO-MYRTUS* N.

V. foliis confertis, parvis, petiolatis, lanceolatis, uninerviis, subtus albo-tomentosis, supra nigro-punctulatis; capitulo terminali, solitario, sessili; involucris foliolis obtusis; pappo 2-seriali, æquali.

CAULES circiter 3-6- pedales, solitarii, erecti, valdè ramosi: rami infernè teretes, apice angulosi, tomentosi: ramuli breves, subaureo-rufescentes: tomentum in apice caulis ramulorumque hirtellum, inferiùs casu forsitan extremitatis pilorum valdè intertextorum crustam subasperam efformans. FOLIA sparsa, numerosissima, approximata, in apice ramorum ramulorumque imbricata, 4-5 l. longa, 1 1/2 l. lata, petiolata, lanceolata, obtusa, uninervia, canaliculata, carnosiuscula, subpunctato-pellucida, supra tuberculis minutissimis nigris inspersa et sæpè viscosa, subtus lepidoto crustaceoque-tomentosa et viridi-rufescenti-alba: petiolus 1-2 l. longus, canaliculatus. CAPITULUM terminale, solitarium, sessile, inter folia superiora ferè absconditum, multiflorum. INV. cylindricum, imbricatum; foliolis linearibus, obtusissimis, obscurè 3-nerviis, pubescentibus, longè ciliatis. RECEPT. nudum COROL. pallidè cœrulea vel purpurea. PAPPUS rufescens, 2-serialis, æqualis; paleis infernè angusto-complanatis, barbulatis, supernè capillaceis. AXYLIUM cylindricum, circiter 10-costatum, glabrum, rufum. — OBS. 1º Il est bien clair que cette plante ne peut être rapportée à aucune des espèces brésiliennes du même groupe, décrites par M. Lessing dans ses beaux mémoires sur les Vernoniées. (*Linnaea* IV, 240; VI, 624); en effet le *V. buxoides* a, selon cet auteur, les feuilles sessiles, obovées et venées; l'*ericoides* en présente de linéaires également sessiles; enfin l'*argyrophylla* a les siennes aussi presque toutes sessiles, obovées et munies de nervures, avec les

folioles de l'involucre acuminées. On doit les plus grands éloges à l'excellent esprit qui a dirigé M. Lessing dans ses travaux sur les Composées; cependant il me semble que, si l'on consulte les analogies dans la formation des genres, on pourra sans inconvénient en former un du groupe auquel appartient le *V. pseudo-myrtus*. Je suis persuadé aussi que M. Lessing aurait fait tous ses efforts pour conserver le genre *Lychnophora* de M. Martius, s'il avait rencontré vivantes les espèces si extraordinaires qui le composent.

## C.

## SACCHARUM SAFÉ N.

RADICES repentes, intertextæ. CULM. circ. 3-ped., erectus, apice præcipuè gracilis, infernè vestitus, intervallo  $1/2 - 1$  - pedali saltem post anthesim infra paniculam nudus, glaber, subamethystinus. FOL. lanceolata vel sublanceolato-lineararia, apice convoluta acutissima, sup. paginâ glabra, inferiore quandoquè pilosa, marginibus subtusque interdum aspera, glaucescentia, basi utroque margine valdè barbata, circiter 6-9 l. lata, circiter 3-16 poll. longa, gradatim minora, superiora abortiva, nervo medio albicante: vaginæ striatæ, subamethystinæ, inferiores plus minus villosæ, superiores glabræ: ligula membranacea, obtusissima. PAN. circ. 4-10 poll. longa, à basi usquè ad apicem valdè coarctata: axis angulosa, pilosa, ad basim ramorum villosa: rami erecti, simplices aut ramosi, subangulosi, pilosi, ad basim ramulorum pediculorumque hinc villosissimi: pedicelli erecti, sæpius brevissimi, apice valdè dilatati, subturbinati, 1 - flori, post apicularem occasum concavi: pili tenues, longissimi, albi. SPIC. articulatæ, lineares, angustæ, pilis 3 - plò longioribus cinctæ. GLUMA 2 - valvis: valvulæ membranaceæ, tenues, pellucidæ, lineares, acutæ, muticæ; ext. obscure 5-nervia, infra medium pilis longis villosissima, apice ciliolulata; int. sublongior, dorso usquè ad medium

villosa. *GLUMELLA* 2-valvis; valvula membranacea, tenuis-  
sima, glumâ brevior, forma variâ, sublancoolata,  
apice irregulariter argutè dentatâ aut 2-fidâ divisuris irre-  
gulariter argutè dentatis, glabrâ. *GLUMELLULA* 3-valvis (in-  
terdum 4-valvis?) genitalia undiquè versum cingens. *STAMEN*  
unicum. *STYLUS* 1. *STIGMA* 1, stylo longius, completum,  
violaceum, altè 2-fidum; divisuris subulatis. — *Obs.* 1° Il me  
paraît difficile qu'une plante aussi commune n'ait pas été  
signalée; cependant ne la trouvant point dans les herbiers,  
et ne connaissant aucune description qui lui convienne, je  
me vois forcé de l'indiquer comme nouvelle. Elle appartient  
à cette division des *Saccharum* que M. Kunth, dans son ad-  
mirable ouvrage sur les Graminées (158), désigne sous le  
nom de *Sp. anomala*. Son port est celui du *S. contractum* K.;  
mais elle en diffère par des caractères importants. — 2° Le *capun-  
péba* de Marcgraff est bien certainement, comme le pensent  
MM. Martius et Nees (*Agr.* 221), l'*Anatherium bicorné*;  
et il n'est pas impossible que dans quelques parties du Brésil,  
on appelle cette plante *sapé*; mais l'espèce généralement  
appelée de ce nom est celle que je décris ici. Marcgraff lui-  
même a distingué le *capunpéba* du *sapé*, et le peu qu'il dit  
de ce dernier convient très bien à la plante que j'ai fait  
connaître plus haut.

D.

*CAREX BRASILIENSIS* N.

*C. glaberrima*; culmo acutè triquetro, aspero; foliis pla-  
nis, marginibus supràque medio asperis, glaucis; spicâ masculâ  
terminali; femineis 6-8, cylindricis, approximatis, sessilibus,  
infrâ breviter pedunculatâ, interdum remotiusculâ; squa-  
mis ellipticis, obtusissimis, longiusculè aristatis, apice breviter  
rostratis, rostro subintegro.

*PLANTA* caespitosa, glaberrima. *CULMUS* 3-4-pedalis, acutè  
triqueter, angulis asper. *FOLIA* 2-3 ped. longa, suban-

gusta, marginibus supraque nervo medio aspera, glauca : vaginæ inferiores purpureæ, hinc reticulatim laceratæ. SPICÆ 7-9, circiter 2 poll. longæ, cylindricæ, crassæ, obtusæ; suprema mascula, erecta; cæteræ femineæ, erectiusculæ; infima breviter pedunculata; superiores sessiles; inferiores basi stipatæ folio angusto vel angustissimo; omnes, infimâ quandoquæ exceptâ, approximatae. Squamæ ellipticæ, obtusissimæ, sæpè apice cordatæ seu inequilateræ, aristatæ; aristâ longiusculâ, marginibus asperâ. STIG. 3. CAPS. vix 3-quætra, oblongo-elliptica, obtusæ, breviter rostratæ, rostro subintegro.

Outre ce *Carex*, j'en ai trouvé un ou deux autres durant le cours de mes voyages.—Le *CAREX RIPARIA* Curt. croît dans la République Argentine, et contribue à prouver que les plantes aquatiques établissent, comme je le dirai ailleurs; des rapports entre la Flore de l'Amérique méridionale et celle de l'Europe.

## E.

Je ne trouve point dans mon herbier la Cyperacée à feuilles disposées sur trois rangs; mais je vais en décrire deux autres qui me paraissent fort remarquables et qui doivent contribuer beaucoup à donner une teinte grisâtre aux plateaux humides de la Serra da Lapa.

## SCLERIA TAISTIS N.

S. culmo triquetro, glabro, levissimo; foliis acutissimis, rigidissimis, asperis; pedunculis ciliatis; capitulis masculis ovatis.

CULMUS adjectâ paniculâ circiter 3-pedalis, subgracilis, 3-quæter, levissimus, glaber, foliosus, à medio vel inferius usque ad apicem florifer. FOLIA radicalia cespitosa, circiter 1 1/3 poll. longæ, 3-4 l. lata, linearia, acutissima, marginibus aspera, subpungentia, rigidissima, durissima, basi latiore obscure ferruginea; caulina radicalibus conformia, gradatim minora; vaginæ ferrugineæ, hinc truncatæ, inter-

nodis multò breviores. PANICULA (si mavis racemus compositus) continua, terminalis, elongata, angusta, ob intervalla vaginarum multoties interrupta, foliosa : folia floralia caulinis conformia, minus ac minus distantia, gradatim minora, suprema subabortiva : vaginæ floriferæ sterilibus conformes, gradatim breviores, inferiores distantes, superiores approximate : rami (si mavis pedunculi) à basi paniculæ ferè usque ad quintam partem superiorem masculi, è vaginis exserentes, valdè inæquales, circiter 5 in quâlibet vaginâ, extra eandem  $1\frac{1}{2}$  - 2 poll. longi, simplices aut divisi, erectiusculi seu penduli, complanati, apice dilatati, striati, ciliati; supremi feminei breviores, subinclusi, simplices. CAPIT. MASOULA circiter 6-7 l. longa, ovata, obtusa, ferruginea, è fasciculis pluribus spicularum basi 1-bracteato-involucratis compositæ : bracteæ amplexantes, concavæ, suborbiculares, obtusissimæ, aristatæ, striatæ, ciliolatæ; exteriores duæ majores, magisque orbiculatæ, coriaceæ : spiculæ elongatæ, angulosæ, multifloræ : squamæ membranaceæ, lineares, obtusæ seu acutæ, muticæ, sæpius apice laceræ, subpuberulæ, angulatim canaliculatæ, stamen unicum amplexantes; 1-2 inferiores vacuæ, quandoquæ subaristatæ. STAMEN glabrum : filam. breve : anth. longa, angusta, aristata. CAP. FEM. oblonga, subangusta, ferruginea, è fasciculis spicularum composita : spiculæ elongatæ, è squamis pluribus compositæ : squamæ ellipticæ, longiusculæ; una centralis fertilis, mutica; exteriores vacuæ, aristatæ, invicem involventes. STYLUS gradatim incrassatus, villosus, basi glaber, 2-fidus; divisuris 2-partitis. OVARIVM glabrum. — Obs. Dans mes notes écrites sur les lieux, je ne trouve rien qui soit relatif à la couleur des feuilles; mais je ne puis croire que la teinte grise qui se fait remarquer dans mes échantillons soit due uniquement à la dessiccation.

SCLERIA ALBO-NIGRA. N. 113

S. culmo infernè nudo, complanato, densè tomentoso; foliis linearibus, angustis, canaliculatis, albo-virescenti-

tomentosis, basi densissimè lanatis; pedunculis albo-villosis; capitulis globosis glabriusculisque vaginis nigris.

CULMUS racemo adjecto circiter 2-pedalis, erectus, compressus, hinc convexus, indè planiusculus, densè tomentosus, albo-virescens, usquè ad racemum nudus. FOLIA radicalia basi densissimè lanatà in fasciculis congesta arctà approximatione bulbum crassum lanatum: mentientibus, 6-18 poll. longa, 1. l. lata, linearia, suprà canaliculata, subtùs convexa, striata, rigida, tomentosa, albo-virescentia. RACEMUS (aut forsan melius panicula simplex) continuus, terminalis, culmo 3-4-plò brevior, ob distantes vaginas pluries interruptus: fol. floralia pauca, radicalibus breviora, cæterùm conformia, superiora subabortiva; vaginæ glabriusculæ, nigræ, inferiores distantes, superiores approximatae: pedunculi axillares et terminales, simplices, rarò subdivisi; axillares masculi è vaginis exserentes, in quâlibet vaginâ circiter 5-7, valdè inæquales, extra eandem  $1\frac{1}{2}$ -2 poll. longi, nutantes, densè albo-villoi; terminales feminei 2, breves, congesti. CAPITULA MASC. crassitudine circiter ribium nigrarum, globosa aut subglobosa, nigra, apice alba, è spicularum fasciculis compositarum bracteatarum: bracteæ 2 exteriores pluresque semiexteriorès invicem fasciculosque primarios amplexentes, nigræ, orbiculares, concavæ, tenuiter striatæ, ciliatæ, cæterùm glabriusculæ, aristatæ aristâ tenui longiusculâ acutissimâ; secundariæ seu spicularum secundarios fasciculos immediatè amplexentes ellipticæ, villosiusculæ, cæterùm primariis conformes: spiculæ lineares, angulosæ: squamæ plures, lineares, acutæ, canaliculatæ, apice barbatae; exteriores vacuæ; una centralis fertilis. STAM. unicum. CAP. FEM. masculis multò majora, capitato-turbinata, bracteata, nigrescentia: spiculæ congestæ, oblongæ: squamæ plures, oblongæ, nigro-ferrugineæ, plùs minùs villosæ, aristatæ aristis longis tenuibus; exteriores vacuæ; una centralis fertilis. STYLUS basi glaber, cæterùm pubescens, 3-fidus. NUX circiter 1  $1\frac{1}{2}$  l. longa, oblongo-elliptica, utrinquè obtusa, 3-sulcata, apice pro-

fundè umbilicata, olivacea, nitida, imâ basi stipata squamulis 3 (genuinus CALYX) brevissimis, orbicularibus, basi coactis.

## F.

*MICROLIOIA? JUNIPERINA. N.*

CAULES suffrutescenti, ex eâdem radice multi, cespitosi, circiter 5-6 poll. longi, filiformes, primùm simplices, secundariâ gemmatione dichotomi et tunc capsula vetula ex flore primo in dichotomiâ, apice tantummodò foliosi, infernè denudati, vix manifestè subtomentosi. FOL. sessilia, circiter 4 l. longa, lineari-subulata, longiusculè mucronata, angustissima, canaliculata, crassiuscula, glabra aut vix manifestè subtomentosa, ex viridi rubentia. FLORES terminales, subsessiles. CAL. turbinatus, 5-gonus, glaber, plus minùs ruber, nullo modo setosus, 5-fidus; divisuris tubo longioribus, oblongis, latiusculis, longè mucronatis, deciduis. PET. 5, circiter 6 l. longa, obtusa, subabruptè acuminata acumine longiusculè mucronato, glabra, purpurea. STAM. 10, glabra, majora 5: fil. purpurea: anth. ellipticæ, brevissimè rostratæ, rostro albo obliquè truncato dehiscentes, majores purpureo-fusce, minores luteæ: connectivum infra anth. productum, semicirculare, basi liberâ latius obtusum et plus minùs manifestè emarginatum, in st. majoribus purpureum apice luteum, in minoribus omninò luteum. STYLUS filiformis, curvatus, glaber. STIG. vix manifestum. OVAR. liberum, oblongum, 3-gonum, 3-loc., polysp. OVULA creberrima, ascendentiâ, plac. prominentibus affixa. CAPS. calycis tubo vestita, oblonga, apice 3-loba lobis subemarginatis, glabra, 3-loc., 3-valvis; valvulis medio septiferis. SEM. minutissimum, angulosum, externè convexum, leve, rufo-bruneum. HILUM ad latus interius, irregulariter oblongum, versùs seminis extremitatem tuberculo minimo nigro notatum (an hilum genuinum?). — ONS. J'hésite beaucoup pour savoir à quel

genre je dois rapporter cette espèce. M. de Candolle qui a classé, d'après le port, les Melastomées de mon herbier, dirigé par ce tact admirable qui lui fait si bien grouper les plantes; M. de Candolle, dis-je, a placé celle-ci parmi ses *Chaetostoma*, dont elle offre l'aspect; mais le principal caractère du genre lui manque, puisqu'elle n'a pas de soies au-dessous du limbe du calice. A la vérité, l'illustre Genevois a aussi rangé parmi les *Ch.* de mon herbier beaucoup d'autres espèces sans soies, et entre autres mon *Rhexia scoparia*, qui n'a pas davantage ce caractère, et qui, dans le *Prodromus*, se trouve parmi les *Microlicia*. Faut-il, ce qui ne s'est jamais fait, n'avoir égard qu'au port pour distinguer les genres *Chaetostoma* et *Microlicia*? Faut-il, sans tenir compte du port, ne considérer que le caractère des soies, et réduire le *Chaetos.* aux espèces qui présentent ce caractère? Ne faut-il pas plutôt enfin réunir le *Chaetos.* aux *Microlicia*? Cependant, dira-t-on, votre pl. n'a pas de graines en limaçon comme doivent en avoir les *Microlicia*. Cela est vrai; mais M. de Candolle l'a rangé, parmi les *Microlicia* de mon herbier, des plantes qui se ressemblent, et dont les unes ont des semences en limaçon, et d'autres des graines droites. Et, puisque le caractère des graines ne coïncide pas toujours avec le port et avec les autres caractères génériques, ne faut-il pas conclure qu'il n'a pas l'importance que l'on pourrait lui attribuer? Quoi qu'il en soit, ma pl. paraît avoir des rapports avec les *M. isophylla*, *ericoïdes* et *arenariaefolia* du *Prodromus*, mais les phrases qui ont été faites pour ces espèces ne sauraient s'appliquer à la mienne.

G.

*VIREULARIA ALPESTRIS*. Mart. Nov. Gen. III, 10, t. 607.  
M. Martius attribue des pétales lilas aux fleurs de sa plante, tandis que ceux des individus que j'ai observés étaient roses. Je trouve aussi, dans la belle figure publiée par ce savant,

des feuilles plus petites et des corolles deux fois plus grandes que dans mes échantillons. D'ailleurs il ne me semble pas raisonnablement possible de révoquer en doute l'identité de la plante caractéristique des plateaux humides et élevés de la Serra da Lapa avec l'espèce de M. Martius.

## H.

*MARCEZIA CESPITOSA.*

*M. nana*, suffruticosa, glaberrima, viscosa; foliis breviter petiolatis, ovatis, punctatis, subtus 3-nerviis; floribus terminalibus, sæpius solitariis; calyce campanulato.

**SUFFRUTEX** glaberrimus, viscosus. **CAULES** ex eâdem radice benemulti, cespitosi, erecti, digitales sæpiusve semidigitales aut minores, simplices aut rarius ramosi, 4-goni; lateribus 2 cum foliis alternis subcanaliculatis. **FOL.** numerosa, approximata, breviter petiolata, circiter 2-3 l. longa, 1 1/2 lata, integerrima, ovata, basi obtusissima et obscure cordata, apice obtusiuscula, subtus 3-nervia, crassiuscula, margine interdum subrevoluta, superiore paginâ præcipuè punctis impressa; suprema subangustiora. **FL.** terminales, solitarii, raro bini, subsessiles et usque ad petala inter suprema fol. absconditi. **CAL.** campan., subangulosus, 4-fidus, subpunctatus; divisuris lineari-subulatis. **PET.** 4, ovata, obtusa, patentia, caduca, pallidè purpureo-violacea. **ST.** 6; cæcè æqualia: fil. purpurea, summo apice abruptè angustata: anth. breviusculæ, oblongo-lineares, apicè muticæ, utrinquè obtusæ, poro terminali unico dehiscentes; connectivo infra antheram vix manifesto, subauriculato, summo filamentum latiore. **STYLUS** filiformi-subulatus, curvatus, figuram S referens. **OVAR.** quartâ parte superiore liberum, obtusissimum, 4-lobum, 4-loc., polysp. **OVULA** haud multum numerosa, ascendens, majuscula, placentis prominentibus oblongis in quovis loculo affixa. — **Obs.** Cette pl. appartient évidemment au genre *Marcetia*, qui fait partie du bon travail

de M. de Candolle sur les Mélastomées (*Prod. III*, 99). A la vérité, le calice de mon espèce n'est ni oblong, ni cylindrique; mais le *M. acerosa* que M. de Candolle lui-même fait entrer dans le genre *Murcetia* a le cal. globuleux. Il faudra donc modifier, dans la description du genre, ce qui regarde le calice. Il faudra modifier aussi les caractères de l'ovaire, car ma pl. est loin d'avoir le sien libre, et en général on trouve, dans les Mélastomées, tous les degrés intermédiaires entre la liberté et l'adhérence complètes. L'égalité des étamines n'est pas non plus constante dans les *Murcetia*, car le *M. sertularia* de M. de Candolle a les siennes certainement fort inégales.

## L.

**BETENCOURTIA RHYNCOSIÖIDES, N.**

**CAULIS** suffruticosus, circiter 1-2-pedalis, tenuis, debilis, decumbens, subsimplex aut ramosus, plus minus flexuosus, apice subvolubilis, infernè teres denudatus et glabratus, supernè angulosus et pubescens. **FOL.** longè petiolata, 3-foliolata, stipulata: foliola petiolulata, circiter 9-18 l. longa, 2-4 l. lata, oblongo-linearia, à basi ad apicem gradatim attenuata, subcoriacea, suprà glabra, subtùs puberula: petioluli brevissimi, æquales, crassiusculi, puberuli: petiolus 9-10 l. longus, rectissimus, filiformis, puberulus, apice supra foliola 3-4-cuspidatus: stipulæ parvæ, lanceolatæ, acutæ, puberulæ. **UMBELLÆ** axillares, pedunculatæ, simplices aut subsimplices, 3-plurifloræ, bracteatæ: pedunculus petiolo subæqualis, pubescens bracteæque concavæ, parvæ, subulata: pedicelli breves, pubescentes, summo apice bracteas subulatas pubescentes calyci adpressas gerentes: flos quandoquè unus infra umbellam. **CALYX** campanulatus, profundè 5-fidus, subvillosus; laciniis lanceolato-subulatis inæqualibus. **CONOLLA** papilionacea, glabra, colore *Lathyri tuberosi*: vexillum integrum, alis paulò longius: alæ obtusissimæ, carinæ vix longiores: carina obtusa. **SEM.** altè 1-adelpha, gla-

bra; androphoro hinc fisso; filamentis parte liberâ tenuibus, 5 paulò longioribus; antheris parvis, ellipticis, æqualibus. NECT. conicum, costatum, basin ovarii cingens. STYLUS glaber, arcuatus. STIG. terminale, parvum. OV. sessile, lineare, villosum, 1-loc., polyspermum. LEGUMEN circiter 12-18 l. longum, lineare, rectum, haud torulosum. — OBS. Les caractères de la fleur et du fruit n'ont dans cette plante rien de très prononcé. Elle a beaucoup de rapports avec les *Glycine* et surtout les *Rhyncosia*. Cependant, comme je ne pourrais la faire entrer dans ces genres sans modifier beaucoup leur diagnose, je me vois forcé d'en faire un genre particulier, que je distingue de la manière suivante : BETENCOURTIA. CALYX campanulatus, ultra medium 5-fidus, infra basim bibracteatus; laciniis subinæqualibus. COR. papilionacea: alæ carinaque obtusa, subinæqualia. ST. 1-adelpha; androphoro hinc fisso. NECT. conicum, costatum, basin ovarii cingens. STYLUS arcuatus, glaber. STIG. terminale, parvum. OV. sessile, lineare, polyspermum. LEG. lineare, rectum, haud torulosum. — Nomen a JOSÉ DE SÁ BETENCOURT qui in opusculo *Memoria sobre a plantação dos algodões* de Gossypiiis brasiliensibus disertavit.

J.

EVOLVULUS RUFUS N.

CAULIS suffruticosus, simplex, circiter crassitudine pennæ columbæ, 9-12-pollicaris, infernè denudatus tuberculisque è basi foliorum elevatus, supernè sericeus. FOL. numerosa, approximata, superiora imbricata, circiter 5-9 l. longa, 1 1/2-2 1/2 l. lata, oblonga, ad apicem ad basim paululùm attenuata, obtusa, summo apice subconvoluto mucronata, integerrima, 1-nervia, suprâ villosa seu plus minus glabrata, subtus rufa simulque sæpè griseo subargenteove-sericea, nitida. FL. axillares, solitarii, sessiles, inter folia ferè absconditi, 6 l. circiter longi. CALYX 5-partitus, sericeus, rufus; laciniis linearibus,

angustis, acutis. Cor. infundibuliformis, plicata, calyce fere duplò longior, tubo glabra, angulis villosa, violaceo-cerulea. STAMINA oblonga. Ov. ovato-3-gonum, obtusum, glabrum, 2-loc., 4-sp. : ad medium dissepimentum in utroque loculo rudimentum dissepimenti alterius. OVULAIN quovis loculo 2, ascendencia.

## K.

*GEHNERIA RUPICOLA*. V. *β pulcherrima* N.

Cette variété fort remarquable se distingue par plusieurs caractères de celle que M. Martius a si fidèlement représentée (*Nov. Gen.* 11, 30, t. CCXIII). Sa tige est haute d'environ 15 pouces; ses pédoncules sont plus longs et beaucoup plus nombreux que ceux de la variété déjà figurée; enfin, à environ 2 pouces au-dessous de l'ombelle terminale, se trouvent deux petites feuilles dont chacune, à son aisselle, présente un court pédoncule chargé d'une touffe de fleurs semblable à celle du sommet de la tige.

## L.

Parmi les fougères qui croissent sur la Serra da Piedade, je signalerai les suivantes :

*POLYPODIUM TRICHOMANES* Sw. *Syn.* 33. — Willd. *Sp.* V, 184.

*P. stipite brevissimo, angustè alato, hispido; frondibus sublinearibus, profundissimè pinnatifidâ; laciniis alternis, sublinearibus, obtusis, integerrimis, margine revolutis, subtus pilosis; costâ mediâ utrinquè hirsutâ; soris solitariis pluribusve 2-serialibus, contiguis. — Planta digitalis. Caudicis squamæ densè imbricatæ, lineari-subulatæ, acuminatæ, reticulatæ, iridis colorem referentes. Pili (in meis spec.) fuscii. — Ad truncos muscosos. — Obs.* On a attribué à cette plante des groupes de capsules solitaires. Cela est vrai pour les petits échantillons; dans les plus grands il en existe davantage.

*LINDSÆA BOTRYCHIOIDES* N.

*L.* stipite rachique tetragonis, levibus; fronde lineari, pinnatâ, glabrâ; pinnis alternis, remotiusculis, petiolatis, inæquilateris, orbiculato-lunatis, superioribus cuneatis, sterilibus crenatis, fertilibus denticulatis. — Planta circiter 12-15-pollicaris. Stipes imâ basi subpuberulus, atrofuscus, nitidus. Pedicelli  $\frac{1}{2}$ -1 l. longi. Pinnulæ intermediæ circiter 6-7 l. latæ. — In sylvis humidis non solum montis dicti *Serra da Piedade*, sed etiam jugorum vulgò *Serra da Carapa*. — Oss. Ses pinnules ont de la ressemblance avec les supérieures du *L. flabellulata* Dryand.

*LINDSÆA GENKOPOLIA* N.

*L.* stipite 4-gono, hinc canaliculato; fronde bi-triplicateve, apice simpliciter pinnatâ; pinnis superioribus pinnatis, inferioribus distantibus, sæpius bi-tripartitis vel bi-tripinnatis; pinnulis cuneatis, flabellato-deltoides, lateribus rectilineis, apice sæpius inæquali obtusissimis incisoque-lobatis et crenatis. — Planta 9-18-pollicaris, glabra. Stipes basi vix squamosus, atrofuscus, nitidus. Pinnulæ 4 l. longæ, gradatim minores. Sori suborbiculares linearibus intermixti, et indè affinitas cum *Davalliâ*. — In sylvis humidis et umbrosis montis *Serra da Piedade*. — Oss. Cette plante n'est point sans quelques rapports avec le *L. microphylla* Sw., et surtout avec le *tenera* Dryand., qui cependant a les pinnules beaucoup moins deltoides.

*GAMETOPHYTES PINNATA* Kaulf. *Enum.* 217, t. I. — Spreng. *Syn.* V, 118.

*G.* stipite gracili, canaliculato, glabro, basi setaceo; fronde teretâ pinnatave, oviacè, glabrâ; pinnis subalternis; paria distantibus, subpetiolatis, linearibus, acutiusculis, marginæ revolutis, grossè crenatis, avenis. — Planta 4-12-pollicaris. In frondibus pinnatis pinnarum paria 2-4. Pinnæ 2-3 poll. longæ, 1-3 l. latæ, basi sæpè obliquè cordatæ et sæpè hinc decurrentes, infimæ interdum bipartitæ. Crenulæ quandoquæ emarginatæ. Earum demissæ subelevati, nigro-picti. —

Non tantummodò in monte *Serra da Piedade* nascitur, sed etiam in arenosis montosis prope pagum Itambé, æquè prov. *Minas Geraes*. — Obs. 1° Ma description prouve que des frondes pinnées et des crénelures échancrées ne sont point dans cette espèce des caractères constans. — 2° Sous les involucrez que j'ai soulevées, je n'ai vu qu'un groupe de capsules, et le savant M. Kaulfuss dit aussi qu'il n'en a guère observé qu'un, lorsque les dents des pinules étaient entières. Un port très tranché distinguerait donc à peu près seul les *Cassebeeria* des *Adiantum*, et par conséquent je ne sais s'il ne faudrait pas, à l'exemple de la plupart des auteurs, réunir ces deux genres.

*ASPLENIUM PEDICULARIFOLIUM* N.

*A. stipite setoso-piloso, sæpiùs brevissimo; fronde 2-pinnatâ, sæpissimè acuminatâ; pinnis horizontalibus, alternis pinnulisque parvis, petiolatis, cuneatis, obtusissimis, inciso-dentatis, substriatis, subcoriaceis, infimis rachi approximatis suborbiculatis; rachi pilosâ; soris subsolitariis, subellipticis.* — Planta 2-6-pollicaris, per siccationem nigrescens. Pinnulæ ad summum 1 1/2 l. longæ, glabræ vel subtùs pilosiusculæ. Sori in quâlibet pinnulâ sæpiùs solitarii, intra marginem unum venam comitantes nec alterum attingentes. Indusia fornicata, crassiuscula, interiùs rariùsve exteriùs dehiscentia, hiantia. — Sub rupibus in montibus *Serra da Piedade* et *Serra dos Pilões* nec non in monte vulgò *Serra Negra* ad fines prov. *R. de Janeiro* et *M. Geraes*. — Obs. Les *indusium* de cette plante et ses groupes de capsules diffèrent singulièrement de ceux des *Asplenium* simplement pennés. Sous beaucoup de rapports elle se rapproche des espèces qu'on a appelées *Darea* ou *Cenopteris*; mais comme on n'est pas encore bien d'accord sur ce dernier genre, et que même il a été rejeté par les auteurs les plus habiles, tels que MM. Brown et Kunth, je n'ai pas cru devoir y faire entrer ma plante. Je ne trouve pas non plus à celle-ci de caractères assez tranchés pour pouvoir songer à en faire un genre distinct.

**PAESIA VISCOSA N.**

*P. stipite tereti, hirtello-glanduloso; fronde triplicato-pinnatâ; pinnis primariis patulis, distantibus, arcuatis; secundariis oblongis, obtusissimis, lobato-incisis, crenulatis, subpubescentibus; superioribus confluentibus, subflabellato-cuneatis; rachibus glanduloso-hirsutis, primariis flexuosis.* — Planta 12-18-pollicaris, apice præcipuè viscosa, facie quarundam *Pteridium*. Pili complanati. Sori primo aspectu *Adiantorum* consimiles. — Nascitur sub rupibus in monte *Serra da Piedade*. — Obs. Je caractérise de la manière suivante le nouveau genre que constitue la plante dont je viens de faire la description : **PAESIA**. Sori formâ varii (subrotundi-lineares), submarginales, in indusio ante dehiscéntiam undiquè inclusi. Indusium planum, membranaceum, tenuissimum, duplex; superius è margine frondis ortum, alterum interius cum ipsomet continuum frondis paginæ applicitum omninò obtegens, interius dehiscens, post dehiscéntiam reclinatum, et tunc sorus in medio ferè indusii marginibus haud laceri. — Nomen a celeberrimo duce **FERNANDO DIAS PAES LEME** qui octoginta annos natus ad imperium lusitanicum provinciam *Minas Geraes* nimis diù ignotam animo juvenili (an. circiter 1660) adjunxit, gemmeam floridamque tellurem, botanophilis amœnissimam. — Obs. La plante à laquelle je donne le nom de *Paesia* a certainement des rapports avec le genre *Diksonia*; mais il est impossible de la faire entrer dans ce genre, si nous conservons celui-ci tel que l'ont conçu Lheritier, son fondateur, et les botanistes les plus célèbres, Swartz, Labillardière, Robert Brown, Kunth, etc.

**M.****SPERMACOCE POLYGONIFOLIA N.**

**CAULIS** 2-2 1/2-pedalis, basi lignosus, erectus, ramosus, 4-gonus, alatus plus minùsve angustè alatus, infernè glaber et supernè glabriusculus alisve aut omninò hirtello-pu-

bescens. FOLIA petiolata, 1-5 poll. longa, sit ~~maximè~~ 9-14 l. lata; lanceolata; longa; angusta, basi acuta, apice acutissima, majora præcipuè facie sæpè folii quorundam *Polygonorum*; subtus nervis præsertim hirtello-pubescentia; supra puberula, marginibus interdum scabriuscula; suprema valdè angusta; sæpè lineari-lanceolata: nervi laterales circiter 8; arcuati, subtus præcipuè manifesti: petiolus brevis, subtus hirsutus. STIPULARUM vagina apice hirsuta, inferius glabra vel glabriuscula: setæ numero variæ, vaginâ longiores aut breviores, valdè inæquales, complanatæ, glabræ vel ciliatæ aut pubescentes. VENTRICILLI plures, capitati, densi, ob dentes calycinios subspinulosi; superior sæpè foliis 4 suffultus. CALYX infernè glaber aut glabriusculus, apice 4-dentatus; dentibus longis, subulatis, glabris vel ciliatis, æqualibus vel inæqualibus, tubo sublongioribus. COR. alba, fauce nuda. ANTHERA exsertæ. NECT. exstans. STYLUS 2-fidus; divisuris intus stigmaticis. OVULA peritropia. FRUCTUS haud visus. — Oss. 1<sup>o</sup> J'ai consulté plusieurs grands herbiers, et n'y ai point vu d'échantillons qui fussent identiques avec les miens. J'ai aussi examiné avec soin les descriptions de *Borreria* et de *Spermacoce* publiées par MM. de Candolle, Chamisso et Schlechtendal, et n'en ai point trouvé qui coïncidassent avec ma plante. Je ne voudrais pourtant pas répondre qu'elle n'eût pas été décrite; car il est peu de genres où les espèces aient autant de rapports entre elles que dans le *Spermacoce*, et il en est peu où en même temps les caractères spécifiques soient aussi variables. La difficulté de déterminer les espèces du genre *Sperm.* est d'autant plus grande, que malheureusement les botanistes s'entendent peu sur la valeur des expressions qu'ils emploient; ainsi j'avais attribué au *Sp. ferruginea* (*Pl. usuel.*) des feuilles lancéolées, en me conformant rigoureusement à la définition de ce mot telle qu'elle a été donnée par M. de C. dans son admirable *Théorie élémentaire*, et à ce mot le savant Genevois a substitué celui d'*oblongues*; comment puis-je savoir actuellement quel sens je dois attacher dans les phrases du genre *Borreria*, aux

mots *oblong* et *lancolé* ? Quoi qu'il en soit, la figure publiée par Aublet pour son *Sp. longifolia* conviendrait assez bien à ma plante, si les feuilles n'y étaient point représentées comme acuminées et non comme très aiguës. D'ailleurs l'échantillon du *longifolia* conservé au Mus. de Paris n'a pas les tiges ailées; les cils de ses stipules sont capillaires, plus nombreux et plus longs que ceux de ma plante; les feuilles plus écartées et moins étroites; enfin M. de C. dit positivement que les verticelles du *Sp. longifolia* sont pauciflores et que ses calices ont des dents courtes. — 2° M. de C. demande (*Prod.* IV, p. 548) si le *Spermacoce gentianoïdes* des *Plantes usuelles* (n° XII) ne serait pas son *Borreria pratensis*; cela est fort possible; mais, dans ce cas, le nom de *gentianoïdes* devrait, ce me semble, être adopté non-seulement comme plus ancien, mais encore parce que je ne connais rien au Brésil qu'on puisse, sans confondre les idées, appeler une prairie. — 3° Le même savant a cru devoir séparer (l. c. 547) les plantes que j'ai indiquées comme de simples variétés du *Sp. Poaya* (*Plantes usuelles*; XII) et réunir, quoique avec doute, la variété pubescente à son *Borreria nervosa*. Il est très vrai que la phrase du *B. nervosa* convient assez bien à ma plante; mais si cette dernière est identique avec le *nervosa*, celui-ci doit, d'après les règles si sages de la *Théorie*, disparaître entièrement, comme postérieur au *Sp. Poaya*. En effet, les deux variétés du *Poaya* que j'ai dans cet instant sous les yeux, se ressemblent tellement, qu'aucun botaniste tant soit peu instruit n'aurait le courage de les séparer, quelque jaloux qu'il fût de créer des espèces.

N. 31.

EGMINOLÆNA SCABRA Var. *ciliata* N. — *Panicum Echino-*  
*læna* (*ciliatum*) Mart. Nees, *Agrost.* 128.

Cette plante est, en général, l'une des plus communes des *campos naturels* de la partie orientale de la province des Minas. Mêlée avec le *Panicum campestre*, également velu, elle

communiqua aux campagnes voisines de la ville de Pindamonhongaba, dans la province de S. Paul, cet aspect grisâtre qui leur est particulier. Les deux variétés indiquées par MM. Martius et Nees sous les noms de *glabra* et *villosa* se trouvent aussi à Minas Geraes, et la variété glabre nait confondue avec la variété ciliée près de Pindamonhongaba. — On s. Il m'est bien difficile de croire que le genre *Echinolana* ne doive pas être réuni aux *Panicum*; mais dans l'échantillon rapporté par MM. Humboldt et Bonpland et conservé au Mus. de Paris, la valve extérieure de la glume, herbacée et deux fois plus longue que le reste de l'épillet, rend beaucoup moins sensibles les rapports de la plante avec les *Panics*.

## O.

*Panicum campestrae* Mart. et Nees, *Agrost.* 197.

CAULES ex eadem radice plures, circiter 12-15 poll. longi, ascendentes, graciles, ferè ubiquè et præsertim sub paniculâ vestiti, intervallis nudis hirsuti, vestitis glabri aut villosi, in nodis hirsuto-villosissimi. FOLIA circ. 6-7 poll. longa, 1 1/2-2 l. lata, plana, linearia, acutissima, hirsuta: vaginæ striatæ, hirsutæ: ligula vix manifesta, valdè barbata. PILI longi, è tuberculo orti. PANICULÆ terminales et axillares, circ. 6-10 pollicares, patentes, capillari-diffusæ, laxæ, subdepauperatæ: axis angulosa, striata, infernè plus minùs pilosa et ad ramorum basim hirsuta, supernè glabra: rami angulosi, angulis scabriusculi; inferiores plures aut bini, pilosi; superiores solitarii, glabri: ramuli pedicellique plus minùs flexuosi. SPIC. solitariæ, ovatæ, acuminatæ, purpuro-violaceæ. GLUMÆ valvulæ inæquales; inf. ovata, acuminata, concava, 7-9-nervia pilosa; sup. inferiore triente dimidiòve longior, cæterum conformis, subpilosa. FLORIS STERILIS glumella 2-valvis: valvula exterior glumæ valvulæ interiori consimilis, sed glabra et basi minùs manifestè nervata: int. ovata, obtusa, pellucida. FLORIS FERT. glumella 2-valvis, coriacea, glaberima, nitida: valvula

inf. amplexens, ovato-elliptica, subventricosa, obtusiuscula : sup. ovata, concava, basi mediove obtusè 2-auriculata : glumellula valvulis 2 cuneiformibus: st. 3, anth. bruneis: ov. ovatum, glabrum: styli 2 distincti: stig. 2, plumosa, stylos longitudine æquantia : caryopsis alba? — Oss. Si, ce que je ne puis croire, la plante dont il s'agit ici était autre que le *P. campestre* de MM. Martius et Nees indiquée seulement par une phrase, ma description, étant complète, pourrait contribuer à faire distinguer les deux espèces. Pour expliquer les différences qui se trouvent entre cette description et la phrase des deux savans Allemands, je dois dire que je donne ici aux mots *villosus* et *hirsutus* le sens que M. de Candolle leur assigne dans sa *Théorie*.

P.

**APFONSEA JUGLANDIFOLIA.**

**ARBUSCULA** 6-pedalis. Rami glabrati: novelli hirtotomentosi, obscure ferruginei. FOL. petiolata, paripinnata: foliola petiolulata, 4-juga, ampla, circiter 6-9 poll. longa, 3-5 l. lata, ovata ovato-oblunga, utrinque obtusa, apice cuspidata, integerrima, subtus pilis rufis villosa, supra præter nervum medium sæpius villosum glabra, coriacea; nervo medio patentibusque lateralibus supra impressis, subtus prominentibus: petiolus imâ basi teres, intervallo 1-2-pollicari alatus: rachis alata; alis supra glabratis, subtus villosis: inter opposita foliola glandula majuscula, cylindrica, apice concava: petioluli brevissimi, teretes, hirtotomentosi, ferruginei, STIP. caducæ. RACEMI terminales extraaxillaresque, longiusculè pedunculati: pedunculi angulosi, hirtotomentosi, obscure ferruginei. FL. breviter pedicellati, confertissimi: pedicellus crassiusculus, hirtotomentosus: bractea ad basim pedicelli subulata, carinata. CARYX circiter 10 l. longus, globosus, inflatus, plicatus, lato-5-dentatus, hirtello-tomentosus, fer-

rugineus. Cor. hypogina, infundibuliformis, calycem superans, 5 - dentata, externè hirtello-tomentosa, ferruginea, dentibus erectis. STAM. numerosissima, infernè coalita, corollâ longiora, glabra, imâ basi tomentosa : filamenta capillacea, crispula, alba; anth. parvulae, 2 loc., virides. OVARIA 5, oblonga, subtrigona, vix aequata, villosissima, polysperma. STYLI totidem, longissimi, capillacei, apice vix pubescentes. STIG. totidem, capitata. FRUCT. haud visus.

Obs. Il m'a semblé que cette plante, malgré ses rapports avec les *INGA*, était assez remarquable pour mériter d'être signalée comme un genre distinct, que je caractérise en peu de mots de la manière suivante : *AFFONSEA*. CALYX globosus, inflatus, 5-dentatus. Cor. hypogina, infundib., 5-dentata, calycem superans. ST. numerosissima, infernè coalita. OVARIA 5, polysperma. STYLI 5, longissimi. STIG. 5, capitata. — In honorem dixi illustrissimi ducis MARTIN AFFONSO DE SOUZA, qui maximo incolarum beneficio *Saccharum officinale* in Brasiliam introduxit. Monumentum splendidius grati consecrent Brasilienses!

## Q.

*MUTISIA SPECIOSA* Hook Bot. Mag. t. 2705. Les. *Linnaea* VI, 268.

Aux deux variétés de cette plante indiquées par M. Lessing, on peut, je crois, ajouter la suivante : *Var. γ albo-rufescens*; foliis subtus albo-rufescente-tomentosis; corollis ext. minoribus.

Outre le *M. speciosa*, j'en ai encore trouvé deux autres dans le cours de mes voyages.

*MUTISIA COCCINEA* N,

M. caule nudo; foliis pinnatisectis, apice cirrhis; foliolis subsessilibus, oblongo-lanceolatis, subtus densè albo-tomentosis; capitulis terminalibus; involucris cylindricis,

squarrosis; radii corollarum labio exteriori patulo, pulchrè coccineo, subtùs incano-tomentoso.

CAULIS debilis, ramosus, angulosus, flaccidè incano-tomentosus. FOL. 5-8 p. longa, pinnatisecta, in cirrhum ramosum desinentia: segmenta folioliformia, alterna, circiter 12 l. longa, vix in formam petioli attenuata ita ut sessilia dici possent, 1-2 p. longa, 6-8 l. lata, oblongo-lanceolata, mucronulata, basi obtusa, inæqualiter obscure dentata, suprà flaccidè laxèque subtomentosa, subtùs densè incano-tomentosa; inferiora stipulæformia, caulem amplectentia, cæteris minora, inæquilatera; nervus medius rachim mentiens, angulosus, incano-tomentosus. RAMI capitulis terminati foliis instructi caulinis similibus, paulò infra apicem cirrhum aphyllum interdum gerentes. INVOL. circiter 1 1/2 p. longum, cylindricum, diam. 8 l.; foliola inferiora subovata, acuminata, incano-tomentoso apice squarroso-reflexa, parte reflexâ paginâ superiore purpurea, abeuntia in superiora erecta, oblonga, acuta-obtusa. COR. EXT. pulchrè coccineæ; labio exteriori patente, subtùs incano-tomentoso: disci colore Pruni armeniæ. ANTH. nigrescentes. —Species *M. speciosa* pulchrior. — Lecta in sylvis cæduis (*capoeiras*), haud longè ab urbe *Hytu*, prov. S. Pauli.

M: CAMPANULATA. Sel. Less. *Linnaea* V, 269.

M. caule alato; foliis pinnatisectis, apice cirrhosis; foliolis oblongo-lanceolatis, brevissimè petiolatis, subtùs laxissimè tomentos; capitulis terminalibus; involucris campanulatis, squarrosis; radii corollarum labio ext. patulo, coccineo-aurantiaco, subtùs rufescente-tomentoso.

CAULIS debilis, ramosus, angulatus, alatus, arachnoideo-tomentosus; alis repando-undulatis. FOL. 5-6 p. longa, pinnatisecta, in cirrhum ramosum desinentia: segmenta alterna, folioliformia, vix in formam petioli atternuta, 1-2 p. longa, 6-8 l. lata, oblongo-lanceolata aut quandoquè lanceolata - oblonga, mucronata, basi sæpius obtusa, suprà tomento flaccido vix conspersa, subtùs manifestè pallidiora

et laxissimè tomentosa ; inferiora stipulæformia : nervus medius rachim mentiens , haud flexuosus , flaccidè tomentosus. RAMI capitulis terminati infernè foliis instructi cæteris similibus. INV. circiter 1  $\frac{1}{2}$  p. longum, diam. 12-15 l., campanulatum , ex foliolis subovatis, longè acuminatis, apice incano-tomentosis, squarros-reflexis abeuntibus in oblonga, obtusa , erecta , apice rufo-tomentosa , atro-purpurea. COR. EXT. coccineo-aurantiacæ , 2-labiata ; labio ext. patulo nec revolutò , lanceolato-lineari , subtùs rufescente-tomentoso , apice brevissimè 3 - dentato ; int. 2 - partito , circiter 2 l. longo , divisuris setaceis. COR. INT. obscurè luteæ. ANTH. nigræ. PAPPUS rufescens. — In sylvis partis prov. Minas Geraes australis borealisque prov. S. Pauli haud frequens ( regione sylvarum. ) — OBS. M. Lessing dit que , dans les éch. envoyés du Brésil par M. Sellow , la lèvre intérieure des corolles de la circonf. est avortée ; mais , comme je n'ai point retrouvé cet avortement dans les fl. que j'ai étudiées, il ne peut être qu'individuel , et ne saurait contribuer à distinguer le *M. campanulata* du *speciosa*.

OBS. SUR LES 3 ESPÈCES PRÉCÉDENTES. La variété indiquée plus haut sous le nom d'*albo - rufescens* tendrait à nuancer le *M. speciosa* avec le *coccinea*, comme les échantillons du premier à tige un peu ailée et à feuilles garnies en-dessous d'un coton lâche rapprochent de la même plante le *campanulata* ; cependant je crois que , malgré ces nuances , les trois plantes présentent encore des différences assez prononcées pour être raisonnablement indiquées comme espèces.

## R.

*COCCOSYPSELUM NUMMULARIFOLIUM* Sel. Cham. Schlect. *Linnaea*, IV, 145. — D C. *Prod.* IV, 397.

La phrase que M. D C. a appliquée à cette plante est tellement parfaite qu'elle rend des détails plus étendus à peu près inutiles. Ma descript. ne servira qu'à la confirmer,

et elle ajoutera à peine quelques caractères à ceux déjà habilement tracés par MM. Chamisso et Schlechtendahl.

**CAULIS** repens, plus minus ramosus, hirsutissimus; pilis albo-violaceis. **FOL.** petiolata,  $1/2 - 1 \ 1/2$  p. longa, ovato-rotundata, basi obtusissima, apice obtusa, interdum subcuspidata, utrinque pilosa, ciliata; pilis luteo-virescentibus: petiolus folio 2-4-plò brevior, hirsutissimus. **CAPI-  
TULA** axillaria, pedunculata, parva, pauciflora: pedunculi graciles, hirsutissimi, longitudine valdè varii: bracteæ flores suffulcientes lineares, acutæ, hirsutæ. **CAL.** turbina-  
tus; limbo 4-partito, hirsuto; divisuris linearibus, acutis. **COR.** infundib., 4 quandoquæ 5-fida, violacea; tubo intus villosus, ext. superficie hirtello-pubescente; div. sublan-  
ceolatis, subremotè hirsutis, sup. paginâ glabris. **STAM.** glabra: anth. ultra medium è tubo exsertæ. **ST.** brevis, glaber, inclusus; div. subulatis, interiore paginâ stigma-  
ticis. **NECT.** epigynum, ellipticum, 2-partitum. **OV.** com-  
pressum, apice hirsutum. **OVULA** subnumerosa, in quovis loc.; placentæ hemisphericæ affixæ è medio dissepimento enatæ eidemque centro tantummodò adhærenti.

## S.

Parmi les petites plantes que j'ai recueillies entre les arbrisseaux de la langue de terre du lac de *Saquaréma*, j'indiquerai les suivantes :

**AMIGDALARADIA BAROTRYON N.**

**A.** glabra; culmo brevi, aphylo, basi vaginato; vaginâ superiore ligulatâ; spicâ solitariâ, lanceolatâ.

**PLANTA** cespitosa, glabra, facie *Scirpi ovati* aut *baeth.* **RA-  
DICES** fibrosæ. **CULMI** vix 4-pollicares, numerosi, approxi-  
mati, squamis membranaceis (fol. radicalia) intermixti; infernè vaginati, aphylli, striati, sæpius curvati: vaginæ circiter 3, striatæ, obliquè truncatæ; superior in rudi-  
mentum folii breve acutum desinens. **SPICA** terminalis, so-

litaria, circiter 3 l. longa, circiter 10-flora, lanceolata, compressa, rufa. Squamæ paleaceæ, distichæ, caritratæ, ovatæ, apice vix mucronulatæ; 1-2 inferiores vacuæ. Setæ nullæ. Stam. 3. Styl. 3-gonus, pubescens, basi pyramidato-incrassatâ punctoque insertionis latiore articulatus. Ovar. 3-gonum.

*CYPERUS CESPITOSUS* N.

C. glaberrimus; culmo brevi, nudo, 3-quetto, levi; foliis canaliculatis, acutis, rigidis, marginibus asperis; capitulo terminali; involacro 4-phylo; floribus 1-andris.

PLANTA glaberrima, parvula. Radix fibrosæ, nigræ. Culmi circiter 2-3 poll. longi, cespitosi, subscendentes, 3-quetri, leves. Fol. numerosa, circiter 1-1 1/2 pollicaria, linearia, acuta, subpungentia, rigida, canaliculata, nervo medio marginibusque aspera. Capit. terminale, 5-6 l. longum, involucreto: involucrum 4-phyllum; foliolis conformibus foliis radicalibus sed brevioribus, inæqualibus, 2 exterioribus longioribus, uno vel utroque capitulum plus minus superante. Spiculae multæ, congestæ, lineari-lanceolatæ, acutiusculæ; multifloræ. Glumæ ellipticæ, obtusæ, vix mucronulatæ, fusco-virides, dorso 3-striatæ. Setæ. nullæ. Stam. 1. Stylus 2-fidus, basi nec incrassatus nec articulatus. Ovar. ellipticum.

*XYNIS BREVIOLIA*. Michx. Bor. 23!

X. glaberrima; foliis scapo multò brevioribus, lineari-subulatis; scapo filiformi, compressiusculo; capitulo parvo, globoso; squamis lato-obovatis, obtusissimis, apice lacerulatis.

PLANTA glaberrima. Radix fibrosa. Fol. 1-2 poll. longa; circiter 1 l. lata, basi vaginante equitantiâ, linearia, apice subulata, vaginæ marginibus integerrima, rubescentia. Scapi 3-6-pollicares, erecti, filiformes, compressiusculi, siccatione sæpè tortiles, ab uno ex foliis vaginati. Capitulum ribe nigro paulò minus, globosum, pluriflorum. Squamæ lato-obovatæ, obtusissimæ, apice lacerulatæ, ferrugi-

nes, dorso marginibusque obliquis; nitidæ. — Obs. Mes échantillons ne diffèrent point de ceux de la même espèce, qui ont été donnés à M. de Jussieu père par Michaux lui-même; si ce n'est que ces derniers ont les hampes beaucoup plus longues et les têtes de fleurs tant soit peu plus grosses et d'une couleur plus foncée.

*Eriocaulon rufulum* N.

*E.* acaule, cespitosum; foliis linearibus; acutis; subtus præcipuè hirtello-pilosis; pedunculis hirsuto-villosis; vaginis 3-fidis, hirtello-pilosis, apice glabriusculis.

PLANTA acaulis, cespitosa. FOL. circiter pollicaria, triearia, acuta, canaliculata, striata, subtus præcipuè hirtello-pilosa, pleræque recurva. SEM. cespitosæ, circiter 4-pollicares, erecti, filiformes, striati, hirsuto-villosi: vaginæ foliis breviores aut longiores, hirtello-pilose, apice membranaceo glabriusculoque 3-fidæ, hinc profundius fissæ. CERV. crassitudine circiter grani piperis, subhemisphæricum, apice subtruncatum, rufulum. INVOLUCRUM ex squamis scariosis, ovatis, acutiusculis-obtusiusculis, sæpè micromulatis, villosiusculis, nitidis. RACEM. pilis longis mollioribus villosum. BRACTEÆ obovato-spathulatae, obtusissimæ; mucronulatae, apice villosæ, ciliatæ; rufescentes. — FL. pænt. pedicellati: CALYX 6-phyllus; foliolis oblongis, subangustis, obtusis, apice ciliatis, subrufescentibus, subpellucidis; exterioribus 3, carinatis; int. planis, paulò brevioribus. OV. breve, 3-lobum, glabrum, pilis longis basi cinctum. STYLUS glaber, apice 3-fidus: appendices à medio circiter stylo enatae, tenuissimæ, eodem breviores. — FL. masc.: CALYX ext. femineo minor, 3-phyllus, rufescens; foliolis angustis, oblongo-spathulatis, concavis, obtusis, apice subbarbatis: interior 1-phyllus, tubulosus, angustus, ab apice ad basim valdè attenuatus. ANTH. albæ. — Obs. Je ne trouve cette espèce ni la suivante dans l'intéressant travail de M. Bongard (*Act. Petr.* 1831; vol. I, 601); ce qui ne doit point étonner, puisque celles décrites par ce savant ont

été à peu près toutes recueillies dans des lieux fort élevés et très éloignés de la mer, et qu'aucune ne paraît venir de cette partie du littoral qui s'étend depuis la baie de Rio de Janeiro jusqu'au Rio Doce.

**ERIOCAULON NIGRO-NIVEUM. N.**

*E. acaule vel caulescens; foliis linearibus, acutis, mollibus, glabris aut interdum pilosis, imâ basi lanatis, recurvis, superioribus erectis congestis; pedunculis subfasciculatis, glabris, per siccationem spiraliter tortis; capitulis basi umbilicatis; squamis nigris exterioribusque calycibus niveo-barbatis.*

*RADICES*, fibrosæ. *CAULES* circiter pollicaris, erectus, densè foliosus. *FOL.* circiter pollicaris, linearia, angusta, acuta, plana seu canaliculata, glabra, latiore amplexentique basi suprâ subtusque lanato-villosa, superiora sæpè erecta, inferiora patula seu erecta. *PED.* circiter 3-6 poll. longi, erecti, plus minus fasciculati, filiformes, per siccationem tortiles, glabri, vaginati: vagina glabra, apice obliquissimè truncato ligulata; parte ligulatâ (folii rudimentum) foliaceâ, concavâ, acutâ, margine infra apicem membranaceâ et pilosiusculâ. *CAPIT.* grano Piperis paulò crassius, basi umbilicatum, globosum. *INVOL.* brevissimum, glabriusculum, nigrum, à floribus inferioribus excedentibus mox absconditum, ex squamis brevibus, lato-ovatis, acutis, nigris. — *FL. SEM.* pedicellati, in ambitu. *CALYX* 6-phylus; foliis exterioribus obovato-spathulatis, supernè latis, obtusissimis, basi valdè attenuatis, carinatis, nigris, summo apice barbatis, pilis brevissimis crassiusculis niveis caducis; fol. int. lineari-oblongis, ab apice ad basim attenuatis, tenuissimis, lanatis, albis, angulis capsulæ applicitis. *CARFULA* obtusissima, profundè 3-loba, 3-loc., 3-sp.; lobo quolibet loculum constituyente, dehiscentiâ loculicidâ 2-valvi. *SEM.* ellipticoglobosa, glabra, atro-fusca. — *FL. MASO.* in disco. *CAL. ext.* 3-phyllus; foliolis obovato-spathulatis, obtusis, concavis, nigris, lineâ albâ medio notatis, villosis, apice densè bar-

batis, pilis calycis feminei exterioris consimilibus; interior 1-phyllus, tubulosus, ab apice ad basim valdè attenuatus, albus. — *Var. β (minor)*; caule nullo aut subnullo; foliis angustioribus interdum vaginisque pilosiusculis; pedunculis brevioribus; capitulis minoribus. — *Var. γ (major)* caule circiter bipollicari; foliis latioribus, superioribus vaginisque pilosis; pedunculis longioribus, manifestè fasciculatis; capitulis crassioribus. — *Oss.* Ces 3 variétés se nuancent entre elles. La dernière a été recueillie sur les bords de la mer, à Bahia, par M. Salzmann, qui provisoirement l'avait appelé dans ses herbiers *E. polyphyllum*. L'*E. nigro-niveum* a de grands rapports avec l'*E. pellucidum* Mich.

**HELOTIS UNIFLORA** DC. *Prod.* IV, 421. — Anotis Salzmanni, *id.* 431. — Oldenlandia uniflora R. et Pav. *Per.* I, 57.

Caulibus herbaceis, prostratis; ramosis; foliis brevissimè petiolatis, ovatis ovatove-orbiculatis, glabris ciliatis aut pilosis; pedunculis capillaceis, solitariis-quinis, unifloris; divisuris calycinis ovato-lanceolatis.

PLANTA anagallidea, herbacea. Caules cespitosi, prostrati, intertexti, scèpè radicanter, longi aut breves, glabri aut piloso-hirsuti. FOLIA distantia aut approximata, 2-6 l. longa, breviter petiolata, ovata ovatove-orbiculata, obtusa vel acutiuscula, glabra sæpiusve subciliata aut ciliata vel simul ciliata et pilosa sub lente sæpiusve aspero-denticulata (forsan ex pilis abortivis). STIPULÆ dentatæ, vix manifestæ. FLORES axillares, pedunculati: pedunculi simplices, 1-flori, solitarii-quini, circiter 1-6 l. longi, capillares, glabri aut hirsuto-pilosi, foliis modò longiores modò breviores. CALYX 2-fidus, glabriusculus, pilosus aut piloso-hirsutus; tubo campanulato, compresso; divisuris ovato-lanceolatis, tubo longioribus; sinibus obtusis, angustis, ad capsulam



# SECOND VOYAGE

DANS

## L'INTÉRIEUR DU BRÉSIL.

---

### CHAPITRE PREMIER.

HISTOIRE ABRÉGÉE DE LA CIVILISATION DES INDIENS  
DU BRÉSIL. — L'ALDEA DE S. PEDRO DOS INDIOS.  
— MANIÈRE DE VOYAGER.

---

Histoire abrégée de la civilisation des Indiens du Brésil. — Fondation de l'aldea de *S. Pedro dos Indios*. Description de cet aldea. Gouvernement que les jésuites y avaient établi. Note sur la *lingoa geral*. De quelle manière l'aldea de S. Pedro est administré aujourd'hui. Inaliénabilité des terres des Indiens ; restrictions qui tendent à les dépouiller de leurs propriétés. Physionomie des Indiens de S. Pedro. Leurs occupations. Leur caractère. De la prochaine destruction des Indiens du Brésil. *Mamaluco*s. — Le capitão mor EUGENIO. — Un charpentier espagnol. — De quelle manière l'auteur voyageait sur la côte.

---

Dans la suite de mon voyage sur le littoral, je parlerai souvent des tristes restes d'une civilisation qui bientôt aura disparu avec la race infortunée à qui elle fut départie. Mais sans doute, on me comprendrait mal,

au reste, de ce qu'on peut découvrir un double emploi dans l'ouvrage de M. DC. ; qu'on s'étonne plutôt de ce que cet ouvrage n'en renferme pas un plus grand nombre. M. DC. n'aurait pu porter son travail aussi loin qu'il l'a fait, s'il n'avait souvent achevé un long genre pendant le temps que je suis obligé de consacrer à une seule espèce pour la bien connaître. Mon imagination s'effraie devant ce gigantesque ouvrage. C'est, je le dis avec respect, celui d'un homme supérieur ; mais, s'il ne renfermait pas quelques inadvertances, ce ne serait point l'ouvrage d'un homme. Il est du devoir de ceux qui, s'occupant de travaux isolés, peuvent y consacrer beaucoup de temps, de rectifier successivement les erreurs des ouvrages capitaux. C'est en partant du *Pinax* de Bauhin et du *Systema* de Linnée comme du fondement le plus solide, et les revisant par parties, que les botanistes ont pu seulement faire avancer la science.

Je décrirai encore ici deux *Hedyotis* que j'ai trouvées au Brésil et qui sont fort voisines de l'*uniflora*.

*HEDYOTIS MUSCOSA* N.

*H. caulibus filiformibus, glabris; foliis brevissimè petiolatis, minimis, ellipticis, obtusis, glabris sæpiusve plus minus hispidis - ciliatis; pedunculis solitariis, 1-floris; ca-*

*A. Salomanni* a été érigée, *Oldenlandia uniflora* par l'Heritier dans l'herbier du Muséum, et l'on sait que ce savant avait comparé les échantillons de Dombey avec ceux de Pavon et Ruiz. Il y a plus. M. DC. a décrit son *Hedyotis uniflora* d'après un individu qu'il avait reçu de M. Guillemain et qui avait été récolté au Chili par M. Bertero. M. Guillemain m'a montré des échantillons analogues recueillis dans le même lieu par M. Bertero, et c'est encore l'*A. Salomanni*. A la vérité M. DC. donne à son *H. uniflora* des pédoncules terminaux, mais les échantillons de Bertero que j'ai vus, ont les leurs axillaires, et si chez d'autres individus les pédoncules semblent terminaux, c'est que par la dessication ils se trouvent confondus dans la gemme terminale. R. et Pavon ne parlent point de la position des pédoncules dans leur *O. uniflora* identique avec l'*H. uniflora* de M. DC. ; mais ils appliquent à leur plante une phrase où il est dit que les pédoncules sont latéraux.

lycinis divisuris subellipticis, obtusis, sæpius hispidociliatis.

PLANTA anagallidea, muscosa. CAULES cespitosi, circiter 1-3 poll. longi, herbacei vel suffruticosi, erectiusculi aut prostrati, valdè ramosi, intertexti, filiformes, glabri. FOL.  $1\frac{1}{2}$ -1  $\frac{1}{2}$  l. longa, elliptica, rarò ovato-elliptica, obtusa, glabra sæpiusve plus minus hispidociliata aut apice barbata. PEDUNCULI axillares, solitarii, uniflori, fructiferi præcipuè crassitudine caulis. CALYCINUS TUBUS turbinatus, in fructu globosus, glaber aut hispidus: divisuræ subellipticæ, obtusæ, sæpius ciliatæ, in flore approximatae, in fructu distantes. COROLLA campanulata, carnea: faux barbata. STAM. brevia, exserta, glabra. PLAC. hemisphæricæ dissepimento puncto unico affixæ. CAPS. minima, globosa, compressa, utrinquè sulco exarata, apice loculicidò dehiscens. SEMINA circiter 12-15 in quolibet loculo, minima, triquera, nigra. — Inveni in arenosis, ad fauces fluminis *Tramandahy*, provinciâ *Rio Grande do Sul*, et in cespitosis humidis ad ripas fluminis *Rio de la Plata*, propè urbem *Colonia del Sacramento*. — OBS. Les chantillons de la *Colonie du S. Sacrement*, dont les tiges paraissent tout-à-fait herbacées, et dont les feuilles atteignent jusqu'à deux lignes, tendent à lier cette plante avec les échantillons les plus petits de l'*Hedyotis uniflora*.

#### HEDYOTIS THESIIFOLIA N.

H. caulibus herbaceis, prostratis, glabris; foliis subsessilibus, linearibus, acutis, glabris; pedunculis solitariis, simplicibus seu 2-3-floris; divisuris calycinis latiusculis, ovatis vel dentiformibus, tubo plus minus longioribus.

PL. anagallidea. CAULES herbacei, digitales - palmares, prostrati, subradicantes, ramosi, glaberrimi. FOL. 2-l. longa, linearia, acuta, interdum lanceolato-linearia, glabra, per validam lentem serrulata. STIPULÆ vix manifestæ, ciliatæ. PEDUNCULI axillares vel subterminales, floriferi foliis vix longiores, nunc simplices et ebracteati, nunc divisi, 2-3-

flori et infra pedicellos 2-bracteati. CALYCINÆ DIVISÆ latiusculæ, ovatæ vel dentiformes, apice quandoquæ piliferæ, per lentam serrulatæ, tubo turbinato glabro plus minus longiores, sinibus obtusiusculis. Cor. campanulata, carnea, glabra : faux valdè barbata. Caps. subglobosa, subcompressa, vix magnitudine grani piperis, calycinis dentibus subdistantibus coronata quorum sinus obtusi, polysperma, apice loculicidè dehiscens : plac. ut in *H. uniflorâ*. Sem. 3-quetra, nigra. — Nasçitur in paludibus propè urbem *Mugi das Cruzes*, prov. S. Pauli.

## VILLE DE LYON

Biblioth. du Palais des Arts

---

A. PIHAN DE LA FOREST,

IMPRIMEUR DE LA COUR DE CASSATION,

rue des Noyers, n° 37.

---

# TABLE

## DES CHAPITRES

### DU TOME PREMIER.

---

	Pages.
CHAPITRE I <sup>er</sup> . Histoire du District des Diamans. — Son administration.....	1
CHAP. II. Encore les diamans. — Divers services. — Tijuco. — Observations sur l'acclimatation des arbres fruitiers.....	28
CHAP. III. Excursions dans les environs de Tijuco. — Nouveaux détails sur les diamans. — Accident arrivé à l'auteur.....	60
CHAP. IV. Voyage de Tijuco au Morro de Gaspar Soares par la Serra da Lapa.....	80
CHAP. V. Route de Morro de Gaspar Soares à Itajurú de S. Miguel par le village de Cocaes. — Séjour à Itajurú.....	109
CHAP. V bis. Départ d'Itajurú. — La ville de Caeté. — La Serra da Piedade et la sœur Germaine.....	121
CHAP. VI. La ville de Sabará. — Route de Sabará à Villa Rica.....	154
CHAP. VII. Séjour dans les environs de Villa Rica. — De l'éducation du bétail. — Diverses mesures administratives.....	178
CHAP. VIII. Congonhas do Campo. — L'église de N. S. Bom Jesus de Matosinhos. — Les forges de Prata. — Fuite de Firmiano.....	193

	Pages.
CHAP. IX. Route de Congonhas do Campo à S. João d'El Rei. ....	218
CHAP. X. S. João d'El Rei.....	233
CHAP. XI. Voyage de S. João d'El Rei à Rio de Janeiro....	262
CHAP. XII. L'auteur quitte Rio de Janeiro pour visiter la côte qui s'étend au nord de cette ville. — Description du pays situé entre la capitale du Brésil et l'endroit appelé Cabessú.....	295
CHAP. XIII. Désagréments causés par un mulétier. L'auteur retourne à Rio de Janeiro. — Description du pays situé entre Cabessú et le Jac de Saquaréma.....	317
CHAP. XIV. Les lacs de Saquaréma et d'Araruáma. — Comparaison des indigènes du Brésil avec les Chinois....	333
Notes sur les plantes caractéristiques indiquées dans le volume....	365

FIN DE LA TABLE DU TOME PREMIER.

VILLE DE LYON

Biblioth. du Palais des Arts

# ERRATA.

---

## VOLUME I.

<i>Pages</i>	<i>lignes</i>	<i>au lieu de</i>	<i>lisez</i>
273	11	germe ,	genre.
313	23	Vespuce prit le nom d'Americo comme Scipion , etc. , . .	Vespuce prit le nom d'Americo de la ville de Maricá comme Scipion , etc.
385	31	CASYX ,	CALYX.
389	24	ABILGAARDIA ,	ABILDGAARDIA ,
393	18	quniis ,	quinis.
395	21	Oldenlandio ,	Oldenlandia.

## VOLUME II.

127	15	actuellement ,	annuellement.
170	26	S. Vincente ,	S. Vicente.
240	31	manibus ,	mœnibus.
249	18	Laquinterie ,	La Quentinie.
286	30	les services que la compagnie de Jésus rendirent ,	les services que les pères de la compagnie de Jésus rendirent.
421	4	Spemacocées ,	Spermacocées.
422	22	strigo-pubescente ,	strigoso-pubescente.
453	14	breviore ,	longiore.
ib.	27	breviores ,	longiores.

---



**VOYAGES**

**DANS**

**L'INTÉRIEUR DU BRÉSIL.**

**SECONDE PARTIE.**

**VILLE DE LYON**

**Biblioth. du Palais des Arts**

*On trouve à la même Librairie:*

**La première partie des VOYAGES DE M. DE S. HILAIRE DANS  
L'INTÉRIEUR DU BRÉSIL, contenant les provinces de RIO DE  
JANEIRO et de MINAS GERAES; 2 vol. in-8°, 15 fr.**

---

**A. PIHAN DE LA FOREST,**  
IMPRIMEUR DE LA COUR DE CAMBODGE,  
rue des Noyers, n° 37.

# VOYAGE 394005

DANS

## LE DISTRICT DES DIAMANS

ET SUR LE LITTORAL

## DU BRÉSIL,

*Suivi de notes sur quelques plantes caractéristiques*

ET D'UN PRÉCIS DE L'HISTOIRE DES RÉVOLUTIONS DE L'EMPIRE  
BRÉSILIEN, DEPUIS LE COMMENCEMENT DU RÈGNE DE JEAN VI  
JUSQU'À L'ABDICATON DE D. PEDRO.

PAR AUGUSTE DE SAINT-HILAIRE,

Chevalier de la Légion-d'Honneur, membre de l'Académie royale des  
Sciences de l'Institut de France, des Sociétés philomatique de Paris,  
et Linnéenne de Londres, des Académies de Lisbonne, Genève,  
Rio de Janeiro, etc.

TOME SECOND.



PARIS,

LIBRAIRIE - GIDE,

RUE SAINT-MARC, N° 23.

1833.

MAISON DE LYON

au Salon du Palais des Arts



# SECOND VOYAGE

DANS

## L'INTÉRIEUR DU BRÉSIL.

---

### CHAPITRE PREMIER.

HISTOIRE ABRÉGÉE DE LA CIVILISATION DES INDIENS  
DU BRÉSIL. — L'ALDEA DE S. PEDRO DOS INDIOS.  
— MANIÈRE DE VOYAGER.

---

Histoire abrégée de la civilisation des Indiens du Brésil. — Fondation de l'aldea de *S. Pedro dos Indios*. Description de cet aldea. Gouvernement que les jésuites y avaient établi. Note sur la *lingoa geral*. De quelle manière l'aldea de S. Pedro est administré aujourd'hui. Inaliénabilité des terres des Indiens; restrictions qui tendent à les dépouiller de leurs propriétés. Physionomie des Indiens de S. Pedro. Leurs occupations. Leur caractère. De la prochaine destruction des Indiens du Brésil. *Mamaluco*s. — Le *capitão mór* EUGÊNIO. — Un charpentier espagnol. — De quelle manière l'auteur voyageait sur la côte.

---

Dans la suite de mon voyage sur le littoral, je parlerai souvent des tristes restes d'une civilisation qui bientôt aura disparu avec la race infortunée à qui elle fut départie. Mais sans doute, on me comprendrait mal,

si je ne commençais par faire connaître en peu de mots l'origine de cette civilisation, les misères auxquelles elle apporta des remèdes si efficaces, et les déplorables résultats qu'eut sa destruction. Des ruines intéressent davantage, lorsque l'on sait à quel édifice elles appartenaient, et quelles mains barbares sont venues le renverser.

Les Portugais, en découvrant le Brésil, y trouvèrent des hommes qui leur parurent à peine mériter ce nom. Ces hommes différaient des Européens par la couleur de leur peau, par leur chevelure et l'ensemble de leurs traits. Ils étaient nus; ils vivaient dans les bois sans lois et sans culte, et se livraient à des cruautés auxquelles on aurait peine à ajouter foi, si elles n'étaient attestées par des voyageurs de toutes les nations et toutes les croyances.

Les Européens ne tardèrent pas à s'apercevoir de l'infériorité des indigènes du Brésil, et cherchèrent à la faire tourner à leur avantage. En vain l'on rendait à Lisbonne des édits favorables aux Indiens; on avait établi en principe que dans certains cas, les Indiens pouvaient être réduits en esclavage; les planteurs trouvaient facilement des prétextes pour multiplier le nombre des esclaves.

D'ailleurs les colons portugais qui, les premiers, s'établirent au Brésil, n'étaient guère moins barbares que les sauvages eux-mêmes. La plupart exilés de leur patrie pour des crimes atroces, n'apportaient dans le Nouveau-Monde que des vices. Ces hommes s'accoutumèrent sans peine à voir d'un œil indifférent les

cruautés que les indigènes exerçaient envers leurs ennemis, et les indigènes ne tardèrent pas à prendre part à toute la corruption des Européens. Un peuple affreux se forma de ce mélange d'opprimés et d'opresseurs.

Pendant long-temps le gouvernement portugais avait fait peu d'attention à ses colonies du Brésil. Tandis que les planteurs torturaient les Indiens, les gouverneurs, indépendans les uns des autres, s'étaient rendus absolus dans leurs capitaineries et s'y jouaient de l'honneur et de la vie de leurs administrés. Averti par les plaintes de ses sujets, le roi Jean III résolut de remédier à tant de maux. Voulant rattacher à un centre commun, les différentes parties du Brésil et rendre plus aisées les communications de cette colonie avec le gouvernement de la métropole, il créa un capitaine général et ôta aux gouverneurs particuliers l'autorité sans bornes dont ils avaient joui jusqu'alors. Un homme ferme, juste et prudent, THOMÉ DE SOUZA, fut nommé capitaine général de l'Amérique portugaise, et arriva à Bahia en 1549, accompagné de MANOEL DE NOBREGA et de cinq autres religieux qui comme lui se dévouèrent sans réserve au bonheur des Indiens, et furent bientôt suivis du célèbre JOSÉ DE ANCHIETA.

Nobrega appartenait à une famille noble, il connaissait le monde, et réunissait à une prodigieuse activité de grandes vues et le talent de conduire les affaires. Plus jeune et, s'il est possible, plus actif encore, Anchieta fut tout à la fois poète, guerrier,

naturaliste<sup>1</sup> ; pour se rendre utile, il pouvait prendre toutes les formes ; il faisait l'école aux petits enfans, commandait des troupes, composait des cantiques, une grammaire et un dictionnaire dans la langue des Indiens, soignait les malades et ne dédaignait même pas le travail mécanique le plus vulgaire. Anchieta fut certainement un des hommes les plus extraordinaires de son temps.

Ces religieux étaient à peine arrivés au Brésil qu'ils reprochèrent à leurs compatriotes les cruautés dont ils se rendaient coupables envers les Indiens, et bannirent de la communion chrétienne ceux qui réduisaient les indigènes en esclavage. Dieu et la liberté, telles étaient les paroles puissantes qu'ils faisaient sans cesse entendre aux Indiens et par lesquelles ils les attiraient à eux. En écoutant leurs harmonieux cantiques, les enfans ravis et comme fascinés, se réunissaient autour d'une humble chapelle et apprenaient à lire, à compter, à écrire, à aimer Dieu et leurs semblables. Peu à peu les indigènes renoncèrent à leurs barbares coutumes ; ils se réunirent en villages, et furent civilisés, autant du moins qu'ils sont susceptibles de l'être.

<sup>1</sup> Je n'ai pu lire sans admiration des morceaux écrits par le P. Anchieta sur l'histoire naturelle du Brésil et qui se trouvent dans le précieux recueil intitulé : *Noticias Ultramarinas*. Anchieta parle de la sarigue à peu près comme les modernes, peu d'années après que Pietro Martire et Grynæus la décrivaient comme ayant la partie antérieure d'un renard, la partie postérieure du singe, les mains d'un homme et les oreilles d'une chauve-souris.

Pendant deux siècles, les jésuites gouvernèrent les Indiens du Brésil, et ils en firent des hommes utiles et heureux. Mais si leur administration obtint de si beaux succès et mérite tant d'éloges, c'est parce qu'elle s'adaptait parfaitement au caractère des indigènes; qu'elle suppléait à leur infériorité, et était pour ces hommes-enfans une bienfaisante tutelle<sup>1</sup>. Appliqué à un peuple de notre race, le gouvernement que les disciples de Loyola avaient adopté pour les Indiens, aurait été absurde et se fût bientôt écroulé.

Cependant un violent orage s'était peu à peu formé en Europe contre la puissance des jésuites. Pombal connut leurs torts, et ne vit point les services qu'ils rendaient à l'Amérique. Il leur avait juré une haine implacable, et il les chassa du Brésil; mais en prononçant l'arrêt de leur expulsion, il en prononçait un bien plus funeste, celui de la destruction des Indiens.

Lorsqu'il priva ces infortunés de leurs protecteurs, Pombal ne les abandonna cependant point à eux-

<sup>1</sup> Qu'il me soit permis de répéter ici ce que j'ai dit ailleurs sur l'infériorité des Indiens. « Les Indiens, hommes comme nous, ayant avec nous une origine commune, sont également animés d'un souffle divin; mais il me paraît incontestable que l'imprévoyance est attachée aux différences de forme que présente leur race, comme le même défaut a été attaché à l'organisation encore imparfaite de l'enfance, ou à l'idiotisme aux difformités des cretins de la Suisse et de la Savoie. »

mêmes. Avec le caractère le plus despotique, ce ministre avait de grandes vues, des idées nobles et le desir d'être utile à son pays. Il fit pour les Indiens une foule de réglemens ; il les soumit à des *directeurs* qui devaient être, disait-il, des hommes intègres, zélés, prudents et vertueux ; ces directeurs ne devaient avoir qu'une autorité paternelle ; c'est à des magistrats de leur race que les Indiens devaient obéir ; des écoles devaient être fondées dans tous les villages, l'ivrognerie bannie avec soin, la religion respectée, la langue portugaise substituée au tupi, les mariages mixtes encouragés etc. ; enfin une émancipation graduelle devait être accordée aux Indiens, jusqu'à ce qu'ils, devenus les égaux des Portugais, ils ne fissent plus avec eux qu'une seule famille. L'Européen qui lira l'ensemble de ces réglemens, pourra y applaudir ; la plupart paraîtront absurdes, contradictoires et inexécutables à celui qui connaît l'Amérique et les Indiens. Pombal partait d'une idée fausse ; il croyait les Indiens susceptibles de la même civilisation que nous, et, par une étrange méprise, il accusait de l'infériorité des indigènes du Brésil, le régime jésuitique qui tendait principalement à suppléer à cette infériorité elle-même. Des directeurs tels que les voulait Pombal, étaient des êtres de raison. Ceux qui furent donnés aux Indiens, hommes immoraux, cupides, souvent même repris de justice, devinrent d'affreux despotes ; les Portugais qui se mêlèrent aux Indiens les tyranniserent et les corrompirent ; bientôt les uns tombèrent en ruines, et les indigènes du Brésil rétrogra-

dèrent vers la barbarie <sup>1</sup>. Depuis Pombal, le gouvernement portugais, c'est une justice qu'il faut lui rendre, chercha souvent à faire le bonheur des Indiens; mais ses mesures n'étaient point fondées sur une véritable connaissance de la race américaine et elles manquèrent toujours le but que l'on s'était proposé.

Quand je parlerai des Missions de l'Uruguay, on verra combien je suis éloigné d'exagérer la triste situation des Indiens soumis aux descendants des Portugais. Il faut le dire cependant; les indigènes n'éprouvent point les mêmes misères dans toute l'étendue du Brésil. Quoique exposés à des vexations continuelles, les Indiens civilisés de la province d'Espirito Santo, sont pourtant moins tyrannisés que ceux des Missions de l'Uruguay, parce qu'on ne les a point, comme les premiers, soumis à des *directeurs*; et si l'inexécution des lois dans l'aldea de S. Pedro dos Indios, village dont je vais parler tout à l'heure, doit nécessairement

<sup>1</sup> M. Southey, n'ayant point visité l'Amérique, n'a pu avoir sur le caractère des Indiens et leur infériorité, les mêmes idées que moi; mais d'ailleurs le tableau que je viens de tracer est littéralement conforme aux récits de ce laborieux et savant historien ( *Voy. History of Brazil*, I, 24, 212, 252; III, 512, 523, 697 ) qui certes ne saurait être suspect, puisqu'il ne laisse pas échapper une occasion de montrer combien il est opposé au catholicisme. Quant à moi, je ne saurais être non plus soupçonné de partialité en faveur des jésuites; car toutes les impressions que j'ai reçues dans ma jeunesse étaient bien loin de leur être favorables, et je ne cesserai jamais de vénérer et de chérir la mémoire de quelques-uns des hommes qui, en France, ont contribué à leur première expulsion.

finir par amener la destruction des indigènes qui l'habitent, je ne puis dire qu'à l'époque de mon voyage, ces hommes fussent véritablement malheureux.

L'aldea de *S. Pedro dos Indios* fondé en 1630 <sup>1</sup>,

<sup>1</sup> Un ecclésiastique de ma connaissance, l'abbé Manoel de Almeida Barreto, qui avait été curé de S. Pedro en 1789, croyait que les habitans de ce village avaient appartenu à une horde appelée *Sarussú* (peut-être *Sacarú*); qu'originellement ils habitaient la capitainerie d'Espirito Santo, et qu'ils avaient été amenés près du lac d'Araruáma, par les jésuites, à une époque où les Portugais du Cap Frio, attaqués par quelque ennemi, avaient eu besoin de secours. Selon Pizarro qui a traité ce point d'histoire d'une manière très succincte (*Mem.*, V, 91), le *capitão mór* Martim de Sá qui avait été gouverneur de Rio de Janeiro fonda, en 1630, l'aldea de S. Pedro; il y réunit des Indiens goitacazes et d'autres indigènes tirés de *Sipitiba* ou *Ytinga* dans le *termo* d'*Ilha Grande*, et enfin il confia aux jésuites l'administration spirituelle et temporelle du nouveau village. Entrant dans quelques détails de plus, Cazal dit (*Corog.*, II, 44) que pendant de longues années, les habitans des campagnes qui portent le nom de Goitacazes avaient résisté aux Portugais; mais qu'enfin des hommes puissans parmi ces derniers formèrent contre les sauvages une ligue redoutable; que l'attaque commença en 1629; que les indigènes furent vaincus, et que l'on fonda pour ceux qui se rendirent, l'aldea de S. Pedro. Je suis loin de vouloir contester la vérité de ce récit; cependant je crois qu'il doit être soumis à un nouvel examen, beaucoup moins parce qu'il contredit les traditions probablement fort incertaines de l'abbé Manoel de Almeida Barreto, que parce qu'il semble ne pas coïncider exactement avec les faits racontés par Southey (*Hist. of Braz.* II, 666), et avant lui par les pères Vasconcellos et Jaboatão. L'historien anglais

avait été originairement dirigé par les pères de la compagnie de Jésus. Après l'expulsion de ces religieux, on chargea d'abord les capucins de l'administration de ce village. Mais, par un décret du 8 de mai 1788, il fut érigé en paroisse comme tous les aldeas qui avaient appartenu aux jésuites, et placé sous la juridiction immédiate de l'ordinaire <sup>1</sup>.

La côte où a été bâti l'aldea de S. Pedro, sans être fort élevée, domine cependant toute l'anse demi-circulaire qui la baigne, et qui fait partie de la vaste lagune d'Araruáma. Il est facile de voir que les fondateurs de ce village avaient voulu lui donner une

ne dit rien de la fondation de l'aldea de S. Pedro; mais, suivant lui, les Indiens goitacazes furent presque détruits en 1630 pour une cause très différente de celle indiquée par Cazal. Un vaisseau portugais avait échoué, dit Southey, sur la côte de ces indigènes; mais l'équipage s'était sauvé dans la chaloupe. Les Indiens du Cap Frio et ceux de Reritygba, ayant entendu parler du naufrage, se hâtèrent de venir au secours des blancs. Ils ne virent que les débris du vaisseau, ne trouvèrent personne de l'équipage, et concluant que les Portugais avaient été dévorés par les Goitacazes, ils exterminèrent une partie de cette peuplade. C'est ainsi que Southey raconte la destruction des Goitacazes; mais peut-être pourrait-on concilier son récit avec celui de Cazal, en supposant que la ligue formée par les Portugais contre les Goitacazes et dont on ne peut nier l'existence, saisit le premier prétexte qui se présenta pour exterminer ces sauvages, et que ce fut à son instigation que les Indiens du Cap Frio et de Reritygba prirent les armes. (V. plus bas le chap. sur les Campos Goitacazes).

<sup>1</sup> Piz. *Mém. hist.*, V, 91.

forme symétrique, ce qu'ils ne manquaient jamais de faire pour tous leurs aldeas. On entre à S. Pedro par une large rue qui aboutit à une demi-lune bornée par l'église et par l'ancien couvent. La demi-lune, couverte de gazon, forme une place assez large, et elle est dessinée par l'un des côtés de deux rues qui, communiquant avec l'extrémité de la rue principale, s'arrondissent en demi-cercle. Partout on a tracé la voie publique en creusant un peu le sol, de manière que le terrain où les maisons sont construites est plus élevé que la rue elle-même. Des poteaux plantés çà et là et que le temps a blanchis montrent qu'on avait d'abord eu l'idée de faire deux rues de la principale, mais qu'ensuite ce projet a été abandonné. D'ailleurs, depuis le temps des jésuites, on a laissé bâtir çà et là hors des anciens alignemens, et l'on a ainsi troublé la régularité de l'aldea. Les maisons, toutes en bois et en terre, ont été construites avec peu d'art; elles sont couvertes en chaume, et la plupart n'ont point de fenêtres. L'église et l'ancien couvent qui y est annexé, présentent un corps de logis avec deux ailes; l'une de ces dernières forme l'église; l'autre jointe au corps de logis composait le couvent. C'est du côté opposé à la place que s'avancent les deux ailes; l'église a son entrée sur la place même, et cette entrée est de niveau avec le corps de logis. Une inscription qu'on lit dans le monastère apprend qu'il a été achevé il y a quatre-vingts ans (écrit en 1818).

Les Indiens de S. Pedro n'ont conservé aucune tradition des temps où ils étaient encore sauvages, et ils

ignorent même à quelle nation appartenaient leurs ancêtres. Mais s'ils ne savent rien des commencemens de leur histoire, ils n'ont point perdu le souvenir du gouvernement des jésuites. Tous les habitans de S. Pedro savent, par exemple, que ces religieux interdisaient aux blancs l'entrée de l'aldea <sup>1</sup>, et qu'ils ne permettaient point aux Indiens de sortir de chez eux. Les jésuites avaient une connaissance profonde de l'idiome des Indiens, et, pour empêcher des communications qui auraient pu corrompre ceux-ci et amener leur oppression, ils ne permettaient point qu'ils apprissent la langue portugaise <sup>2</sup>. Ils les instruisaient

<sup>1</sup> En cela les jésuites ne faisaient que se conformer aux lois de D. Pedro II ( *South. Hist of Braz.*, III, 371 ).

<sup>2</sup> Des hommes qui ne connaissaient point la race américaine ont fait aux jésuites un grand reproche de cette sage précaution ; mais sur ce point la compagnie de Jésus a été suffisamment justifiée par le protestant Southey, qu'on ne peut raisonnablement accuser de partialité. D'ailleurs le langage des Indiens de la côte méritait, comme on va le voir, d'être conservé. — Dans ses caractères généraux, la prononciation des langues indiennes est fort différente sans doute de celle des divers idiômes en usage parmi les nations d'origine caucasique ( *Voy. ma première Relation*, I, 427 ) ; mais il n'en est pas moins vrai que la *lingoa geral* et son dialecte le guarani, sont bien loin d'être des langues barbares. Ils ont de la douceur et offrent l'extrême avantage d'admettre des mots composés souvent très pittoresques. Une foule de ces mots se sont introduits au Brésil dans la langue portugaise, et je ne crois pas qu'ils lui ôtent rien de ses charmes et de son harmonie. Les pères Anchieta, Vasconcellos et Figueira vantent la délicatesse, l'élégance, la suavité et la

dans la doctrine chrétienne, les captivaient par un grand nombre de pratiques extérieures, et leur enseignaient l'agriculture et différens métiers. Trois jours dans la semaine, les Indiens travaillaient pour l'entretien de l'église, pour celui du couvent et tout ce qui avait rapport au bien commun de l'aldea; pendant les trois autres jours, chacun travaillait pour lui-même. Le gouvernement des disciples de Loyola était absolu, mais comme celui du père de famille qui supplée par son expérience et par sa raison, à l'intelligence trop faible de ses enfans. Les *pères de la compagnie*, seul nom que la plupart des Brésiliens donnent aux jésuites, étaient extrêmement aimés des Indiens, et une vieille femme, presque centenaire, qui les avait connus, me racontait que, lorsqu'on les avait forcés de quitter l'aldea, tous

richesse de la *lingoa geral*, et n'ont pas craint de comparer ses beautés à celles de la langue grecque. Ce qu'il y a de fort remarquable, c'est qu'ayant à représenter des idées souvent fort abstraites et écrivant dans un idiôme parlé par des sauvages, les pères Araujo et Bettendorf ne furent pas obligés d'emprunter pour leurs catéchismes une seule expression à des langues étrangères (Voy. *Prologo do Diccianario Portuguez e Brasileiro*); et je ne trouve non plus aucun terme étranger dans les nombreux exemples tirés de la doctrine chrétienne que le père Antonio Ruiz de Montoya cite sans cesse dans le *Tesoro de la lengua guarani*. Bientôt cependant il ne restera plus au Brésil aucune trace de la langue des Indiens, si ce n'est les mots qui ont passé dans le portugais et dont personne ne connaît aujourd'hui la véritable origine. Cette considération m'a engagé à faire sur l'étymologie des noms portugais-brésiliens de la langue indienne les recherches dont j'ai successivement consigné les résultats dans cet ouvrage.

les habitans versaient des larmes. La piété des plus anciens et leur attachement à leurs devoirs sont, me disait le curé de l'aldea<sup>1</sup>, qui cependant n'était point ami des jésuites, le meilleur témoignage en faveur de ces religieux. Que l'on compare la conduite qu'ils tenaient avec la manière dont on agit aujourd'hui envers les indigènes de la province des Mines<sup>2</sup>; et l'on ne pourra s'empêcher d'avouer que, pour les Américains indigènes, l'expulsion des religieux de la compagnie de Jésus fut un véritable malheur<sup>3</sup>. Ils rendaient les Indiens chrétiens et vertueux, aujourd'hui on les pervertit; ils les réunissaient en villages, on les disperse et on les opprime; ils donnaient des bras à l'agriculture et à l'industrie, et l'on prend tous les moyens pour détruire, soit sourdement, soit les armes à la main, les peuplades qu'ils n'avaient pas encore eu le temps de civiliser, ou parmi lesquelles ils n'avaient pu s'introduire.

Lorsqu'on ôta aux jésuites l'administration des In-

<sup>1</sup> Un compilateur, qui se reporte à l'époque de mon voyage, dit qu'alors le curé de S. Pedro était un Indien. Non-seulement il n'y avait point d'ecclésiastique indigène dans ce pays, mais encore je crois pouvoir assurer qu'il n'en existait absolument aucun dans les diverses parties du Brésil que j'ai visitées.

<sup>2</sup> Voy. ma *première Relation*, vol. II, p. 57 et suiv.; 218 et suiv. Voyez aussi ce qu'a écrit sur le même sujet le baron d'Eschwege, *Journ. von Braz.*, I, 79-83.

<sup>3</sup> Cette idée a été exprimée dans un journal philosophique très remarquable, l'ancien *Globe*. Je me plais à citer ici une autorité qui ne doit pas être plus suspecte que celle de Southey et la mienne.

diens, on ne se porta cependant point à cette mesure, sans y mettre quelque prudence. On sentit très bien que, pour tirer parti des indigènes déjà civilisés, il était nécessaire de les traiter avec douceur ; on sentit qu'en les aliénant, on courait les risques de les rendre à l'état sauvage, et l'on accorda aux habitans de S. Pedro de très grands privilèges. Comme leur civilisation datait de longues années, on ne leur donna point de directeur, et ils échappèrent à la plus affreuse des tyrannies, celle d'un subalterne ignorant et intéressé. Les Indiens de S. Pedro ne sont point soumis à la juridiction portugaise, mais à un *capitão mór*, pris parmi eux, et qui exerce l'autorité la plus étendue. Ce magistrat juge les différens de quelque nature qu'ils soient ; il veille au maintien de la police et du bon ordre ; enfin, il peut, suivant la nature des délits, faire mettre les coupables au *tronco*<sup>1</sup>, ou même les condamner aux travaux publics pour un temps plus ou moins long, et les envoyer, à cet effet, à Rio de Janeiro. Les habitans de S. Pedro ne font point partie de la garde nationale portugaise (*milicia*) ; ils sont divisés en compagnies commandées par des capitaines choisis parmi eux, et ceux-ci obéissent au *capitão mór*.

Une étendue de terre très considérable, dont une partie est encore en bois vierge, a été attachée à la communauté de l'aldea, et le territoire concédé a été déclaré inaliénable. Cette mesure éminemment pro-

<sup>1</sup> J'ai fait connaître ce genre de châtement dans ma première Relation (vol. II, p. 42).

tectrice pouvait seule obvier, du moins sous quelques rapports, à l'inconvénient de mêler les Indiens avec les blancs, et empêcher ceux-là d'être bientôt dépouillés. Fondée sur la connaissance de l'infériorité des Indiens et sur celle de leur imprévoyance, elle rétablissait en leur faveur une véritable tutelle, et était un hommage rendu à l'administration jésuitique, si parfaitement adaptée au caractère défectueux de la race américaine. Mais une restriction mise à l'inaliénabilité du territoire des Indiens de S. Pedro détruira peu à peu, comme on va le voir, les effets de cette mesure, et finira par la rendre entièrement illusoire. Lorsqu'un Indien veut cultiver un terrain vierge qui dépend de la communauté, il adresse sa demande au *capitão mór*, qui la rejette ou y fait droit. Dans ce dernier cas, le *capitão mór* mesure le terrain; l'Indien entre en jouissance, et n'a aucune rente à acquitter. Il est également permis d'accorder des terres aux hommes blancs; mais ceux-ci n'en sont que les censitaires, et paient pour la communauté de l'aldea une redevance d'un *lostão* par brasse<sup>1</sup>. Tout Indien peut céder ses champs à un homme de race blanche; mais les terres de l'aldea étant considérées comme inaliénables, le blanc ne paie point le fond à l'indigène; il lui rembourse seulement la valeur des plantations qui se trouvent sur le sol, ainsi que celle des maisons

<sup>1</sup> La *braça quadrada* (brasse carrée terrestre) vaut, selon le savant Freycinet, 484,000 mètres carrés (*Voyage Ur. hist.*, 266).

ou usines qui y ont été construites (*bemfeitoria*), et le Portugais acquitte la même redevance que si le terrain lui avait été concédé directement par le magistrat. C'est entre les mains de l'*ouvidor* de Rio de Janeiro, qui a le titre de *conservateur des biens de l'aldea*, que se fait le paiement de cette espèce de cens. La loi veut que l'on prenne sur les sommes produites par le cens, ce qui est nécessaire pour les réparations de l'église et celles du couvent devenu le presbytère, et que l'excédant de cette dépense soit distribué aux Indiens, à l'époque de leur mariage, dans une proportion relative au rang que chacun d'eux occupe dans le village. Il n'en est cependant pas ainsi. On a soin de faire payer le cens avec une grande exactitude; mais les Indiens ne touchent point l'argent que la loi leur a accordé; le presbytère tombe entièrement en ruine; l'église n'est guère en meilleur état; elle manque d'ornemens, et ce n'était qu'à force de sollicitations que, jusqu'à l'époque de mon voyage, le curé de l'aldea avait obtenu de légères sommes qui suffisaient à peine aux réparations les plus urgentes. Il ne m'appartient pas de rechercher ce que devenaient les revenus du village de S. Pedro; je ferai observer seulement qu'il est bien clair que, si l'on ne modifie point le règlement aujourd'hui en vigueur, et qu'on laisse subsister les odieux abus qui se sont introduits, le territoire des Indiens, tout inaliénable qu'il est, passera peu à peu entre les mains des blancs<sup>1</sup>. Ceux-

<sup>1</sup> C'est, comme on le verra par la suite, ce qui est déjà ar-

ci sans doute seront uniquement tenanciers ; mais l'État ou ses agens deviendront les véritables suzerains, et il ne restera aux indigènes dépouillés qu'une propriété nominale.

Il serait cependant d'autant plus essentiel d'assurer l'existence des Indiens de S. Pedro, qu'ils forment une population assez considérable. Comme le pays qu'ils habitent, sans cesse balayé par les vents, est d'une grande salubrité, ils vivent très long-temps, et presque tous ont une postérité nombreuse.

Les Indiens de S. Pedro présentent, dans leur physionomie, tous les traits généraux de la race américaine ; ils ont les cheveux noirs et très droits, l'os des joues proéminent, le nez épaté, les yeux divergens. Leur couleur n'est pas celle du cuivre ; elle se rapproche plus ou moins de la teinte du bistre. Ils n'ont point de barbe, ou ils en ont fort peu. Ils sont d'une taille moyenne ; ils ont les épaules et la poitrine larges, le cou peu allongé et paraissent très robustes. Si je ne me trompe, il existe cependant une différence assez notable entre les Indiens de S. Pedro et ceux des peuplades que j'avais vues à Minas Geraes. La tête des premiers me parut non-seulement plus longue, mais aussi plus grosse, plus large que celle des seconds et d'une forme plus voisine de l'ovale-aigu. Dans la figure des enfans, j'observai un caractère qui leur donne une ressemblance singulière avec les qua-

ré à l'ancien aldea de *Reritygba*, aujourd'hui *Villa de Benvente* ; dans la province d'Espirito Santo.

drumanes. Ils ont les narines très élargies ; leur nez est long , mais fort peu saillant, et depuis le bas du front jusqu'à la lèvre , il forme une portion de cercle rentrante.

Beaucoup de blancs , attirés par la fécondité des terres de l'aldea et le cens modéré auquel on les obtient, sont venus s'établir à S. Pedro, et de là il est résulté non-seulement des unions passagères, mais encore des mariages qui ont altéré la race indienne. Les enfans qui proviennent de ces mélanges, ont la tête plus arrondie que les Indiens et les Portugais, et le teint plus clair que celui des véritables indigènes. Leurs joues et leur nez sont encore ceux de la race américaine ; mais ce qu'il y a de remarquable, c'est que leurs yeux ne sont plus divergens. Ces métis, auxquels on donne le nom de *mamalucos*, ont un air de douceur très agréable, surtout chez les femmes, dont quelques-unes sont fort jolies. Les *mamalucos* jouissent, dans l'aldea, de tous les privilèges accordés aux Indiens eux-mêmes, et, bien différens des mulâtres, non-seulement ils ne rougissent point de ne pas appartenir entièrement à la race européenne, mais encore ils se montrent fiers d'être issus de la nation qui est ici favorisée , du moins en apparence <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Marcgraff dit ( *Hist. nat. Braz.*, 168 ) que de son temps l'on distinguait les Brésiliens, autres que les Indiens de race pure, en *Mozambos* nés d'un père et d'une mère européens, *criolos* ( pour *crioulos* ) nés au Brésil d'un père et d'une mère africains, *mulatos* ou mulâtres, *caribocas* et *cabocles* issus d'un Indien et d'une négresse, enfin *mamelucos* nés d'un Européen

En 1789, un Indien seul, dans S. Pedro, savait le portugais. Mais, depuis cette époque, les communications se sont multipliées entre les indigènes, les blancs et les mulâtres. Aujourd'hui il n'y a plus que les Indiens d'un certain âge qui entre eux emploient quelquefois le langage de leurs pères, et encore en rougissent-ils. Ce n'est guère que lorsqu'ils sont animés par l'eau-de-vie de sucre qu'ils s'expriment sans honte dans leur idiome, et les plus habiles ont ou-

et d'une Indienne. Dans les parties du Brésil que j'ai parcourues les noms de *crioulos*, de *mulatos* et celui de *mamalucos* légèrement altéré de *mamelucos*, sont toujours en usage ; je n'ai jamais entendu prononcer le nom de *mozambos* ; *caboco* ou *caboclo*, quand il est employé, n'est plus qu'un sobriquet injurieux pour désigner les Indiens ; enfin *caribocas* est presque hors d'usage. On sait que les *mamalucos* jouèrent un très grand rôle dans l'histoire des Paulistes. Ces hommes qui formèrent jadis une grande partie de la population de S. Paul, méconnaissaient tout à la fois les devoirs de la religion et ceux de la société civile, et, élevés dans la haine de leur race maternelle, ils se livraient à la chasse aux Indiens avec plus de cruauté peut-être que les blancs eux-mêmes ( *South. Hist. of Braz.*, II, 304, 306, 307 ). Les choses ont dû naturellement changer, depuis que l'esclavage légal des Indiens a été aboli, et que le gouvernement leur accorde quelque protection. Ce n'est pas, à ce qu'il paraît à S. Pedro seulement que les *mamalucos* ou leur postérité ne rougissent plus aujourd'hui d'appartenir à la race indienne ; des Paulistes fort distingués se glorifient de descendre d'un cacique fameux, et Koster dit expressément que les *mamalucos* du nord du Brésil ont quelque indépendance dans le caractère, et montrent pour les blancs moins de respect que les mulâtres ( *Voyages dans le Nord, etc., trad. Jay*, II, 320 ).

blé beaucoup de termes usuels. En donnant un peu d'argent à quelques-uns de ces hommes, je me fis répéter par eux différens mots de leur langue qui, à de légères altérations près, n'est autre chose que celle appelée *tupi* ou *lingoa geral*, simple dialecte du guarani, jadis en usage parmi les nombreux indigènes de tout le littoral, ou du moins la plupart d'entre eux<sup>1</sup>. Les Indiens de S. Pedro parlent de la gorge et du nez; ils ont beaucoup d'aspirations, ouvrent peu la bouche, donnent peu de mouvement aux organes de la voix, et, le plus souvent, ils appuient sur la dernière syllabe. Cette manière de prononcer est, dans son ensemble, celle des Coroados du Rio Bonito et des autres peuplades que j'avais rencontrées à Minas Geraes; et, puisque ces peuplades parlent des idiomes bien différens entre eux et bien différens de la *lingoa geral*, on doit conclure de tout ceci qu'il y a, comme je l'ai

<sup>1</sup> Cazal, ainsi que je l'ai déjà fait observer plus haut, dit que l'aldea de S. Pedro dos Indios fut fondé pour des Goitacazes. Mais, comme ceux-ci ne parlaient point la *lingoa geral*, et que cet idiome est celui des Indiens de S. Pedro, on sera tenté de conclure de là que ces derniers n'ont pas l'origine que leur attribue l'auteur de la *Corografia Brazilica*. Cependant il n'est point invraisemblable que les jésuites qui avaient fait une étude approfondie de la *lingoa geral* et composé un catéchisme dans cette langue, cherchassent à la faire adopter par tous les Indiens qui leur étaient soumis. Ils durent surtout se conduire ainsi envers les Goitacazes de S. Pedro dos Indios, si, comme le croit Pizarro, on les mélangea avec des Indiens de Sepitiba qui sans doute étaient de ceux qui parlaient le tupi.

dit ailleurs dans la prononciation des langues indiennes, des caractères qui appartiennent à toute la race indigène, et qui peuvent contribuer à la faire distinguer<sup>1</sup>.

Les Indiens de S. Pedro vivent de la culture de leurs terres; ils passent la semaine à la campagne avec leur famille, et ne viennent au village que les jours de fête et les dimanches. Ces hommes sont renommés dans le pays pour leur habileté à scier les planches, et exercent quelques petits genres d'industrie qui leur sont particuliers. Leurs femmes principalement font avec le *taquarassú*<sup>2</sup>, des chapeaux très artistement tressés, et des corbeilles qu'elles savent teindre de couleurs fort vives, mais peu durables; elles fabriquent aussi, avec le coton du pays, des hamacs très élégans, et elles ne vendent leurs chapeaux de paille qu'une pataque à une pataque et demie (2 à 3 fr.), et les hamacs une ou deux cruzades. La pêche est encore une des occupations favorites des Indiens: ils se servent pour prendre le poisson, de filets qu'ils font eux-mêmes, et plus souvent encore de hameçons et de lignes. Quant aux métiers proprement dits, ceux de tailleurs, cordonniers, etc., ils n'aiment point à les apprendre, et la plupart des ouvriers qui habitent l'aldea sont des blancs ou des mulâtres.

La langue primitive des Indiens de S. Pedro s'est,

<sup>1</sup> Voy. ma *première Relation*, vol. I, p. 47, 427.

<sup>2</sup> Espèce de bambou décrite dans ma *première Relation*, vol. I, p. 26..

comme on l'a vu, presque effacée de leur mémoire; ils sont vêtus à la manière des Portugais, et ils ont renoncé à leurs anciennes coutumes; mais en même temps on trouve chez eux les bonnes qualités et surtout les défauts qu'ont, au sein des forêts, leurs frères encore sauvages. Ils sont gais, d'une humeur douce, adroits et spirituels; mais leur paresse est extrême; ils aiment passionnément l'eau-de-vie, et ne songent jamais à l'avenir. Ils ne cultivent qu'autant qu'il leur est nécessaire pour vivre; presque jamais ils n'ont d'excédant à vendre; et, s'il prend à l'un d'eux la fantaisie d'aller à Rio de Janeiro, il la satisfera dans l'instant même, en abandonnant à moitié prix le fruit d'un long travail. Deux cents ans de civilisation, sous deux régimes entièrement différens, ont donc aussi peu modifié le caractère des Indiens de S. Pedro, que leur organisation et les traits de leur physionomie. Ils sont toujours restés mobiles et imprévoyans, comme ils l'étaient jadis au fond des bois et dans les marais, ou, si l'on aime mieux, ils sont restés enfans, malgré toute la peine qu'on a prise pour en faire des hommes. Ceci confirme encore ce que j'ai dit ailleurs; les Indiens ne sont point susceptibles des mêmes progrès que nous, leur civilisation restera toujours imparfaite; ils ont besoin de vivre sous une tutelle protectrice, et si, comme cela est vraisemblable, on ne peut les faire jouir d'un tel bienfait, ils auront bientôt disparu de la surface du Brésil et probablement des autres parties de l'Amérique.

D'après tout ce qui précède, il est évident que je

devais m'attendre à ne trouver dans les maisons des Indiens de S. Pedro, aucun signe de richesse. Celles où j'entrai étaient malpropres et dépourvues de toute espèce de commodités. Les femmes y étaient accroupies sur la terre, et je n'y vis d'autres meubles qu'un hamac et quelques poteries.

J'allai rendre ma visite au *capitão mór* de l'aldea, et ne trouvai pas sa demeure beaucoup plus magnifique que celles de ses administrés. On y voyait à la vérité un banc et une couple de tabourets; mais le digne magistrat était assis par terre avec sa femme, chacun sur une natte séparée. EUGENIO le *capitão mór* des Indiens, tirait évidemment son origine d'un sang mélangé, et, ce qui me parut fort remarquable, ses yeux divergeaient en sens contraire de ceux des Indiens de race pure. Lorsque j'entrai chez lui, il était occupé à faire un filet pour prendre les crevettes. Il me parut avoir du bon sens; mais je m'aperçus qu'il évitait de répondre aux questions que je lui adressais. Les Indiens en général donnent souvent des marques d'une défiance trop bien justifiée par la violence et l'astuce qu'emploient à leur égard les hommes de notre race <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Si, comme on l'a dit à propos des habitans de S. Pedro, les Indiens civilisés ont fait preuve quelquefois de finesse et de dissimulation, il faut, je crois, rejeter ce tort sur la juste défiance dont je parle ici. Le voyageur qui fait aux Indiens ce reproche de fausseté dit aussi que le trait le plus frappant de leur caractère est un orgueil indomptable; j'avouerai bien franchement que c'est le dernier défaut que j'aurais été tenté d'attribuer à ces pauvres gens.

J'ai dit que les Indiens de S. Pedro ne cultivaient qu'autant qu'il leur était nécessaire pour avoir de quoi subsister; mais les blancs, tenanciers de l'aldea, ont presque toujours quelques denrées à vendre. Lors de mon voyage, le café valait dans le canton 7 à 8 *patacas* (14 à 16 f.) l'arrobe, le riz se vendait également 7 à 8 *patacas* le sac de 4 *alqueires*, mais on considérait ces prix comme fort élevés; le sucre blanc valait de 6 à 7 *p.* l'arrobe, et le maïs 3 1/2 *p.* l'*alqueire*.

Pendant mon séjour à l'aldea de S. Pedro dos Indios, j'eus beaucoup à me louer de l'obligeance d'un vieux charpentier espagnol établi dans le pays depuis quarante ans. Cet homme, aussitôt qu'il m'aperçut, m'appela son compatriote, et témoigna la plus grande joie de me voir. Il y a un peu loin sans doute d'Orléans à la ville de Valence; mais, dans un pays si différent de l'Europe, tous les Européens deviennent, pour ainsi dire, des frères. Le bon charpentier me rendit les petits services qui dépendaient de lui; et, lorsque je quittai l'aldea, il m'indiqua le chemin de la ville du Cap Frio avec beaucoup de complaisance.

Il est temps de dire, je crois, de quelle manière je voyageais depuis que j'avais quitté Rio de Janeiro. Je partais le matin sur les 8 ou 9 heures. Toutes les fois que, dans le chemin, j'apercevais une plante qui m'était inconnue, je descendais de cheval; je recueillis quelques échantillons, je les mettais sous presse; et je regagnais en trottant ma caravane qui marchait au petit pas. Après avoir fait de deux à quatre lieues,

je m'arrêtais ; on déchargeait mes malles , et j'en tirais tout ce qui m'était nécessaire pour faire l'analyse des espèces que j'avais récoltées. Pendant que je me livrais à ce travail, l'Indien Firmiano allait chercher du bois , allumait du feu , faisait bouillir l'eau nécessaire pour le thé , et ensuite pour les haricots. Au lieu de farine de maïs , je mangeais de la farine de manioc ; d'ailleurs ma nourriture était à peu près la même que dans les Mines <sup>1</sup>. Si, après avoir pris le thé, il me restait encore assez de temps, je faisais une petite herborisation, puis, pendant que mon domestique Prégent préparait les oiseaux qu'il avait tués, je commençais à changer les plantes de papier ; on servait les éternels haricots, et j'écrivais mon journal. Quelquefois mon travail se prolongeait fort avant dans la nuit ; cependant je me levais avec le soleil , j'achevais ce qui n'avait pu être terminé la veille, et, avant de partir, j'aidais Prégent à changer les plantes.

Le caractère de ce pauvre garçon s'altérait de plus en plus ; j'avais singulièrement à souffrir de ses bizarreries, et j'achetais bien chèrement les oiseaux qu'il me procurait, et qui, dispersés depuis mon retour, auront été probablement bien peu utiles. Quant à Firmiano, il continuait à être ce qu'on appelle un bon enfant, mais sa paresse et sa lenteur étaient extrêmes. Comme mon nouveau muletier, Manoel da Costa, joignait à un caractère doux, beaucoup d'activité, l'Indien se reposait sur lui de tout le travail ;

<sup>1</sup> Voy. ma *première Relation* , vol. I, p. 129 et 261.

il restait toujours fort loin de la caravane, ne tuait aucun oiseau, et ne faisait pas même, sans aide, sa facile cuisine. Accoutumé à vivre à l'ombre des forêts primitives, il souffrait beaucoup de l'extrême chaleur du pays découvert et sablonneux que nous parcourions alors, et il attrapait des coups de soleil sur les jambes et les bras. Quant au muletier, j'en étais fort content, il montrait de la bonne humeur et de l'intelligence, il aimait le travail, et souvent il aidait mes autres domestiques.

---

---

## CHAPITRE II.

### LA VILLE DU CABO FRIO ET LE PROMONTOIRE DU MÊME NOM.

---

Pays situé entre S. Pedro dos Indios et la ville de *Cabo Frio*. — Vue dont on jouit en arrivant auprès de cette ville. — Embarras que l'auteur éprouve pour y trouver un gîte. — Vue que l'on découvre du haut de la montagne appelée *Morro de Nossa Senhora da Guia*. — Histoire du district du Cap Frio. — Distinction qu'il faut faire entre le *Cap* et la ville du *Cabo Frio*. — Administration de cette ville. Étendue et population de la paroisse dont elle fait partie. Description de la ville. Ses places; ses rues; ses églises; le couvent des Franciscains. — Le goulet de l'*Ararnama*. — Végétation de la langue de terre qui sépare ce lac de l'Océan. — Eau que l'on boit à la ville du Cabo Frio. Insalubrité de cette ville: on n'y trouve ni médecins ni apothicaires. Vents qui y règnent. Occupations de ses habitans; leur pauvreté; leur caractère; le peu de goût qu'ils ont pour l'instruction et les arts mécaniques. — Commerce. Culture. — Excursion au Cap Frio proprement dit. *Praia do Pontal*, *Praia*. Description des terres et îles qui forment l'ensemble du Cap. Hameau de la *Praia do Anjo*; occupations de ses habitans; séchoirs sur lesquels ils exposent le poisson; toilette des femmes du hameau. *La Pointe de l'Est*.

---

Après être parti de l'aldea de S. Pedro, je traversai des taillis (*capoeiras*) et plus rarement des terrains en culture. Le pays est montueux et boisé; de temps en temps, l'on aperçoit, dans la campagne, des chaumières éparses, et, approchant de la ville du Cap Frio, on voit quelques maisons plus importantes. Je n'étais

éloigné du lac d'Araruáma ; mais , à peu de distance de la ville , je me retrouvai sur le rivage . Dans cet endroit , la largeur du lac n'est plus aussi considérable ; mais , si la vue dont on jouit n'a pas la même pompe et la même étendue que celle qu'on admire à S. Pedro ou à Guába Grande , elle est plus agréable et plus riante . On découvre les deux rives du lac qui présentent un terrain inégal et orné de la plus belle verdure ; quelques petites îles s'élèvent à la surface de l'eau , et une prodigieuse quantité d'oiseaux aquatiques tantôt s'y réunissent par troupes , et tantôt , après avoir plané dans l'air , fondent sur leur proie avec rapidité <sup>1</sup> . Plus près de la ville du Cap Frio , la vue s'embellit encore . Le lac semble borné par une montagne couverte d'un gazon ras , et le vert tendre de cette herbe contraste avec les teintes plus foncées des arbres et des arbrisseaux d'alentour . La montagne qui se trouve placée , comme on le verra , dans l'enclos du couvent des Franciscains , et qui porte le nom de *Morro de Nossa Senhora da Guia* <sup>2</sup> , est couronnée par un petit oratoire ; celui-ci , lors de mon voyage , venait d'être blanchi , et produisait , dans le voisinage , l'effet le plus agréable .

<sup>1</sup> Un des ornithologistes les plus habiles de notre temps , M. le prince de Nieuwied , a indiqué les oiseaux qui vivent sur les bords du lac d'Araruáma .

<sup>2</sup> On trouve dans Cazal et dans une compilation très récente , *Nossa Senhora da Cuia* ; mais ce nom est inexact . Le mot *cuia* désigne ces vases que l'on fait en coupant par la moitié des gourdes ou le fruit du *Crecentia ujete* , Lin .

Si le lac paraît finir au pied de la hauteur dont je viens de parler, c'est qu'à cet endroit, il forme un coude. Plus loin, il n'offre plus qu'un large canal, et, sur le bord oriental de ce dernier, bord qui continue le rivage jusqu'alors méridional de l'Araruáma, est située la ville du Cap Frio. Sur le bord opposé, celui où je me trouvais, s'élèvent des montagnes, et l'on ne voit d'autre maison que la *venda* à laquelle on s'arrête, pour passer l'eau et se rendre à la ville. Au lieu même où se dessine le coude dont j'ai parlé, est bâti le couvent des Franciscains; vis-à-vis, vers le nord-est, le lac forme un autre coude pour aller se réunir à la mer; et, de ce côté, il semble borné par une place verdoyante. L'espace compris entre les deux coudes porte le nom de *Rio d'Itajurú*<sup>1</sup>, et représente une immense pièce d'eau fermée de tous côtés.

On traverse ce canal dans des pirogues très étroites, et l'on paie à cet effet 20 reis par personne. Les chevaux et les mulets passent à la nage; mais les hommes qui sont dans la pirogue tiennent ces animaux à la bride, et l'on paie pour ceux-ci également 20 reis.

On m'avait dit que je pourrais obtenir un gîte dans le couvent des Franciscains. Ayant donc passé le Rio d'Itajurú, je laissai mes gens sur le rivage, et j'allai demander au gardien la permission de rester une cou-

<sup>1</sup> J'ai déjà fait voir ailleurs que, dans la *lingoa geral*, *Itajurú* signifiait bouche de pierre. Peut-être dit-on aussi *Tajurú*, sans doute par corruption. Quant au mot *rio*, il n'est pas très rare qu'au Brésil on l'applique à d'autres eaux qu'à des fleuves ou des rivières.

ple de jours dans un coin de son couvent, ainsi que celle de laisser paître mes mulets sur sa montagne. Ma demande fut rejetée très durement ; j'insistai, j'offris de l'argent ; tout fut inutile ; on ne cessa de m'objecter des ordres supérieurs. Accoutumé à être l'objet d'une hospitalité touchante, même chez les hommes les plus pauvres, je finis, je l'avoue, par perdre patience ; j'accablai le vieux moine de reproches, et je retournai sur le rivage, sans savoir ce que j'allais devenir. La curiosité avait attiré autour de mes effets un grand nombre d'enfans ; je m'adressai à eux pour savoir si je ne pourrais pas trouver quelque maison à louer ; ils m'en indiquèrent une ; je m'y installai moyennant la somme très modique de 320 reis ( 2 f. ) pour quatre jours, et, ne sachant que faire de mes mulets, je les renvoyai chez les moines, avec lesquels mon muletier Manoel da Costa eut le talent de me réconcilier.

Le lendemain, je me rendis au couvent des Franciscains, et je montai sur cette montagne qui se trouve comprise dans leur enclos, et dont j'ai déjà dit quelque chose. Là, s'offrit à mes regards le panorama le plus beau peut-être que j'aie jamais admiré dans le cours de mes voyages. Je vais tâcher de l'esquisser ; mais ce sera uniquement pour donner une idée juste de la position respective des lieux : on essayerait en vain de peindre par des mots tant de magnificence. En face de la chapelle qui a été bâtie au sommet de la montagne, je découvrais la haute mer, au-delà de cette presqu'île ( *restinga* ) qui la sépare du lac d'A-

raruáma. Une anse se dessine entre la pointe de *Costão* (côte élevée), située vers l'est de la ville, et le cap dont les montagnes s'avancent au loin dans l'océan. La langue de terre qui borne le lac, étroite et très aplatie, est parsemée, comme celle de Saquaréma, d'arbrisseaux entre lesquels des intervalles d'un sable blanc ressemblent de loin à de petites lagunes. Derrière la chapelle, la vue s'égare sur l'Araruáma, dont les sinuosités sans nombre ne sauraient se décrire, et dont les bords, revêtus de grands bois, de taillis, de pâturages, étalent la plus belle verdure. Avant de dessiner le coude d'où résulte le canal appelé Itajurú, le lac se rétrécit en un bassin d'une figure oblongue. A l'entrée du Rio d'Itajurú, il se rétrécit bien davantage encore ; puis s'étant courbé, il s'élargit de nouveau, et forme le canal qui offre un carré long et irrégulier. Sur la rive orientale de l'Itajurú, et vers l'extrémité de la langue de terre de l'Araruáma, s'élève la petite ville du Cabo Frio, qui représente à peu près une navette, et qui n'est dominée par aucun édifice remarquable. Bientôt le Rio d'Itajurú, décrivant un angle d'environ soixante degrés, se courbe pour communiquer avec la mer. Au-delà de ce nouveau coude, le lac redevient très étroit, et c'est alors que, changeant encore de nom, il prend celui de *Camboa*<sup>1</sup>. Au bord de ce dernier canal,

<sup>1</sup> Je trouve aussi *Cambúi* dans mes notes. Suivant un auteur cité par Pizarro, *Camboa* signifie dans la langue des Indiens un lac où le poisson entre avec les eaux de la mer et reste à sec par la marée descendante.

est bâtie, du côté du sud, une espèce de hameau appelé *Passagem*, qui, quoique éloigné environ d'un demi-quart de lieue de la ville du Cabo Frio, est considérée pourtant comme en faisant partie. Vis-à-vis de *Passagem*, sur la rive septentrionale du Camboa, sont de petites montagnes qui s'avancent dans l'Océan pour former la pointe de Costão, dont j'ai déjà parlé; et enfin, au-delà des terres qui bornent le Rio d'Itajurú, la mer s'aperçoit encore dans le lointain. Telle est la vue que l'on découvre sur la montagne de l'enclos des Franciscains. La petite chapelle qui a été bâtie sur son sommet, doit être de tous côtés aperçue de très loin, et c'est une idée heureuse de l'avoir consacrée à la Vierge, guide des voyageurs (*Nossa Senhora da Guia*).

L'intérieur du district du Cap Frio a été jusqu'à ce jour, mal connu des géographes<sup>1</sup>; cependant, peu d'années après la découverte du Brésil, ce point était déjà célèbre parmi les armateurs français qui y faisaient, avec les indigènes, un commerce d'échange<sup>2</sup>. VILLEGAGNON y aborda, et fut reçu avec amitié par les *Tupinambas* et par d'autres sauvages. Ce fut encore du Cap Frio que partirent les Français en 1568,

<sup>1</sup> On a même été jusqu'à confondre la ville du Cabo Frio avec le Cap lui-même. De précieux documens sont dus à l'exact et laborieux Pizarro; mais son livre n'est point connu en Europe et les recherches y sont très difficiles. Quant aux sinuosités de la côte, elles ont été tracées par le savant amiral Rouassin; c'est dire assez que, sous ce rapport, les géographes ne doivent plus rien avoir à désirer.

<sup>2</sup> Alph. Beauchamp, *Hist. Brés.*, I, 304. 305.

lorsque, sollicités par leurs alliés, les *Tamoyos*, ils firent des efforts, pour la dernière fois, afin de s'emparer du territoire de Rio de Janeiro. Repoussés par SALVADOR CORREIA, gouverneur de cette ville, ces Français se replièrent vers le Cap. Un nouveau navire de leur nation y était arrivé avec des canons et un excellent équipage. Le capitaine se défendit sur le pont, couvert de son armure, une épée dans chaque main; mais il finit par succomber; le vaisseau se rendit, et les canons dont il était chargé furent placés par les Portugais à l'entrée du goulet de l'Ara-ruama<sup>1</sup>. Malgré ces précautions, les Français ne cessèrent point de trafiquer avec les *Tamoyos*; mais, en 1572, ANTONIO SALÉMA, gouverneur de Rio de Janeiro, se porta au Cap Frio avec 400 Portugais et 700 Indiens; il força les Français à rendre les armes; il fit un grand carnage des *Tamoyos*, et les restes de cette tribu indienne se retirèrent dans les montagnes. La victoire nouvelle qu'avaient remportée les Portugais ne découragea cependant point encore les négocians de notre nation; ils continuèrent à venir au Cap Frio, où ils achetaient du bois de Brésil aux Indiens indigènes<sup>2</sup>, et les Hollandais suivirent leur exemple. Ceux-ci bâtirent même un petit fort au nord de la passe, et les premiers construisirent une maison en pierre du côté du midi. Instruit des insultes que ces deux nations faisaient aux navires portugais, le

<sup>1</sup> Southey, *Hist. of Braz.*, I, 304, 305.

<sup>2</sup> Southey, l. c. 312.— Piz., *Mém. hist.*, II, 52.

roi PHILIPPE II ordonna à GASPAR DE SOUZA, gouverneur du Brésil, d'établir au Cap Frio une colonie portugaise, et de fortifier ce point autant qu'il lui serait possible. CONSTANTINO DE MENELAO, alors *capitão mór* de Rio de Janeiro, se rendit sur les lieux avec quelques Portugais, et décida des Indiens de Sepitiba et de la province d'Espirito Santo à se réunir à lui. Les Hollandais, qui étaient alors au Cap avec cinq navires chargés de bois de Brésil, furent chassés du pays; Menelao détruisit leur fort ainsi que la maison des Français, et, sans s'inquiéter du tort qui, par la suite résulterait pour le pays de l'encombrement du goulet de l'Araruáma, il y fit jeter les matériaux des édifices démolis<sup>1</sup>. Le territoire du Cap Frio devint alors une petite province<sup>2</sup>, et, en 1615, on y fonda une ville à laquelle on donna le titre pompeux de *cidade*, titre si peu mérité, qu'en 1648, la prétendue ville ne se composait encore que de quelques douzaines de Portugais, d'un aldea d'Indiens et d'un fort sans soldats<sup>3</sup>. ESTAVAO GOMES, qui avait fait beaucoup de sacrifices pour repousser les corsaires étrangers, fut nommé gouverneur de la province avec le titre de *capitão mór*. Pendant plus d'un siècle, le Cap Frio continua à avoir des gouverneurs particuliers; mais cette place fut enfin supprimée par un décret du 30 octobre 1730<sup>4</sup>.

<sup>1</sup> Piz., *Mém. hist.*, II, 132.—Freye. *Voyage Ur. hist.*, I, 50.

<sup>2</sup> Piz. *Mém. hist.*, II, p. 138-142.

<sup>3</sup> South. *Hist. of Braz.*, II, 668.

<sup>4</sup> Piz. *Mém. hist.*, II, p. 138-142.

Le promontoire appelé Cap Frio doit son nom aux vents qui y règnent sans cesse, et qui, pendant les mois de juin et de juillet, sont très froids pour la zone torride. Quoique la ville soit éloignée du Cap de deux lieues et demie à trois lieues, il lui a cependant communiqué son nom. Dans les actes publics, on donne encore à la ville du Cap Frio le titre de *cidade* qu'elle a reçu, comme je l'ai dit, lors de sa fondation, et qu'on n'accorde ordinairement qu'aux chefs-lieux des diocèses. Mais, lorsque les habitants du pays parlent de la cité (*cidade*), ils ne prétendent jamais désigner par ce nom que Rio de Janeiro; quant à la cité du Cap Frio, ils l'appellent toujours *Cabo Frio*, mots auxquels ils ne joignent aucune sorte de qualification, et ils donnent simplement le nom de *Cabo*, le Cap, au Cap Frio lui-même<sup>1</sup>.

La cité du Cap Frio est tout à la fois le chef-lieu d'un district de milice ou garde nationale, d'une justice et d'une paroisse.

Vers le milieu du dix-septième siècle, on créa au Cabo Frio un sénat municipal (*camara*). On avait d'abord étendu la juridiction de ce sénat jusqu'à la province d'Espirito Santo; mais la création de plusieurs villes nouvelles, mit peu à peu des bornes plus étroites à cet immense ressort, et il ne s'étend pas aujourd'hui au delà d'un petit nombre de lieues<sup>2</sup>.

<sup>1</sup> On voit, d'après ceci, que, dans tous les cas, il n'est pas exact de donner à la cité du Cap Frio le nom de *Villa-do-CaboFrio*, que lui attribue un voyageur moderne.

<sup>2</sup> Piz. *Mém. hist.*, II, 142.

La cité du Cabo Frio dépend de la *comarca* de la capitale. Avant l'arrivée du roi Jean VI au Brésil, il n'y avait au Cabo Frio d'autres magistrats de première instance que des juges ordinaires (*juizes ordinarios*); mais plus récemment on les a remplacés par un *juiz de fóra*, et c'est celui-ci qui perçoit actuellement la dîme des maisons que l'*ouvidor* de Rio de Janeiro venait auparavant recevoir chaque année <sup>1</sup>.

La paroisse de Cabo Frio, après avoir eu autrefois vingt lieues de longueur, est réduite aujourd'hui à trois ou quatre lieues, et renferme environ deux mille âmes, y compris les gens de couleur <sup>2</sup>. La ville seule embrasse un peu plus de la moitié de cette population, et se compose d'environ deux cents feux.

<sup>1</sup> J'ai expliqué dans ma *première Relation* (vol. I, p. 359 et suiv.) ce que sont les *ouvidores*, les *camaras*, les *juizes de fóra* et les *juizes ordinarios*.

<sup>2</sup> Pizarro dit qu'autrefois, c'est-à-dire sans doute lorsqu'elle avait 20 lieues de longueur, la paroisse de Cabo Frio comprenait 11,600 âmes; mais qu'aujourd'hui elle ne contient probablement pas plus de 7,000 adultes. Cette population, indiquée d'une manière fort vague, serait immense, si je ne me trompe, pour les limites aujourd'hui fort resserrées de la paroisse; il est très vraisemblable que l'auteur des *Memorias* ne tient pas compte, dans son calcul, de tous les morcellemens qui ont eu lieu depuis quelques années, et peut-être même fait-il entrer dans le nombre qu'il indique, la population de S. Pedro dos Indios et celle de S. João da Barra. C'est au curé même du Cabo Frio que je dois les renseignemens statistiques que je donne ici, et par conséquent je ne puis m'empêcher de croire qu'ils méritent quelque confiance.

Sur les deux mille individus dont je viens de parler, il en est à peu près mille qui sont esclaves ; mais la majeure partie de ces derniers se trouve disséminée sur les propriétés rurales du voisinage. La plupart des habitans du Cabo Frio sont des blancs, et l'on voit, parmi eux, très peu de nègres et encore moins de mulâtres.

J'ai déjà tracé la topographie de tout le pays voisin du Cabo Frio ; j'ai dit que cette ville était située sur le bord oriental d'un grand canal presque carré appelé Rio d'Itajurú qui n'est que le prolongement du lac d'Araruáma ; enfin j'ai ajouté qu'elle terminait la langue de terre ou *restinga* qui sépare le lac de la mer et qu'elle présentait la forme d'une navette. Cette ville ne mérite pas mieux aujourd'hui qu'en 1648, le titre pompeux dont on l'a décorée. A l'exception de cinq à six maisons qui sont à un étage, toutes les autres n'ont que le rez-de-chaussée ; elles sont couvertes en tuiles, mais petites, basses, percées de fenêtres étroites ; et les larges morceaux de crépi qui se sont détachés de la plupart d'entre elles, laissent voir la terre rouge dont on s'est servi pour les construire, ainsi que les petits brins de bois transversaux, à peine gros comme le doigt et souvent rompus, qui composent leur carcasse. L'intérieur de ces demeures chétives correspond au dehors et n'annonce que la pauvreté.

A l'entrée de la ville, du côté du couvent, est une petite place qui forme un triangle dont la pointe regarde le monastère, et à la base duquel commencent trois rues arquées à peu près parallèles au Rio d'Ita-

jurú. Ces trois rues, traversées par quelques autres fort étroites, vont aboutir à une seconde place, triangulaire comme la première, mais beaucoup plus grande, sur laquelle est située l'église paroissiale, et qui se termine par une seule rue assez large. Il est facile de concevoir que, de toute cette disposition, il doit nécessairement résulter une forme qui, comme je l'ai dit, se rapproche de celle d'une navette. Outre les rues dont je viens de parler, il en est encore une mieux bâtie que toutes les autres, celle dite *da Praia* (de la plage) qui est formée d'un seul rang de maisons situées sur le bord du lac. Rien n'est plus joli que la vue dont jouissent ces maisons. Devant elles s'étend le canal d'Itajurú où naviguent presque toujours quelques bateaux; au-delà du lac sont les montagnes qui le bordent et la *venda* près de laquelle on s'embarque pour passer à la ville; enfin d'un côté on voit le couvent des franciscains et le morne de Nossa Senhora da Guia, qui, ainsi qu'on l'a vu, semble borner le canal, tandis que de l'autre côté, il paraît avoir pour limite un terrain inégal orné d'une belle verdure. Les places et les rues du Cabo Frio ne sont point pavées, et comme, pour ainsi dire, aucun mouvement ne règne dans cette ville, il naît partout un gazon très fin et d'un effet assez joli.

A l'extrémité de cette large rue qui termine la plus grande des deux places triangulaires du Cabo Frio, est un espace de quelques portées de fusil en friche et sans maisons où croît en très grande abondance une salicorne que j'avais déjà recueillie près de Rio

de Janeiro <sup>1</sup>. Au-delà de cet espace, se trouve le hameau de Passagem, que l'on regarde comme faisant partie de la ville, et qui est bâti sur le bord du canal de Camboa, nom que prend, comme on l'a vu, le Rio d'Itajurú lorsqu'après avoir fait un coude, il se dirige vers la mer.

Outre l'église du couvent, il y en a encore trois dans la cité du Cabo Frio; l'église paroissiale dédiée à Notre-Dame de l'Assomption (*Nossa Senhora da Assumpção*), et autrefois à S.<sup>te</sup> Hélène; *S. Benedicto*, qui dépend de Passagem, et enfin *S. Bento* (S. Benoît). Ces deux dernières ne sont que de petites chapelles qui, à l'extérieur, m'ont paru en assez mauvais état. L'église paroissiale est plus grande; mais elle est irrégulière, peu ornée, sans plafond, et s'accorde assez bien avec la pauvreté des maisons qui l'entourent.

Le couvent des franciscains, bâti en 1686 <sup>2</sup>, me parut très bien entretenu, et, lors de mon voyage, il avait été récemment reblanchi. Ce monastère n'est pas fort grand; mais il l'est beaucoup trop encore pour le nombre de ceux qui l'habitent; car il avait été fondé pour seize religieux <sup>3</sup>, et aujourd'hui il n'en renferme que trois. A l'un des côtés de l'église, est un petit cloître carré, extrêmement propre et entouré de bâtimens, mais qui n'est pas encore achevé.

<sup>1</sup> Voy. la note U à la fin du volume.

<sup>2</sup> Piz. *Mém. hist.*, vol. II, p. 137.

<sup>3</sup> L. c.

Du hameau de Passagem au goulet de l'Araruá-ma (*barra*), il peut y avoir un demi-quart de lieue de France. Dans cet espace, le canal de Camboa ressemble à une rivière ; à son extrémité, il décrit une courbe, et enfin il s'unit à l'Océan par une étroite ouverture qui, ayant été, comme on l'a vu, encombrée par les ordres du gouverneur Menelao, n'a pas aujourd'hui plus de 8 à 9 palmes ( 1,76 à 1,98 mètres, Freycinet ) de profondeur, et où il ne peut passer que de petites *lanchas* <sup>1</sup>. Le goulet présente un point de vue fort agréable ; il est partagé inégalement par un îlot pour ainsi dire coupé dans son milieu, et, à l'endroit de l'interruption, l'on ne voit que des rochers noirs presque à fleur d'eau. Au-delà de ceux-ci, l'îlot s'élève brusquement pour former un monticule arrondi, où a été construite la chétive maisonnette à laquelle on donne orgueilleusement le nom de forteresse <sup>2</sup>. Devant ce petit bâtiment, sur le penchant du monticule, s'étend une pelouse d'un beau vert, et, sur le côté, sont des bouquets d'arbrisseaux à tête presque sphérique, au milieu desquels s'élève des *Cactus*. Dans le lointain, l'on découvre le Cabo Frio et la haute mer. Le prétendu fort est gardé par six soldats de la milice ou garde nationale

<sup>1</sup> Pizarro dit ( *Mém. hist.*, II, 178 ) que les *sumacas*, embarcations un peu plus grandes, entrent aussi dans le goulet du Cabo Frio, mais qu'elles sont obligées d'attendre le retour de la marée pour pouvoir éviter les écueils.

<sup>2</sup> Suivant Cazal et Pizarro, ce petit fort porte le nom de *Forte de S. Matheus*.

que l'on renouvelle tous les quinze jours, et qui sont commandés par un simple caporal. Celui-ci est obligé de donner avis au colonel du district de l'entrée et de la sortie des embarcations qui passent par le goulet <sup>1</sup>.

A l'exception de la Serra da Caraça et du voisinage de Penha dans la province des Mines, je ne crois pas que j'eusse trouvé, depuis le commencement de mon voyage, un point plus intéressant pour la botanique que cette presqu'île ou *restinga* qui sépare l'Océan de l'Araruáma. Pendant le temps que je passai au Cabo Frio, j'herborisai tous les jours sur cette presqu'île, et, tous les jours, j'y trouvai un grand nombre de plantes curieuses. Partout le terrain, plat et égal, n'offre qu'un sable presque pur. Des arbrisseaux de quatre à six pieds, rameux dès la base, y croissent çà et là; ils se présentent en général sous la forme de buissons isolés; mais les nombreuses espèces auxquelles ils appartiennent ont chacune un port et un feuillage qui leur sont propres; de petites lianes grimpent entre leurs branches; un *Loranthus* <sup>2</sup>.

<sup>1</sup> Tout ce que j'ai écrit jusqu'ici sur la topographie des terres du Cap Frio prouve qu'on en a donné une idée bien peu exacte, quand on a dit que le Cap Frio était un promontoire rocailleux devant lequel se trouvaient quelques flots de même nature; que, sur un de ces flots voisin de la côte, s'élevait une petite forteresse qui défendait un port; qu'une lagune se prolongeait en demi-cercle dans l'intérieur des terres, et que sur ses bords était située la ville de Cabo Frio.

<sup>2</sup> *Loranthus rotundifolius* Aug. S. Hil. (*Introd. à l'Hist. des plantes les plus remarquables*, p. XXI). L'illustre de Candolle en rappelant cette espèce dans son utile *Prodromus*

s'épanche en quelque sorte sur les *Eugenia* ; et des *Cactus* à rameaux nus et dressés contrastent avec les masses de feuillage qui les entourent. On dirait un jardin anglais dans lequel l'art aurait disposé les arbustes qui se marient le mieux, ou qui produisent les oppositions les plus heureuses<sup>1</sup>. Là domine la famille des Myrtées non moins abondante en espèces qu'en individus, et, parmi les plantes de ce groupe, je puis citer les *pitangueiras* (*Eugenia Micheli* Lam.) qui montrent tout à la fois, entre leurs feuilles luisantes, les fleurs blanches et les jolis fruits rouges

(IV, 292), l'indique comme croissant autour de Rio de Janeiro. Il aura sans doute été conduit à cette assertion par l'introduction très succincte qu'il veut bien citer ; mais la langue de terre où j'ai trouvé le *Loranthus rotundifolius* est éloignée de 30 lieues par terre et 18 par mer de la capitale du Brésil, et je n'ai observé autour de cette capitale, aucun genre de végétation qui ressemblât à celle des *restingas*. — En général je crois que les naturalistes feraient bien d'attacher quelque importance à l'exactitude des localités qu'ils indiquent. Que doit dire un Brésilien, par exemple, lorsque, dans un ouvrage d'histoire naturelle très estimable et encore fort récent, il trouve la province de la Mina et celle du Cantagallo. En consultant quelques livres de géographie un peu modernes, on aurait vu qu'il existe au Brésil une province de Minas ou Minas Geraes, c'est-à-dire des Mines générales ou des Mines, mais qu'il ne s'y trouve aucune province de la Mina ; on aurait vu encore que Cantagallo n'est qu'une fort petite ville de la province de Rio de Janeiro et aussi peu une province particulière que Longjumeau ou S. Denis.

<sup>1</sup> Voyez mon introduction à l'*Histoire des plantes les plus remarquables du Brésil et du Paraguay*.

dont ils sont chargés <sup>1</sup>. Au milieu de tous ces arbrisseaux, on aperçoit à peine, sur le sable blanchâtre, quelques herbes éparses. L'*Ionidium ipecacuanha* est une des plus communes <sup>2</sup>.

On est privé sur la partie du littoral que j'avais parcourue jusqu'alors, d'un avantage dont on jouit dans les Mines, celui de boire de l'eau excellente. A peu près depuis Rio de Janeiro, l'eau cesse d'être bonne, et, à Guába Grande ainsi qu'à S. Pedro, elle devient trouble, épaisse, blanchâtre, vraiment détestable. Celle que l'on boit à la ville du Cabo Frio présente une particularité assez singulière. Parfaitement limpide et sans aucun goût, elle offre en même temps une couleur de rouille assez intense, et, quoique plusieurs fontaines la fournissent, elle est partout de la même nature. Cependant, lorsque je descendais la montagne de Nossa Senhora da Guia, j'allai voir une source qui diffère peu des autres. Ses eaux ont aussi une couleur de rouille ou d'ambre; mais je leur trouvai un goût ferrugineux très prononcé; néanmoins l'on m'assura

<sup>1</sup> Je ne puis m'empêcher de signaler encore, parmi les plantes intéressantes du Cabo Frio, deux Ericacées, l'une à fleurs rouges ( *Gaylussacia pseudo-vaccinium* ), l'autre à fleurs verdâtres ( *Andromeda revoluta* ) et un *Cuphea* ( *C. flava* ) remarquable par ses corrolles jaunes ( Voy. à la fin du volume les notes V, X, Y ).

<sup>2</sup> On a dit, dans le pays, à M. Luccock, que les bestiaux ne craignent point de brouter la plante dont il s'agit ici; ( *Notes on Braz.*, 315 ), et si je ne me trompe, cette assertion est prouvée par mes échantillons.

qu'elles perdaient bientôt cette saveur, lorsque l'on avait soin de les laisser reposer.

C'est à la mauvaise qualité des eaux que l'on attribue, dit l'auteur des *Memorias historicas* (II, 153), les fièvres qui, chaque année, exercent leurs ravages sur le territoire du Cap Frio. Ces maladies périodiques exigeraient les soins de quelques hommes de l'art, et malheureusement il n'existe, dans le pays, ni médecins, ni chirurgiens, ni apothicaires <sup>1</sup>. Les malades s'adressent à des femmes qui ont, il est vrai, quelques légères idées des propriétés des plantes, mais qui d'ailleurs sont d'une ignorance profonde. Beaucoup de gens se mêlent aussi de saigner, et ils n'ont pas même l'adresse nécessaire pour le faire avec sûreté <sup>2</sup>.

Au reste, si le Cabo Frio n'est pas un pays très sain, il est à croire qu'il le serait bien moins encore sans les vents qui, comme je l'ai dit, y règnent sans cesse <sup>3</sup>. J'en essuyai de très violens pendant mon sé-

<sup>1</sup> A la vérité M. le prince de Neuwied fait mention (*Reis.* I, 88) d'un apothicaire du Cabo Frio dont il eut, dit-il, à se plaindre. Mais ce savant ne fit, à ce qu'il paraît, qu'entrevoir cette partie de la côte, et il est assez vraisemblable que l'homme dont il parle était un de ces marchands, comme il s'en trouve dans les Mines, qui, avec quelques remèdes, vendent beaucoup d'autres choses; Pizarro, écrivain très exact, dit expressément qu'il n'y eut jamais dans la cité du Cabo Frio de *pharmacien établi avec boutique ouverte*.

<sup>2</sup> Piz. *Mém. hist.*, II, 152.

<sup>3</sup> « Les habitans du Cabo Frio prétendent, dit M. de Neuwied (*Reis.* I, 84 ou *Voyage Brés. trad. Eyr.*, I,

jour dans ce pays, et l'on m'assura que l'air n'y était jamais tranquille. Les vents qui s'y font sentir le plus ordinairement sont celui du nord-est pendant la saison chaude, et celui du nord-ouest durant la saison froide. Le temps des chaleurs commence au mois d'août; il dure jusqu'en mars ou avril, et les froids viennent ensuite.

Autour de la cité du Cabo Frio, le sol n'offre guère qu'un sable pur, et ne saurait être cultivé. Tous les habitants de cette ville sont donc des ouvriers et des pêcheurs. Parmi ces derniers, il y en a quelques-uns qui ont neuf à dix nègres, et qui possèdent une de ces petites embarcations appelées *lanchas*, dont la valeur s'élève, lorsqu'elles sont neuves, à 700,000 reis (3,750 f.). Ces hommes, dont il m'est difficile d'évaluer le capital au-delà de 25 à 30 mille francs, sont néanmoins les plus riches de la ville. On peut dire qu'en général il règne, au Cabo Frio, une très grande pauvreté; l'on n'y compte pas plus de trois ou quatre boutiques de mercerie, et les *vendas* sont non-seulement peu nombreuses, mais encore mal fournies. Comme les esclaves sont rares, les blancs, qui forment presque toute la population, se livrent sans rougir à des occupations qu'un Mineiro regarderait comme déshonorantes : des blancs vont chercher de l'eau et du bois, portent des fardeaux, marchent les pieds nus, et enfin, j'en ai connu un qui servait de commis à un mulâtre.

« 134 ) que les brises de mer nettoient et purifient l'atmosphère. »

On a vu plus haut qu'en 1618 il n'y avait encore, a la cité du Cap Frio, que quelques douzaines de blancs et un village d'Indiens ; alors des mélanges ont sans doute, dans ce pays, altéré notre race, et ce ne sont pas les renforts qu'elle a reçus depuis qui pouvaient la rendre à sa véritable dignité. Les hommes qui, vers le commencement du dix-septième siècle, s'enfoncèrent dans l'intérieur du Brésil étaient des aventuriers, sans doute ; mais quelques-uns d'entre eux n'étaient point sans éducation, et tous possédaient une grande force d'ame et de la persévérance. Ceux au contraire qui ont peuplé des côtes aussi stériles que le territoire du Cabo Frio, ne pouvaient être que des déserteurs ou des criminels que leur patrie rejetait de son sein, et qui n'avaient pas assez de courage pour aller au-delà du premier asile qui se présentait à eux. Ces hommes auront encore été énervés par la chaleur du climat, par un air marécageux ; et une partie de leurs défauts a dû nécessairement passer à leur postérité. Je retrouvai, dans les habitans du Cabo Frio, cette froideur, cette tristesse, cette indolence, cette stupidité que j'avais observées depuis Rio de Janeiro chez tous les colons du littoral. Les hommes mêmes qui sont au-dessus des autres par leur éducation, ne montrent pas beaucoup plus de politesse que le reste de leurs compatriotes. Dans la province de Minas Geraes ; les principaux habitans des villes vont voir l'étranger aussitôt qu'il arrive ; je me présentai chez deux des personnages les plus notables du Cabo Frio, et ils ne daignèrent pas même me rendre ma visite. Chaque

jour j'étais obsédé par une foule d'enfans et de jeunes gens, qui entraient dans ma chambre ou se pressaient devant ma fenêtre; mais ce n'était point en faisant du bruit qu'ils se rendaient importuns, car ils passaient des heures entières sans proférer une parole, stupidement occupés à me regarder écrire.

Il y a au Cabo Frio un maître d'école et un professeur de langue latine <sup>1</sup>, qui doivent être payés par l'administration. Mais l'extrême apathie des habitans de cette contrée les éloigne de l'étude; personne ne s'applique au latin, si ce n'est ceux qui veulent se consacrer à l'état ecclésiastique, et, lors de mon voyage, le professeur n'avait que deux élèves. Il est vrai de dire aussi que, depuis sept années, ce maître, oublié par le gouvernement, ne touchait rien du salaire qui lui était attribué, et, forcé pour vivre de faire un petit commerce, il avait intérêt à ne point attirer un grand nombre de disciples.

La passion que les habitans du pays ont pour la pêche leur inspire non-seulement du dégoût pour l'étude, mais encore de l'éloignement pour les arts mécaniques <sup>2</sup>. Cependant on se livre, près de Passagem, sur les bords du canal de Camboa, à une industrie qui n'est pas sans importance : on y construit un assez grand nombre de ces petites embarcations qu'on appelle *lanchas*, et, lors de mon voyage, il y en avait

<sup>1</sup> Un compilateur moderne, qui a mal compris Cazal, a dit qu'il y avait au Cabo Frio plusieurs maîtres de latin. C'est tout-à-fait une erreur.

<sup>2</sup> Piz. *Mém. hist.*, II, 145.

trois sur le chantier. Les bois qu'emploient les constructeurs viennent par le lac de l'intérieur des terres; *le sucupira*<sup>1</sup>, *l'oleo preto* et *l'oleo vermelho* sont ceux auxquels généralement on donne la préférence.

Ce n'est pas seulement à la pêche du poisson que se livrent les habitans du Cabo Frio; leur pays est encore renommé pour celle des crevettes (*camarões*), abondantes surtout dans le canal appelé Rio d'Itajurú. On a, pour prendre ces crustacées, des filets très longs qui ont la forme d'une chausse, et que l'on attache entre deux grands bâtons liés ensemble par une de leurs extrémités. On va de nuit avec des barques au milieu du canal; on retient le filet près de la barque, et l'on allume un flambeau. Attirés par la lumière, les crevettes entrent dans le filet, et l'on en prend un très grand nombre. Pour la somme modique de 80 reis (50 c.), j'eus de quoi en régaler tous mes domestiques. Quant au poisson sec, il se vend 4 *patacas* (8 f.) l'arrobe.

Si les habitans du Cabo Frio sont, comme je l'ai dit, des pêcheurs et des ouvriers, il y a pourtant dans le voisinage de cette ville, au-delà de ses tristes sables, un assez grand nombre de cultivateurs, et parmi eux l'on compte deux propriétaires de sucreries. Ceux-ci envoient pour leur compte à Rio de Janeiro le pro-

<sup>1</sup> Le savant Freycinet dit, d'après des renseignemens qui lui ont été donnés à Rio de Janeiro, que le mot *sucupira* s'écrit de plusieurs manières. Je ne me rappelle pas d'avoir entendu prononcer ce mot autrement que je l'écris ici, et mon orthographe est celle de Cazal et de Pizarro.

duit de leurs terres; mais la plupart des autres planteurs moins riches vendent leurs denrées à des marchands de la capitale, qui viennent les chercher dans le pays, et qu'on appelle *travessadores*<sup>1</sup>. Il vient aussi aux environs du Cabo Frio des marchands de Bahia; mais ces derniers se bornent à acheter de la farine de manioc. Les *travessadores* donnent des arrhes aux cultivateurs, et retiennent d'avance une certaine quantité de denrées. Il est facile de sentir que ce genre de commerce doit avoir pour le pays des inconvéniens graves. Comme les cultivateurs font aux étrangers des promesses dont l'exécution peut absorber toute leur récolte, il est arrivé que plus d'une fois les habitans de la ville du Cap Frio ont été aux expédiens pour se procurer les alimens les plus indispensables; et, ainsi que cela a lieu sur tout le littoral, ils ont en outre le malheur d'avoir à supporter un droit considérable sur les comestibles qui leur viennent de Rio de Janeiro, tels, par exemple, que la viande sèche.

Je n'ai pas besoin de dire qu'il ne saurait y avoir aucune différence entre les prix des denrées coloniales aux environs du Cap Frio et ceux auxquels elles se vendent à l'Aldea, si voisin de S. Pedro dos Indios<sup>2</sup>. Le transport du Cap Frio à la capitale se paie à raison de 12 *vintens* (1 f. 44 c.) le sac de 2 *alqueires*<sup>3</sup>;

<sup>1</sup> Par corruption pour *atravessadores*.

<sup>2</sup> J'ai indiqué plus haut ceux qui avaient cours à l'époque de mon voyage.

<sup>3</sup> Deux *alqueires* de Rio équivalent, suivant Freycinet, à 80 litres.

et, avec une petite embarcation et un bon vent, on peut faire en un jour le voyage qui, par mer, est de 18 lieues portugaises. Pour faire les sacs dans lesquels s'expédient le café, le riz, etc., on trouve au Cabo Frio de la toile de coton qui vient ou des Mines par Rio de Janeiro, ou de la province du Saint-Esprit. On cultive aussi un peu de coton dans les environs du Cabo Frio; mais il n'est pas d'une qualité supérieure, et les colons le réservent généralement pour l'usage de leurs familles, et en particulier pour l'habillement de leurs nègres. J'en payai une petite quantité dont j'avais besoin pour l'emballage de mes collections, sur le pied de 4 *patacas* l'arrobe.<sup>1</sup>

Je n'aurais pas voulu passer par la ville du Cabo Frio, sans aller voir le Cap lui-même, la première terre que j'avais aperçue en arrivant au Brésil.

Après être sorti de la ville, je côtoyai toute cette anse qui s'était offerte à ma vue, lorsque j'étais sur le morne de Nossa Senhora da Guia, et qui s'étend au sud de la pointe de Costão, à l'extrémité orientale de cette espèce de carré élargi, par lequel se termine la langue de terre de l'Araruáma. La plage qui borde l'anse se prolonge du nord au sud; elle s'appelle *Praia do Pontal* (plage du promontoire), et se compose

<sup>1</sup> Pizarro dit (*Mém.*, II, 149) que, pendant quelque temps, on s'est occupé avec assez de succès sur le territoire du Cap Frio de l'éducation de la cochenille; mais que les falsifications des cultivateurs ont fait tomber ce genre d'industrie, comme la même cause a fait tomber aussi la culture de l'indigotier.

d'un sable pur, parfaitement blanc et sans végétation. Au-delà de cette grève, on voit d'abord des Graminées; une espèce d'Amaranthacée dont les longues tiges rampent sur le sable <sup>1</sup>; et enfin, dans quelques endroits, un petit palmier appelé *guriri* dont la tige est souterraine et les feuilles radicales, dont les fruits très petits sont disposés en épis serrés comme des grains de maïs, et qui, vivant en société, couvre de très grands espaces <sup>2</sup>. En s'éloignant davantage de la mer, on retrouve bientôt cette végétation des *restingas* que j'ai déjà fait connaître, et qui se compose d'arbrisseaux écartés les uns des autres, à peu près semblables à nos buissons.

Là où finit la plage appelée Praia do Pontal, ou, si l'on veut, à l'extrémité sud-est de la presqu'île de l'Araruama, commence l'ensemble des terres qui, se projetant dans l'Océan vers le sud-est, forment le Cabo Frio. Parvenu vers cette extrémité qui porte le nom de *Canto do Pontal* (le coin du promontoire), j'aperçus près du rivage, une île inhabitée qu'on appelle, *Ile des perroquets* (*Ilha dos Papagaios*), parce qu'elle sert de retraite à un grand nombre de ces oiseaux <sup>3</sup>.

<sup>1</sup> Voy. la note Z à la fin du volume.

<sup>2</sup> M. le prince de Neuwied a fait mention de ce palmier, et dit qu'il s'appelle aussi *pissandó* (*Reis.*, I, 67 ou *Voyage Bres. trad. Eyr.*, vol. I, p. 95). Les échantillons de *guriri* rapportés par M. de Neuwied ont été décrits en Allemagne sous le nom d'*Allagoptera pumila*.

<sup>3</sup> Je crois devoir émettre ici quelques doutes qui m'ont été

Au Canto do Pontal, se trouvent, au milieu des sables, quelques cabanes de pêcheurs. Là je cessai de côtoyer le rivage, et, passant derrière une pointe de terre qui appartient à l'ensemble du Cap Frio et dont quelques parties sont cultivées par les pêcheurs du Canto do Pontal, j'arrivai à une nouvelle anse. Cette dernière est beaucoup plus petite que celle de Praia do Pontal et porte le nom de *Prainha* (petite plage <sup>1</sup>.)

Les hauteurs qui bordent l'anse de Prainha présentent une végétation assez maigre. On distingue sur ces mornes un *Cactus* épineux dont les nombreux rameaux s'élèvent comme des candelabres, disposés en verticille. Une *Myrsinée* qui dépasse ordinairement la hauteur d'un homme et vit en société, occupe à elle seule de très grands espaces. Les différens pieds

inspirés par l'inspection de la belle carte de la province de Rio de Janeiro publiée par M. de Freycinet. J'y vois l'*Ilha dos Papagaios* placée près du goulet de l'*Araruáma* et une île appelée *do Pontal* située vis-à-vis l'extrémité sud de la Praia do Pontal. Il est bien clair que ce n'est pas l'*Ilha dos Papagaios* de Freycinet que je dus apercevoir quand je parvins à cette extrémité. Y aurait-il quelque erreur dans les indications qui m'ont été données sur les lieux mêmes? Se serait-il glissé quelque faute dans la carte citée plus haut? Les habitans du Cap Frio appliqueraient-ils indifféremment le nom de *Papagaios* à deux flots de peu d'importance? De nouvelles recherches topographiques faites dans le pays pourront seules résoudre ces questions.

<sup>1</sup> Elle est appelée, je pense, *Ponta de S. Pedro* sur la carte de M. de Freycinet.

de cette dernière plante sont très rapprochés ; ils confondent leurs branches nombreuses, et ne forment qu'une seule masse de leurs feuilles ovales, luisantes, d'un verd obscur, un peu moins grandes que celles de l'oranger.

Après avoir côtoyé le fond de l'anse de Prainha, je me trouvais encore dans l'intérieur des terres. Je passais alors derrière un promontoire qui se projette dans la mer vers le sud-sud-est ; au-delà de celui-ci, je me trouvais sur le rivage d'une troisième anse bornée de droite et de gauche par des montagnes. Cette anse assez profonde qui s'étend à peu près du nord au sud, est divisée, par une avance de terre, en deux parties inégales dont la plus septentrionale qui est aussi la plus petite, s'appelle, du nom de sa plage, *Praia do Forno*, et la plus méridionale *Praia do Anjo* (plage de l'ange). L'anse toute entière est bornée d'un côté par l'avance dite *Ponta do Porco* (pointe du pourceau), et de l'autre par celle appelée *Ponta de Leste* (pointe de l'est). Devant la pointe qu'on nomme *Ponta do Porco*, est, à peu de distance, une petite île appelée *Ilha dos Porcos* (île des porcs) et, au delà de la pointe de l'Est, est une autre île qui se projette vers l'orient.

C'est cette dernière qui forme la partie la plus avancée des terres du Cap Frio ; c'est elle surtout qu'aperçoit le navigateur charmé, lorsqu'il se rend d'Europe à Rio de Janeiro. Aussi, quoique toutes les terres qui se projettent dans l'Océan, depuis la limite méridionale de l'anse de la *Praia do Pontal* appartiennent-

ment réellement au Cap Frio, on donne plus particulièrement, dans le pays, le nom de *Cabo* (Cap) à la pointe de l'Est et à l'île qui est vis-à-vis. Quelquefois aussi on désigne simplement cette dernière par celui d'*Ilha*, qui, dans ce cas, signifie, pour ainsi dire, l'île principale, l'île par excellence<sup>1</sup>.

Puisqu'il existe deux îles en face de la terre ferme, l'*Ilha dos Porcos* et l'île du Cap Frio proprement dite, il doit nécessairement y avoir trois canaux ou détroits pour arriver de la haute mer aux anses de Forno et de Anjo creusées dans cette terre ferme; le premier entre la pointe de Porco et l'île du même nom; le second entre les deux îles, et le troisième entre l'île proprement dite ou *Ilha* et la pointe de l'Est. Le canal étroit qui sépare la pointe de Porco de l'île du même nom s'appelle *Boqueirão do Nordeste* (détroit du nord-est). Celui qui se trouve entre la pointe de l'Est et l'*Ilha* ou l'île proprement dite du Cap Frio, s'appelle *Boqueirão de Leste*; mais, se dirigeant de l'est au sud, il prend à son extrémité méridionale, le nom de *Boqueirão da Sul*. L'anse de la Praia de Anjo est extrêmement utile aux petits bâtimens caboteurs qui, selon les vents, peuvent y entrer par diverses ouvertures, et qui y trouvent une retraite assurée.

On ne voit point d'habitans sur la plage dite Praia

<sup>1</sup> Cette île est désignée sous le nom d'*Ilha da Tromba* sur la carte et dans le bel ouvrage de M. de Freycinet; mais je n'ai point entendu les habitans du pays se servir de ce nom; et ce n'est pas celui qui se trouve dans Bixarno.

do Forno; mais, à la Praia do Anjo où je fis halte, se trouve un hameau. Il se compose d'une petite chapelle bien entretenue dédiée à Notre Dame du Secours (*Nossa Senhora dos Remedios*), et d'une vingtaine de cabanes bâties sans ordre sur le rivage et entremêlées d'arbrisseaux <sup>1</sup>. Ces cabanes sont petites, basses, mal éclairées, couvertes en chaume, construites en terre et en bois et en général dans le plus mauvais état. Quelques-unes même, sans doute par l'effet des vents, ont pris une position tellement oblique que l'on croirait qu'elles vont tomber. Les poteaux placés aux quatre angles de ces maisons ne sont presque jamais équarris, et se terminent par de petites fourches entre les branches desquelles reposent les filières. En un mot, je ne saurais mieux comparer ces cabanes qu'à celles de l'aldea dos Macunis <sup>2</sup>, et cependant ce sont des blancs qui y demeurent.

Tous les habitans de la Praia do Anjo se livrent à la pêche, et, à chaque pas, on retrouve, dans le hameau, l'indice de leurs occupations habituelles. Sur le bord de la mer, on voit un grand nombre de bâtons

<sup>1</sup> On voit, d'après ce que je dis ici, qu'on s'est entièrement trompé lorsqu'on a fait de N. Sra. dos Remedios une paroisse ou un aldea bâti au nord de la petite Ile *dos Francezes*. Pizarro, en général si scrupuleusement exact, dit expressément : « Dans les limites de la paroisse de Nossa Senhora da Assumpção do Cabo Frio, se trouve la chapelle de Nossa Senhora dos Remedios située sur la plage do Anjo, où l'on se livre beaucoup à la pêche. Cette chapelle a été bâtie par Antonio Luiz Pereira et d'autres pêcheurs (*Mém.*, II, 136). »

<sup>2</sup> Voy. ma *première Relation*, vol. II, p. 41.

fourchus qui soutiennent des perches horizontales sur lesquelles on suspend les filets mouillés; et, auprès des maisons, est ordinairement le séchoir que l'on a coutume de construire pour y étaler le poisson destiné à être conservé. Chaque séchoir est le plus souvent composé de trois rangs de poteaux fourchus qui reçoivent des perches transversales; celles-ci servent d'appui à des bâtons qui les croisent, et c'est sur cette espèce de planches à jour qu'on expose le poisson pour le faire sécher.

Non-seulement la pêche est extrêmement abondante dans le voisinage du Cap Frio; mais encore on y prend une très grande quantité d'espèces différentes de poisson. Les plus communes sont celles connues dans le pays sous les noms d'*enxova*, *cavalla*, *framinguette*, *grassuma*, *sarda* et principalement le *tainha* dont l'abondance tient du prodige, et qui fournit un manger délicat. Comme les pêcheurs du Cap Frio ne peuvent consommer et vendre frais qu'une très petite partie du poisson qu'ils prennent, ils écaillent et vendent les autres, les fendent par la moitié de la tête à la queue, les salent et les exposent sur les séchoirs que j'ai décrits. Ils envoient à Rio de Janeiro une partie de leur poisson sec, et ils vendent le reste aux cultivateurs du voisinage qui en nourrissent leurs nègres.

Le jour où je couchai à la Praia do Anjo était un dimanche. Les femmes devaient naturellement être mises avec quelque propreté; mais j'étais loin de m'attendre au singulier contraste que m'offrirent les

misérables chaumières du hameau avec la toilette de celles qui les habitaient. Elles portaient des robes d'indienne ou de mousseline brodée, des châles de mousseline ou de soie, des colliers et des pendans d'oreilles, et, suivant l'usage généralement établi parmi les Brésiliennes, elles avaient leurs longs cheveux relevés avec un peigne. Ainsi vêtues, ces femmes étaient assises sur le seuil de leur porte ou accroupies par terre dans l'intérieur de leurs maisous, qui ne contiennent d'autres meubles qu'une ou deux malles, des nattes, une couche et quelques poteries. La boutique de la *venda* où j'é passai la nuit se composait à peine d'un peu de maïs, de deux ou trois bouteilles d'eau de vie, de quelques livres de lard; mais j'y vis une corbeille toute pleine de bâtons de pommade, que le cabaretier était bien sûr, disait-il, de vendre aux jeunes filles du hameau. Convenons que nous ne pouvons guère nous plaindre de l'amour que les femmes de nos villes ont pour la parure, quand celles des déserts montrent tant de coquetterie. Ces femmes, lorsqu'elles aperçoivent un homme, ne prennent point la fuite, comme les dames des Mines; elles n'ont rien non plus qui rappelle les manières de nos paysannes d'Europe; mais je préfère mille fois la rusticité de ces dernières à l'air froid, dédaigneux, nonchalant et impoli des habitantes de cette partie du Brésil. Je ne parle pas seulement ici de celles de la Praia do Anjo; toutes les femmes que j'avais vues depuis Rio de Janeiro avaient des manières absolument semblables.

Aussitôt après être arrivé à la Praia do Anjo, j'au-

rais voulu passer à l'île du Cap ; mais comme le vent était beaucoup trop fort pour que je pusse traverser le canal dans une pirogue, le seul genre d'embarcation qu'on trouve habituellement ici, je pris le parti de n'aller qu'à la pointe de l'Est. Ce fut en vain que, pour m'y conduire, j'offris de l'argent à des enfans couverts de haillons ; un vieux nègre consentit seul à me servir de guide.

Après avoir suivi la plage, nous arrivâmes à la montagne qui borne l'anse de Anjo du côté du midi, et fait partie du promontoire vers lequel je m'étais dirigé. Parvenu au point qui domine toute la baie, je découvris d'un coup-d'œil l'ensemble des lieux que j'ai décrits ; la pointe qui sépare l'anse de Anjo de celle de Forno, l'île dos Porcos, le canal qui la sépare de la terre ferme, le Cap proprement dit et l'entrée du canal de l'Est. Je m'enfonçai dans un bois vierge d'une végétation fort maigre qui couvre le sommet de la montagne ; je passai ensuite sur des terrains couverts de ce *Cactus* et de cette *Myrsinée* que j'avais déjà vus sur les hauteurs de l'anse de Prainha ; je traversai des pâturages naturels d'une très bonne qualité, et, après être descendu sur des rochers noirs, je me trouvai au bas du revers de la montagne sur le bord de l'Océan. De là je découvris l'entrée du Boqueirão do Sul, partie méridionale du canal qui sépare l'île du Cap de la terre ferme. Au-delà du canal, je voyais l'île et quelques cabanes de pêcheurs que l'on y a construites près de la plage appelées *Praia da Ilha* (plage de l'île).

La pêche est plus abondante encore autour de l'île

du Cap que sur la côte de la terre ferme. Après avoir été long-temps libre, elle fut récemment affermée par la *camara*, ou sénat municipal de la ville du Cabo Frio; mais comme ensuite elle est devenue moins bonne, on a cessé de la mettre à l'enchère.

En retournant de la pointe de l'Est au hameau do Anjo, je fis observer à mon guide que les pâturages de la montagne étaient excellens, et je témoignai mon étonnement de n'y pas voir une seule bête à cornes. Les habitans du hameau ont quelques vaches : dans le temps froid, me dit mon guide, elles vont paître sur la pointe de l'Est; mais elles en sont chassées par les moustiques dans la saison des chaleurs où nous commençons à entrer alors.

De retour à la Praia do Anjo, j'allai voir un four à chaux qui a été construit à l'extrémité du village. A Rio de Janeiro et sur toute la côte jusqu'au Cap Frio, on fait de la chaux avec des comes que l'on ramasse sur le bord de la mer; mais, près de la ville du Cabo Frio, à la Praia do Anjo, enfin, m'a-t-on assuré, à S. Pedro dos Indios, on trouve de la pierre calcaire qu'on préfère aux coquillages, et, dans chacun de ces trois endroits, il existe un four où on la brûle exclusivement. L'endroit d'où se tire la pierre à Praia do Anjo est plat et marécageux; on la trouve sous une couche de terre d'environ une palme et demie, et on la détache par morceaux avec des pics. Le four où on la brûle est circulaire et ouvert d'un côté dans toute sa hauteur. On y met des couches alternatives de pierres et de bois, et l'on arrange au centre une pile de

bois à laquelle on met le feu par en haut. On se sert, à cet effet, du *tingoassuiba* (*Zanthoxylum? tingoassuiba*, Aug. S. Hil., *Flor. Bras.*, I, p. 78) <sup>1</sup>, espèce d'arbre de la famille des Rutacées, qui brûle avec une facilité extrême, et qu'on emploie aussi pour la construction.

Avant la fin du jour, je fis encore une course à la plage dite *Praia Grande*, qui est voisine du hameau do Anjo, et où se trouvent encore quelques cabanes de pêcheurs, mais qui ne m'offrit guère que la répétition de la plage de l'Ange. Cette journée avait été bien remplie, et m'avait procuré quelques plantes intéressantes <sup>2</sup>. La nuit cependant me dédommagea bien mal de mes fatigues. Le maître de la *venda* du hameau do Anjo ne me donna pour lit qu'une simple natte, sur laquelle je m'étendis tout habillé; le vent fut affreux, j'eus froid, et je ne pus dormir <sup>3</sup>.

<sup>1</sup> *Tingoassuiba* me paraît venir des mots tupis *tagoa* jaune et *y'ba* arbre avec l'augmentatif *çu* (l'arbre très jaune). Ce nom prouve que les Indiens avaient reconnu la présence d'une couleur jaune dans l'arbre dont il s'agit; et, ce qu'il y a de remarquable, c'est qu'aux Antilles, on appelle *épineux jaune* une autre espèce de *Zanthoxylum* (*Z. caribæum*) dont le bois, effectivement jaune, peut être employé dans la teinture.

<sup>2</sup> Voy. la note AA à la fin du volume.

<sup>3</sup> Je crois que, que pour compléter ce chapitre, je ne saurais mieux faire que de donner la traduction de ce qu'a dit Pizarro sur la côte que je viens de décrire et qui se prolonge depuis la ville du Cabo Frio jusqu'au Boqueirão do Sul. « Dans une étendue de deux lieues qu'a la plage entre le « goulet du Cabo Frio et le promontoire dit *Pontal*, il ne

« peut mouiller aucune embarcation, parce que là il n'existe  
 « aucun abri, et que le fond étant d'un sable fin et battu,  
 « ne permet pas qu'on y jette l'ancre. A une demi-lieue au-  
 « delà du Pontal se trouve l'anse *da Prainha*, dans laquelle  
 « vingt embarcations de toute grandeur auraient un abri sûr  
 « et un bon mouillage. Delà, à la plage dite *Praia do Anjo*,  
 « éloignée d'une demi-lieue par terre, est une côte formée  
 « par un rocher inaccessible, laquelle se continue jusqu'au  
 « détroit nommé *Boqueirão do Cabo*, et au milieu de celui-  
 « ci s'élève l'île dos Porcos qui divise les détroits du Nord et  
 « de l'Est (*Boqueirões do Norte et de Leste*). Par ce der-  
 « nier, qui a plus de 300 brasses de large, peuvent entrer  
 « des embarcations plus considérables que celles qui passent  
 « par le second, large seulement de 40 à 50 brasses. L'un et  
 « l'autre détroit conduisent également aux anses *do Anjo* et  
 « *do Forno*. Dans cette dernière, les navires trouvent le meil-  
 « leur abri; mais il n'en est pas de même de l'anse *do Anjo*  
 « où le mouillage est mauvais et où cependant on débarque  
 « avec facilité. Dans cette même anse est une ligne de sable  
 « qui, commençant à la pointe de l'Est, va directement à l'île  
 « du Cap (*Ilha do Cabo*); et le canal qu'on voit entre l'île et  
 « la ligne de sable et qui a de 20 à 15 palmes de profondeur,  
 « se continue jusqu'au détroit du Sud (*Boqueirão do Sul*) où  
 « il y a 8 brasses de fond (*Mém. hist.*, II, 179). » Les ren-  
 seignemens donnés ici par M. Pizarro suppléeront en quelques  
 parties à ce qui manque à mes descriptions; mais, sur cer-  
 tains points, ils exigent des explications. 1° J'ai fait voir que  
 la présence des deux îles placées devant l'extrémité de la terre  
 ferme du Cap Frio doit nécessairement former trois détroits  
 ou canaux; mais je n'ai pu indiquer le nom de celui qui  
 existe entre l'île dos Porcos et l'île du Cap. M. Pizarro dit  
 que ce canal s'appelle *Boqueirão de Leste*; il donne le nom  
 de *Boqueirão do Norte* au canal que je désigne sous celui de  
*Boqueirão do Nordeste*; mais il ne nomme point l'extrémité  
 orientale du détroit qui sépare la pointe de l'Est de l'île du

Cap. Les noms que Pizarro donne aux deux premiers détroits me paraissent bien convenir, je l'avoue, à leur position géographique ; mais si le détroit qui sépare l'île dos Porcos de celle du Cap se nomme Boqueirão de Leste, comment s'appellera l'entrée du canal compris entre cette même île et la pointe de l'Est ? 1° L'auteur des *Memorias históricas* assure que la Praia do Anjo n'offre pas un bon mouillage, et l'on m'a dit le contraire sur les lieux mêmes. Il est possible que l'on m'ait trompé ; mais, si cela est, pourquoi a-t-on bâti un hameau sur la Praia do Anjo, tandis qu'il n'y a pas une cabane à la plage de l'anse do Forno que Pizarro dit préférable à celle do Anjo ? 3° Suivant cet auteur, il y a dans l'anse do Anjo un cordon de sable qui commence à la pointe de l'Est et s'étend jusqu'à l'île du Cap. Si ce cordon commence à la pointe qui borne l'anse, il est bien clair qu'il ne se trouve pas dans l'anse elle-même, et c'est effectivement en dehors de celle-ci que M. de Freycinet la représente sur sa belle carte.

---

---

### CHAPITRE III.

#### VOYAGE DU CABO FRIO A LA VILLE DE MACAHE.

##### — LE VILLAGE DE S. JOÃO DA BARRA.

---

Description du pays situé entre la ville du Cabo Frio et l'habitation de *S. Jacinto*. — Remarques sur les destructions causées par les naturalistes. — *Fazenda de S. Jacinto* — *Fazenda de Campos Novos* — Observations sur les ordres religieux. — Forêts voisines de Campos Novos. — Le village de *S. João da Barra*. Péage exorbitant. Mauvais gîte. Commerce. Culture. — Pays situé entre *S. João da Barra* et le *Rio das Ostras*. Portrait d'une jeune femme. — Le *Rio das Ostras*. Manière de manger les huîtres. — Les cabaretiers. — Pays situé entre le *Rio das Ostras* et la *Fazenda da Sica*. — Séjour à la *Venda da Sica*. Plantes marines.

---

DANS l'espace d'environ un degré entre Rio de Janeiro et le Cap Frio, la côte du Brésil se dirige, comme je l'ai dit, d'occident en orient. Plus loin, elle s'étend vers le nord-est; bientôt elle se courbe pour former la baie appelée *Bahia Formosa*, et ensuite elle reprend la direction du nord-ouest, qu'elle conserve dans l'espace d'environ un degré jusqu'au cap S. Thomé. A peu près dans tout cet espace, je m'écartai peu de la côte, qui souvent est bordée de lagunes, et partout je trouvai un terrain égal et plus ou moins sablonneux.

En quittant la ville du Cabo Frio pour me rendre aux limites du *termo* de *Macahé*, et de là au district de Goitacazes, il fallait nécessairement repasser le Rio d'Itajurú <sup>1</sup>. J'entrai dans les terres pour éviter de suivre les contours de l'espèce de presqu'île terminée par la pointe de *João Fernandes* et ceux de la baie Formosa; je passai d'abord par des *capoeiras*, et ensuite je traversai des bois vierges qui, croissant sur une terre sablonneuse, acquièrent fort peu de vigueur. Au milieu de la forêt, se trouvent de grands espaces marécageux; là on ne voit aucun arbre; il y croît seulement une herbe fort rare. Une multitude de *ferradores*, appelés ici *arapongas* <sup>2</sup>, font retentir ces solitudes de leur voix éclatante, qui tour à tour imite le bruit de la lime et celui du marteau frappant sur une enclume <sup>3</sup>. Autrefois les *arapongas* étaient pro-

<sup>1</sup> Itinéraire approximatif de la ville du Cabo Frio au district de Goitacazes.

De la ville du Cabo Frio à S. Jacinto, fazenda,	3	l.
— S. João da Barra, village,	4	1/2
— Embouchure du Rio das Ostras,	2	
— Venda da Boassica,	4	1/2
— Macahé, ville,	1/2	
— Cabiunas, petite fazenda,	2	
— Sitio do Paulista, chaumière,	4	
— Sitio do Pires, chaumière,	2	1/2
— Sitio d'Andrade, petite maison,	4	1/2
	<hr/>	
	27	1/2 l.

<sup>2</sup> *Araponga* vient des mots guaranis *ara* jour et *pông* son d'une chose creuse.

<sup>3</sup> Voy. ma première Relation, vol. I, p. 17.

blement aussi très communs auprès de Rio de Janeiro ; mais comme la chair de ces oiseaux remarquables est assez bonne à manger , ils auront été détruits par les chasseurs. Ceux-ci du moins ont souvent une excuse bien légitime , il faut qu'ils nourrissent leur famille ; mais certains naturalistes détruisent peut-être plus qu'eux , et quelle est leur excuse?... Pour augmenter des collections qui bientôt sont la proie des vers , et qu'eux-mêmes n'aiment point , ils anéantiraient toutes les harmonies de la nature , ils feraient disparaître jusqu'à la dernière des espèces qui embellissent le plus nos prés et nos bocages ; ils sacrifieraient tout au monde , afin d'attacher les lettres initiales de leur nom à des descriptions d'oiseaux , de plantes ou d'insectes , à peu près aussi faciles à tracer aujourd'hui qu'il l'est de remplir les blancs d'un passeport ; c'est là ce qu'ils appellent leur gloire !

<sup>1</sup> Une fougère consacrée à Pétrarque (*Asplenium Petrarchoë*) croissait autrefois parmi les rochers de Vaucluse. Les ravages des botanistes , a dit M. Arnott en 1826 (*Jam. Edimb. New phil. journ.*), l'ont rendue excessivement rare , et bientôt elle aura entièrement disparu. J'ai visité Vaucluse peu d'années après M. Arnott , et si je ne me trompe , la prédiction de ce savant était déjà accomplie. — Tout le monde connaît l'anecdote suivante : Un jeune homme qui herborisait avec Jean-Jacques Rousseau lui rapporta , triomphant , une plante fort rare que le philosophe de Genève cherchait en vain depuis longtemps. « Ah ! monsieur , s'écrie Rousseau avec chagrin , pourquoi l'avez-vous cueillie ? » N'y a-t-il rien de vrai au milieu des phrases un peu déclamatoires que cet illustre misantrope a écrites sur la botanique dans une de ses délicieuses *Réveries* ? (*Voy. VII<sup>e</sup> promenade, OEuv. compl.*, vol. XX, p. 368. éd. Gen. , 1782 ).

Après avoir fait trois lieues depuis le Rio d'Itajurú, j'allai demander l'hospitalité à *S. Jacinto*, *fazenda* presque détruite. Le propriétaire n'y était pas lorsque j'y arrivai; je fus fort mal reçu par le nègre auquel je m'étais adressé; j'insistai, je me fâchai, et je finis par faire décharger mes mulets sans aucune cérémonie. Peu de temps après, le maître de la maison arriva. C'était un homme fort riche qui avait beaucoup d'autres propriétés et qui négligeait celle-là, où il avait coutume de ne s'arrêter qu'en passant. Il ne parut point mécontent de me trouver installé chez lui; il causa long-temps avec moi, montra de la gaieté, et répondit avec complaisance à toutes mes questions. A sa place, un Mineiro se serait cru obligé de m'inviter à souper; ici c'était déjà beaucoup qu'on ne me reçut point avec impolitesse.

Les terres des environs de *S. Jacinto* sont propres à tous les genres de culture; cependant il faut en excepter le riz. On ne peut même planter cette Graminée dans les endroits marécageux, parce que l'humidité n'y est pas assez permanente, et que la sécheresse qui lui succède rend le terrain d'une dureté excessive.

En partant de *S. Jacinto*, je passai par des *capoeiras*, et bientôt j'arrivai à la *fazenda* de *Campos Novos* qui appartenait jadis aux jésuites. Autour d'une cour immense qui forme un carré long ouvert par l'un des petits côtés, sont des cases construites pour les nègres et des maisonnettes sans doute destinées jadis pour les ouvriers libres qui travaillaient dans l'établissement. A l'extrémité de l'un des grands côtés de la cour, on

voit, sur une petite éminence, l'église avec le couvent, et, à l'extrémité du grand côté opposé, est le moulin à sucre. Les cases qui environnent une partie de la cour sont grossièrement bâties en bois et en terre, petites et couvertes en chaume; quelques-unes sont isolées dans leur rang, d'autres réunies sous un même toit; j'en comptai 28 du côté où se trouve le couvent. Celui-ci et l'église qui l'accompagne ne paraissent point en proportion avec la grandeur du reste de l'établissement; mais cette *fazenda* ne pouvait être qu'une maison de rapport, et par conséquent on ne devait y envoyer que les religieux chargés de l'administrer. Après l'expulsion des jésuites, l'établissement passa d'abord entre les mains d'hommes riches; ils sont morts, les esclaves ont été partagés par leurs héritiers, le moulin à sucre a cessé de travailler; et, dans quelques années, la *fazenda* de Campos Novos n'existera probablement plus <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Un voyageur anglais dit qu'en se rendant de S. Pedro dos Indios à S. João da Barra, il trouva, dans une forêt, un carré irrégulier formé de huttes de terre, et tout auprès une chapelle un peu mieux bâtie; il ajoute qu'il vit en cet endroit un grand nombre de nègrillons sales, maigres, entièrement nus, enfin dans un état pire que tous les esclaves qu'il avait rencontrés jusqu'alors; il demanda, dit-il encore, quels étaient les maîtres de ces infortunés; on lui répondit qu'ils appartenaient aux bénédictins de Rio de Janeiro, et il s'étonne de ce qu'un corps aussi riche et obligé par devoir de s'occuper du bien-être physique et du perfectionnement moral des habitans de la contrée, négligeât autant une de ses propriétés les plus belles. Il me paraît impossible que l'habi-

Quand un pays commence, il faut, pour y faire de grandes choses, une réunion intime de moyens et de forces, et c'est ainsi que les bénédictins accélérèrent jadis le défrichement de la France. Chez nous, les principales difficultés sont vaincues depuis long-temps; l'agriculteur isolé peut, en quelque sorte, se suffire à lui-même, et les corporations religieuses même les plus zélées ne rempliraient pas le même but qu'autrefois, parce que les lumières ont cessé d'être le partage d'une seule classe, et que la civilisation moins inégalement répandue, permet à tous de former des associations, quand elles sont encore nécessaires. Mais il n'en est pas de même dans l'empire brésilien. La nature y a conservé presque toute sa puissance; l'homme isolé, en luttant contre elle, montre combien il est faible, et, après bien des efforts, il ne laisse de ses travaux qu'une trace fugitive. D'un autre côté de grandes associations telles qu'il s'en établit parmi nous, soit dans des vues philanthropiques, soit dans un but d'intérêt commun ne sauraient surgir au sein d'un pays corrompu par un long despotisme et seulement à demi-civilisé comme le Brésil; j'en atteste celles qu'on a voulu créer afin de rendre le Rio Doce navigable, d'exploiter l'or et le fer de Minas Geraes ou les mines d'*Anicuns*. Pour une telle contrée, des corporations religieuses douées

tation dont il s'agit fût autre que Campos Novos, et par conséquent les reproches adressés ici aux bénédictins tombent d'eux-mêmes. — Le lieu désigné sur la belle carte de M. de Freycinet, sous le nom de *Collegio*, ne peut être aussi que Campos Novos.

de leur ancien esprit sont donc à regretter. A l'époque de mon voyage, il y avait encore au Brésil des ordres monastiques; mais leurs mœurs étaient celles du reste de la nation; et dégénérés, ces ordres n'offraient plus qu'une réunion d'hommes vivant sous le même toit, sans esprit de corps, sans enthousiasme et avec tous les torts de l'individualité <sup>1</sup>.

Après avoir quitté Campos Novos, je traversai un bois vierge qui se prolonge jusqu'au village de *S. João da Barra*. Dans cette forêt, le terrain est sablonneux; on n'y voit aucun de ces arbres immenses qui inspirent une sorte de respect; mais la végétation, sans avoir la magnificence qu'elle étale dans les meilleures terres, n'est cependant point dépourvue de beauté. Les arbres n'ont qu'une grandeur moyenne, mais ils sont fort rapprochés les uns des autres et extrêmement variés; de nombreux palmiers produisent souvent les plus heureux contrastes; de tous côtés, le *Bugainvillea brasiliensis* mêle (11 septembre 1818) ses longues grappes de fleurs purpurines au feuillage des plantes qui l'environnent; et des *Bromelia* des *Tillandsia* aux feuilles raides et uniformes couvrent, au milieu des grands végétaux, de vastes intervalles. Dans ce bois, je ne fus point saisi de cette espèce de terreur religieuse que fait naître ordinairement la vue des forêts vierges; j'y goûtai plus doucement le plaisir d'admirer.

<sup>1</sup> On sent que je ne parle ici qu'en général et que je ne puis prétendre qu'il n'y ait pas d'exception. Il en est de même pour ce que je dis de la demi-civilisation du Brésil.

Le chemin est sablonneux, mais parfaitement uni; l'on n'y voit pas le plus petit brin d'herbe, et il ressemble aux allées de ces jardins anglais où l'on a voulu, sans forcer la nature, procurer quelques jouissances de plus à celui qui se plaît à la contempler.

Cependant les mugissemens des eaux de la mer m'annoncèrent le voisinage du village de *S. João da Barra* (S. Jean de l'embouchure) <sup>1</sup>, et bientôt, sortant de la forêt, j'arrivai sur le bord du *Rio de S. João*, rivière qui sert de limite aux *termos* du Cabo Frio et de *Maeahé*. De la rive droite où j'étais alors, je découvrais le village bâti sur le bord opposé, et je

<sup>1</sup> *S. João da Barra* n'a point le titre de *villa* que lui donne un voyageur, et ne doit pas être confondu avec un autre *S. João* qui est bien réellement une ville, et qui se trouve situé beaucoup plus au nord, à l'embouchure du Parahyba. Ce dernier *S. João* s'appelle, suivant Cazal, *S. João da Parahyba*, et, selon Freycinet, *S. João da Praya*. Il s'est glissé à ce sujet une erreur assez grave dans le précieux ouvrage de l'abbé Pizarro; car cet écrivain appelle la ville dont il s'agit (*Mém.*, III, 84) *S. João da Barra do Rio de S. João* (S. Jean de l'embouchure de la rivière de S. Jean), et il est bien clair que ce nom ne saurait appartenir à un lieu situé à l'embouchure du Parahyba. A la vérité il est possible que la ville du Parahyba porte, avec plusieurs autres noms, celui de *Villa de S. João da Barra*, car c'est ainsi qu'elle a été désignée par M. le prince de Neuwied qui y a séjourné; mais aux mots *S. João da Barra*, n'auraient pas dû être ajoutés ceux-ci : *do Rio de S. João*. Au reste, le nom de *S. João da Praia* n'a point été inconnu à M. Pizarro lui-même; car il dit (*Mém.*, II, 12) que l'ancienne capitainerie du *Parahyba do Sul* se composait des *villas* de *S. Salvador*, de *S. João da Praia*, etc.

pus prendre une idée exacte de sa position. Il est situé vers l'extrémité de la rivière; mais celle-ci semble vouloir retarder l'instant où elle doit réunir ses eaux à l'Océan; car, presque à son embouchure, elle décrit encore des sinuosités qui contribuent à embellir le paysage. Du côté d'où vient la rivière, l'horizon est borné d'assez près par une haute montagne qu'on appelle *Serra de S. João* (montagne de S. Jean)<sup>1</sup>. À l'extrémité du village la plus voisine de la mer, la rivière et le terrain qu'elle baigne décrivent une courbe. Dans un endroit assez bas, on voit, après la dernière maison, une pelouse étroite; le terrain s'élève ensuite, et il présente une petite plateforme sur laquelle on a bâti l'église, à peu près également rapprochée de la rivière et de l'Océan. A la suite de l'église, est un fond où l'on n'aperçoit que du sable, et vient enfin un monticule arrondi auprès duquel le Rio de S. João se jette dans la mer. Il est facile de concevoir combien cet ensemble doit paraître charmant, surtout lorsqu'on vient de traverser pendant quelques heures un bois où, de tous les côtés, la vue est bornée par des arbres.

A peine étions-nous sur le bord de la rivière qu'un nègre vint nous chercher avec une pirogue. Nous nous y embarquâmes, et les mulets traversèrent l'eau à la nage, tenus par la bride. On exige 160 reis (1 f.)

<sup>1</sup> C'est incontestablement cette montagne que Luccock dit avoir vue sur le bord du Rio de S. João. Il la croit haute de 6 à 700 pieds, et il ajoute que ses guides lui dirent qu'elle présentait à son sommet un lac arrondi (*Notes on Braz.*, p. 327).

pour le passage de chaque personne et 80 reis pour celui des mulets. Il faut bien sans doute que l'on paie des impôts, et il n'est pas plus injuste d'en mettre sur le passage des rivières que sur tant d'autres choses. Mais il est évident que, pour n'être pas décidément nuisibles, les droits de péage doivent être modérés; si vous les rendez exorbitans, vous forcerez une foule de gens à rester chez eux, et le commerce ainsi que le trésor public en souffrira bientôt. C'est là ce qui arrive au Rio de S. João. Dans une contrée aussi pauvre, combien de personnes doivent se priver de passer la rivière pour ne point payer 160 reis, et l'on sentira sans peine qu'il est extrêmement impolitique d'empêcher des communications de s'établir entre les habitans d'un pays encore nouveau, à demi-civilisé et où règne tant d'indolence.

Je demandai au nègre qui passe les voyageurs où je pourrais trouver un gîte, et il me répondit que le commandant m'en procurerait un. Je crus qu'il s'agissait du commandant du village, et que j'allais avoir affaire à l'homme le plus distingué du lieu; mais je fus un peu surpris de me voir présenté à un mulâtre mal vêtu, dédaigneux, impoli, et qui sans doute ne savait pas même lire, puisqu'il remit mon passeport à une autre personne, pour qu'on lui en fît la lecture. J'obtins la permission de passer la nuit dans la maison qu'occupait ce personnage, et bientôt je fus détrompé sur l'emploi qu'il occupait. Ce n'était pas, comme je me l'étais imaginé, le magistrat du village, mais un chétif caporal de milice qui commandait un détache-

ment de six hommes chargés de surveiller le paiement du péage et d'arrêter les voyageurs suspects. Ce détachement devrait être changé tous les quinze jours ; mais les gens un peu aisés paient des remplaçans, et ce sont presque toujours les mêmes hommes qui occupent le poste <sup>1</sup>. Je fus installé dans le corps de garde parmi des soldats qui assurément ne ressemblaient guères à ceux du régiment des Mines <sup>2</sup>, et je me mis à travailler, aveuglé par une fumée épaisse, craignant d'être volé et pouvant à peine remuer les bras, au milieu des curieux qui, de tous les côtés, se pressaient autour de moi.

S. João da Barra où je fus si mal hébergé est, soit définitivement, soit d'une manière temporaire, le chef-lieu d'une paroisse <sup>3</sup>. J'ai donné une idée de sa

<sup>1</sup> Un voyageur anglais qui donne à S. João da Barra le nom de S. João de Macabé, ville plus septentrionale, attribue les titres de *surintendant* et d'*excellence* au commandant du poste dont je parle ici, et il s'étonne de ce qu'une telle dignité ait été conférée à l'ancien commis d'un usurier, commis qu'il avait connu à Rio de Janeiro, et qui, dit-il, était capable de toutes les vilenies. L'étonnement du voyageur eut été moindre si, se donnant la peine de prendre des informations exactes, il avait su que le prétendu *surintendant* n'était autre chose qu'un chétif caporal de miliciens remplaçans

<sup>2</sup> Voy. ma *première Relation*, vol. I, p. 15.

<sup>3</sup> Le village de S. João da Barra dépendait de la paroisse de *Sagrada Familia d'Ipúca* (la sainte famille d'Ipúca) qui avait pour chef-lieu *Ipúca* situé dans l'intérieur des terres. L'église paroissiale étant tombée, les habitans de S. João da Barra offrirent pour la remplacer leur chapelle dédiée à

situation; quelques nouveaux détails achèveront de la faire connaître. Ce village a été bâti à l'embouchure du Rio de S. João, sur une pointe ou langue de terre qui prolonge la rive gauche ou septentrionale de la rivière, et qui se trouve comprise entre elle et l'Océan. Il se compose uniquement de deux rues parallèles au fleuve; mais, s'il est fort peu considérable aujourd'hui, il se trouve placé dans la position la plus favorable pour avoir de l'importance, lorsque les bords du Rio de S. João, moins déserts et mis en culture, fourniront de nombreux articles d'exportation. L'embouchure de la rivière est très sûre, et non-seulement les *lanchas* les plus grandes, mais encore les *sumacas* peuvent, sans aucune difficulté, venir prendre des marchandises dans le port de S. João da Barra. Déjà, lors de mon voyage, ce lieu était l'entrepôt d'un commerce de bois assez considérable. De grandes forêts vierges bordent la rivière, qui a environ dix-huit lieues de cours<sup>1</sup>; les propriétaires riverains font scier

S. João, et l'on transporta dans cette dernière le tabernacle et les fonts baptismaux. Le curé prétendit alors donner à la chapelle de S. João le titre de paroisse, et substituer au nom de *Sagrada Família* celui de *S. João Baptista da Barra do Rio de S. João*, mais il y eut, en 1818, des réclamations contre ce projet, et Pizarro qui rapporte les faits que je viens de citer (*Mém. hist.*, V, 122), ne dit point quelle décision prit le gouvernement.

<sup>1</sup> Pizarro lui donne un cours de 25 lieues plus ou moins. Cette rivière prend sa source dans les montagnes de *Macacú*, partie de la cordillère maritime, et coule d'occident en orient. Elle a 15 à 20 brasses dans sa plus grande largeur et 12 à

les plus beaux arbres, et ils vendent leurs planches à des marchands de S. João, qui les expédient pour Rio de Janeiro.

Comme les colons emploient ordinairement leurs esclaves à abattre des arbres, ils ne cultivent en général que pour la consommation de leurs familles; aussi les *travessadores*<sup>1</sup> ne se montrent-ils point dans ce canton; il y a cependant quelques sucreries aux environs de S. João, mais les propriétaires sont pour la plupart des hommes riches, qui ne vendent point dans le pays le produit de leurs établissemens. Ils ont à Rio de Janeiro des correspondans ou des associés auxquels ils expédient leur sucre, et quelques-uns même font ces envois sur des embarcations qui leur appartiennent. Le frêt de S. João da Barra à la capitale du Brésil est de deux *testões* ou 200 reis par sac de deux *alqueires*, et, lorsque le vent est favorable, on ne met que quarante-huit heures pour faire ce voyage. Les cultivateurs qui ne possèdent point de sucreries, mais qui quelquefois cependant ont des denrées à ven-

20 palmes de profondeur. Du côté du nord, elle reçoit successivement en allant de l'est à l'ouest, les eaux du ruisseau de S. Lourenço, des Rios *das Aguas Claras* (*Aguas Compridas* suivant Freycinet), *dos Crubixaes*, *das Bananeiras*, du ruisseau *Maratúan*, des Rios *da Aldea Velha de Ipúca*, *da Lontra*, *do Dourado*. Les principaux affluens de la rive méridionale sont les ruisseaux *dos Gaviões* et *do Ouro*, le lac *Féa*, enfin le lac *Inhutrunuaiba* formé surtout des Rios *Capivary* et *Bacachá* (Piz. *Mém.*, II, 175).

<sup>1</sup> Voyez ce qui a été dit dans le chapitre précédent sur le commerce du Cap Frio.

dre, font pour elles ce qui se pratique relativement au sucre; ils les envoient pour leur compte à Rio de Janeiro. Lors de mon voyage, on n'aurait pas trouvé, aux environs de S. João, de bon café au-dessous de 7 à 8 *patacas*, du riz pour moins de 12 *tostões* (9 f. 50 c.) le sac de 2 arrobes (29 kil. 49); enfin de la farine de manioc au-dessous de 2 *patacas* (4 f.) l'alqueire (40 litres).

Après avoir quitté S. João da Barra, je traversai pendant long-temps une plaine sablonneuse dont la végétation présente assez l'aspect de celle de nos landes. Ce sont également des arbrisseaux de deux à trois pieds, à tête arrondie, assez maigres, et qui souvent, parmi des rameaux chargés de verdure, en offrent d'autres desséchés et sans feuilles. Entre ces arbrisseaux naissent des gazons, et, de temps en temps, on rencontre des flaques d'eau sur lesquelles s'étale avec abondance une petite villarsie (*Villarsia communis* N.<sup>1</sup>). Une des espèces les plus communes dans ce lieu, est une Mélastomée à petites feuilles qui a la hauteur d'environ un pied, et qui ressemble à celles des lieux élevés de Minas Geraes (*Marcetia tenuifolia* DC.<sup>2</sup>). Dans les parties humides, je trouvai fréquemment aussi une utriculaire (*Utricularia tricolor* N.<sup>3</sup>) sans feuilles et sans utricules, à longues tiges grêles et à grandes fleurs bleues<sup>4</sup>.

<sup>1</sup> Voy. la note BB à la fin du volume.

<sup>2</sup> Voy. la note CC           ibid.

<sup>3</sup> Voy. la note DD           ibid.

<sup>4</sup> Parmi les plantes des landes voisines de S. João da Barra,

A peu de distance du *Rio das Ostras*, on se retrouve sur le bord de l'Océan, où sont de distance à autre quelques pauvres cabanes. Quoique je m'accoutumasse à voir dans les plus tristes réduits des femmes habillées comme les dames des villes <sup>1</sup>, je ne pus me défendre de quelque surprise en apercevant à la fenêtre d'une misérable chaumière une jeune personne charmante qui portait une robe d'indienne à l'anglaise avec un châle de soie, et dont la chevelure était relevée avec quelque élégance. Sa beauté me surprit peut-être encore plus que sa toilette; car, depuis Rio de Janeiro, je n'avais pas vu une figure véritablement jolie. Un teint désagréable est surtout ce qui enlaidit les femmes de cette partie du littoral.

Je n'avais pas fait plus de deux lieues depuis le village de S. João, lorsque j'arrivai au *Rio das Ostras*. Alors il était déjà tard; la marée était haute, et, pour pouvoir passer l'eau, il aurait fallu décharger mes mulets qu'on eût rechargés sur l'autre rive. Toute cette opération aurait pris beaucoup de temps, et, comme j'avais un grand nombre de plantes à étudier, je me décidai à remettre au lendemain le passage de la rivière.

Le *Rio das Ostras* (la rivière des huîtres) n'a pas plus de deux lieues de cours. De très petites embar-

je signalerai encore le *Perama hirsuta*, petite plante fort singulière de la Flore de Cayenne.—Voy. la note EE à la fin du vol.

<sup>1</sup> Voy. ce que j'ai dit dans le chapitre précédent sur la toilette des femmes du hameau de la Praia do Anjo.

cations peuvent néanmoins entrer à son embouchure, mais seulement en profitant de la marée haute. Je suivis cette rivière dans un espace de quelques centaines de pas, et je la trouvai bordée de mangliers<sup>1</sup>. Le nom de Rio das Ostras est dû à la grande quantité d'huîtres qui habitent son embouchure. On n'a pas la coutume de manger celles-ci crues; mais on les fait cuire en les jetant simplement dans le feu sans les ouvrir. Par cette grossière préparation, on leur fait contracter un goût de fumée assez désagréable; cependant je trouvais qu'elles conservaient encore quelque délicatesse.

Je couchai dans une *venda* bâtie sur la rive gauche de la rivière et dont le maître était un ancien calfat né en Portugal. En général la plupart des hommes qui, sur cette côte, tiennent des *vendas* sont les Portugais. Plus actifs, plus accoutumés au travail, plus prévoyans, plus économes que les gens du pays, ils sont plus capables qu'eux de ce genre de métier. Mais, dès la première génération, les enfans de ces Européens subissent déjà l'influence de l'exemple et du climat, et l'on ne retrouve plus chez eux les qua-

<sup>1</sup> M. le prince de Neuwied dit que « les bords du Rio das Ostras sont enchanteurs, que de grands arbres touffus les couvrent de leurs branches pendantes, et que des cocotiers les ombragent ( *Reis.*, I, 96 ou *Voyage Bres. trad. Eyr.*, I, 444 ). » C'est vraisemblablement dans quelque partie plus élevée des bords de la rivière que le savant ornithologiste que je viens de citer a eu occasion d'admirer une végétation si belle.

lités auxquelles leurs pères ont dû quelque aisance <sup>1</sup>.

Le lendemain au matin, la marée était basse, et je traversai à gué le Rio das Ostras, un peu au-dessus de la *venda*.

Dans un espace de quatre lieues et demie, depuis le Rio das Ostras jusqu'à la *fazenda da Boassica* près de laquelle je fis halte, je côtoyai presque toujours la mer. Le chemin n'est autre chose que la plage elle-même, et, en marchant, l'on enfonce continuellement dans le sable. Quand il n'y a point de nuages, et que la terre est sèche, la poussière et la réverbération du soleil sur le rivage doivent être insupportables ; mais je n'eus heureusement point à souffrir des ces incommodités. Il avait plu depuis quelques jours, le temps était couvert ; et j'en fus quitte pour un mortel ennui. Celui qui n'a pas vu la mer, s' imagine qu'elle présente l'image la plus parfaite de l'immensité, et peut-être en est-il réellement ainsi, lorsqu'on la découvre du haut de quelque éminence ; mais, quand on la voit sur une plage très basse, comme celle où j'étais alors, on n'en aperçoit plus qu'une étroite portion ; et l'on est fatigué du balancement périodique de ses vagues ainsi que de la monotonie de ses mugissemens. La plage d'un sable blanc et parfaitement pur sur laquelle je cheminais ne m'offrait pas non plus une vue bien récréative ; je n'aperçevais point de culture ; jamais je

<sup>1</sup> Je reviendrai sur ces influences dans ma *troisième Relation*. J'ai déjà eu occasion d'en dire quelque chose dans la première.

n'avais trouvé moins de plantes en fleurs ; à peine apercevais-je quelques oiseaux de mer qui , posés sur la grève , s'envolaient à notre approche , et enfin , dans un espace de plus de quatre lieues , l'aspect des végétaux qui s'étendent au-delà du rivage , ne changea qu'une seule fois.

Dans la première partie du chemin , la grève nue et sablonneuse est plus haute de quelques pieds que les terres voisines. Celles-ci sont couvertes d'arbrisseaux serrés les uns contre les autres , et surtout de Myrsinées dont les branches , arrivant toutes à la même hauteur , présentent une masse d'un vert noir et triste , de niveau avec le rivage , et au milieu de laquelle se montrent çà et là quelques brins desséchés. Plus loin au contraire la partie de terrain couverte de végétaux qui avoisine la plage s'élève au-dessus de celle-ci , en formant un coteau. Là on retrouve encore une végétation triste et sombre ; mais , comme les arbres et les arbrisseaux qui la composent n'aboutissent point au même niveau , ils ont un autre aspect que ceux dont j'ai parlé tout à l'heure. A leur pied croissent abondamment des Amaranthacées d'un vert obscur , un *Sophora* appelé *feijão da praia* ( *Sophora littoralis* Neuw. et Schrad <sup>1</sup> ), dont le feuillage a aussi une teinte sombre , enfin une quantité prodigieuse de *Cactus* , de *Tillandsia* et d'ananas sauvages , plantes

<sup>1</sup> Cette plante serait extrêmement précieuse si , comme on l'a dit , ses graines pouvaient détruire ou écarter les grandes fourmis , fléau de l'agriculture brésilienne ( Voy. la note EE à la fin du volume ).

épineuses qui forment un fourré impénétrable.

A environ un quart de lieue de l'endroit où je fis halte, j'arrivai à un grand lac d'eau salée appelé *Lagoa da Sica* ou da *Boassica* qui n'est séparé de l'Océan que par une langue de terre étroite et sablonneuse, et qui d'ailleurs est borné de toute part par de grandes forêts. Cette lagune a deux mille quatre cents *braças*<sup>1</sup> de longueur et soixante dans sa plus grande largeur; elle offre peu de fond, reçoit plusieurs ruisseaux, et l'on y pêche une grande quantité de poissons excellens qui y arrivent avec les eaux de la mer, quand on a soin d'ouvrir un passage à ces dernières<sup>2</sup>.

Après avoir suivi pendant quelques minutes le bord occidental du lac, je passai devant une sucrerie dont l'importance était suffisamment attestée par de nombreuses cases à nègres, et à laquelle on donne le nom de *fazenda da Boassica* emprunté du lac qui l'avoi-sine. Je traversai ensuite un bouquet de bois vierge de peu d'étendue, et je me trouvai devant une *venda* très propre et nouvellement construite que l'on appelle *venda da Sica*. Comme le vent était très froid, et qu'il tombait de la pluie, je me décidai à ne pas aller plus loin. C'était encore un homme né en Portugal qui tenait la *venda da Sica*. Il me donna une petite chambre qui avait une fenêtre, et je ne fus point obligé de partager ce gîte avec mes gens qui

<sup>1</sup> La *Braça* équivaut, selon le savant Freycinet, à 2 mètres, 20.

<sup>2</sup> *Caz. Corog. Braz.*, II, 39. — *Piz. Mém. hist.*, II, 172.

eurent aussi leur chambre ; depuis Rio de Janeiro, je n'avais pas encore été si bien logé <sup>1</sup>.

Lorsqu'on voulut ouvrir mes malles, les clefs ne se trouvèrent point. J'étais fort affligé de leur perte ; car on m'assura qu'il n'y avait à Macahé, la ville voisine, qu'un serrurier peu adroit, et même on me fit craindre que cet homme ne fût absent. Prégent partit aussitôt, et, à ma grande satisfaction, il revint le lendemain matin avec le paquet de clefs qu'il avait trouvé sur la plage.

Je passai la journée à la *venda* da Sica pour soigner mes collections qui n'avaient pu l'être la veille, et en même temps pour arranger une vingtaine d'espèces de *Fucus* que j'avais trouvés non loin de mon logis, sur des rochers à fleur d'eau. Cette récolte était précieuse pour moi ; car j'avais eu beaucoup à me plaindre de la disette de plantes marines dans le voisinage de Rio de Janeiro, et l'on sait combien ces plantes sont rares sur des plages rases et sablonneuses comme celles que l'on parcourt entre S. João et le lac da Sica <sup>2</sup>.

Après avoir quitté la *venda* voisine de ce lac, je traversai un bois d'environ une demi-lieue, et j'arrivai à la ville de S. João de Macahé qu'on appelle simplement Macahé dans l'usage ordinaire.

<sup>1</sup> J'ai de la peine, je l'avoue, à reconnaître le pays que j'ai parcouru entre S. João et Macahé, dans la description qu'en a faite M. le prince de Neuwied ; mais il paraît que ce savant zoologiste n'a pas exactement suivi le même chemin que moi. La lagune dont il parle est sans doute celle da Sica.

<sup>2</sup> Voy. la note GG à la fin du volume.

---

---

CHAPITRE IV.LA VILLE DE MACAHÉ,—VOYAGE DE CETTE VILLE AUX  
LIMITES DU DISTRICT DE CAMPOS DOS GOITACAZES.

---

Histoire de *Macahé*. Description de cette ville. Son commerce. Réflexions sur la manière d'exploiter les bois dans ce pays et dans tout le Brésil. Culture. — Les fies de *Santa Anna* ; leur utilité pour les contrebandiers.—Description succincte de la côte depuis les fies de *Santa Anna* jusqu'à Rio de Janeiro. — Quelques mots sur l'intérieur des terres. — Hameau de *Barreto*. — Habitation de *Cabunas*. — L'auteur s'égare. — *Sítio do Paulista*. — Bestiaux. — Pays situé entre le *Sítio do Paulista* et le *Sítio do Andrade*. — *Sítio do Pires*. — Punaisses du Brésil. — *Sítio do Andrade*.

---

Il est à croire que même avant l'arrivée des Portugais au Brésil, le nom de *Macahé* avait été donné par les indigènes à la contrée qui le porte aujourd'hui ; car déjà on trouve ce nom, avec une altération légère, dans le récit intéressant du naïf et véridique Jean de Lery<sup>1</sup>. Suivant cet écrivain qui, en 1547, visita la baie de Rio de Janeiro et ses alentours, un rocher inaccessible s'élevait comme une tour sur la côte voisine de Macahé, et répandait, aux rayons du soleil, un tel éclat qu'on pouvait le prendre pour une éme-

<sup>1</sup> *Voyage*, éd. 1578, p. 55.

raude. Je ne sais ce qu'est devenu ce rocher appelé jadis par les navigateurs l'*Emeraude de Maq-hé*; mais c'est certainement lui qui aura valu au pays le nom qu'on lui donne; car, de nos jours encore, les habitants du Paraguay appellent *macae*, en langue guarani, une espèce d'ara entièrement verte commune dans leurs campagnes <sup>1</sup>.

Du temps de Jean de Lery, le territoire de Macahé était habité par des sauvages alliés des Goitacazes. Plus récemment les jésuites possédèrent une habitation vers l'embouchure du Rio Macahé, et y bâtirent une chapelle sous l'invocation de Ste. Anne. Un village se forma dans le voisinage de cette chapelle, et, par un décret (*alvará*) du 29 juillet 1813, on le mit au rang des villes sous le nom de *S. João de Macahé*<sup>2</sup>. Pour limite méridionale on donna au *termo* de la nou-

<sup>1</sup> Je ne trouve point à la vérité le mot *macae* dans l'ouvrage de D. Felix d'Azzara sur les oiseaux du Paraguay. Cependant je ne puis avoir le plus léger doute sur l'étymologie que je rapporte ici; car elle m'a été indiquée dans les missions de l'Uruguay par un homme éclairé qui avait long-temps habité le Paraguay proprement dit et qui connaissait parfaitement la langue guarani.

<sup>2</sup> Un savant navigateur ne donne que le titre de *bourg* à Macahé, au Cabo Frio, à Maricá, etc. Je crois que le mot *villa* doit être traduit en français par le mot *ville*; car, si on le traduisait par *bourg*, il faudrait ne plus appeler *villes* Sa-bará, S. João d'El Rey, etc. Dans tous les cas, si l'on doit donner aux *villas* le nom de *bourgs*, Saquaréma et S. João da Barra ne seraient pas des *bourgs*, comme l'a dit l'écrivain que je cite plus haut, puisque ces lieux n'ont point le titre de *villas*.

velle ville le Rio de S. João, et, pour limite septentrionale, l'embouchure du *Furado*; cependant on le soumit provisoirement à la juridiction du *juiz de fóra* du Cabo Frio, et l'on ne plaça à Macahé qu'un juge suppléant. Les habitans de cette ville désiraient aussi qu'elle devint le chef-lieu d'une paroisse; on céda à leurs vœux, et, en 1815, la chapelle Ste. Anne fut définitivement érigée en église paroissiale sous l'invocation de S. Jean-Baptiste <sup>1</sup>.

Macahé est situé dans une position charmante à l'embouchure de la rivière du même nom, et divisé par cette rivière en deux parties inégales. Celle qui borde la rive droite est la plus considérable; cependant elle ne se compose pas de plus de soixante à quatre-vingts maisons, petites, basses, écartées les unes des autres, pour ainsi dire éparses et dont la plupart sont couvertes en chaume. De ce même côté de la rivière, sur une grande place qui y aboutit, mais qui n'est encore qu'indiquée, on a élevé le poteau de justice destiné à faire connaître le rang de la ville dans l'ordre judiciaire et administratif. C'est encore sur la rive droite du Macahé que l'église a été construite; elle s'élève au sommet d'une petite montagne à quelque distance des maisons, et de loin, elle ressemble à un ancien château.

La partie septentrionale de la ville est située beaucoup plus loin de l'embouchure de la rivière que la partie méridionale, et, en face de celle-ci, il n'existe

<sup>1</sup> Piz. *Mém. hist.*, V, 304.

qu'une langue de terre nue, basse et sablonneuse qui s'avance entre l'Océan et la rivière.

Après avoir décrit, à son extrémité, différens détours, le Macahé se jette dans l'Océan entre la langue de terre dont j'ai parlé tout à l'heure et un monticule en partie cultivé et en partie couvert de bois qui termine le côté droit ou méridional de la ville. Tout le pays est assez plat ; mais, vers l'ouest, l'horizon est borné par la *Serra de Macahé*, chaîne de montagnes qui se rattache à la *Serra do mar*, et au milieu de laquelle le pic appelé *Morro do Frade* (montagne du moine) se fait remarquer par son élévation et sa forme singulière. L'ensemble que je viens de décrire présente un paysage charmant, surtout lorsqu'on le contemple étant sur la rive gauche de la rivière, d'où l'on découvre bien mieux que sur la rive droite, les montagnes qui s'élèvent à l'horizon, le petit morne isolé où l'église est bâtie et toutes les sinuosités que décrit la rivière avant son embouchure.

Malgré les agrémens de sa position, Macahé, lors de mon voyage, ne pouvait guère être comparé qu'à un village de France des moins considérables, et si l'on a fait de ce lieu une ville et la capitale d'un *termo*, c'est sans doute parce qu'il semble destiné à acquérir un jour une très grande importance. La rivière qui y passe a environ dix-huit lieues de cours <sup>1</sup>, et les terres

<sup>1</sup> Cazal et M. le prince de Neuwied lui en donnent 15, et Pizarro 16. Ce dernier dit (*Mém. hist.*, II, 175) qu'elle prend naissance dans les montagnes appelées aussi Macahé, et quelle reçoit les ruisseaux de *João Manoel* et d'*Atalaia*, le *Rio*

baignées par elle sont propres aux principaux genres de culture. Les grandes *lanchas* et les *sumacas* peuvent franchir l'embouchure du Macahé, lorsqu'elles n'ont qu'une demi-charge; hors de l'embouchure, les embarcations trouvent dans la petite rade *da Concha* (de la coquille) un excellent abri contre les vents du sud que l'on redoute le plus; enfin les îles de *Santa Anna* situées vers l'entrée de la rivière, offrent pour toute espèce de vaisseaux un assez bon mouillage<sup>1</sup>. Déjà Macahé a un air de vie que l'on remarque rarement dans l'intérieur et même sur le littoral du Brésil; l'on y voit du côté du midi, un grand nombre de *ventas*, et plusieurs maisons annoncent l'aisance de leurs propriétaires par le soin avec lequel elles sont entretenues.

Le principal commerce de cette ville naissante est actuellement celui des bois. Comme les colons de S. João da Barra, ceux des environs du Rio de Macahé choisissent dans les forêts vierges les arbres les plus beaux et les font mettre en planches. Quelques-uns envoient leurs bois directement à Rio de Janeiro; mais la plupart et principalement les moins riches les vendent à des marchands établis à Macahé même. Les arbres qu'on exploite le plus souvent dans ce pays

*Morto*, les eaux du lac appelé *Lagoinha*, celles du lac *Pdo Ferro*, des rivières de *S. Pedro*, de *Crubixaes*, du ruisseau de *Serra Verde*, du *Rio do Ouro*, du *Rio das Aduellas*, du ruisseau de *Janipapo*, du lac de *Traira*, des ruisseaux de *Sabiá*, de *Jurumirim* et de *Boassica*.

<sup>1</sup> Freyc. *Voyage Ur. hist.*, I. 84.

sont le *jacarandá* dont le bois est employé dans l'ébénisterie et dans la menuiserie; l'*araribá*; le *canela*; le *vinhatico* qui a un bois jaune et presque incorruptible, propre à la menuiserie et à la construction des navires; le *caixeta* qui remplace comme je l'ai dit ailleurs, le sapin de nos climats; l'*oleo* employé dans la charpente, etc<sup>1</sup>. Les planches se vendent à la douzaine; celles de *vinhatico* de 30 palmes de longueur sur 2 de large valaient en particulier, lors de mon voyage, trente mille reis la douzaine (environ 187 f.).

Il est à craindre cependant que par l'imprévoyance du cultivateur, ce commerce ne diminue bientôt d'une manière sensible, et qu'il ne finisse par tomber entièrement. Ici et probablement dans tout le Brésil, on n'a point, comme en Europe, l'usage d'exploiter entièrement une certaine étendue de forêt; on choisit çà et là les arbres qu'on veut faire scier, et le bûcheron les abat à sa hauteur, pour ne pas avoir la peine de courber son corps. Quand même on couperait les arbres au niveau de la terre, les souches privées d'air et bientôt recouvertes par les lianes et les parasites, ne pourraient probablement produire de rejettons; et à plus forte raison encore des troncs de trois ou quatre

<sup>1</sup> Voyez la table des bois dont on se sert à Rio de Janeiro, faite par M. de Freycinet d'après les renseignements qu'il a obtenus de MM. de Gestas et Francisco Maximiliano de Souza (*Voyage Ur. hist.*, I, 115 et suiv.). Feu M. Mawe avait déjà donné une courte liste des bois de *Cantagallo* (*Travels*, etc., 132); mais les noms y sont tellement défigurés qu'elle doit être considérée comme non-avenue.

pieds de haut doivent-ils bientôt périr pour jamais. Lors de mon passage à Macahé, les beaux arbres commençaient déjà à y devenir fort rares, et souvent l'on était obligé de les aller chercher dans des forêts très éloignées de l'embouchure de la rivière. Ainsi, tandis que d'un côté les Brésiliens livrent à l'incendie d'immenses forêts, sans en retirer autre chose qu'un engrais passager, ailleurs, quand ils exploitent quelques arbres précieux, c'est de manière à courir le risque d'en détruire l'espèce. J'ai vu les ouvriers brésiliens rechercher des planches d'un bois commun sciées en France ou en Angleterre, et si le gouvernement du Brésil continue à s'inquiéter aussi peu qu'il l'a fait jusqu'à aujourd'hui de l'aménagement de ses forêts, on peut prédire avec assurance qu'un temps n'est pas éloigné où des navires se rendront d'Europe au Brésil, chargés de planches et de bois de construction. Sous l'administration bienfaisante du marquis de LAVRADIO, il s'était formé dans la capitale une académie philosophique qui s'occupa avec utilité de l'agriculture du pays, et à laquelle on dut les plus heureux essais sur l'introduction de la cochenille et la culture de l'indigo. Comment aujourd'hui où le Brésil s'est débarrassé des lourdes entraves du système colonial, ne se forme-t-il pas dans la capitale de cet empire une société d'agriculture qui ait pour but d'éclairer les propriétaires sur leurs véritables intérêts, de les arracher à leur imprévoyance et d'ouvrir des sources nouvelles de prospérité? Cela ne vaudrait-il pas mieux que de consumer son temps et son intelligence à discuter des

questions vagues de droit absolu, ou les vaines théories d'une économie politique surannée et inapplicable surtout à l'Amérique ?

L'exploitation des bois n'est pas au reste la seule occupation des cultivateurs des environs de Macahé. Entre le *Sítio do Paulista* situé à quatre lieues nord de cette petite ville et le port de S. João da Barra, on comptait naguère une vingtaine de sucreries plus ou moins éloignées du rivage de la mer ; mais on a reconnu que la canne à sucre n'était pas la plante qui convenait le mieux à ce pays, et qu'elle n'y rendait presque rien si, pour la couper, on ne saisissait pas l'instant même de sa maturité. Plusieurs colons ont donc renoncé à leurs sucreries, et s'appliquent aujourd'hui à la culture des caféiers qui donne beaucoup moins de peine que celle de la canne, qui n'exige ni autant de bâtimens ni autant d'esclaves, et qui réussit très bien sur le penchant des hauteurs voisines de Macahé. La plupart des propriétaires envoient pour leur propre compte à Rio de Janeiro le café qu'ils recueillent ; mais le besoin de numéraire oblige souvent les moins riches à vendre dans le pays même, une partie de leurs récoltes. Le fret de Macahé à la capitale du Brésil est de deux *patacas* le sac de deux *alqueires*, et, avec un bon vent, on peut faire le voyage en quarante-huit heures et même en moins de temps. Les colons des alentours de Macahé cultivent le coton, mais seulement pour la consommation de leur famille, et il en est à peu près de même du maïs, du riz et du manioc.

Parmi les avantages dont jouit la ville de Macahé, il en est un que je ne dois point passer sous silence; car, dans un pays aussi chaud, il peut être considéré comme inappréciable. Depuis long-temps je trouvais partout de l'eau extrêmement mauvaise; mais celle qu'on boit à Macahé est excellente et parfaitement limpide.

J'ai déjà parlé plus haut des îles de S. Anna voisines de cette ville. J'en dirai encore quelque chose pour rendre plus complète la description que j'ai donnée de tout le pays. Ces îles, situées à une demi-lieue en mer, un peu au sud de l'embouchure du Rio de Macahé<sup>1</sup>, sont au nombre de trois. La plus grande qui porte proprement le nom d'*Ilha de Santa Anna* a du bois et de l'eau potable, et présente, comme on l'a vu, un mouillage assez bon, même pour les vaisseaux de haut bord. On y comptait autrefois quelques habitans; mais le gouvernement s'étant aperçu qu'ils profitaient des avantages de leur position pour favoriser la contrebande du bois de Brésil et celle des esclaves, leur donna ordre de quitter l'île, et, depuis cette époque, il n'a été accordé à personne la permission de s'y établir. On assure cependant que l'*Ilha de Santa Anna* est encore aujourd'hui d'une très grande utilité pour les étrangers aventureux qui font le commerce interlope du bois de Brésil. Ce bois que l'on ne peut couper sans une permission expresse du roi, est extrêmement abondant aux alentours du Cap Frio.

<sup>1</sup> Piz. *Mém. hist.*, II, p. 177.

Les oontrebandiers étrangers s'arrangent, dit-on, avec les habitans du pays ; ceux-ci profitent de la nuit pour abattre les arbres ; ils chargent le bois sur de petites embarcations, et ils le conduisent à l'Ilha de Santa Anna où il est enlevé par les acheteurs <sup>1</sup>.

Si, des îles Sainte Anne, on voulait naviguer vers le sud, en suivant la côte du Brésil on trouverait à quatre lieues du Macahé et de la rade da Concha, l'embouchure du Rio dos Ostras. A une demi-lieue de cette dernière est l'entrée du Rio de S. João, et à trois lieues plus loin, l'embouchure du *Rio d'Una*, rivière insignifiante qui doit avoir sa source près de Campos Novos. Au sud de l'Una, la côte s'arrondit pour former l'anse dite Bahia Formosa (la belle baie) où toute espèce de bâtiment peut trouver un abri. Le côté méridional de cette anse est borné par une petite presqu'île qui se termine au nord par la pointe *dos Buzios* (des coquilles de limaçon), et au midi par celle de João Fernandes ; la première est éloignée d'une lieue du Rio d'Una, et, sur la seconde très rapprochée d'elle, on a placé un détachement de milice chargé d'empêcher la contrebande du bois de Brésil. Dans le voisinage de ces pointes sont l'île dite *da Anchora* (île de l'ancre) et d'autres plus insignifiantes encore. Au-delà des deux pointes dos Buzios et de João Fernandes, la côte reprend la direction du nord-ouest qu'elle avait eue depuis le Rio Macahé.

<sup>1</sup> Je ne crois pas avoir besoin de répéter que je ne prétends parler ici que de l'époque de mon voyage.

jusqu'au fond de la rade Formosa ; et bientôt l'on passe devant la petite anse *da Ferradura* ( du fer de cheval ), éloignée d'une lieue de la pointe de João Fernandes, puis devant l'anse de *Pero* qui est à une lieue de la première; on peut débarquer également au fond de ces deux anses. Plus loin, on trouve les terres du Cap Frio que j'ai déjà décrites, et, si l'on sort par le Boqueirão do Sul, on a en vue la petite île dos Francezes ( des Français ). C'est alors que la côte prend la direction de l'est à l'ouest qu'elle ne perd plus jusque vers la baie de Rio de Janeiro ; et, presque rectiligne dans tout cet espace, elle n'y offre que deux pointes du moins un peu sensible, celle formée par le Morro de Nazareth et la Ponta Negra, rocher qui s'avance dans la mer d'un peu moins d'un quart de lieue <sup>1</sup>.

Il ne faut pas s'imaginer qu'entre le Cap Frio et la ville de Macahé, il n'y ait d'habitans que sur le littoral. Dans l'intérieur des terres, au milieu des immenses forêts voisines de la chaîne maritime, les missionnaires avaient formé divers aldeas qui depuis ont été érigés en paroisse. Il paraît que la population indienne y a singulièrement diminué; mais les indigènes auront sans doute été remplacés par quelques colons blancs ou mulâtres. Les détails qui ont été publiés sur ces contrées sont trop vagues; ils présentent trop peu d'intérêt pour que je les cite ici, et je dois regretter de n'avoir pas visité moi-même des lieux sans doute

<sup>1</sup> Voy. *Memorias historicas*, II, 179 et les cartes de M. Roussin.

très intéressans pour le naturaliste et où j'aurais eu le plaisir de retrouver encore quelques faibles restes d'une civilisation dont il n'existera bientôt plus aucune trace.

En quittant Macahé, je passai la rivière sur une pirogue. Le péage est affermé pour le compte de l'administration, et l'on ne paie ici que 40 reis (25 c.) par personne. Grâce à mon passeport royal ou *portaria*, je n'eus rien à déboursier ni pour moi, ni pour mes domestiques, ni pour mes bêtes de somme.

Au-delà du Rio de Macahé, on traverse un pays agréable et riant<sup>1</sup>. C'est une plaine qui se prolonge entre des collines et le rivage de la mer et qui présente des bouquets de bois entremêlés de pâturages un peu marécageux où paissent beaucoup de bestiaux.

J'avais fait une lieue depuis Macahé, lorsque je passai par le hameau de *Barreto* qui se compose d'une chapelle et de quelques chaumières bâties autour d'une belle pelouse. Cet endroit dépend de la paroisse de S. João de Macahé; mais les habitans y entretiennent un chapelain à leurs frais, ce que l'on fait généralement ici dans les endroits un peu éloignés de l'église paroissiale et où quelques colons se trouvent réunis.

A environ une lieue de Barreto, je fis halte à la petite habitation de *Cabiunas*<sup>2</sup> bâtie sur une colline d'où l'on découvre un pays agréablement coupé de bois et de pâturages.

<sup>1</sup> Comme on le verra plus bas, on fait commencer au Macahé les Campos Goitacazes.

<sup>2</sup> Probablement des mots tupis *caba guépe* et *úna noire*.

Le juge suppléant de Macahé m'avait donné une lettre de recommandation pour le propriétaire de Cabiunas qui me reçut parfaitement bien. Sa maison fut la première où, depuis le commencement de mon voyage sur la côte, on m'offrit à souper; mais j'y excitai une curiosité qui ne laissait pas d'être importune. On se pressait autour de moi, et l'on m'accablait, il faut le dire, de questions toutes plus impertinentes et plus ridicules les unes que les autres. Au reste il y en avait deux ou trois que l'on n'avait jamais manqué de me faire partout où je m'étais arrêté depuis Rio de Janeiro. On me demandait d'abord quelles marchandises j'avais à vendre, et, quand je répondais que je ne vendais rien, mais que je voyageais dans l'unique but d'observer et de recueillir les plantes du pays, on voulait absolument savoir combien l'on me donnait pour faire ce métier. Accoutumés à la vénalité qu'avait introduite parmi eux un despotisme sans énergie, ces bonnes gens ne pouvaient concevoir que l'on entreprît quoi que ce fût par un autre motif que celui de gagner quelque argent.

Mon hôte de Cabiunas me fit déjeuner avec lui; mais probablement il avait oublié que ma caravane ne devait pas s'arrêter avant cinq à six heures du soir; car il ne m'offrit qu'une tasse de café avec un petit gâteau de farine de manioc.

Peu de temps après avoir quitté la maison de cet homme, j'arrivai dans une grande plaine qui se prolonge entre la mer et des collines boisées. Là, au milieu d'un sable blanc et presque pur, je retrouvai une végé-

tation à peu près semblable, du moins pour l'aspect, à celle de la presqu'île ou *restinga* du Cabo Frio; si ce n'est pourtant que; près de Cabiunas, les arbrisseaux sont en général plus écartés les uns des autres et moins vigoureux; qu'ils ne forment pas aussi bien le buisson, et qu'à l'époque de mon voyage (16 septembre) il y en avait beaucoup moins en fleurs. Ici, comme au Cap Frio, les Myrtées se montrent en plus grand nombre que les plantes des autres familles. Dans les endroits secs, les intervalles qui se trouvent entre les arbrisseaux sont entièrement nus; mais toutes les fois que le sol devient un peu humide, il y croît un gazon fin et assez maigre au milieu duquel on voit en grande abondance un *Xyris* et trois ou quatre espèces de petits *Eriocaulon* à tête solitaire, genres de plantes qui se plaisent ensemble sur des terrains analogues à ceux où chez nous croissent presque toujours réunis l'*Exacum filiforme* et le *Linum radiola*.

Je m'étais éloigné de ma caravane pour cueillir des plantes. Au bout de quelque temps, mon domestique qui m'accompagnait prétendit que nous n'étions plus dans le véritable chemin; nous en cherchâmes un autre au milieu des sables, mais ce fut inutilement; il fallut revenir à celui que nous venions de quitter. Cependant, comme je n'y aperçevais aucune trace qui indiquât le passage de mes mules, je finis par me persuader que je m'étais véritablement égaré, et j'entrevois avec effroi la possibilité de passer la nuit dehors, sans avoir rien à manger. Cependant nous aperçûmes dans le lointain un toit qui me rendit

quelque espérance; mais elle se dissipa bientôt, car ce toit n'était que celui d'une chapelle abandonnée.

En y arrivant, nous nous trouvâmes sur une langue de terre étroite et sans végétation qui sépare la mer d'un grand lac. Nous marchions sur un sable pur contre lequel les vagues venaient se briser. La couleur rousse des eaux de la mer contrastait tristement avec la teinte noirâtre de celles du lac; de l'autre côté de celui-ci, nous n'apercevions que des bois, et aucune habitation ne s'offrait à nos regards: tout le pays présentait l'aspect austère de l'aridité et de la solitude; le seul mouvement qui y régnât, celui des flots, était égal et monotone.

Enfin, à ma grande satisfaction, nous découvrîmes une maisonnette sur le bord du chemin. C'était une petite *venda* où j'appris que nous ne nous étions point égarés, comme je l'avais craint, et que mes mulets avaient passé par ce lieu même peu d'instans auparavant. Malgré la chétive apparence de la *venda* et son isolement, j'y trouvai de la liqueur, du biscuit, des figes sèches, des olives; et je pris avec grand plaisir un supplément au déjeuner frugal de mon hôte de Cabiuas. Je demandai au propriétaire et à sa femme s'ils ne s'ennuyaient pas beaucoup dans cette solitude; mais ils parurent très surpris de ma question. Le maître de la *venda* me répondit qu'il pêchait dans le lac, et que d'ailleurs il passait continuellement des voyageurs, ce qui signifie que chaque jour il en passait deux ou trois. L'habitude familiarise l'homme avec toutes les situations; il n'en est point où il ne fi-

nisse par être heureux, quand il s'est persuadé qu'il lui est impossible d'en changer, et lorsqu'en même temps il n'a pas sous les yeux des objets d'envie qui torturent son imagination.

Après le lac de *Carapiboi*<sup>1</sup>, celui sur le bord duquel est bâtie la *venda* dont je viens de parler, on trouve une autre lagune; et, traversant toujours un terrain plat et aride, on arrive bientôt au *Sítio do Paulista* (la petite habitation du Pauliste), l'un des endroits où s'arrêtent les voyageurs qui parcourent cette route. Le *Sítio do Paulista* qui doit sans doute son nom à la patrie du premier qui s'y établit, n'est qu'une chaumière construite près de l'Océan dans une plaine stérile et sablonneuse<sup>2</sup>. Sur une côte aussi déserte, le voyageur est encore heureux de rencontrer cet asyle où il trouve du laitage et quelques autres alimens, du maïs pour ses mulets et un pâturage entouré de haies sèches. Il serait impossible de rien cultiver autour du *Paulista*; mais il existe dans cet endroit assez de terrains couverts d'une herbe fine et de bonne qualité pour que le propriétaire puisse élever des bestiaux.

Ici les bêtes à cornes ne me parurent point appartenir à une belle race. On leur donne aussi peu de soin que dans les Mines, et l'on n'est pas même obligé

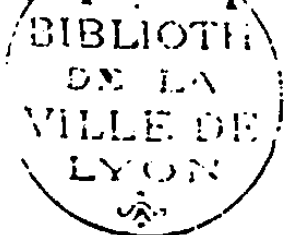
<sup>1</sup> *Carapiboi* vient probablement des deux mots indiens *carapi* chose courte et *boya* serpent.

<sup>2</sup> Comme je l'ai dit dans ma *première Relation*, les *sítios* sont des établissemens ruraux d'un ordre inférieur aux *fazendas*.

de leur faire prendre du sel, parce que la terre est imprégnée de cette substance, et que partout il existe des eaux plus ou moins salées. Comme à Minas, les vaches qui ont un veau fournissent seules du lait, et celles que l'on regarde comme les meilleures en donnent, outre la ration des veaux, quatre pintes par jour. Les bestiaux de ce canton sont sujets à des coliques que l'on attribue aux eaux croupies qu'ils boivent dans les lieux bas; on les guérit en les changeant de pâturages et en les rapprochant des lagunes d'eau salée.

En arrivant au Sitio do Paulista, j'y trouvai des marchands qui venaient de la ville de *Campos*, et se rendaient à S. João da Barra avec une troupe de mulets chargés de sucre. Ils me dirent qu'ils espéraient trouver dans ce village le débit de leur marchandise, parce que les propriétaires des sucreries de S. João ont coutume de ne rien vendre dans leur pays, et qu'ils envoient, comme on l'a vu, à Rio de Janeiro, le produit de leur fabrication.

Depuis le Sitio do Paulista jusqu'au *Sitio d'Andrade*, dans un espace de sept lieues et demie, je continuai à parcourir un pays très égal, désert et sablonneux. A la droite du chemin qui cotoie la mer, s'étendent des dunes semblables à une longue chaussée, et, à la gauche, se succèdent des lacs d'une eau plus ou moins douce mais toujours ou presque toujours peu agréable à boire. Dans quelques-uns situés entre le Paulista et le *Sitio do Pires*, on voit une Cypéracée qui par son port ressemble beaucoup au *Sclerpus la-*



*eustris* <sup>1</sup>, une grande sagittaire, un nénuphar blanc <sup>2</sup>, une belle utriculaire <sup>3</sup>; sur leurs bords croît l'*Alisma ranunculoides* <sup>4</sup>, et dans les lieux simplement marécageux le *Drosera intermedia* tel qu'on le recueille dans les environs de Paris à l'étang de S. Léger <sup>5</sup>. Il est à remarquer que c'est par les plantes aquatiques que la végétation de ce pays se rapproche le plus de celle de l'Europe; ce qui au reste n'est point étonnant, puisque, dans des contrées si peu analogues, ces plantes habitent un milieu qui est toujours à peu près le même. Le dernier lac devant lequel je passai, avant d'arriver au lieu appelé Sitio do Pires, était entièrement couvert d'un *Typha* qui me parut intermédiaire entre les *Typha latifolia* et *angustifolia*; on l'appelle dans le pays *tabóá*, et l'on s'en sert pour couvrir les maisons et pour faire des nattes et des paillassons de bâts. Dans des espaces souvent considérables, il n'existe aucun lac, et alors on ne voit plus qu'une vaste plaine bornée au loin par des bois et couverte d'un gazon assez fin parfaitement uniforme; cependant la terre crevassée de toute part indique assez que, lorsqu'il a plu long-temps, ces grandes plaines deviennent aussi des lacs.

Je ne parcourus pas en un seul jour l'espace d'en-

<sup>1</sup> Voy. la note HH à la fin du volume.

<sup>2</sup> Voy. la note II                   ibid.

<sup>3</sup> Voy. la note JJ                   ibid.

<sup>4</sup> Voy. la note KK                   ibid.

<sup>5</sup> Voy. mon *Histoire des plantes les plus remarquables du Brésil et du Paragay*, p. 255.

viron sept lieues dont je viens de décrire l'aspect. A deux lieues et demie du Sitio do Paulista, je fis halte au Sitio do Pires (nom d'homme), chaumière un peu écartée du chemin. Pour y arriver, je passai entre le lac couvert de *Typha* dont j'ai parlé tout à l'heure et une lagune remplie de *Sphagnum* qui, en partie putréfié, répand une odeur très désagréable. La chaumière de Pires dépend d'une habitation voisine, et était habitée par un esclave et par sa famille à qui leur maître avait confié la garde de deux ou trois cents bêtes à cornes répandues dans les pâturages d'alentour. Cet esclave élevait des volailles et pêchait dans les lacs. Il me dit que le pays était fort malsain, et je n'eus pas de peine à le croire, car les vapeurs qui s'exhalent des lagunes doivent nécessairement infecter l'atmosphère.

Depuis le commencement de ce voyage, moi et mes gens nous n'avions cessé d'être tourmentés par les puces pénétrantes, et assez souvent aussi nous avions eu à nous plaindre des moustiques. Pendant la nuit que je passai à Pires, une autre espèce d'insectes malfaisans me priva du sommeil; je fus dévoré par des punaises de lit. Ces animaux désagréables m'ont paru être au Brésil plus allongés qu'ils ne le sont en Europe; mais je pense que cette différence de forme n'est que le résultat d'un changement de climat. Ce qui en effet tend à prouver que la punaise n'est point naturelle à cette partie de l'Amérique, c'est qu'elle y est encore très peu répandue, et que l'on ne trouve pas même son nom dans le dictionnaire de la *lingoa geral*.

De Pires j'allai faire halte au Sitio d'Andrade, et, pendant toute la journée, je ne recueillis pas une seule plante. Rien n'est plus monotone que la végétation de ce pays. Les pelouses et le bord des lagunes n'offrent guère qu'une seule espèce de Graminée et des touffes fleuries d'un petit *Hedyotis*. Sur la dune ou chaussée qui s'étend, comme je l'ai dit, au bord de la mer et est formée par les sables qu'ont amoncelés les vagues, on ne voit presque toujours que des pieds rabougris du *Sophora littoralis* (vulg. *feijões da praia*), et dans les endroits où il y a le plus de variété, s'élèvent uniquement des *pitangueiras* (*Eugenia Micheli*), quelques *Cactus* épineux, des Broméliées également chargées d'épines et des *aroeiras* (*Schinus therebintifolius* Radd.) qui, étalés sur la terre et à peine hauts d'un pied à un pied et demi, montrent assez combien le sol leur est peu favorable. Dans ce triste pays, je ne vis entre Pires et Andrade aucune métairie, aucune cabane, et, pendant toute la journée, je ne rencontrai que deux personnes. Les nombreux bestiaux qui paissent dans la campagne, et les oiseaux d'eau qui volent gravement au-dessus des lacs ou qui cherchent leur nourriture dans les terrains humides, répandent seuls dans le paysage un peu de mouvement et de vie.

Le Sitio d'Andrade où je fis halte, comme je l'ai dit, après avoir quitté Pires, est situé près de la mer à l'entrée de la plaine. Il dépend de la belle *fazenda* du *Collegio* voisine de la ville de Campos, et il appartenait, comme cette *fazenda*, à l'ordre des jésuites. La maison n'a qu'un seul étage, et se compose d'une

chapelle, de deux chambres, une salle, une cuisine et une *varanda* ou galerie, ensemble qui, dans ces lieux déserts, forme un véritable palais. Le terrain où est bâti Andrade est marécageux et offre un mélange de sable et de terre noire. Autour de la maison, l'on voit de vastes pâturages formés par un gazon assez ras, et, plus loin, des bouquets de bois d'une végétation fort maigre. Un ruisseau d'eau saumâtre et bourbeuse serpente dans la plaine, et, au milieu de celle-ci, paissent des troupeaux nombreux. Il est à croire que les jésuites firent construire cette demeure pour avoir un abri, lorsqu'ils allaient de la ville de S. Salvador de Campos à leur sucrerie de Campos Novos ou à l'aldea de S. Pedro. Aujourd'hui le Sitio d'Andrade n'est habité que par deux esclaves de la *fazenda* du Collegio chargés du soin des bestiaux qui vivent dans la plaine, et bientôt sans doute on ne verra plus dans cet endroit que des ruines.

Après être sorti du Sitio d'Andrade, je traversai, pendant un peu plus d'un quart de lieue, de vastes pâturages qui s'étendent parallèlement à la mer et où paissent un grand nombre de bêtes à cornes. J'arrivai ensuite à l'embouchure de la rivière du Furado, et là je me trouvai sur la limite du *termo* de Macahé et du district de Campos dos Goitacazes, district que le chapitre suivant fera connaître.

---

## CHAPITRE V.

### TABLEAU GÉNÉRAL DU DISTRICT DES CAMPOS DOS GOITACAZES.

Administration du district des *Campos dos Goitacazes*; ses limites. — Le Parahyba; son cours; volume d'eau qu'il porte à la mer; son embouchure; inondations de ce fleuve; l'influence qu'elles ont sur la salubrité du pays. — Histoire des *Campos dos Goitacazes*. — Caractère des habitants de cette contrée. — Le territoire des *Campos dos Goitacazes* appartient presque tout entier à quatre propriétaires très puissans. — A quelles conditions ces propriétaires afferment leur terrain. — Fertilité des *Campos Goitacazes*. — Education du bétail et des chevaux. — Culture de la canne à sucre; augmentation progressive du nombre des sucreries; quantité du sucre exporté et mode d'exportation; des diverses qualités du sucre; bois que l'on emploie pour faire les caisses de sucre et les pipes de tafia; rareté du combustible propre à chauffer les chaudières des sucreries; comment se fait le commerce du sucre; désir qu'ont tous les habitants de Campos de devenir propriétaires de sucreries; résultat moral de cet ambition. — De quelle manière les esclaves sont traités dans les *Campos dos Goitacazes*. — Population du district.

Les *Campos Goitacazes* sont soumis à l'autorité d'un *juiz de fóra*, et forment une partie intégrante de la province de Rio de Janeiro. Cependant ce n'est point à l'*Ouvidor* de la capitale qu'on en appelle des décisions du tribunal de Campos, mais à celui de la province d'Espirito Santo; et, comme cette province

est trop peu riche pour se suffire à elle-même, on a cru devoir appliquer à ses dépenses une grande partie du revenu des Goitacazes.

La juridiction du *juiz de fóra* chargé de l'administration de cette dernière contrée commence à l'embouchure du *Rio Furado* (la rivière percée); elle comprend le territoire de S. João da Praia ou da Barra; petite ville située à l'embouchure du Parahyba qui n'a que des *juges ordinaires*<sup>1</sup>, et elle s'étend jusqu'au *Rio Cabapuana*, limite des provinces de Rio de Janeiro et Espirito Santo, par le 20° 16' de lat. S. C'est ce territoire qui, à proprement parler, doit porter le nom de *District des Campos dos Goitacazes*; mais, dans l'usage ordinaire, on appelle, à ce qu'il paraît, *Campos Goitacazes* ou *dos Goitacazes* l'immense plaine qui s'étend de la mer vers les montagnes entre le Parahyba et le Rio Macahé ou même le Rio S. João<sup>2</sup>. Du Cap S. Thomé à son extrémité occidentale, cette plaine peut avoir une douzaine de lieues<sup>3</sup>. Dans la partie voisine de la mer, elle est marécageuse, sablonneuse et couverte d'une herbe rase<sup>4</sup>; mais plus près

<sup>1</sup> Piz. *Mém. hist.*, III, 85, 86.

<sup>2</sup> Ce que je dis ici des limites du territoire de *Campos* est le résultat de la comparaison de mes propres notes avec ce qu'ont écrit Cazal et Pizarro qui malheureusement avaient laissé ce point de géographie dans une très grande obscurité.

<sup>3</sup> Piz. *Mém. hist.*, III, 106.

<sup>4</sup> On voit, d'après ceci, qu'on a induit en erreur un voyageur célèbre, lorsqu'on lui a assuré qu'il n'y avait pas de savannes dans la province de Rio de Janeiro. Non-seulement il en existe dans le district de Campos, mais encore il

de la ville de Campos, elle devient d'une extrême fécondité; une population nombreuse la cultive, et le voyageur qui a eu trop long-temps sous les yeux des plages arides et désertes, jouit enfin du plaisir d'admirer un pays riant qui lui rappelle les alentours des grandes villes de l'Europe. Vis-à-vis de Campos, la rive gauche du Parahyba est également très fertile et très cultivée; mais plus loin, les montagnes se rapprochant de l'Océan, le sol devient plus inégal, la population diminue, de grands bois reparaissent, et l'on rencontre plus rarement des terrains en culture <sup>1</sup>.

Les Campos Coitacazes parsemés de lacs d'eau douce, de lagunes et de marais, sont en outre arrosés par un assez grand nombre de rivières. Celles-ci ont toutes un cours de peu d'étendue, et n'offrent pas une grande importance. Cependant il faut excepter le Parahyba, fleuve dont j'ai déjà parlé ailleurs <sup>2</sup>, et sur lequel je donnerai encore ici quelques détails.

Le Parahyba <sup>3</sup> prend sa source à environ vingt-huit lieues de Rio de Janeiro, dans la *Serra da Bocaina* <sup>4</sup>,

s'en trouve auprès de Santa Cruz, maison de campagne du roi Jean VI et de l'empereur D. Pedro.

<sup>1</sup> La suite de mon voyage fera connaître toute cette contrée avec détail.

<sup>2</sup> Voy. ma *première Relation*, vol. I, p. 60.

<sup>3</sup> Pour *Parayba* qui, en guarani, veut dire rivière qui va à la mer.

<sup>4</sup> Un savant a écrit que le Parahyba naissait des montagnes de *Matto Grosso*. Je ne me rappelle pas avoir jamais entendu citer ce nom, et je ne le trouve indiqué ni dans Casal, ni dans Pizarro, ni dans Eschwege.

partie de la grande chaîne maritime. Il coule derrière cette chaîne à peu près parallèlement à la mer ; mais en formant de nombreuses sinuosités, décrivant même une sorte de parabole, comme s'il cherchait partout à s'ouvrir un passage à travers les montagnes. D'abord il se dirige vers le sud-ouest ; il avance dans la province de S. Paul, et perd bientôt le nom de *Paratinga*, *Paraitinga* ou *Piraitinga* qu'il avait porté d'abord. Après avoir coulé pendant environ trente lieues sans aucune déviation très sensible, il rencontre, vers la ville de Jacaréhy, le prolongement de la Serra da Mantiqueira ou Serra do Espinhaço qui s'unit à la chaîne maritime ; comme il ne peut aller plus loin, il décrit un contour, et revient pour ainsi dire sur lui-même, en suivant la direction du nord nord-est. Il arrose les petites villes de *Guaratinguetá*, *Lorena*, *Pindamonhongába*, embellit les campagnes qui les avoisinent par d'élégantes sinuosités <sup>1</sup>, et passe dans la province de Rio de Janeiro. Ayant baigné la ville de *Rezende*, il incline vers le nord-est, puis vers l'est, et reçoit les eaux du *Parahy* ou *Parahybuna* <sup>2</sup> et du *Rio Pomba*. Vers *S. Fidelis*, aldea situé à huit lieues de Campos <sup>3</sup>, il forme une catadupe <sup>4</sup> ; plus bas, les

<sup>1</sup> J'ai parcouru ce pays charmant à mon quatrième voyage.

<sup>2</sup> Pour *Paraýwã* qui, en guarani, veut dire rivière qui forme des ondes noires.

<sup>3</sup> On trouvera sur cet aldea des détails fort curieux dans les écrits de M. le prince de Neuwied.

<sup>4</sup> Je ne saurais dire si, en cet endroit, il existe une véritable cascade ou simplement des rapides.

eaux du *Muriaké* se réunissent aux siennes; il baigne ensuite la ville de Campos, et enfin il se jette dans la mer, un peu au-dessus de S. João da Praia, après un cours d'environ 90 à 100 lieues portugaises.

Comme le Parahyba parcourt une vaste étendue de pays, on pourrait croire qu'il porte à l'Océan un volume d'eau immense; mais il n'en est pas ainsi, parce que ses affluens qui descendent des deux chaînes de montagnes très rapprochées entre lesquelles il coule (Serra do Mar et do Espinhaço.) sont généralement peu considérables. Si on rendait ce fleuve navigable dans toute son étendue, ce qui peut-être ne serait point impossible, il donnerait une vie nouvelle aux belles contrées qu'il arrose, et où les transports sont aujourd'hui également difficiles et dispendieux. Dans l'état actuel des choses, le Parahyba, sans cesse interrompu par des rochers et parsemé d'un nombre prodigieux d'îlots n'offre à la navigation que des intervalles de peu d'étendue<sup>1</sup>.

Des embarcations (*sumacas*) capables de porter 50 à 120 caisses de sucre d'environ 2000 livres chaque, peuvent entrer dans le Parahyba et en sortir; cependant l'embouchure de cette rivière est fort dangereuse, elle est embarrassée par des sables, et le chenal où passent les bâtimens change souvent de place, suivant que les sables sont portés d'un côté ou d'un autre<sup>2</sup>. C'est uniquement par les hautes marées:

<sup>1</sup> Caz. Corog., II, 6.—Piz. Mém. hist., III, 130.—Eschw. Braz. Neue Welt, II, 43.

<sup>2</sup> Pizarro dit qu'outre le chenal par lequel passent les su-

que les *sumacas* peuvent entrer ou sortir; deux vents d'une direction différente leur sont successivement nécessaires dans cette circonstance, et elles ne sauraient remonter au-delà de l'endroit où le flux cesse de se faire sentir. Depuis la ville de Campos jusqu'à ce point, on transporte les marchandises dans des barques qui à l'époque des crues admettent 18 à 20 caisses de sucre, mais qui n'en reçoivent que 13 à 16 lorsque les eaux sont basses <sup>1</sup>.

Dans le district de Campos, les pluies tombent surtout pendant les derniers mois de l'année; et ordinairement en janvier, vers la fin de la saison des eaux, le Parahyba, sortant de son lit, se répand dans la campagne. L'inondation, commençant à l'embouchure du fleuve, ne s'arrête qu'à dix lieues de l'Océan; elle s'étend sur l'une et l'autre rive, et, du côté du midi en particulier, les eaux parviennent jusqu'à dix lieues environ de leur lit ordinaire. Il ne faut pas croire pourtant qu'elles couvrent tout le pays; elles s'épanchent uniquement sur les parties basses, et il existe autour de Campos tout près même du Parahyba, beaucoup de terrains qui, sans doute tournés par les

*macas*, il y en a un autre plus septentrional qui donne entrée aux pirogues.

<sup>1</sup> Un savant, justement célèbre, mais qui n'a point été à Campos, a dit que les briks d'un assez fort tonnage arrivaient à cette ville. Je ne puis m'empêcher de regarder cette assertion comme erronée; cependant je dois ajouter que, selon Pizarro, les *sumacas*, à l'époque des crues, peuvent remonter jusqu'à la capitale des Goitacazes (Voy. *Mém.*, III; 132).

eaux, ne sont jamais inondés, tandis que d'autres plus éloignés le sont régulièrement lorsque l'année commence. Il est impossible que ces inondations ne contribuent pas à la fécondité de certains cantons des Campos Goitacazes; mais il en est d'autres où elles doivent entretenir un excès d'humidité peu favorable à la culture. On m'a même dit, que les terrains inondés n'étaient pas en général les plus fertiles, et il existe, m'a-t-on ajouté, dans les Goitacazes, des terres qui produisent tous les ans sans être jamais fumées ni arrosées par les eaux d'aucun fleuve. Au reste il est bien évident que, si ces terrains un peu élevés ne reçoivent plus aujourd'hui les eaux du Parahyba, ils ont dû autrefois en être couverts chaque année, et s'exhausser peu à peu, en se composant de couches superposées d'un limon bienfaisant, source de leur fécondité actuelle.

Il est impossible que les inondations du Parahyba ne contribuent pas à rendre insalubres quelques parties des Campos Goitacazes. Les cantons toujours marécageux, tels que le Sitio do Pires, doivent nécessairement être fort mal sains <sup>1</sup>, et il paraît que sur les bords jusqu'à présent peu cultivés de certaines rivières, il règne tous les ans des fièvres malignes. Considérés dans leur ensemble, les Campos Goitacazes ne peuvent cependant point être regardés comme un pays dangereux pour la santé. Des vents continuels et très

<sup>1</sup> Voyez la description de cet endroit dans le chapitre précédent.

forts balaient les miasmes qui s'élèvent des terrains que l'eau a recouverts, et dans les alentours de la ville de Campos, les maladies ne sont pas très fréquentes <sup>1</sup>. Mais si les inondations du Parahyba n'exercent point une influence fâcheuse sur la santé de la plupart des habitans du district de Campos, elles ont des inconvéniens graves pour les bêtes à cornes. Celles-ci, il est vrai, se réfugient, au temps de l'inondation, sur les lieux élevés; cependant, lorsqu'après la retraite des eaux les pâturages ne sont point lavés par quelque pluie, le limon dont l'herbe reste couverte cause aux animaux qui la broutent des maladies souvent mortelles <sup>2</sup>.

Après avoir fait connaître la constitution physique des campagnes comprises entre le Parahyba et le Macahé, je dirai quelque chose de leur histoire. Elles étaient habitées autrefois par la nation des *Ouetacas*, *Ouetacazes*, *Goaytacazes*, ou *Goitacazes*, et elles lui doivent le nom qu'elles portent aujourd'hui <sup>3</sup>. Cette

<sup>1</sup> Ce que j'écris ici est absolument conforme aux renseignemens donnés sur le même sujet par M. Pizarro. A la vérité un médecin très distingué de Rio de Janeiro, M. le docteur Tavares, cite une fièvre bilieuse qui, en 1808, exerça à S. Salvador les plus affreux ravages (*Cons. Hyg. Paris*, 1823). Mais on sait qu'un pays s'assainit à mesure qu'on le cultive davantage, et, dans un espace de dix années, il peut à cet égard s'opérer des changemens très notables.

<sup>2</sup> On sait que les bêtes à laine sont exposées à peu près au même danger, dans les cantons de la France sujets aux inondations.

<sup>3</sup> Casal dit (*Corog. Braz.*, II, 44) qu'outre les Goitacazes,

nation appartenait, à ce qu'on prétend, à la sous-race des Tapuyas; elle ne parlait point la *lingoa geral*, et formait sur la côte du Brésil une sorte d'enclave au milieu des peuplades de la sous-race tupique. Elle se composait de trois tribus; *Goytacaguaçu*, *Goytacamopi*, et les *Goytacajacorito*, qui non-seulement faisaient sans cesse la guerre à leurs voisins, mais qui vivaient entre elles dans un état horrible d'hostilités toujours renaissantes. Les Goitacazes étaient les plus sauvages et les plus cruels de tous les Indiens qui habitaient la côte. Ils réunissaient à une taille gigantesque une force extraordinaire, et savaient manier l'arc avec dextérité. Leurs habitudes différaient beaucoup de celles des autres Tapuyas; mais elles n'étaient en général que le résultat nécessaire des circonstances où ils se trouvaient placés. Ainsi, vivant loin des forêts, ils avaient appris à combattre bravement en rase cam-

la plaine qui porte leur nom avait encore pour habitants les *Purís* et les *Guarús* appelés par les Portugais d'aujourd'hui *Guarulhos*. Cela n'est point invraisemblable, car, selon d'Eschwege (*Journ.*, II, 125), les *Purís* avaient une origine commune avec les *Coroados* qui, comme on le verra, ne sont autre chose que les Goitacazes. Quant aux *Guarús* ou *Guarulhos*, ce qui tendrait à prouver qu'ils furent aussi du nombre des habitants primitifs des Campos Goitacazes, c'est que peu d'années après la conquête de ces belles campagnes, un aldea chrétien de *Guarulhos* y fut fondé par des missionnaires français de l'ordre des capucins, aldea qui n'est autre chose que la paroisse actuelle de *S. Antonio dos Guarulhos*, située à peu de distance de la ville de Campos (*Piz. Mém.*, IV, 22).

pagne ; au milieu des grands lacs qui couvraient leur pays, ils étaient devenus de très habiles nageurs, et, pour éviter sans doute l'inconvénient de dormir sur un terrain fangeux, ils construisaient des huttes soutenues par un poteau comme certains colombiers. N'ayant point la crainte de voir leur chevelure sans cesse embarrassée par des lianes et par des branches d'arbres, ils la laissaient croître en toute liberté ; et c'est probablement aussi la difficulté de trouver du bois dans leur pays découvert, qui avait introduit parmi eux l'usage barbare de faire cuire à peine la chair des animaux dont ils se nourrissaient. Leurs flèches étaient armées des dents aigues du requin <sup>1</sup>, et dans les combats qu'ils livraient sans cesse à ce monstre dangereux, ils déployaient autant de courage que de force et d'adresse <sup>2</sup>. Moins cruels cependant pour les animaux qu'implacables envers les hommes dont ils croyaient avoir reçu des injures, ils amoncelaient les ossemens de leurs ennemis vaincus et en formaient des trophées abominables <sup>3</sup>.

<sup>1</sup> Incontestablement le *tubarão* des Brésiliens-Portugais, *Squalus tiburo* de Linné.

<sup>2</sup> Lery. *Voy.* éd. 1578, p. 52, 53. — Vasc. *Vid. Anch.* liv. 5, chap. 12. — P. José de Moraes da Fonseca Pinto in *Eschw. Bras.*, I 220.

<sup>3</sup> Southey avait dit dans le premier volume de son excellente histoire, p. 37, que les Goitacazes ménageaient leurs ennemis ; mais, dans le second volume qui a été publié plus tard, et où il donne de nouveaux détails sur les Indiens dont il s'agit, il se conforme aux récits du P. Vasconcellos que j'ai fidèlement suivis.

Lorsque le roi Jean III partagea le Brésil entre de grands feudataires, le noble Portugais PEDRO DE GOES DA SILVA reçut en partage, sous le nom de capitainerie de *S. Thomé*, 20 à 30 lieues de côte situées entre les capitaineries de *S. Vicente* et d'*Espirito Santo*, dans les Campos des Goitacazes. Passionné pour le Brésil, Goes s'embarqua avec des colons, des armes, des vivres, tout ce qu'il possédait, et parvint, en 1553<sup>1</sup>, à l'embouchure du Parahyba. Pendant deux ans, il vécut en paix avec les Goitacazes; mais ensuite ces Indiens lui firent la guerre, et, après trois années d'hostilités continuelles, il se vit obligé de céder aux sollicitations de ses compagnons découragés, et d'abandonner l'établissement pour lequel il avait fait de si grands sacrifices.

Il paraît que jusqu'au temps de GIL DE GOES, le second successeur de Pedro Goes, les Européens ne firent aucun progrès sensible dans les Campos Goitacazes. Cependant comme on connaissait les avantages que présentaient ces belles campagnes, des hommes riches de Rio de Janeiro s'associèrent pour demander au fondé de pouvoir de Gil de Goes de vastes terrains où ils se proposaient d'élever des bestiaux. Ils obtinrent en 1623 ou 1627 les concessions qu'ils sollicitaient; mais ils laissèrent passer un temps assez considérable sans

<sup>1</sup> Cette date indiquée d'abord par le P. Gaspar da Madre de Deos a ensuite été rejetée par l'abbé Cazal; cependant j'ai cru devoir l'admettre, parce que c'est elle que l'on trouve dans l'ouvrage de Pizarro; écrivain dont l'exactitude ne peut être contestée.

les mettre à profit, retenus par la crainte qu'inspiraient les Indiens Goitacazes. L'ambition et la cupidité des Portugais ne leur permettaient cependant point d'abandonner pour jamais à une peuplade sauvage un des cantons les plus fertiles du vaste pays dont ils se disaient les seuls maîtres légitimes. A l'association qui s'était déjà formée pour s'emparer des Campos Goitacazes se joignirent le provincial des jésuites, l'abbé des bénédictins et plusieurs personnages distingués de cette époque, entre autres SALVADOR CORREA DE SA E BENAVIDES. Les Goitacazes furent attaqués vers l'année 1630; on mit en fuite un grand nombre d'entre eux; on tua les plus intrépides, et l'on fonda pour ceux qui se rendirent l'aldea de S. Pedro où leurs descendants vivent encore aujourd'hui<sup>1</sup>.

Ceux des Goitacazes qui échappèrent à la mort, et ne voulurent point se soumettre au vainqueur, se réfugièrent dans les forêts, vers la province de Minas Geraes. Là ils incorporèrent à leur peuplade la horde des *Coropós* qu'ils avaient subjuguée<sup>2</sup>, et, ayant adopté l'usage de se couper les cheveux autour de leur tête et à son sommet, ils reçurent des Européens le surnom de *Coroados*, c'est-à-dire *couronnés*<sup>3</sup>. Les

<sup>1</sup> Voy. la note première du chap. I de ce volume.

<sup>2</sup> Il paraît que les *Coropós* ne se mêlèrent pas tous aux Goitacazes; car, vers 1818, il existait encore sur les bords du Rio Pomba, dans la province des Mines, quelques centaines de ces Indiens qui n'étaient nullement confondus avec les *Coroados* (Eschw. Journ., I, 76 et 124).

<sup>3</sup> Le savant prince de Neuwied, réfutant l'auteur du *Co-*

Goitacazes ou Coroados ne persistèrent pas toujours dans leur haine pour les Portugais. Quelques mis-

*rografia brasileira* ( *Voyage*, trad. Eyr., I, 197 ) dit qu'il n'est pas vraisemblable que les Coroados descendent des Goitacazes, parce que ceux-ci laissaient croître leurs cheveux, tandis que les Coroados coupent les leurs. Mais l'identité des deux peuples n'est pas seulement attestée par Cazal ; elle l'est encore par Jozé Joaquim de Azeredo Coutinho ( *Ens. econ.*, 64 ) qui non seulement possédait des documens précieux relatifs aux Goitacazes, mais dont les ancêtres avaient été les bienfaiteurs de ces Indiens, et qui enfin avait eu pour aïeul ce Domingos Alvares Pessanha dont je parlerai bientôt, et pour oncle Angelo Pessanha dont je parlerai également. Au reste, il n'est pas bien étrange que, passant d'un pays découvert dans des forêts épaisses, les Goitacazes aient coupé de longs cheveux dont ils auraient été sans cesse embarrassés. Si les Indiens ne changent point de caractère, ils renoncent sans peine à des coutumes qui, pour la plupart, ne sont que le résultat d'une triste nécessité. Lorsque je vis les Botocudos du Jiquitinhonha, il y avait à peine neuf ans qu'ils communiquaient avec les fils des Européens ( *Voy. ma première Relation*, II, 143 ), et déjà ils se plaisaient à se vêtir, plusieurs d'entre eux ne portaient plus le *bodoque*, et le capitaine Joahima habitait une chaumière construite comme les nôtres ; les Macunís qui, dit-on, montrent un grand respect pour les coutumes de leurs ancêtres ( l. c. 51 ) ont cependant pris des habillemens, se sont débarrassés de la barbotte et construisent des maisons à la manière des Portugais ; enfin les Coroados eux-mêmes, après avoir coupé leurs longs cheveux et adopté une sorte de tonsure, ont, suivant d'Eschwege, changé encore une fois de mode ( *Journ. Braz.*, II, 125 ). On a paru nier aussi que les nations indiennes pussent se diviser ou se fondre les unes dans les autres. Mais on sait avec quelle facilité les jésuites et d'autres réunirent dans les mêmes vil-

sionnaires firent des efforts pour rendre moins sauvages<sup>1</sup> les anciens habitans des campagnes du Parahyba; et, en comblant ces Indiens de bienfaits, en leur montrant la bonne foi la plus scrupuleuse, DOMINGOS ALVARES PESSANHA qui gouvernait la ville de Campos en qualité de *capitão mór* triompha entièrement de leur animosité. Les Goitacazes reparurent comme amis dans les campagnes où ils avaient fait aux Portugais une guerre si acharnée; Pessanha construisit pour eux dans son habitation de *Santa Cruz* non loin de la ville de Campos, un vaste hangar, et là ils venaient se reposer comme dans un caravansérail et faire des échanges avec leurs nouveaux alliés. Ce-

lages des Indiens de différentes tribus; et, de notre temps, les Malalis, les Panhames, les Copoxós, les Macunis, les Monoxós se sont mêlés sans peine auprès de Passanha (Voy. ma première Relation, I, 414). D'un autre côté les Goitacazes s'étaient séparés, comme je l'ai dit, en trois hordes toujours en guerre les unes avec les autres; les Puris ont jadis appartenu à la même nation que les Coroados (Esch. Journ., II, 125); les Panhames, les Malalis, les Monoxós, etc., croient avoir une origine commune; enfin les Botocudos sont partagés en plusieurs bandes continuellement en querelle les unes avec les autres. Les Indiens ne connaissent point la cité; les élémens de la vie sociale ne se trouvent pas même chez eux; ils sont plutôt rapprochés qu'ils ne sont unis, et par conséquent leurs diverses tribus ont dû nécessairement se diviser et se subdiviser sans cesse, s'amalgamer ensuite et se séparer encore. De là les difficultés insurmontables que l'on rencontre dans l'étude au reste assez oiseuse de l'histoire des Américains indigènes et surtout dans celle des origines de leurs nombreuses peuplades.

<sup>1</sup> Marlière *in litt.*

pendant, tandis que les Coroados vivaient en bonne intelligence avec la population portugaise des Campos Goitacazes, ils commettaient toute sorte d'hostilités envers les colons de Minas Geraes qui étaient venus s'établir dans leur voisinage. Fatigués d'une lutte dans laquelle ils avaient presque toujours le désavantage, les Mineiros demandèrent, en 1757, la paix aux Goitacazes; mais ces Indiens qui avaient appris à se défier de leurs ennemis ne voulurent point traiter avec eux, à moins que ceux-ci n'eussent pour garant l'abbé ANGELO PESSANHA. Cet ecclésiastique était le fils du capitão-mór Domingos Alvares, et, après la mort de son père, il était devenu comme lui le bienfaiteur des Goitacazes. S'abandonnant à la bonne foi de ses sauvages amis, Angelo se laissa conduire par eux à travers des forêts où aucun fils d'Européen n'avait encore pénétré. La paix fut conclue en 1758 entre les Mineiros et les Coroados ou Goitacazes; elle a toujours continué depuis, et les Coroados, devenus moins barbares, ont été fort utiles aux Portugais dans leurs guerres contre les Botocados<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Des détails fort curieux sur les mœurs actuelles des Coroados et leurs rapports avec les Portugais ont été publiés dans le *Journal von Brasilien*, par MM. Marlière, Eschwege, Freyzeiss, et dans le *Reise in Brasilien*, par MM. Spix et Martius. Ce sont de tels écrits que devraient consulter les romanciers et les compilateurs historiques ou géographes, qui veulent faire connaître les Indiens de la partie orientale de l'Amérique, tels qu'ils sont aujourd'hui. En se bornant toujours à recourir à quelques anciens auteurs ou aux extraits dont se com-

Lorsque les Goitacazes se furent retirés dans les forêts, les Portugais ligués contre eux se partagèrent leurs belles campagnes. Les portions furent faites d'une manière égale, mais divers arrangemens rendirent en définitive Salvador Correa de Sá e Benavides, l'ordre des jésuites et celui des bénédictins possesseurs de terrains plus considérables que ceux de leurs co-associés <sup>1</sup>.

Comme on avait besoin d'un temple pour y célébrer le service divin; Salvador Correa fit construire sur ses terres, en 1652, une chapelle qu'il consacra à son patron sous le nom de S. Salvador, et il en confia le soin aux religieux de S. Benoît. Telle fut la première origine de la ville de *S. Salvador dos Campos Goitacazes* ou simplement *Campos* <sup>2</sup>.

Un grand nombre de colons vinrent bientôt de diverses parties du Brésil se fixer dans les campagnes des Goitacazes, attirés par la réputation de leur fécondité; et, au milieu d'eux, se glissèrent une foule

pose l'ouvrage si peu recommandable, intitulé *Histoire du Brésil*, on peint un état de choses qui a pu exister autrefois, mais qui n'existe plus à présent.

<sup>1</sup> On a dit que l'évêque de Rio de Janeiro avait été admis en tiers, dans le partage avec les jésuites et les bénédictins. Cette assertion me paraît entièrement erronée.

<sup>2</sup> Tout ce que je viens de dire, d'après les autorités les plus graves, prouve combien l'on s'est trompé, en écrivant que, lorsque vers 1580, *Selema* (pour Salema) gouverneur de Rio eut, par des mesures oppressives, chassé les indigènes, les jésuites prirent possession des terres situées au sud du Parahyba, afin de se rendre utiles aux Indiens.

d'hommes coupables de différens crimes. Afin d'échapper plus sûrement aux poursuites de la justice, ceux-ci imaginèrent de se déclarer indépendans, et prétendirent fonder une république dans leur nouvelle patrie. Les cruautés de certains hommes puissans et les vexations répétées des gérans de plusieurs propriétaires établis à Rio de Janeiro contribuaient encore à exciter le peuple à la révolte. Sans recourir à l'autorité royale, les habitans des Goitacazes osèrent ériger en ville la bourgade qui s'était formée autour de l'église de S. Salvador, et ils nommèrent des officiers municipaux.

A cette époque, MARTIM CORREA DE SA VICOMTE DA SECA se trouvait à Lisbonne pour solliciter la donation des Campos Goitacazes ou capitainerie de S. Thomé qui, après la mort de Gil de Goes, étaient retournée à la couronne. Correa de Sá réussit dans ses démarches ; en 1674, la capitainerie de S. Thomé ou du *Parahyba do Sul* fut pour la seconde fois détachée des domaines de l'état, et le roi D. PEDRO II accorda au nouveau donataire la permission de former deux villes dans les Campos Goitacazes. La création illégale de celle de *S. Salvador dos Campos Goitacazes* ou simplement *Campos* fut régularisée en 1675 ou 1676; et, peu de temps après, on donna aussi le titre de ville à *S. João da Praia* ou *da Barra* située à l'embouchure du Parahyba.

La ville de Campos avait été fondée dans l'origine à quelque distance du Parahyba. Mécontents de cette position peu favorable, les habitans sollicitèrent la permission de transporter ailleurs leur domicile; et,

en 1678, ils allèrent s'établir au bord même du fleuve sur un terrain qui appartenait aux moines de S. Benoît. Ceux-ci avaient obtenu une indemnité; mais, douze ans plus tard, des querelles s'élevèrent relativement au traité qui avait été fait. Le titre primordial ne se trouva plus; une excommunication fut lancée contre les membres du conseil municipal (*camara*), et il paraît qu'en définitive la ville de Campos perdit une portion de son territoire.

Dans une période de trente ans, l'histoire du district des Goitacazes n'offre qu'une longue suite de disputes et de révoltes. Le peuple de ce pays au milieu duquel des malfaiteurs ne cessaient de se réfugier, était turbulent, inquiet et vivait grossièrement dans la licence, se livrant à l'éducation facile des bestiaux et cultivant à peine autant qu'il était nécessaire à ses besoins. Pour contenir des hommes aussi enclins au désordre et à la rébellion, la faible autorité des donateurs ou de leurs fondés de pouvoir était insuffisante; mais, en 1752, les Campos Goitacazes furent réunis pour la seconde fois au domaine de la couronne, à la satisfaction générale des habitans eux-mêmes, et le gouvernement put enfin travailler avec efficacité à la civilisation de ces derniers.

D. LUIZ DE ALMEIDA PORTUGAL SOARES MARQUIS DE LAVRADIO qui, en 1774, administrait avec honneur la province de Rio de Janeiro fut un de ceux qui s'efforcèrent le plus de modifier le caractère du peuple des Campos Goitacazes. Il distribua dans cette contrée beaucoup de terres qui étaient encore sans

maître, et encouragea des citoyens de Rio de Janeiro à aller s'établir entre le Macahé et le Parahyba. D'un autre côté, il attirait auprès de lui les anciens habitants des Campos ; il les accoutumait à l'exemple de la soumission, et ne les laissait point retourner chez eux sans leur avoir accordé quelques faveurs ; il avait soin surtout d'écarter, autant qu'il lui était possible, du pays où il voulait établir l'ordre, les avocats qui, par de belles paroles, séduisaient sans peine un peuple remuant, sans instruction et facile à éblouir <sup>1</sup>.

Mais les louables efforts des vice-rois de Rio de Janeiro contribuèrent moins peut-être à réformer les mœurs des habitants des Campos Goitacazes que le changement qui s'opéra bientôt dans leurs occupations habituelles. Pendant long-temps, comme je l'ai dit, ils s'étaient entièrement adonnés à l'éducation du bétail ; et, sous les tropiques, cette éducation n'exige aucune peine. Ils reconnurent que leurs terres étaient extrêmement favorables à la culture de la canne à sucre, et tous voulurent s'y appliquer. Des occupations plus assidues calmèrent leur imagination inquiète ; le désir d'améliorer leur sort en leur inspirant le goût du travail, leur fit sentir le besoin de la paix et du bon ordre ; de nouvelles jouissances corrigèrent peu à peu la grossièreté de leurs habitudes, et ils se polirent <sup>2</sup>.

<sup>1</sup> Voyez les curieuses instructions données par le marquis de Lavradio à son successeur et insérées dans les *Memorias historicas*, III, 119.

<sup>2</sup> *Caz. Corog. Braz.*, II, 42-47. — *Piz. Mém. hist.*, III, 86-148.

Les *Campistas* <sup>1</sup> ne doivent point être assimilés au peuple de Minas Geraes ; mais je les trouvai supérieurs à cette triste population au milieu de laquelle j'avais vécu entre le Furado et la capitale du Brésil.

Tout en renonçant à leurs anciennes mœurs, les *Campistas* ont cependant contracté des défauts qui jadis leur étaient inconnus. Un luxe effréné s'est introduit parmi eux <sup>2</sup> ; devenus dissipateurs, ils se sont mis à la discrétion des négocians dont ils reçoivent des avances ; ils manquent entièrement d'ordre, et passent leur vie dans tous les désagrémens d'une fortune embarrassée.

Au milieu des défauts qu'ils doivent à leurs nouvelles occupations, les *Campistas* ont aussi conservé quelque chose de leur ancien goût pour les querelles ; ils ne manifestent plus ce penchant par des révoltes ouvertes contre les magistrats, mais ils plaident sans cesse les uns avec les autres <sup>3</sup>. Les obscurités de la législation portugaise contribuent encore à entretenir chez eux cette habitude ruineuse, et l'incurie avec laquelle ont été concédées originairement les terres de leurs pays est devenue pour eux une source de procès toujours renaissante. On ne prenait point jadis la peine de mesurer les *sesmarias* <sup>4</sup>, et souvent on a

<sup>1</sup> Nom que l'on donne aux habitans des Campos Goitacazes.

<sup>2</sup> Caz. *Corog. Braz.*, II, 53.

<sup>3</sup> Caz. *Corog.*, I. c. — Tav. *Cons. hyg.*

<sup>4</sup> Une *sesmaria* est, comme je l'ai dit dans ma première Relation, le lot de terrain vierge que le gouvernement peut concéder à chaque particulier.

donné dans un canton plus de terres qu'il n'en contenait. Tant que la population a été peu considérable, et qu'on n'a point connu la véritable valeur du sol, les voisins ont vécu en bonne intelligence, ne faisant valoir qu'une faible partie de leurs domaines, et ne croyant pas que jamais leurs droits pussent être contestés. Mais, depuis que la culture a mis tous les colons en contact, chacun a voulu retrouver le terrain dont il avait le titre, et l'on a eu recours aux procureurs, aux avocats, aux juges <sup>1</sup>.

S'il existe dans le district des Campos Goitacazes de petites propriétés, il n'en est pas moins vrai que la plus grande partie des terres de ce pays se trouve divisée en quatre *fazendas* d'une étendue immense, celle du *Collegio* (couvent) qui jadis appartenait aux jésuites, la *fazenda* de *S. Bento* dont les bénédictins sont les possesseurs, celle du *Visconde da Seca* et enfin celle du *Morgado* (majorat).

Les propriétaires de ces vastes domaines ne pouvant cultiver toutes leurs terres, en afferment une partie. Le locataire est soumis à une rétribution annuelle, et communément les baux se renouvellent tous les quatre ans. Il existe sur la *fazenda* de *S. Bento* des cultivateurs dont les familles ont affermé des portions de terrains, il y a déjà un grand nombre d'années,

<sup>1</sup> Un auteur brésilien cité par le savant Freycinet, a tracé le portrait le plus affreux des habitans de Campos, et Luccock ne leur est pas non plus très favorable. J'ai cru devoir m'en tenir aux notes que j'ai prises dans le pays même, et à quelques souvenirs confirmés par Cazal et par Pizarro.

et qui ne paient toujours qu'une ou deux *patacás* par cent brasses carrées <sup>1</sup>; en général cependant on donne aujourd'hui un double (80 f.) pour les fonds d'un bon rapport; mais en définitive les fermages ont été, depuis l'origine, si peu augmentés, qu'on les estime comme étant à peu près dans la proportion de 2 à 25 avec l'intérêt que devrait produire la valeur de la terre, si on le calculait d'après le taux légal. Le fermier a le droit de construire sur les terrains loués tous les bâtimens qui lui sont nécessaires; ils deviennent sa propriété, et il lui est même permis de les vendre à un tiers qui, dans ce cas, se charge du fermage. De son côté, le propriétaire peut, à la fin de chaque bail, rentrer dans son héritage; mais il faut qu'il paie les constructions et améliorations (*bemfeitoria*) faites par le locataire. On croira peut-être qu'il n'est guère de fermiers assez imprudens pour faire bâtir sur des terrains dont on pourrait si facilement les expulser; cependant il n'en est point ainsi. Les propriétaires ont si peu la coutume de retirer leurs terres à ceux qui en sont nantis et de changer le prix de location, que les fermiers se sont accoutumés à vivre dans la sécurité la plus entière. On a construit des maisons considérables et des moulins à sucre, sur des terrains loués pour quatre années seulement, et souvent ces terrains ont été cédés à des tiers au même prix que si l'on eût vendu le fond. Il résulte de tout ceci que les rapports

<sup>1</sup> M. de Freycinet estime, comme je l'ai dit, la *braça quadrada* à 4 mètres 84.

des fermiers et des maîtres sont beaucoup moins favorables à ceux-ci qu'aux premiers ; mais il est clair que ces rapports fondés sur de simples coutumes ne sauraient subsister bien long-temps. Déjà, lors de mon voyage, les propriétaires commençaient à trouver qu'ils tiraient de leurs terres données à bail un trop faible parti ; et, d'un autre côté, il est fort vraisemblable que les fermiers ne renonceraient point sans peine à des avantages que le temps a consacrés. Des dissensions dangereuses seraient donc à redouter, si l'état actuel des choses pouvait être durable ; mais il est à croire que des partages de successions, le besoin d'argent et un désordre trop fréquent dans ce pays forceront peu à peu les grands propriétaires à aliéner entièrement leurs terrains affermés.

J'ai déjà eu occasion de dire quelque chose de la fécondité du district des Campos Goitacazes. Elle est telle que les terres de certains cantons produisent depuis cent ans, sans jamais se reposer, sans recevoir d'engrais et sans être arrosées par les eaux d'aucun fleuve. Un simple changement de culture est le seul moyen que l'on prenne pour s'assurer toujours d'abondantes récoltes. Lorsque la canne à sucre commence à ne plus produire, on la remplace par le manioc qui d'abord récompense amplement le cultivateur de son travail ; et, quand cette racine ne réussit plus aussi bien, on replante immédiatement dans la même terre la canne à sucre dont les tiges végètent alors avec une vigueur nouvelle.

On prétend que jadis il naissait dans les pâturages naturels du district des Campos une herbe remarquable

par son élévation; mais, à force sans doute d'avoir été broutés, ils ne produisent plus aujourd'hui qu'un gazon presque ras. Lorsque l'éducation du bétail occupait exclusivement les habitants de cette contrée, ils envoyaient tous les ans à Rio de Janeiro environ 6 à 8 mille bêtes à cornes; mais actuellement Campos fournit à peine à la capitale la sixième partie de ce nombre de bestiaux. Non-seulement aussi les cultivateurs des Campos n'envoient plus de fromages, comme autrefois, dans plusieurs parties du Brésil, mais ils en reçoivent eux-mêmes de Minas Geraes<sup>1</sup>. Les bestiaux des Campos Goitacazes sont en général d'une race chétive; ils sont sujets à plusieurs maladies, et l'on compte qu'excepté sur des terres récemment défrichées, un troupeau de 200 vaches ne produit pas actuellement plus de 50 veaux<sup>2</sup>.

Il est facile de concevoir qu'un pays plat et marécageux comme celui des Goitacazes ne saurait être favorable à l'éducation des chèvres et des bêtes à laine. On élève aussi fort peu de cochons aux alentours de Campos; et, comme l'humidité influe sans doute sur la nature de leur chair, cette dernière a moins de goût et se conserve moins long-temps que celle des porceaux nourris dans les contrées sèches et montagneuses.

Les chevaux des Campos Goitacazes m'ont paru

<sup>1</sup> Je pense que Pizarro s'est trompé, quand il a dit que Rio Grande de S. Pedro fournissait aujourd'hui des fromages à Campos.

<sup>2</sup> Piz. *Mém. hist.*, III, p. 107-110.

petits et mal faits, mais ils courent avec beaucoup de vitesse. Comme ils multiplient facilement, et qu'ils sont nombreux, personne dans ce pays ne se donne la peine d'aller à pied. Les nègres et les hommes d'une classe inférieure ont, pour conduire leurs chevaux, une méthode assez singulière; ils les frappent sur le cou avec un bâton court et d'une certaine grosseur.

Ainsi que je l'ai déjà dit, c'est par mer que les marchandises se transportent de Rio de Janeiro sur toute la côte; on n'a donc point ici de troupes de mulets voyageant avec régularité comme dans la province des Mines, et ces animaux sont même fort rares dans les Campos Goitacazes. Les habitants de ce pays ne font par terre que de très petits voyages; pouvant bientôt laisser reposer leurs montures, ils vont toujours très vite, et peut-être ne sait-on nulle part moins bien estimer les distances.

On dit que plusieurs genres de culture ont réussi dans les Campos dos Goitacazes<sup>1</sup>; mais celle du

<sup>1</sup> Piz. *Mém. hist.*, III, 113. — M. Martius dit qu'il serait important que l'on introduisît la culture du riz dans certains cantons des Campos Goitacazes dont il donne la liste empruntée, je crois, à Pizarro. Cette idée fait honneur à la sagacité du célèbre voyageur bavarois; mais je suis persuadé qu'il l'aurait beaucoup modifiée, s'il avait lui-même visité les cantons dont il parle, et qui, si je ne me trompe, sont les plus voisins de la mer. La culture du riz est bien loin d'être inconnue sur le littoral qui s'étend depuis Rio de Janeiro jusqu'au Rio Doce, et elle fait même une des richesses de la province d'Espirito Santo limitrophe des Campos Goitacazes. Mais, comme je l'ai dit, il est sur la côte septentrionale de la

sucré donne aujourd'hui de si grands bénéfices qu'elle a fait à peu près renoncer à toutes les autres. Les terres neuves, m'a-t-on assuré, sont moins favorables à la canne que celles qui ont déjà été mises en rapport; cependant je ne puis affirmer qu'il en soit ainsi dans toutes les parties du district. Souvent on replante la canne à sucre toutes les années; cependant il est des cantons où cette Graminée a produit pendant plus de dix ans des rejets dont on pouvait encore tirer un bon parti<sup>1</sup>. La canne qui est en terre depuis deux prin-

province de Rio de Janeiro des terrains imprégnés de sel, et, comme je l'ai dit encore, on a reconnu que ces terrains ne convenaient point au riz. Pour distinguer les portions de terres propres à cette céréale dans le voisinage de l'embouchure du Macahé et du Parahyba, il serait donc, je pense, absolument nécessaire de se transporter sur les lieux mêmes et d'examiner avec attention la nature du sol, ce que font au reste, dans des cas analogues, les agriculteurs européens. Mais en supposant même que le riz pût réussir dans les divers cantons cités par M. Martius, ce ne serait peut-être pas encore une raison pour l'y cultiver. Le colon en effet ne plante pas indifféremment tout ce qui peut venir dans son héritage; il choisit ce qui lui rapporte le plus. Les petits cantons indiqués dans l'écrit de M. Martius sont, si je ne me trompe, aujourd'hui en pâturages, et il est très important de ne pas abandonner l'éducation du bétail dans les Goitacazes, non-seulement afin d'avoir des bœufs qui fassent tourner les moulins, mais encore pour substantier une population nombreuse.

<sup>1</sup> J'ai parlé dans ma *première Relation* de la culture de la canne à sucre au Brésil. On peut aussi consulter sur le même sujet un morceau fort détaillé et extrêmement intéressant que M. Martius a joint à son *Agrostologie* (p. 562 et suiv.).

temps produit en général sur une surface de 40 palmes assez de rejets, pour remplir un char, et lorsque la saison est favorable, un char de jets rend environ trois formes de sucre du poids de deux arrobes chacune<sup>1</sup>.

Jusqu'en 1769, il n'y avait encore eu dans les Campos Goitacazes que 56 sucreries; en 1778 on en comptait déjà 168; depuis 1778 jusqu'en 1801 ce nombre monta à 200; 15 années plus tard il s'élevait à 360, et enfin en 1820 il existait dans le district 400 moulins à sucre et environ 12 distilleries<sup>2</sup>.

Sans parler de la consommation du pays lui-même, il était sorti des Campos les dernières années antérieures à 1818 environ 8 mille caisses de sucre avec 5 à 6 mille pipes de taffia (*cachaça*), et, comme la récolte de 1818 avait été très bonne, on assurait que cette année-là, on ferait à peu près 11 mille caisses de sucre. Selon Pizarro<sup>3</sup>, il y a peu de propriétaires qui fabriquent annuellement plus de 30 à 40 caisses. En-

<sup>1</sup> Piz. *Mém. hist.*, III, 123.

<sup>2</sup> J'extrais ces détails, sur le nombre des sucreries, de mes notes et des écrits de Casal et de Pizarro. Je dois faire observer que le chiffre indiqué ici pour les époques antérieures à la création de la ville de Macabé et à sa séparation du district des Campos Goitacazes, doit probablement comprendre quelques sucreries qui déjà, sans doute, existaient sur le territoire actuel de cette petite ville. Ainsi le chiffre proportionnel de l'augmentation du nombre des sucreries serait plus élevé que celui qui résulte de mes indications, puisque, pendant le cours de l'accroissement du nombre des moulins, l'étendue du territoire a diminué.

<sup>3</sup> Piz. *Mém. hist.*, III, 121.

viron 50 à 60 embarcations sont occupées à transporter hors du district des Campos Goitacazes les sucres et les eaux-de-vie que l'on y fabrique, et elles font annuellement quatre à cinq voyages ; quelques-unes peuvent charger jusqu'à 120 caisses, cependant la plupart n'en portent que 50 à 60. Le fret d'une caisse de sucre de Campos à Rio de Janeiro se paie habituellement à raison de 4000 reis (25 f.) ; mais c'est le patron du bâtiment qui se charge du transport de la marchandise depuis la ville jusqu'à l'embouchure du fleuve.

On distingue dans les Campos Goitacazes cinq qualités de sucre blanc, le *fino*, le *redondo*, le *meio redondo*, le *batido* et le *meio batido*. A l'époque de mon voyage, la première de ces qualités se vendait 2100 reis l'arrobe de 32 livres brésiliennes. Quant à la moscovade ou sucre brun, on ne la distingue point en diverses sortes, et elle n'a qu'un seul prix, quoique son goût et sa couleur soient bien loin, ainsi qu'on le sait, de ne varier jamais <sup>1</sup>.

Comme il n'existe point de forêts dans les alentours de la ville de Campos, on tire principalement de S. Fidclis les bois dont on se sert pour faire les caisses de sucre et les pipes d'eau-de-vie. Celui que l'on emploie pour les caisses s'appelle *jacatiba*. Peu de bois conviennent pour les pipes, parce que le plus grand nombre teindraient plus ou moins l'eau-de-vie de sucre et qu'on

<sup>1</sup> Les sucres des Campos Goitacazes sont, à ce que l'on assure, les meilleurs de tous ceux du Brésil (Voy. l'*Agrostologia* de M. Martius, p. 564 et 569).

veut au Brésil qu'elle reste sans couleur. La Laurinée appelée *canella*, quoique employée dans la tonnellerie, a pourtant le défaut de communiquer quelque nuance au liquide; aussi lui préfère-t-on le *louro* qui probablement appartient aussi au groupe des Laurinées et qui, tout en répandant une odeur assez agréable, ne donne pas à l'eau-de-vie la plus légère couleur. Le *tapinhuán* est encore un bois dont on se sert pour faire les futailles; à la vérité le gouvernement, voulant le réserver pour l'usage de la marine, en a prohibé l'exploitation; mais on ne tient nul compte d'une défense que sans doute l'administration n'aurait guère les moyens de faire respecter.

On croira peut-être que les habitans des Campos Goitacazes, sans cesse occupés à la fabrication du sucre, y ont introduit des perfectionnemens remarquables. Mais, pour cela, il leur eût fallu des connaissances qu'ils ne possèdent point, et qu'ils acquèreraient même fort difficilement sans quitter leur patrie. Les procédés de fabrication sont donc dans ce pays encore très imparfaits <sup>1</sup>. On devrait s'y appliquer surtout à

<sup>1</sup> Ce que je dis ici des planteurs de cannes des Campos Goitacazes convient non-seulement à eux, mais encore à tous ceux des diverses parties du Brésil que j'ai parcourues dans mes voyages. M. Martius, qui a visité les provinces septentrionales de ce vaste empire, s'exprime sur le même sujet de la manière suivante : « Quod vero ad saccharum ex succo ex-  
« presso parandum attinet, ferè nusquam Brasiliæ tam subtili-  
« ter et scientificè, ut herus certam sacchari messem securò  
« sperare possit, id fieri solere mihi confitendum est. Omne

construire des fourneaux plus économiques et tâcher, comme l'ont essayé déjà quelques cultivateurs, d'employer la bagasse pour chauffer les chaudières. En effet, la disette de bois se fait sentir tous les jours davantage, et il est à craindre qu'elle ne force bientôt plusieurs propriétaires des sucreries à cesser leurs travaux. Comme je l'ai déjà dit, les premiers habitants des Campos Goitacazes ne songeaient qu'à élever du bétail ; pour former des pâturages, ils incendièrent leurs forêts, et, dans bien des cantons, les haies, des broussailles et quelques arbres épars peuvent seuls fournir du combustible. A la vérité il existe encore des bois assez près de la ville de Campos ; mais ils appartiennent à des hommes qui ne les vendent point, parce qu'eux-mêmes possèdent des sucreries, et veulent conserver leurs chaudières en activité le plus long-temps possible. Engager les Brésiliens à planter des bois, c'est à leurs yeux se donner un ridicule ; cependant ils en ont tant détruit, et, tous les jours, ils continuent l'incendie de leurs forêts avec une si étrange persévérance que s'ils ne veulent point laisser certains cantons entièrement déserts, ils seront tôt ou tard forcés d'y replanter des arbres. Pourquoi quelques propriétaires des Campos Goitacazes ne chercheraient-ils pas dès à présent à se dégager d'un préjugé absurde ? pourquoi, jetant un regard sur l'avenir, ne choisiraient-ils pas un coin de leur héritage peu propre à la cul-

« negotium non est nisi continuum periculum, quin operarii  
« omnino inscii res sibi exponere possint. Itaque fructus  
« maximè est iniquus atque incertus et in quintitate sacchari  
« et qualitate (*Agrost.*, 568). »

ture pour y jeter les graines de quelques arbres d'une croissance rapide. Le premier qui plantera un bouquet de bois dans les Campos Goitacazes aura, nous l'osons dire, bien mérité de son pays. Et cependant celui qui, en Amérique, se donnerait la peine de confier à la terre des semences d'arbres forestiers, ne ferait point à l'avenir les mêmes sacrifices que le planteur européen; dans les heureuses contrées situées entre les tropiques, la végétation est tellement active que l'agriculteur trouverait bientôt un ombrage sous les arbres que ses mains auraient fait naître, et il pourrait même, pendant le cours de sa vie, les couper plusieurs fois <sup>1</sup>.

Les propriétaires les plus riches des Campos envoient directement à Rio de Janeiro leurs eaux-de-vie et leurs sucres. Quant aux autres, ils vendent leurs produits sur les lieux même à des négocians du pays. Ces derniers ont coutume d'acheter le sucre avant même qu'il soit fabriqué, et en paient une partie d'avance. Le compte se fait toujours comme si la marchandise devait être de qualité première; la différence s'estime ensuite, lors de la livraison, et elle se déduit de la valeur réelle.

On dit qu'en général le commerce se fait dans la ville des Campos avec peu de bonne foi et une lenteur extrême.

<sup>1</sup> Dans un endroit de ses ouvrages, Pizarro semble ne pas craindre que les Campos Goitacazes aient à souffrir de la disette de bois; cependant lui-même avoue ailleurs que déjà, en 1801, neuf sucreries furent obligées d'interrompre leurs travaux, en partie faute de combustibles.

Les vendeurs, ajoute-t-on, sont assez dans l'usage de ne point faire de prix ; mais ils demandent à l'acheteur ce qu'il prétend donner ; ils se méfient de l'homme qui propose d'acheter ; et , s'imaginant qu'il est mieux instruit qu'eux, ils refusent de lui vendre, surtout si c'est un étranger. Peu de temps avant mon arrivée à Campos, le commis d'une maison anglaise venait de quitter cette ville après un mois de séjour, sans avoir pu conclure aucune affaire.

Les négocians établis à Campos et auxquels les cultivateurs ont coutume de vendre leurs sucres sont pour la plupart, dit Pizarro, des Portugais européens. Ces hommes parcimonieux mettent les colons dans une véritable dépendance, en leur avançant du numéraire, des esclaves, des marchandises, et ils s'enrichissent en peu de temps, tandis que l'agriculteur imprévoyant ou prodigue vit toujours endetté et marche à sa ruine.

Une des causes de l'état de gêne <sup>1</sup> si commun parmi les habitans des Campos Goitacazes est la manie qu'ils ont tous d'être *Senhores d'Engenhos* (seigneurs des sucreries). A peine, dit encore Pizarro <sup>2</sup>, un homme a-t-il quatre palmes de terre, fussent-elles affermées, qu'il prétend construire un moulin à sucre ; et, quelque chétif que soit son établissement , il est obligé d'engager pour de longues années le produit de ses récoltes.

<sup>1</sup> Piz. *Mém. hist.*, III, 123.

<sup>2</sup> Piz. *Mém. hist.*, III, 120.

Ces petits établissemens fondés par une ambition mal entendue amèneront cependant un résultat moral utile au pays. Pour les soutenir, les propriétaires sont obligés de renoncer à une vie oisive; le père de famille, sa femme, ses enfans prennent part eux-mêmes à la culture de la terre ou à la fabrication du sucre; et le travail finira ainsi, il faut l'espérer, par s'ennoblir entièrement.

Quoique un grand nombre de petits propriétaires veuillent absolument posséder un moulin à sucre, il en est pourtant beaucoup d'autres qui se résignent à cultiver la canne sans avoir l'honneur d'être *seigneurs de sucreries*. Ceux-ci font moudre à quelque moulin de leur voisinage les tiges qu'ils ont recueillies, et ils abandonnent, comme rétribution, la moitié du produit de leur récolte.

On croira peut-être que, puisqu'il est dans les Campos Goitacazes des propriétaires qui ne rougissent point de se livrer aux occupations manuelles de l'agriculture, les esclaves, devenus en quelque sorte les compagnons de l'homme libre, sont traités avec douceur; mais il n'en est malheureusement pas ainsi. On veut faire du sucre, on en veut faire chaque année le plus qu'il est possible, et l'on accable les nègres de travail, sans s'inquiéter du tort que l'on se fait à soi-même, en abrégant les jours de ces infortunés<sup>1</sup>. Il existe près de la ville

<sup>1</sup> Si l'on veut se donner la peine de consulter l'exact et consciencieux Pizarro (*Mém.*, III, 124), on verra que je suis loin de me permettre ici quelque exagération.

de Campos une foule de *fazendas* où l'on voit toute l'année des esclaves malades des coups qu'ils ont reçus, et où l'on est en même temps toujours à la recherche de quelques nègres qui ont essayé de se soustraire par la fuite à l'existence la plus insupportable. Lorsque l'on commença à s'occuper pour le Brésil de l'abolition de la traite, le gouvernement fit engager les propriétaires des Campos Goitacazes à marier leurs esclaves; il en est qui se rendirent à cette invitation, mais bientôt ils répétèrent qu'il était inutile de donner des maris aux négresses, puisque l'on ne pouvait conserver les enfans. A peine accouchées, ces pauvres femmes étaient contraintes de travailler dans les plantations de cannes à sucre sous un ciel brûlant, et, lorsque après avoir été éloignées de leurs enfans une grande partie du jour, il leur était permis enfin de retourner auprès d'eux, elles ne leur apportaient qu'un lait empoisonné; comment ces faibles créatures auraient-elles résisté aux cruelles misères dont l'avarice imprévoyante des blancs entourait leur berceau. Dans les habitations où l'on a quelque soin des nègres, on leur donne à manger trois fois par jour, et on les nourrit de farine de manioc et de viande sèche cuite avec des haricots noirs. Dans d'autres habitations, les esclaves ne reçoivent aucune nourriture; mais, outre le dimanche, on leur accorde encore un jour par semaine, afin qu'ils puissent travailler pour leur compte. Il est facile de comprendre que ce dernier arrangement doit avoir les inconvéniens les plus graves pour les nègres récemment arrivés de la côte d'Afrique, pour les paresseux, les

débauchés, ceux enfin vraisemblablement très nombreux auxquels il n'est pas possible d'inspirer de la prévoyance. Il faut que certains Brésiliens soient aussi étrangers à l'idée de l'avenir que les Indiens eux-mêmes, pour ne pas concevoir que s'ils restent sourds à la voix de l'humanité, ils devraient du moins par intérêt ménager leurs esclaves.

Après avoir fait connaître dans tous ses détails, le district de Campos, je dois dire quelque chose de sa population. Ce district, tel qu'il a été limité pour l'organisation de la milice ou garde nationale, s'étend ainsi qu'on l'a vu, du Rio Cabapuana au Rio Macahé. Il a par conséquent 30 lieues portugaises de longueur sur une largeur moyenne très approximative de 8 lieues. Voici quel était le nombre d'individus que ce territoire comprenait en 1816.

Individus libres.	{	2,265 ménages. . . . .	4,530	}	14,560
		Enfans mâles non mariés vivant			
		chez leurs parens. . . . .	3,233		
		— du sexe féminin, id. . .	3,722		
		Agrégés et individus à gages du			
		sexe masculin. . . . .	731		
		Id. du sexe féminin. . . . .	999		
Esclaves.	{	Hommes non mariés vivant seuls.	607	}	17,357
		Femmes id. . . . .	738		
		Esclaves du sexe masculin. . . .	10,450		
		Id. du sexe féminin. . . . .	6,907		
					31,917

D'après ce qui précède, il est clair qu'en 1816 l'on pouvait compter aux Campos Goitacazes 133 personnes par lieue carrée, c'est-à-dire 13 fois plus que dans tout

l'ensemble de la province de Minas Geraes, environ 4 fois plus que dans la Comarca de S. João en particulier, et seulement environ 10 fois moins qu'en France. Si l'on excepte les districts du Brésil où se trouvent des villes d'une population de plus de 8 mille âmes, je doute qu'il y en ait où, sur une surface égale, il existe une population plus considérable qu'aux Campos Goitacazes. Le petit tableau que je viens de tracer fournit encore des résultats importants : j'indiquerai les principaux. 1° Il prouve que, dans ce pays de grandes sucreries, le nombre des esclaves surpasse celui des hommes libres à peu près comme cela a lieu pour les parties spécialement aurifères de la province des Mines; et l'on sait que dans les contrées où l'on élève surtout du bétail, ce sont au contraire les hommes libres qui sont plus nombreux que les esclaves. 2° Le même tableau montre que le nombre de ménages est infiniment plus considérable dans les Campos que dans l'intérieur du Brésil, ce qui tient certainement à ce qu'ici les femmes ne se cachent point devant les hommes, et à ce que les blancs sont moins rares. 3° Il montre aussi que, par une conséquence nécessaire, les filles publiques sont bien moins nombreuses aux Campos Goitacazes que dans l'intérieur; car, du chiffre 738 qui comprennent les femmes de mauvaise vie, il faudrait déduire, pour avoir le nombre exact de ces dernières, les femmes qui n'ont pas de mari et qui pourtant ne font point un métier de la prostitution. 4° Enfin, on voit par le tableau ci-dessus, qu'ici les mariages sont beaucoup moins fé-

conds que dans l'intérieur ; en effet, sans avoir de données précises sur le terme moyen de la fécondité des femmes à Minas, Goyaz etc., je ne serais pas étonné qu'on trouvât qu'il est au moins de 5 à 6 enfans par ménage.

---

---

## CHAPITRE VI.

### VOYAGE DANS LE DISTRICT DES CAMPOS GOITACAZES.

---

*Barra do Furado.* — Pays situé entre le Furado et le *Curral da Boa Vista*. — Anecdote sur le *Vanellus Ceyennensis* ou queriqueri. — *Curral da Boa Vista*. — Hameau de *S. Amaro*. — Nasses appelées *juquiás*. Aspect du pays situé entre *S. Amaro* et la *fazenda* du *S. Bento*. — Description de cette *fazenda*. Les femmes de ce pays et leur costume. Chars à bœufs. — Pays situé entre *S. Bento* et la *fazenda* du *Collegio*. — De quelle manière l'auteur est reçu à cette *fazenda*; explication de l'accueil qu'on lui fait. Description de la *fazenda* du *Collegio*. — Chemin qui conduit de cette habitation à la ville de *Campos* ou *S. Salvador dos Campos dos Goitacazes*. — Situation de cette ville; sa population. — De quelle manière le distillateur Baghioni dirigeait ses nègres. — Passage du Parahyba. — Vue que l'on découvre en face de *Campos*. — Bords du Parahyba. — Habitation de *Barra Seca*. Comment on y traitait les esclaves. Chapelle. Ce qu'on doit entendre par *Sertões*. — Pays situé entre *Barra Seca* et *Manguinhos*. — Quelques mots sur cette dernière *fazenda*. Conversation avec un Indien. — *Fazenda du Muribéca*. Son administration. Indiens sauvages. — Le *Rio Cabapana*.

---

LA rivière dont je trouvai l'embouchure à peu de distance du *Sítio d'Andrade* (plus haut, p. 103) porte dans le pays le nom de *Rio do Forno* (rivière du four), et est formée par les eaux d'un grand lac d'eau douce (*Lagoa Feia*, le vilain lac) situé à quelques lieues de la mer. Au moment où il va se jeter dans l'Océan, le *Rio do Forno*

se réunit à une autre rivière, le *Rio de Bragança* ou de *Laranjeira* (rivière de Bragance ou de l'oranger) qui vient du côté diamétralement opposé. L'embouchure des deux rivières réunies, connue sous le nom de *Barra do Furado*, est trop étroite et a une profondeur trop peu considérable pour donner entrée aux embarcations les plus petites, et il paraît même qu'elle est entièrement fermée dans le temps des sécheresses. C'est la Barra do Furado qui, comme je l'ai dit, sert de limite au district de Macahé et à celui de Goitacazes <sup>1</sup>.

Lorsqu'on se rend d'Andrade à la ville de Campos, on passe le Furado dans une étroite pirogue. Ici le péage n'a point été affermé par le fisc (*fazenda real*); c'est le passeur qui profite entièrement de la rétribution que paient les voyageurs.

Après avoir traversé le Furado on peut suivre plusieurs chemins pour arriver au chef-lieu du district. Le plus sûr passe par le lieu appelé *Tapagem* (haie); là on s'embarque une seconde fois, et l'on évite des fondrières impraticables dans la saison des pluies.

Comme j'avais déjà perdu beaucoup de temps pour

<sup>1</sup> Les détails que donne Pizarro sur le Furado sont peu clairs. Il ne fait aucune mention du nom de Rio do Forno, et il paraît que c'est sous celui de *Canzera* ou *Conzoura* qu'il désigne le Rio de Bragança. Je ne suis pas le seul au reste qui indique ce dernier; on le trouve également dans la relation de M. le prince de Neuwied où une faute de typographie a sans doute introduit *Barganza* pour Bragança, comme *Farado* pour Furado.

passer le Furado, et que la sécheresse me rassurait sur le danger des endroits fangeux, je me déterminai à prendre le chemin qui va toujours par terre<sup>1</sup>. Un nègre me servait de guide. Je commençai d'abord à marcher parallèlement à la mer; mais bientôt j'entrai dans la plaine, et, peu d'instans après, je trouvai les fondrières dont on m'avait parlé. Elles sont formées par une boue noire et profonde; malgré les indications de mon guide, deux de mes mulets enfoncèrent dans cette vase jusqu'au poitrail, et il fallut les débarrasser de leur charge, pour les retirer d'un pas aussi dangereux.

Depuis cet endroit jusqu'au *Curral da Boa Vista* où je fis halte, le chemin fut toujours beau. Aussi loin que ma vue pouvait s'étendre; je ne découvrais qu'un terrain parfaitement égal couvert d'une herbe rase; et seulement à l'horizon, j'apercevais quelques bouquets de bois d'une végétation maigre. Dans cette immense plaine paissent un grand nombre de chevaux et de bêtes à cornes; mais tous sont à la fois petits et d'une très grande maigreur; ce qu'il faut attribuer sans doute à la mauvaise qualité des pâturages, et peut-être

<sup>1</sup> Itinéraire approximatif de la frontière méridionale du district des Campos Goitacazes à la ville de S. Salvador des Campos Goitacazes.

De la Barra do Furado au Curral da Boa Vista,	2 3/4 l.
— — — Fazenda de S. Bento,	2 1/2
— — — Fazenda do Collegio,	3
— — — Campos, ville,	3
	<hr/>
	11 1/4 l.

aux vents secrets continuels qui règnent dans ce pays.

Comme le terrain est marécageux, on rencontre une foule d'oiseaux aquatiques, principalement ceux de l'espèce que l'on appelle dans le Brésil intermédiaire *queriqueri*<sup>1</sup>, parce que continuellement ils font entendre ces syllabes d'une voix forte et aiguë (le vanneau de Cayenne, *Vanellus Cayennensis* Neuw., *Tringa Cayennensis* Lath. ). Ces oiseaux fort remarquables vont par paires, et cherchent leur nourriture dans les endroits humides. Ils se laissent approcher de très près, s'élèvent peu et volent en tournant. Ils pondent quatre œufs sur le sol, pour ainsi dire sans faire de nid, et en se contentant de rapprocher quelques petits morceaux de terre et de bois desséché. Leurs œufs olivâtres et marbrés de noir sont un peu plus gros que ceux d'un pigeon, et beaucoup plus large à une extrémité qu'à l'autre. Dans la guerre de ruses et d'embuscades qu'Artigas fit si long-temps dans les provinces du sud, les divers partis furent trahis souvent par les *queriqueri* qui, à l'approche de l'homme, font retentir les airs de leurs cris perçans.

Le Curreal da Boa Vista où je fis halte, comme je l'ai dit, le jour que je quittai Andrade, en est éloigné de trois lieues. C'est une pauvre chaumière qui dépend de la *fazenda do Visconde da Seca*, et qui sert d'abri aux vachers de cette riche habitation. Auprès de la chaumière est un bouquet de bois que j'avais vu de

<sup>1</sup> Cazal écrit *queroquero* et M. le prince de Neuwied *quer-quer*, A Rio Grande do Sul on dit *queroquero*.

loin, en entrant dans la plaine. Les arbres qui composent ce bois, nés dans un terrain sec et très sablonneux, ne ressemblent en rien, du moins pour le port, à ceux des forêts vierges; ils sont chétifs, rabougris, écartés les uns des autres et forment le buisson.

Au-delà de Boa Vista, la plaine, toujours égale, présente encore jusqu'à *S. Amaro* un terrain marécageux, noirâtre et couvert d'une herbe rase broutée par un grand nombre de chevaux et de bêtes à cornes. Un peu avant *S. Amaro*, le sol devient extrêmement fangeux, et l'on voit de tous côtés une quantité immense d'oiseaux aquatiques, surtout de hérons blancs et de *queriqueri*. Comme le chemin est à peine indiqué dans cette partie de la plaine, j'avais la crainte de voir mes bêtes de somme s'engloutir au milieu de la vase. Je m'adressai à un nègre créole pour savoir par où je devais passer; mais cet homme ne voulut pas répondre, sans être payé d'une si grande peine. C'était la seconde fois que, dans ce pays, on me demandait de l'argent pour m'indiquer un chemin: jamais rien de semblable ne m'était arrivé parmi les Mineiros.

Depuis plusieurs jours, j'apercevais auprès de toutes les maisons de grands paniers faits avec beaucoup de soin; on m'avait dit qu'ils étaient destinés à prendre le poisson et qu'ils portaient le nom de *juquiá*; enfin je vis moi-même de quelle manière on a coutume d'en faire usage. Les *juquiás* qui probablement sont d'invention indienne, comme leur nom l'indique, ont trois à quatre pieds de longueur et la forme d'une cloche; leur extrémité la plus large est entière-

ment ouverte; liés ensemble, leurs brins verticaux qui se prolongent beaucoup au-delà du tissu forment une sorte de poignée, et sur le côté de cette dernière, est une ouverture par laquelle on peut passer le bras et l'enfoncer dans l'intérieur du panier. C'est dans les marécages qu'on se sert du *juquid*; on marche au milieu de la vase, en le tenant à la main, et on le promène au fond de l'eau à mesure que l'on avance. Le poisson caché au milieu de la bourbe entre dans la piège qu'on lui présente, et aussitôt on le saisit, en passant la main par l'ouverture supérieure du *juquid*. La principale sorte de poisson qui se prend de cette manière s'appelle *acará*; mais elle diffère beaucoup de celle du Rio de S. Francisco qui porte à peu près le même nom. L'espèce de nasse que je viens de décrire se fait avec cette Graminée à haute tige et à feuilles distiques qu'on nomme *ubá* dans la province de Rio de Janeiro et *cana brava* dans celle de Minas Geraes (*Gynerium parviflorum* Spix Mart. Nees).

S. Amaro dont j'ai parlé tout à l'heure est un simple hameau qui se compose d'une chapelle et d'une vingtaine de petites maisons. Celles-ci sont éparses, très écartées les unes des autres, et ont chacune un petit jardin.

Au-delà de cet endroit, le pays change d'aspect; c'est toujours la même plaine, mais elle n'est plus aussi découverte, et elle prend quelque chose de cet air riant et animé qu'ont les campagnes d'Europe auprès des grandes villes. Le chemin, large et très beau, est bordé de haies, et continuellement l'on rencontre

des maisonnettes couvertes en tuiles et entourées de bananiers, de quelques orangers et d'une petite plantation de cotonniers. Il fit, pendant cette journée, une chaleur excessive, et elle était accompagnée d'un vent très fort et très sec qui gerça mes lèvres ainsi que celles de tous mes gens. Cela nous était déjà arrivé dans plusieurs endroits découverts de la province des Mines.

Arrivé à la *fazenda* de S. Bento (S. Benoît), propriété de l'ordre des bénédictins<sup>1</sup>, je présentai aux religieux qui n'étaient qu'au nombre de deux, le passeport royal dont j'étais porteur. Je fus parfaitement accueilli par eux; ils m'installèrent dans une chambre très commode, et, peu de temps après mon arrivée, ils m'invitèrent à partager un excellent repas. S. Benoît aurait en quelque peine, il faut l'avouer, à reconnaître ces moines pour ses enfans; mais le défaut de politesse et d'hospitalité n'est assurément pas du nombre des torts que je pourrais leur reprocher.

La *fazenda* de S. Bento possède une étendue de terre très considérable, une sucrerie, environ mille bêtes à cornes et 500 esclaves<sup>2</sup>. Un air de grandeur que je n'avais encore observé nulle part, pas même à Campos Novos, se fait remarquer dans l'ensemble des bâtimens du monastère. Les cases à nègres forment trois côtés d'une cour revêtue de gazon qui peut avoir

<sup>1</sup> Voy. plus haut p. 124.

<sup>2</sup> C'est sans doute une erreur de copiste ou de typographe qui a introduit le chiffre de cinquante dans un écrit très estimable.

315 pas de longueur sur 50 de large. Ces cases se tiennent toutes et n'ont pas depuis le sol jusqu'au toit plus de six pieds de hauteur; elles sont bâties en briques, couvertes en tuiles et percées d'une petite fenêtre qui ouvre sur la cour. L'église et le couvent ferment cette dernière; sur le côté est le moulin à sucre. Le cloître a une forme carrée et se trouve compris entre l'église et les bâtimens du monastère proprement dit. Quoique ces derniers eussent été construits en briques et que leurs murailles fussent fort épaisses, ils paraissaient, lors de mon voyage, en assez mauvais état; mais on allait s'occuper à les reconstruire, et déjà l'on avait commencé par l'église. Deux lacs, ou pour mieux dire, deux marais se voient l'un à droite, l'autre à gauche de l'habitation; ils sont l'asile d'une quantité innombrable d'oiseaux d'eau, et répandent une odeur désagréable, sans doute fort insalubre pour les habitans du monastère. De celui-ci, on découvre la plaine revêtue d'une agréable verdure et bornée par des bois et par des broussailles; en face du couvent, la vue se repose sur les montagnes de la chaîne maritime; enfin quelques palmiers d'Afrique plantés dans une des cours du couvent contribuent à embellir l'ensemble du paysage.

Le lendemain de mon arrivée à S. Bento qui était un jour de fête, je vis la cour de l'habitation se remplir de gens du voisinage qui venaient à la messe. Les négresses étaient enveloppées d'une pièce d'étoffe noire passée sur leur tête à la manière des Espagnoles; quant aux femmes libres, elles portaient des manteaux de gros drap olivâtre bordés de velours noir. Ces dernières

avaient en général de beaux yeux noirs, mais d'ailleurs elles n'étaient point jolies; elles avaient un teint jaune \* et manquaient entièrement de grace.

C'était dans de petits chariots traînés par des bœufs et couverts en manière de berceaux par des nattes ou des cuirs écrus que les femmes arrivaient au couvent de S. Bento. Comme ce pays est extrêmement plat, on y fait beaucoup usage de chars attelés de bœufs, et en général on emploie ces chars dans les habitations, depuis la capitale jusqu'aux Campos dos Goitacazes et probablement sur une grande partie du littoral. Ainsi que dans les Mines, on n'attache point ici les bœufs par la tête, coutume que l'on devrait peut-être adopter en tout lieu.

Ayant quitté la *fazenda* de S. Bento, je continuai à traverser la plaine. Ce pays est charmant et a un air de vie que je n'avais observé qu'auprès de la capitale du Brésil. Le chemin, large et fort beau, est bordé de haies épaisses formées de mimoses ou d'une foule d'arbrisseaux différens qui croissent en liberté. Derrière ces clôtures, on aperçoit des pâturages et des plantations de manioc et de canne à sucre. On voit de loin en loin des sucreries de peu d'importance, et sans cesse l'on rencontre de petites maisons entourées de cotonniers et d'orangers. Enfin à l'horizon l'on découvre la chaîne des montagnes maritimes.

\* Non-seulement M. le docteur Tavares dit à peu près la même chose du teint des habitans des bords du lac Feia, mais encore il fait d'eux la plus hideuse peinture.

Arrivé à la *fazenda do Collegio* <sup>1</sup> (l'habitation du couvent) vers laquelle je m'étais dirigé en quittant S. Benoît, je remis mon passeport à un domestique pour qu'il le présentât au maître de la maison. Celui-ci était à table; on me fit attendre très long-temps dans un vestibule; mais enfin un monsieur me cria du haut d'une croisée que je pouvais monter. Je trouvai dans une salle à manger une réunion nombreuse, et j'acceptai l'offre que l'on me fit de prendre part au dîner. Je ne tardai pas cependant à être un peu déconcerté par l'extrême froideur des convives; le maître de la maison m'offrit à la vérité de tout ce qu'il y'avait sur la table <sup>2</sup>; mais d'ailleurs personne ne paraissait faire attention à moi; personne ne m'adressait une seule parole. Après le dîner, je fus un peu plus heureux; je me promenai dans l'habitation avec l'un des propriétaires; il me parla de mes voyages, et, pour me faire un compliment, il me dit qu'il espérait que

<sup>1</sup> Il est bien évident qu'il ne faut pas confondre cette habitation avec une autre du même nom que M. le prince de Neuwied indique près de S. Fidelis.

<sup>2</sup> On a dit que les Brésiliens servaient à la fois à leurs convives, mais pourtant dans des assiettes séparées, de tous les mets qui se trouvaient sur la table, et que l'assiette dans laquelle chacun mangeait se trouvait ainsi entourée d'une sorte d'auréole d'autres assiettes. Je m'explique rigoureusement de quelle manière cela est arrivé une ou deux fois; mais je puis certifier que ce n'est point un usage général; car j'ai parcouru le Brésil pendant six années, vivant parmi des hommes de toutes les conditions, mangeant à la table du pauvre comme à celle du riche et je n'ai jamais rien vu de semblable.

j'avais retiré quelque bénéfice de mes travaux et de mes fatigues. Personne, dans aucune classe, ne concevait que je parcourusse le Brésil pour un autre motif que celui de gagner de l'argent. Un gouvernement est, il faut le dire, bien défectueux, quand il ne sait pas inspirer à ceux qui lui obéissent l'idée d'un plus noble mobile.

Une circonstance expliquera peut-être la réception peu aimable que l'on me fit au Collegio. Partout on juge sur son costume celui que l'on ne connaît point encore, et, au Brésil plus qu'ailleurs peut-être, les hommes d'une classe élevée attachent à la mise une grande importance. Connaissant les habitudes du pays, et ne voulant pourtant pas me priver des avantages qu'offre au voyageur naturaliste un vêtement léger et de peu de valeur, j'avais soin de placer des habillemens convenables sur le dessus d'une malle, et, avant de m'introduire chez les propriétaires un peu aisés, je faisais ma toilette à l'ombre de quelque arbre. Le jour de mon arrivée au Collegio, j'avais malheureusement négligé cette petite précaution, et je fus puni sans doute de m'être présenté avec une humble veste de nanquin bleu et un chapeau de paille.

L'habitation du Collégio avait été, comme je l'ai dit, fondée par les jésuites, et était la résidence de deux religieux chargés de l'administrer. Cet immense domaine fut pendant long-temps consacré à l'éducation des bestiaux, et l'on y avait même brûlé des bois pour former des pâturages. Ce fut seulement un petit nombre d'années avant la suppression de leur ordre que

les jésuites commencèrent à cultiver la canne au Collegio, et y construisirent une sucrerie. Après leur expulsion, la *fazenda* fut d'abord administrée pour le compte du roi; mais, en 1781<sup>1</sup>, on la mit à l'enchère, et on la vendit cinq cent mille crusades (un million cinq cent mille francs). L'acquéreur était mort peu de temps avant mon voyage, et il paraît que ses héritiers étaient sur le point de plaider. Le domaine finira par être morcelé, les bâtimens tomberont en ruines, mais ce qui a lieu dans les parties du Brésil où il existe peu d'habitans et où les communications sont difficiles, n'arrivera point ici; les terres divisées ne cesseront point pour cela d'être mises en culture, parce que dans ce district la population est nombreuse et que le petit propriétaire ne rougit point de travailler de ses mains.

De la *fazenda* du Collegio dépendent plusieurs milliers de bêtes à cornes, 1500 esclaves et environ neuf lieues carrées de terrain dont quelques portions s'étendent jusqu'au Macahé. L'habitation proprement dite a un air de grandeur auquel on n'est point accoutumé dans ce pays où tout porte l'empreinte de la mesquinerie et semble fait pour ne durer qu'un jour. On a suivi dans la construction du Collegio à peu près le même plan qu'à S. Bento; mais l'on a donné aux proportions un développement beaucoup plus étendu. Des cases à nègres bâties en briques et couvertes en tuiles, forment ici les trois côtés d'une cour qui a en-

<sup>1</sup> Date empruntée à Pizarro.

viron 360 pas de longueur sur 250 de large. Une façade commune à l'église et au couvent, forme l'un des petits côtés de la cour, et, vers le milieu de celle-ci, est une maison sans doute bâtie par les jésuites pour servir de lieu de récréation à leurs Indiens et à leurs nègres. Comparé au reste de l'établissement, le monastère proprement dit n'est pas d'une vaste étendue; l'église le sépare en deux parties, et, de chaque côté de cette dernière, est une cour allongée comprise entre elle et les bâtimens du couvent. La sucrerie donne sur la cour. Derrière les cases qui entourent celle-ci et dont j'ai déjà parlé, il y a un rang extérieur de maisonnettes également destinées pour les esclaves; mais ces dernières sont la plupart couvertes en chaume et bâties avec moins d'ordre et de soin que celles de la cour. Vers l'un des côtés de la *fazenda* est une briqueterie, et, à quelque distance, un bâtiment entièrement isolé où l'on soigne les malades.

L'habitation du Collegio est un peu éloignée de la grande route qui conduit à la ville de Campos. Pour aller rejoindre cette route, je suivis un chemin charmant qui passe entre deux haies de la verdure la plus fraîche. Ce chemin me rappella ceux des environs d'Orléans, tels qu'ils sont quand le printemps commence; mais ici la teinte des feuilles est encore plus agréable que dans nos climats, et la forme des arbrisseaux est plus variée que celles de nos pruniers sauvages et de notre aubépine. La grande route où je rentrai bientôt, fort large, très belle et parfaitement unie, n'a pas la même fraîcheur, parce que les hommes

à cheval et les chariots qui y passent sans cesse, couvrent de poussière les haies dont elle est bordée. D'ailleurs les campagnes environnantes ont un air aussi riant et aussi animé que le voisinage des grandes villes de nos provinces de France. Partout on voit de petites maisons et des sucreries, des nègres qui travaillent, des chariots qui transportent de l'eau-de-vie ou du sucre, des chevaux et des bestiaux nombreux qui paissent dans des pâturages parsemés d'orangers. Ici point de terrains abandonnés; tout annonce la présence de l'homme, et, excepté aux alentours de Rio de Janeiro, je n'avais vu nulle part, depuis que j'étais au Brésil, autant de terrains en culture, autant de mouvement, des habitations aussi rapprochées et aussi nombreuses<sup>1</sup>.

La sucrerie la plus considérable que je vis entre le Collegio et S. Salvador dos Campos Goitacazes est celle du Visconde da Seca située à environ une lieue et demie de la ville. Elle est bien loin sans doute de présenter cet air de grandeur qu'ont S. Bento et le Collegio; cependant elle a aussi une très grande importance. De cet établissement et des deux autres que je viens de nommer dépend la plus grande partie du

<sup>1</sup> D'après la peinture fidèle que je fais ici des Campos Goitacazes, on aura sans doute quelque peine à concevoir comment un voyageur a pu dire que jamais il n'avait été *aussi près de mourir de faim que dans ces campagnes si vantées*. Le même voyageur ajoute que le pays est fertile, mais que, dans le temps de la sécheresse, la terre y est réduite à un sable aride; cela serait, ce me semble, un peu difficile à concilier.

terrain situé entre le Furado et la ville de Campos.

Cette dernière est bâtie sur la rive droite du Parahyba <sup>1</sup> dans une position charmante. Non-seulement elle est la résidence d'un *juiz de fóra* ; mais encore celle d'un *vigario geral* dont la juridiction ecclésiastique s'étend sur six paroisses <sup>2</sup>. Sa population se montait en 1820 à près de 8000 ames <sup>3</sup>, et, en 1816, on y comptait 1102 maisons.

En arrivant à Campos (le 24 septembre 1818), j'allai voir M. BAGLIONI, Français qui avait établi dans cette ville une distillerie. Après le dîner, il me conduisit chez M. JOSÉ JOAQUIM CARVALHO auquel j'étais recommandé. Ces messieurs eurent pour moi toutes les complaisances possibles, et m'établirent dans une jolie maison qui donnait sur le fleuve. Accompagné de M. José Joaquim, j'allai bientôt rendre visite aux autorités principales et à différentes personnes pour lesquelles j'avais des lettres de recommandation : partout je fus accueilli avec politesse et bienveillance.

M. Baglioni, le Français dont j'ai parlé plus haut, avait eu l'idée d'établir dans sa distillerie un usage qui, dans ce pays, devait nécessairement causer quelque scandale. Toutes les semaines il payait à ses esclaves une petite rétribution proportionnée au travail et à l'intelligence de chacun d'eux ; mais, pour chaque

<sup>1</sup> Je n'ai pas pris de notes sur la distance de Campos à la mer. M. le prince de Neuwied la porte à huit lieues et Cazal à cinq.

<sup>2</sup> Piz. *Mém. hist.*, III, 106.

<sup>3</sup> Piz. *Mém. hist.*, III, 145.

faute, il faisait à l'ouvrier une retenue sur son salaire. Par ce moyen, il s'épargnait le supplice de torturer ses nègres ; et le zèle que ces pauvres gens mettaient à remplir leurs devoirs le dédommageait bien amplement d'un léger sacrifice.

Pendant que je restai à Campos, la chaleur fut excessive. Elle affectait surtout le pauvre Prégent dont l'humeur et la santé s'altéraient à la fois. Comme je craignais de continuer un voyage que l'état de ce jeune homme me rendait très pénible, je pris d'abord la résolution de renoncer à visiter la capitainerie d'Espirito Santo, et de retourner à la capitale du Brésil, en passant par *Pomba* et le *Presidio de S. João Batista*<sup>1</sup>, dans la province des Mines. Cependant ayant appris que le chemin de Campos à Pomba était presque impraticable, et qu'on y restait dix ou douze jours, sans trouver ni maisons ni pâturages, je revins à mon ancien projet et je me décidai à m'avancer encore sur le littoral<sup>2</sup>.

<sup>1</sup> On trouvera dans les écrits de MM. d'Eschwege, Spix et Martius des détails intéressans sur le Presidio de S. João Batista où commandait un Français ami des Indiens, M. Guido Thomas Marlière.

<sup>2</sup> Itinéraire approximatif de la ville de Campos à la frontière de la province de Rio de Janeiro.

De Campos à la fazenda de Barra Seca ,	2 1/2 legoas.
— Curralinho , chaumière ,	4
— Mangueiros , fazenda ,	2 1/2
— Muribéca , fazenda ,	4
	<hr/>
	13 legoas.

C'est dans une pirogue que les voyageurs traversent le Parahyba. Quant aux chevaux et aux mulets, ils le passent à la nage, ce qui les fatigue beaucoup, parce que, vis-à-vis de Campos, la rivière est déjà fort large. Le péage est affermé pour le compte du fisc; mais ici encore mon passeport royal m'exempta des droits.

Lorsqu'on est parvenu sur la rive gauche du Parahyba, on découvre toute la ville de Campos qui se déploie en forme de croissant sur le bord du fleuve, et à peine a-t-on fait quelques pas que l'on jouit d'une vue plus agréable encore. Alors Campos se présente obliquement; de riantes campagnes l'environnent; dans le lointain s'élève une portion de la chaîne maritime, et le Parahyba embellit le paysage, en y décrivant de larges sinuosités.

Le chemin qui me conduisit jusqu'à la sucrerie de *Barra Seca* (confluent desséché) suit constamment les bords de la rivière, en se rapprochant de plus en plus de l'Océan. Le pays n'offre pas de majestueuses beautés, comme les environs de Rio de Janeiro, mais il est plus riant et plus animé. Presque partout la route traverse des pâturages parsemés d'orangers; mais ils ont peu de largeur, et au-delà, s'étendent des plantations de caunes à sucre environnées de haies. A chaque instant, l'on passe devant des sucreries ou de simples maisons. Dans les premières le rez-de-chaussée n'est ordinairement point habité<sup>1</sup>. On monte au lo-

<sup>1</sup> On peut voir par la première partie de ma *Relation*

gement du maître par un escalier extérieur, et celui-ci aboutit à une *varanda* (galerie) par laquelle on entre dans les appartemens. Les cases à nègres, petites et couvertes en chaume, sont rangées parallèlement au fleuve à la suite des bâtimens du maître, ou éparses çà et là dans le pâturage qui dépend de l'habitation. Un monceau de bagasse annonce toujours la sucrerie; et, à peu de distance, on voit les bœufs employés à faire tourner le moulin à sucre qui paissent en attendant le moment du travail. Une baie sépare les pâturages des voisins, et, si le chemin traverse quelque enclos, comme cela arrive fort souvent, là est une lourde porte plus large que haute qu'il faut ouvrir lorsque l'on passe, et qui placée un peu obliquement, se referme par son poids.

Barra Seca où je fis halte est une sucrerie considérable qui appartenait à M. FERNANDO CARNIERO LEÃO, alors l'un des directeurs de la banque royale. Les bâtimens de l'habitation font face au Parahyba, comme tous ceux des sucreries que j'avais vues pendant le cours de la journée. Dans cette *fazenda*, on se contente de donner tous les mois du poisson et huit livres de viande sèche à chaque famille de nègres; d'ailleurs on n'a point la coutume de nourrir les esclaves, mais on les envoie par moitié travailler pour leur compte trois jours de la semaine dans une habitation (*fazenda do Sertão*) située au milieu des bois à l'occident de

qu'il en est ordinairement ainsi dans les *fazendas* de Minas Geraes.

la *fazenda* principale, et là ils trouvent tous les outils dont ils ont besoin pour cultiver la terre et des fourneaux pour préparer la farine de manioc. Les nègres de Barra Seca ne jouissent par conséquent que de trois jours sur quinze ; cependant, s'il faut en croire l'administrateur de l'habitation, ce temps si court leur suffit pour faire produire à la terre non seulement la quantité de denrées indispensable à leur subsistance, mais encore un excédant qu'ils peuvent vendre, et, ajoutait l'administrateur, quelques nègres de la *fazenda* sont devenus assez riches pour acheter eux-mêmes des esclaves.

Je couchai à la sucrerie de Barra Seca. Le lendemain, à cinq heures du matin, le tambour se fit entendre ; les nègres se levèrent ; ils se réunirent devant un oratoire, et chantèrent en commun la prière du matin. A Barra Seca, comme en beaucoup d'autres endroits, l'oratoire n'a que la grandeur nécessaire pour qu'un prêtre y puisse dire la messe. Ces espèces de petites chapelles, étant ouvertes, communiquent avec un appartement qui sert de salle ou de chambre à coucher. C'est dans cette dernière pièce qu'on se rassemble afin d'assister au service divin ; lorsqu'il est achevé, l'oratoire se ferme, et la pièce avec laquelle il communique est rendue à son usage habituel. Dans beaucoup de maisons, les fidèles se réunissent pour entendre la messe dans la galerie ou *varanda*, et c'est à l'extrémité de celle-ci que se trouve l'oratoire.

Quand la prière fut achevée, les nègres de Barra Seca se mirent en rang devant la maison, et l'admi-

nistrateur leur donna ses ordres. Ce jour là était un dimanche. Ceux des esclaves dont le tour était venu d'aller travailler pour leur compte, partirent pour la *fazenda* du *Sertão* ou *désert*. Les Mineiros n'appliquent ce mot qu'aux pays découverts situés au-delà de leur chaîne occidentale, parce qu'ils ne connaissent pas de pays moins peuplé; ici au contraire on appelle *Sertão* les forêts encore peu habitées qui s'étendent à l'ouest du littoral. Les *Sertões*, dans chaque province, en sont les parties les plus désertes, quelle que soit la nature de la végétation <sup>1</sup>.

Avant que nous nous remissions en route, l'administrateur de Barra Seca fit servir à mes gens un déjeuner copieux; mais il ne m'offrit que du thé et peut-être quelques petits gateaux. Ne devant plus manger qu'à cinq ou six heures du soir, je me serais bien passé de cette distinction. Ce n'est pas au reste la seule fois que l'on ait cru devoir m'honorer de cette manière.

A mesure qu'on s'éloigne de Campos, on voit moins d'habitans. A la vérité, non loin de Barra Seca, je trouvais encore des maisons et des plantations de cannes; mais ensuite les bouquets de bois vierges deviennent plus nombreux. Dans l'un de ces derniers, un contraste assez remarquable attira mon attention. Le chemin passait entre deux rangs de balisiers dont les feuilles, souvent hautes de plus de deux mètres, avaient toutes une forme elliptique; et, au-dessus de cette espèce d'allée si parfaitement uniforme, s'éle-

<sup>1</sup> Voy. ma *première Relation*, vol. II, p. 299.

vaient de grands arbres; des lianes et des arbustes qui, dans leur port et leur feuillage, offraient la variété la plus admirable.

Jusqu'à un pont qui traverse le chemin et qu'on appelle *Ponte Nova* ( le pont neuf ), je cotoyai toujours le Parahyba quelquefois divisé par des îles.

En continuant à suivre ce fleuve, je serais nécessairement arrivé à la petite ville de S. João da Praia; mais, pour gagner du temps, je me dirigeai vers la mer par une route diagonale, et j'allai faire halte à une pauvre chaumière bâtie au milieu des sables sur le rivage de l'Océan. Lorsque les habitans de Campos vont à la province d'Espirito Santo, ils ne se contentent pas de faire quatre lieues, comme c'était ma coutume; personne ne s'arrête donc à la chétive chaumière de *Curralinho* ( petit parc de bestiaux ), aussi n'y trouvai-je absolument aucune provision, et ce fut même inutilement que j'envoyai chercher du maïs pour mes mulets à une *venda* située à quelque distance.

Entre *Curralinho* et *Manguinhos*, le chemin s'éloigne peu de la mer, et passe sur un terrain formé d'un sable presque pur. Comme sur la langue de terre voisine du Cabo Frio ( *restinga* ), on voit presque partout des arbrisseaux qui, rameux dès la base, ont à peu près la forme d'un buisson, et parmi lesquels dominant les *pitangueiras* ( *Eugenia Michellii* Lam. ) Quelques endroits cependant sont entièrement couverts de *feijões da praia* ( *Sophora littoralis* Neuw. Schrad. ) très rapprochés les uns des autres; et,

dans des espaces considérables, on ne trouve guère qu'une espèce de Borraginée dont les tiges sont couchées sur la terre et que j'avais déjà observée au Cabo Frio ( *Praslea linifolia* N. <sup>1</sup> ).

La *fazenda* de Manginhos (les petits mangliers) où je fis halte <sup>2</sup>, se compose de quelques maisonnettes couvertes en chaume et bâties sur le bord de la mer. Les terres environnantes n'offrent que l'aspect de la stérilité; mais, comme j'étais arrivé de bonne heure, je fis une assez longue herborisation en m'éloignant du rivage <sup>3</sup> et je trouvai des bananiers, des papayers, de vastes champs de manioc. En général, au Brésil, il ne faut jamais juger l'état de la culture dans un canton par le bord des chemins; car on a la coutume d'éloigner de ceux-ci toutes les plantations.

Continuant ma promenade par un petit sentier qui traverse des bois vierges, j'arrivai à un lieu découvert et sablonneux où je trouvai une chaumière habitée par des Indiens civilisés. Le chef de la famille me dit qu'il était de *Villa Nova de Benevente*, et qu'il avait quitté son pays pour se soustraire aux vexations auxquelles il y était exposé. « Le juge, ajouta-t-il, donne aux Portugais les terres voisines des nôtres; ceux-ci ont

<sup>1</sup> Voy. la note LI à la fin du volume.

<sup>2</sup> C'est sans doute ce lieu qui a été désigné par M. le prince de Neuwied sous le nom de *Mandinga*.

<sup>3</sup> Ce fut dans cette herborisation que je trouvai le seul *Schizæa* qui se soit offert à moi pendant mes long voyages. (Voy. la note MM à la fin du volume).

« des bestiaux qui ravagent nos plantations; nous  
« nous plaignons sans obtenir justice, et nous nous  
« faisons des ennemis. J'ai mieux aimé fuir et me re-  
« tirer dans cette solitude où personne ne m'in-  
« quiète <sup>1</sup>. »

Après avoir quitté Mangueinhos, pour aller coucher à la *fazenda de Muribéca* <sup>2</sup>, je marchai constamment, dans un espace de trois lieues et demie, sur une plage très ferme, mais entièrement sablonneuse et baignée par les eaux de la mer. La végétation qui borde cette plage est à peu près celle que j'avais déjà observée entre le Rio das Ostras et la *venda* de Boas-sica <sup>3</sup>. C'est encore un fourré impénétrable de *Cactus*, de Monocotylédones épineuses, d'arbrisseaux en partie desséchés qui s'élèvent à une hauteur égale et parmi lesquels on remarque un grand nombre d'*aroeiras* (*Schinus therebintifolius* Radd.), de *pitangueiras* (*Eugenia Michelii* Lam.) et de *feijões da praia* (*Sophora littoralis* Neww. Schrad.) Sur ce rivage, je ne rencontrai personne; je ne vis point de maisons; aucun insecte, aucun oiseau ne voltigeait dans l'air; et mes traces mêmes étaient bientôt effacées par les vents et les eaux de la mer: partout une solitude profonde que le bruit monotone des flots rendait plus triste encore.

<sup>1</sup> On verra plus bas combien les Indiens d'Espirito Santo ont à souffrir de la tyrannie des blancs.

<sup>2</sup> Il existe encore au Brésil deux endroits de ce nom, l'un dans la province de Bahia, l'autre dans celle de Fernambouc.

<sup>3</sup> Voy. plus haut p. 80.

Nous finîmes cependant par nous éloigner de la plage, et nous nous enfonçâmes dans une forêt. Les habitans de ce pays indiquent si mal les chemins que, tout en suivant la véritable route, nous crûmes l'avoir perdue. La crainte de coucher dehors nous tourmentait beaucoup moins que celle de mourir de soif; car, dans toute la journée, nous n'avions trouvé d'autre eau douce que celle d'un petit lac fangeux. Après bien des délibérations, nous prîmes le parti de retourner sur nos pas, et, par le hasard le plus heureux, nous rencontrâmes un voyageur qui nous rassura sur le chemin que nous suivions.

Pendant quelque temps, je continuai à traverser la forêt, et tout à coup je me trouvai dans un endroit très découvert au milieu d'une vaste plantation où travaillaient un grand nombre de nègres. Apercevant un petit marais, je m'en approchai dans l'espoir d'y trouver quelques plantes. Un vieux mulâtre qui surveillait les esclaves me vit de loin, et accourut vers moi à toutes jambes, tenant une gourde à la main. « Vous cherchez de l'eau, me dit-il, celle de ce marais est salée; mais en voici de très bonne, buvez tout à votre aise. » Le mulâtre montrait tant de plaisir à m'obliger que j'aurais cru lui faire injure, si je lui eusse offert de l'argent; et il fut aussi poli, il parut aussi satisfait en prenant congé de moi qu'il l'avait été en m'abordant. Je commençais, comme l'on voit, à n'être plus sous l'influence du voisinage de Rio de Janeiro.

Bientôt je m'approchai de la *fazenda* de Muribéca

que j'avais aperçue de loin en sortant de la forêt. Elle est bâtie au pied de quelques petites collines qui, vers le sud-ouest, bornent une plaine étroite et fort longue entourée de tous les côtés par des bois vierges. Une sucrerie, la maison du maître et un grand nombre de casses à nègres forment l'ensemble de l'habitation. La plaine est couverte d'un gazon verdoyant; de nombreux bestiaux y paissent en liberté, et la petite rivière de *Muribéca* l'arrose dans toute sa longueur, en formant des détours; enfin, vers le nord-ouest, l'horizon est borné par une chaîne de montagnes qu'on découvre dans le lointain. Ce lieu charmant réalise l'idéale des riantes solitudes que célébrait jadis la poésie pastorale.

La *fazenda* de Muribéca a onze lieues de longueur. Elle était encore du nombre de celles qui appartenaient aux jésuites; mais du temps de ces pères, il n'y avait que des forêts où est aujourd'hui la sucrerie; le bâtiment qu'ils avaient fait construire était plus éloigné de la mer, et l'on s'occupait uniquement sur ce domaine de l'éducation des chevaux et du bétail. Après la destruction de la compagnie de Jésus, l'acquéreur de l'habitation crut qu'il ferait mieux de cultiver la terre; il abandonna les constructions que les jésuites avaient élevées, choisit le terrain qui lui parut le plus propre à la canne, brûla les bois qui bordaient la rivière, et bâtit la maison et le moulin à sucre dont j'ai parlé plus haut. Quand cet homme fut mort, ses héritiers se mirent à plaider les uns contre les autres et la *fazenda* cessa d'être entretenue. D'ailleurs le propriétaire qui

avait succédé aux pènes de la compagnie n'avait pas jugé son terrain aussi bien qu'eux ; ce terrain contient trop de sable pour convenir à la culture de la canne à sucre, et l'immense établissement de Muribéca est tombé dans un état complet de décadence. Depuis un petit nombre d'années, une circonstance fâcheuse pour le pays à aussi contribué à faire négliger cette *fazenda* ou du moins la partie de la propriété jadis habitée par les jésuites. Des Indiens sauvages sont tout à coup sortis du fond des bois et ont exterminé des hommes et des bestiaux ; on leur a fait la chasse avec activité ; cependant ils reparaissent encore de temps en temps dans les environs de l'ancienne demeure des jésuites aujourd'hui entièrement ruinée, et ils tuent les chevaux et le bétail qui se présentent à eux.

Je fus reçu à Muribéca par un prêtre chargé de l'administration de cette *fazenda*. La personne qui m'avait recommandé à lui le connaissait à peine, et cependant il eut pour moi toute sorte d'égards. Sachant qu'il était pauvre, je lui avais annoncé que je ne l'incommoderais point, et que mes gens me feraient la cuisine ; mais il m'envoya des poules, de la bougie, du poisson etc. Cet excellent homme était né dans la province des Mines, et c'était aussi un Mineiro qui, à Campos, m'avait le mieux accueilli après M. José Joaquim de Carvalho : partout où on les trouve, les habitans de Minas Geraes se distinguent par leur hospitalité et la bonté de leur cœur. L'administrateur de Muribéca fit tous ses efforts pour me retenir un jour ;

mais, comme je voulais retourner promptement à Rio de Janeiro ; je ne me rendis point à ses desirs. Ce brave homme déplorait la profonde solitude à laquelle il était condamné. « Toujours au milieu des nègres que je suis obligé de tenir à une grande distance de moi, me disait-il, je ne vois personne à qui je puisse communiquer mes pensées. Si quelque voyageur passe par cette *fazenda*, c'est pour peu d'instans et, lorsqu'il m'a quitté, ma solitude me devient plus pénible ».

Avant de m'éloigner de Muribéca, je contemplai encore une fois avec délice cette plaine riante qui forme comme un oasis au milieu de sombres forêts. Le ciel était de l'azur le plus brillant, et le calme profond qui régnait dans la nature entière ajoutait au paysage un charme de plus.

Je passai dans des pirogues la rivière de Muribéca qui, devant l'habitation, n'a pas une largeur très considérable. Cette rivière prend sa source non loin de celle du *Muriahé*, dans les montagnes de *Pico* (pic); elle se jette dans la mer à peu de distance de l'habitation de Muribéca, et prend à son embouchure le nom de *Camapuana* ou *Cabapuana*. C'est elle qui sépare la province de Rio de Janeiro de celle d'Espirito Santo. Avant que les Indiens sauvages eussent paru sur cette côte, il y avait à Cabapuana un détachement de six hommes chargés de faire payer aux voyageurs le passage de la rivière et de visiter leurs passeports; mais, depuis que les indigènes ont commis des hostilités dans ce pays, on a établi un poste militaire à *Boa*

*Vista*, lieu situé un peu plus loin, et il ne doit plus y avoir que trois hommes à Cabapuana <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> C'est avec raison que le savant prince de Neuwied (*Voyage trad. Eyr.*, I, 240) blâme ceux qui disent *Comapuân* ou *Camapoana*; mais je ne sais sur quel motif il se fonde pour écrire *Itabapuana*. *Cabapuana* ou *Camapuana* sont certainement les noms consacrés par les habitants du pays. M. de Freycinet a adopté le mot *Cabapuana* (*Voyage Ur. hist.*, I, 73); Casal dit que le nom aujourd'hui en usage est *Cabapuana*, mais qu'il dérive de *Camapuan* (*Corog. Braz.*, II, 61), et enfin, l'exact Pizarro écrit *Camapuân*. Il est d'autant plus vraisemblable que le mot originaire est *Camapuân* dont on aura fait par corruption *Camapuana* et *Cabapuana*, qu'il existe dans les Mines, comme je l'ai dit ailleurs, un lieu appelé *Camapuân* des mots tupis *câma pudm* seins arrondis. On trouve aussi un *Rio Camapuân* dans la province de Rio Grande do Sul et un autre à Mato Grosso.

---

---

## CHAPITRE VII.

### TABLEAU GÉNÉRAL DE LA PROVINCE D'ESPIRITO SANTO.

---

Histoire de la province d'Espirito Santo. — Sa décadence. — Portrait des gouverneurs ANTONIO PIRES DA SILVA PONTES LEME, MANOEL VIEIRA DE ALBUQUERQUE TOVAR et FRANCISCO ALBERTO RUBIM. — Avantages dont jouit la province d'Espirito Santo. — Ravages des grandes fourmis; quelques personnes mangent ces animaux avec plaisir. — Limites de la province d'Espirito Santo. Sa population. Son nom. Ses villes. Administration de la justice. Celle des finances; revenus. Forces militaires. Administration ecclésiastique. — Caractère des habitans de la province d'Espirito Santo. Incorrections qui se sont introduites dans leur langage. Costume. Les femmes d'Espirito Santo.

---

Les historiens ne sont point d'accord sur le nom des tribus sauvages qui, lors de la découverte, habitaient la portion du littoral comprise entre le Cabapuana et le Rio Doce; mais on sait qu'à l'époque où le roi JEAN III partagea la côte du Brésil, il donna (1534) la province d'Espirito Santo au noble Portugais VASCO FERNANDES COUTINHO. Celui-ci débarqua en Amérique avec un certain nombre de colons parmi lesquels se trouvait JORGE DE MENEZES, ancien gouverneur des Moluques que d'horribles atrocités avaient fait condamner à l'exil. Les Portugais obtinrent d'abord de

brillans succès sur les indigènes épouvantés ; ils fondèrent près la baie d'Espírito Santo la ville qu'on appelle aujourd'hui *Villa Velha*, bâtirent un fort et plantèrent des cannes à sucre<sup>1</sup>. Cependant cet état prospère ne fut pas de longue durée. Poussés à bout par les cruautés des Portugais qui, suivant l'expression d'un de leurs historiens, se montraient plus barbares que les Barbares eux-mêmes, les Indiens détruisirent les plantations de leurs ennemis, brûlèrent les maisons et massacrèrent tous ceux qui tombèrent entre leurs mains. Pour se dérober aux attaques des Indiens, les blancs abandonnèrent la ville qu'ils avaient fondée, et se retirèrent dans le lieu où est aujourd'hui la capitale de la province du S. Esprit. Là ils furent encore attaqués par les indigènes ; mais enfin ils remportèrent à leur tour une grande victoire, et, se croyant redevables de ce succès à l'intervention de la Vierge, ils lui consacrèrent leur nouvel établissement sous le nom de *Villa de Nossa Senhora da Victoria* (ville de Notre-Dame de la victoire).

<sup>1</sup> On voit, d'après ce que je dis ici, qu'il y avait bien peu de temps que la canne à sucre avait commencé à être cultivée au Brésil, lorsqu'elle fut introduite dans la province d'Espírito Santo. Celui qui le premier la planta dans l'Amérique portugaise, vers l'an 1581, fut, comme on l'a déjà vu ; Martin Affonso, de Sousa, fondateur de la capitainerie de S. Vicente. Cet illustre capitaine est appelé *Martino Affonso* dans l'*Agrostologie* de M. Martius ; mais ces deux noms ne sont point portugais, et se seront certainement glissés par quelque méprise de prête ou de copiste dans l'excellent ouvrage du savant Bavaiois, à ce qu'il paraît, imprimé loin de lui.

Dans les combats que les Portugais eurent à soutenir contre les Indiens, succombèrent successivement Jorge de Menezes et un autre noble également exilé, SIMÃO DE CASTELLO-BRANCO, qui avait pris le commandement de la colonie, pendant que Coutinho, plein de confiance dans ses premiers succès, était allé chercher de nouveaux renforts en Portugal. FERNÃO DE SA fils de Mem de Sá gouverneur de Bahia périt aussi dans les guerres contre les indigènes de la capitainerie d'Espírito Santo. Enfin, Coutinho, le fondateur de la colonie, après avoir épuisé pour la soutenir, son patrimoine et les richesses qu'il avait acquises dans les Indes orientales, fut réduit à vivre d'aumônes, et ne laissa pas même un linceuil pour l'ensevelir.

Cette tranquillité dont la colonie naissante avait si grand besoin et que les Portugais n'avaient point obtenue en cherchant à répandre la terreur parmi les indigènes, cette tranquillité, dis-je, les jésuites surent la conquérir par la persuasion. Ils ne craignaient point de reprocher aux Portugais leur affreux tyranisme, et en même temps ils portaient aux Indiens des paroles d'amour, de paix et de liberté. Par leurs soins et surtout par ceux de l'héroïque Anchieta, les indigènes embrassèrent le christianisme, et réunis en village, ils connurent les bienfaits de la civilisation. Dans le dix-septième siècle, il n'y avait encore que cinq cents hommes de notre race dans la province du S. Esprit; mais on y comptait quatre réductions d'Indiens formées par les jésuites, celles de *Reritygba* aujourd'hui *Benevente*, *Guardaparí*, *S. João*, *Reis Magos*,

et ces établissemens furent du nombre de ceux qui servirent de modèle à la colonisation des Guaranis du Paraguay si vantée par les écrivains les plus célèbres <sup>1</sup>.

Il paraît que les habitans de la province du S. Esprit jouissaient déjà d'une paix profonde, quand leur capitale fut attaquée en 1592 par un des aventuriers les plus audacieux qui aient jamais désolé les mers. Le fameux chevalier THOMAS CAVENDISH, après avoir essuyé un échec à Santos, chercha à débarquer à Villa da Victoria où il espérait trouver des provisions en abondance. Mais les Portugais et les Indiens réunis le repoussèrent, et il mourut en mer, accablé par le chagrin que lui avait causé le mauvais succès de son entreprise.

Les Hollandais ne furent pas beaucoup plus heureux que Cavendish, lorsqu'en 1624, dans le cours de leur guerre contre le Brésil, ils voulurent s'emparer de la province du S. Esprit. SALVADOR CORREA DE SA E BENAVIDES envoyé au secours de Bahia par son père MARTIM CORREA DE SA, gouverneur de Rio de Janeiro, avait relâché dans la baie de Villa da Victoria; il repoussa l'amiral hollandais, et celui-ci fut forcé de prendre honteusement la fuite.

A cette époque, la capitainerie d'Espirito Santo n'était point encore sortie de la famille du premier

<sup>1</sup> Voy. Montesquieu *Espr. loix*, l. IV, chap. VI. — Raynal, *Hist. ind.*, part. IV, l. IV. — Chateaubriand, *Gén. Christ.*, part. IV, l. IV, chap. IV.

donataire; elle appartenait à FRANCISCO AGUIAR COUTINHO <sup>1</sup>. Vers 1690, un des descendans de ce dernier, ANTONIO LUIZ GONÇALVES DA CAMARA COUTINHO la vendit quarante mille crusades (100,000 f.) au colonel FRANCISCO GIL ARAUJO. Elle fut successivement encore la propriété de deux donataires; mais enfin, en 1717, le roi JEAN V l'acheta pour le prix auquel elle avait été vendue la première fois, et l'incorpora sans retour au domaine de la couronne <sup>2</sup>.

Pendant long-temps cette capitainerie avait fait partie du gouvernement de Bahia, et alors elle était administrée par des *capitães móres*. Enfin en 1809, on en fit une province entièrement indépendante, et on lui donna pour gouverneur (*governador*) MANOEL VIEIRA DE ALBUQUERQUE TOVAR auquel succéda FRANCISCO ALBERTO RUBIM qui était encore en fonction à l'époque de mon voyage <sup>3</sup>.

Pendant que ces changemens s'opéraient dans l'administration de la capitainerie d'Espirito Santo, la

<sup>1</sup> C'est lui qu'Alphonse de Beauchamp, dans son histoire si peu consciencieuse, appelle Anghian Couthino (*Hist. Brés.*, II, 170).

<sup>2</sup> Pizarro prétend (*Mém. hist.*, VIII, 23) que ce fut Antonio Luiz Gonçalves da Camara Coutinho qui vendit à la couronne la capitainerie d'Espirito Santo; mais le même historien indique ailleurs (II, 7) des documens qui prouvent qu'après Antonio Luiz Gonçalves, il y eut encore plusieurs donataires. Ce dernier était gouverneur de Bahia.

<sup>3</sup> Southey *Hist. of Braz.*, I, 38, 286, 326, 362, 445; II, 665. — *Corog. Braz.*, II, 56, 57, 58. — Piz. *Mém. hist.*, II, 2-30.

prospérité des habitans éprouva aussi de grandes vicissitudes. Après avoir eu pour toute défense un petit fort protégé par une garnison de 34 hommes, la capitale de la province finit par acquérir de l'importance, et, vers le milieu du dix-huitième siècle, elle était considérée comme une des principales villes de l'Amérique portugaise <sup>1</sup>. Plus tard, l'expulsion des jésuites porta un coup fatal à la capitainerie du S. Esprit; et, de toutes les provinces de la côte, elle est celle qui, dans les temps modernes, a fait le moins de progrès <sup>2</sup>. Une grande partie de la population de cette province se composait d'indigènes; les jésuites les gouvernaient avec bonté; ils les soumettaient à un travail réglé, subvenaient à tous leurs besoins, leur communiquaient les lumières qu'ils sont susceptibles d'acquérir, et avaient soin surtout d'écarter d'eux les blancs qui les auraient bientôt corrompus et tyrannisés. Après la destruction de la compagnie de Jésus qui eut lieu en 1760, les Indiens, race faible et imprévoyante, restèrent sans appui. On fit à Lisbonne des lois en leur faveur; mais comment n'eussent-elles pas été éludées à deux mille lieues du législateur, dans un pays où tout le monde croyait avoir le droit d'élever sa fortune sur la ruine d'infortunés qu'une infériorité trop réelle faisait repousser avec un orgueilleux dédain. Traités comme des serfs, condamnés à de rudes travaux, les Indiens furent anéantis ou se dispersè-

<sup>1</sup> Southey *Hist. Braz.*, II, 665.

<sup>2</sup> Southey *Hist. of Braz.*, III, 811.

rent. Du temps des jésuites, il y avait à *Beritygba* ou *Benevente* et dans ses alentours douze mille indigènes; sous le premier curé qui succéda aux pères de la compagnie de Jésus, les Indiens étaient déjà réduits à neuf mille, et en 1820, toute la population de la paroisse de *Benevente* ne s'élevait, suivant Pizarro <sup>1</sup>, qu'à deux mille cinq cents individus.

Ce n'était pas seulement comme chefs et protecteurs des Indiens que les jésuites devaient exercer sur la capitainerie d'*Espirito Santo* une heureuse influence. Il était de l'intérêt de l'ordre d'envoyer des sujets distingués dans une province dont la population lui était en grande partie soumise et où il possédait des domaines immenses. Ces hommes arrivaient de leurs pays avec des connaissances que ne pouvaient avoir les descendants grossiers d'aventuriers barbares, et, quand même les jésuites eussent évité d'instruire les blancs, il était impossible que ceux-ci ne profitassent pas de leurs exemples. Les pères de la compagnie de Jésus creusèrent dans la province du S. Esprit le seul canal qui, à ma connaissance, ait jamais existé sur la côte du Brésil méridional; ils élevèrent dans cette province et le district limitrophe de *Campos dos Goitacazes* de vastes édifices, et tout le monde sait que leurs *fazendas* où les nègres étaient traités avec douceur, offraient des modèles d'ordre et de bonne administration. J'ai vu dans la province de *Goyaz* une *fazenda* où s'était conservée la tradition des méthodes suivies

<sup>1</sup> Piz. *Mém. hist.*, V, 99.

par les jésuites pour la direction de leurs domaines ruraux, et je doute qu'il existe au Brésil des habitations mieux administrées.

Après la destruction de la compagnie de Jésus, il ne se trouva personne qui fût capable, soit par des préceptes, soit par des exemples, de répandre quelques lumières parmi les habitans de la province presque isolée d'Espirito Santo, et l'affreuse tyrannie des gouverneurs contribua encore à la décadence de cette province. A l'exception de la justice, les gouverneurs d'Espirito Santo, comme ceux des autres capitaineries<sup>1</sup>, dirigeaient toutes les branches de l'administration. On leur obéissait avec une exactitude et une ponctualité qu'on mettait rarement à exécuter les ordres du souverain lui-même, et, pour peu qu'ils fussent appuyés par quelques favoris, il leur était facile de renverser la faible barrière que les lois opposaient à leur autorité.

Vers le commencement de ce siècle, le mathématicien ANTONIO PIRES DA SILVA PONTES LEME avait été nommé *capitão mór* de la province du S. Esprit par la protection de D. Rodrigo comte de Linhares. C'était un homme savant, mais bizarre, qui abusa de son autorité, et fit le mal du pays. On raconte de ce magistrat des extravagances auxquelles on aurait peine à croire, si elles n'étaient attestées par des personnages dignes de foi. Il avait la manie de tirer les cultivateurs de leurs domaines, et il les retenait des mois

<sup>1</sup> Voy. ma première Relation, vol. I, p. 355 et suiv.

entiers à Villa da Victoria pour les exercer au service militaire ; il trouvait un barbare plaisir à faire monter à cheval des malheureux auxquels de secrètes infirmités interdisaient cet exercice ; ou bien, s'il se promenait avec les officiers de la garde nationale (*milicia*), il les forçait de manger le dîner dégoûtant des négresses qu'il trouvait sur son chemin.

Manoel Vieira de Albuquerque Tovar qui succéda à Pontes avec le titre de *gouverneur* administra à peu près aussi mal que lui. Il se plaisait également dans l'appareil militaire, et enlevait aux colons un temps précieux, en leur faisant passer sans cesse d'inutiles revues.

Après Tovar, Francisco Alberto Rubim fut nommé gouverneur de la province d'Espirito Santo, et l'administrait encore à l'époque de mon voyage. Il passait généralement pour un homme intègre ; il avait de l'esprit et de l'activité ; la nouvelle ville de Vianna s'éleva par ses soins ; il fit ouvrir des chemins entre le littoral et Minas Geraes, fonda l'église du bourg de Linhares, rebâtit à Villa da Victoria une partie du palais du gouvernement, et contribua à embellir cette ville. Mais, si son administration eut de l'éclat, il s'en faut qu'elle fût conforme aux lois de l'état et aux principes d'une sage économie. On verra avec quelle rigueur il traitait les Indiens, et ces infortunés n'étaient pas les seules victimes de son despotisme. Partout il mettait des entraves ; on le trouvait partout, et ses mesures, en montrant l'étonnante étendue de son pouvoir, montraient aussi son ignorance en administra-

tion. Comme ses prédécesseurs, Rubim, pour exercer les colons au service militaire, les faisait continuellement venir de plusieurs lieues à la ville, et les obligeait de laisser sans surveillance leurs maisons et leurs nègres. Dans son gouvernement, il était défendu de vendre le coton avec ses semences et le riz avec ses enveloppes. Enfin, ce qui paraîtra presque incroyable, la farine de manioc que l'on recueillait dans la banlieue de Villa da Victoria était taxée à deux crusades (5 f.) l'alqueire, tandis que celle qui venait des autres districts de la capitainerie ou des provinces voisines pouvait se vendre à des prix débattus. Il résultait de ce règlement que les cultivateurs des environs du chef-lieu de la province ne plantaient de manioc qu'autant qu'il en fallait pour nourrir leur maison; presque toute la farine consommée par les employés et par les ouvriers venait du dehors, elle se vendait quatre à cinq patacas (8 à 10 f.) l'alqueire, et l'argent des habitans de Villa da Victoria allait enrichir ceux de S. Matheus<sup>1</sup>, ville que l'on trouve après le Rio Doce, en entrant dans la province de Porto Seguro, et dont les alentours produisent beaucoup de manioc.

Cependant, lorsque la province d'Espirito Santo sera sagement administrée, et surtout lorsque ses habitans auront plus de lumières, il est impossible qu'elle

<sup>1</sup> J'écris ce mot comme on le prononce dans le pays, et de la même manière que Cazal et Pizarro. On trouve à la vérité San Mateo dans la traduction française de l'ouvrage de M. le prince de Neuwied, mais ce savant a lui-même rétabli récemment l'orthographe véritable.

ne parvienne pas à un haut degré de prospérité. Si toutes les terres de cette province ne sont point fertiles<sup>1</sup>, il en est pourtant dont la fécondité ne peut être mise en doute. Elles produisent du sucre, du manioc, du coton, du riz, du café, du maïs, et divers légumes. En 1820, on comptait dans toute la province 60 moulins à sucre et 66 distilleries<sup>2</sup>, et, dans le premier trimestre de 1818, la seule Villa da Victoria exporta quatre mille *alqueires* de riz sans enveloppes. Des bois excellens pour la construction et la menuiserie pourraient être tirés des immenses forêts qui couvrent encore une si grande partie de la province. Plusieurs rivières l'arrosent; de petits ports favorisent un utile cabotage, et la rade de Villa da Victoria, capable de recevoir jusqu'à des frégates, permettra aux négocians du pays de se livrer à de grandes opérations, lorsqu'ils auront des connaissances plus étendues et des idées moins mesquines<sup>3</sup>. Enfin quand le Rio Doce deviendra navigable, les habitans d'Espirito Santo pourront en échange de leur sel, recevoir à bas prix les fers de Minas Geraes.

<sup>1</sup> On avait autrefois une idée fort exagérée de la fertilité de la province d'Espirito Santo. Voici en effet comment s'exprime Jean de Laet : « Hæc præfectura creditur longè fertilissima omnium provinciarum Brasilæ, et ab omnibus rebus quæ ad vitam humanam necessariæ sunt, instructissima. »

<sup>2</sup> Piz. *Mém. hist.*, II, 23.

<sup>3</sup> O commercio nada cresce, por não haver no continente um só Negociante capaz de animar os diversos artigos de industria. *Mém. hist.*, II, 24.

L'ignorance et l'apathie qui s'opposent aux progrès du commerce dans la province d'Espirito Santo disparaîtront sans doute avec le temps ; mais les agriculteurs de ce pays ont à lutter contre un fléau auquel jusqu'ici on a inutilement cherché quelque remède efficace. Je veux parler des grandes fourmis (*atta cephalotes* Fab. ou peut-être quelques espèces voisines). Ces insectes n'attaquent point ou attaquent peu le maïs, la canne à sucre <sup>1</sup> et les haricots ; mais ils sont très friands du coton et plus encore du manioc. Une nuit seule leur suffit pour détruire entièrement de vastes champs de cette dernière plante ou pour dépouiller des orangers de leurs feuilles <sup>2</sup>. Toute la population d'Espirito

<sup>1</sup> M. Martius dit, à la vérité (*Agrost.*, 567), que les fourmis exercent de très grands ravages dans les plantations de cannes ; mais il n'est pas impossible que les provinces du nord parcourues par ce savant soient l'asile de quelques espèces qui n'existeraient point dans les parties du Brésil que j'ai visitées.

<sup>2</sup> Voici comment s'exprime le savant M. Lund dans sa *Lettre sur les fourmis du Brésil* (*Ann. sc. nat.*, XXIII, 118) :  
 « J'avais toujours regardé comme exagérés les récits que font  
 « les voyageurs, du tort que certaines fourmis causent aux  
 « arbres en les dépouillant en peu d'instans de leur feuillage ;  
 « mais voici un fait dont j'ai moi-même été témoin et qui est  
 « relatif à l'espèce connue depuis long-temps sous le nom  
 « d'*atta cephalotes*..... Passant un jour auprès d'un arbre  
 « presque isolé, je fus surpris d'entendre par un temps calme  
 « le bruit des feuilles qui tombaient à terre comme de la  
 « pluie..... Ce qui augmenta mon étonnement, c'est que les  
 « feuilles détachées avaient leur couleur naturelle, et que  
 « l'arbre semblait jouir de toute sa vigueur. Je m'approchai  
 « pour trouver l'explication de ce phénomène, et je vis qu'à

Santo ne s'afflige pourtant pas de l'abondance des grandes fourmis. Lorsque les individus pourvus d'ailes viennent à se montrer, les nègres et les enfans les ramassent et les mangent ; aussi les habitans de Campos qui sont dans un état continuel de rivalité avec ceux de Villa da Victoria les appellent-ils *Papa-tana-juras*, avaleurs de fourmis. Ce n'est pas au reste uniquement dans la province du S. Esprit que l'on se nourrit des grandes fourmis ailées ; on m'a assuré qu'on les vendait au marché de S. Paul réduites à l'abdomen et toutes frites ; j'ai mangé moi-même un plat de ces animaux qui avaient été apprêtés par une femme pauliste, et ne leur ai point trouvé un goût désagréable.

« peu près sur chaque pétiole était postée une fourmi qui  
« travaillait de toute sa force ; le pétiole était bientôt coupé ,  
« et la feuille tombait par terre. Une autre scène se passait  
« au pied de l'arbre. La terre était couverte de fourmis oc-  
« cupées à découper les feuilles à mesure qu'elles tombaient,  
« et les morceaux étaient sur-le-champ transportés dans le  
« nid..... En moins d'une heure, le grand œuvre s'accomplit  
« sous mes yeux , et l'arbre resta entièrement dépouillé. »  
La lettre entière de M. Lund montre combien on peut attendre de ce zélé naturaliste, et on ne la lira point sans plaisir. Je me bornerai à une observation qui n'a aucun rapport au travail personnel de M. Lund. « Selon le récit des voyageurs , les  
« plaines élevées et arides de la province de Minas Geraes  
« sont , dit-il , entrecoupées de collines d'une très grande  
« hauteur que , de loin , on prendrait pour des cabanes de  
« sauvages, mais qui sont l'ouvrage des fourmis. » Les voyageurs cités n'avaient probablement vu ni les *campos* de Minas, ni les habitations de termites et encore moins les cabanes des sauvages.

La province actuelle d'Espirito Santo ne contient que les trois quarts de l'ancienne capitainerie du même nom <sup>1</sup>, et s'étend à peu près depuis le 19° 31' lat. sud jusqu'au 20° 16'. Bornée au midi par le Rio Cabapua-na, elle se prolonge du côté du nord jusqu'au territoire de Porto Seguro dont la sépare le Rio Doce, ou peut-être, pour parler plus exactement, la rivière un peu moins méridionale de S. Matheus <sup>2</sup>. Mais tandis que cette province comprend dans sa longueur une étendue d'environ 38 lieues (portugaises) de côte, sa largeur est, en certains endroits, réduite à une plage étroite et sablonneuse; sur aucun point ses dépendances véritables ne s'avancent vers l'est autant qu'à Villa da Victoria, et là même, on ne trouve pas de culture à plus de huit lieues de la mer. La province d'Espirito Santo offre donc seulement une bande étroite qui, terme moyen, n'a probablement pas plus de quatre lieues de large. Au-delà, se trouvent d'immenses forêts qui se confondent avec celle de Minas Geraes, et ser-

<sup>1</sup> *Caz. Corog. Braz.*, II, 56.

<sup>2</sup> On est convenu de répéter que le Rio Doce est la limite de la province d'Espirito Santo; mais, dans le pays, on ne le regarde pas comme tel; il est incontestable que Linhares, situé sur la rive gauche du fleuve, appartient encore à cette province; Pizarro dit positivement (*Mém.*, II, 29) que c'est le Rio de S. Matheus qui sert de limite à la juridiction de la *junta da fazenda real* (junte du trésor public) d'Espirito Santo; enfin l'autorité de l'administration proprement dite s'étend encore sur le littoral, au-delà du Rio Doce, dans un espace de quelques lieues jusqu'au poste militaire de *Barra Seca*.

vent d'asile à des tribus errantes de Botocudos toujours en guerre avec les Portugais <sup>1</sup>.

La population d'Espirito Santo ne s'élève pas à plus de 24 mille âmes\* et, comme on ne peut guère porter

<sup>1</sup> Il serait possible que la paix conclue par le Français Guido Thomas Marlière entre les Botocudos du Rio Doce et les Mineiros ait eu une heureuse influence sur la province du S. Esprit. Cependant voici ce que me mandait, en date du 18 novembre 1825, l'excellent M. Marlière lui-même. « Maintenant « il n'y a plus d'ennemis à Minas parmi les nations sauvages ; « tout y est pacifique. Je voudrais pouvoir en dire autant de « la province voisine d'Espirito Santo ; mais comme le système « qu'on y a établi pour la civilisation des indigènes consiste à « leur donner des coups de férule et à les priver de la liberté, « je crains qu'ils ne se révoltent, et que leur rébellion ne se « communique ici. Un grand nombre de sauvages de la côte « sont venus se réfugier parmi nous : que n'y viennent-ils « tous, ces malheureux ! »

\* Ce chiffre m'a été communiqué par un homme que sa position sociale mettait plus que bien d'autres en état de savoir la vérité. Pizarro (*Mém.*, II, 8) a eu connaissance de la même évaluation, mais il l'a rejetée pour en admettre une autre qui ferait monter à 72,845 le nombre des habitants d'Espirito Santo. Celle-ci cependant ne saurait être exacte, du moins pour la province seule du S. Esprit ; en effet, le *desembargador* Antonio Rodrigues Veloso de Oliveira qui adopte également (*Mappa 2da in Ann. flum.*) le chiffre de 72,845, dit qu'outre la population d'Espirito Santo, ce chiffre comprend encore celle du district des Campos dos Goitacazes, et cela ne pouvait guère être autrement, car le nombre 72,845 est le résultat des états de l'*ouvidor* de Villa da Victoria, et la juridiction de cet *ouvidor* s'étendait à cette époque sur les Campos. Au reste, comme la population des Cam-

la surface habitée de cette province qu'à cent cinquante deux lieues carrées, chaque lieue comprendrait, terme moyen, environ cent cinquante individus. J'ai dit ailleurs que la population de Minas Geraes pouvait être estimée à dix individus par lieue carrée<sup>1</sup>; par conséquent il y aurait, sur une surface égale, quinze fois moins d'individus dans la province de Minas que dans celle d'Espirito Santo. Mais la population des deux gouvernemens ne peut réellement être comparée avec quelque exactitude. En effet, celle de Minas s'est disséminée sur l'immense territoire de cette contrée, et les villages se trouvent souvent séparés par des déserts que nous sommes obligés de comprendre dans l'estimation de la surface générale du pays. Dans la province d'Espirito Santo au contraire la population arrêtée par la crainte des indigènes s'est pelotonnée sur le littoral, et l'évaluation que je fais du territoire de ce gouvernement ne saurait embrasser ses forêts encore inconnues et seulement habitées par des Indiens sauvages.

Dans les Mines, à Campos, Rio Grande do Sul et probablement tout le midi du Brésil, quand on dit simplement *la capitainerie* (*a capitania*), c'est toujours celle d'Espirito Santo qu'il faut entendre, et, dans l'intérieur même de ce dernier gouvernement, on

pos ne monte qu'à 31,935 individus, il resterait encore pour la province du S. Esprit 40,920 individus, chiffre fort supérieur à celui que j'indique.

<sup>1</sup> Voy. ma *première Relation*, vol. I, p. 80.

ne se sert presque jamais que du nom de *capitania* pour Villa da Victoria, la capitale.

Outre cette ville, on en compte encore six autres dans la province d'Espirito Santo, savoir *Itapémirim*, *Benevente*, *Guarápari*, *Villa Velha*, *Vianna*, et *Almeida* qui mériteraient à peine le nom de bourgade et dont aucune n'a de *juiz de fora*.

En seconde instance, la justice est rendue, pour la province entière, par l'*ouvidor* de Villa da Victoria dont, en outre, la juridiction s'étend, comme je l'ai dit, sur tout le district des Campos dos Goitacazes.

Les finances de la province du S. Esprit sont administrées par une junte (*junta da fazenda real*) composée du gouverneur et de cinq membres qui n'ont pas d'appointement, mais qui perçoivent un certain droit sur la ferme des revenus de la province <sup>1</sup>. A l'époque de mon voyage, il n'y avait qu'un membre de la junte et le gouverneur qui se réunissent, et l'administration des deniers publics se trouvait réellement tout entière entre les mains de ce dernier fonctionnaire. Les revenus de la province s'élevaient alors à environ 30 mille crusades ( 75 mille francs ) par trimestre ; mais la recette qui se faisait dans les limites mêmes de la capitainerie entraînait dans cette valeur à peine pour un tiers ou 10 mille crusades. Comme les dépenses du pays s'élevaient beaucoup plus haut que ce tiers, on leur avait en outre appliqué la plus grande partie des

<sup>1</sup> Piz. *Mém. hist.*, II, 30.

impôts qui se percevaient dans le district des Campos Goitacazes et la somme envoyée tous les trois mois de S. Salvador dos Campos à Villa da Victoria montait à 20,24 et même 26 mille crusades.

Les forces militaires de la province d'Espirito Santo se composent d'un régiment d'infanterie de milice de dix compagnies; de deux compagnies de cavalerie également de milice; de quatre d'artillerie; plusieurs de *pedestres* ou *pietons*; enfin d'une compagnie de ligne. Cette dernière comprend, en comptant les officiers, 114 hommes presque tous blancs; elle est commandée par un capitaine, et fait le service des forts et du palais du gouverneur. Les compagnies d'artillerie appartiennent à la milice comme celles de cavalerie, et ne reçoivent point de paie; mais elles ont à leur tête un capitaine qui est tiré de l'armée et touche des appointemens. Les *pedestres*, tous mulâtres ou nègres libres, forment une troupe d'un ordre inférieur<sup>1</sup>; ils sont chargés de porter les ordres de l'administration et occupent les différens postes destinés à protéger le pays contre les invasions des Indiens sauvages. Ils reçoivent chaque jour 80 reis de solde ( 50 centimes ) et sont obligés de se nourrir. Autrefois ils portaient un uniforme; mais actuellement on leur permet de se vêtir comme bon leur semble, et, tous les ans, on leur donne quatre mille reis ( 25 francs ) pour leur habillement. Ils devraient être au nombre de 400; mais, lors de

<sup>1</sup> On a vu qu'il existait aussi des compagnies de *pedestres* dans le District des diamans.

mon voyage, la désertion les avaient beaucoup réduits. Les fugitifs se retiraient à S. Matheus, la ville de la province de Porto Seguro la plus voisine du S. Esprit, et l'administration les laissait en repos pour s'épargner les difficultés qui accompagnent l'extradition des criminels d'une province à l'autre. Les Indiens civilisés de Benevente, d'*Aldea Velha*, et probablement de toute la province ne font point partie des régimens de milice portugais-brésiliens; ils sont divisés en compagnies dites d'*ordonnance* qui ont leurs capitaines, et qui obéissent aux ordres des *capitães môres*<sup>1</sup>:

J'ai dit ailleurs<sup>2</sup> que, sous le nom pompeux de *divisions militaires*, on avait établi, sur les frontières de la province des Mines, des détachemens chargés de la protéger contre les attaques des Indiens sauvages. La province d'Espirito Santo a aussi ses *divisions militaires* qui sont au nombre de deux. Le *Quartel da Boa Vista*, près la ville d'Itapémirim, est le chef-lieu de la seconde de ces divisions, et le village de Linhares, sur les bords de Rio Doce, le chef-lieu de la première.

Toute la province d'Espirito Santo fait partie du vaste évêché de Rio de Janeiro, et comprend neuf paroisses soumises à la juridiction d'un *vigario da vara*. Les curés de cette province ne reçoivent rien des fi-

<sup>1</sup> Il en est ainsi, comme on a pu le voir, des Indiens de l'*Aldea* de S. Pedro dos Indios dans la province de Rio de Janeiro.

<sup>2</sup> Voy. ma *première Relation*, vol. I, p. 420.

dèles pour la communion pascale<sup>1</sup>; ils jouissent de la portion congrue de ceux cent mille reis (1,250 fr.), et ont en outre un casuel. Il n'y a point ici, comme dans les Mines, de desservans à la nomination des curés; les fidèles paient directement les chapelains des églises qui ne sont point paroissiales. Dans l'état actuel des choses, c'est principalement, je le répète, par les soins du clergé que la civilisation pourrait pénétrer parmi les Brésiliens, et il est à regretter que celui d'Espirito - Santo ait des mœurs aussi peu régulières. Un magistrat éclairé avait proposé<sup>2</sup> de soumettre les prêtres de ce pays à une surveillance plus immédiate et plus active, en faisant de Villa da Victoria le chef-lieu d'un diocèse particulier; ce projet ne s'exécutera probablement jamais, et les lumières et l'instruction ne pourront pénétrer dans la province du S. Esprit qu'avec une extrême lenteur.

En effet, si comme je l'ai dit, cette province jouit de très grands avantages, elle se trouve aussi, sous plusieurs rapports, soumise aux influences les plus fâcheuses. Elle est isolée, elle est pauvre, et rien, pour ainsi dire, n'y appelle les étrangers. Les deux races qui y vivent confondues doivent réciproquement se communiquer leurs vices. La chaleur du climat invite les habitans à la nonchalance; et les alimens peu substantiels dont ils se nourrissent, contribuent néces-

<sup>1</sup> Voy. ma première Relation, vol. I, p. 67.

<sup>2</sup> Voy. le mémoire de M. Antonio Rodrigues Veloso de Oliveira dans les *Annaes Fluminenses*, 155.

sairement encore à augmenter leur apathie. Les hommes riches sont les seuls qui mangent de la viande. Les autres vivent de farine de manioc, de poisson frais ou sec, de coquillages, de haricots, et ils font cuire ces derniers avec le poisson, sans même y mêler du lard, aliment dont ils ne font point usage, parce que leur paresse les empêche d'élever des pourceaux. Les mauvaises eaux que boivent habituellement les colons d'Espirito Santo peuvent aussi concourir à leur donner cette maigreur, ce teint jaune, cet air languissant que l'on remarque chez la plupart d'entre eux, et à les priver de l'énergie nécessaire à notre espèce. Au reste, si les habitans d'Espirito Santo n'ont point toutes les qualités qui distinguent les Mineiros, ils ne sont guère moins hospitaliers; ils l'emportent beaucoup en activité et en industrie sur les cultivateurs de la province de Rio de Janeiro, ou du moins sur ceux d'une grande partie de cette province, et ils n'ont rien de cette dédaigneuse indifférence que ces derniers laissent voir trop souvent.

Dans la province d'Espirito Santo, les femmes ne se cachent point comme à Minas; elles reçoivent l'étranger, causent avec lui et contribuent à faire les honneurs de la maison. Le filage du coton forme leur occupation habituelle; presque toutes font aussi de la dentelle plus ou moins commune, et elles ont coutume de travailler accroupies sur de petites estrades qui s'élèvent d'un pied environ au-dessus du plancher.

C'est sans doute à l'exemple des Indiens qui ne

cachaient point leurs femmes, que celles de la province d'Espirito Santo doivent la liberté dont elles jouissent, et ce résultat n'est pas le seul qu'ait eu, dans ce pays, sur les habitudes des Portugais, leurs communications avec les nombreux indigènes. La langue portugaise a été altérée à Espirito Santo par ces communications continuelles, et beaucoup de mots en usage dans cette contrée ne seraient certainement pas compris sur les bords du Tage ou du Minho, ni même à Rio Grande do Sul ou à Minas Geraes. Ainsi les Portugais-Brésiliens de la province du S. Esprit se servent, pour dire une plantation, du mot indien *capixaba*, du mot *maniba* pour les rejets du manioc, de *quibando*<sup>1</sup> pour un van, *arupenbua* un tamis, etc. J'avais beaucoup plus de peine à comprendre les habitants de cette partie du Brésil que ceux de Minas Geraes; je trouvais qu'en général ils parlaient plus vite, qu'ils prononçaient moins clairement, que les hommes du peuple en particulier se servaient d'expressions moins correctes; et j'étais choqué surtout de cette suppression presque entière de l'*r* final qui peut-être est imitée des nègres, et qui rend la prononciation de ces derniers si enfantine et si niaise.

D'après ce que j'ai dit de la pauvreté des habitants de la province du S. Esprit, on ne sera pas étonné sans doute du peu de luxe que les individus d'une classe inférieure mettent dans leur costume, quelle

<sup>1</sup> Il ne serait pas impossible que *quibando* fut plutôt africain qu'indien.

que soit d'ailleurs la race à laquelle ils appartiennent. Les hommes ont pour tout vêtement un caleçon de toile de coton et une chemise de même étoffe, dont ils laissent les pans flotter par-dessus le caleçon ; les femmes, comme dans les Mines, portent avec la chemise de coton une simple jupe d'indienne.

---

## CHAPITRE VIII.

LES INDIENS SAUVAGES. — LA VILLE D'ITAPÉMIRIM.

L'auteur traverse un pays infesté par des Indiens que l'on regarde comme anthropophages. — Récits qui tendraient à prouver la réalité de l'anthropophagie. — Poste militaire de *Bon Vista*. — Ile dite *das Andorinhas*. — Encore l'anthropophagie. — Hameau de *Ceri*. — La ville d'*Itapémirim*. District dont elle fait partie. Position de cette petite ville. Culture des terres. Plantations d'oignons. Commerce. — Le *Rio Itapémirim* — Hameau d'*Agá*. — Vents qui règnent sur la côte. — Rivière de *Piúma*.

APRÈS avoir quitté Muribéca pour parcourir la province du S. Esprit <sup>1</sup>, je traversai d'abord des bois vierges. Je passai ensuite sur un terrain où l'on ne voit qu'un sable pur, et où croissent les espèces de plantes que j'avais déjà observées, dans un lieu semblable, près de Cabiunas <sup>2</sup>. Enfin, au bout de quelque temps, je me trouvai encore une fois au bord de la mer, sur une plage ferme et sablonneuse, comme celle où j'avais marché la veille <sup>3</sup>.

<sup>1</sup> Voy. plus haut p. 163.

<sup>2</sup> Id. p. 96.

<sup>3</sup> Itinéraire approximatif de la frontière de la province du S. Esprit à Villa da Victoria.

Depuis Rio de Janeiro, on n'avait cessé de m'entretenir des dangers que l'on courait entre Muribéca et Itapémirím de la part des Indiens sauvages, et l'on m'avait engagé partout à me faire accompagner par des hommes bien armés. Avant donc de partir de Muribéca, je priai l'administrateur de permettre que quelques-uns de ses nègres vinssent avec moi jusqu'à Boa Vista, poste militaire dont j'ai parlé plus haut. Le bon prêtre me donna trois esclaves qui s'étaient déjà battus contre les Indiens, et qu'il arma de fusils et de couteaux de chasse.

A mesure que nous avançons, les nègres avaient soin de nous montrer les différens endroits où avaient paru, depuis quelques années, ces Indiens ennemis, qu'ils disaient anthropophages. En écoutant nos nouveaux compagnons, mes gens se pressaient les uns contre les autres; le plus profond silence succédait aux récits effrayans des trois esclaves, et sans cesse le muletier Manoel da Costa avait les yeux fixés sur la

De Muribéca à Boa Vista,	3 1/2 legoas.
— Itapémirím, ville,	3 1/2
— Agá, hameau,	4
— Benevente, ville,	3 1/2
— Meiaipi, hameau,	3 1/2
— Pero-Cão, habitation,	3 1/2
— Ponta da Fruta, hameau,	4
— Sitio de Santinhos, chaumière sur le bord de la baie d'Espirito Santo,	4 1/2

---

30 legoas.

forêt qui borde le rivage, et d'où il était possible que sortissent les Indiens.

Lors de la destruction des jésuites, il n'y avait point de sauvages dans tout ce canton ; c'est depuis six à huit années seulement qu'ils ont commencé à y exercer des ravages (écrit en 1818). La première fois qu'on les aperçut, ils tuèrent des bêtes à cornes, des chevaux, des hommes, et depuis ils ont encore renouvelé leurs meurtres et leurs dévastations. Je vais rapporter ici un fait qui me fut raconté par deux de mes nègres, et j'aurai soin de ne rien changer à leur récit. Les Indiens sauvages attaquèrent, il y avait une couple d'années, les vachers de Muribéca, et s'emparèrent d'un jeune noir âgé de dix à douze ans. Ayant appris ce qui venait de se passer, le maître de l'habitation envoya aussitôt à la poursuite des indigènes, cinq esclaves bien armés, parmi lesquels se trouvaient mes deux nègres. Les esclaves surprirent les sauvages qui étaient assis autour d'un grand feu, leur tirèrent des coups de fusil, et en tuèrent plusieurs. S'étant ensuite approchés du feu, ils trouvèrent le corps du petit noir, dont les Indiens avaient détaché des morceaux qui étaient déjà en partie grillés. Ils coupèrent, pour la montrer à leur maître, la tête d'un des Indiens qui étaient restés sur la place, et ils enterrèrent les tristes restes du jeune nègre.

Nous fûmes assez heureux pour arriver au poste de Boa Vista (belle vue) <sup>1</sup>, sans avoir aperçu aucun

<sup>1</sup> Le nom de Boa Vista aura sans doute été substitué comme

sauvage. Le poste, comme je l'ai dit plus haut, a été établi depuis que les Indiens ont commencé à exercer leurs ravages dans ce canton. Il se compose d'une vingtaine d'hommes commandés par un sous-lieutenant (*alferes*), et dont quelques-uns sont continuellement détachés pour aller défendre les bords du Rio Cabapuana et d'autres points également menacés.

La maison où logent les soldats est située sur une colline qui s'élève à pic au-dessus de la mer. Elle a été construite en terre et en bois ; on l'a simplement couverte en chaume, et les vents qui sans cesse règnent sur cette côte ont endommagé sa toiture. Autour de cette grande chaumière, les bois ont été brûlés par les soldats qui cultivent quelques légumes ; mais d'ailleurs on ne voit derrière la colline que des forêts sans limites au milieu desquelles les *Lecythis* se font remarquer par l'immense quantité de fleurs rouges dont ils sont couverts. Au-delà du poste, la côte continue à s'élever au-dessus de la mer ; presque partout les eaux ont emporté de larges portions du terrain ; et la glaise, coupée verticalement, contraste par sa couleur rouge avec le vert foncé des forêts qu'elle supporte. Devant Boa Vista se montre à fleur d'eau la petite île, peu éloignée, des *Hirondelles* (*Ilha das*

plus agréable à celui de *Barreiras* que le savant prince de Neuwied donne à cet endroit ; mais si, comme le dit M. de Neuwied, on a voulu désigner un lieu taillé à pic, ce serait *Barrancos* qu'il faudrait et non *Barreiras*. Le mot *barreiras* ou *barreiros* signifie glaisière ; *barreira* est aussi un terme de fortification (Voy. Mor. Dic., I).

*Andorinhas*) où croissent quelques broussailles. Enfin, au pied même de la colline sur laquelle la caserne a été bâtie, est un hangar destiné à servir d'abri aux soldats qui montent la garde pendant la nuit. Vu des bords de la mer, l'ensemble de ce paysage est d'un effet extrêmement pittoresque.

L'Ilha das Andorinhas dont je viens de parler manque d'eau, et ne pourrait par conséquent être habitée. Cependant, comme la pêche y est abondante, des hommes de la ville d'Itapémirim y viennent avec les provisions nécessaires; ils y prennent du poisson et restent assez long-temps pour le faire sécher.

En quittant Boa Vista pour me rendre à Itapémirim, je traversai une forêt, et bientôt je me retrouvai sur la plage qui, depuis Currallinho, offre un sable solide sur lequel on marche sans enfoncer. Dans la partie voisine du poste, le terrain qui borde le rivage s'élève à pic; mais plus loin il offre une pente douce. Les premières plantes que l'on trouve au-delà du sable nu sont une *Amaranthacée* à feuilles glauques<sup>1</sup> et une *Convolvulacée* à tige rampante et<sup>2</sup> à grandes feuilles qui est également commune sur les bords de la mer près de Rio de Janeiro. Viennent ensuite les arbrisseaux que j'avais déjà observés du côté du Rio das Ostras comme dans les environs de Manguinhos, et au milieu desquels naissent ici une grande quantité de

<sup>1</sup> Voy. la note NN à la fin du volume.

<sup>2</sup> *Convolvulus brasiliensis* L. — Voy. la note OO à la fin du volume.

*guriis*, ces palmiers nains dont j'ai parlé ailleurs et qui en général ne sont pas rares sur toute cette portion du littoral (*Allagoptera pumila* Neuw. Nees)<sup>1</sup>. Plus loin s'élèvent les bois vierges. La végétation que je viens de décrire n'est pas au reste particulière à la plage voisine de Boa Vista; je l'avais encore observée plusieurs jours de suite avant d'arriver à ce poste.

L'officier qui y commandait m'avait donné quatre soldats pour m'accompagner dans une partie de la route où il y avait encore des dangers à courir. Ces militaires eurent soin de me montrer une maison dont les habitants avaient été tués par les sauvages. Lorsque cet événement arriva, un individu qui fut assez heureux pour s'échapper, se réfugia au poste de Boa Vista. A l'instant même on envoya un détachement à la poursuite des indigènes; ils furent atteints, et les Portugais tuèrent plusieurs d'entre eux. On trouva les corps des cultivateurs massacrés; les sauvages n'avaient point séparé les membres du tronc; ils avaient détaché la chair des os, et la tête seule était restée intacte. Ces

<sup>1</sup> On remarque que, pour les plantes recueillies par M. le prince de Neuwied, je cite toujours son nom avec celui des personnes qui les ont caractérisées. C'est assurément un bien faible mérite que de découvrir une espèce nouvelle, mais il me semble qu'il y en a moins encore à la désigner par un nom ou par une phrase. Souvent même la découverte d'une plante se rattache à des travaux immenses, et il est, ce me semble, bien peu de gens qui, dans une phrase latine bien courte et plus ou moins barbare, ne puissent dire, par exemple, si des feuilles sont pointues ou arrondies, des fleurs solitaires ou disposées plusieurs ensemble.

faits dont un de mes soldats avait été, disait-il, témoin oculaire, et ceux que m'avaient racontés les esclaves de Muribéca, tendraient à prouver la réalité de l'anthropophagie ; mais il est permis, je crois, de ne pas accorder une confiance entière aux récits de quelques hommes grossiers, animés par la haine et bien aises peut-être de répandre du merveilleux sur leurs exploits <sup>1</sup>.

A l'endroit appelé Ceri, on voit un assez grand nombre de chaumières que les courses fréquentes des Indiens sauvages ont fait abandonner. Ainsi le vaste empire du Brésil qui ailleurs présente une étendue de trente-six degrés d'orient en occident, est ici réellement borné à une plage étroite et dépouillée de verdure. Le seul habitant de Ceri était, lors de mon voyage, un vieillard qui avait passé toute sa vie dans ce lieu désert, et n'avait pu se décider à le quitter, quoiqu'il eût déjà failli tomber entre les mains des indigènes.

Il n'était pas sans intérêt de savoir à quelle nation appartiennent les Indiens qui désolent cette partie du Brésil. Les hommes tués par les nègres de Muribéca avaient la lèvre et les oreilles percées, mais ceux à qui les soldats de Boa Vista donnèrent la mort, n'offraient sur le visage aucune ouverture artificielle. De là il

<sup>1</sup> M. le prince de Neurwied qui a parcouru cette côte plusieurs années avant moi, parle aussi des ravages exercés par des bandes d'indigènes entre Muribéca et Itapémirim ; mais il ne dit absolument rien qui puisse faire considérer ces Indiens comme anthropophages.

faut conclure que les forêts voisines de cette côte servent d'asile à deux nations différentes. Les sauvages qui avaient péri à Muribéca étaient évidemment des Botocudos ; et, comme la peuplade dont ils faisaient partie, n'a paru sur le littoral que depuis un petit nombre d'années, il est à croire qu'elle vient des frontières de la province des Mines, et que les poursuites des divisions militaires l'auront décidée à quitter ses anciennes retraites. Selon quelques Portugais, les Indiens ennemis dont la lèvre et les oreilles ne sont point percées ne seraient autres que les Coroados demi-civilisés de S. Fidelis qui, après s'être montrés chez eux amis des Portugais, iraient les assassiner dans le voisinage d'Itapémirim. Mais, comme les Coroados de S. Fidelis ont bien peu d'intérêt à traverser vingt lieues de bois pour commettre une telle trahison, il est assez évident que cette histoire a été imaginée afin de rendre les Indiens plus odieux. Ceux de ces infortunés qui nous occupent dans ce moment appartiennent sans doute à la nation des Puris<sup>a</sup> qui n'a

<sup>a</sup> Voy. ma *première Relation*, I, 420, 421 ; II, 138, 145, 144.

<sup>a</sup> On ne peut lire sans horreur dans les écrits de von Eschwege les détails des mauvais traitemens que les Portugais-Brésiliens ont fait, de nos jours, endurer aux Puris : « Attend  
« long-temps que les Brésiliens n'auront pas, dit l'auteur  
« que je cite, une plus juste idée de la religion du Christ,  
« ce sera en vain que le gouvernement prendra de sages me-  
« sures pour la civilisation des indigènes » (*Journ. von Bras.*, I, 105 ).

pas encore voulu toute entière se réunir en aldéa (écrit en 1818).

Les soldats qui m'avaient escorté prirent congé de moi, aussitôt que j'eus passé Ceri; plus loin l'on voit de distance à autre des chaumières habitées.

Je quittai le rivage de la mer à environ une demi-lieue d'Itapémirim. Le terrain, d'abord un peu montueux, redevient bientôt parfaitement plat. Ce canton paraît avoir été jadis couvert de forêts; mais aujourd'hui on n'y voit plus que des bouquets de bois épars et là entre les champs de cannes ou de manioc; et, principalement dans le voisinage de la ville, on rencontre un grand nombre de chaumières. La campagne a un aspect riant, et ressemble beaucoup aux environs de Taquarassú près de Rio de Janeiro.<sup>1</sup>

J'entrai dans la ville naissante d'Itapémirim par une grande place où s'élève le poteau de justice (*pelourinha*), et qui, bâtie seulement dans une partie de sa circonférence, est entièrement ouverte du côté du chemin. J'avais une lettre de recommandation pour l'un des principaux habitants de la ville, M. le capitaine FRANCISCO COELHO. Il était à sa *fazenda*; je lui envoyai la lettre par un exprès, et je fis décharger mon bagage à la porte de sa maison. Bientôt après, M. Coelho eut la bonté de m'envoyer ses clés par son jeune fils, et, accompagné de cet enfant, je partis presque aussitôt pour aller rendre visite au père. Comme la ville d'Itapémirim est située à la droite de la

<sup>1</sup> Voy. plus haut vol. I, p. 292.

rivière du même nom et la *fazenda* du capitaine Francisco Coelho sur la rive gauche, je m'embarquai dans une pirogue, afin de traverser l'eau. La rivière d'Itapémirim est bordée de hautes Graminées et d'arbrisseaux du plus beau vert, et elle serpente dans un pays plat et riant entrecoupé de bois et de pâturages. Assis dans ma pirogue, j'apercevais à l'horizon la chaîne de montagnes au milieu de laquelle s'élève le pic appelé *Morro do Frade*, et, tout près de moi, je voyais la ville d'Itapémirim qui, composée d'un petit nombre de maisons couvertes en chaume, ne ressemble guère qu'à un village. Le capitaine Francisco Coelho me reçut de la manière la plus honnête et la plus affectueuse, et m'envoya des provisions que je n'aurais certainement pu consommer dans l'espace d'une semaine.

La ville d'Itapémirim ne fait que commencer; mais le nom qu'elle porte et qui en guarani signifie *petite pierre plate*, était par les Indiens appliqué à son territoire, probablement même avant la découverte du Brésil, car on le trouve déjà cité dans la relation si intéressante de Jean de Lery publiée vers le milieu du seizième siècle<sup>1</sup>. Il est vraisemblable qu'il y eut toujours, dans cet endroit, quelques huttes d'Indiens ou des chaumières de Portugais; mais c'est seulement au mois de juin 1811<sup>2</sup> qu'on

<sup>1</sup> Lery écrit Tapemiry (*Voyage*, éd. 1578, p. 51); mais à l'époque où il vivait, on n'attachait pas à l'exactitude des noms une très grande importance.

<sup>2</sup> Piz. *Mém. hist.*, V, p. 88.

donna le titre pompeux de *villa* à Itapémirim.

Le district qui a cette ville pour chef-lieu<sup>1</sup>, est administré par deux juges ordinaires (*juizes ordinarios*). Commencant à *Santa Maria* qui est à une demi-lieue de Cabapuana du côté du sud<sup>2</sup>, il s'étend vers le nord jusqu'à la plage appelée *Praia da Piabanha*, et n'a pas plus de neuf lieues du midi au septentrion. Du côté de l'occident, il offre moins d'étendue encore, et est bientôt borné par des forêts qui ne sont habitées que par les sauvages. La population entière de ce petit district s'élève, m'a-t-on dit, à environ 1900 âmes.

Itapémirim est situé sur la rive méridionale du petit fleuve de même nom, à peu près à une demi-lieue de la mer. La prétendue ville n'est réellement qu'un pauvre hameau composé tout au plus de 60 maisons dont la plupart, couvertes en chaume, sont dans l'état le plus déplorable. Ces chaumières forment une seule rue très courte, et en outre la place inachevée dont j'ai parlé plus haut. L'église un peu éloignée de la ville est fort petite et n'a pas même de clocher; mais du haut de la colline sur laquelle elle a été bâtie, on découvre une vue très agréable, celle à peu près que j'avais déjà admirée en traversant le Rio d'Itapémirim. Une plaine

<sup>1</sup> Itapémirim n'est point comme on l'a cru, la capitale d'une *comarca*. Toute *comarca* est le territoire sur lequel s'étend la juridiction d'un *ouvidor*, et Itapémirim appartient à l'*ouvidoria* de Villa da Victoria.

<sup>2</sup> Il est clair, d'après ceci, que le Rio Cabapuana ne serait pas exactement la limite méridionale de la province d'Espírito Santo.

riante s'étend de tous côtés, et offre un mélange charmant de pâturages, de bouquets de bois et de terrains en culture; la rivière d'Itapémirim arrose la campagne en y décrivant de nombreuses sinuosités, et, du côté du nord-ouest, l'horizon est borné par de hautes montagnes qui font partie sans doute de la chaîne maritime.

Si la ville d'Itapémirim n'a pas aujourd'hui une grande importance, elle est destinée, par sa position, à en acquérir davantage. L'entrée de la rivière, étroite et difficile, n'a pas à la vérité plus de 8 à 9 palmes de profondeur; mais un tel volume d'eau suffit pour des embarcations sur lesquelles on charge 60 caisses de sucre et même davantage; et ces embarcations, pouvant remonter la rivière jusqu'à une petite distance de la ville, prennent le sucre, pour ainsi dire, à la porte de plusieurs *fazendas*. Les terres qui bordent le Rio d'Itapémirim, sans avoir la fertilité miraculeuse de celle des environs de Campos, doivent cependant être regardées comme très fécondes, puisqu'elles rapportent pendant 20 ans sans se reposer jamais et sans être fumées. Elles produisent également bien le riz, les haricots et le manioc; mais c'est à la canne à sucre qu'elles conviennent le mieux, et la culture de cette plante occupe principalement les habitants de la contrée. A l'époque de mon voyage, on comptait 9 sucreries dans les environs de la ville d'Itapémirim; et en outre plusieurs colons plantaient des cannes, sans avoir de cylindres, envoyant leur récolte à quelque propriétaire de moulin avec lequel ils partageaient le produit. Les colons des alentours d'Itapémirim, cultivent

le coton, mais uniquement pour leur usage. C'est également pour la consommation du pays que l'on plante du riz et des haricots; cependant il n'est point rare que les cultivateurs aient un excédant de ces denrées, et ils l'envoient à Rio de Janeiro.

En traversant les environs d'Itapémirim, je fus étonné d'y voir une aussi grande quantité de terres plantées en oignons. Tandis que dans beaucoup d'autres parties du Brésil, à Villa da Victoria, par exemple, ce légume ne vient qu'à force de soins et lorsque la terre a été fumée<sup>1</sup>, ici au contraire il multiplie avec une extrême facilité, et est, pour le pays, une branche d'exportation assez importante. D'Itapémirim on fait des envois d'oignons à Rio de Janeiro, à Villa da Victoria, à Campos, et lors de mon voyage, la botte qui se donnait pour 80 reis (25 centimes) sur les lieux où elle avait été récoltée se vendait 320 reis (2 francs) dans la capitale de la province d'Espirito Santo. De petites embarcations et de grandes pirogues vont chargées d'oignons d'Itapémirim à Villa da Victoria, et reviennent avec de la poterie. Ici ce légume ne se sème point, on le plante par cayeux pendant la nouvelle lune de mars; en juin on arrache ces cayeux qui ont déjà grossi, on sépare d'eux les nouveaux cayeux qu'eux-mêmes ont formés; on replante les uns et les autres, et l'on fait

<sup>1</sup> Koster dit expressément ( *Voyage trad. Jay*, II, 299 ) que l'oignon d'Europe dégénère à Fernambouc, et qu'il n'y produit plus qu'une petite bulbe oblongue, comme, selon le P. Dutertre, cela arrive aussi dans les Antilles.

en décembre la récolte définitive. Ce mode de propagation prouve combien, dans ces heureux climats, la végétation est active et puissante.

La plupart des cultivateurs d'Itapémirim envoient leur sucre pour leur compte à des négociants de Rio de Janeiro, ou ils en confient la vente aux patrons des barques. Ceux-la seulement se défont dans le pays même du produit de leur récolte qui se trouvent pressés par des besoins d'argent ou qui ne fabriquent point assez de cassonade pour remplir une caisse. Lors de mon voyage, le plus beau sucre blanc se vendait à Itapémirim 2000 reis l'arrobe. Quatre ou cinq embarcations suffisent pour transporter tous les produits que le district d'Itapémirim envoie à la capitale. Lorsque le vent est favorable, elles ne mettent pas plus de trois jours à faire le voyage. Le fret se paie à raison de 100 reis l'arrobe.

En quittant Itapémirim (4 octobre 1818), je fis une demi-lieue dans les bois, et j'arrivai à l'embouchure de la rivière. Cette embouchure est en partie formée par les sables que les eaux y ont amoncelés, et, comme je l'ai déjà dit, il ne reste aux embarcations d'autre passage qu'un canal étroit et difficile de 8 à 9 palmes de profondeur. Quant aux sources du Rio Itapémirim, il paraît qu'on ne les connaît point encore. Au-dessus de la ville, les pirogues peuvent remonter ce petit fleuve dans un espace d'environ 8 lieues; mais ensuite elles sont arrêtées soit par des chutes d'eau, soit par des rapides <sup>1</sup>. C'est, à l'embouchure même de

<sup>1</sup> Suivant Cazal (*Corog.*, II, 62), l'Itapémirim a un cours

la rivière que l'on passe celle-ci, lorsque l'on fait par terre le voyage de Rio de Janeiro ou de Campos vers le nord du Brésil. Comme personne n'a voulu affermer le péage dont on retire très peu d'argent, à cause du petit nombre de personnes qui suivent cette route, il est resté pour le compte du fisc.

Parvenu de l'autre côté de Itapémirim, je recommençai à parcourir une plage sablonneuse, triste et solitaire, bordée par ces diverses zones de végétations que j'avais déjà observées ailleurs <sup>1</sup>. Pendant toute la journée, je ne trouvai en fleur que quelques plantes communes; je n'aperçus aucun insecte; je ne rencontrai

très étendu, et, quand il traverse la chaîne maritime, il est déjà considérable. On assure, ajoute le même auteur, qu'une des branches de cette rivière commence aux mines peu connues de Castello qu'ont fait abandonner les courses des sauvages. D'après M. le prince de Neuwied, le Rio Itapémirim ne viendrait pas d'aussi loin que le prétend Cazal; mais il sortirait des montagnes d'Itapémirim qui font partie de la grande chaîne et qu'on peut apercevoir de la ville du même nom. Pizarro, postérieur aux deux écrivains que je viens de citer, dit deux mots de l'Itapémirim, mais ne parle point de ses sources.

<sup>1</sup> Il ne saurait y avoir une identité parfaite dans la végétation des parties du littoral qui même se ressemblent le plus; mais on doit sentir qu'il serait impossible de retracer tant de nuances diverses. Entre l'Itapémirim et Taopába croissent, immédiatement au-dessus de la plage, avec le *Convolvulus brasiliensis* L. (Voy. la note OO déjà citée plus haut), une Rubiacée et une Euphorbiacée qui toutes deux ont des tiges étalées sur le sable, et enfin un *Eriocaulon* à feuilles raides et piquantes (*Eriocaulon Maximiliani* Schrad, Voy. la note PP à la fin du volume).

pas un voyageur, et jusqu'à *Taopába*, je ne vis pas une chaumière. Les oiseaux eux-mêmes fuient cette plage où l'on ne trouve point d'eau douce, et l'on y est assourdi par le bruit monotone des flots de la mer qui viennent se briser sur le rivage.

Vers *Taopába* <sup>1</sup> où est une cabane, le pays devient un peu montueux et des rochers embarrassent la plage. Alors je m'éloignai de l'Océan, et, après avoir traversé un bois vierge dans lequel je remarquai un grand nombre de *Lecythis* chargés de fleurs, j'arrivai au hameau d'*Aga*. Les chaumières qui le composent sont bâties sur le bord de la mer au fond d'une petite anse, et, auprès de ces chétives demeures, est une certaine étendue de terrain aujourd'hui cultivée ou qui le fut jadis. Je fis halte chez le principal propriétaire de cet endroit. Son habitation est formée de plusieurs cabanes très petites, fort rapprochées et bâties sans ordre dans un pâturage qui s'étend jusqu'à la mer et où des orangers sont plantés çà et là. Au fond du pâturage se trouve une colline dont les flancs sont couverts de gazon et dont le sommet était, lors de mon voyage, planté de ricins et de cotonniers. Des bananiers nombreux entouraient cette plantation et étalaient des feuilles horizontales qui toutes, même les plus nouvelles, avaient été déchirées en lanières étroites par les vents impétueux sans cesse déchaînés sur cette côte.

<sup>1</sup> Des mots indiens *táo* grandes fourmis et *pába* mortalité (destruction des grandes fourmis) (Ant. Ruiz de Montoya, *Tes. leng. guar.* ).

Derrière la colline dont je viens de parler, s'élève une montagne arrondie, presque à pic <sup>1</sup> et formée d'un rocher grisâtre sur lequel on voit à peine quelques plantes éparses. Enfin vers les côtés du pâturage, sont des bois vierges embellis par des *Lecythis* aux fleurs rouges et au tronc élancé. Ce paysage très varié emprunte quelque chose de solennel du bruit des vents et du mugissement monotone des vagues de la mer.

Depuis que je voyageais, les vents avaient toujours soufflé du nord-est. Mais s'ils sont incommodes par leur violence, du moins ils ont l'avantage de rafraîchir singulièrement l'atmosphère, et, depuis Rio de Janeiro, la chaleur ne m'avait jamais beaucoup incommodé toutes les fois que j'avais suivi le bord de la mer, tandis que, dans les environs de Campos où je me trouvais à quelques lieues du rivage, j'étais accablé par l'ardeur du soleil.

En sortant d'Agá, on s'éloigne de la mer pour quelques instans; mais, après avoir traversé une portion de bois vierge, on se retrouve bientôt sur la plage. Ici la végétation est plus vigoureuse que celle que j'avais observée tous les jours précédens; les arbrisseaux sont plus élevés; leur feuillage offre une verdure plus fraîche, et ils n'ont pas un aussi grand nombre de rameaux desséchés.

A environ deux lieues d'Agá, l'on arrive à l'embou-

<sup>1</sup> C'est sans doute cette montagne que M. le prince de Neuwied appelle *Morro de Aga*, et Pizarro *Montanha do Agá*.

chure de la petite rivière de *Piúma* devant laquelle sont trois îlots de peu d'importance. Cette rivière, m'a-t-on dit, n'a pas plus de 8 lieues de cours ; et , si des embarcations d'un faible tonnage y entrent quelquefois , c'est uniquement pour se mettre à l'abri des vents contraires.

On trouve à l'embouchure du *Piúma* quelques chaumières habitées par des Indiens civilisés qui vivent de la pêche et cultivent un peu de terre près du rivage. J'entraî dans une de leurs maisons qui était construite avec régularité et divisée dans l'intérieur en plusieurs pièces, mais où l'on n'avait employé d'autres matériaux que de longues perches et des feuilles de palmier. Quant aux autres chaumières, elles sont, suivant la coutume du pays, bâties en terre et en bois. Il y avait jadis sur les bords du *Piúma* plus d'Indiens qu'on n'en voit aujourd'hui ; la crainte des Botocudos a fait fuir ceux qui s'étaient un peu avancés dans l'intérieur des terres ; d'autres se sont retirés pour satisfaire à l'inconstance naturelle à leur race, et pour éviter les vexations dont elle est si souvent l'objet dans la province d'Espirito Santo.

Un pont en bois avait été construit il y a plusieurs années sur la rivière de *Piúma*, mais, à l'époque de mon voyage, il était presque entièrement détruit <sup>1</sup>, et, pour passer l'eau, l'on se servait d'une pirogue. Le

<sup>1</sup> M. le prince de Neuwied a encore passé ce pont en 1815, et lui donne trois cents pas de longueur. C'était, dit-il avec raison, une véritable curiosité pour ce pays.

péage n'était point affermé, et se percevait directement pour le compte du fisc.

Après Piúma, le pays devient montueux, et l'on entre dans les bois; mais tout y annonce le voisinage d'une ville ou d'un village de quelque importance, car sans cesse l'on voit des chaumières, des terrains en culture et d'autres qui jadis ont été cultivés. La ville de Benevente se montre bientôt entre les arbres; elle se cache plusieurs fois pour reparaitre peu d'instans après, et procure au voyageur une suite de points de vue très agréables.

---

---

## CHAPITRE IX.

### LA VILLE DE BENEVENTE ET LES INDIENS CIVILISÉS.

— LA VILLE DE GUARÁPARÍ. — ARRIVÉE SUR LES BORDS DE LA BAIE D'ESPIRITO SANTO.

---

Passage du *Rio de Benevente*. — Position de la ville de *Benevente*. — Ses édifices. Son histoire. De quelle manière les Indiens y sont traités. Culture et commerce. — Hameau de *Meiaipi*. A quelle race appartiennent ses habitants. — Ville de *Guaráparí*. Son histoire et sa population. Description de cette ville. Culture de ses environs; son commerce. — Habitation de *Pero-Cão*. Respect des Brésiliens pour leurs supérieurs. — Hameau de *Rio d'Una*. Sel blanc. — *Ponta du Fruta*. — La rivière *Jecú*. Canal creusé par les jésuites. — Végétation analogue à celle de quelques parties de la province de Minas Geraes. — Vue de la baie d'Espirito Santo. — Embarras qu'éprouve le voyageur à l'approche des villes. — Passage de la baie. — Habitation de *Jucutacoara*. Mangliers. — Sitio de *Santinhos*. Conversation.

---

LORSQUE j'arrivai devant Benevente qui est situé sur la rive septentrionale du petit fleuve de même nom, une pirogue vint bientôt me chercher, conduite par un jeune nègre. Je m'embarquai avec Prégent, le Botocudo Firmiano et une partie de mon bagage. La pirogue était très chargée; le vent soufflait avec force, la marée nous entraînait, et notre batelier était sans expérience. Je ne pus, je l'avoue, me défendre de quel-

que crainte; cependant nous arrivâmes sans aucun accident. Je demandai aux premières personnes que je vis sur le rivage où je pourrais passer la nuit, et l'on s'accorda à me dire que je ne trouverais de logement que dans l'ancien couvent des jésuites. Comme cet édifice est situé à une certaine distance de la rivière, mes mulets seuls pouvaient y transporter mon bagage, et il fallut avant de m'installer, qu'ils eussent passé l'eau. Il y eut à ce sujet je ne sais combien de pourparlers inutiles. Enfin, les mulets traversèrent la rivière à la nage, mais les uns après les autres, tenus à la longe par un ou deux hommes qui étaient dans la pirogue. Environ deux heures s'écoulèrent, avant que toute ma caravane fût sur la rive gauche du Benevente, et, pendant ce temps, je fus obligé de rester sur le rivage avec mes effets, exposé au plus ardent soleil. Comme ce jour là était précisément un dimanche et, qui plus est, la fête du rosaire, une multitude de gens de tout le voisinage s'étaient rendus à la ville. A peine fûmes-nous débarqués que l'on fit cercle autour de nous, et, à chaque instant, la foule grossissait davantage. Des Indiens civilisés, des nègres, des Brésiliens-Portugais nous regardaient presque sans rien dire avec un air d'étonnement et de stupidité. Mais c'était principalement Firmiano qui attirait les regards des curieux; ses oreilles et sa lèvre inférieure largement percées avaient trahi son origine, et, comme le nom de sa peuplade est ici en exécration, on faisait devant lui les réflexions les plus injurieuses. Le pauvre garçon, interdit et décontenancé, baissait les yeux

sans proférer une seule parole, ou cachait sa figure en l'appuyant sur ses mains. Enfin, la patience m'échappa ; je dis aux assistans les vérités les plus dures, et leur reprochai sans aucun ménagement leur cruauté et leur sottise. Je fus écouté avec le plus grand sang-froid ; on ne me répondit point ; mais personne ne songea à se retirer. En l'honneur de la fête, tous les Indiens s'étaient plus ou moins enivrés, et l'un d'eux qui probablement avait suivi l'exemple des autres, vint crier à mes oreilles qu'un Botocudo ne devait paraître dans ce pays que pour y être mis en prison, ajoutant qu'il allait donner avis de ce qui se passait au commandant de la milice. Prégent répondit à cet homme avec quelque rudesse, et mit les rieurs de son côté. Je ne sais si l'Indien exécuta la menace qu'il avait faite ; mais, peu d'instans après la petite scène dont je viens de faire le récit, le commandant parut, et demanda à voir mon passeport. Quand il en eut pris lecture, il me combla de politesses et mit fin à mes ennuis, en me faisant préparer dans l'ancien monastère le logement réservé pour les voyageurs. Bientôt après le curé vint me voir, et ensuite il m'envoya des provisions avec une bouteille de bon vin d'Alicante.

Débarrassé des importuns, je pus enfin me promener dans Benevente et examiner sa position. Des montagnes que l'on aperçoit dans le lointain du côté du nord-ouest, descend une rivière qui, immédiatement avant son embouchure, se dirige brusquement vers l'ouest. C'est dans l'angle formé par cette courbure

qu'a été bâtie la ville de Benevente, autrement appelée *Villa Nova* ou *Villa Nova de Benevente*. Cette ville se compose d'environ cent maisons couvertes, les unes en tuiles, les autres en chaume, et dont plusieurs ont un étage outre le rez-de-chaussée. Autour du principal groupe de maisons qui est le plus rapproché de la rivière, et présente une espèce de triangle, le terrain s'élève en formant une pente rapide où le rocher se montre à découvert. Cette pente se termine à une plate-forme assez large qui domine, non-seulement la campagne, mais encore la mer, et là se trouvent situés l'ancien couvent des jésuites et leur église, aujourd'hui la paroisse de tous les fidèles du district. L'entrée de celle-ci regarde l'Océan; le couvent est appuyé contre le côté méridional de l'édifice, et une large rue formée par des chaumières aboutit au côté septentrional. Sans être fort ornée, cette église est cependant remarquable par sa grandeur, et surtout parce qu'elle a deux bas-côtés, genre de construction dont les temples brésiliens offrent très peu d'exemples. L'ancien couvent est à un étage, auquel on monte par un escalier extérieur, et forme les trois côtés d'un cloître dont l'église fait le quatrième. La vue la plus délicieuse s'offre aux regards de celui qui se place à quelqu'une des fenêtres du monastère; il découvre à la fois la rivière, les bois majestueux qui la bordent, son embouchure, l'Océan, la ville de Benevente et les campagnes des alentours.

Benevente, jadis connu sous le nom d'*Aldea de Re-*

*ritygba*<sup>1</sup>, était une des quatre réductions<sup>2</sup> qui se trouvaient comprises dans la province d'Espirito-Santo. Les jésuites jetèrent les fondemens de cet aldeia, presque aussitôt après leur arrivée au Brésil<sup>3</sup>; ils y réunirent un nombre très considérable d'Indiens; ils y établirent un hospice pour les voyageurs de leur ordre (*hospicio*), et Reritygba fut, en grande partie, le théâtre des généreux travaux du P. Anchieta. En 1761, l'ancienne réduction fut érigée en ville sous le nom de *Benevente*, et, en 1795, on en fit le chef-lieu d'une paroisse indépendante<sup>4</sup>. Après l'expulsion de la compagnie de Jésus, le gouvernement s'empara du monastère. Une partie du bâtiment sert aujourd'hui de logement au curé; le reste de l'édifice a été consacré à plusieurs destinations différentes. On y a fait une prison; on y a disposé une salle pour les assemblées du sénat (*camara*); dans une autre pièce l'*ouvidor* donne ses audiences, lorsqu'il vient ici remplir ses

<sup>1</sup> *Reritygba* viendrait-il des mots indiens *riru* corbeille et *tuba* réunion, réunion de corbeilles?

<sup>2</sup> On appelle réductions les villages d'Indiens fondés par les jésuites.

<sup>3</sup> Des jésuites, comme on l'a vu, débarquèrent pour la première fois au Brésil en 1549 avec le gouverneur général Thomé de Souza.

<sup>4</sup> J'ai dit plus haut que la population de la paroisse de Benevente s'élevait en 1820, suivant Pizarro, à 2,500 individus. M. le prince de Neuwied ne la faisait monter, en 1815, qu'à 1,400 âmes; mais la manière dont il s'exprime peut faire soupçonner que ce chiffre ne comprend pas la population de la paroisse tout entière.

fonctions de *corregedor*; et enfin on a eu la générosité de réserver une chambre pour la donner aux étrangers honnêtes qui passent dans le pays.

Lorsqu'elle chassa les jésuites, l'administration assigna à la communauté des Indiens civilisés de Benevente, une étendue inaliénable de six lieues de côtes sur autant de profondeur. Mais, comme le pays était fertile, des gouverneurs donnèrent bientôt à leurs amis des portions de terrain, sans s'inquiéter du droit des indigènes qui vainement firent entendre leurs plaintes. D'un autre côté, afin de pouvoir acheter de l'eau-de-vie, un grand nombre d'Indiens cédèrent leurs propriétés à des blancs qui, pour s'assurer la jouissance du fonds déclaré inaliénable, s'engagèrent à payer une légère rétribution à la municipalité (*camara*) de Benevente<sup>1</sup>. D'autres indigènes, en quittant le pays, ne firent aucune vente, et des Portugais se mirent purement et simplement en possession de leurs terres. Enfin aujourd'hui on donne des *sesmarias* dans tout le district, sans même exiger un cens pour la *camara*; l'*ouvidor* de Villa da Victoria porte encore le titre honorable de *conservateur des possessions des Indiens de Benevente*, mais il n'a réellement plus rien à conserver. Les terres en rapport ont passé presque toutes entre les mains des Brésiliens-Portugais, et les Indiens se louent chez ces derniers pour cultiver des champs qu'ils ne devraient ensemençer que pour eux-mêmes.

<sup>1</sup> On a vu ( p. 15 et 16 ) que cela se pratiquait encore ainsi à S. Pedro dos Indios.

Quand un Indien demande justice contre un Portugais, comment pourrait-il l'obtenir ? C'est aux amis, c'est aux compatriotes de son adversaire qu'il est obligé de s'adresser, puisque les juges ordinaires (*juizes ordinarios*) de Benevente sont uniquement des Portugais. Et, d'un autre côté, comment les plaintes d'une race d'hommes pauvres et sans appui parviendraient-elles jusqu'aux magistrats supérieurs, placés à une si grande distance de ces infortunés, et sourds trop souvent à la voix de celui qui se présente les mains vides ?

Peu de temps avant l'époque de mon voyage, on avait, comme je l'ai dit plus haut, ouvert de nouvelles routes dans la province d'Espirito Santo ; on avait jeté les fondemens d'une nouvelle ville, celle de Vianna ; et c'étaient les Indiens qu'on employait à ces divers travaux. On en tire de Benevente (1818) un certain nombre que l'on change de trois en trois mois ; on les envoie travailler fort loin de leur pays ; on les nourrit mal, et, au bout du trimestre, on ne leur donne que 4,000 reis (25 fr.), qui encore ne sont pas toujours exactement payés. La crainte de ces corvées illégales a fait fuir un très grand nombre d'Indiens, et comme ce sont principalement les hommes qui quittent le pays, et qu'ailleurs ils ne trouvent point de femmes, ils restent perdus pour la population.

Il n'est pas surprenant que les terres de Benevente soient fort recherchées par les Brésiliens-Portugais, car elles sont en général d'une très bonne qualité, et conviennent également au riz, au coton, aux haricots,

à la canne à sucre, et au manioc qui déjà, au bout de six mois, produit des racines bonnes à arracher. Ce n'est pas seulement du sucre que les colons envoient à Rio de Janeiro; ils recueillent les autres productions de leur pays avec assez d'abondance pour en faire des envois à la capitale.

Le voisinage de l'Océan et celui de la rivière favorisent singulièrement les agriculteurs de cette contrée. Du côté du nord, la terre qui borne le Rio de Benevente dépasse l'embouchure, et forme dans l'Océan une avance très grande et demi-circulaire, qui offre un abri aux petits bâtimens. L'entrée de la rivière a 10 à 12 pieds de fond; elle n'oppose au navigateur aucune difficulté, et donne passage aux plus grandes *sumacas*. Il paraît que l'on ne connaît point les sources du Benevente; mais on peut, avec des pirogues, le remonter dans une étendue de quatre à cinq *legoas*<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> M. le prince de Neuwied pense (*Voyage trad.* Eyr., I, 249) que Casal s'est trompé en appliquant au Rio Cabapuana, limite de la province d'Espirito Santo, le nom de Reritygba; et, en effet, il serait bien extraordinaire que les jésuites eussent bâti l'aldea de Reritygba sur le bord d'une rivière qui ne serait pas le Reritygba. Pizarro, en général si exact, a encore augmenté la confusion. Dans un endroit de ses ouvrages (*Mém.*, II, 28), il distingue positivement le Reritygba du Benevente, et comme il dit que le premier s'appelle aujourd'hui Camapuán, on doit croire qu'avec Casal, il a eu en vue le Camapuana ou Cabapuana; et cependant ailleurs (V, 95), il ajoute que les jésuites bâtirent l'aldea de Reritygba sur les bords du Rio Reritygba, qu'ils appelaient vulgairement Iriritiba et que l'on nomme aujourd'hui Cama-

Les petits navires qui transportent habituellement à Rio de Janeiro les denrées du pays sont au nombre de quatre ou cinq ; et, en outre, il en vient de temps en temps dans la rivière d'autres qui sont frétés par des négocians de Bahia et de la capitale.

Ceux-ci ou leurs commissionnaires vont chez les colons, donnent d'avance quelque argent et retiennent une certaine quantité de denrées qu'ils font charger ensuite <sup>1</sup>. Ce n'est pas toujours en numéraire que se font les achats ; il n'est point rare que les négocians fournissent des marchandises en échange des productions du pays. On vend assez régulièrement une pataque et demie à deux (3 à 4 fr.) l'*alqueire* de riz revêtu de ses enveloppes, une à deux l'*alqueire* de maïs, deux à trois celui de farine de manioc. Le coton qui, pendant long-temps, s'était vendu deux pataques l'arrobe, venait, lors de mon voyage, d'être poussé jusqu'à trois par des acheteurs étrangers.

Ce qui arrête les progrès de la culture, c'est la crainte des Botocudos qui, depuis environ 25 à 30

puân : voilà donc le Reritygba ou Camapuân redevenu le Benevente, puisque c'est lui qui coule auprès de la ville aussi appelée Benevente ; mais ensuite l'auteur brésilien oublie les noms de Reritygba, Camapuân et Benevente, et dit que la Rivière qui arrose le côté méridional de la ville est le *Rio da Aldea*. Pour se conformer à l'usage du pays, il faut donner le nom de *Rio Cabapuana* à la rivière qui sépare la province du S. Esprit de celle du Rio de Janeiro, et le nom de *Rio de Benevente* à la rivière qui arrose la ville de Benevente.

<sup>1</sup> On a vu que ce n'était pas seulement à Benevente que le commerce se faisait de cette manière.

ans (écrit en 1818), ont commencé à exercer des ravages sur le territoire de ce district. Ces Indiens ont fait abandonner le voisinage de plusieurs des affluens du Rio Benevente, et l'on ne peut guère, à cause d'eux, s'éloigner à une grande distance du littoral. Cependant, depuis que l'on a établi un détachement militaire sur les bords très fertiles de la rivière d'I-conha, des cultivateurs commencent à s'y établir aujourd'hui.

Après avoir quitté Benevente, je cheminaï d'abord sur le rivage de la mer; je passai plusieurs fois de la plage dans la forêt, et de la forêt sur la plage, et ayant parcouru, dans un espace de trois lieues et demie, un pays montueux parsemé de chaumières, j'arrivai au hameau de *Meiaipi*<sup>1</sup>, qui dépend de la paroisse de Guarápari. Ce hameau est situé sur le bord d'une crique. Au nord de celle-ci, on voit un groupe assez considérable de maisonnettes; par derrière, sont des collines couvertes de bois, et, en face du hameau, des rochers noirâtres presque à fleur d'eau se montrent dans la mer.

Quoique les habitans de Meiaipi se vantent d'être des blancs, on reconnaît sans peine que, pour la plupart, ils n'appartiennent pas sans aucun mélange à la race européenne. Ils n'ont point, à la vérité, les

<sup>1</sup> J'écris ce mot comme j'ai cru l'entendre prononcer dans le pays; mais je dois dire que l'on trouve *Miaipé* dans le savant ouvrage de M. le prince de Neuwied. Meiaipi viendrait-il des mots indiens *mbeím* tourte, gâteau et *aypi* manioc doux?

yeux divergens et la couleur bistrée des indigènes ; mais il est à remarquer que ces caractères se perdent presque toujours par le croisement des blancs et des Indiens ; d'ailleurs, les colons de Meiaipi ont la poitrine large et les épaules effacées comme les Américains ; leur tête est plus grosse que celle des véritables Portugais, et l'os de la pommette est chez eux plus proéminent que chez l'Européen ; enfin, la blancheur de leur peau a quelque chose de terne et de blafard qu'on n'observe jamais dans les hommes qui appartiennent entièrement à la race caucasique<sup>1</sup>.

Les habitans de Meiaipi cultivent un peu de terre ; mais ils vivent principalement de la pêche qui, dans ce canton, est très abondante. Ils font sécher le poisson qu'ils prennent, et de petites embarcations viennent le leur acheter de Villa da Victoria et de S. Salvador dos Campos dos Goitacazes.

Après être sorti de Meiaipi, je traversai, pendant quelques instans, un terrain qui n'offre guère qu'un sable pur et où la végétation, très intéressante, est absolument semblable à celle des *restingas* de Saquarema, du Cabo Frio, etc. Bientôt je me trouvai sur la plage, et ensuite m'en étant un peu éloigné, j'arrivai à *Guarápari*<sup>2</sup>.

<sup>1</sup> Voyez ce que j'ai dit des caractères de la physionomie des *mamalucos* au chapitre premier de ce volume.

<sup>2</sup> *Guarápari* et non, comme on l'a écrit, *Goaraparim*, vient du mot indien *guará* l'oiseau de rivage appelé *Ibis rubra* ou *Tantalus ruber* par les naturalistes, et de *pari* piège (piège à prendre les *guarás*). Il est à remarquer que ce doit être par

Cette petite ville fut originairement une des quatre réductions que les jésuites avaient formées dans la province d'Espirito Santo, et le célèbre José d'Anchieta y fit, comme à Benevente, briller son zèle pour la civilisation et le bonheur des Indiens. Il paraît que, du temps de la compagnie de Jésus, des blancs avaient déjà pénétré à Guarápari, car, dès l'année 1689, ce lieu reçut le titre de ville, et, vers la même époque, on y fonda une espèce de paroisse <sup>1</sup>. Nous ne pourrions dire quelle était, sous l'administration des jésuites, la population de ce district; tout ce que nous savons, c'est qu'aujourd'hui on compte, dans le ressort de la juridiction curiale, plus de 300 feux et plus de 2,400 adultes <sup>2</sup>.

extension que le mot guarani *parí*, qui a passé au Brésil dans la langue portugaise, se trouve appliqué aux *guards*; car il signifie, à proprement parler, claie à prendre le poisson ( Voy. *ma première Relation*, II, 275 ). Le nom de Guarápari indique assez qu'autrefois il existait des *guarás* autour de cette ville, mais actuellement on n'en voit plus aucun dans la province du S. Esprit. Du temps de Marcgraff (*Hist. nat. Bras.*, 203 ), les *Ibis rubra* étaient aussi fort communs à Rio de Janeiro; et aujourd'hui on y connaît à peine le nom de ces magnifiques oiseaux. Je n'ai retrouvé des *guards* que dans le petit port de *Guarduba* situé au midi de la province de S. Paul; et, comme on les tue sans pitié pour avoir leurs plumes et que l'on mange leurs œufs qui sont, à ce que l'on dit, d'un goût agréable, il est à croire que bientôt l'un des plus beaux ornemens de la côte du Brésil aura entièrement disparu de cette contrée.

<sup>1</sup> Piz. *Mém. hist.*, III, 252-4.

<sup>2</sup> Ce chiffre est emprunté à Pizarro. M. le prince de Neu-

La ville de Guarápari a été bâtie dans une position très pittoresque à l'embouchure de la rivière du même nom; mais, au lieu de s'étendre sur le bord de cette rivière, elle y aboutit perpendiculairement, et l'on ne parvient au rivage qu'après avoir traversé la ville dans toute sa longueur. La rue par laquelle j'arrivai au *Rio Guarápari* est assez large et bordée de maisons mal entretenues, la plupart couvertes en tuiles. Devant les portes et les croisées est ordinairement une espèce de treillage très fin qui tient lieu de jalousies et ressemble à celui dont on se sert dans plusieurs parties du Brésil pour faire des tamis. On n'a pas eu le soin de paver la rue dont je viens de parler, et il y croît, comme au Cabo Frio, un gazon très fin d'un effet assez joli. Une colline couverte de bois et couronnée par l'ancien couvent des jésuites touche à la ville, et s'élève devant l'embouchure de la rivière. Celle-ci qui, en face de la rue principale, n'a guère que la largeur de nos rivières de troisième ou quatrième ordre, se jette dans une petite baie à environ une portée de fusil des dernières maisons. Sur la rive du Rio Guarápari opposée à la ville, c'est-à-dire sur la rive gauche ou septentrionale, s'élèvent quelques rochers noirâtres; une plaine couverte d'arbrisseaux et de broussailles s'étend derrière eux; on voit du côté du septentrion, sur le bord de la petite baie où se jette

wied indique un nombre peu différent; il porte la population de la ville de Guarápari en particulier à 1,600 habitants, et celle de tout le territoire à 3,000.

la rivière, une rangée de cabanes qui forme le demi-cercle, et enfin l'horizon est borné par des montagnes.

La ville de Guaráparí a beaucoup moins d'importance pour le commerce qu'Itapémirim et Benevente. Ses habitants sont généralement pauvres et ont peu d'esclaves. Les cannes à sucre que produisent leurs terres ne peuvent guère être employées que pour faire de l'eau-de-vie, et, s'ils recueillent du coton, du riz, des haricots, du manioc, ce n'est point en assez grande quantité pour qu'ils entretiennent avec la capitale des communications régulières<sup>1</sup>. De temps à autre, des marchands de Bahia ou de Rio de Janeiro entrent, avec de petites embarcations, dans le Guaráparí, et achètent aux cultivateurs les denrées qui excèdent la consommation du pays ; mais ce commerce se fait avec une lenteur extrême. Lors de mon voyage, une embarcation qui était venue de Bahia pour prendre des farines, se trouvait, depuis trois mois, dans le port de Guaráparí, et elle n'avait pas encore pu compléter son chargement<sup>2</sup>.

<sup>1</sup> Pizarro (*Mém.*, III, 253) reproche aux agriculteurs de Guaráparí leur paresse et leur attachement à de vieilles routines.

<sup>2</sup> N'ayant pas pris de notes sur le petit commerce de baume que fait Guaráparí, je m'abstiendrai d'en parler. Par la même raison, je ne dirai rien non plus d'une espèce de république de nègres révoltés qui s'était formée dans le voisinage de la même ville, et dont on s'entretenait beaucoup à l'époque de mon voyage.

En quittant Guarápari, je passai la rivière. On se sert d'une pirogue pour transporter les hommes d'un bord à l'autre, et l'on force les chevaux et les bêtes de somme de traverser l'eau en nageant. Le péage est affermé pour le compte du fisc.

Lorsque je fus de l'autre côté de la rivière, je traversai la plaine que j'avais déjà aperçue, étant encore dans la ville. Elle offre une surface sablonneuse, et la végétation qu'on y observe ressemble, du moins pour l'aspect, à celle des diverses *restingas* que j'avais parcourues jusqu'alors. Au-delà de cette plaine, j'entrai dans une forêt, et bientôt j'arrivai à *Pero-Cão*, lieu qui a emprunté son nom à une rivière dont les eaux coulent dans le voisinage. La maison où je fis halte a peu d'importance, mais sa position est fort belle. Cette maison a été bâtie sur le sommet d'une petite montagne qui domine une anse assez large, et d'où l'on découvre aussi la haute mer. Autour de l'habitation sont des terrains cultivés et quelques cases à nègres ; on voit au pied de la colline la vallée qu'arrose le *Pero-Cão* ; d'immenses forêts s'étendent du côté de l'ouest, et dans le lointain l'on aperçoit de hautes montagnes.

Le propriétaire de *Pero-Cão* me logea dans une case à nègres ; ce n'était pas un gîte bien distingué, mais du moins je pouvais espérer d'y travailler avec plus de liberté que dans la maison du maître lui-même. Cet homme me traita d'abord assez cavalièrement ; mais, quand on lui eut dit que j'avais la qualité d'*homen mandado* (un homme chargé d'une mission par le roi), il prit aussitôt l'attitude du plus profond respect.

Les Brésiliens avaient à cette époque une telle vénération pour leur souverain que ce mot *mandado* agissait comme un talisman sur la plupart d'entre eux.

Après avoir quitté mon hôte, je passai le Rio Pero-Cão qui un peu plus bas se jette dans l'Océan. A environ un quart de lieue de cette rivière, j'en trouvai une autre également petite, celle d'*Una* (rivière noire) près de laquelle sont quelques chaumières fort mal entretenues. J'entrai dans l'une d'elles, et j'y vis du sel blanc comme la neige. Ce sel magnifique se forme par une évaporation naturelle, dans des creux où la mer laisse de l'eau à la suite des marées hautes, et les habitans du pays ont grand soin de le recueillir. Ainsi que le Rio Pero-Cão, la rivière d'*Una* se passe sur un pont. Plus loin, je traversai des terrains sablonneux dont la végétation est celle des *restingas*; puis je côtoyai des marais, et enfin je me retrouvai sur le bord de la mer dont j'étais resté éloigné pendant quelque temps. Ici la plage sablonneuse et dépouillée de verdure a plus de largeur que partout où jusqu'alors j'avais suivi le rivage, mais au-delà de cette grève le terrain est assez élevé.

A quatre lieues de Pero-Cão, je fis halte à un hameau composé de quelques chaumières éparses qui ont été bâties sur le petit promontoire appelé *Ponta da Fruta* (la pointe du fruit). La maison dans laquelle je passai la nuit est située sur une hauteur où, à l'exception du mois de mars, les vents se font, pendant toute l'année, sentir avec violence.

Depuis les environs de Guarápari jusqu'à Ponta da

Fruta, les terres sont moins productives qu'auprès d'Itapémirim et plus au sud, ce qu'il faut attribuer à ce qu'elles sont moins basses, plus sèches et plus sablonneuses. Ici les grandes fourmis désolent les agriculteurs par leurs ravages, bien plus qu'à Itapémirim et à Campos, parce que les terres arides n'opposent point à ces insectes les obstacles qu'ils rencontrent dans les lieux humides, lorsqu'ils y veulent construire leurs demeures.

Entre Ponta da Fruta et le *Sítio de Santinhos* ou, si l'on veut, la baie d'Espirito Santo, le chemin, dans un espace de quatre lieues et demie, ne côtoie plus la mer ; cependant il ne s'en éloigne pas tellement que le voyageur ne puisse souvent encore entendre les mugissemens des vagues. On traverse toujours un terrain plat qui offre tantôt des marais, tantôt des pâturages, des bouquets de bois, ou une végétation analogue à celle des *restingas*.

A peu près à moitié chemin, je trouvai la rivière de Jecú<sup>1</sup> près de laquelle sont quelques chaumières éparses. On passe cette rivière sur un pont en bois dont l'entrée est fermée par une grande porte et où l'on exige un péage. Le Jecú se jette dans l'Océan un peu au-dessous du pont ; mais son embouchure a trop peu

<sup>1</sup> J'écris ce mot tel que je l'ai entendu prononcer dans le pays et tel qu'on le trouve dans Casal ( *Corog.*, II, 62 ) ; mais je dois dire que M. le prince de Neuwied et Fitzro s'accordent à écrire *Jucú*. Peut-être le nom *Jecú* serait-il plutôt celui d'une des petites rivières qui se jettent dans la baie d'Espirito Santo du côté du sud.

de profondeur pour donner entrée à d'autres barques qu'à des pirogues. Cette dernière circonstance avait décidé les jésuites, possesseurs de trois *fazendas* situées sur les bords de Jecú, à creuser un canal qui, communiquant de la rivière à la baie d'Espirito Santo, mettait les denrées à l'abri des risques qu'elles auraient courus, transportées sur la mer dans des troncs creusés. J'ai déjà eu occasion de parler ailleurs de ce petit canal, le seul qui existe, à ma connaissance, dans tout le Brésil méridional, avec celui de *Capitinga* près Paracatú et celui des forges de Gaspar Soares<sup>1</sup>.

Au-delà du Jecú, j'entrai dans un bois, puis j'arrivai à un vaste pâturage où l'on pourrait élever un grand nombre de bestiaux. L'horizon y est borné du côté de l'ouest, par des hauteurs qui font partie sans doute de la chaîne maritime, et, sur un plan moins éloigné, on voit d'autres montagnes au milieu desquelles il est impossible de ne pas distinguer celle d'une forme conique, dont le sommet est couronné par le fameux monastère de *Nossa Senhora da Penha* (Notre Dame du rocher).

Après avoir traversé le pâturage du Jecú, j'arrivai à un terrain extrêmement sablonneux couvert d'arbrisseaux petits et rapprochés qui, dans leur ensemble, présentent absolument l'aspect des *carrascos* de Minas

<sup>1</sup> On verra dans ma troisième relation que le canal de Capitinga ne servit jamais à rien, et peut-être est-il aujourd'hui entièrement comblé. Je ne serais pas surpris qu'il en fût actuellement de même du petit canal de Gaspar Soares.

Novas <sup>1</sup>. Mais ce n'est pas seulement par sa physionomie que la végétation de ce lieu se rapproche de celle de quelques parties de Minas Geraes. J'y trouvais des plantes que j'avais déjà recueillies dans cette dernière province, et je puis même dire en général que les espèces des *restingas* de la côte sont souvent celles qui croissent sur les plateaux élevés, humides et sablonneux des Mines, ou du moins qu'elles appartiennent aux mêmes genres. Ceci tend à prouver que, quand l'élévation du sol n'est pas extrêmement considérable, elle contribue moins que les changemens de terrain à apporter des différences dans la végétation <sup>2</sup>.

Ayant continué ma route, j'arrivai à un pâturage où je ne trouvais plus aucune trace d'hommes ni de chevaux; je crus alors m'être égaré, et je revins sur mes pas; cependant j'appris bientôt des habitans d'une chaumière voisine que je ne m'étais point trompé de chemin, comme je l'avais pensé. J'étais alors sur le point d'arriver à Villa da Victoria; mais, dans ce pays, on voyage si rarement par terre, que, pour ainsi dire, aux portes de la capitale de la province, le seul chemin qui y conduit disparaît entièrement sous les herbes dont il est couvert.

Je montai bientôt sur une colline couverte de gazon, et au sommet je trouvais une chétive cabane. Là une grande partie de la baie d'Espirito Santo s'offrit à

<sup>1</sup> Voy. ma première Relation, vol. II, p. 22.

<sup>2</sup> Voyez mon introduction à l'*Histoire des plantes les plus remarquables du Brésil et du Paraguay*, p. XXV.

mes regards. Je voyais le canal par lequel y entrent les bâtimens et qui se trouve resserré du côté du midi par la montagne de *Moreno*, et, du côté du sud, par la petite île appelée *Ilha do Boi* (île du bœuf). Devant moi se déployaient les contours irréguliers de la baie environnée de collines et de montagnes. Sur ces hauteurs de formes très variées, j'apercevais tour à tour de grandes forêts, de verts pâturages, des champs cultivés et des terrains maigres qui n'offrent que des broussailles. Au milieu de toutes ces montagnes, il m'était impossible de ne pas remarquer celle de *Jucutacoára* qui se termine par un rocher nu, arrondi au sommet et en apparence cylindrique. Vers le nord, je découvrais entre les mornes, sur un plan reculé, le pic de *Mestre Alve* éloigné de 8 à 9 *legoas*. Reportant mes regards sur la baie, je me plaisais à contempler les îles dont elle est parsemée, et qui ont entre elles si peu de ressemblance pour l'étendue et pour la forme. Au pied de la colline du haut de laquelle j'admirais ce magnifique panorama, je voyais les eaux de l'*Arabiri* se réunir à celles de la baie, après avoir serpenté dans la campagne. Villa da Victoria était cachée par des hauteurs; mais quelques chaumières se montraient çà et là sur les mornes, et la vue de la belle habitation de *Jucutacoára* rendait moins austère celle des montagnes voisines.

Dans les parties du Brésil où l'on voyage par terre, on éprouve, en arrivant dans les villes, les plus grandes difficultés pour trouver un gîte, et surtout pour placer ses chevaux et ses mulets. Il est donc naturel

de croire que je dus essayer quelque embarras, quand je fus parvenu près de la capitale d'Espirito Santo. On n'a point établi de passage régulier entre Villa da Victoria, située dans une île et l'extrémité du chemin où je me trouvais alors. Je ne vis qu'une pirogue au bas de la colline du haut de laquelle j'avais contemplé la baie d'Espirito Santo, et cette pirogue était attachée avec un cadenas. Heureusement l'homme qui m'avait indiqué le chemin, lorsque je m'étais cru égaré, m'avait dit qu'il possédait une barque, et je m'étais arrangé avec lui pour qu'il me l'amenât. Il arriva bientôt, et m'apprit que le *capitão mór* de Villa da Victoria, pour lequel j'avais une lettre de recommandation, était le propriétaire de la grande habitation de Jucutacoára, dont j'ai parlé plus haut, et que j'avais aperçue dans le lointain, du haut de la colline.

Je laissai à terre mes effets et mes bêtes de somme, et j'entrai dans la barque avec mon nouveau guide pour me rendre chez le *capitão mór*. Bientôt je découvris Villa da Victoria, et je ne tardai pas à arriver de l'autre côté de l'eau.

En débarquant, je ne pus m'empêcher de faire quelque attention aux mangliers qui croissent sur le rivage. Leurs branches ne retombent point pour prendre racine dans la terre et former des berceaux ; mais, à une hauteur d'environ 8 à 10 pieds au-dessus de la vase, le tronc donne naissance à des racines qui vont chercher le sol, et l'arbre semble porté en l'air sur des espèces de cordes obliquement tendues. Je présume

que cette végétation singulière est due à l'humidité dans laquelle la mer entretient les troncs, et que les racines commencent au point où parvient l'eau dans les hautes marées <sup>1</sup>.

L'habitation de *Jucutacodra* vers laquelle je m'étais dirigé a été bâtie dans la position la plus agréable. Elle est grande, régulière et s'élève à mi-côte sur un morne couvert d'une herbe rase. Devant la maison, s'étend une vallée traversée par un ruisseau et bordée par des montagnes couvertes de bois dont la plus remarquable est celle qui donne son nom à l'habitation elle-même. De gros rochers sont épars çà et là dans la vallée. Une sucrerie et des cases à nègres ont été construites de droite et de gauche au-dessous de la demeure du maître. A l'extrémité de la vallée est une plantation de cannes à sucre au milieu de laquelle l'œil se repose sur un groupe de palmiers élégans; viennent ensuite des paletuviers; plus loin on découvre une portion de la baie, et au-delà, quelques-unes des montagnes qui la bornent du côté du sud. Le rocher de Jucutacoára n'est réellement pas cylindrique comme il m'avait semblé l'être lorsque je l'avais découvert du haut de la colline sur le sommet de laquelle j'avais admiré pour la première fois la baie d'Espirito Santo. Au nord, ce ro-

<sup>1</sup> La figure du *Rhizophora mangle* Lin., publiée par le célèbre Turpin dans *Elémens de Botanique* de M. Mirbel, donne une idée très juste de la végétation que je tâche de peindre ici. Cette végétation mériterait d'être étudiée dans tous ces développemens depuis l'époque où la plante germe jusqu'à celle où elle peut se reproduire.

cher est coupé à pic; mais, vers le midi, il s'élève par une pente inclinée, et, du côté de l'est, il présente deux larges trous arrondis où l'on n'a point encore pénétré, et qui, dit-on, lui avaient fait donner par les Indiens le nom qu'il porte aujourd'hui <sup>1</sup>.

Le propriétaire de l'habitation que je viens de faire connaître, M. le *capitão mór* FRANCISCO PINTO, me reçut parfaitement, et m'engagea à prendre un logement chez lui. Cependant comme il était tard, nous convinmes qu'il ne m'enverrait une barque que le lendemain matin pour transporter mes gens et mes effets, et que, retournant de l'autre côté de l'eau, je passerais la nuit à l'endroit appelé *Sítio de Santinhos*. Je trouvai le propriétaire de ce *sítio* qui ne possédait qu'un très petit réduit, peu disposé à me recevoir; cependant il finit par s'y décider; mais il me fit payer sa tardive complaisance, en me fatigant, durant mon travail, par son intarissable bavardage. Cet homme me montra une haine implacable contre les Botocudos, sentiment partagé au reste par la plupart de ses compatriotes et peut-être par tous. Les Botocudos, me dit mon hôte, au milieu de ses fastidieux discours, sont comme les Français; ils n'aiment que la guerre <sup>2</sup>. J'em-

<sup>1</sup> *Jucutacodra* veut sans doute dire *trou de la pointe*. En effet, *codra* signifie certainement *trou* dans la *lingoa geral*, et l'on trouve dans le dictionnaire de cette langue (*Dicc. Port. Bras.*) *jucutú cutúca* pour *coup d'une pointe*.

<sup>2</sup> Un auteur brésilien dont les immenses recherches méritent de grands éloges, M. Pizarro, ne s'est pas montré envers notre nation beaucoup moins sévère que son compa-

barrassai le pauvre homme, en lui faisant connaître le pays où je suis né, et il s'empressa de chanter la palinodie.

triotte, le propriétaire du Sitio de Santinhos. Voici, en effet, comment il s'exprime : « Ce peuple ( les Français ) eut toujours une  
 « ardente soif d'étendre son empire, non-seulement sur les terres  
 « nouvellement découvertes, mais encore sur celles que pos-  
 « sèdent tranquillement les nations voisines. Des exactions,  
 « des cruautés inouïes, rien ne lui coûte, quand il s'agit de  
 « l'intérêt de sa gloire et de celui de son commerce ( *Memo-  
 « rias historicas* I, 9 ). » Nous ne pouvons nous empêcher de  
 faire observer qu'en écrivant ces phrases, M. Pizarro oubliait  
 que, deux ou trois pages plus bas, il aurait à citer une lettre  
 de Mem de Sá où cet illustre capitaine parle d'une manière  
 fort différente des Français qu'il venait de combattre. « Leur  
 « chef, dit-il, se conduit envers les Indiens bien autrement  
 « que nous ; il est pour eux d'une extrême générosité ; il leur  
 « rend exactement justice, et punit avec rigueur ceux des  
 « siens qui les maltraitent ; aussi est-il singulièrement aimé  
 « des sauvages ( 16 juin 1560 ). » M. Pizarro oubliait en-  
 core que les Portugais étendirent leurs immenses conquêtes  
 jusqu'aux extrémités de l'Inde ; que, pour fonder l'empire  
 du Brésil, ils s'emparèrent de tout le territoire compris entre  
 l'ancien Paraguay et la Guyane ; qu'ils détruisirent une foule  
 de peuplades sauvages, et que, suivant leurs propres histo-  
 riens, ils se montrèrent envers les indigènes plus barbares  
 que les Barbares eux-mêmes ; il oubliait ces chasses aux In-  
 diens que les Paulistes firent durer tant d'années, ces établis-  
 semens de la côte d'Afrique qui n'étaient que d'horribles  
 entrepôts pour le commerce des nègres, la conquête récente  
 des missions de l'Uruguay, et enfin les guerres faites de nos  
 jours aux colons espagnols du Rio de la Plata. A Dieu ne  
 plaise qu'en renvoyant à M. Pizarro ses accusations, nous  
 prétendions justifier les Français de leurs torts ; nous voulons

Le lendemain matin ( 10 octobre 1818 ), le *capitão mór*, suivant sa promesse, m'envoya une grande barque devant le Sitio de Santinhos. Mon bagage fut transporté de l'autre côté de la baie, et mes mulets la traversèrent à la nage, en faisant une pose sur une pointe de terre.

Ce jour là et le jour précédent, la chaleur fut affreuse, et je souffris beaucoup des nerfs. J'aurais eu besoin d'avoir sous les yeux des visages rians, de pouvoir me livrer quelquefois aux épanchemens de la confiance et de l'amitié, et j'étais réduit à la triste société du pauvre Prégent dont l'humeur et la santé s'altéraient chaque jour davantage. Je m'obstinais à vouloir aller jusqu'au Rio Doce, et pourtant je ne pouvais penser à ce voyage sans frémir.

montrer seulement qu'ils sont loin d'être seuls coupables; tous les peuples de la terre pourraient s'adresser réciproquement de semblables récriminations, puisque tous ont passé par de longues périodes de barbarie. Depuis plus d'un siècle, les philosophes de tous les pays ont fait sentir l'injustice et la vanité des conquêtes; espérons qu'enfin les peuples abjuront entièrement des préjugés qui remontent à l'enfance de la société, et qu'unis entre eux, ils ne chercheront plus la gloire que dans la civilisation, la paix et les arts.

---

## CHAPITRE X.

LA BAIE D'ESPIRITO SANTO. — VILLA DA VICTORIA.  
— DÉTAILS SUR L'AGRICULTURE.

Réfutation des auteurs qui ont pris la baie d'*Espirito Santo* pour l'embouchure d'un grand fleuve. — Description de cette baie. — *Villa da Victoria* ; sa position ; ses rues et ses maisons ; places et fontaines ; églises et couvens ; hôpitaux ; palais du gouverneur ; administration ; population ; commerce ; comestibles. — Etat de l'agriculture aux environs de *Villa da Victoria*. De quelle manière le *capitão mór* FRANCISCO PINTO dirigeait ses esclaves. — Influence de la lune sur la végétation. — Façons préparatoires que l'on donne à la terre. *Assolemen*. — Culture du cotonier. Qualité et prix du coton. Manière d'extraire les semences. Toiles de coton. Observations générales sur la culture du cotonier au Brésil, sur l'ancienneté de cette culture, ses limites et les variétés brésiliennes du cotonier. — Quelques mots sur les haricots et le maïs. — Culture du riz. Les différentes espèces de cette céréale. Récolte. Comment on pile et comment on nettoie le riz. — Culture du manioc. Farine extraite des racines de cette plante. De quelle manière on mange la farine de manioc. Les inconvénients que présente la culture de ce végétal. Observations sur l'histoire du manioc et sur sa variété à racines vénéneuses. — Culture du chou. — Lin et froment. — Chevaux, bétail et pourceaux. — Morsure des serpens.

DES auteurs très modernes ont considérés les eaux de *Villa da Victoria* comme appartenant à l'embouchure d'un grand fleuve qui, suivant eux, s'appelle *Rio d'Espirito Santo*, et prend sa source dans les mon-

agnes voisines de Minas Geraes<sup>1</sup>; mais il n'en est réellement pas ainsi. Aucune rivière, dans le sens que nous attachons à ce mot, ne porte le nom de S. Esprit, et l'étendue d'eau ainsi appelée, est une baie véritable, comme celle de Rio de Janeiro ou le *Réconcave* de la ville de Bahia.

L'entrée de la baie d'Espirito Santo est fort large, et s'étend depuis la montagne de Moreno du côté du midi jusqu'à la pointe de *Pirahé* du côté du nord; mais toute la partie septentrionale a peu de fond. Les bâtimens ne passent que par un canal resserré entre le Moreno et la petite île assez plate que l'on nomme *Ilha do Boi*, près de laquelle il s'en trouve quelques autres de grandeur inégale. Au-delà du goulet, la baie s'élargit et forme un bassin irrégulier borné du côté du midi par les mornes de *Jaborúna*<sup>2</sup> où est située la maison de Santinhos, et, du côté du nord, par la partie orientale de la grande île sur laquelle est bâtie

<sup>1</sup> Cazal, beaucoup plus exact sur ce point de géographie que l'abbé Pizarro, n'indique aucune rivière du nom d'Espirito Santo, et s'exprime comme il suit: « A bahia do Espirito Santo he espaçoza... Entre as varias torrentes que « nella vem perder-se só he consideravel o Rio de Santa Maria ( *Corog.*, II, 62 ). » L'extension que les Brésiliens donnent au mot *rio* a dû, au reste, être nécessairement la source de plusieurs erreurs; car ils l'appliquent également à un lac ou à un détroit, aux plus petites rivières et aux plus grands fleuves.

<sup>2</sup> Ce mot viendrait-il des mots indiens *jabiru* espèce d'oiseaux et *una* noir?

la capitale de la province. Quelques îles plus petites et couvertes de bois s'élèvent du milieu de ce bassin qui est entouré de tous côtés par des mornes souvent très pittoresques et revêtus de forêts, de pâturages, de plantes cultivées. La grande île dont j'ai parlé tout à l'heure et qui peut avoir quatre lieues de circonférence, se prolonge, dans presque toute l'étendue de la baie, et est en partie cultivée. Du côté du nord, elle n'est séparée du continent que par un bras de mer fort étroit, et, vue de certains points, elle se confond avec la terre ferme<sup>1</sup>. Celle-ci a été réunie à l'île par un pont en bois jeté sur le bras de mer, au lieu appelé *Pasagem de Maraipi*<sup>2</sup>. Autrefois la grande île était appelée *Ilha de Duarte de Lemos*<sup>3</sup>; aujourd'hui elle n'a plus de nom général; mais chacune de ses parties porte un nom particulier, et c'est ainsi qu'on donne celui de Jucutacoára à la montagne remarquable dont j'ai déjà dit quelque chose, à la *fazenda* qui a été construite un peu au-dessus d'elle et aux mornes voisins. A l'ouest du large bassin que j'ai fait connaître plus haut, la baie se resserre et ne laisse plus aux embarcations qu'un étroit passage. Celui-ci qui a peu de longueur, est défendu au septentrion par le petit fort de S. João construit sur la grande île, et, au midi, il est borné par un rocher presque nu et à pic qui porte le

<sup>1</sup> C'est là sans doute ce qui a fait dire que Villa da Victoria était bâtie sur la rive septentrionale du Rio d'Espírito Santo.

<sup>2</sup> *Marahápe*, en guarani, signifie ignominieusement.

<sup>3</sup> Piz. *Mém. hist.*, II, 13.

nom de *Pão d'Assucar* ( pain de sucre ). Au-delà du goulet intérieur dont je viens de parler, la baie s'élargissant de nouveau, forme un beau canal allongé qui s'étend à l'ouest un peu au-delà de l'île de Duarte de Lemos, et qui se termine par une grande crique où la vase se montre à découvert dans les basses mers, et au sud de laquelle se jette le *Rio de Santa Maria*. C'est sur la rive septentrionale de ce canal plus intérieure que s'élève Villa da Victoria. L'île de *Penedo* ( rocher ) située en face de la ville n'est pas entièrement entourée par les eaux de la baie; celles qui la baignent du côté du sud, sont apportées par deux rivières dont l'une est l'Arabiri, et entre lesquelles se trouvent des marais. A l'ouest de l'île de *Penedo* et sur la même ligne, on en voit une autre de grandeur moins considérable appelée *Ilha do Principe* où l'on a construit un magasin à poudre. Plusieurs rivières se jettent dans la baie; mais, à l'exception de celle de Santa Maria, elles ont peu d'importance <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Jean de Laet, qui écrivait en 1633, a mieux décrit la baie d'Espirito que les modernes. Voici en effet comment il s'exprime : *Portus autem oppidi, prout nostrates observaverunt, ita se habet: portus sese aperit ad modicum sinum, quem continens hic admittit, ad Orientem expositum, in quo nonnullæ exiguæ insulæ sparsæ; aquilonari autem lateri rupes et vada objacent navigantibus insidiosæ: portum autem subituri primo observant prealtum montem, campanæ formæ, quem Portugalli *Alvæ* nomine insigunt, ad quem navigantes cursum suum dirigunt, situs est autem intra continentem duabus circiter leucis à littore; deinde paulo propius littora stringentibus, turris candida in prærupto monte*

*Villa da Victoria* a été bâtie, comme on l'a vu, sur le côté sud-ouest de la grande île appelée autrefois Ilha de Duarte de Lemos, et au bord de celui des deux bassins de la baie qui est le plus occidental. Elle occupe la croupe d'une colline de peu de hauteur, et est adossée à des montagnes d'une forme variée souvent très pittoresques et couvertes de forêts au milieu desquelles des rochers se montrent à découvert. De l'autre côté du canal, le terrain n'est pas très élevé; cependant on voit devant la ville quelques collines où l'on aperçoit des rocs noirâtres entre des arbres d'une végétation maigre. Enfin, dans le lointain, on découvre, du côté de l'ouest, cette chaîne qui se prolonge si long-temps parallèlement à la mer (Serra do Mar).

Les rues de Villa da Victoria sont pavées, mais

haud longe à mari sita visitur, Portugalli vocant *Nostra Senora de Penna*, est enim Ecclesiola muro in ambitu cincta; sub qua olim municipium fuit, cujus adhuc aliquot aedes supersunt, appellant hodieque *Villam Veiam*, paulo ante quam ad hanc accedas, angustæ portus fauces subeundæ sunt, quas vadum, ab exigua et oblonga insula quæ ad Arcum jacet, descendens coarctat; has ingressis, jam liberior est navigatio et minus periculosa. Subeuntibus autem porro primo se ostentat ad dexterum latus, rupes e solo assurgens instar coni obtusi; deinde ad sinistram editus mons ad ipsam oram sese attollens, quem Portugalli vocant *Panem Sacchari*, quia forma egregie convenit; è regione ad dextrum portus latus, visitur exiguum munimentum quadratum, exigui momenti: atque ita tandem pervenitur ad oppidum ipsum, quod conditum est ad dexterum portus latus, ad ipsam oram, circiter tribus leucis ab alto mari, nullis manibus vallove incinctum ( *Nov. Orb.*, 584 ).

elles le sont mal ; elles ont peu de largeur , et n'offrent aucune régularité. D'ailleurs on ne voit point ici de bâtimens déserts et à demi-ruinés , comme dans la plupart des villes de Minas Geraes. Voués à l'agriculture ou à un commerce régulièrement établi , les habitans de Villa da Victoria ne sont pas exposés aux mêmes changemens de fortune que les chercheurs d'or , et n'ont aucune raison pour abandonner leur pays natal. Ils ont soin de bien entretenir et de blanchir leurs maisons ; un assez grand nombre d'entre elles ont un ou deux étages , et il en est qui se font remarquer par leurs fenêtres vitrées et de jolis balcons de fer travaillés en Europe.

Villa da Victoria n'a point de quais ; tantôt les maisons s'étendent jusqu'à la baie , et tantôt on voit sur le rivage des espaces où l'on n'a point bâti et qui ont été réservés pour le chargement des marchandises. Cette ville est aussi privée d'un autre genre d'ornement ; elle ne possède , pour ainsi dire , aucune place publique ; car celle qui existe devant le palais est fort petite , et l'on peut à peine donner le nom de place au carrefour fangeux qui s'étend depuis l'église de *Nossa Senhora da Conceição da Praia* jusqu'au rivage. Il y a à Villa da Victoria quelques fontaines publiques , qui ne contribuent pas non plus à embellir la ville , mais qui du moins fournissent aux habitans de l'eau d'une qualité excellente.

On compte dans la capitale d'Espirito Santo neuf églises , en y comprenant celles des monastères. L'église paroissiale est très grande , fort propre et ne pré-

sente rien d'ailleurs qui mérite d'attirer la curiosité. Depuis la suppression des jésuites, les couvens ne sont plus qu'au nombre de deux, celui des carmes et celui de S. François bâtis en dehors ou presque en dehors de la ville. Le couvent de S. François qui domine une portion de la baie et les campagnes voisines, n'a rien de remarquable que sa position. Lors de mon voyage, on y comptait deux religieux; cependant, quoique petit, le bâtiment aurait pu en recevoir un plus grand nombre. Au reste, les revenus de cette maison sont peu considérables. Quant au couvent des carmes il m'a paru plus grand que celui des franciscains; mais l'administration a pris le rez-de-chaussée pour en faire la caserne des soldats *pedestres*. L'église de ce couvent est très propre et bien éclairée comme toutes celles du Brésil; il est fâcheux qu'on l'ait gâtée en plaçant au-dessus des autels les plus vilaines figures que j'aie peut-être jamais vues. De la communauté des carmes dépend une très belle *fazenda*; mais cette propriété est, depuis long-temps, m'a-t-on dit, fort mal administrée; les moines animés du même esprit qu'un grand nombre d'autres Brésiliens, ne songent qu'au moment, font argent de tout, détruisent les bois et ne laisseront à leurs successeurs que des terres inutiles.

Il existe à Villa da Victoria un hôpital militaire et un petit hôpital civil. Lors de mon voyage, on avait le projet de les réunir, et on voulait les placer sur un morne qui s'élève à quelque distance de la ville tout-à-fait à l'extrémité occidentale de l'île où elle est située. Il eut été impossible de choisir une position plus

favorable; car ce sont les vents du nord-est qui règnent dans ce pays, et ils éloigneront nécessairement de la ville les émanations dangereuses. En 1818, les bâtimens de l'hospice projetés s'élevaient déjà de quelques pieds au-dessus du sol, et paraissaient devoir être considérables.

Le plus bel ornement de la capitale d'Espirito Santo est sans contredit l'ancien couvent des jésuites, aujourd'hui le palais du gouverneur, situé à l'extrémité de la ville. C'est un bâtiment à un étage et à peu près carré dont un des côtés a vue sur la mer, et dont la façade, tournée vers la ville, donne sur une petite place allongée, vis-à-vis d'une église, celle de la Miséricorde. Cette façade a environ 50 pas de longueur, et chacun des deux côtés en a à peu près 60. Devant celui qui regarde la mer est une sorte de terrasse couverte de gazon à laquelle, venant de la rade, on arrive par un perron bordé de deux rangs de palmiers. Un *Arctocarpus* et un *Mangifera* plantés à droite du perron et tous deux extrêmement touffus, contrastent avec la simplicité élégante des palmiers, par leur épais feuillage et leurs branches nombreuses. L'église du palais ou des jésuites a sa façade comprise dans celle du palais lui-même. Cette église est grande, mais d'ailleurs elle n'offre rien de remarquable<sup>1</sup>. C'est là qu'a

<sup>1</sup> Lorsque les jésuites se retirèrent de la province du S. Esprit, ils laissèrent toute l'argenterie de leurs églises; mais on ne trouva point de numéraire dans leurs couvens. Voici un fait qui m'a été raconté par un curé qui me parut être un homme honnête et véridique. Cet ecclésiastique faisait creuser auprès d'un bâtiment, lorsqu'un vieil Indien vint lui dire

été enterré José d'Anchieta, le bienfaiteur le plus ardent et le plus généreux des Indiens du Brésil ; il était mort le 9 juin 1567 dans l'aldea de Reritygba<sup>1</sup>.

Villa da Victoria est le chef-lieu d'une paroisse fort considérable et celui de la juridiction de l'*ouvidor* chargé de rendre la justice à toute la province. Quant au *termo* de Villa da Victoria en particulier, il est soumis à l'autorité de deux *juizes ordinarios* ; ces magistrats, suivant l'usage, sont choisis parmi les habitants du pays ; mais la dépendance dans laquelle les gouverneurs ont coutume de les tenir, empêche les hommes les plus notables d'accepter la place. Ici comme ailleurs<sup>2</sup>, la durée des fonctions des *juizes ordinarios* ne s'étend pas au-delà d'une année ; les élections ne se font à la vérité que tous les trois ans, mais on nomme six juges à la fois. En même temps que les juges or-

avec mystère qu'il ne fallait pas que l'on fouillât davantage, parce qu'il y avait là des choses cachées. Le curé fit entrer cet homme dans sa maison, lui donna de l'eau-de-vie, l'excita à causer, et l'Indien finit par lui dire que si l'on creusait dans un certain endroit qu'il désigna d'une manière précise et que le curé m'a indiqué à moi-même, on y trouverait une clé. On fouilla au lieu désigné, et bientôt la clé fut aperçue. D'après la connaissance qu'il avait des localités, le curé jugea que la découverte de quelque trésor caché par les jésuites amènerait dans le pays des persécuteurs : il fit interrompre les recherches et remettre les choses dans l'état où elles étaient avant que l'on commençât la fouille. Le vieil Indien, qui sans doute avait été lié par quelque serment et se repentit d'y avoir été infidèle, disparut pour jamais.

<sup>1</sup> Piz. *Mém. hist.*, II, 20.

<sup>2</sup> Voy. ma *première Relation*, vol. II, p. 408.

dinaires, on élit à Villa da Victoria un *juge des orphelins* (*juiz dos orfãos*) qui reste en exercice pendant les trois années.

La population de Villa da Victoria s'élevait en 1818 à 4245 individus sur lesquels il y avait environ un tiers d'esclaves et un peu plus d'un quart de blancs. Un tableau statistique qui trouvera place dans ma troisième relation, montrera avec détail quelle est ici la proportion des différentes races entre elles, et quelle est, dans les diverses races, la proportion des individus aux différens âges de la vie.

Tout ce qui a été dit jusqu'à présent prouve que Villa da Victoria est avantageusement situé pour le commerce; cependant les négocians de cette ville ne profitent qu'imparfaitement de sa position favorable. Des frégates peuvent entrer dans la baie d'Espírito Santo, lorsqu'elles sont en partie déchargées; mais on n'y voit presque jamais d'embarcations plus considérables que les *lanchas* et les *sumacas*. Au reste, si les habitans de ce pays se bornent au cabotage le plus mesquin, cela tient en partie; il faut le dire, au mauvais succès qu'a eu la seule expédition lointaine qu'ils aient faite dans ces derniers temps. Le gouverneur Tovar usant de son pouvoir despotique, avait forcé les principaux propriétaires de consigner des sucres à une maison de Lisbonne avec laquelle on soupçonne qu'il s'était associé. On ne retira presque rien de ce qui avait été envoyé, et le souvenir de cette malheureuse affaire, encore présent à l'esprit des négocians peu éclairés de Villa da Victoria, contribue à les em-

pêcher de sortir de leur routine accoutumée. Pour peu qu'ils aient quelque aisance, ils font chaque année, le voyage de Bahia ou de Rio de Janeiro; ils s'y approvisionnent, et ont soin de bien garnir leurs boutiques. Leurs idées ne s'étendent pas plus loin. Il y a en général une différence de 30 à 50 pour cent entre les prix de Rio de Janeiro et ceux de Villa da Victoria. Le fer en barre et les instrumens d'agriculture sont les articles qui trouvent ici le débit le plus facile. Ceux que ce pays fournit à Bahia sont le maïs, le riz, les haricots; il envoie les mêmes denrées à Rio de Janeiro, et, en outre, des sucres, du bois et du coton. Ainsi que cela a lieu dans d'autres petits ports, les propriétaires riches expédient leurs denrées pour leur compte à Rio de Janeiro ou à Bahia, et quelques-uns même les chargent sur des embarcations qui leur appartiennent; mais les colons les moins aisés vendent le produit de leur récolte aux négocians du pays. Ces ventes se font au comptant, ou bien, comme à Campos, le cultivateur prend à crédit chez le négociant les marchandises dont il a besoin, et ensuite il s'acquitte avec le produit de ses récoltes. Il est extrêmement rare qu'il vienne à Villa da Victoria des marchands du dehors. Peu de temps avant mon voyage, il était entré dans la rade de cette ville un navire de Lisbonne, ce qui avait été regardé comme un événement extraordinaire. Le propriétaire de ce navire avait vendu à Rio de Janeiro une partie de ses marchandises pour laquelle il avait pris des retours; il était venu ensuite à Villa da Victoria, et, après s'être défait du reste de

sa cargaison qui consistait principalement en bûches, cognées et autres instrumens de fer, il avait complété ses retours en sucre et en coton. Il est facile de sentir que la population de la province d'Espirito Santo est trop faible pour que de telles opérations ne soient pas extrêmement lentes.

Il n'y a à Villa da Victoria aucun marché public. L'embarras de traverser l'eau fait que des environs on apporte à la ville peu de légumes et autres provisions ; aussi les gens qui ne possèdent point de maisons de campagne, sont-ils presque sans cesse aux expédiens pour se procurer les denrées les plus nécessaires à la vie. A la vérité on tue des bêtes à cornes deux fois par semaine à Villa da Victoria ; mais on n'en tue pas en assez grand nombre, car il n'y a jamais autant de viande qu'il en faudrait pour les besoins des habitans.

Après avoir donné une idée de l'état du commerce dans la ville capitale de la province d'Espirito Santo ; il ne sera pas inutile de faire connaître de quelle manière on cultive dans ce pays les plantes qui en font la richesse. Pour recueillir des renseignemens certains sur les pratiques en usage parmi les colons, je ne pouvais être mieux placé que chez le *capitão mór* Francisco Pinto, homme intelligent et bon agriculteur. Héritier de la connaissance des méthodes que les jésuites suivaient dans l'administration de leurs domaines, M. Pinto traitait ses nègres avec humanité<sup>1</sup>. Il avait soin de les marier, et, par de sages mesu-

<sup>1</sup> Si ma mémoire est fidèle, M. le *capitão mór* Francisco

res, il conservait les enfans en ménageant leurs mères. Tandis que trop souvent ses voisins mettaient sottement leur amour-propre à faire à tout prix un peu de sucre de plus, M. Pinto cultivait le coton autant que la canne, et, par ce moyen, il pouvait fournir du travail à ses négresses, sans les forcer à aller se fatiguer dans la campagne sous un soleil brûlant. Jusqu'à ce qu'une année se fut écoulée depuis l'instant de ses couches, chaque mère restait au logis, et, en filant le coton, elle allaitait son enfant nouveau né.

Je passe aux détails que j'ai annoncés. Les cultivateurs de Villa da Victoria croient beaucoup à l'influence de la lune. Ils ont soin de planter dans le décours tous les végétaux à racine alimentaire, tels que les *carás* (dioscorea), les patates, le manioc; et au contraire ils plantent pendant la nouvelle lune, la canne à sucre, le maïs, le riz, les haricots. Ils ont également l'attention d'abattre le bois dans le décours, et ils prétendent que, coupé dans un autre temps, il est bientôt piqué par les vers, et ne tarde pas à pourrir. M. Pinto me dit que, lorsqu'il s'était mis à la tête de son domaine, il avait commencé par traiter ces assertions de préjugés, mais que l'expérience l'avait forcé à revenir aux pratiques communes<sup>1</sup>.

Pinto tenait sa *fazenda* d'un oncle, et lui devait la tradition de l'administration des jésuites.

<sup>1</sup> Des idées de ce genre auront été sans doute portées en Amérique par les agriculteurs européens qui les y auront appliquées aux plantes, objet de leurs nouveaux soins. Cependant il est à remarquer que, suivant le père Dutertre,

Qu'un champ ait été anciennement défriché, ou que la culture succède immédiatement à l'incendie d'un bois vierge ; on a toujours soin de donner une façon à la terre, avant d'y planter des haricots ou du maïs, et l'on a reconnu que ces végétaux produisaient peu, lorsqu'on négligeait de préparer le sol. Quant au manioc, on peut le planter dans un terrain vierge, sans donner aucune façon à ce dernier.

Pendant le second séjour que je fis au mois de novembre chez le *capitão mór* Pinto, je vis des nègres planter du manioc dans une terre couverte aupara-

(*Hist. nat. Ant.*, II, 114), on a dans les Antilles, comme au Brésil, grand soin d'observer le décours de la lune pour planter le manioc ; et les habitans des Antilles n'ont, à ma connaissance, jamais eu de rapports directs avec les Brésiliens. Quoi qu'il en soit, la croyance aux influences de la lune généralement répandue parmi les cultivateurs, a été combattue par des agronomes et de savans naturalistes, Laquinterie, Nardman, Buffon, Réaumur, Reichart, Hartenfels (*Voy. Olbers De l'influence de la lune dans l'Annuaire de 1832*) ; et, pour ce qui concerne les bois en particulier, Duhamel a fait une suite d'expériences habilement combinées dont le résultat tend à renverser l'opinion qu'ont en général les bûcherons et les propriétaires de forêts sur la puissance des lunaisons (*Voy. Exploitation des bois*, I. 380-93). Il n'est personne qui ne soit porté à adopter une doctrine professée par tant d'hommes célèbres et appuyée sur des faits et des raisonnemens ; nous ne dissimulerons cependant point que certains savans se sont montrés favorables aux idées des campagnards de tous les pays sur la puissance de la lune, et nous pensons qu'il est permis de désirer quelques expériences de plus.

ravant de *capoeiras*. Après la première récolte que, suivant l'usage, on aura faite au bout de 18 mois, on devait remettre du manioc dans le même terrain. On comptait, après cela, y planter deux fois de suite du maïs et des haricots avec de la canne à sucre qui, chaque fois, donne ici trois coupes. Enfin, lorsque la terre aura ainsi produit, sans être fumée, pendant 9 années consécutives, on l'aura laissée reposer durant 5 ans, pour y faire ensuite des plantations nouvelles. Les cultivateurs qui n'ont pas un domaine fort étendu, ne donnent à leurs terres que deux années de repos. Les pauvres mêmes ne laissent point reposer les leurs; mais on sent qu'ils doivent nécessairement finir par les épuiser. Ils divisent leur propriété en trois portions, toutes les trois plantées de cotoniers, et comme ce végétal produit trois années de suite, ils s'arrangent de manière à avoir toujours deux portions en rejets et une troisième fraîchement ensemencée dans laquelle ils font venir, avec le coton, des haricots et du maïs, plantes qui réussissent mal au milieu des cotoniers dont les racines sont devenues vigoureuses.

Si le coton n'entrait point dans l'assolement auquel le *capitão mór* voulait soumettre le champ où je vis ses esclaves planter du manioc, c'est que, pendant un grand nombre d'années, on avait laissé sans culture cette partie de son domaine, et que les terrains nouveaux ne conviennent pas très bien aux cotoniers. Après les cinq années de repos qui devaient, comme je l'ai dit, suivre les neuf années de production, on aura semé dans le champ des graines de cotoniers,

et, à cette culture, on aura fait succéder deux plantations de cannes à sucre de trois années chacune <sup>1</sup>.

Le riz, le manioc, la canne à sucre, le coton sont les plantes dont s'occupent le plus les colons de la province d'Espirito Santo, et en particulier ceux de Villa da Victoria.

On plante ou l'on sème les graines du cotonier après les premières pluies, c'est à dire dans les mois de septembre, octobre ou novembre, suivant que la saison des eaux est plus ou moins tardive. Les agriculteurs expérimentés sèment le coton au lieu de le planter, parce qu'au moyen de l'ensemencement, les jeunes individus prennent plus de vigueur que lorsqu'ils proviennent de graines mises ensemble dans un même trou, et parce qu'au milieu d'un grand nombre de pieds qui lèvent étant semés, il en échappe toujours aux ravages des fourmis. Quand on suit cette méthode, on nétoie la terre au bout de trois mois <sup>2</sup>, et alors on

<sup>1</sup> On voit, d'après ce que je dis ici, que j'ai commis une grave inadvertence, lorsqu'entraîné par la rédaction rapide de l'*Aperçu de mon voyage* publié dans les *Mémoires du Muséum* (vol. IX), j'ai dit que c'était seulement dans le canton de Campos que j'avais trouvé quelque idée légère d'un système régulier d'assolement.

<sup>2</sup> Dans un précieux article sur la culture des cotoniers au Maragnan, MM. Spix et Martins indiquent l'*erva de S. Caetano* comme une des mauvaises herbes qui croissent dans les plantations de coton, et, sous le nom de *Momordica macropetala*, ils font de cette Cucurbitacée une espèce nouvelle (*Reis.*, 816). Il n'est pas absolument impossible que l'*erva de S. Caetano* du Maragnan soit une plante différente

arrache les pieds superflus. Ceux qui préfèrent planter le coton font des trous, et jettent dans chacun une pincée de semences. Plus le terrain est fertile, plus ils éloignent les fosses, parce que, dans les bonnes terres, les cotonniers s'étendent davantage; cependant en général ils mettent entre les cavités une distance de six palmes. Vers le mois de janvier, ils donnent avec la houe une façon à la terre, et ne conservent que deux ou trois des cotonniers qui sont nés dans chaque trou. La récolte dure depuis le mois de juin jusqu'au mois d'octobre. Comme dans les Mines, on laisse ouvrir les capsules sur la tige, et l'on en tire les paquets de coton. On brise les cotonniers au-dessus du sol immédiatement après la récolte ou au mois de janvier, lorsque l'on donne une façon à la terre. Les mêmes cotonniers produisent deux ou trois années de suite. Le coton

de celle connue sous le même nom dans le midi du Brésil; mais cette dernière est bien certainement le *Momordica senegalensis* Lam., ce dont je me suis convaincu par la comparaison de mes échantillons brésiliens avec ceux de *M. senegalensis* rapportés d'Afrique par M. Perrotet (Voy. mon *Tableau de la végétation primitive dans la province des Minas Geraes* dans les *Annales des sciences naturelles*, vol. XXIV, 64). Ce qui tendrait fortement, au reste, à me faire croire à l'identité de la Cucurbitacée de MM. Spix et Martius avec le *M. senegalensis*, c'est non-seulement le nom d'*erva de S. Caetano* qu'elle a reçue comme ce dernier, mais encore celui de *macropetala* que les savans bavares donnent à leur espèce; car de très-grands pétales contribuent certainement beaucoup à caractériser le *M. senegalensis*. J'ai déjà publié des observations sur ce dernier ou *erva de S. Caetano* dans mon *Mémoire sur les Cucurbitacées*, p. 31, ou *Mémoires du Museum*.

d'Espirito Santo d'une qualité fort inférieure à celui de Minas Novas, se vendait, vers l'époque de mon voyage, 1120 reis l'arrobe avec semences. Pour séparer le coton de ses graines, on se sert ici de la petite machine à deux cylindres qui est aussi en usage dans la province de Minas Geraes, et dont j'ai donné la description ailleurs <sup>1</sup>. Un arrobe de coton avec semences donne 8 livres de coton netoyé. Deux femmes occupées pendant un jour peuvent séparer un arrobe de ses graines, et, pour cet arrobe, on paie 240 reis (1 f. 50 c.). Non-seulement les habitans d'Espirito Santo vendent des quantités considérables de coton en laine, mais encore ils en envoient beaucoup de filé à Rio de Janeiro. On fait aussi dans la province d'Espirito Santo de grosse toile de coton blanche, semblable à celle des Mines; une partie de cette toile s'expédie pour la capitale du Brésil et pour d'autres ports; le reste s'emploie dans le pays même pour faire les chemises et les caleçons des esclaves. Les propriétaires qui jouissent d'une certaine aisance font fabriquer de la toile d'une qualité plus fine. Quelques personnes ont planté ici le cotonier à laine jaune; mais comme on ne trouvait pas à vendre ses produits, on le cultive aujourd'hui seulement pour le mêler dans une sorte d'étoffe serrée et solide que les cultivateurs fabriquent pour l'usage de leur famille et qui ne sort pas du pays <sup>2</sup>.

<sup>1</sup> Voy. ma *première Relation*, vol. I, p. 406.

<sup>2</sup> Les plus anciens voyageurs trouvèrent l'usage du coton

On peut, avec le coton, planter du maïs et des haricots, mais la première année seulement; plus tard

répandu parmi les indigènes de la côte. Les Tupinambas et autres peuplades de la sous-race tupi appelaient cette laine végétale *amany*, *ú* ( *Dicc. Port. Braz.*, 9 ) et l'employaient à faire des cordes, des hamacs et même des espèces de chemises et de langes ( Hans Stade in Th. Bry, I ). Aujourd'hui la culture du coton s'étend depuis la frontière septentrionale de l'empire brésilien jusque vers le 30° s' lat. S. (et par conséquent beaucoup plus loin que la Serra das Furnas indiquée par inadvertance comme limite absolue dans la *Flora Brasilia meridionalis*, I, p. 254 ). Si, comme je l'ai dit ailleurs ( *Voy. ma première Relation*, II, p. 107 ), il est difficile qu'il n'existe pas dans une étendue de terrain aussi immense une foule d'espèces et de variétés différentes de cotoniers, il l'est également que, suivant les localités et surtout la distance de l'équateur, il ne se soit pas introduit des différences dans la culture de cette plante. Le Brésilien qui aura l'utile courage d'entreprendre une monographie générale des cotoniers de son pays, trouvera dans mes écrits des détails sur la culture de cet arbrisseau aux alentours de S. João d'El Rey, à Paranha et à Minas Novas; il en trouvera sur la manière de traiter les cotoniers aux environs du Rio das Contas, province dos Ilheos, dans le petit traité de José de Sá Betencourt, intitulé: *Memoria sobre a plantação dos Agodões*, etc.; l'ouvrage d'Arruda, qui a pour titre *Memoria sobre a cultura dos algodoeiros*, etc., lui fournira des renseignemens sur la culture des cotoniers à Fernambouc; enfin, il pourra consulter avec le plus grand fruit l'intéressant article que MM. Spix et Martius ont inséré, sur le coton du Maragnan, dans le *Reise in Brasilien*, p. 814. Il est à remarquer que José de Sá Betencourt a suivi, pour distinguer les cotons du Brésil, à peu près les principes que Rohr a adoptés depuis. Voici en peu de mots de quelle manière il caractérise les sept espèces dont il fait

ces végétaux seraient étouffés par les rejets vigoureux des cotonniers. Les mêmes grains au contraire se plantent parmi les rejets de cannes à sucre qui s'élèvent sans s'étaler. On sarcle les haricots et le maïs un mois après qu'ils ont été plantés, et, en faisant cette opération, on a soin de rapprocher la terre des jeunes pieds, afin de les fortifier contre les vents qui, dans ce pays, ont souvent beaucoup de violence <sup>1</sup>.

Avant le gouvernement du marquis de Lavradio, le riz, chargé de droits, se cultivait peu dans la province de Rio de Janeiro <sup>2</sup>, et il paraît qu'il en était de même dans le nord du Brésil ; car, en 1768, le Ma-

mention : 1° *Le coton de Maragnan à semences aglutinées et noires dont l'ensemble est allongé.* 2° *Le coton vulgaire à semences aglutinées et noires dont l'ensemble est moins allongé que dans l'espèce précédente et dont la laine est plus faible.* 3° *Le coton à semences aglutinées couvertes d'un sous-duvet brun.* 4° *Le coton à semences aglutinées couvertes d'un sous-duvet vert.* 5° *Le coton à semences aglutinées, à laine brune ou couleur de nanquin.* 6° *Le coton de l'Inde à semences séparées, couvertes d'un sous-duvet blanc, à fleurs couleur de feu.* 7° *Le coton de l'Inde à semences séparées et noires sans sous-duvet.* Outre ces variétés toutes cultivées, José de Sá indique encore deux espèces sauvages qui croissent, dit-il, dans les *catingas* du Rio das Contas, et qui, sans doute, étaient du nombre de celles dont les indigènes tiraient parti. Ces espèces, ajoute Sá, ressemblent aux cotonniers dits de l'Inde; mais leur laine est brune et rude.

<sup>1</sup> J'ai donné dans ma *première Relation* des détails sur la culture du maïs. Pour ce qui regarde l'origine de cette plante, voy. la note RR à la fin du volume.

<sup>2</sup> Piz. *Mém. hist.*, VII, 98.

Maragnan n'exporta que 283 arrobes de ce grain, tandis que, de nos jours, il en a exporté jusqu'à 284,721 arrobes<sup>1</sup>. Le riz est également, pour la province d'Espírito Santo, un article d'exportation. On n'y cultive point, comme dans les Mines, la variété pourvue de barbes; des deux variétés sans arrêtes que l'on connaît ici, l'une qui a le grain de couleur blanche est plantée généralement, l'autre qui a le grain rouge et porte le nom d'*arroz vermelho* (riz rouge) se vend difficilement, et l'on n'en fait guère usage que pour les malades. Ces deux sortes se cultivent uniquement dans les terrains marécageux; mais, dans ce pays, on n'est pas obligé de donner les mêmes soins aux rizières qu'en Piémont ou aux Indes. On fait avec la houe des trous peu profonds éloignés d'environ une palme et demie, et, dans chacun, l'on jette une pincée de semences<sup>2</sup>. Il est nécessaire de faire garder les plantations jusqu'à ce que les graines soient levées, parce qu'une foule d'oiseaux sont friands de ces dernières, particulièrement les espèces connues dans le pays sous le nom de *guaxiou icovaso*, *paparroz* et *grumara*. Les personnes qui ne sont pas assez riches pour faire garder leurs champs, jettent les semences dans des trous plus profonds faits avec un piquet, et où les oiseaux ont plus de peine à les aller chercher; mais, lorsque l'on suit cette méthode, les pieds de riz naissent trop rappro-

<sup>1</sup> Spix et Mart. *Reis.*, 874.

<sup>2</sup> M. Martius dit qu'au Maragnan, on ne met que trois semences dans chaque trou.

chés, et se nuisent mutuellement. C'est au mois de septembre, un peu avant la saison des eaux, que se plante le riz ; on le sarcle environ un mois et demi après, et la récolte se fait en février. A cet effet, on coupe la tige immédiatement au-dessous de l'épi, en se servant d'un couteau ou d'un morceau de bois tranchant, et l'on néglige la paille <sup>1</sup>. Les épis se battent avec de longues gaules ; ensuite on expose le grain au soleil pendant une journée ou une demi-journée, et on le pile. On a l'attention de ne pas laisser le grain trop long-temps au soleil, parce que, desséché plus qu'il ne faut, il se brise dans l'opération du *pilage*. D'un autre côté, pour s'assurer s'il a le degré de sécheresse nécessaire, on en prend une petite quantité que l'on met sur une table ; on a la coutume assez bizarre de passer dessus un soulier, et, lorsque par cette opération, les enveloppes se séparent sans peine, on commence à piler. Dans sa journée, une négresse peut avec le pilon séparer de ses enveloppes un *alqueire* de riz et un nègre la quantité d'un *alqueire* et demi à deux *alqueires*. Il en coûte 160 reis (1 f.) par *alqueire*, quand on ne se sert pas de ses propres esclaves. Le *capitão mór* Francisco Pinto avait construit

<sup>1</sup> Ce qu'ont écrit MM. Spix et Martius sur la manière dont on coupe le riz au Maragnan, prouve qu'on y suit la même méthode que dans la province d'Espirito Santo (*Reis.*, 874 ; — *Agrost.*, 560) ; et probablement il en est de même partout le Brésil. On a vu dans ma *première Relation* (I, 391) que le froment se coupait aussi dans les Mines au-dessous de l'épi.

une sorte de moulin qui faisait agir plusieurs pilons à la fois ; mais obligé, faute d'avoir une chute d'eau, de se servir de bœufs pour mettre la machine en mouvement, il avait fini par trouver plus économique de faire piler son riz par ses négresses. Il leur donnait pour tâche de piler un *alqueire* dans leur journée ; ordinairement elles avaient fini à deux heures après midi, et ensuite elles se reposaient. Comme ce travail est très fatigant, M. Pinto n'obligeait jamais la même négresse à piler pendant deux jours de suite. Quand le *pilage* est achevé, on nétoye le riz à l'aide d'un van circulaire, fait de paille et presque plat qui peut avoir deux palmes et demie à trois palmes de diamètre. Enfin, pour dernière opération, on sépare, à l'aide d'un tamis, les grains entiers de ceux qui ont été brisés par le pilon. On calcule qu'ici le riz produit de 100 à 110 pour 1. Je ne dois point oublier de dire qu'après la récolte, on foule aux pieds la paille pour la briser. La racine produit bientôt des rejets, et, au mois de mai suivant, on fait une seconde récolte<sup>1</sup> qui donne le tiers de la précédente. De nouveaux rejets succèdent aux premiers ; mais, comme ils rendraient peu, on ne leur permet pas de croître, et l'on abandonne la plantation au bétail très friand des chaumes du riz.

Le manioc n'est pas moins cultivé que cette céréale

<sup>1</sup> MM. Spix et Martius disent aussi qu'au Maragnan on laisse perdre la paille du riz, et que les mêmes pieds donnent deux récoltes ( *Reis.* , 874 ).

par les habitans d'Espirito Santo. Ainsi que je l'ai dit, j'assistai, au mois de novembre 1818, à la plantation du manioc dans une partie des domaines du *capitão mór*. La terre était long-temps restée couverte de *capoeiras*, et pouvait en quelque sorte être considérée comme vierge. On avait commencé, suivant la coutume, par abattre et brûler les bois. La veille du jour de la plantation, on prépara le terrain à l'aide de la houe. Au moment de planter, des nègres firent dans le champ des trous larges, peu profonds et obliques, en donnant un coup de houe, ramenant vers eux la terre qu'ils avaient enlevée et la retournant à l'extrémité du trou. Le gérant ou *feitor* avait auprès de lui des paquets de tiges de manioc (*maniba*) dont les feuilles et les rameaux avaient été détachés, et il coupait chaque tige en morceaux de 5 à 8 pouces. Des négresses venaient prendre ces boutures, et les enfonçaient obliquement dans cette terre qui, comme je viens de le dire, avait été relevée à l'extrémité des trous. Au bout de trois mois, on aura netoyé le sol en arrachant les mauvaises herbes avec la main, et de trois en trois mois on aura recommencé le même travail jusqu'au moment de la récolte qui se fait ordinairement dix-huit mois après la plantation. On peut déjà, au bout d'un an, arracher les racines<sup>1</sup>; mais alors elles contiennent

<sup>1</sup> On a vu qu'à Benevente, où la terre est très bonne, on pouvait arracher le manioc au bout de six mois; mais cette précocité doit, je crois, être considérée comme une exception.

encore beaucoup d'eau. Si l'on ne se sert point de la houe pour nétoyer les champs où l'on a planté du manioc, c'est parce que les racines de cette plante sont peu profondes, et l'on prétend que les blessures les plus légères les font pourrir. Pour faire les boutures, on a soin de ne prendre que des tiges qui ont au moins un an.

Voici de quelle manière j'ai vu préparer la farine de manioc dans la province du S. Esprit. Les nègres commencent par enlever l'écorce des racines, en grattant celles-ci avec un couteau, puis ils les soumettent à la rape. Celle-ci est en cuivre et revêt le tour d'une grande roue mobile enchassée dans une table étroite. Un nègre fait tourner la roue à l'aide d'une manivelle, et, pendant ce temps un autre nègre présente les racines à la rape, en les appuyant sur la table. Sous la roue est une auge où tombe la pulpe. Cette dernière se presse d'abord avec les mains; ensuite, pour achever de faire sortir le liquide vénéneux qu'elle renferme, comme tout le monde sait, on la met dans des chausses tissées avec une espèce de palmier qu'on nomme *tipiti*<sup>1</sup>. L'extrémité supérieure de la chausse s'attache au plancher, l'autre à un treuil; on fait tourner celui-ci, et par ce moyen, on allonge la chausse qui, agissant sur la pulpe, force le reste de l'eau à

<sup>1</sup> Hans Stade qui visita le Brésil avant 1550, dit qu'alors les sauvages se servaient, pour presser la pulpe du manioc, d'un engin qu'ils appelaient *tippiti*, et était fait avec les feuilles d'un palmier (*Hist. Braz. in Th. Bry, I, 109*).

s'échapper<sup>1</sup>. La pulpe se passe ensuite à travers un tamis, et on la fait sécher en la mettant au-dessus d'un fourneau dans une chaudière de terre cuite, dont le bord est très bas, le fond très aplati, et où on la remue sans discontinuation. La plupart des chaudières à manioc dont on se sert dans les environs de Villa da Victoria et probablement dans toute la province viennent de Bahia; cependant il s'en fabrique aussi dans un lieu appelé *Goiabeira* (goyavier) situé près de la capitale d'Espirito Santo. Ces chaudières varient un peu pour la grandeur; mais en général elles ont 3 1/2 pieds anglais de diamètre, 1 pouce d'épaisseur et 4 de hauteur<sup>2</sup>.

La farine de manioc et le tapioca sont trop bien connus pour que je m'étende beaucoup sur leurs usages. Les Portugais-Brésiliens appellent la farine de manioc *farinha*, *farinha de mandioca* ou *farinha de pao* (farine de bois)<sup>3</sup>; ils en saupoudrent les haricots et les

<sup>1</sup> Je ne prétends point qu'il n'y ait pas dans la province du S. Esprit des colons qui se servent de la presse; je raconte ce qui se pratiquait dans l'endroit où j'ai vu faire la farine de manioc. Je ne puis même assurer que j'aie suivi la série de tous les procédés que je détaille ici; mais ceux que je n'aurai point vus m'ont été indiqués sur les lieux.

<sup>2</sup> Il est au Brésil des endroits où l'on se sert de chaudières de cuivre.

<sup>3</sup> Autrefois, le nom *farinha de pao* ne se donnait point à la farine de manioc. Il désignait une autre sorte de farine qu'on faisait, à défaut de la première, en triturant les tiges du palmier appelé *urucuriúba* (Voy. Marcg. *Hist. nat. Braz.* 204 et South, *Hist.* I, 233). Avec le temps les mots *farinha de pao*.

autres mets auxquels on a coutume de joindre des sauces, et, quand ils la mangent avec des alimens secs, ils la lancent dans leur bouche avec une dextérité, empruntée originairement aux Indiens indigènes et que l'Européen a beaucoup de peine à imiter. Il m'est impossible de ne pas mettre la farine de manioc au-dessous de celle de maïs employé de la même manière par les Mineiros<sup>1</sup>; mais il est des Portugais-Brésiliens qui préfèrent la première à la seconde, et trouvent même que, mêlée à certaines substances alimentaires, elle est plus agréable que le pain de froment. Quoi qu'il en soit, on doit désirer pour les Brésiliens que la consommation du manioc diminue dans leur pays, car il paraît que cette plante aime les terrains nouveaux; que, du moins en certains cantons, elle épuise le sol, et que par conséquent sa culture doit accélérer la destruction des forêts. Le P. JOÃO DANIEL a montré combien la culture du manioc était préjudiciable aux habitans des bords de l'Orellana ou rivière des Amazones, et José de Sá Betencourt dit que, déjà en 1798, les habitans du *termo* de la ville de *Camamú* province dos Ilheos se trouvaient réduits à une misère extrême, parce que le manioc ne pouvait plus

sont devenus synonymes de *farinha de mandioca*, et l'usage de faire de la farine avec le bois de l'*urucuriiba* s'est entièrement perdu; du moins je n'ai jamais entendu parler de cette farine, et il paraît que Koster ( *Voy. Voyages sept. Bres. trad. Jai*, II, 277 ) qui a habité le nord du Brésil, n'en a pas entendu parler davantage.

<sup>1</sup> Voy. ma première Relation, vol. I, p. 211.

réussir dans leur pays dépouillé de bois vierges et où il avait autrefois prospéré <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Il est incontestable qu'avant l'arrivée des Européens au Brésil, les Indiens de la sous-race *tupi* connaissaient l'usage et la culture du manioc, et par conséquent, ainsi que l'a fait observer M. Moreau de Jonnés (*Histoire de l'académie des sciences*, 1824), Raynal s'était probablement trompé quand il avait dit que le manioc avait été apporté aux Antilles par les nègres esclaves. Cependant les Indiens du Brésil ne regardaient point le manioc comme indigène de leur pays. Ils croyaient qu'il leur avait été apporté par un vieillard à longue barbe, appelé Zomé ou Tzomé, qui était venu de l'est et avait jeté parmi eux quelques semences de civilisation et d'industrie; tradition qui confirme merveilleusement mon opinion sur l'origine à la fois mongolique et caucasique des Indiens du Brésil, ou au moins d'une partie d'entre eux. Les pratiques usitées aujourd'hui parmi les Portugais-Brésiliens pour la culture et la préparation du manioc remontent donc à une très haute antiquité; car elles ne diffèrent pas essentiellement de celles que suivaient les Indiens. Ceux qui voudraient avoir une idée plus complète de l'histoire du manioc chez les Brésiliens, feront bien de consulter Southey qui a extrait les anciens auteurs (*Hist. of Braz.*, I, 229); le P. Vasconcellos (*Noticias curiosas*); Pison (*Hist. nat. Bras.*, 114, éd. 1658); Marcgraff qui mérite tant d'éloges (*Hist. nat. Bras.*, 65); Koster (*Voyage Sept. Brés. trad. Jai*, II, 275); enfin cet infortuné père João Daniel qui voulut encore se rendre utile pendant sa captivité, en écrivant le résultat de ses longues observations (*Quinta parte do Thesouro descoberto no Rio das Amazonas*, 11-27). — Mettant ici Southey au nombre des principaux auteurs qui ont écrit sur la culture et les usages du manioc chez les Brésiliens, je crois qu'il est de mon devoir de relever une inadvertence qui a échappé à cet estimable et laborieux historien. Il soupçonne que le manioc non vénéneux

Je ne pourrais, sans m'écarter de mon plan, parler avec détail de tous les végétaux de grande et de petite culture qui font l'objet des soins des colons d'Espirito Santo. Cependant je dirai quelques mots du chou, parce que la manière dont on le multiplie prouve quelle est, sous ces heureux climats, la puissance de la végétation. Ici, comme en d'autres parties du Brésil, ce légume ne se sème point ; mais il se propage

est cultivé aujourd'hui par les Brésiliens, mais il ajoute qu'aucun écrivain n'en a fait mention. Lery, qui était au Brésil en 1547, dit que la racine de l'*aypi* (nom qui s'est conservé pour le manioc doux) se mange cuite sous la cendre, et qu'elle a le goût de la châtaigne, tandis que celle du *manihot* ne pourrait être prise comme aliment sans le plus grand danger, si elle n'était réduite en farine (*Voyage*, éd. 1578, p. 136). Ainsi il me paraît très vraisemblable que le manioc doux était, comme le vénéneux, connu des sauvages du Brésil avant l'arrivée des Européens. Lery est loin d'être le seul qui ait parlé du manioc doux. Le P. A. Ruiz de Montoya, qui écrivait en 1637, assure (*Thes. leng. guar.*, 24 bis) que le mot *aypi* veut dire en guarani une espèce de manioc doux ; suivant Pison (*Hist. nat.*, 117), le manioc *macaxerá* se mange grillé au feu sans aucune préparation ; enfin Marcgraff dit que toutes les espèces de manioc mangées crues sont mortelles pour les hommes, excepté l'*aipimacaxera* qui est agréable cuit sous la cendre. Quoiqu'assez rare, le manioc doux était aussi connu aux Antilles du temps du P. Dutertre qui écrivait en 1667 ; on le faisait cuire alors tout entier comme les patates sans exprimer son jus, et on l'appelait *kamanioc* (*Hist. nat. Ant.*, 114) ; enfin, Aublet donne beaucoup d'éloges au *camagnoc*, et dit qu'on le mange à l'Oyapoc, sans être pressé ni réduit en farine (*Guy.*, II, *Mém.*, 66).

par bouture. Quand on a coupé la tête du chou, il naît des bourgeons tout autour de la tige; on les sépare en laissant au-dessous de chacun un petit morceau du tronc; on enfonce ce morceau de tige dans la terre, et chaque bourgeon donne bientôt naissance à un nouveau chou qui peut perpétuer l'espèce de la même manière.

A l'arrivée du roi Jean VI au Brésil, on avait donné ordre aux cultivateurs des environs de Villa da Victoria de planter du froment et du lin, et on leur distribua de la semence. Mais généralement ils se prêtèrent de mauvaise grâce à cet essai qui réussit mal. Cependant, comme le résultat ne fut pas entièrement nul, il est à croire que, si on se livrait à de nouvelles expériences avec le désir de bien faire, et qu'on cherchât principalement le temps le plus favorable pour les plantations, on pourrait être récompensé par quelque succès.

Il n'existe point de grands pâturages dans la province d'Espirito Santo, et par conséquent on ne peut y élever beaucoup de chevaux et de bétail. Dans toute la province, il ne se fait par terre absolument aucun transport de marchandises; on ne connaît d'autre véhicule que les embarcations et les pirogues. Il n'est donc pas surprenant que nulle part on ne voye de mulets, et les miens ont été quelquefois pour les enfans un objet de curiosité. On ne fait usage que de chevaux, et, comme on n'a point l'habitude de charger ces animaux, et que les bâts sont fort mal faits, le cheval auquel, par extraordinaire, on fait

porter une charge un peu loin, arrive presque toujours blessé.

Tandis qu'à Minas Geraes les hommes les plus pauvres élèvent des cochons, les cultivateurs d'Espirito Santo négligent presque entièrement ce genre de soin, et s'excusent en disant que ces animaux détruisent les plantations de manioc. Il est très vrai que les porceux font beaucoup de mal dans ces plantations, lorsqu'ils y pénètrent; mais, avec moins de paresse, les colons pourraient entourer leurs champs et les garantir.

Il paraîtrait que les cultivateurs d'Espirito Santo ont dans les reptiles de redoutables ennemis; car M. le *capitão mór* Francisco Pinto me dit que, depuis qu'il possédait sa *fazenda*, 14 de ses nègres avaient été mordus par des serpens venimeux; mais, ajoutait-il, il avait guéri tous ses malades à l'exception d'un seul. Voici quel était le remède dont il faisait usage. Au moment où l'homme venait d'être mordu, il lui faisait avaler une poignée de poudre à tirer délayée dans le jus de 3 ou 4 citrons. Ensuite il lui donnait à trois reprises différentes, dans le cours de la journée, une tasse d'une décoction faite avec les racines des trois plantes suivantes, l'Aristolochiée appelée *milho-mens*; le *jarro* autre Aristolochiée et le *batata de junça*, herbe de marais dont les racines rampantes produisent de distance à autre des tubérosités, et qui, d'après la description qu'on m'en a faite, doit être une Juncée ou une Cypéracée. M. Pinto avait soin aussi de froter la plaie avec la même décoction à laquelle on

ajoute, si l'on veut, les racines du *taririquim* ou *fedegoso do mato* espèce de *Cassia* qui, si je ne me trompe, a en général les mêmes propriétés que le *C. occidentalis* L.

---

---

## CHAPITRE XI.

### LA MONTAGNE DE MESTRE ALVE. — LA VILLE D'ALMEIDA ET LES INDIENS QUI L'HABITENT.

---

Passport. — Horreur du Rio Doce. — *Ponta dos Fachos*. Hospitalité. — Pays situé entre la mer et la montagne de *Mestre Alve*. — Aspect des forêts nouvellement brûlées. De qui les Brésiliens ont emprunté leur système d'agriculture. — *Pregueira da Serra*. De quelle manière l'auteur est reçu dans ce village. — Souffrances causées par la chaleur. — La montagne de *Mestre Alve*. Respect des Brésiliens pour leurs supérieurs. — Pièges appelés *mundeos*. — Hameau de *Caraipi*. — *Villa d'Almeida*. Son histoire et son administration. Description de cette ville. De quelle manière les Indiens de *Villa d'Almeida* étaient gouvernés du temps des jésuites. Comment on les traite aujourd'hui. Diminution que la population a éprouvée. Occupation des Indiens d'Almeida. — Caractère des Indiens en général. — Langue de ceux d'Almeida. — Le *capitão mór* d'Almeida.

---

PENDANT mon séjour à *Villa da Victoria*, je me présentai chez le gouverneur de la province auquel j'étais recommandé. Il me reçut très bien, me donna un *pedestre* pour me servir de guide jusqu'au *Rio Doce*, but de mon voyage, et me remit une *portaria* (passport privilégié) signée de sa main. Celle que vous tenez du ministre d'état, me dit-il, devrait vous suffire; mais les soldats ne savent point qui est le ministre; ils ne connaissent que leur gouverneur, et ma signature

vous mettra à l'abri de tous les embarras que l'on pourrait vous susciter.

On m'engageait beaucoup à ne pas poursuivre mon voyage ; on me représentait sous les plus sombres couleurs le pays désert que j'allais parcourir ; et surtout on ne cessait de m'entretenir de l'insalubrité des bords du Rio Doce ; *o Rio Doce he um inferno*, le Rio Doce est un enfer, telles étaient les expressions dont on se servait, en me parlant de ce fleuve <sup>1</sup>. Mais, par tous ces discours, on ne faisait que piquer ma curiosité ; j'avais résolu d'aller jusqu'aux frontières de la province de Porto Seguro, et je me mis en route <sup>2</sup>.

<sup>1</sup> Si l'on a tenu un autre langage au savant prince de Neu-wied, c'est incontestablement par quelque intérêt particulier.

<sup>2</sup> Itinéraire approximatif de Villa da Victoria au Rio Doce.

De Villa da Victoria à Ponta dos Fachos,

	chaumière,	5	légoas.
—	Freguezia da Serra, village,	3 1/2	
—	Carapé, hameau,	2 1/2	
—	Villa dos Reis Magos, ville,	3	
—	Aldea Velha, hameau,	3	
—	Quartel do Riacho, poste militaire,	3	
—	Quartel da Regencia, id.	7	
		27	legoas.

Obs. Je dois faire remarquer qu'en passant par la Freguezia da Serra, j'ai un peu allongé mon chemin, puisque ce village est situé à environ 2 l. de la côte. Pour éviter ce détour, on peut de Villa da Victoria faire halte au hameau de Carapiboi, moins éloigné que Ponta dos Fachos, et, de Carapiboi, se rendre, le jour suivant, à Villa dos Reis Magos autrement Villa d'Almeida.

Après avoir pris congé de mon hôte, le *capitão mor* Pinto, je traversai l'île très montagneuse où sa maison et la capitale de la province sont situées ; et bientôt j'arrivai sur le bord du bras de mer qui du côté du septentrion, sépare l'île de la terre ferme. Ce petit détroit peut avoir la largeur de nos rivières de troisième ou quatrième ordre. On le passe sur un pont en bois qui, lors de mon voyage, était dans le plus mauvais état, et qui probablement n'aura pas tardé à tomber, si, suivant l'usage, on a continué à n'y faire aucune réparation. Tantôt le chemin suit la plage, et tantôt il passe par les bois vierges dont elle est bordée. Après avoir fait cinq lieues, je m'arrêtai à une chaumière bâtie sur une colline qui domine la mer et qu'on appelle *Ponta dos Fachos* ( la pointe des flambeaux ). Je fus fort bien reçu des habitans de la chaumière. En général, à mesure que je m'avançais vers le nord, j'étais traité avec plus d'hospitalité, et nulle part je ne retrouvais cette dédaigneuse indifférence de l'habitant des environs de Rio de Janeiro.

J'ai déjà dit un mot de la montagne de Mestre Alve<sup>1</sup> que j'avais aperçue en arrivant auprès de la baie d'Espirito Santo, derrière les hauteurs dont cette baie est bordée. Comme le Mestre Alve passe pour un des

<sup>1</sup> Jean de Laet, qui publia en 1633 son excellente compilation, écrit *Mons Alvæ* ( *Nov. Orb.*, 584 ) ; on trouve dans l'abbé Cazal, *Monte de Mestre Alvaro* ( *Corog.*, II, 63 ) ; et enfin dans Pizarro ( *Mém.*, II, 30 ), *Serra de Mestre Alva* ou *Alvaro*. J'adopte l'orthographe qui m'a paru conforme à la prononciation usitée sur les lieux mêmes.

points les plus élevés de la province du S. Esprit, et qu'en m'y rendant de Ponta dos Fachos, je n'avais pas à me détourner beaucoup de ma route, je me décidai à faire ce petit voyage. Guidé par le bon Luiz, ce *pedestre* qui m'accompagnait par l'ordre du gouverneur, je me dirigeai vers l'ouest, et, parcourus pendant long-temps un pays plat où coule la rivière de *Caraipé*, et qui est entre-coupé de *capoeiras* et de bois vierges. De distance à autre, j'avais le plaisir de voir quelques cabanes.

On était alors (13 octobre) à l'époque où l'on a coutume de brûler les bois vierges abatus quelques mois plus tôt. Dans plusieurs endroits, je passai devant des portions de forêts ainsi détruites et incendiées. Rien ne pouvait être plus triste que cet aspect. Les petites branches qu'avant l'incendie on avait détachées des grands arbres, les lianes et les arbrisseaux avaient seuls été consumés; les gros troncs n'avaient été que noircis ou réduits en charbon, et gissaient par terre sans aucun ordre, jetés les uns sur les autres; la terre était desséchée et couverte çà et là d'une cendre blanchâtre; enfin, de tous côtés, on voyait s'élever, au milieu de ces débris, la base des grandes tiges coupées à deux ou trois pieds au-dessus du sol. Le système d'agriculture adopté dans l'empire du Brésil est celui des Tupinambas, des Carijos, des Tupiniquins et autres nations indigènes de la sous-race tupi aujourd'hui détruites<sup>1</sup>; les Portugais-Brésiliens

<sup>1</sup> Voici comment, vers l'époque de la découverte du

ont encore emprunté à ces sauvages la culture de la racine qui fournit leur aliment principal et la préparation de cette racine; ils leur doivent une foule d'usages différens, la connaissance de quelques bons fruits et de plusieurs remèdes salutaires, divers mots généralement répandus parmi eux, enfin la plupart des noms de leurs montagnes et de leurs rivières. Ils devraient bien avoir quelque pitié des descendans de ceux qui furent leurs maîtres<sup>1</sup>.

Un peu avant d'arriver au lieu où je fis halte, je commençai à monter, et bientôt je me trouvai au milieu d'une réunion de collines qui toutes présentent à leur sommet de larges plateaux de niveau les uns avec les autres. Une Melastomée et une Composée croissent en abondance sur le penchant de ces mornes. Depuis long-temps j'apercevais la montagne de Mestre Alve; là elle se présenta à mes regards avec toute sa masse lourde et imposante; je pouvais même distinguer çà et là des plantations au milieu des forêts qui la couvrent. A l'occident, l'horizon était borné par les monts de la chaîne maritime.

Brésil, s'exprimait Hans Stade en parlant des sauvages de ce pays: « Arbores iis in locis incidunt quo plantationem suam constituerant; incisas relinquunt ad menses tres donec exciccentur hinc igne supposito eas comburunt et plantant (*Hist. Braz. in Th. Bry.*, I, 173). »

<sup>1</sup> Par une haine puérile contre les Portugais-Européens, quelques-uns de ceux du Brésil ont pris de nos jours des noms indiens que probablement ils n'entendent pas. Il eut été plus noble de chercher à améliorer d'une manière efficace le sort des indigènes.

Sur le plateau de quelques-unes des collines dont je viens de parler, sont des chaumières très écartées, les unes des autres et éparses çà et là. A peu près au milieu d'elles, on voit une église entourée d'une pelouse isolée comme les maisons elles-mêmes, et ombragée par quelques palmiers. Cette espèce de village porte le nom de *Freguezia de N. Senhora da Conceição da Serra* (paroisse de Notre-Dame de la Conception de la montagne) ou simplement *Freguezia da Serra*, et est le chef-lieu d'une paroisse qui comprend un grand nombre d'habitations situées vers l'ouest, et une population de plus de mille âmes.

En arrivant à la *Freguezia da Serra*, je me présentai à la maison d'un des principaux habitans qui était capitaine de milice, et lui demandai la permission de m'arrêter chez lui. Il me la refusa en me disant qu'il n'avait pas de place pour me recevoir, et il envoya un esclave louer une maison dans le voisinage. Pendant l'absence du nègre, nous nous mîmes à causer, le capitaine et moi, et je fis venir l'occasion d'exhiber ma *portaria*. Le respect des Brésiliens pour leurs supérieurs était tel alors, que la seule vue de la signature du ministre d'état Thomaz Antonio de Villanova e Portugal, produisit l'effet d'une phrase magique. Alors la maison fut à moi; on était à mes ordres; on voulait absolument me garder. Je fis un peu le fier, et je ne donnai point à mes gens l'ordre de décharger mes mulets, avant d'avoir appris par le nègre du capitaine

<sup>1</sup> Piz. *Mém. hist.* ; V, p. 85.

que la maison où on l'avait envoyé, avait été déjà retenue par un autre.

Pendant toute cette journée je trouvai la chaleur insupportable; probablement parce que je m'étais éloigné de la mer; je souffris cruellement des nerfs, et, le soir, en écrivant mon journal, j'avais la tête si lourde que l'image des objets qui, dans ma route, avaient passé sous mes yeux, me semblait enveloppée d'un nuage.

Avant de me coucher, je témoignai le désir de trouver un homme qui consentît à me conduire au sommet du Mestre Alve, et à l'instant même, mon hôte fit demander un guide au commandant du village. Le lendemain, le guide se présenta et nous partîmes. Je voulais, pour m'accompagner, un homme qui sût les chemins et que j'aurais payé; mais en causant avec celui que l'on m'avait envoyé, je sus bientôt que c'était un cultivateur honnête appartenant à la milice, et j'appris qu'on lui avait donné l'ordre de me servir de guide, parce que j'étais, lui avait-on dit, chargé d'une commission par le gouvernement. Ce brave homme, qui était un blanc, obéissait gaiement et sans murmurer, ne paraissant pas croire que l'on pût se plaindre en faisant quelque chose pour le service de son altesse. C'est ainsi qu'on l'avait appelé le roi lorsqu'il n'était que prince régent, et un grand nombre de Brésiliens d'une classe moyenne ou inférieure lui conservaient encore ce titre par habitude.

La montagne de Mestre Alve est fort arrondie au sommet; elle a une très grande largeur d'orient en

occident, et, vers ces deux points, sa pente est très oblique. A l'exception de quelques gros rochers que l'on voit çà et là, cette montagne est entièrement couverte de bois vierges au milieu desquels on a fait plusieurs plantations de manioc, de coton et de maïs. Nous montâmes en suivant la trace des chasseurs qui ont la coutume de parcourir ces lieux, et nous arrivâmes au pied d'une cascade où l'eau se précipite dans le temps des pluies, mais qui alors présentait seulement une suite de rochers humides, presque à pic et couverts de mousse. Mon guide m'assura, en vantant mon agilité, que la plupart des chasseurs de la montagne n'allaient point au-delà de la cascade; les éloges de cet homme m'encouragèrent, et je grimpai sur les rocs avec une facilité extrême. Quoique j'eusse déjà beaucoup marché, je me sentais plein de force; au lieu de la chaleur excessive qui la veille m'avait tant fatigué, j'avais éprouvé, depuis le commencement du jour, la plus agréable fraîcheur; des arbres touffus empêchaient les rayons du soleil d'arriver jusqu'à moi, et partout je rencontrais sous ces ombrages des ruisseaux d'une eau limpide. Au-dessus de la cascade, je commençai à voir des bambous de la grande espèce appelée *taquarassú*<sup>1</sup>. Il faut à ces Graminées immenses de l'humidité et une élévation assez considérable. Elles croissent sur les montagnes du Corço-

<sup>1</sup> C'est principalement, dit M. Martius, à une hauteur de 1,800 à 2,000 pieds au-dessus du niveau de la mer que croissent les bambous (*Agrost.*, 524).

vado et de Tijuca près de Rio de Janeiro à une hauteur analogue à celle où je me trouvais alors ; mais je n'en avais aperçu aucun pied sur la côte si basse où j'avais voyagé depuis mon départ de la capitale. Tantôt les bois vierges du Brésil sont si embarrassés d'épines et de branchages qu'on ne saurait y pénétrer sans s'ouvrir un passage avec la hache ; tantôt aussi, en présentant des difficultés, ils ne sont pourtant point impénétrables. Ceux du Mestre Alve sont de cette dernière classe. Cependant presque partout les arbres me cachaient la campagne ; ce fut dans un seul endroit qu'elle s'offrit à mes regards. Là, du côté de l'orient, je découvrais la mer ; à l'occident, j'apercevais dans le lointain les montagnes élevées de la chaîne maritime auxquelles s'en rattachent d'autres plus rapprochées ; et enfin , je voyais les collines sur lesquelles sont bâties les chaumières de la Freguezia , et qui, se terminant toutes par un large plateau, semblaient, de la hauteur où je me trouvais placé , former une vaste plaine. De côté et d'autres , d'épaisses colonnes de fumée montaient lentement vers le ciel , et indiquaient les lieux où des bois allaient être remplacés par d'utiles plantations. Je passai la journée entière sur la montagne de Mestre Alve, et je revins à la maison presque sans avoir recueilli aucune plante. La végétation est sans doute très variée dans les bois vierges<sup>1</sup> ; elle est admirable par sa vigueur et par les

<sup>1</sup> Suivant M. Freycinet , on peut estimer à 60 ou 80 le nombre des espèces de grands végétaux qui, indépendam-

contrastes qu'elle présente à chaque pas ; cependant , on trouve très peu de fleurs sous ces grands arbres qui privent d'air et de lumière les herbes et les arbrisseaux qui croissent à leur pied <sup>1</sup> ; les arbres eux-mêmes paraissent, comme je l'ai dit ailleurs, fleurir assez rarement, et ils sont trop élevés pour qu'on puisse apercevoir leurs fleurs en général plus petites que celles des végétaux moins vigoureux. Il se passera donc vraisemblablement bien des années avant que l'on connaisse, à quelques exceptions près, une autre Flore brésilienne que celle des herbes et des arbrisseaux. Des botanistes sédentaires pourraient seuls faire connaître les arbres des bois vierges, et je ne sache pas que depuis la mort de mon ami, le P. LEANDRO DO SACRAMENTO, il se soit formé des botanistes au Brésil <sup>2</sup>.

ment des herbes et des lianes , se trouvent aux environs de Rio de Janeiro dans un quart de lieue carrée (*Voyage Ur. Hist.*, I, 114 ).

<sup>1</sup> Les familles de plantes dont on trouve le plus d'espèces en fleurs sous les grands arbres des bois vierges du Brésil intermédiaire sont les Acanthées et les Rubiacées.

<sup>2</sup> Le P. Leandro do Sacramento, professeur de botanique, directeur du jardin des plantes de Rio de Janeiro, cultivait avec succès la science qu'il était chargé d'enseigner, et possédait encore des connaissances en chimie et en zoologie. On lui doit l'analyse des eaux minérales d'Araxa (in Eschw. *Nachricht.*, I, 74), des observations botaniques imprimées dans le recueil des Mémoires de l'académie de Munich et un mémoire sur les Archimédées ou Balanophorées qui, je l'espère, sera bientôt publié. C'était un homme de mœurs douces ; d'un commerce facile, plein de candeur et d'amabilité. Il accueillait les étran-

Je vis sur la montagne de Mestre Alve un grand nombre de ces pièges appelés *mundeos*<sup>1</sup> que l'on a coutume de faire pour prendre les quadrupèdes. Dans les endroits où le gibier passe ordinairement, les chasseurs ne laissent qu'un sentier étroit, et ils le bordent à droite et à gauche d'une rangée de pieux menus, hauts d'environ 5 à 7 pieds, rapprochés les uns des

gers avec bienveillance, et, il faut le dire, l'on ne fut pas toujours reconnaissant envers lui. Pour justifier les reproches qu'ils font quelquefois aux habitans de l'Europe, les Brésiliens pourraient citer la manière dont fut traité le P. Leandro. Il avait fait part de ses collections à nos navigateurs; il avait envoyé des plantes sèches au Muséum de Paris; expédié pour le gouvernement français six caisses de plantes vivantes à la colonie de Cayenne, et ce fut en vain que, pendant longtemps, le consul de France à Rio de Janeiro et moi nous sollicitâmes une simple lettre de remerciement de deux de nos administrations. Les savans qui, s'ils aimaient les sciences pour elles-mêmes, devraient encourager par tous les moyens possibles les Américains dont il y a tant à espérer, les savans, dis-je, n'ont pas tous non plus été parfaitement justes envers le P. Leandro. Comme si l'on eut voulu faire disparaître jusqu'au souvenir de cet homme recommandable, on a détruit un genre qu'il avait formé dans l'un de ses mémoires: pour expliquer cette suppression on a dit, il est vrai, que le genre existait déjà en manuscrit; mais nous ne devrions jamais perdre de vue cette règle si sage établie par M. de Candolle dans son admirable *Théorie élémentaire*, savoir que *pour l'antériorité, il ne faut point tenir compte des travaux inédits*.

<sup>1</sup> Le mot *mundeo* a été originairement emprunté aux Indiens. *Mundé*, suivant le père Antonio Ruiz de Montoya (*Thes. leng. guar.*, 232), signifie en guarani piège pour prendre les animaux.

autres. Entre les deux palissades sont placées parallèlement à elles, et à environ 4 pieds de terre, des madriers pesans que soutiennent aux deux bouts deux bâtons transversaux. Ceux-ci reposent sur deux gaules mises horizontalement l'une en dehors d'une des rangées de pieux, et l'autre en dehors de la seconde. Une des gaules est fixée à l'une des rangées ou palissades; l'autre gaule coupée par la moitié dans sa largeur est seulement retenue au point de partage par une liane, et celle-ci se rattache à une petite trape dressée entre les palissades. Les bêtes fauves, passant dans le sentier que celles-ci laissent entre elles, poussent la trape qui fait effort sur la liane; les deux portions de gaule retenues par cette dernière se séparent brusquement; tout l'échafaudage s'écroule, et les madriers en tombant écrasent l'animal <sup>1</sup>.

Je revins de la Freguezia da Serra par le chemin qui m'y avait conduit, et je fis halte à peu de distance de la mer au lieu appelé *Caraipé* <sup>2</sup>. C'est un espèce de hameau qui se compose de quelques maisons fort éloignées les unes des autres, et qui doit son nom à

<sup>1</sup> Il serait difficile que l'on disposât les *mundeos* exactement de la même manière dans toutes les parties du Brésil. Les pièges à quadrupèdes que M. le prince de Neuwied a vu dresser au *Morro d'Arara* (*Voyage trad. Eyr.*, II, 5) dans la province de Porto Seguro différaient de ceux que j'ai vus sur le Mestre Alve.

<sup>2</sup> C'est probablement ce lieu que le savant prince a indiqué sous le nom de *Carape buçu*. *Caraipé* vient peut-être des mots indiens *carai* sorciers, hommes blancs et *pé* chemin, chemin des sorciers ou des hommes blancs.

la petite rivière près de laquelle il a été bâti. La maison où je couchai est située sur une hauteur; elle appartenait à des mulâtres pauvres mais excellens, qui parurent me recevoir avec plaisir.

Le chemin que je suivis entre Caraipé et la ville d'*Almeida* est parfaitement égal. Tout en se prolongeant parallèlement à la mer, il ne la côtoie que dans des espaces très peu considérables, et traverse tantôt des terrains presque semblables aux *restingas* de Saquaréma et du cap Frio, tantôt des forêts vierges et des *capoeiras*. Je passai quelques petites rivières sans importance, et enfin j'arrivai à la ville d'*Almeida* presque entièrement habitée par des Indiens civilisés.

Cette ville fondée par les jésuites avant l'année 1587, portait jadis le nom d'*Aldea dos Reis Magos* (aldea des Rois Mages). Son nouveau titre lui fut donné en 1760, et, à la même époque, on fit d'*Almeida* le chef-lieu d'une paroisse<sup>1</sup>. Quoique ce dernier nom ait été consacré par des actes légaux, ceux de *Villa dos Reis Magos* et surtout de *Villa Nova* paraissent avoir prévalu dans l'usage ordinaire. Les Indiens de Villa Nova ont aujourd'hui, comme ceux de S. Pedro, un *capitão mór* de leur race, et l'administration de tout le district est entre les mains de deux juges ordinaires (*juizes ordinarios*), l'un indien et l'autre portugais, qui tour à tour font leur service pendant un mois. A l'exception du *provedor*<sup>2</sup>, tous les

<sup>1</sup> Piz. *Mém. hist.*, V, 109.

<sup>2</sup> Il faudrait, je crois traduire ce mot par *procureur de la municipalité*.

membres de la *camara* ou sénat municipal du *termo* sont également des Indiens.

Almeida ou Villa Nova est située vers l'embouchure d'une petite rivière sur une colline qui offre à son sommet une large plate-forme, et qui domine une vaste étendue de mer. La plupart des maisons sont rangées sur le haut de la colline autour d'une grande place régulière dont la forme est celle d'un carré long, et qui a environ 140 pas de large sur 260 de longueur. L'ancien couvent des jésuites et leur église sont placés au nord de la place, et occupent un de ses petits côtés. Entre les maisons l'on voit de distance à autre des autels destinés aux stations de la semaine sainte et placés chacun dans un petit bâtiment qui représente une espèce de boîte allongée. Derrière les maisons situées sur la place, il y en a d'autres qui, construites à peu de distance, forment avec les premières une rue de peu de largeur. Du côté de l'occident, se trouvent encore quelques rues assez courtes. Si l'on excepté un petit nombre de maisons occupées par des Portugais, toutes les autres ne sont que des chaumières sans crépi, couvertes de feuilles de palmier.

La rivière qui coule au pied de Villa Nova du côté du nord porte le nom de *Rio dos Reis Magos*<sup>1</sup>; elle est petite, et ne donne entrée qu'à des pirogues. Il pa-

<sup>1</sup> M. le prince de Neuwied dit que cette rivière s'appelle aussi *Sauanha* et que les indigènes la nommaient jadis *Apya-putang* (*Voyage trad. Eyr.*, I, 303).

rait que pour cette raison, les jésuites avaient préféré la position de Villa Nova à celle d'Aldea Velha, lieu situé vers le nord à l'embouchure d'une rivière navigable. Il entra dans leur système d'éloigner les Portugais des Indiens, et ils devaient avoir plus de peine à y réussir, quand ils choisissaient comme à Benevente, les bords d'une grande rivière pour y former des aldeas.

J'ai passé deux fois à Villa Nova, et j'ai beaucoup questionné sur les jésuites les Indiens du pays, entre autres un vieillard, homme plein d'esprit et de jugement qui avait connu ces pères. On me donna souvent des renseignemens contradictoires : je me bornerai à consigner ici ceux que je puis regarder comme certains.

Il n'y avait jamais à l'aldea dos Reis Magos que deux religieux profès que l'on avait la prudence de changer tous les trois ans ; mais c'était dans cet endroit que les novices venaient apprendre la langue des indigènes. Pendant les deux cents ans environ que les jésuites furent à la tête de ce canton, ils durent nécessairement introduire, suivant les circonstances, quelques changemens dans leur mode d'administration. Cependant, environ 40 ans avant la destruction de leur ordre, ils tenaient encore les Indiens dans l'obéissance la plus étroite. Tous les trois mois, ils faisaient venir de la campagne à l'aldea, 40 ménages pour leur enseigner la religion chrétienne, pour donner aux hommes quelque idée de différens métiers, et pour apprendre aux femmes à filer le coton et à

faire de la toile. Quand le trimestre s'était écoulé, les 40 ménages étaient remplacés par d'autres. Il paraît que, vers 1720, quelques idées d'indépendance s'étaient déjà glissées parmi les Indiens de Reis Magos. Fatigués des règles sévères auxquelles ils étaient astreints, ils allèrent porter des plaintes au gouverneur de Bahia, et celui-ci obligea les jésuites à leur donner plus de liberté.

Pour ce qui regardait le temporel, ces religieux ne gouvernaient point immédiatement les Indiens; mais ils nommaient le *capitão mór* et les autres officiers chargés de veiller au maintien du bon ordre et de punir les hommes qui commettaient quelque faute. Aucun Portugais n'entrait dans l'aldea sans la permission des jésuites<sup>1</sup>, et il était défendu aux Indiens de parler d'autre langue que la leur propre; cependant ils pouvaient aller à Villa da Victoria vendre leurs denrées et y acheter les objets dont ils avaient besoin. Les jésuites choisissaient les enfans qui montraient le plus de disposition; ils les envoyaient dans leur couvent de Rio de Janeiro, pour leur faire apprendre différens métiers, et l'on trouvait des hommes de tous les états dans l'aldea dos Reis Magos. Il paraît que cet aldea tout entier, et même l'église et le couvent ont été bâtis par les Indiens. La musique était, comme je l'ai déjà dit, un des moyens dont se servaient les pères de la compagnie de Jésus pour captiver les indigènes; ils

<sup>1</sup> On a vu ailleurs que l'entrée des aldeas était interdite aux Portugais par les lois même du roi D. Pedro II.

envoyaient également à Rio de Janeiro les enfans qui avaient le plus de goût pour cet art ; ils les faisaient revenir lorsqu'ils étaient suffisamment instruits, et l'on assure que l'on entendit toujours dans l'église de l'aldea des musiciens très habiles <sup>1</sup>. Il n'est pas vrai qu'ici les récoltes fussent mises en commun, et ensuite réparties par les jésuites, comme cela avait lieu au Paraguay, il n'est pas vrai non plus que les Indiens fussent obligés, comme à S. Pedro <sup>2</sup>, de travailler pour le couvent un certain nombre de jours chaque semaine <sup>3</sup>.

<sup>1</sup> Un voyageur qui a écrit sur les Indiens de l'Amérique du nord a dit que si, « à l'enseignement des préceptes salutaires de l'évangile, les premiers missionnaires avaient réuni celui de la musique, ils seraient parvenus à adoucir la férocité de leurs néophytes. » On voit que les jésuites du Brésil n'avaient pas négligé ce moyen. Ceux du Paraguay ne l'avaient pas négligé davantage. Comme je le dirai dans ma troisième Relation, la connaissance de la musique s'est perpétuée parmi les Indiens des anciennes réductions des bords de l'Uruguay, et ils ont conservé l'usage de la harpe. « La religion chrétienne, a dit avec raison M. de Chateaubriand, a réalisé dans les forêts de l'Amérique méridionale ce que la fable raconte des Amphion et des Orphée. »

<sup>2</sup> Voyez plus haut chap. I.

<sup>3</sup> Southey a déjà montré que les jésuites n'avaient pas adopté la même méthode de colonisation pour toute l'Amérique (*History of Brasil*, III, 370). Ils avaient modifié leur système, suivant le caractère des diverses peuplades, les circonstances et les localités ; ils avaient été forcés de faire plusieurs concessions à l'autorité jalouse des gouvernemens espagnol ou portugais, et n'avaient pu toujours lutter avec succès contre la cupidité des planteurs qui demandaient sans cesse que les Indiens fussent esclaves.

Le père de famille cultivait pour lui-même, et jouissait librement du fruit de ses peines. Les jésuites avaient des plantations ; quand venait le moment d'y travailler, tout l'aldea était invité à s'y rendre, et l'ouvrage était bientôt achevé. Lorsqu'il manquait un ornement à l'église, les pères excitaient les Indiens à scier du bois ; ils faisaient enlever les planches par une petite frégate qui appartenait à leur ordre, et, au bout de quelque temps, l'ornement désiré arrivait au village. En général les disciples de Loyola traitaient les Indiens avec douceur ; ils instruisaient les enfans ; ils ne prenaient aucune rétribution pour les baptêmes, les mariages, les enterremens ; et tout le monde s'accorde à dire qu'ils visitaient les malades, leur administraient des remèdes, et leur prodiguaient les plus grands soins.

Des Portugais et des indigènes ont prétendu que les jésuites conduisaient à coups de fouet les habitans de l'aldea dos Reis Magos, comme l'on traite encore aujourd'hui les nègres esclaves. Il paraît certain que quelque temps avant la suppression de la compagnie de Jésus, on avait mis à la tête de la réduction un religieux qui abusa beaucoup de son pouvoir ; mais, à la fin de son gouvernement, tout rentra dans l'ordre accoutumé.

Les Indiens de la côte ont perdu depuis de longues années, les habitudes de la vie sauvage, et, lors même qu'ils auraient le courage de rentrer dans les forêts, ils y seraient pourchassés comme des bêtes fauves. Ainsi que j'ai déjà eu l'occasion de le dire<sup>1</sup>, le ca-

<sup>1</sup> Voy. ma *première Relation*, vol. I, p. 53.

ractère de ces hommes disgraciés de la nature exigerait, qu'ils fussent conduits avec douceur, amour, fermeté, par des tuteurs bienveillans et sans intérêt, qui eussent sur eux une grande supériorité de raison et d'intelligence. Ces tuteurs, il faut le dire, pour rendre hommage à la vérité<sup>1</sup>, ils les avaient trouvés dans les jésuites. Cependant ils ne regrettent point le gouvernement de la compagnie de Jésus, parce qu'on a su leur persuader qu'elle voulait détrôner le souverain du Brésil, et se mettre à sa place, ce qui à leurs yeux est le plus grand de tous les crimes. L'accusation dont il s'agit a déjà été victorieusement repoussée par un historien consciencieux, M. Robert Southey, qui ne saurait être suspect, car, attaché à la foi protestante, il s'est toujours montré fortement opposé au catholicisme. Mais l'éloignement que les Indiens ont conçu pour les jésuites sur cette seule accusation, en démontrerait suffisamment toute la fausseté: qui en effet aurait inspiré aux indigènes ce respect idolâtre qu'ils ont pour leur roi, si ce n'est les jésuites?

Après la destruction de cet ordre, le gouvernement

<sup>1</sup> J'ai déjà dit que j'avais été amené par la force de la vérité à admettre cette opinion, et j'ai fait voir qu'elle était appuyée par les autorités les moins suspectes. A celles que j'ai citées, j'en puis ajouter une plus grave encore, celle de M. Román qui a retrouvé dans quelques réductions fondées au milieu des colonies espagnoles, par les jésuites, les traces du bien qu'ils y avaient opéré. Ce savant recommandable a montré qu'il partageait entièrement mes idées sur les services que la compagnie de Jésus rendirent aux Indiens (Voyez *Le Temps* du 28 novembre 1832).

portugais laissa à la communauté des Indiens de Villa Nova, un territoire qui fut déclaré inaliénable et s'étend depuis le lieu appelé *Cababa*<sup>1</sup> du côté du midi, jusqu'à *Comboio* du côté du nord. On donne des *sesmarias* sur les terres des Indiens aux Portugais qui veulent s'y établir; mais ceux-ci sont obligés de payer annuellement 2 *testões* pour 100 *braças* au sénat municipal de la ville, et ils ne peuvent vendre que leurs récoltes et les constructions qu'ils ont élevées sur le terrain dont ils sont censitaires. Les privilèges des Indiens de Villa Nova sont donc semblables à ceux qui originairement avaient été accordés aux habitants de S. Pedro et de Benevente; mais ici on a eu peu d'occasion de violer les droits des indigènes, parce que le pays ne présente, pour ainsi dire, aucun appas à la cupidité; qu'il est peu fertile, isolé; voisin des Botocudos, que les fourmis y exercent des ravages continuels, et qu'enfin le Rio dos Reis Magos offre pour les transports de très faibles ressources.

Malgré les avantages dont jouissent encore les Indiens de Villa Nova, leur ville est dans l'état le plus affligeant de décadence. Le couvent tombe en ruine, presque toutes les maisons auraient besoin d'être réparées et plusieurs sont désertes. Connaissant l'inconstance et la paresse des Indiens, les jésuites les avaient soumis à une règle austère; pour qu'ils fussent véritablement heureux, ils voulaient qu'ils travaillassent

<sup>1</sup> Je ne saurais garantir la parfaite exactitude de ce nom. Peut-être faudrait-il *Capaba*.

et ne laissaient point l'oisiveté sans punition. Depuis que la compagnie de Jésus a été détruite, les habitans de l'aldea, débarrassés d'une utile surveillance, se sont abandonnés à leur caractère naturel; ils n'ont plus travaillé avec la même régularité, et plusieurs d'entre eux, étant tombés dans l'indigence, ont été chercher ailleurs les moyens de subsister.

L'émigration des Indiens, leur extrême pauvreté et l'éloignement où ils se trouvent de Villa Nova ont encore une autre cause. La main de fer des gouverneurs de la province d'Espirito Santo s'est appesantie sur ces infortunés. Tous les mois on tire de chez eux (1818) un certain nombre d'Indiens mariés ou non mariés pour les faire travailler au chemin de Minas, à l'hôpital de Villa da Victoria, à la nouvelle ville de Vianna ou saint Agostinho, etc.; on les nourrit mal; pendant long-temps on ne leur a donné aucun salaire, et, à l'époque de mon voyage, c'était seulement depuis deux mois que l'on avait commencé à ajouter à leur nourriture une rétribution de deux *vintans* ou cinq sous par jour<sup>1</sup>. On envoie garottés à Villa da Victoria ceux qui veulent se soustraire à cette tyrannie, et plusieurs ont succombé au milieu des rudes travaux auxquels on les avait condamnés. Outre leurs maisons de la ville, les Indiens de Villa Nova en ont presque tous une autre sur les terres qu'ils cultivent; c'est là que se sont retirés les femmes et les enfans privés de leurs maris et de leurs

<sup>1</sup> On a vu que les Indiens de Benevente étaient traités à peu près de la même manière.

pères, et l'ancien aldea a été abandonné. Il est même des familles qui se sont enfoncées dans de profondes solitudes, et d'autres qui ont fui loin de la province. Du temps des jésuites, on comptait 3,700 Indiens à Villa Nova et aux alentours, tandis qu'aujourd'hui le territoire de cette ville renferme tout au plus 1,200 habitants, dans une circonférence de 9 *legoas*<sup>1</sup>.

Ceux des indigènes qui sont restés dans le pays pêchent et cultivent la terre; mais en général ils ne plantent qu'autant qu'il est strictement nécessaire pour faire subsister leur famille. Parmi les Indiens de Villa Nova qui recueillent plus de denrées qu'il n'en faut pour leur consommation, les uns vendent l'excédent aux Portugais établis chez eux ou à des marchands du dehors; les autres s'embarquent dans des pirogues avec leurs haricots, leur coton ou leur farine, et vont s'en défaire à Villa da Victoria, en suivant toujours la côte qu'ils connaissent parfaitement.

Les Indiens du littoral sont généralement excellens pour la mer. L'imprévoyance qui les distingue leur ferme les yeux sur les dangers; les longs intervalles

<sup>1</sup> Comme mes manuscrits signalent une réduction considérable, sans désigner aucun chiffre; j'ai emprunté celui que je note ici à M. le prince de Neuwied. A la vérité Pizarro assure que la population de la paroisse de Villa Nova d'Almeida s'élève de 4 à 5,200 individus; mais il ne dit pas dans quelles limites, et il est assez vraisemblable que ce nombre comprend la population de la nouvelle paroisse de Santa Cruz de Linhares ou au moins celle de tout le territoire qui s'étend jusqu'au Rio Doce.

de repos que laisse la navigation conviennent à leur indolence, et la force dont ils sont doués leur rend faciles les travaux du marin. Dès les temps les plus anciens, le voisinage de l'Océan les avait rendus pêcheurs, et c'est encore là un des métiers qui conviennent le mieux à leur caractère. Toujours dans le présent, n'ayant pas la patience d'attendre, voulant cueillir le soir les fruits des travaux de la journée; ils doivent naturellement préférer la pêche aux soins de l'agriculture. Par la même raison, il n'est aucune occupation qu'ils aiment autant que celle de scier des planches. Ils voyent promptement les résultats de ce métier purement mécanique, et, pendant qu'ils remuent les bras d'une manière uniforme, leur esprit se livre à ce vague qui est propre à leur race, et fait le charme de leur existence <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Os Indios do Brazil, dit Jozé Joaquim da Cunha de Azeredo Coutinho, são excelentes falquejadores e serradores de madeiras..... Eles são muito abeis principalmente para tudo o que é de imitação ou de manufatura; e ainda mesmo para tudo o que pede forsa et agilidade: para a agricultura porem, ou para o trabalho continuo de rasgar a terra, parecem ter os Indios uma repugnancia invencivel..... Eles não tem a paciencia de esperar, querem logo do trabalho do dia colher o fruto á noite et por iso a pescaria e a marinha será para eles uma manufatura imensa (*Ens. Econ.*, 38). Tout dans ce passage est parfaitement vrai. Les Indiens y sont peints tels qu'ils sont avec leur amour pour la pêche et le métier de scieur de long, leur répugnance pour l'agriculture et cet impatience d'enfant qui ne leur permet pas d'attendre les résultats d'un long travail. On croira sans doute qu'après avoir tracé ce ta-

Il ne faut pas croire pourtant que les Indiens de Villa Nova, S. Pedro dos Indios, Benevente etc. soient sans industrie et sans intelligence ; ils conçoivent avec plus de facilité que les Portugais-Brésiliens de cette même partie de l'Amérique, que ceux du moins des contrées qui s'étendent depuis Rio de Janeiro jusqu'au Parahyba ; ils laissent voir moins de tristesse, et mettent plus de vivacité dans leurs réparties. Cependant ces qualités ne leur servent jamais pour l'avenir ; ils appartiennent tout entiers au présent ; ce qu'ils viennent de gagner, ils le dépensent à l'instant même, ils boivent, font l'amour, et, lorsqu'ils n'ont plus rien, ils souffrent la faim sans proférer une plainte. Ils se montrent aussi remplis de patience, aussi doux qu'insoucians, et peut-être même les deux premières de ces qualités ne sont-elles chez eux, que le résultat de la dernière. En parlant des rudes travaux auxquels les con-

bleau, l'auteur a reconnu comme moi que les Indiens étaient incapables d'arriver à ce haut degré de civilisation dont est susceptible la race caucasique. Point du tout : il prétend en faire des hommes semblables à nous, et c'est par le moyen de la pêche qu'il espère y réussir. En voyant nos filets, dit-il, les indigènes voudront en avoir de semblables ; pour faire la répartition d'une pêche abondante, ils deviendront arithméticiens ; leur commerce de pêcheur prenant de l'extension les obligera d'apprendre à lire et à écrire ; du milieu de ces hommes civilisés par la pêche, sortiront naturellement des matelots et des pilotes habiles, puis des ouvriers pour la marine, puis des négocians, en un mot, des citoyens utiles..... Les pauvres Indiens ont vu nos filets ; ils les ont imités, et sont restés Indiens.

damnait le gouverneur de la province, les Indiens de Villa Nova ne laissaient échapper aucun murmure; le service du roi l'exige, ces paroles ils les prononçaient de la même manière qu'un fataliste aurait pu dire, tel est l'arrêt de la destinée. Le manque de bonne foi est un des défauts qu'on leur reproche avec le plus de justice; mais ce défaut est certainement chez eux bien moins inexcusable que chez les hommes de notre race; comment ne resteraient-ils pas étrangers à l'honneur, humiliés comme ils le sont sans cesse par les descendants des Européens? Peut-être même lorsqu'ils donnent leur parole, ont-ils l'intention de la tenir; mais ils sont trop inconstans, ils ont des idées de l'avenir trop confuses pour pouvoir être fidèles aux engagements qu'ils prennent. Ce sont des enfans qui ne savent ni mesurer leurs forces, ni calculer les obstacles qu'ils doivent rencontrer.

Le vieil Indien de Villa Nova dont j'ai déjà parlé, et avec lequel je m'entretins long-temps, ne voulait point accepter pour sa nation le nom de *Tupis*, et considérait ce mot comme un sobriquet injurieux imaginé par les Tapuyas ou Tapuyos. Suivant ce vieillard, sa nation avait autrefois porté le nom de *Moçu*; c'était même, ajoutait-il, celui que se donnaient encore entre eux, du temps des jésuites, les Indiens de Reis Magos<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Je serais presque tenté de croire que *moçu* était moins un nom de nation qu'une sorte de terme de politesse, comme monsieur et madame; car je trouve dans le *Diccionario Portuguez e Brasiliano* le mot *cunham moçu* pour désigner une jeune

Les habitants de Villa Nova, de l'Aldea Velha et de Piriquiassú, villages que je ferai connaître plus tard parlent absolument la même langue, celle que les jésuites appellaient *lingoa geral* et dont ils avaient fait le dictionnaire et la grammaire. Je lus à mon vieil Indien des mots qui m'avaient été dictés à S. Pedro dos Indios ; pour la plupart, ils se trouvèrent les mêmes que ceux dont on se sert à Villa Nova, cependant quelques-uns, et principalement les verbes, offrent des différences sans doute introduites par le temps et le défaut de communications. Le tableau suivant montrera non-seulement ces différences, mais encore quelques-unes de celles qui existent entre les dialectes actuels de S. Pedro ainsi que de Villa Nova d'Almeida et la *lingoa geral*, tel que les jésuites l'écrivirent dans leur dictionnaire, ouvrage composé probablement dans le seizième siècle.

Français.	Dictionnaire des jésuites.	Dialecte de S. Pedro.	Dialecte d'Almeida.
Tête.	Acánga.	Nhacanga.	
Cheveux.	A'ba.	Java.	Ava.
Œil.	Ceça.	Ceca.	
Nez.	Tîm.	Itchi.	
Bouche.	Juru.	Juru.	
Oreille.	Namby.	Namby.	
Cou.	Ajuru.	Jajiura.	

filles et *corumímoçu* pour indiquer un jeune homme. Il serait même possible que le mot *moçu* fut une altération du portugais *moço* (jeune homme).

Français.	Dictionnaire des jésuites.	Dialecte de S. Pedro.	Dialecte d'Almeida.
Bras.	Jyba.	Juva.	
Mains.	Po.	Ipo	
Doigts.	Po.	Ipoha.	
Ongles.	Po apem.	Ipohape	
Pied.	Py.	Iporongava.	
Jambe.	Cetyma.	Cetuma.	
Dieu.	Tupana.	Tupan.	
Ange.	Caraibebe.	Caraivieve.	
Jour.	Ara.	Ara.	Ara.
Lune.	Jacy.	Jacy.	
Etoile.	Jacytata.	Jacytata.	
Ciel.	Ybake.	Yuvaca.	
Pluie.	Amana.	Amana.	
Eclair.	Beraba.	Qverapa.	
Eau.	Y'g.	Y'g.	Y'g.
Feu.	Tata.	Tata.	
Vent.	Ybytû.	Yuytû.	Evutû.
Mer.	Paraná.	Paraná.	
Viande.	Çoô.	Çoô.	Çoô.
Poisson.	Pyrâ.	Pyrâ.	
Oiseau.	Guirâ.	Vuirâ.	
Chique.	Tumbyra.	Tunga.	
Pecari.	Tayaçu.	Tayaçu.	
Cheval.	Cabarû.	Cavarû.	
Fusil.	Moçaba.	Moçava.	
Pierre.	Ita.	Ita.	
Sable.	Ybi cuî.	Vocuî.	
Arbre.	Ymyrâ.	Vuyrâ.	

Français.	Dictionnaire des jésuites.	Dialecte de S. Pedro.	Dialecte d'Almeida.
Nuit.	Pituna.	Putuna.	
Père.	Paya tuba.	Echeruva (mon père).	
Mère.	Maya.	Chemanha (ma mère).	
Homme.	Apyaba.	Apuava.	
Femme.	Cunhã.	Cunhã.	
Enfant.	Mytanga.	Pytanga.	
Maison.	Oca.	Joca.	
Grand.	Turuçu.	Tubichava.	
Petit.	Merîm.	Merîm.	
Long.	Pecû,	Ipocutete.	Ipocutete.
Large.	Tepopyr.	Ipoaçute.	Ipoaçutete.
Menu.		Ipoite.	Ipoitete.
Mâle.	Apyaba.	Apuava,	
Femelle.	Cunhã.	Cunhã.	
Noir.	Pixuna, Una.	Sun.	Suna.
Blanc.	Morotinga.	Morotchin.	Imorotinga.
Rouge.	Pyranga.	Pyran.	
Dormir.	Ker.	Tcotchake.	Takerne.
Mourir.	Mano.	Omanon.	
Tomber.	Oar.	Iriate.	Aare.
Je t'aime.		Cheruputa.	Oropobane.
Je bois.		Chacauma.	Acauma.
Un.	Oyepe (le P. Figueira).	Oyepenho.	Ayepe.
Deux.	Mocoi.	Mocoi.	
Trois.	Moçapyr.	Moçapu.	

Français.	Dictionnaire des jésuites.	Dialecte de S. Pedro.	Dialecte d'Almeida.
Eglise.	Tupanoca.	Tuparoca.	
Monsieur.	Jara.		Andiara.
Manger.		Itambaiu.	Beiu <sup>1</sup> .

<sup>1</sup> Les différences qu'indique ce tableau ne sont peut-être pas dans la réalité aussi grandes qu'elles le paraissent. En effet : 1° Il est des sons mixtes qui peuvent être à peu près également rendus par deux lettres, telles, par exemple, que le *b* et le *v*. 2° Il m'est à peu près démontré qu'il s'est introduit des fautes dans le dictionnaire des jésuites imprimé à une époque fort éloignée de celle où il fut composé, et dans un pays où personne ne savait la langue des Indiens (Lisbonne, 1795). 3° Ce dictionnaire très abrégé renferme fort peu de synonymes ; et des mots qui ne s'y trouvent pas n'en étaient pas moins regardés comme corrects du temps des jésuites ; par exemple, pour *grand* on n'a fait entrer que *turuçu* dans le dictionnaire, et pour *chique* que *tumbyra* ; mais *tubichaba* et *tunga*, en usage aujourd'hui à S. Pedro dos Indios, se retrouvent dans la grammaire indienne du P. Luiz Figueira (*Arte da gramatica da lingua do Brasil*), dont il y a eu quatre éditions. 4° Il est vraisemblable qu'une étude très approfondie de la *lingoa geral* et de ses divers dialectes actuels, étude aujourd'hui presque impossible, ferait disparaître ou expliquerait quelques autres différences ; ainsi, quand j'ai demandé aux Indiens de S. Pedro comment se disait *père* et *mère*, ils m'ont répondu *echeruva* et *chemanha*, qui semblent différer beaucoup de *tuba* et *maya* ; mais dans les premiers de ces mots se trouve évidemment compris le pronom possessif *che* ; pour saluer, dans les missions de l'Uruguay et au Paraguay, un Indien d'un certain âge, on lui donne le nom de *cheru* mon père, et le P. Luiz Figueira dit expressément qu'on traduit père par *tuba* et mon père ou j'ai un père par *cherub*, parce

A mon arrivée à Villa Nova, j'allai voir le *capitão mór* indien pour le prier de m'indiquer une maison où je pusse passer la nuit. J'eus le tort de ne pas songer à lui montrer ma *portaria*, et j'appris plus tard qu'il avait été choqué de cet oubli. Il m'accueillit mal; cependant il me donna la clé d'une petite maison destinée à recevoir les soldats qui viennent du Rio Doce ou ceux qui s'y rendent. Dans l'après-dîner, il eut avec mon muletier une dispute assez vive; mais le curé que j'avais été voir et qui était un homme excellent, arrangea cette petite affaire. Le lendemain je réparai ma faute en retournant chez le *capitão mór*; cette fois j'eus soin de lui montrer mon passe-port, et il me fit beaucoup de politesses. Cet homme n'avait point le teint bistré comme la plupart des autres Indiens; il l'avait seulement un peu jaune, sans doute parce qu'il sortait peu de chez lui; ce qui tendrait à confirmer l'opinion que MM. d'Eschwege, d'Olfers et moi nous avons émise sur la couleur des Indiens du Brésil <sup>1</sup>. Le titre de *capitão mór* indique ordinairement un homme riche et important; celui de Villa Nova n'était

que, dans la composition, le *t* se change en *r*. Si j'avais joint au tableau que je publie ici le dialecte guarani, on aurait vu combien il diffère peu de ceux de la côte, quoique parlé à une distance énorme des provinces de Rio de Janeiro et Espirito Santo. Comme dans les vocabulaires que j'ai déjà publiés, je me suis conformé ici à l'orthographe portugaise qui, bien mieux que la nôtre, s'accorde avec la prononciation. C'est d'ailleurs celle qu'ont suivie les jésuites.

<sup>1</sup> Voy. ma *première Relation*, vol. I, p. 424 et ce que j'ai dit plus haut, vol. I, p. 363.

ni l'un ni l'autre. Sa maison se distinguait de celle de ses administrés uniquement parce qu'elle était blanchie en dedans et en dehors. Une chaise, deux tables et autant de coffres formaient tout l'ameublement de la pièce principale, celle où je fus reçu. Je trouvai chez le *capitão mór* un vieux Portugais qui le traitait avec une sorte de supériorité respectueuse, comme le gouverneur d'un prince a coutume de traiter son élève; ces deux personnages réunirent leurs lumières pour lire ma *portaria* qui était parfaitement peinte, et je fus souvent obligé d'aller à leur secours.

---

---

CHAPITRE XII.LE PAYS SITUÉ ENTRE LA VILLE D'ALMEIDA ET LE  
RIO DOCE.

---

Chemin qui conduit d'Almeida au hameau d'*Aldea Velha*. — Description de ce hameau. — Le *Rio da Aldea Velha*. Commerce ; *tatajiba* ou bois jaune ; chaux. Poste militaire. *Capitão da Barra*. M. MANOEL FRANCISCO DA SILVA GUIMARAENS. — Plage que l'on parcourt au-delà d'*Aldea Velha*. — Désagréments qu'éprouve l'auteur de la part des gens qui le servent. — Poste militaire connu sous le nom de *Quartel do Riacho*. — Rivière appelée *Riacho*. — Guitares — La plage qui s'étend depuis le *Riacho* jusqu'au *Rio Doce*. — L'auteur arrive à l'embouchure de ce fleuve. — *Quartel da Regencia*. Destination de ce poste.

---

EN quittant Villa Nova, je traversai le Rio dos Reis Magos sur une pirogue que le *capitão mór* avait mise en requisition, et qui appartenait à des Indiens. Comme cette contrée n'entretient par terre que très peu de communications avec le nord du Brésil, le passage de la rivière n'a point été affermé par le fisc.

Le chemin de Villa Nova à l'*Aldea Velha*, traverse presque toujours les bois dont la mer est bordée. Partout le pays que l'on parcourt est égal ; mais, un peu vers l'occident, on aperçoit des mouvemens de terrain. Quoique la saison fut très avancée (16 octo-

bre)<sup>1</sup>, il faisait encore une sécheresse extrême, et je ne trouvai pendant toute la journée, aucune plante en fleur : cette année-là les colons se plaignaient avec amertume du manque de pluie qui retardait toutes leurs plantations. Je passai successivement devant un assez grand nombre de chaumières habitées par des Indiens, et, après avoir fait 3 lieues, je m'arrêtai à Aldea Velha.

Ce hameau se compose de quelques chaumières bâties pour la plupart à l'embouchure du *Rio da Aldea Velha* et sur sa rive méridionale. Il fait partie de la paroisse de Villa Nova ou Almeida, et est peuplé par des indigènes civilisés qui vivent de la pêche et du produit de quelques terres en culture.

Le Rio da Aldea Velha est formé de la réunion de deux rivières ; l'une moins considérable qui vient du sud-ouest, et porte le nom de *Piriquimerim*, l'autre qui vient du nord-ouest et qu'on appelle *Piriquiassú*<sup>2</sup>. A son embouchure, le Rio d'Aldea Velha peut avoir

<sup>1</sup> Il ne faut pas oublier que dans cette contrée la saison des pluies commence vers le mois d'octobre.

<sup>2</sup> *Piri* jonc et *qui* ici, en guarani ; *perý ike*, dans la *lingoa geral* ; avec l'augmentatif *assú* ou le diminutif *merim*. — Le savant prince de Neuwied a écrit *pyra káassú* ; mais, comme il n'a fait que passer rapidement à l'embouchure de l'Aldea Velha, il n'est pas étonnant que ce nom ne lui ait pas été parfaitement indiqué. Dans tous les cas, il me semble que *pyrakáassú* ne voudrait pas dire grand poisson, mais plutôt le grand bois aux poissons, *pyra* poisson, *caá* bois, avec l'augmentatif.

la même largeur que la Seine au Pont-Neuf, et, comme sa profondeur n'est pas à cet endroit de moins de 8 à 14 palmes, suivant les marées, il donne passage à des embarcations assez considérables.

De temps en temps, il vient ici des barques de S. Matheus, de Villa da Victoria, de Campos, quelquefois même de Bahia et de Rio de Janeiro, et elles prennent, mais en petite quantité, de la farine, du maïs et des planches. D'Aldea Velha on exporte encore pour Rio de Janeiro du bois jaune, celui du *tatajiba*<sup>1</sup>, le *Broussonetia tinctoria* des naturalistes; avant l'arrivée de Jean VI au Brésil, l'exploitation de ce bois de teinture était ici entièrement négligée, mais, à l'époque de mon voyage, on en était venu à arracher les racines, après avoir abattu tous les arbres. Du Rio da Aldea Velha sort aussi un article de commerce important, la chaux faite avec des coquilles que l'on tire des carrières voisines du village de *Piriquiassú* situé sur le bord de la rivière du même nom à trois lieues du hameau d'Aldea Velha. Cette chaux vaut ici 4,000 reis (25 f.) le *moio* de 50 *alqueires* (10 hectolitres) et on la revend 8,000 reis à Villa da Victoria, et un double (80 f.) ou même un double et demi (120 f.) à Campos. Quant aux autres articles, ils sont achetés des Indiens par 3 ou 4 marchands portugais établis dans le pays et par des négocians qui viennent du dehors avec des embarcations. Lors de mon voyage, les haricots valaient à Villa Nova et probablement dans tout le

<sup>1</sup> Par corruption pour *tataiba* ou *tataí* (Ind.).

canton 5 *patacas* (10 f.), l'*alqueire* (l'*alq.* de Rio de J. 40 litres); le coton 3 *pat.* l'arrobe; la farine 2 *testões* (1 f. 25) la quarte (la quarte de Rio de J. 10 litres); les planches de 20 à 25 palmes de longueur sur une de large  $\frac{1}{2}$  *pat.* (1 f.), lorsqu'elles étaient d'un bois ordinaire, et 1  $\frac{1}{2}$  *pat.* quand elles étaient d'un bois propre à la menuiserie.

On a établi à Aldea Velha un poste militaire, composé de quatre Indiens que l'on change tous les huit jours. Il y a en outre, dans le hameau, un capitaine de milice portugais, qui, sans être attaché à aucune compagnie en particulier, est chargé de veiller au maintien de l'ordre, et de délivrer aux patrons des barques les papiers exigés d'eux. Ce capitaine, qu'on nomme *capitão da barra* (capitaine de l'embouchure), n'a d'ordres à recevoir de personne, si ce n'est du gouverneur.

Le *capitão da barra*, MANOEL FRANCISCO DA SILVA GUIMARÃES, habitait, à l'embouchure du Rio da Aldea Velha, une maison couverte en tuiles, et m'y reçut avec beaucoup d'hospitalité. Cet homme était venu de Porto au Brésil, sans aucune fortune; à force de travail et d'activité, il s'était amassé quelque argent en faisant le commerce, et il avait l'ame assez élevée pour ne faire aucun mystère de son origine.

Après avoir quitté Aldea Velha, je passai la rivière sur une pirogue que me fournit le capitaine Manoel Francisco, et qui était conduite par des Indiens. Parvenu sur la rive septentrionale du Rio da Aldea Velha, je continuai ma route, en traversant un bois; puis

j'arrivai sur une plage assez abondante en *Fucus*<sup>1</sup>, et je la suivis constamment jusqu'au *Quartel do Riacho*. La végétation qui borde immédiatement cette plage ne diffère point de celle que j'avais observée en beaucoup d'autres endroits du littoral, et présente généralement un fourré assez égal de *feijões da praia* (*Sophora littoralis* Neuw. Schrad.), d'*aroeiras* (*Schinus theribintifolius* Radd.) et de Broméliées. Ce jour-là, je ne rencontrai aucun voyageur, et ne vis aucune habitation.

Les plus grands désagrémens que j'aie essayés pendant mes voyages, c'est aux gens qui me servaient que je dois les attribuer. Dieu sait tout ce qu'il me fallut souffrir de l'humeur du pauvre Prégent, depuis le moment où il commença à perdre la santé jusqu'à celui de sa mort. Pendant fort long-temps, j'avais eu beaucoup à me louer du muletier Manoel da Costa; mais, entre le hameau d'Aldea Velha et le *Quartel do Riacho*, il me déclara qu'ayant eu une petite dispute avec mon domestique, il me quitterait au Rio Doce. Je crois qu'il eût été fort embarrassé, si je l'avais pris au mot; mais je ne vis que l'embarras où je serais moi-même, si cet homme me laissait, avec mes collections et mon bagage, dans un pays désert, où personne ne connaît le service des mules. Je m'efforçai donc de calmer Manoel da Costa, et je parvins à y réussir.

Je fis halte à un poste militaire (*Quartel*<sup>2</sup> *do Riacho*)

<sup>1</sup> Voy. la note RR à la fin du volume.

<sup>2</sup> Le mot portugais *quartel* signifie une caserne ou le bâtiment qui sert d'habitation à un poste militaire.

que l'on a placé à l'embouchure de la rivière appelée *Riacho*, et qui est destiné à protéger contre les Botocudos les voyageurs et quelques Indiens civilisés, établis dans ce canton. Le poste se compose de quatre *pedestres* et d'un commandant qui, quoique nommé par le gouverneur de la province, n'est lui-même qu'un simple *pedestre* dont la solde n'est pas plus forte que celle des autres. Ce détachement occupe une grande chaumière isolée, où l'on reçoit les voyageurs et où je passai la nuit.

En remontant le *Riacho*, on trouve, à une demi-lieue de son embouchure, de vastes pâturages et un hameau habité par des indigènes civilisés qui cultivent la terre et élèvent du bétail. Auprès du hameau dont je viens de parler, et qu'on appelle *Campos do Riacho* ( les pâturages du ruisseau ), la rivière du même nom prend celui de *Rio da Lagoa* (la rivière du lac); si on la remonte davantage encore, on arrive bientôt à un poste militaire, uniquement composé d'Indiens, et là commence un chemin qui mène au village de *Linhares*, situé sur le bord du *Rio Doce*. J'aurais pu suivre cette route; mais comme les Botocudos s'y montraient de temps en temps, et la rendaient dangereuse, j'aimai mieux continuer à côtoyer la mer.

Pendant que j'étais au poste de *Riacho*, je vis une pirogue arriver de l'Océan à l'embouchure de la rivière. Elle était conduite par des Indiens qui s'étaient hardiment embarqués à *Villa da Victoria*, et qui sur-le-champ se mirent à remonter la rivière, pour se rendre à *Campos do Riacho*.

Dans ce canton, les Indiens civilisés font des guitares pour leur usage avec le bois du genipayer et un autre bois blanc et extrêmement léger, dont le nom est *tajibibuia*<sup>1</sup>. Je vis un de ces instrumens, et je fus étonné du soin avec lequel il avait été travaillé.

Ce fut le jour où je couchai au Quartel do Riacho, que la pluie commença à tomber. Le vent était au sud, chose extraordinaire dans cette saison, et il faisait un froid extrêmement vif.

En quittant, le lendemain, le Quartel do Riacho, je passai la rivière dans une pirogue que me fournit le commandant du poste. Ce jour-là, je fus obligé de faire deux fois plus de chemin qu'à l'ordinaire, parce que, depuis le Riacho jusqu'à l'embouchure du Rio Doce, où j'arrivai le soir, on ne trouve ni eau douce ni maisons. On suit constamment une plage sablonneuse, bordée de forêts, et où croissent mêlés ensemble, mais par groupes, des *guriris* (*Allagoptera pumila* Neuw. Schrad.), des Broméliées et divers arbrisseaux, entre autres une Rubiacée odorante (*Gardenia Richardii* Var. *βrugosissima* N<sup>a</sup>), et surtout le *Clusia rosea* Fl. Bras. mer. — Lin. ? dont les larges feuilles sont rouges dans le fond et blanches sur les bords. Là se trouvent encore en abondance le *Remirea maritima* Aub.<sup>2</sup>; Cyperacée à feuilles raides et piquantes ;

<sup>1</sup> Selon Marcgraff (*Hist. nat. Braz.*, 222), *tajibi* était le nom de la sarigue chez les Petiguaries ou Pitiguaries, peuplade de la sous-race tupi. Je ne devine pas ce que veut dire *buia*.

<sup>2</sup> Voy. la note SS à la fin du volume.

<sup>3</sup> Voy. la note TT      *ibid.*

et une Composée (*Vernonia rufo-grisea* N. <sup>1</sup>), qui a le port et la teinte grisâtre de nos saules nains de hautes montagnes. Mais, quoique cette plage offre quelques plantes curieuses, il n'en est pas moins vrai qu'elle est d'une monotonie fatigante. Le manque d'eau en éloigne entièrement les oiseaux et les insectes, et nous y aperçûmes seulement les traces de quelques quadrupèdes, celles d'un tatou, d'un fourmillier et d'un chevreuil. Un temps sombre, le vent froid et violent du midi, l'agitation des eaux de la mer ajoutaient encore à la tristesse naturelle à ce pays désert. Pendant toute la journée, le soleil resta caché par des nuages, et je ne souffris point des nerfs, ce qui m'était rarement arrivé depuis le commencement de ce voyage; cependant une mélancolie profonde finit par me gagner; je pensais à ma famille, dont je n'avais pas reçu de nouvelles depuis long-temps, et de noirs pressentimens vinrent m'obséder.

La vue du *Quartel da Regencia* (caserne de la régence), qui fut le terme de cette longue marche, n'était pas faite pour m'égayer. C'est une grande chaumière isolée, qui a été bâtie au milieu des sables, un peu en deçà de l'embouchure du Rio Doce, et qui regarde la mer. On y entend sans cesse le mugissement des flots; du côté de l'ouest, la vue est bornée par d'immenses forêts, et au nord, on aperçoit, entre des broussailles, le fleuve dont la rive septentrionale est aussi couverte de bois.

<sup>1</sup> Voy. la note UU à la fin du volume.

La caserne de Regencia a été construite pour un détachement de *pedestres*<sup>1</sup>, destiné à protéger l'embouchure du fleuve. Ce détachement se compose de cinq hommes, y compris le commandant qui n'est ici, comme au Riacho, qu'un simple soldat. L'administration entretient près du poste de Regencia plusieurs pirogues dont se servent les *pedestres* pour porter les ordres du gouverneur de la province ou de ses délégués. C'est aussi sur ces pirogues que l'on passe le fleuve, quand on se rend par terre d'Espirito Santo à la province de Bahia. On paie alors 160 reis (1 franc) par personne, et autant pour les chevaux; et les soldats du poste, faisant l'office de rameurs, partagent entre eux le produit du péage. Les personnes qui veulent aller à Linhares, sont obligées d'attendre qu'il vienne des pirogues de ce village, ou que l'on y envoie quelques *pedestres*. Quant aux voyageurs munis de recommandations ou d'ordres du gouvernement, on leur fournit, pour remonter le fleuve, des soldats et des pirogues.

Les postes très rapprochés que l'on trouve entre Villa Nova et le Rio Doce, font partie de la première *division militaire* d'Espirito Santo, commandée par un sous-lieutenant dont la résidence est à Linhares. L'établissement de ces postes date du gouvernement d'Antonio Pires da Silva Pontes Leme<sup>2</sup>, et n'est par conséquent pas fort ancienne. Avant cette époque,

<sup>1</sup> J'ai fait connaître cette milice p. 186 de ce volume.

<sup>2</sup> Voy. plus haut p. 176.

toute communication par terre entre Villa Nova et l'embouchure du Rio Doce, ou, si l'on veut, les provinces de Porto Seguro<sup>1</sup> et de Bahia, devait être impossible. Ainsi, il faut reconnaître que l'administration de Pontes Leme, généralement si tyrannique, fut sous quelques rapports utile à cette contrée.

<sup>1</sup> La province de Porto Seguro touche à celle d'Espirito Santo.

---

---

## CHAPITRE XIII.

LE RIO DOCE.—LA NOUVELLE COLONIE DE LINHARES.

—LE LAC JUPARANÁN.

---

Le Rio Doce ; son embouchure ; son cours ; ses rapides ; sa source.  
— Histoire de la navigation du Rio doce. — Obstacles qui s'opposent à cette navigation. Insalubrité du fleuve. — L'auteur s'embarque sur le Rio Doce. — Description de la partie de ce fleuve voisine de l'embouchure. — La colon ANTONIO MARTINS. Forts voisins de sa demeure. Insectes. — Description de la partie du fleuve comprise entre la demeure d'Antonio Martins et le village de Linhares. — Combien il serait avantageux de former des établissemens sur les bords du Rio Doce. — Village de *Linhares*. Sa situation. Son église. Forces militaires. Culture et commerce. Histoire de Linhares ; celle de JOÃO FILIPPE CALMON et ses malheurs. — Rivière qui communique du Rio Doce au lac *Juparanán*. — Description de ce lac. — Le lieutenant-colonel GUIDO THOMAS MARLÈRE et la civilisation des Botocudos du Rio Doce.

---

M. le prince de Neuwied estime qu'un peu avant de se réunir à la mer, le Rio Doce a, pendant la saison des pluies, une largeur double de celle du Rhin dans les endroits où celui-ci s'étend le plus. Un banc de sable se prolonge obliquement devant l'embouchure du Rio Doce. Le canal par lequel les eaux de ce dernier fleuve se rendent à l'Océan change souvent de

place ; mais il ne se forme que dans la partie méridionale du banc de sable ; il a deux brasses de largeur environ, jamais plus de cinq à 6 pieds de profondeur même dans les hautes marées ou pendant la saison des pluies, et par conséquent il ne saurait donner entrée qu'à de petites embarcations. Dans un espace de 22 lieues, depuis l'embouchure j'usqu'au *Rio Guandú*<sup>1</sup>, les bateaux plats peuvent remonter le fleuve à l'aide de la voile ; dans ce même espace sa largeur la plus ordinaire est d'un quart de lieue à une demi-lieue, mais son lit, encombré par le résidu des lavages de la province des Mines, a peu de profondeur surtout au temps de la sécheresse. Un peu avant le Rio Guandú se trouve le poste militaire appelé *Porto de Souza*, le dernier qui appartienne à la province du S. Esprit. Depuis cet endroit jusqu'au confluent du Guandú, le Rio Doce, fort resserré, coule avec violence, et ne peut être remonté qu'à l'aide du hâlage. Ce Rio Guandú prend sa source dans les montagnes appelées *Serra da Costa* ; c'est du côté du midi qu'il se jette dans le fleuve, et, avec l'*Ile de l'Espérance*, il divise la province du S. Esprit de celle de Minas Geraes. Au-dessus du Guandú commencent les fameuses *Escadinhas* (petites échelles). C'est une suite de rapides et de petites cascades qui embarrassent entièrement la navigation du fleuve ; elles se prolongent dans une étendue de trois quarts de lieue ; mais on dit qu'il serait facile de faire un canal latéral du

<sup>1</sup> Le Rio Doce est si peu connu que je crois devoir donner sur son cours des détails de quelque étendue.

côté du sud. Du même côté et plus haut que les Escadinhas, se trouve le confluent du *Rio Maemaçu* ou *Manhuassú* qui prend sa source dans les montagnes désertes d'Itapémirim aussi abondantes, dit-on, en poudre d'or que le furent jadis celles de Villa Rica. M. d'Eschwege pense que la différence de niveau qui existe entre l'Océan et un point pris à 10 l. au-dessus des Escadinhas, serait de 1165 pieds anglais, ce qui ferait, terme moyen, une chute de 28 pieds par lieue. A 5 lieues au delà du Manhuassú, sont les rapides appelés *Cachoeira do Inferno* ( cascade de l'enfer ) qui ne permettent pas aux barques de remonter autrement qu'à l'aide du hâlage. Dans un espace de 10 à 12 lieues, la navigation est encore gênée par des pierres détachées, mais, avec un peu de travail, on la rendrait moins difficile. Plus haut, on trouve les rapides d'*Eme*; ceux-ci doivent leur nom à des rochers qui, formant dans le fleuve trois angles aigus, représentent à peu près la figure d'une M<sup>1</sup>; on pourrait aussi les faire disparaître sans beaucoup de peine. Entre l'*Eme* et le confluent du *Rio Cuyaté* ou *Cuité* qui réunit ses eaux au Rio Doce en venant du sud, il existe aussi, dans un espace d'environ six lieues, quelques rochers faciles à détruire. Remontant toujours le fleuve, on trouve à

<sup>1</sup> C'est l'*Eme* que j'ai indiqué avec quelque altération sous le nom d'*Uemi* dans ma *première Relation*, vol. I, p. 418. Ce que je dis ici du cours du Rio Doce complètera ou rectifiera ce que j'ai écrit sur cette rivière ( l. c. ), à une époque où je n'avais pas sous les yeux tous les manuscrits dont je fais usage aujourd'hui.

trois lieues du Cuyaté, les rapides nommés *Cachoeirinha* (petite cascade) où la navigation, encore une fois embarrassée, pourrait être rendue facile par quelques travaux. Il est à remarquer que, depuis ce point jusqu'à l'Océan, aucune rivière ne vient du côté du nord, réunir ses eaux à celles du Rio Doce. A trois lieues de *Cachoeirinha* se trouvent les rapides d'*Ibiturunas*; ils n'arrêtent point les bateliers dans le temps des grandes eaux, mais ils leur opposent quelques obstacles au temps de la sécheresse. Remontant des *Ibiturunas* au confluent du *Rio d'Antonio Dias* ou *Santa Barbara*, éloigné de vingt-deux lieues, on trouve les *cachoeiras*, dites *dos Magoaris* et *Escura*, qui présentent beaucoup de difficultés, et que les barques ne franchiraient qu'à l'aide de moyens mécaniques. C'est dans l'espace de vingt-deux lieues, dont je viens de parler, que les rivières appelées *Sussuhy Pequeno*, *Sussuhy Grande*, *Corrente* et *S. Antonio*<sup>1</sup> se réunissent au Rio Doce; elles viennent du côté du septentrion, et, étant navigables dans une partie de leur longueur, elles pourraient être fort utiles à la *comarca* du Serro do Frio, dont elles arrosent les campagnes. A neuf lieues au-dessus du confluent du Rio Santa Barbara, se trouve *Antonio Dias*, le premier village de la province de Minas Geraes qui soit situé sur le bord du fleuve. Cet intervalle de neuf lieues n'offre aucun obstacle à la navigation, si ce n'est dans l'endroit encore appelé

<sup>1</sup> J'ai déjà parlé dans ma *première Relation* de plusieurs des affluens du Rio Doce.

*Cachoeirinha*, où il suffirait de briser un rocher aplati pour donner passage aux barques. On estime que, depuis Antonio Dias jusqu'à la mer, le fleuve, qui décrit beaucoup de sinuosités, n'a pas un cours de moins de quatre-vingt-dix lieues ; mais on croit que la distance, en ligne directe, ne serait pas de plus de quarante lieues. Au-dessus d'Antonio Dias, le Rio Doce reçoit les eaux du Percicaba que j'avais vu à S. Miguel de Mato dentro, et dont l'embouchure forme la limite de la *comarca* de Sabará. On m'a dit que, malgré les obstacles qui trop souvent contraignent les bateliers, on pouvait, avec des pirogues, se rendre en huit jours de l'embouchure du Percicaba à l'Océan. Plus haut que le Percicaba <sup>1</sup>, se trouve le confluent du *Rio Bombaça*, et plus haut encore, celui des deux *Gualachos*. C'est après avoir reçu les eaux de ces derniers, que le Rio Doce quitte la direction du nord-nord-est qu'il avait suivie jusqu'alors, et prend celle de l'Orient. Au-dessus des *Gualachos*, les eaux du *Piranga* s'unissent aux siennes, et alors il commence à prendre le nom de Rio Doce, pour le conserver jusqu'à la mer <sup>2</sup>. A Marianna, il avait reçu

<sup>1</sup> Après avoir rapproché les Botocudos des Brésiliens-Portugais, M. Guido Thomas Marière a fondé dans les bois, à 10 l. au-dessus de l'embouchure du Percicaba, la nouvelle colonie de *Petersdorff*.

<sup>2</sup> Casal dit ( *Cor.*, I, 366 ) que c'est seulement au-delà du Percicaba que le Rio Doce prend son véritable nom. J'ai suivi ici l'opinion d'Eschwege qui a long-temps résidé dans le pays ( *Voy. Journ. van. Braz.*, I, 52 ).

le nom de *Ribeirão do Carmo*, et à Villa Rica, c'est-à-dire quelques lieues plus haut, il portait celui de *Ribeirão do Ouro Preto*<sup>1</sup>. Là, ce n'est encore qu'un faible ruisseau sans cesse divisé par les mineurs, et, si l'on suit ses bords, on arrive bientôt à sa source<sup>2</sup> qui

<sup>1</sup> On trouvera dans ma *première Relation*, vol. I, chap. VI et VII, des détails sur les Ribeirão do Ouro Preto et Ribeirão do Carmo, origine du Rio Doce.

<sup>2</sup> Cazal dit (*Corog.*, I, 366) que le Rio Doce prend sa source dans la Serra da Mantiqueira. Si par là il entend l'ensemble de la grande chaîne occidentale de Minas Geraes (Serra do Espinhaço), son assertion est exacte, car les montagnes de Villa Rica font partie de cette chaîne. Mais il s'est trompé, si, par Serra da Mantiqueira, il a voulu désigner la seule portion de la chaîne appelée Mantiqueira dans le pays même. Au reste, il est assez rare que l'on ait des erreurs à relever dans Cazal, et je n'ai pu m'empêcher d'être surpris de la sévérité avec laquelle on l'a traité dans le nord de l'Europe. Avant Cazal, rien n'avait été imprimé sur plusieurs des provinces du Brésil, et l'on ne possédait sur les autres que des documents incomplets ou surannés. Cet écrivain a, pour ainsi dire, pris à zéro la géographie brésilienne, et l'on pourrait citer tel ouvrage sur la France qui, quoique imprimé de nos jours, est peut-être moins exact que le sien. Cazal parcourut quelques parties de l'empire brésilien; pendant qu'il résida à Rio de Janeiro, il allait voir tous les étrangers qui de l'intérieur arrivaient dans cette ville; il les interrogeait, il comparait soigneusement ses propres notes avec les renseignements qu'il obtenait d'eux, et ce fut au bout de vingt ans, quand il se crut certain de connaître la vérité, qu'il publia son livre. Voilà l'auteur éminemment original que l'on n'a pas craint d'appeler un compilateur. Cazal, au milieu de ses travaux, n'a ménagé ni ses forces, ni ses moyens pécuniaires; je ne sache pas qu'il

se trouve dans les montagnes voisines de la capitale de Minas Geraes<sup>1</sup>.

Lorsqu'aucun fils d'Européen, n'habitait encore l'intérieur des terres, et que des peuplades d'Indiens féroces parcouraient seules les vastes forêts qui couvrent une partie de la province des Mines et les bords du Rio Doce, quelques hommes entreprenans osèrent déjà remonter ce fleuve. Il existait, assurait-on, des mines de pierres précieuses entre le territoire de Porto Seguro et la province du Saint Esprit. Le gouverneur général du Brésil, LUIZ DE BRITO DE ALMEIDA, voulut savoir si cette opinion universellement répandue avait quelque fondement, et chargea SEBASTIÃO FERNANDES TOURINHO de faire des recherches dans les déserts où l'imagination ardente des Portugais plaçait tant de richesses. Tourinho s'embarqua en 1572 sur le Rio Doce, et, après quelques mois de courses pénibles, il revint en apportant, dit-on, des émeraudes et des saphirs qui probablement n'étaient que des

ait reçu des Brésiliens aucune marque de reconnaissance, ni qu'aucun souverain l'ait jamais récompensé, et aujourd'hui il vit à Lisbonne dans l'indigence sans pouvoir publier la seconde édition de sa *Corographie*. Les Européens auxquels cet ouvrage n'a pas été inutile devraient bien au moins rendre à l'auteur un peu plus de justice.

<sup>1</sup> N'ayant pas remonté le Rio Doce au-delà du village de Linhares, j'ai extrait ce que je dis ici sur le cours du Rio Doce d'un mémoire manuscrit de M. João Vieira de Godoy Alvaro Leme qui, comme je l'ai dit ailleurs (vol. I, p. 123), avait plusieurs fois navigué sur le fleuve. J'ai aussi consulté Cazal, Pizarro et von Eschwege.

cristaux colorés, des tourmalines ou des morceaux d'euclase. Plusieurs aventuriers marchèrent sur les traces de Tourinho, et, beaucoup plus tard, MARCOS DE AZEREDO, ayant osé comme lui s'embarquer sur le Rio Doce, montra à son retour de l'argent et des émeraudes. Ce fut aussi, après avoir remonté la même rivière, que RODRIGUES ARZÃO, natif de Taubaté, rapporta en 1695 les premiers échantillons d'or qui furent trouvés dans la province de Minas Geraes<sup>1</sup>. En suivant les instructions qu'avait laissées ARZÃO, son beau-frère BARTHOLOMEU BUENO DE SIQUEIRA, parvint jusqu'au lieu où est aujourd'hui située Villa Rica; et les chercheurs d'or qui arrivèrent après Bueno dans le pays des Mines, passèrent sans doute également par le Rio Doce, car ils avaient avec eux des esclaves faits prisonniers dans le voisinage de cette rivière. Cependant des communications plus faciles furent bientôt ouvertes entre les contrées aurifères et le littoral, et il paraît que, pendant de longues années, personne ne songea plus à la navigation du Rio Doce dont les bords continuèrent à être l'asile de diverses peuplades d'Indiens sauvages. Mais déjà, vers la fin du dix-huitième siècle, les Mineiros se plaignaient de l'épuisement de leurs mines et de celui de leurs terres en culture. D. RODRIGO JOSÉ DE MENEZES, gouverneur de la province, fut touché des lamentations de ses administrés, et voulut livrer à ceux-ci de nouvelles forêts. C'était un homme courageux et entreprenant;

<sup>1</sup> Voy. ma *première Relation*, vol. I, p. 76.

lui-même s'enfonça en 1781, dans les déserts où coulent les affluens du Rio Doce et il donna à son aide-de-camp, JOSE JOAQUIM DE SIQUEIRA E ALMEIDA, l'ordre de descendre ce fleuve jusqu'aux rapides appelés Escadinhas. Environ vingt-cinq ans plus tard, le Rio Doce fut exploré d'une manière beaucoup plus régulière par le gouverneur Pontes qui, malgré ses bizarreries, rendit au Brésil sa patrie, de véritables services<sup>1</sup> par ses travaux savans. Pontes brava tous les dangers, remonta le Rio Doce et, commença la carte de ce fleuve dont on doit la continuation à son neveu et à ANTONIO RODRIGUES PEREIRA TABORDA, sous-lieutenant du régiment des Mines<sup>2</sup>. Le ministre d'état D. Rodrigo Coutinho, comte de Linhares avait trop d'instruction et une imagination trop ardente pour n'être pas frappé de l'utilité dont pouvait être au commerce de la province des Mines et à celui du littoral, le Rio Doce enfin rendu navigable. Il fit donc des efforts pour écarter plusieurs des obstacles qui s'opposaient à ce que l'on remontât ce fleuve; il fonda non loin de l'embouchure, le village de Linhares, et il

<sup>1</sup> Antonio Pires da Silva Pontes Leme était né dans la province des Mines, et avait contribué à fixer les limites du Brésil dans les provinces du Pará et de Mato Grosso. Je ne sais précisément en quelle année Pontes fut nommé gouverneur d'Espírito Santo; mais son neveu, M. Manoel José Pires da Silva qui l'avait accompagné dans le périlleux voyage du Rio Doce, me disait en 1818, que ce voyage avait eu lieu huit à dix ans plus tôt.

<sup>2</sup> South. Hist. of Braz., I, 312; III, 46, 50.—Caz. Corog., II, 357. — Piz. Mém. hist., II, 20; VII, 2<sup>da</sup>, 48.

publia un décret par lequel le gouvernement exemptait de droits les marchandises qui passeraient par eau de la province du S. Esprit dans celle de Minas Geraes. Encouragés par ce décret, des aventuriers pleins de courage commencèrent à remonter et à descendre le Rio Doce; mais presque aussitôt, on plaça sur les bords du fleuve une troupe de douaniers. Ces hommes que l'on regarda comme les agens d'un pouvoir infidèle à ses promesses, ne gênèrent pas long-temps les bateliers; atteints par les fièvres qui exercent de si cruels ravages dans plusieurs cantons voisins du Rio Doce, tous moururent, et alors la rivière redevint libre comme elle l'était auparavant. Le gouvernement avait beaucoup vanté les avantages que l'on retirait, prétendait-il, de la navigation du Rio Doce, et, lorsque le sel transporté par des mulets dans la province des Mines, s'y vendait toujours à des prix excessifs, on imprimait dans la gazette de Rio de Janeiro que cette substance, grâce à la navigation du Rio Doce, pouvait enfin être achetée par les Mineiros au taux le plus modéré. Le fait est qu'à l'époque de mon voyage, quelques mulâtres de Minas Geraes se hasardaient à peine à descendre de temps en temps le Rio Doce dans des pirogues, afin de prendre du sel au village de Linhares, et d'y laisser du fromage, du lard et autres denrées de leurs pays. En 1819, le gouvernement accorda divers privilèges à une compagnie qui s'était formée pour rendre plus faciles le commerce et la navigation du Rio Doce; mais il faut que cette société n'ait pas eu de résultat et se soit

bientôt dissoute ; car le Français Marlière, inspecteur des divisions du Rio Doce et directeur général de la civilisation des Indiens, m'écrivait au mois de décembre 1824 qu'il n'existait réellement aucune compagnie pour la navigation du fleuve, et que probablement il ne s'en formerait aucune <sup>1</sup>.

Ces rochers qui s'élèvent du milieu du Rio Doce opposent un grand obstacle à la navigation de cette rivière ; mais, comme on l'a vu, les uns disparaîtraient à l'aide de quelques travaux, et on éviterait les autres en creusant latéralement des canaux de peu d'étendue. Devenus les amis des Portugais-Brésiliens par les soins du généreux Marlière, les Botocudos ne doivent plus aujourd'hui inspirer d'inquiétude aux navigateurs. Mais il reste un danger que de nombreux défrichemens pourraient seuls diminuer ou faire évanouir, et qui par conséquent subsistera longtemps encore, c'est l'insalubrité de divers cantons voisins du fleuve. Cette insalubrité est causée non-seulement par ses eaux, mais encore par celles de plusieurs de ses affluens qui, dans la saison des pluies, s'étendent les unes et les autres hors de leur lit, séjournent sur le sol et infectent l'air de vapeurs malsaisantes. Il est rare que ceux qui descendent et remontent le Rio Doce ne soient pas atteints de fièvres malignes ou intermittentes, et elles peuvent laisser de longues traces

<sup>1</sup> On verra par la note jointe à la fin de ce chapitre que, depuis 1824, la navigation du Rio Doce fut concédée par le gouvernement à une compagnie anglo-brésilienne.

après elles, car M. Manoel José Pires da Silva que j'eus le bonheur de voir à Minas Geraes<sup>1</sup> se ressentait encore, en 1818, d'une maladie qu'il avait gagnée 8 ou 10 ans plutôt en descendant le Rio Doce, sous le gouvernement de son oncle, Antonio Pires da Silva Pontes Leme. Les bords du S. Francisco ne sont guères malsains pendant plus de deux ou trois mois, parce que ce temps suffit pour l'évaporation des eaux du fleuve répandues au-delà de leur lit sur un terrain découvert<sup>2</sup>. Il n'en n'est pas ainsi du Rio Doce. Les forêts épaisses dont ses rives sont ombragées mettent obstacle à l'action du soleil; ici l'évaporation des eaux débordées s'opère lentement; elle continue d'une année à l'autre, et, dans toutes les saisons, il est également dangereux de remonter ou de descendre cette rivière. Pour se garantir, autant qu'il est possible, des fièvres auxquelles on est exposé par la navigation du Rio Doce, il faut ne point passer la nuit dans les pirogues, ni même coucher sur les bords du fleuve, sans se ménager quelque abri contre le serein et la fraîcheur; il faut avoir soin de prendre des alimens substantiels, et ne pas s'exposer à toute l'ardeur du soleil dans le voisinage du lit de la rivière.

En arrivant au poste de Regencia, j'avais témoigné au commandant le désir de m'embarquer sur le Rio Doce, pour me rendre au village de Linhares. Le lendemain, une pirogue et deux rameurs étaient à mes

<sup>1</sup> Voy. *ma première Relation*, vol. I, p. 269.

<sup>2</sup> Voy. Ibid. II, p. 389.

ordres. Il fallait nécessairement faire ce voyage par eau ; car aucun chemin ne conduit à Linhares, ou du moins il n'existe sur le bord du fleuve qu'un sentier peu frayé et embarrassé de branches et d'épines. Je laissai au poste quelques-unes de mes malles avec Manoel da Costa, qui avait la fonction de surveiller mes mulets, et je m'embarquai avec Prégent, le Botocudo et Luiz da Silva, ce bon *pedestre* qui me servait de guide depuis la capitale d'Espírito Santo.

Dans toute la partie que je parcourus le premier jour de mon voyage, le Rio Doce n'avait pas plus de trois à quatre pieds de profondeur ; mais, pendant la saison des pluies, il augmente d'une manière considérable. Presque à son embouchure, ses eaux sont assez douces pour pouvoir être bues ; cependant, à l'époque de l'hivernage, elles arrivent chargées d'un limon rougeâtre, qui n'est autre chose que le résidu des lavages de la province des Mines.

Jusqu'au lieu où je fis halte, c'est-à-dire probablement dans l'espace d'un couple de lieues, les deux rives du fleuve sont parfaitement plates. Des bois les couvrent entièrement, et ont d'autant plus de vigueur qu'ils s'éloignent davantage de l'embouchure. A la parfaite égalité du sol dans le voisinage de la rivière, est due sans doute la différence que je remarquai entre l'aspect du Rio Doce et celui du Jiquitinonha. Les bords de ce dernier sont souvent dominés par des montagnes ; tantôt il ressemble à un beau lac parfaitement uni ; tantôt des rochers noirs, d'une forme très variée, s'élèvent du milieu des eaux ; jamais il

n'est assez large pour qu'en le traversant, on ne puisse très bien distinguer les divers effets de végétation que présentent les arbres du rivage<sup>1</sup>. Il n'en est pas de même du Rio Doce. Les forêts qui le bordent me parurent moins élevées que celles du Jiquitinonha, et, lorsque je naviguais sur le premier de ces fleuves, je ne voyais à droite et à gauche qu'une masse de végétaux presque uniforme.

Entre l'embouchure du Rio Doce et l'endroit où je m'arrêtai, je n'aperçus sur la rive méridionale aucune trace de défrichement, et, sur la rive gauche, je comptai seulement trois misérables chaumières, habitées par des Indiens civilisés qui avaient abattu un peu de bois pour pouvoir planter du manioc, des courges et des pastèques. Ces Indiens s'étaient retirés dans ce lieu désert, afin d'échapper aux persécutions dont leur race est l'objet à Benevente, Villa Nova de Almeida et ailleurs. Les maria allaient à la chasse, pêchaient dans le fleuve, ou se louaient chez les colons portugais-brésiliens, tandis que les femmes cultivaient la terre pour nourrir leur famille. Ainsi, dans l'état même de civilisation, les Indiens, ou du moins plusieurs d'entre eux, ont conservé, avec leur caractère, quelques-unes de leurs habitudes anciennes<sup>2</sup>.

<sup>1</sup> Je n'ai pas besoin de dire que je ne veux parler ici que de la partie du Jiquitinonha sur laquelle j'ai navigué. Voy. ma *première Relation*, vol. II, p. 121 et suiv.

<sup>2</sup> On sait que, chez les anciennes peuplades sauvages du littoral, c'étaient les femmes qui plantaient et faisaient les récoltes.

Je fis halte à la quatrième des chaumières bâties sur la rive gauche du fleuve. Elle appartenait à un blanc, le premier colon qui, dans les temps modernes, se soit établi sur le bord du Rio Doce. Cet homme, appelé ANTONIO MARTINS, s'était d'abord fixé un peu plus bas; mais, en mariant son fils, il lui avait cédé son premier établissement, et il était venu défricher un autre coin de terre plus près de Linhares. Les bords du Rio Doce sont tellement fertiles, qu'environ trois quartiers de terre suffisaient pour faire vivre la famille de Martins, composée de douze personnes, et il restait encore à ces bonnes gens assez de farine de manioc pour pouvoir en vendre. Tous m'assurèrent que l'on exagérait beaucoup les dangers de l'insalubrité du fleuve, et me dirent que jamais il ne leur arrivait d'être malades. Au moment de mon arrivée chez Antonio Martins, sa femme et ses filles se présentèrent à moi; car, ainsi que je l'ai déjà dit, les femmes, sur toute cette côte, ne furent point devant les étrangers. Je demandai à celle de mon hôte si elle ne s'ennuyait pas de vivre dans une solitude aussi profonde. N'ai-je pas, me répondit-elle, ma famille, les soins de mon ménage, et cette société, ajouta-t-elle, en me montrant un petit oratoire qui renfermait l'image de la Vierge. Ce jour-là, je n'aurais guère pu désennuyer mes hôtes; car la longue marche de la veille m'avait extrêmement fatigué. Les souffrances du pauvre Prégent ajoutaient aux miennes, et je commençais à trouver que ce voyage était au-dessus de mes forces.

---

Après être arrivé chez Antonio Martins, je m'aperçus que j'avais oublié au poste de Regencia un portefeuille de plantes qui n'étaient pas parfaitement sèches. Ne voulant point perdre ces plantes, je laissai, le lendemain, Prégent et le Botocudo chez mon excellent hôte, et je partis dans la pirogue avec mes deux rameurs et leur camarade le bon Luiz, pour retourner au poste. Pendant cette petite navigation, nous eûmes plusieurs fois de la pluie, et nous nous en réjouîmes pour les pauvres cultivateurs qui voyaient avec anxiété la saison de la sécheresse se prolonger au-delà du terme ordinaire.

Je revins d'assez bonne heure pour avoir le temps de faire le même jour une herborisation, et je m'enfonçai dans les bois voisins de la maison de mon hôte. Ceux du Jiquitinhonha ont peut-être, ainsi que je l'ai déjà dit, une plus grande hauteur; mais, en même temps, ils sont, je crois, moins épais et moins sombres. Comme dans toutes les forêts primitives, la végétation est ici très variée; mais je trouvai peu de plantes en fleurs. En beaucoup d'endroits cependant la terre était jonchée des corolles violettes du majestueux *Lecythis* et de ses feuilles nouvelles qui sont d'un rouge-violet. Ces forêts servent de retraite à un grand nombre de bêtes sauvages, telles que les cerfs, les jaguars, les pecaris, les tapirs, et plusieurs espèces de singes. Alors elles étaient aussi l'asile des tribus errantes de Botocudos, dont les colons ne parlaient qu'avec épouvante. Plus d'une fois Antonio Martins avait aperçu leurs traces auprès de sa

demeure ; mais il n'avait jamais été attaqué par ces Indiens.

Dans le cours de la promenade que je fis aux alentours de la maison d'Antonio Martins, je trouvai presque autant d'insectes que dans tout le reste de mon voyage sur le littoral. La saison des pluies est, comme je l'ai dit ailleurs, celle où reparaissent ces animaux. Ils fuient en général la sécheresse et le soleil ; ils aiment l'humidité, et se plaisent sous les ombrages épais.

Le surlendemain du jour où j'étais arrivé chez Martins, je m'embarquai avec mes trois *pedestres*, Prégent et l'Indien Firmiano, pour continuer mon voyage vers Linhares. Les trois soldats conduisaient la pirogue ; le pauvre Prégent, tout entier à ses souffrances et à sa mélancolie, n'était pour moi d'aucune ressource, et je me trouvais réduit à la seule conversation du Botucudo qui ne se faisait pas toujours très bien entendre. Pour me désennuyer, je me mis à écrire, malgré les balancemens de la pirogue, qui sans cesse dérangeaient mes mains, et me mettaient presque dans l'impossibilité de tracer des caractères lisibles.

Entre le poste de Regencia et la chaumière d'Antonio Martins, j'avais long-temps aperçu la mer et les bancs de sable qui ferment l'entrée du fleuve. En me rendant de chez Martins à Linhares, je ne vis plus que la rivière et les immenses forêts qui s'étendent jusqu'à son lit ; pendant toute cette journée, aucune habitation ne s'offrit à mes regards ; de petites îles qui, comme les bords du fleuve, sont couvertes de

bois, s'élèvent çà et là du milieu des eaux, et répandent seules quelque variété dans le paysage. Aucun bruit ne frappait mes oreilles, si ce n'est le murmure des vents qui agitaient le feuillage des arbres, le chant grave de l'*araponga* et celui du *pavão*, semblable aux sons d'une cornemuse qu'on entend dans le lointain.

Il n'est peut-être pas de pays plus favorable aux établissements d'agriculture que la partie des bords du Rio Doce, voisine de la mer. En effet, le terrain produit avec une égale fécondité le maïs, les haricots, le riz, la canne à sucre, le coton, le manioc; de tous côtés, s'élèvent des bois magnifiques, et le fleuve fournit un moyen facile d'exportation. De l'embouchure du Rio Doce, on peut se rendre, en quatre jours, à Rio de Janeiro, et la brièveté de cette traversée, ainsi que le voisinage de Villa da Victoria, assurent le prompt débit de toutes les denrées. Cependant jusqu'à l'époque de mon voyage, deux motifs s'étaient réunis pour éloigner de ce canton ceux qui auraient eu l'idée de s'y établir, la crainte des maladies et celle des Botocudos. Il est incontestable que les parties de la province des Mines, arrosées par le Rio Doce, sont, comme je l'ai dit, fort mal saines; il est incontestable encore, qu'en arrivant à l'embouchure du fleuve, les étrangers sont presque toujours atteints par des fièvres; mais ici c'est un tribut qu'on paie seulement une fois; elles cèdent, à ce qu'il paraît, au moindre vomitif, et je puis dire qu'entre Rio de Janeiro et le Rio Doce, je n'avais vu à aucune femme un teint aussi frais et des couleurs aussi belles qu'aux filles du culti-

vateur Antonio Martins. Quant à la crainte que jadis on avait des Botocudos, elle doit s'être entièrement évanouie, à présent que, par les soins de M. Guido Thomas Marlière, ces indigènes sont devenus les amis des Portugais-Brésiliens; et même, à l'époque de mon voyage, ils ne devaient pas être aussi dangereux qu'on le prétendait, car ils n'avaient jamais fait aucun mal à Antonio Martins, établi dans ce canton depuis plusieurs années.

Tandis que je me livrais à mes réflexions, la pirogue remontait le Rio Doce avec lenteur, et, lorsque nous étions encore fort loin de Linhares, le soleil avait presque achevé son cours. Durant toute la journée, le temps avait été sombre et pluvieux, mais, sur le soir, il s'éclaircit; alors, du côté de l'ouest, j'apercevais à l'horizon les montagnes de *Juparandá*; le fleuve coulait avec majesté entre les sombres forêts qui le bordent; un calme parfait régnait dans toute la nature, et le silence du désert était à peine troublé par le chant de quelques petites cigales et le bruit des perches dont se servaient mes bateliers. Ces vastes solitudes ont quelque chose d'imposant; je me sentais humilié devant cette nature si puissante et si austère; mon imagination était en quelque sorte effrayée, lorsque je songeais que les forêts immenses dont j'étais environné, s'étendent vers le nord bien au-delà du Rio Grande de Belmonte, qu'elles occupent toute la partie orientale de la province des Mines, qu'elles couvrent sans aucune interruption celles d'Espirito Santo et de Rio de Janeiro, une portion de la province de S. Paul, celle toute

entière de Sainte Catherine, le nord et l'occident de la province de Rio Grande, et que par les Missions elles vont probablement se rattacher aux bois du Paraguay septentrional.

Comme mes bateliers avaient souvent eu de la peine à faire avancer la pirogue, nous n'arrivâmes pas devant Linhares avant 11 heures du soir. Je descendis à une *fazenda*, celle de *Bom Jardim*, qui se trouve sur la rive droite du fleuve en face du village, et qui appartenait alors à feu M. JOÃO FELIPPE CALMON. J'avais connu cet agriculteur à Rio de Janeiro; je présentai à sa femme une lettre de recommandation qu'il m'avait donnée pour elle, et je fus parfaitement accueilli. Accompagné du jeune ANSELME, le fils de M. João Felipe, je me rendis le lendemain à Linhares, et je passai la journée dans ce village.

Devant la *fazenda* de João Felipe ou à peu près devant cette habitation, le Rio Doce décrivant une courbure, se dirige un peu vers le nord. Au milieu de cette espèce d'enfoncement, le rivage s'élève à pic au-dessus du fleuve, et s'arrondit pour former une demi-lune parfaitement régulière qui, de loin, ressemble à une forteresse, et dont le sommet présente une large plate-forme. C'est là que l'on a eu l'heureuse idée de bâtir le village de *Linhares* ou *Santa Cruz de Linhares*. On n'y voit encore que des chaumières; mais elles sont disposées avec symétrie et dessinent les quatre côtés d'une place parfaitement carrée couverte de gazon. A l'époque de mon voyage, on achevait l'église qui sera fort jolie; elle occupe le milieu du côté

septentrional de la place; mais elle est un peu écartée des maisons, et, derrière elle, les bois vierges forment un rideau magnifique. Sur le devant de la plate-forme que l'on a choisie pour y bâtir Linhares, on jouit d'une vue imposante, et pourtant assez gaie. Le fleuve coule majestueusement au-dessous du village; plusieurs îles s'élèvent du milieu de son lit, et l'on voit sur la rive opposée, la sucrerie de Bom Jardim entourée de terrains en culture qui contrastent avec les forêts primitives.

Quoique situé sur la rive gauche du Rio Doce, Linhares forme cependant une partie intégrante de la province d'Espirito Santo. Ce village est le chef-lieu d'une paroisse, la dernière du diocèse de Rio de Janeiro du côté du nord; il est aussi celui de la pre-

\* On estime dans le pays à 4 légas la distance de Linhares à l'embouchure du Rio Doce. M. le prince de Newwied la porte à 10 lieues.

\* Linhares fut érigé en paroisse au mois d'août 1810; mais, pendant long-temps, ce village resta sans pasteur et sans église. Les adultes vivaient dans un honteux concubinage, et les enfans n'étaient pas même baptisés. Dans une de ses visites diocésaines, le respectable évêque de Rio de Janeiro, José Caetano da Silva Coutinho alla jusqu'à Linhares, il y répandit des consolations, fit un grand nombre de mariages et planta une croix au lieu où depuis on a bâti une église (Piz. *Mém.*, V, 302). — Ailleurs (*troisième Relation*), j'aurai l'occasion de citer un noble trait du prélat que je viens de nommer ici. Jamais je n'oublierai les bontés dont il m'honorait et les conversations intéressantes, dans lesquelles cet ami sincère du Brésil m'entretenait avec tant de charme des beaux déserts que nous avions parcourus tous les deux.

mière division militaire de la province; et là réside, comme je l'ai dit, l'*alferes* ou sous-lieutenant chargé du commandement de la division. Les forces de cette dernière ne se composent pas de plus d'une cinquantaine d'hommes; cependant on a établi pour eux à Linhares un hôpital militaire à la tête duquel est un chirurgien major qui reçoit 400 reis par jour (2 f. 50 c.). Les faibles troupes de la division militaire sont réparties entre différens postes; mais le détachement principal reste à Linhares. Quelques hommes sont aussi cantonnés en deux endroits de la forêt, à peu de distance du village, et le protègent contre les attaques des Botocudos. Les casernes qu'occupent ces deux détachemens sont de grandes chaumières; autour d'elles, on a fait couper le bois par les soldats, et on fait planter à ceux-ci le manioc qui doit servir à leur nourriture.

Ce végétal est celui que l'on cultive le plus dans les environs de Linhares; il y produit avec abondance, et donne une excellente farine. Les habitans, pour être plus en sûreté contre les attaques des Botocudos, font en général leurs plantations les unes auprès des autres; je parcourus, près du village, un terrain d'environ un quart de lieue de longueur qui avait été défriché par différens particuliers, et était entièrement couvert de manioc. On en récolte assez pour pouvoir vendre de la farine, et, peu de jours avant mon arrivée à Linhares (22 octobre 1818), il était sorti du Rio Doce une petite embarcation chargée de 30 *alqueires* de haricots et de 250 de farine de manioc qui, après avoir

été achetée dans le pays, 2 *patacas* l'alqueire, s'était revendue à Villa da Victoria 4 à 5 *patacas*. Cette embarcation était la première qui fut venue faire son chargement sur le Rio Doce; mais elle n'avait pu le compléter qu'au bout d'un mois, parce qu'à l'exception de João Felipe, les habitans da Linhares sont pauvres et sans esclaves; qu'il avait fallu acheter d'un grand nombre d'entre eux, et attendre que tous les vendeurs eussent préparé leur contingent. Cependant il est à croire que les bénéfices obtenus dans cette petite affaire auront encouragé les marchands de Villa da Victoria à la renouveler, et sans doute les colons de Linhares auront étendu leurs travaux, dans l'espoir de se procurer une aisance dont ils n'avaient pas joui jusqu'alors.

La fondation de leur village date, comme je l'ai dit, d'un petit nombre d'années, et est due au ministre dont il porte le nom. D. Rodrigo Coutinho, comte de Linhares, avait très bien senti que le Rio Doce pouvait assurer une communication facile entre la mer et la province des Mines, et, s'il ne prit pas les moyens les plus efficaces pour établir cette communication, il jugea du moins, non sans raison, qu'il fallait commencer par rendre habitable le voisinage de l'embouchure du fleuve, et y chercher un point qui, dans la suite, pût devenir un entrepôt pour le commerce maritime et celui de l'intérieur des terres. Le local fut, ainsi qu'on l'a vu, parfaitement choisi, et l'on commença par y placer un détachement de soldats. Tovar était alors gouverneur de la capitainerie d'Espirito

---

Santo. Voulant seconder les intentions du ministère, il tâcha d'exciter les cultivateurs de la province à aller s'établir sur les bords du Rio Doce; João Felipe Calmon fut le seul qui répondit à ses invitations. Ce colon entreprenant vendit un domaine qu'il possédait près d'Itapémirim, et vint à Linhares avec toute sa famille. La rivière était alors très haute, et l'on n'aurait pu la remonter sans péril. Il fallut donc faire venir par Campos do Riacho, à travers des forêts presque impénétrables, toutes les provisions dont on avait besoin. La fièvre attaqua João Felipe et une partie de sa famille, mais rien ne put le décourager. Parvenu sur les bords du fleuve, il choisit, pour y former un établissement, le terrain qui fait face au village de Linhares, évitant ainsi l'inconvénient d'être trop rapproché d'une population naissante qui devait naturellement être mal composée, et pouvant profiter en même temps des avantages nombreux que devait présenter ce voisinage. Cependant l'exemple de João Felipe ne séduisait personne; on représentait les bords du Rio Doce comme un pays affreux où l'on était dévoré par les insectes, attaqué par des maladies dangereuses, et où sans cesse l'on courait les risques d'être massacré par les Boto-cudos. Désespérant de pouvoir parvenir à peupler Linhares, l'administration y envoya des paysans espagnols qui étaient partis des Iles Canaries pour se rendre à Montevideo, et avaient fait naufrage près de Villa da Victoria; on pardonna à des déserteurs à condition qu'ils iraient se fixer dans la nouvelle bourgade; quelques aventuriers, des femmes de mauvaise vie, des

Indiens qui fuyaient les persécutions du gouverneur se joignirent à ce noyau, et c'est là ce qui aujourd'hui compose la population de Linhares. Des Mineiros se hasardèrent, comme je l'ai dit, à descendre le Rio Doce. Ils apportèrent à Linhares du lard, du sucre, des fromages, du tabac, de la viande sèche, et ensuite ils remontèrent le fleuve en emportant du sel. Encouragé par les bénéfices qu'ils retirèrent de ce voyage, les mêmes hommes le répètent une fois chaque année; il y avait peu de temps qu'ils étaient arrivés à Linhares, quand je visitai cette bourgade, et alors les productions de Minas Geraes y étaient à meilleur marché que dans la capitale de la province. Tels sont les faibles commencemens d'un commerce qui par la suite aura sans doute pour le Brésil la plus haute importance.

Tandis que se formait peu à peu la population de Linhares, João Felipe Calmon secondait de tous ses efforts les colons qui venaient s'y établir, leur rendant les transports plus faciles, les recevant dans sa maison, leur procurant des vivres. Il aidait également les Mineiros dans leur commerce, et il leur fournissait des pirogues avec des conducteurs. Aussi long-temps que Tovar fut gouverneur de la province, João Felipe continua tranquillement ses utiles travaux. Rubim au commencement de son administration, s'entendit également très bien avec ce généreux planteur, et avait soin de le consulter pour tout ce qui regardait Linhares et le Rio Doce. Mais bientôt une de ces petites intrigues sourdes communes parmi les Brésiliens,

brouilla deux hommes dont l'union constante aurait produit tant de bien. João Felipe, devenu l'objet des persécutions du gouverneur, se retira à Rio de Janeiro pour demander justice, et je crois qu'il est mort sans rien obtenir.

Lors de mon voyage, l'administration du village de Linhares était tout entière entre les mains du sous-lieutenant ou *alferes*, chargé du commandement de la première division. Cet homme me reçut très bien; mais il était malheureusement étranger au but que s'était proposé le gouvernement, en fondant Santa Cruz de Linhares, car il me disait des Mineiros qui ont le courage de naviguer sur le fleuve: je n'aime point ces gens-là, et je ne ferai rien en leur faveur.

Le lendemain de mon arrivée chez João Felipe, j'allai visiter le beau lac de *Juparanán* qui est situé à quelque distance de Linhares. Après avoir traversé le Rio Doce, nous entrâmes dans une petite rivière dont les eaux se réunissent à celles du fleuve, immédiatement au-dessus du village. Cette rivière semble n'avoir aucun cours, et réfléchit la couleur foncée des arbres touffus qui se pressent sur ses bords. Quelques-uns étendent leurs rameaux en forme de voûte au-dessus de la rivière, d'autres tout entiers s'inclinent vers son lit. Des lianes épaisses s'élancent, pour ainsi dire, de l'un à l'autre, et forment, en les unissant, des masses de verdure impénétrables aux rayons du soleil. Souvent on aperçoit de larges trouées au milieu des broussailles, et bientôt l'on reconnaît qu'elles sont l'ouvrage des cabiais, des pécaris et des tapirs dont la

trace est restée empreinte sur la vase. La rivière forme de nombreux détours; elle peut avoir environ une demi-lieue, et elle est embarrassée continuellement par des troncs renversés. On éprouve une surprise agréable, lorsqu'au sortir de ce canal étroit et obscur, on se trouve tout à coup dans un beau lac qui présente une vaste étendue d'eau, et dont la limite échappe aux regards.

Il paraît que le lac de Juparanán<sup>1</sup> doit son origine à une petite rivière dont on ne connaît pas encore la source. Les eaux de cette rivière, ayant très peu de pente, du moins vers le confluent, se seront répandues sur les terres et auront formé le lac. Celui-ci beaucoup moins large que long, s'étend à peu près dans la direction du nord au sud; il est bordé par des bois vierges; mais, comme ses rives sont fort éloignées l'une de l'autre, les forêts lui prêtent des beautés, sans lui communiquer un aspect sombre. Du milieu de ses eaux s'élève une grande île qui contribue à l'embellir, et que j'aperçus dans le lointain. Le lac de Juparanán est très abondant en poisson, comme ses bords le sont en gibier principalement en hoccas ou

<sup>1</sup> M. le prince de Neuwied semblerait porté à croire que le lac dont je parle ici, pourrait bien être celui que Sebastião Tourinho prétendait avoir trouvé vers 1572, à l'ouest du Rio Doce; mais le savant ornithologiste fait lui-même les objections les mieux fondées contre cette opinion qu'il est absolument impossible d'admettre. — *Juparanán* vient des mots de la *língua geral* *jú* épine et *paranán* mer, grande eau (mer d'épines).

*mutins* (*crax alector*), pecaris et lézards<sup>1</sup>. Les habitants de Linhares vont sans cesse chasser et pêcher dans ce canton, mais ils n'ont encore fait aucun défrichement sur les rives du lac. Un jour viendra où elles seront animées par la présence de l'homme et embellies par des habitations nombreuses; ce lieu sera certainement alors l'un des plus beaux de l'empire du Brésil.

Notre retour à la *fazenda* de Bom Jardim fut délicieux. Il faisait nuit; mais une étoile brillante éclairait assez la rivière pour que nos rameurs, accoutumés à cette navigation, pussent éviter sans aucune peine les troncs renversés. Nous entendions le chant des cigales et le bruit confus produit dans l'épaisseur des bois par les bêtes sauvages. D'ailleurs aucun vent n'agitait les feuilles des arbres et le ciel était sans nuages. Je m'étendis dans la pirogue, toutes les fatigues de mon voyage furent oubliées, et j'éprouvai ce bien être vague que Rousseau a si bien peint dans une de ses *réveries*.

Nous rapportâmes de cette promenade un pécari, un singe, quelques grands lézards et le plus joli des palmipèdes. En tuant cet oiseau, mon domestique avait éprouvé un instant de bonheur. Comme un souvenir du pauvre Prigent, jeune homme recommandable à tant de titres, je m'étais bien promis de conserver toujours le charmant palmipède du lac Juparanã; pendant la trop longue maladie que j'ai essuyée à mon

<sup>1</sup> Il s'agit ici du *tui* dont la chair est, comme l'on sait, bonne à manger.

retour, il a eu le même sort que le reste de mes collections zoologiques<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> J'ai dit plus haut que, par les soins de M. Guido Thomas Marlière, directeur général de la civilisation des Indiens, les Botocudos habitans des parties de Minas Geraes voisines du Rio Doce s'étaient, depuis mon départ, rapprochés des Brésiliens-Portugais. Quelques détails sur cet événement remarquable ne seront peut-être pas sans intérêt. M. Marlière, après avoir porté les armes en Europe, passa au Brésil vers 1808, et fut placé dans le beau régiment de Minas Geraes. La qualité de Français attira d'abord à M. Marlière quelques persécutions absurdes ; mais bientôt on lui rendit une justice éclatante, et, depuis cette époque, il consacra son existence entière au bonheur des indigènes. La civilisation des Coroados, des Coropós et des Purís fut l'objet de ses premiers travaux ( Voy. Eschw. Journ. von Bras., II ). Il était plus difficile d'éteindre la haine que portaient aux Brésiliens-Portugais les Botocudos irrités par une longue guerre et de barbares traitemens. La philanthropie de Guido Marlière triompha de tous les obstacles. Les premières tribus qui se rendirent à lui furent celles de la rive méridionale du Rio Doce ( fin de 1823 ). Ces tribus, connues sous le nom de *Zamplan*, vivaient dans un état horrible d'hostilité avec celles de la rive septentrionale appelée *Naknenuk*. Devenus les amis des Portugais, les *Zamplan* engagèrent Guido à se réunir à eux pour tendre un piège à leurs ennemis, exterminer les hommes et s'emparer des femmes et des enfans ; mais, comme il est facile de le croire, cette proposition fut rejetée avec horreur ( Marlière in *Compilador Mineiro*, p. 111 ). Peu de temps après ( fin de 1824 ), les *Naknenuk* commencèrent à se soumettre volontairement aux Portugais ( Marlière in litt. ). Ils envoyaient les femmes en avant, et celles ci, dans le dessein d'exciter la compassion des blancs, leur montraient ces misérables haches de pierre dont se servent les sauvages qui

n'ont encore eu aucune communication avec les hommes de notre race. Afin de s'attacher de plus en plus les Botocudos, Marlière fit faire pour eux plusieurs plantations. C'étaient les soldats des divisions militaires qu'il employait à ce travail, et souvent il avait le plaisir de voir ces derniers serrer dans leur bras les sauvages que naguère ils exterminaient comme des bêtes féroces. Un des premiers soins de Marlière fut d'établir une discipline plus sévère parmi les soldats des divisions; il avait obtenu la réforme des *vieux bouchers des Indiens*, ce sont ces expressions; il les avait remplacés par des hommes moins barbares, et avait établi pour règle qu'il n'y aurait aucun avancement pour les soldats dont la conduite tendrait à éloigner les indigènes. Marlière fixa son quartier général au lieu appelé *Gallo* au-dessus du confluent du Rio de S. Antonio, et il y fit faire des plantations de bananiers, de manioc, de maïs, de riz, d'ananas, de caféiers, etc., dont les résultats surpassèrent ses espérances. Il fonda encore d'autres colonies, principalement celle qui reçut le nom de *Petersdorff*, et est située au-dessus du confluent du Percicaba. En peu de temps, plus de quatre cents *sesmarias* furent distribuées dans les déserts du Rio Doce. Une circonstance particulière excitait les Mineiros à aller s'établir dans cette contrée. Le gouvernement avait eu le tort de concéder pour vingt ans, à une société anglo-brasilienne, la navigation du Rio Doce et la recherche de l'or dans ce fleuve et dans ses affluents. Jaloux de voir des étrangers venir les dépouiller de leurs richesses pour en aller bientôt jouir en Europe, les nationaux s'empressaient de les prévenir, et se répandaient dans ces forêts immenses qui naguères n'étaient habitées que par les Botocudos. Pour ce qui regarde ces derniers; le ministère et le gouvernement provincial de Minas Geraes, il faut le proclamer à leur gloire, secondaient de tous leurs efforts les intentions bienfaisantes de Marlière. On l'engagea à exposer ses idées sur les mesures que l'on devait prendre afin de consolider ses travaux et d'accélérer la civilisation des Indiens.

Marlière répondit avec une noble franchise ; il ne craignit point de signaler les abus et indiqua les moyens qui lui parurent les plus propres à assurer le bonheur des Indiens. Ses mémoires , adressés aux administrateurs , respirent une sorte de naïveté chevaleresque qui n'appartient , pour ainsi dire , plus à notre époque. Dans ma correspondance avec cet homme de bien , je lui avais soumis quelques idées qui obtinrent son approbation , et je ne pus , je l'avoue , lire sans un profond attendrissement les paroles suivantes que je trouvai dans une de ses lettres ; elles furent pour moi une récompense bien douce et que je n'avais point assez méritée ; « Je m'afflige de « votre mauvaise santé comme si vous étiez mon frère. Vous « ne seriez pas regretté seulement de ceux qui cultivent les « sciences ; vous le seriez encore de mes pauvres Indiens ; ils « apprendront que , dans l'autre hémisphère , ils ont un ami « qui plaide leur cause au tribunal de l'humanité ; je serai « votre interprète auprès d'eux lorsqu'ils sauront mieux me « comprendre. » Marlière proposa au gouvernement de Minas d'encourager les mariages mixtes , d'appeler , pour diriger l'instruction morale et religieuse des Botocudos , quelques ecclésiastiques étrangers qui ne fussent point imbus de ces préjugés que les prêtres mineiros , d'ailleurs trop peu réguliers , partagent avec le reste de leurs compatriotes ; d'éloigner des aldeas les déserteurs et les vagabonds (*vadios*) qui volent les Indiens , les maltraitent et violent leurs femmes ; de défendre aux commandans des districts d'envoyer les Indiens loin de leur pays au milieu d'hommes qui les font travailler à coups de férule sur les grandes routes ; de restreindre le commerce de l'eau-de-vie dans les aldeas ; d'accorder des indemnités aux maîtres ouvriers qui veulent bien se charger d'enseigner des métiers aux jeunes Indiens ( ici M. Marlière cite le lieutenant-colonel Joaquim dos Reis qui , quoique fort pauvre , avait élevé un grand nombre de jeunes Indiens ) ; de substituer des officiers en retraite aux directeurs actuels des aldeas , généralement ignares , paresseux et sans

honneur ; de faire restituer les terres volées aux Indiens , etc ; *Amor e lealdade para com ellas* , s'écriait Marlière , *meus amigos , e temos homens !* ( Aimons-les ; soyons loyaux envers eux , mes amis , et nous aurons des hommes ). Mais pour exécuter les plans du bon Marlière , il aurait fallu des hommes qui lui ressemblassent , et où les trouver ? « Cin-  
« quante-huit ans sont à ma porte , m'écrivait-il ; j'ai reçu  
« deux blessures ; j'ai quarante années de campagne ; je me  
« suis embarqué plusieurs fois , et souvent j'ai été obligé de  
« me contenter d'une bien mauvaise nourriture. J'au-  
« rais besoin de quelque relâche ; mais je cherche  
« vainement un successeur ; il me faudra mourir pour ces  
« pauvres gens et au milieu d'eux. » Marlière a mis les  
Portugais - Brésiliens en possession d'une étendue im-  
mense de forêts ; il a fait aux Indiens tout le bien qu'il pou-  
vait leur faire ; il leur a procuré quelques années de paix ,  
mais la trace de ses nobles travaux sera bientôt effacée , et ils  
n'auront eu en définitive d'autre résultat que d'accélérer la  
destruction de ceux dont il voulait faire le bonheur. « *Não  
ouso esperar a felicidade de ver estes meninos outra vez* ,  
écrivait-il au gouvernement des Mines , en parlant de quel-  
ques jeunes Botocudos dont on faisait faire l'éducation à Rio  
de Janeiro ; *mas elles terão na sua lembrança ao capitão Nhe-  
rame ( o capitão velho ) e virão pagar o tributo de alguma  
lagrima de sentimento onde descançarem os meus ossos , porque  
sou amigo destes homens da natureza.* » ( Je ne puis espérer de  
revoir ces enfans ; mais ils se souviendront du vieux capitaine ,  
et viendront répandre quelques larmes sur ma fosse , parce  
que je fus leur ami ). Oh ! sans doute ils auront bien des rai-  
sons de pleurer le *vieux capitaine* ; mais ces hommes légers  
souffriront , et je crains bien qu'ils ne le pleurent pas <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Je dois le dire cependant , le jeune Pedro Feles que j'avais amené en France des Missions de l'Uruguay , et qui sert aujourd'hui à Alger dans la légion étrangère , a écrit de lui-même à ses bienfaiteurs , à son arrivée en Afrique , pour leur exprimer sa reconnaissance.

---

## CHAPITRE XIV.

LES DOMESTIQUES DE L'AUTEUR TOMBENT MALADES  
À L'EMBOUCHURE DU RIO DOCE. — LE POSTE DE  
COMBOIOS. — LE VILLAGE INDIEN DE PIRQUIASSÚ.

---

L'auteur descend le Rio Doce. — Encore Antonio Martins. Réflexions sur la solitude. — Autre lac de *Juparandn*. — Les domestiques de l'auteur tombent malades à l'embouchure du Rio Doce. Les provisions lui manquent. Il se remet en route. — *Comboios*. Histoire de ce poste. — L'auteur s'embarque sur le Rio da Aldoa Velha. — Carrières de coquilles. — Village de *Piriquiassú* ; son histoire ; sa situation ; ses maisons. Les Indiens qui l'habitent ; leur pauvreté ; leur costume ; leur paresse et leur insouciance ; de quelle manière on les traite. — Le *Cauim* ; comment on prépare cette boisson. — L'auteur revient à Almeida. Curiosité que le Botocudo Firmiano inspire aux habitans de cette ville. Enfants indiens. Hommes de corvée.

---

Je partis de Linhares sur une pirogue qui appartenait à João Felipe. Le temps n'était point couvert, comme le jour où j'avais remonté le fleuve, et je me portais parfaitement ; l'aspect du pays me plut bien davantage. Il n'est pas de site qui n'emprunte quelque charme d'un ciel serein, et les objets ne se présentent point à nous sous les mêmes couleurs, quand nous jouissons d'une bonne santé et quand nous éprouvons de la fatigue ou des souffrances. Il ne faut donc pas

s'étonner s'il arrive que les voyageurs ne décrivent pas toujours les mêmes lieux d'une manière semblable.

Nous nous arrêtàmes encore un instant chez Antonio Martins. Ce ne fut point sans un véritable sentiment de regret que je fis mes adieux à cet homme respectable. Eloigné de tous les humains, sans société, sans voisinage, sous un toit couvert de chaume, privé de toutes les commodités de la vie, Martins passait des jours heureux au sein de sa famille. Je ne changerais pas contre les trésors de mon roi les consolations que ceci me procure, s'écriait-il en me montrant son petit oratoire; et certes c'était beaucoup dire, car, à cette époque, les Brésiliens qui vivaient loin des villes, avaient une idée bien pompeuse de leur souverain et de ses richesses. La solitude abrutit encore davantage l'homme déjà corrompu; les Sertões du Brésil, en offrent trop d'exemples; mais elle achève d'épurer ceux qui ont déjà quelques vertus; faute d'alimens, leurs passions s'éteignent; n'ayant rien à attendre des hommes, ils élèvent leurs pensées vers la source de tout bien, et se font une douce étude de devenir chaque jour meilleurs. Je ne penserai jamais sans attendrissement au bon Antonio Martins et à ce respectable cultivateur qui me reçut avec tant d'hospitalité aux sources du S. Francisco, et montrait tant de résignation au milieu de ses misères<sup>1</sup>.

Antonio Martins qui avait soixante ans me raconta

<sup>1</sup> On trouvera dans ma troisième Relation des détails sur les sources jusqu'ici inconnues du Rio de S. Francisco.

que, du temps de son grand père, il avait paru sur les bords du Rio Doce, quelques tribus de Macunis qui s'étaient montrés les amis des Portugais, mais qui en même temps laissaient voir une haine implacable pour les Indiens civilisés auxquels ils donnaient le nom de Tupis. Les Macunis auraient voulu attaquer ces derniers; mais bientôt ils se retirèrent parce qu'ils virent que leurs ennemis seraient soutenus par les Portugais. Il est difficile que ce fait ne soit pas véritable, car où le bon Martins, qui ne savait ni la géographie ni l'histoire, aurait-il été chercher les noms de Tupis et de Macunis. Le récit de ce cultivateur tendrait à prouver, ce me semble, que le mot tupi était, comme me l'avait dit le vieil Indien de Villa d'Almeida, un sobriquet injurieux imaginé par les peuplades de l'intérieur pour rendre ridicules les Indiens de la côte.

A quelques portées de fusil de la maison d'Antonio Martins, commence, dans les bois vierges, un lac qu'on nomme *Juparanân*, mais qu'il faut bien se garder de confondre avec le grand lac de *Juparanân*, voisin de Linhares. Bien différent de celui-ci, le premier est formé d'une eau sale et bourbeuse où naissent des milliers de moustiques. Dans les grandes eaux ce lac sort de ses limites, et va se décharger dans la mer à l'endroit appelé *Barra Seca* (embouchure desséchée)\*.

\* J'ai donné dans ma *première Relation*, vol. II, p. 41, des détails sur cette tribu indienne.

\* C'est, je crois, à tort que Pizarro fait de ce second lac *Juparanân* un bras de celui de *Juparanân* de Linhares.

Là est un poste militaire, et plus loin commence l'archevêché de Bahia. Ce n'est pas seulement le diocèse de Rio de Janeiro qui finit à Barra Seca; là finit aussi la juridiction administrative de la province d'Espirito Santo.

Pendant tout le temps que nous primes à descendre le fleuve, Firmiano eut de la fièvre; et lorsque j'arrivai au poste de Regencia, j'appris que Manoel da Costa avait déjà essuyé deux ou trois accès de cette maladie. Le lendemain le Botocudo était beaucoup plus souffrant; la fièvre ne le quitta pas, et il fut continuellement assoupi. Ma position devenait assez fâcheuse. Prégent avait perdu sa santé sans retour; le *pedestre* Luiz qui me servait de guide était plein de courage et de bonne volonté, mais, après avoir été longt-temps malade, il éprouvait souvent des rechutes; enfin les seuls individus de ma suite qui eussent été bien portans pendant tout le reste du voyage, se trouvaient alors plus souffrans que les deux autres. Il est clair que je ne pouvais m'éloigner du Rio Doce; et, soumis aux mêmes influences que mes gens, je courais la chance d'être bientôt comme eux atteint par la fièvre. D'un autre côté, mes provisions étaient presque épuisées, et je n'avais aucun moyen de les renouveler, puisqu'il ne fallait pas moins de trois jours pour faire le voyage de Linhares, et que les soldats du poste ne pouvaient être continuellement à ma disposition. Ces pauvres gens étaient si bons qu'ils eussent volontiers partagé avec moi tout ce qu'ils auraient possédé; mais eux-mêmes manquaient presque du nécessaire.

Leur figure jaunâtre et languissante attestait l'insalubrité du lieu qu'ils habitaient, et peut-être davantage encore l'insuffisance de leur nourriture habituelle. Ils ne vivaient effectivement que de farine de manioc qu'ils allaient chercher chez Antonio Martins et du produit très éventuel de leur chasse et de leur pêche, principalement de lézards, de tatous et d'œufs de tortue. Je me vis forcé de réduire nos portions de haricots et de lard, et, profitant de la bonne volonté des *pedestres* du poste, je commençai à partager avec eux les faibles résultats de leur chasse. Le premier jour ils tuèrent un de ces grands tatous qu'on appelle dans le pays *tatuassú* (*dasypus gigas* Cuv<sup>1</sup>); mais il nous fut impossible d'en avaler la chair, à cause de l'odeur de musc, extrêmement forte dont elle était imprégnée. Pendant deux jours, je n'eus qu'une mince ration de haricots avec de la farine et un peu de *tatu verdadeiro* dont le goût sauvage me paraissait détestable; mais ensuite je fus plus heureux; je mangeai ma part d'un agouti que les *pedestres* avaient pris au *mundeo*<sup>2</sup> et dont la chair me parut semblable à celle de nos lapins.

Je m'étais décidé à faire prendre un vomitif à chacun de mes malades. La fièvre quitta aussitôt Manoel da Costa; mais Firmiano n'eut pas le même bonheur. Cependant comme ce dernier avait encore la force de se tenir à cheval; je pris le parti de quitter l'embou-

<sup>1</sup> J'ai déposé cet individu au Museum de Paris; je ne saurais dire s'il y est encore.

<sup>2</sup> Voy. plus haut p. 278.

chure du Rio Doce pour retourner à Villa da Victoria, espérant que de meilleure eau et le changement d'air produiraient sur mes malades un effet plus salutaire que tous les remèdes. Il nous eut été absolument impossible de parcourir en un seul jour la longue distance qui sépare le Rio Doce du poste de Riacho. Je pris donc la résolution d'aller coucher au *Quartel dos Comboios* (poste des convois), situé dans les bois à quelque distance de la mer. Après avoir fait 3 lieues sur la triste plage que j'ai déjà décrite (p. 305), j'arrivai à une grande croix près de laquelle commence le sentier qui conduit à Comboios. Ce chemin étroit est si peu fréquenté qu'il fallut en un certain endroit employer la hache pour nous frayer un passage. Enfin, après avoir fait une demi-lieue dans la forêt, nous parvînmes à Comboios.

Là on ne voit encore qu'une simple cabane. Celle-ci est située sur le bord d'une rivière de largeur médiocre qui serpente agréablement entre deux lisières de pâturages marécageux bordés de grands bois vierges. Le *Rio dos Comboios*, c'est ainsi que s'appelle cette rivière, prend sa source à peu de distance du poste, et se jette dans le Riacho au-dessous du hameau de Campos do Riacho. Le seul chemin qui aboutisse immédiatement de la plage au *quartel* est celui par lequel j'y étais arrivé; mais, en passant la rivière, on trouve un autre chemin qui conduit au hameau dont j'ai parlé tout à l'heure. D'ailleurs ce poste est éloigné de toutes les habitations, et les Botocudos ne se montrent jamais dans son voisinage; il ne saurait donc avoir

d'utilité que pour les voyageurs qui ne font point en une seule journée le chemin du Riacho à Regencia, et l'on a pu, sans aucun inconvénient, se contenter de placer ici deux hommes. L'un était un nègre libre et l'autre un mulâtre mariés chacun à une femme indienne. Ces bonnes gens qui vivaient séparés de tout l'univers, me reçurent fort bien, et me rendirent plusieurs petits services. Voici qu'elle est l'histoire du *Quartel dos Comboios*.

Il y a environ une cinquantaine d'années (écrit en 1818), un homme qui avait été poursuivi par la justice, alla s'établir sur les bords du Rio Doce, au lieu où est aujourd'hui le quartel da Regencia, et y fit une plantation assez considérable. Cet homme avait imaginé de transporter sur des chars, jusqu'au Rio dos Comboios, les denrées qu'il voulait vendre, et là, il les embarquait sur des pirogues, pour les faire descendre ensuite jusqu'au hameau de Riacho. Au lieu où arrivaient ses chariots, il avait construit une cheumière à laquelle on donna le nom de *Comboios* (convois), qui indiquait assez sa destination, et c'est là qu'est aujourd'hui le *quartel*.

Ce même homme, lorsqu'il était arrivé au Rio Doce, avait été accueilli d'une manière amicale par les Botocudos, et, pendant long-temps, il vécut avec eux en bonne intelligence. Cependant un des chefs indiens, étant devenu amoureux de la fille du Portugais, la demanda en mariage au père. Celui-ci gagna d'abord du temps; mais, comme le sauvage renouvelait sans cesse ses importunités, le blanc s'avisa, pour se dé-

barrasser de lui et des hommes de sa nation, de leur donner de la quinquinaillerie infectée de virus variolique<sup>1</sup>. Plusieurs Botocudos furent les victimes de cette horrible perfidie ; les autres, soupçonnant la vérité, détruisirent l'habitation du blanc, ainsi qu'une chapelle qui en dépendait, et, depuis cette époque, les Portugais voisins du Rio Doce, ont toujours été en guerre avec les sauvages. La cabane de Comboios fut abandonnée ; mais, lorsqu'ensuite, sous le gouverneur Pontes, on établit différens postes pour protéger les chemins et les habitations exposés aux attaques des Botocudos, on fit une sorte de petite caserne de cette même cabane.

Les forêts qui l'entourent, peu fréquentées par les chasseurs, abondent en gibier. Prégent, qui avait été chasser, revint, au bout de très peu de temps, avec un pécari, un grand lézard et plusieurs oiseaux, parmi lesquels était une gallinacée, bonne à manger.

Pendant le voyage de Regencia à Comboios, Firmiano, quoique sur son mulet, avait toujours dormi. Il arriva encore fort mal portant ; mais, vers le soir, la fièvre se dissipa, et bientôt il fut parfaitement guéri.

Parvenu à Aldea Velha<sup>2</sup>, j'y restai un jour, pour aller visiter le village de Piriquiasaú. Le capitaine

<sup>1</sup> M. le prince de Neuwied raconte que, dans une autre partie du Brésil, l'on a fait usage du même moyen pour se débarrasser des Indiens sauvages.

<sup>2</sup> On peut consulter, sur ce hameau, la description que j'en ai donnée dans un des chapitres précédens.

Manoel Francisco Guimarães, dont j'ai déjà parlé, me donna une pirogue et deux Indiens pour la conduire. Nous attendîmes la marée montante, et il était onze heures lorsque je m'embarquai. Avant de partir, mes Indiens m'avaient demandé quelque argent pour aller boire, et j'avais été beaucoup trop généreux, car, lorsque nous fûmes dans la pirogue, l'un de ces deux hommes se trouva tellement ivre, qu'il était incapable de pouvoir tenir sa rame. J'avais heureusement emmené mon *pedestre* Luiz; sans lui, j'eusse éprouvé les plus grands embarras.

Comme je l'ai dit, la rivière d'Aldea Velha peut avoir, à son embouchure, environ la même largeur que la Seine au Pont-Neuf. Jusqu'au village de Piriquiassu et peut-être plus loin, la marée se fait sentir, et, dans cet espace, les eaux de la rivière sont salées comme celles de l'Océan. Vers l'embouchure, la rive méridionale, assez élevée, présente un amphithéâtre d'arbres qui diffèrent entre eux pour le port et le feuillage. Du côté du nord, au contraire, le terrain est bas et couvert de mangliers, ainsi que d'autres arbres amis des marécages voisins de l'Océan. A environ un quart de lieue de l'Aldea Velha, je passai devant le confluent de la rivière qui vient du côté du midi<sup>1</sup>, et continuai ma navigation sur l'autre branche. A peu près depuis cet endroit jusqu'au village de Piriquiassu, les deux bords de la rivière, presque toujours égale-

<sup>1</sup> Voy. ce que j'ai dit, au chapitre XII, sur la rivière d'Aldea Velha.

ment plats, sont également inondés au temps du flux, et couverts de mangliers en général assez grands, et d'autres arbres de marais salés. Dans les endroits où ces végétaux laissent entre eux des espaces découverts, les Indiens ont la coutume de faire, avec des morceaux de feuilles de palmier, des enclos où le poisson entre, lorsque la marée monte, et où on le prend sans peine, quand les eaux se retirent. Derrière les mangliers, le terrain prend une élévation plus ou moins sensible.

Continuant ma navigation, j'entendis dans le lointain le bruit du tambour, et bientôt nous rencontrâmes une pirogue remplie d'Indiens qui en conduisaient une autre que l'on venait de lancer. A l'occasion de ce petit événement, on célébrait une fête. Au milieu de la pirogue nouvelle, avait été plantée une eroix; mais d'ailleurs il ne s'y trouvait que deux personnes. L'autre pirogue, au contraire, était pleine d'Indiens, hommes et femmes, qui, pressés les uns contre les autres, poussaient de grands cris et chantaient, accompagnés par une petite flûte et par un tambour.

A environ une lieue et demie à deux lieues de l'Aldea Velha, nous arrivâmes aux carrières de coquilles (*ostreiras*) dont j'ai déjà eu l'occasion de parler. Ce sont des collines qui s'élèvent sur les deux bords de la rivière, et qui, presque entièrement, sont composées de coquilles d'huîtres, seulement entremêlées d'une autre espèce de coquilles bivalves. Ces carrières sont ouvertes au public, et chacun est libre d'y aller chercher, pour faire de la chaux, telle quantité de

matériaux qu'il juge convenable. Des fours avaient été autrefois construits auprès de la carrière ; mais comme les Botocondos se montrèrent dans le voisinage, on transporta aujourd'hui (1818) les coquilles à l'Aldea Velha, et c'est là que se fait la chaux qui, comme je l'ai dit, est pour cette espèce de village, une branche de commerce importante <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Voici ce que Southey, d'après le père Gaspar da Madre de Deos, raconte des *ostreiras* du Brésil. « La côte de cette « contrée abonde en coquillages, et, à une certaine époque « de l'année, les indigènes venaient pour s'en nourrir de « l'intérieur sur le littoral. Ils bâtissaient leurs huttes dans « les endroits les moins humides au milieu des mangliers ; « tant que durait le temps de la pêche, ils mangeaient les « animaux renfermés dans les coquilles, et ils faisaient sécher « une grande partie de ces mêmes animaux, pour ensuite les « emporter chez eux. Cet usage dura si long-temps que les co- « quilles amoncelées finirent par former des collines ; de la « terre végétale se ramassa sur ces immenses monceaux, et « des arbres y prirent racine. Ces collines appelées *ostreiras* « ont fourni toute la chaux dont on a fait usage dans la capi- « tainerie de S. Vincent ( S. Paul ) depuis sa fondation jus- « qu'à nos jours. Dans quelques-unes d'entre elles, les co- « quilles se sont transformées en pierre à chatix ; dans d'au- « tres, elles n'ont subi aucun changement. Au milieu d'elles, « on trouve souvent des pots brisés et des ossements humains. « Ces os sont ceux des Indiens qui mouraient pendant le « temps de la pêche, et dont on plaçait les corps au milieu « des amas de coquilles ( *History of Brazil*, I, 36 ). » Je m'abstiendrai de toute réflexion sur ce passage ; je dirai seulement que je ne crois point que les coquilles des *ostreiras* de Piriquissú soient entièrement à l'état fossile. On sait qu'il

Naviguant toujours, j'aperçus, vers l'ouest, les montagnes encore inhabitées de *Taquatiba*<sup>1</sup>, qui sans doute se rattachent à la grande chaîne maritime. Au lieu appelé *Lameirão* (bourbier), je vis la rivière s'élargir, et former une espèce de lac. Enfin, vers les quatre heures, j'arrivai au village de Piriquiassú.

Il y a environ quarante ans (écrit en 1818), ce village n'existait réellement point encore. Des Indiens avaient à la vérité construit leurs demeures sur le bord de la rivière; mais elles étaient éloignées les unes des autres. Les Botocudos firent une excursion dans le pays, et, profitant de l'isolement des cultivateurs, ils ravagèrent plusieurs plantations, et tuèrent quelques individus. Pour éviter qu'un pareil malheur ne se renouvelât, BOM JARDIM, qui était alors *capitão mór* de la province du S. Esprit, ordonna aux Indiens dispersés de se réunir tous au lieu où est aujourd'hui le village de *Piriquiassú*, et d'y bâtir des maisons. On leur donna un capitaine de leur race; et comme ils avaient été en quelque sorte détachés de la population de Villa d'Almeida et de l'Aldea Velha; que, d'un autre côté, ils devaient se tenir prêts, comme soldats, à suivre les ordres qu'on pourrait leur donner, le village prit le nom de *Destacamento* (détachement) qu'il conserve encore aujourd'hui.

existe aussi de grands amas de coquilles d'huitres en Egypte, dans la Saintonge et auprès de Nice.

<sup>1</sup> *Taquatiba* veut dire en guarani lieu planté de roseaux.

Le Destacamento, ou si l'on veut Piriquiassú, est situé sur le sommet d'une colline allongée qui domine la rivière. On découvre sur la rive opposée d'autres collines couvertes de bois; à l'ouest, on voit les montagnes de Taquatiba dont j'ai parlé tout à l'heure, et, du côté du nord-ouest, celles d'*Aracandiba*<sup>1</sup>. Vers le nord, au-dessous du hameau, se trouve une vallée profonde, et ce sont les deux côtés de cette vallée qui sont cultivés par les habitans de Piriquiassú. Au-delà du village, du côté de l'ouest, il n'existe que des forêts qui servent de retraite aux Botocudos, et dans lesquelles les Portugais-Brésiliens n'osent point s'enfoncer.

Les maisons dont se compose Piriquiassú ou le Destacamento sont au nombre de 63. Fort rapprochées les unes des autres, elles entourent une place qui présente la figure d'un carré long. Toutes sont construites en bois et en terre; elles ne sont point crépies, et ont un toit en chaume qui, comme celui de toutes les cabanes de ce pays, est plus élevé que les murs. Très mal entretenues, ces maisons n'annoncent que l'indigence, et leur intérieur répond au dehors. L'on n'y voit pas d'autres meubles qu'un hamac, une escabelle et quelques vases de terre.

Les habitans du Destacamento, tous Indiens civilisés, ne montrent pas dans leur costume plus de

<sup>1</sup> Probablement d'*araquã* espèce d'oiseau, (l'*aracuan* des Portugais-Brésiliens) et *andibá* ensemble. On trouvera des détails sur l'*aracuan* dans le quatrième volume des *Beitraege* du savant prince de Neuwied.

magnificence que dans leur logement. Les hardes qui les couvrent sont propres, mais presque toujours en lambeaux. Une chemise et une jupe d'indienne composent tout l'accoutrement des femmes; les hommes ont un pantalon avec la chemise, et souvent, quand ils travaillent, ils suppriment ce dernier vêtement. Plusieurs d'entre eux portent une chemise de laine brune et un bonnet de laine rouge.

Si les habitants de Piriquiassú sont pauvres, il n'en faut accuser que la paresse et l'insouciance naturelles à leur race. Leurs terres à la vérité conviennent peu au coton; mais elles sont très favorables à la culture du manioc; ils ont, dans leur voisinage, des forêts qu'ils peuvent exploiter, et ils exporteraient sans peine les produits de leur sol, puisque l'entrée du Rio d'Aldea Velha ne présente aucune difficulté, et que les embarcations remontent presque jusqu'au village.

La pauvreté des cultivateurs de Piriquiassú n'a point eu au reste sur la population de ce lieu une fâcheuse influence. Le capitaine des Indiens m'assura même que, depuis la fondation de ce village, le nombre de ses habitants était devenu beaucoup plus considérable.

Les Indiens de Piriquiassú étaient sujets comme ceux de Benevente et d'Almeida, aux odieux appels de travailleurs que faisait tous les mois le gouverneur de la province; mais, n'ayant aucun blanc parmi eux, ils avaient du moins le bonheur d'échapper à une foule de petites vexations de détail. Je leur trouvai cet air de contentement que montrent en général les indigènes.

et qui tient à ce que l'idée de l'avenir ne les tourmente jamais.

Ces pauvres gens n'accusaient que les subalternes des injustices dont ils étaient l'objet, et, s'ils parlaient du roi, c'était toujours de la manière la plus touchante. Le roi, me disaient-ils, veut que tous ses sujets soient heureux et traités de la même manière, s'il savait ce qui se passe ici, il ne le souffrirait pas; mais nous ne sommes point assez riches pour aller à Rio de Janeiro lui demander justice, et nos plaintes ne sauraient parvenir jusqu'à lui.

Les Portugais, en réduisant ces malheureux à une sorte de servage, ne leur avaient offert aucun dédommagement. Personne ne songeait à donner l'instruction la plus légère aux Indiens de Piriquiassú. Il n'y avait au milieu d'eux ni prêtre, ni maître d'école; il fallait que pour se marier, il fissent un voyage de deux jours, et tous les malades mouraient privés des consolations que la religion accorde à ses enfans. Les habitans de Piriquiassú conservent cependant la tradition confuse des vérités fondamentales du christianisme; mais leur vénération pour certains bienheureux égale au moins celle qu'ils ont pour Dieu lui-même, et, au reste, il faut le dire, il est un grand nombre de Brésiliens-Portugais dont la croyance diffère peu sur ce point de celle des Indiens de Piriquiassú.

Le lendemain du jour où je visitai ce village, on devait y célébrer la fête de la Toussaint, et tous les habitans avaient préparé le *cauim* ou *cauaba*, boisson énivrante qui se fait avec les racines du manioc.

On fait cuire ces racines après les avoir rapées, on pile la pâte qui résulte de cette préparation; on la mêle avec une certaine quantité d'eau, et le lendemain on peut boire le *cauim*. Tels sont du moins les procédés qu'indiquent les indigènes; mais les Portugais soutiennent qu'au lieu de piler la racine de manioc, les Indiens la mâchent; le curé de Villa d'Almeida paraissait être un homme véridique, et il m'assura que plusieurs fois il avait trouvé des Indiens assis en rond autour d'un grand vase et occupés tous ensemble à préparer la liqueur favorite à l'aide de leurs dents. Quoi qu'il en soit, je voulus voir et goûter le *cauim*. Je lui trouvai la teinte trouble et blanchâtre du lait du beure, et un goût analogue à celui du petit lait mais pourtant plus aigre <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> On sait qu'à leur arrivée au Brésil les Européens trouvèrent l'usage du *cauim* répandu chez les Indiens de la côte; qu'alors c'étaient les jeunes femmes qui préparaient cette liqueur, et qu'à cet effet, elles recouraient à la mastication. Autrefois les indigènes faisaient le *cauim* non-seulement avec la racine du manioc, mais avec plusieurs autres substances alimentaires, et M. le prince de Neuwied dit qu'aujourd'hui encore les habitans de S. Pedro dos Indios emploient, outre le manioc, les patates et le maïs.—J'écris le mot *cauim* de la même manière que l'auteur très ancien du *Diccionario Portuguez e Brasiliano*. Dans le dialecte guarani, le P. A. Ruiz de Montoya écrit *câgûl*; et, suivant ce dernier écrivain, *cagüaba*, identique avec *cauaba*, veut dire grande boisson, ivrognerie. Lorsque les Européens eurent apporté l'eau-de-vie aux Indiens, ceux-ci l'appelèrent *cauim tata* le *cauim de feu*. Le mot *cauim* paraît être radical.

Je m'embarquai avec la marée descendante pour retourner à l'Aldea Velha. La nuit nous surprit bientôt ; mais le temps était calme ; il faisait clair de lune, et nous n'avions aucune peine à nous conduire. L'eau étincelait, comme celle de la mer, d'une lumière phosphorique, toutes les fois qu'elle était frappée par nos rames. Nous entendions d'un côté les coups de fusil que l'on tirait à Piriquiassú pour la fête du lendemain, et, du côté opposé, les cris joyeux des Indiens qui continuaient à célébrer le bonheur d'avoir lancé à l'eau une pirogue nouvelle.

J'arrivai le jour de la Toussaint à Villa d'Almeida où s'étaient rassemblés un grand nombre d'Indiens. J'excitais vivement leur curiosité par mes habitudes ; mais c'était surtout Firmiano qui attirait les regards. Chacun voulait voir le *Tapuio* ; on venait le considérer comme on examinerait une bête féroce dont on se serait enfin rendu maître après bien des efforts, et on ne lui cachait point la haine et le mépris que sa nation inspire dans toute cette contrée. J'étais obsédé de tant d'importunités ; la patience m'échappa, et je finis par mettre tout le monde à la porte. Ces pauvres Indiens sont si soumis et si doux que personne ne se permit ni une plaisanterie ni même un murmure.

Un grand nombre d'enfans indiens jouaient sur la place d'Almeida, et, bien différens de ceux des Brésiliens-Portugais de cette province et d'autres contrées chaudes, ils couraient, sautaient et riaient de tout leur cœur. Je remarquai en même temps qu'il y avait dans les mouvemens de ces petits indigènes quelque

chose de brusque qu'on n'observe point chez les enfans de notre race.

La fête de la Toussaint ne fut pas un jour heureux pour les Indiens du voisinage. Des soldats de la compagnie de ligne étaient venus chercher vingt hommes qui devaient le lendemain partir pour la ville de Vian-na ou S. Agostinho, et prendre la place des vingt autres dont le mois de travail venait de finir. C'étaient les capitaines indiens qui étaient chargés de désigner les hommes de corvée, et, à mesure que ceux-ci arrivaient à Almeida, on les mettait en prison, de peur qu'ils ne cédaient à leur inconstance naturelle, et qu'après avoir obéi aux ordres de leurs supérieurs, ils ne fussent tentés de prendre la fuite. Le contingent des travailleurs ne devant point se mettre en route le jour de la Toussaint, attendait dans la prison l'instant du départ. Une foule de femmes et d'enfans se tenaient aux fenêtres de la geôle; mais il ne faut pas croire que l'on songeât à s'affliger. Les prisonniers et leurs amis riaient, chantaient, poussaient des cris de joie. Etrangers à l'idée de l'avenir, pourquoi en effet se seraient-ils désolés? ils avaient le plaisir de se voir encore. Il n'en est pas moins vrai que les malheureux mis en réquisition allaient laisser des femmes et des enfans sans aucun secours, et perdre le moment favorable pour faire leurs plantations, unique espoir de leurs familles.

---

## CHAPITRE XV.

LA NOUVELLE COLONIE DE VIANNA. — LE COUVENT  
DE NOSSA SENHORA DA PENHA ET VILLA VELHA.  
— L'AUTEUR RETOURNE A RIO DE JANEIRO.

L'auteur revient à Villa da Victoria. — Il se rend à la colonie de *Vianna*. Histoire de cette colonie et du chemin de Villa da Victoria à Minas Geraes. Position de Vianna ; son église ; palais du gouverneur. Administration. Chanson d'un Indien. Culture. Crainte des Botocudos ; massacre d'une troupe d'hommes de cette nation. — L'auteur retourne de Vianna à Villa da Victoria et arrive sur les bords de la baie d'Espírito Santo. Haine des Brésiliens-Portugais contre les Botocudos. — Excursion à *Villa Velha*. Histoire et description de cette petite ville. — Couvent de *Nossa Senhora da Penha*. Vue admirable. Histoire du monastère de Penha. Forteresse. — L'auteur s'embarque ; il essuie une tempête et arrive à Rio de Janeiro.

J'ARRIVAI heureusement à Villa da Victoria, et fus accueilli par le *capitão mór* Francisco Pinto avec autant d'amabilité que la première fois. J'allai bientôt rendre visite au gouverneur ; j'en reçus de nouveaux témoignages d'intérêt et de bienveillance, et il me promit un *pedestre* pour m'accompagner jusqu'à la nouvelle ville de Vianna<sup>1</sup> que je désirais connaître.

<sup>1</sup> Tout le monde dans le pays donne à Vianna le titre de

Ce fut encore le bon *pedestre* Luiz da Silva que m'envoya le gouverneur pour me servir de guide. Je me rendis à cheval de Jucutacoára, l'habitation de M. Pinto, à Villa da Victoria; et là je m'embarquai sur un bateau du gouvernement, conduit par le pilote du goulet (*patrão mór da barra*). Comme les Indiens qui servaient ordinairement de rameurs sur cette barque étaient employés ailleurs, on avait mis quelques matelots en réquisition. Nous longeâmes les îles appelées Ilha do Penedo et Ilha do Principe; nous passâmes devant l'embouchure du Rio Jecú, et enfin nous débarquâmes vers le fond de la baie d'Espirito-Santo.

Le gouverneur avait donné des ordres pour que cet endroit, je trouvasse un cheval. Je fis environ trois lieues au milieu d'un pays fort inégal, jadis couvert de grands bois vierges, mais qui aujourd'hui ne l'est plus en grande partie que de *capoeiras* <sup>1</sup>. Dans les envi-

*villa*; mais je dois dire que Pizarro ne lui en accorde pas d'autre que celui de *povoação*.

<sup>1</sup> Je n'ai pas encore donné l'étymologie de ce mot qui revient si souvent dans ma *première Relation* et dans celle-ci, et qui, comme je l'ai dit, indique les bois que l'on voit succéder aux plantations laissées en friche. Comme l'a très bien fait observer José de Sá Betencourt (*Mem. Alg.*, 11), *capoeira* vient des mots indiens *có eudra* ou (*Dic. Port. Bras.*) *coquéra*, plantation ancienne. — Dans ma *première Relation*, j'ai fait, avec quelque doute, dériver du portugais le mot *catanga* qui désigne, ainsi qu'on l'a vu, ces forêts d'un ordre inférieur dont les feuilles tombent tous les ans. L'étymologie indiquée par M. José de Sá Betencourt me paraît plus vraisemblable que la mienne. Il fait venir *catanga* des mots

rons de Vianna située à environ trois lieues et demie de Villa da Victoria, les bois vierges sont beaucoup plus communs, et le pays devient très montagneux.

Il y a 7 à 8 ans (écrit en 1818), il n'y avait encore au lieu que l'on appelait *S. Agostinho* et où est aujourd'hui Vianna que deux ou trois chaumières. Pendant de longues années, le gouvernement avait interdit toute communication entre les capitaineries de Minas Geraes et d'Espirito Santo, voulant par là rendre plus difficile la contrebande de l'or. Après l'arrivée du roi Jean VI au Brésil, on ouvrit enfin les yeux, et

indiens *caa-tinga* bois blanc, comme sont, dit-il, ceux qui croissent dans les terres les moins fortes. — De savans Allemands ont cru devoir écrire *caa-tinga* et *caa-pim*. Cette orthographe peut être fort rationnelle; mais ce n'est point celle qu'avaient adoptée les jésuites auxquels on doit la fixation des dialectes tupi et guarani. Ils écrivaient *capim* en tupi (*Voy. Dic. Bras.*) et *capyt* en guarani (*Ant. Ruiz de Montoya*); en général ils ne séparaient point par des traits d'union les mots composés, et en cela ils étaient guidés par l'analogie; car on ne les sépare pas non plus dans la langue allemande. Mais je suppose un instant qu'en écrivant le tupi ou le guarani on dut, ce qui n'est pas, écrire *caa-pim* et *caa-tinga*, il ne faudrait pas adopter cette orthographe, quand on cite les mots dont il s'agit, comme empruntés aux Brésiliens actuels (*Brasileiros*), et dans l'intention de se faire mieux comprendre. En effet, au Brésil ces mêmes mots font actuellement partie de la langue portugaise; on les y écrit universellement de la manière suivante: *capim* et *catinga*; et il serait tout aussi étrange de vouloir aujourd'hui les rendre à leur origine qu'il le serait d'écrire en français *Rhein*, *burg* ou *landsknechte* pour *Rhin*, *bourg* et *lansquenets*.

l'on sentait combien il était absurde de sacrifier à de mesquines précautions les intérêts qui devaient résulter du commerce de deux provinces limitrophes dont l'une est voisine de l'Océan, et dont l'autre peut fournir à la première du fer, et d'autres articles utiles. On prit donc la louable résolution de faire un chemin qui allât de Villa da Victoria à la ville de Mariana. Le chemin fut commencé du côté de la province d'Espírito Santo, au hameau de *Santa Maria* situé sur la rivière du même nom, rivière qui, comme je l'ai dit, se jette dans la baie. Cependant, comme il faut faire six lieues par eau de Santa Maria à Villa da Victoria, et qu'en général les Mineiros, muletiers si habiles, redoutent de s'embarquer, on prit le parti d'ouvrir un second chemin, sans néanmoins renoncer au premier. On profita de celui qui déjà conduisait à S. Agostinho, et on le prolongea pour le faire aboutir à la route de Santa Maria destinée, comme on l'a vu, à arriver près de Villa Rica. On commença par faire au milieu des bois vierges une percée (*picada*) qui allait jusqu'aux Mines; lors de mon voyage, le véritable chemin était totalement achevé dans un espace de dix lieues; on le continuait en se servant de *pedestres* et d'Indiens, et pour que les muletiers pussent trouver, durant leur voyage, des vivres et des abris, on avait le projet de placer, de 3 en 3 lieues des détachemens de soldats que l'on devait supprimer, lorsque des colons se seraient établis sur les bords de la route<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> « Du côté de Minas, m'écrivait le 6 décembre 1834

S. Agostinho, quoique très voisin de Villa da Victoria, était cependant le point le plus reculé où l'on trouvât des terres en culture; on prit la résolution de donner de l'importance à ce hameau, et voici par quels moyens l'on tâcha d'y parvenir. La population des Açores est, comme on sait, fort considérable, et un grand nombre des habitans de ces îles vivent dans une extrême indigence. Le gouvernement avait fait venir des Açores au Brésil une cinquantaine de ménages, en promettant de leur distribuer des terres; on les envoya à S. Agostinho, et ce fut alors que l'on donna à la colonie nouvelle le nom de *Vianna*, celui de l'intendant général de la police. Chaque ménage d'Insulaires (*Ilheos*) eut sa maison, un espace de terre assez considérable, quelques bestiaux et des instrumens aratoires. On avait besoin d'argent pour subvenir à ces dépenses; on en prit sur les fonds affectés à la

« M. Guido Thomas Marlière, le chemin a été fait sous mon  
 « inspection; il a été achevé dans toute son étendue, et fré-  
 « quenté pendant quelque temps par des caravanes de mu-  
 « letiers. Cependant les Mineiros ne pouvant réussir à vendre  
 « leurs bestiaux et leurs autres denrées à la ville da Victoria,  
 « dont les habitans se nourrissent pour la plupart de pois-  
 « sons et de coquilles, ont fini par renoncer à tout commerce  
 « avec la province du S. Esprit; et déjà le chemin se trouve  
 « intercepté par des troncs renversés, des lianes et des bran-  
 « ches d'arbres. Il est bien difficile, ajoutait M. Marlière  
 « d'accord avec Pizarro, que les habitans si apathiques d'Es-  
 « pírito Santo fassent fleurir leurs pays. Les Botocudos eux-  
 « mêmes connaissent la différence qui existe entre ces hommes  
 « et les Mineiros. »

police, arrangement bizarre qu'on peut expliquer seulement par les liens de parenté et d'amitié qui unissaient le gouverneur de la province et M. PAULO FERNANDES VIANNA, l'intendant de la police générale.

Dans une relâche que les Ilheos avaient faite au cap Vert quelques-uns d'entre eux avaient pris, dit-on, le germe d'une maladie dangereuse; d'un autre côté l'air de Vianna, avant les défrichemens qui ont eu lieu depuis, était loin d'être parfaitement pur; les nouveaux colons n'étaient point accoutumés à travailler sous le ciel brûlant des tropiques, et ils eurent, en arrivant, l'imprudence de former des rizières dans des marais voisins de leurs demeures. Plusieurs des hommes tombèrent malades et moururent. Les femmes furent épargnées, parce qu'elles sortaient beaucoup moins que leurs maris, qu'elles n'avaient pas les mêmes occasions de boire de mauvaise eau, et n'allaient point dans les endroits marécageux. Aujourd'hui que le pays est plus découvert, il est aussi plus sain, et il ne paraît pas qu'il y ait à Vianna plus de malades qu'ailleurs. Lorsque les Insulaires avaient vu succomber quelques-uns de leurs compatriotes, ils avaient été saisis d'effroi, et plusieurs avaient voulu se retirer. Le gouverneur s'y opposa; quelques-uns s'enfuirent, mais ils furent ramenés à Vianna par la force armée, et, lors de mon voyage, il était encore défendu à tous les nouveaux colons d'aller s'établir ailleurs. Ils se plaignaient beaucoup d'une telle gêne; mais le gouvernement avait bien, ce me semble, le droit d'imposer quelques conditions à des hommes qu'il avait tirés de

l'indigence et comblés de bienfaits. Leurs plaintes eussent été fondées, dans le cas seulement où, comme ils le disaient, on leur eût promis des terres à Minas Geraes, Rio Grande, Sainte Catherine, et non dans la province d'Espirito Santo.

Vianina se compose d'une soixantaine de maisons ; mais elles ne sont point réunies en un seul groupe. Chacune d'elles, bâtie en terre et couverte en chaume, est construite au milieu des possessions qui en dépendent, et sur une colline séparée. Autour de l'habitation, les bois ont été abattus et remplacés par des champs de maïs, de riz, de haricots et de manioc. Vers l'extrémité de tous les terrains actuellement en culture, est une hauteur dont le sommet présente une large plate-forme, et là, on a bâti l'église, le presbytère, ainsi qu'une grande maison destinée pour le gouverneur. De ce point, on découvre, vers l'est, une partie des habitations de Vianna, et, du côté de l'ouest, une grande caserne destinée aux soldats qui protègent les colons contre les insultes des sauvages. Partout, si ce n'est vers l'est, des montagnes assez élevées et couvertes de forêts épaisses dominent la hauteur, en donnant à l'horizon des bornes très étroites. Dans tout cet ensemble, il y a quelque chose de simple et de majestueux qui élève l'âme et la porte au recueillement.

L'église de Vianna n'est pas très grande ; mais elle est bien éclairée et ornée avec beaucoup de goût. C'était certainement une des plus jolies que j'eusse vues depuis que j'étais au Brésil. Je ne saurais faire

autant d'éloge de la maison du gouverneur, grand bâtiment à fenêtres parfaitement carrées, lourd, mal distribué, où l'on entre par le côté, et auquel on n'a pas même songé à joindre un jardin. Le gouverneur Rubim, qui fut le créateur de Vianna, habitait de temps en temps cette maison à laquelle on donnait le nom pompeux de *palacio* ; mais il est à croire qu'elle aura été abandonnée par son successeur.

L'administration de Vianna était confiée à un lieutenant de la ligne, qui commandait le détachement cantonné près de la nouvelle colonie et les détachemens voisins. C'était lui qui dirigeait les travaux, et il était obligé de rendre compte de tout au gouverneur qui ensuite donnait ses ordres, et entraînait dans les moindres détails.

Lors de mon voyage, on achevait la tour de l'église. C'étaient les Indiens qui transportaient les terres et faisaient tous les gros ouvrages. Le lieutenant Box JARDIM, commandant de Vianna, me raconta que l'un de ces hommes jouait tous les soirs de la guitare, en chantant dans sa langue les paroles suivantes : *C'est bien contre mon gré que je suis ici ; quand reverrai-je les lieux où je suis né* ? Comme il est extrêmement rare que les Indiens civilisés du littoral chantent dans

<sup>1</sup> Cette chanson indienne est la plus poétique de toutes celles que j'ai recueillies. Rien n'est en général plus simple et moins figuré que le langage des Indiens, et par conséquent il faut considérer comme absolument imaginaire celui que leur prêtent les poètes, les romanciers et même plusieurs historiens (*Voy. ma première Relation*, II, 166).

leur propre langue, je priai le lieutenant de m'écrire la chanson qu'il m'avait répétée. Il le fit avec complaisance; mais, craignant de se compromettre, il mit au bas du texte original la traduction suivante, qui différait de la première, et est évidemment infidèle :  
*Je suis bien ici ; mais j'aimerais mieux être aux lieux où je suis né.*

Les terres de Vianna sont propres à tous les genres de culture; mais les grandes fourmis sont malheureusement très communes dans ce canton, et y font beaucoup de mal. On a cherché à naturaliser ici quelques plantes d'Europe, telles que le lin et le froment; ces essais n'ont pas été heureux; cependant je serais tenté de croire que cela tient moins au climat et à la nature du sol qu'à l'inexpérience des colons, peu accoutumés à l'agriculture des contrées équinoxiales. Les cultivateurs de Vianna ont le bonheur d'avoir dans leurs alentours une rivière qui, quoique très étroite, est cependant navigable pour les pirogues depuis la colonie jusqu'à la baie, et facilite l'exportation des denrées du pays.

Mais les nombreux avantages dont jouissent les habitans de Vianna étaient, lors de mon voyage, bien tristement compensés par la crainte où les tenait sans cesse le voisinage des Indiens ennemis. Au reste, si ces derniers se montraient barbares, on ne l'était, il faut le dire, guère moins à leur égard. Environ vingt jours avant mon arrivée dans le pays, le lieutenant Bom Jardim apprit qu'ils avaient massacré un cultivateur, et enlevé ses enfans. Il se mit à la poursuite

des sauvages, en suivant toujours leurs traces au milieu des forêts; et, à la fin de la troisième journée, il découvrit les baraquas de feuilles de palmier où ils devaient passer la nuit. Il se cacha avec sa troupe, et, à la pointe du jour, il fondit sur les ennemis qui n'eurent pas même le temps de saisir leurs flèches. Les hommes et les femmes furent tués à coups de couteaux par les Brésiliens-Portugais, sans pouvoir se défendre; il n'y eut d'épargnés que deux enfans très petits, un garçon et une fille, que le lieutenant emmena avec lui. On trouva dans les baraquas des sauvages un grand nombre d'effets qui avaient appartenu à des Portugais, principalement des couteaux, des haches, des chapeaux, et l'on fut d'autant plus surpris de cette découverte, que, depuis quelque temps, on n'avait point entendu dire que les sauvages eussent fait de pillage nulle part. On remarqua aussi, comme une singularité, que les deux enfans auxquels le commandant avait conservé la vie, se donnaient entre eux les noms d'Antonio et d'Anina, qui sont portugais<sup>1</sup>. Le lieutenant Bom Jardim eut la bonté de me faire présent d'un assez joli collier qui avait été pris sur une Indienne sauvagée, et se composait de deux rangs de petites graines noires séparées par quelques dents de cabiai. Au Rio Doce, on m'avait aussi donné deux instrumens de musique enlevés aux sauvages et qui attestaient assez leur barbarie, c'étaient tout simple-

<sup>1</sup> Si *anina* n'est pas précisément un nom portugais, c'est du moins un mot de cette langue légèrement altéré.

ment des ficelles au milieu desquelles on avait attaché un énorme paquet de sabots de pécarî entremêlés de quelques morceaux de peau de cerf bien desséchés <sup>1</sup>.

Comme les Indiens qui furent tués dans les forêts de Vianna par la troupe du lieutenant Bom Jardim avaient la lèvre inférieure et les oreilles percées, il est bien évident qu'ils appartenaient à la nation des Botocudos. Mais ce nom est peu connu dans la province du S. Esprit. Les Indiens sauvages n'y sont en général désignés que par les noms de *Bugres* ou *Gentios*.

J'avais été reçu à Vianna par le lieutenant Bom Jardim qui m'accompagna partout, et répondit à mes questions avec une extrême complaisance. Comme il était fort tard, quand nos promenades furent terminées, et que le temps était mauvais, je me décidai à passer la nuit dans la colonie nouvelle.

M'étant remis en route le lendemain matin, j'arrivai bientôt sur le bord de la baie d'Espirito Santo, et j'appris que le pilote du goulet (*patrão mór da barra*) était venu me chercher la veille, et m'avait attendu jusqu'à onze heures du soir. J'eus beaucoup à regretter d'avoir manqué cette occasion, car il me

<sup>1</sup> M. le prince de Neuwied a parlé de colliers semblables à celui que j'ai décrit plus haut. Quant aux instrumens de musique, je crois qu'ils me furent aussi donnés dans le pays pour des colliers; mais Firmiano m'apprit quelle était leur véritable destination, et il est difficile en effet de supposer qu'ils pussent en avoir une autre que celle de produire du bruit.

fallut attendre presque toute la journée avant de pouvoir me procurer une barque. Après être resté longtemps sur le rivage, j'entrai dans une *venda* pour me mettre à l'abri du soleil, et j'y trouvai plusieurs personnes qui, comme moi, voulaient se rendre à Villa da Victoria. On parla beaucoup des Indiens sauvages; c'était, dans ce pays, un sujet inépuisable de conversation, et jamais on ne l'entamait sans montrer contre ces malheureux une haine qui allait presque jusqu'au délire. Un *pedestre* qui se trouvait là, ne se lassait point de témoigner son étonnement de ce que son officier gardait dans sa maison un fils de Gentio, et jurait qu'à la place du lieutenant Bom Jardim, il égorgerait l'enfant. Je tâchai en vain de faire comprendre à ces braves gens que de tels sentimens n'étaient point parfaitement d'accord avec la religion qu'ils prétendaient professer : à leurs yeux les Gentios n'appartenaient pas à l'espèce humaine, c'étaient des bêtes féroces<sup>1</sup>.

Vers le soir, il se présenta enfin une petite pirogue, et je m'empressai de la retenir. Mais tous les hommes qui attendaient avec moi dans la *venda* voulurent profiter de la même occasion. La barque était fort chargée; le vent s'éleva, et ce fut avec un grand plaisir, je l'avoue, que j'arrivai à Villa da Victoria.

Avant de retourner à Rio de Janeiro, je voulus al-

<sup>1</sup> A l'époque de mon voyage, les colons de la partie de Minas Geraes, voisine du Rio Doce, ne montraient guères moins de haine contre les Botocudos que les habitans d'Espírito Santo, et ne mettaient pas moins de barbarie dans leurs vengeances.

ler voir Villa Velha<sup>1</sup> et le fameux monastère de Nossa Senhora da Penha situés vers l'entrée de la baie d'Espirito Santo du côté du midi. Le *capitão mór* Pinto qui avait pour moi toutes les complaisances possibles, se proposa pour être mon guide. Nous nous embarquâmes dans une pirogue, et nous étant d'abord rendus au Sítio de Santinabos<sup>2</sup> où quelques affaires nous appelaient, nous eûmes le plaisir de contempler cette vue magnifique que j'avais admirée en arrivant à Villa da Victoria, et que j'ai déjà décrite. Bientôt nous remontâmes dans notre pirogue; nous nous dirigeâmes vers l'entrée de la baie, et, après avoir côtoyé les montagnes qui la bordent du côté du sud, nous arrivâmes à une crique dominée par la montagne de Penha, et au fond de laquelle se trouve située la chétive ville de Villa Velha où nous débarquâmes.

*Villa Velha* fut, comme je l'ai dit, le premier établissement que les Portugais formèrent dans la province, et s'appela d'abord *Villa do Espirito Santo*. Les attaques des Indiens sauvages, originaires très nombreux, forcèrent bientôt les Européens de se retirer dans l'île de Duarte de Lemos; mais d'autres raisons ont contribué encore à empêcher *Villa do Espirito Santo* ou *Villa Velha* d'acquérir quelque importance. Les eaux y sont d'une mauvaise qualité; la crique sur le bord de laquelle la ville est bâtie à peu de fond, et les embarcations ne peuvent y naviguer;

<sup>1</sup> Voy. plus haut p. 170.

<sup>2</sup> Voy. plus haut p. 233.

enfin les terres du voisinage contiennent trop de sable pour être mises en culture. Villa Velha n'en n'est pas moins restée le chef-lieu d'une paroisse et celui d'un *termo* administré par deux juges ordinaires et un sénat municipal (*camara*). Cependant cette prétendue ville n'est guère qu'un hameau composé presque entièrement de chaumières à demi-ruinées. Quoique voisines des montagnes, ces chaumières sont bâties sur un terrain très plat, et seulement au nombre d'environ quarante<sup>1</sup>. Les moins décrépites forment une place allongée qui aboutit à la mer, et dont le côté opposé à l'Océan est formé par l'église.

Ne pouvant tirer parti de leurs terres, les habitants de Villa Velha ne vivent guères que de la pêche; ils sont très pauvres, et leur nombre va toujours en diminuant. La paroisse de Villa Velha, dit Pizarro, se prolonge au nord dans un espace de trois lieues jusqu'à celle de Villa da Victoria; au couchant, elle a moins d'un quart de lieue, à l'ouest elle a plus de cinq lieues, au midi quatre, et, dans cette étendue de territoire, elle ne comprend que 7 à 800 adultes<sup>2</sup>.

A quelque pas de Villa Velha, du côté de l'est, se trouve la montagne de *Penha* qui se termine par un rocher énorme sur lequel on a bâti le couvent et l'église consacrés à la Vierge sous le nom de *Nossa Senhora da Penha*. Vue des environs, cette montagne produit l'effet le plus pittoresque. Le rocher nu, le

<sup>1</sup> Chiffre emprunté à Pizarro.

<sup>2</sup> Piz. *Mém. hist.*, II, 8.

monastère et l'église qui la couronnent ressemblent dans le lointain à une forteresse, et contrastent avec les bois épais qui couvrent les flancs de la montagne.

Pour se rendre à l'église, on passe d'abord sous une arcade; puis on monte par un chemin encaissé entre deux murs d'appui, pavé de larges pierres et ombragé par des arbres touffus. A l'extrémité de ce chemin, immédiatement au-dessous du rocher, est une plate-forme sur laquelle on a construit un bâtiment étroit, bas, allongé, divisé en différentes petites chambres et destiné aux pèlerins que la dévotion attire sur la montagne. De cette plate-forme, on monte par un escalier étroit, taillé dans le rocher; et, parvenu au couvent, on découvre une vue d'une étendue immense. On aperçoit la mer, la partie orientale de la baie avec ses îles, et, du côté du sud et du sud-ouest, de vastes campagnes; du côté de l'ouest, en face de la montagne de Penha est celle de Moreno qui, au midi de la baie, forme le point le plus avancé dans la mer; et, entre les deux montagnes, se trouve l'embouchure de la rivière de *Costa* (côte) dont les eaux, après avoir serpenté sur des terrains plats et sablonneux voisins de l'océan, vont embarrasser la baie des sables qu'elles y charient.

Après avoir admiré la vue dont je viens de tracer une faible esquisse, j'allai visiter l'église et le couvent de Penha. La fondation de ces édifices remonte à une époque fort ancienne. Vers 1553, un religieux espagnol appelé PEDRO PALACIOS, passa au Brésil pour

tâcher de répandre parmi les sauvages la religion chrétienne. Cet homme se retira sur le morne de Penha qui alors était couronné par deux palmiers d'une grandeur remarquable, et construisit sa cabanne un peu au-dessous du sommet de la montagne. Cependant, ayant cru que le ciel lui avait fait comprendre, par des signes surnaturels, qu'un édifice devait être élevé en l'honneur de la Vierge au haut du rocher; il ne tarda pas à y construire une chapelle où il plaça une image à laquelle la légende attribue une origine miraculeuse. Pedro Palacios mourut fort vénéré dans tout le pays. Après lui un homme pieux se chargea du soin de la chapelle; mais, en 1591, les municipalités réunies de Villa da Victoria et de Villa do Espirito Santo la donnèrent aux Franciscains <sup>1</sup>. En 1637, l'église fut beaucoup augmentée, et l'on y joignit un couvent capable de recevoir douze ou treize religieux. A cette époque, le gouverneur de Rio de Janeiro Salvador Correa de Sá e Benavides s'était mis en campagne pour aller découvrir des mines d'émeraudes et autres pierres précieuses; ayant passé par la province du S. Esprit, il contribua beaucoup aux dépenses de la construction du couvent de Penha, et attacha à ce monastère la redevance annuelle de vingt-cinq bêtes à cornes prises dans ses terres des Goitacazes <sup>2</sup>.

<sup>1</sup> On voit que ce n'est point, comme on l'a cru, aux bénédictins de Rio de Janeiro qu'appartient le couvent de Penha. Je suis sur ce point parfaitement d'accord avec Casal et Pizarro.

<sup>2</sup> Piz. *Mém. hist.*, II.

L'église de Nossa Senhora da Penha est petite, mais fort jolie et bien ornée. Je n'ai pu parcourir le couvent avec détail; mais ce que j'en ai vu ne m'a point paru remarquable. Les religieux qui l'habitent sont envoyés de Rio de Janeiro par leurs supérieurs; lors de mon voyage, ils n'étaient plus qu'au nombre de deux. Cependant la Vierge de Penha continue à jouir d'une grande réputation, et de très loin, principalement de Campos, on lui adresse des offrandes souvent considérables. Un peu avant la fête patronale, les moines font des quêtes dans les alentours; le jour même de la fête un grand nombre de pèlerins montent sur la montagne, et les religieux leur donnent un repas du produit de leur quête. L'on voit auprès du couvent une grande salle destinée à ce banquet public.

Après avoir visité Nossa Senhora da Penha, nous nous rendîmes, le *capitão mór* et moi, à un petit fort bâti au pied de la montagne, sur un terrain très plat, presque de niveau avec la mer. Cette forteresse est destinée à défendre l'entrée de la baie; mais je crois qu'elle remplirait fort mal ce but. Un détachement de la compagnie de ligne commandé par un gouverneur forme la garnison du fort. Les patrons des bâtimens qui entrent et de ceux qui sortent sont obligés de montrer leurs papiers au gouverneur.

Comme il n'existe qu'un seul chemin pour se rendre de Villa da Victoria à Rio de Janeiro, celui que j'avais déjà suivi et qui même n'en n'est réellement pas un, je pris le parti de retourner par mer à la capitale du Brésil et de renvoyer ma caravane par terre avec

Prégent et Manoel da Costa. Une *Sumaca* était sur le point de mettre à la voile pour Rio de Janeiro. Le gouverneur eut la bonté d'aplanir quelques difficultés qui se présentèrent, et je convins avec le patron de la barque qu'il me recevrait moi, Firmiano et quatre caisses pour la somme de 20,000 reis (125 f.). De mauvais temps retardèrent malheureusement mon départ, et je fus obligé de prolonger mon séjour chez le *capitão mór* dont la complaisance ne se démentit pas un seul instant. Enfin le temps changea. Au moment où nous allions quitter le port, j'appris que la barque était dans le plus mauvais état; mais j'avais retenu mon passage; je me décidai à partir. L'embarcation était extrêmement remplie; j'avais à peine la place de me remuer, et, pour dormir j'étais obligé de me coucher en double entre des ballots de hauteur inégale dans la cabane du patron où régnait une odeur fétide. Un mal de mer affreux me rendit inutile les abondantes provisions que m'avait données le *capitão mór*; mais elles ne furent point perdues pour tout le monde. A la hauteur du cap Frio, nous fûmes accueillis par une tempête qui dura une nuit entière. Le propriétaire de la barque tremblant et désespéré, faisait des vœux à Notre Dame de Penha et à tous les saints du Paradis; le patron occupé de sa manœuvre semblait ne pas l'entendre; quant à moi, j'allai me réfugier dans l'espèce de trou que l'on m'avait donné pour logement, et j'eus le bonheur de m'y endormir. Le patron me dit depuis qu'en égard au mauvais état de la barque nous avions couru des dan-

gers véritables. Cet homme était d'une profonde ignorance; mais il avait fait plus de vingt-deux fois le voyage de Villa da Victoria à Rio de Janeiro; la longue habitude de cette navigation lui tenait lieu de science, et, au bout de quatre jours, nous entrâmes dans la baie de Rio de Janeiro.

---

---

**PRÉCIS HISTORIQUE  
DES RÉVOLUTIONS DU BRÉSIL**

DEPUIS

**L'ARRIVÉE DE JEAN VI EN AMÉRIQUE**

JUSQU'À

**L'ABDICATION DE L'EMPEREUR D. PEDRO <sup>1</sup>.**

---

PENDANT plusieurs siècles, le Brésil fut soumis au système colonial. Peut-être ce système ne fut-il jamais aussi rigoureux pour cette belle contrée que pour l'Amérique espagnole; mais il n'en est pas moins vrai que les prohibitions les plus sévères empêchaient sans cesse les Brésiliens de profiter des bienfaits que leur avait prodigués la nature. Fermé aux étrangers, le Brésil s'épuisait pour enrichir les négocians de Lisbonne. Ses habitans marchaient sur le fer, et, sous peine d'aller finir leurs jours sur le rivage insalubre d'Angole, ils étaient obligés de tirer du Portugal leurs instrumens aratoires; ils possédaient d'abondantes

<sup>1</sup> Voyez la Préface.

salines, et il fallait qu'ils achetassent à des compagnies européennes le sel qui leur était indispensable. Ils étaient contraints de se faire juger sur les bords du Tage, et leurs enfans ne pouvaient recevoir quelque instruction dans la médecine et la jurisprudence, s'ils n'allaient la chercher à l'université de Coïmbre.

Le système colonial ne tendait pas seulement à appauvrir le Brésil; il avait un but plus odieux encore, celui de le désunir. En semant des germes de division entre les provinces, la métropole espérait conserver plus long-temps cette supériorité de forces qui lui était nécessaire pour exercer sa tyrannie. Chaque capitainerie avait son satrape, chacune avait sa petite armée, chacune avait son petit trésor; elles communiquaient difficilement entre elles, souvent même elles ignoraient réciproquement leur existence. Il n'y avait point au Brésil de centre commun : c'était un cercle immense, dont les rayons allaient converger bien loin de la conférence.

Lorsque Jean VI, chassé du Portugal par les Français, chercha un asile en Amérique, une partie du système colonial dut nécessairement tomber d'elle-même. Alors on établit à Rio de Janeiro des tribunaux qui jugèrent en dernier ressort; le Brésil fut ouvert aux étrangers, et l'on permit enfin à ses habitans de profiter des richesses que la nature avait semées sous leurs pas. Mais on n'alla pas plus loin; après cet effort, on s'endormit. On ne chercha point à établir quelque homogénéité dans le nouveau royaume, dont

on venait de proclamer l'existence; on laissa maladroitement subsister la même désunion entre les provinces, et Jean VI était, à Rio de Janeiro, le souverain d'une foule de petits états distincts. Il y avait un pays qu'on appelait le Brésil; mais il n'existait point de Brésiliens.

Jean VI était étranger aux notions les plus simples de l'art de gouverner les hommes. Il avait eu un frère auquel on avait prodigué tous les soins d'une éducation excellente; tandis que lui, fils puîné, qui semblait ne point être destiné au trône, avait été condamné à une profonde ignorance. Jean VI était né bon, il n'eut jamais la force de prononcer lui-même un refus; il se montra toujours fils tendre et respectueux; simple particulier, il eût été remarqué pour quelques qualités honorables, comme roi, il fut absolument nul.

Les ministres qui gouvernèrent sous son nom ne furent pas tous dépourvus de talents; mais aucun ne connaissait assez le Brésil, pour cicatriser les plaies qu'avait faites à ce pays le système colonial, pour en réunir les parties divisées, et leur donner un centre commun d'action et de vie. Don Rodrigo, comte de Linhares, avait des idées élevées; mais il voulait tout entreprendre, tout finir à la fois; dans un pays où tout est obstacle, il n'en voyait aucun; il ne mesurait point la grandeur de ses idées sur la petitesse de ses moyens, et, dupe des charlatans qui l'entouraient, plus dupe encore de son imagination bouillante, il croyait déjà exécutés des projets gigantesques qui à

peine pourront s'accomplir dans quelques siècles. Ceux qui lui succédèrent, vieux et infirmes, voyaient toujours l'Europe dans l'empire du Brésil, et laissèrent les choses dans l'état où ils les avaient trouvées. Thomaz Antonio de Villanova e Portugal, le dernier ministre qu'eut le roi Jean VI comme souverain absolu, était un homme de bien, et possédait même quelques connaissances en agriculture, en économie politique, en jurisprudence; mais ses idées, surannées et mesquines, n'étaient point en harmonie avec celles du siècle, ni avec les besoins nouveaux de la monarchie portugaise; l'émancipation du Brésil, déjà accomplie depuis plusieurs années, lui semblait une sorte de rêve qui ne pouvait se réaliser; il avait de l'intégrité, et fut entouré de fripons et de dilapidateurs; il voulait faire le bien, et ne produisit guère que du mal. Thomaz Antonio ne sut ni prévoir ni arrêter la révolution qui bientôt éclata en Portugal, et lui laissa envahir, presque avec la rapidité de l'éclair, toutes les provinces du Brésil.

A cette époque, les habitans de ce pays se croyaient obligés d'avoir pour le souverain qu'ils tenaient de la Providence, ce respect mêlé d'idolâtrie dont on ne trouve presque plus de trace chez les Européens; et Jean VI s'était particulièrement attiré l'amour de ses peuples par la bonté de son naturel, par cette affabilité qui contrastait avec la morgue des anciens gouverneurs, et même par cette espèce de commérage qu'il mêlait à sa familiarité. En abandonnant la métropole à quelques chances, en restant au milieu des

Brésiliens qui l'adoraient, en faisant disparaître jusqu'aux derniers vestiges du système colonial, enfin en constituant un empire brésilien, Jean VI eût pu sauver la plus belle partie de la monarchie portugaise. Mais, pour parvenir à de telles fins, il eût fallu plus d'énergie, plus de connaissance des hommes et des choses que n'en avait le fils ignorant et débonnaire du roi don Joseph. Il fut la dupe d'une coupable intrigue.

La révolution de Portugal avait été l'ouvrage de quelques hommes éclairés; mais la masse de la nation n'en pouvait concevoir ni le but ni les principes. Comme le roi était aimé des Portugais, on sentit qu'en le rattachant aux changemens qui venaient de s'opérer, on les rendrait moins impopulaires, et l'on résolut de faire des efforts pour ramener la cour au sein de la mère-patrie. Jean VI aimait le Brésil; la servilité familière des habitans de ce pays lui faisait goûter le plaisir de la souveraineté sans lui en laisser les ennuis; et, il faut le dire, la crainte de passer les mers l'attachait encore au continent américain. Il était nécessaire de lui cacher avec soin le plan que l'on avait formé de l'associer à une révolution qu'il abhorrait; on sut lui persuader que sa présence ferait rentrer dans le devoir les Portugais rebelles, et, par cet artifice, l'on triompha tout à la fois de ses affections et de ses répugnances.

Jean VI était encore sur le bâtiment qui l'avait amené en Europe, et déjà il avait perdu toutes ses illusions. Ses cortès lui dictèrent les lois les plus ri-

goureses, et allèrent jusqu'à lui prescrire l'heure de son débarquement. Souverain absolu, il n'avait point été un tyran; sous prétexte d'en faire un roi constitutionnel, on le rendit esclave, et il mourut malheureux.

Les Brésiliens furent indignés de l'abandon où les laissait le départ de leur souverain. Ils ne pouvaient le haïr; leur amour se changea en mépris. Le seul centre d'union auquel se ralliaient les provinces du Brésil allait être de nouveau transporté loin d'elles; un légitime orgueil ne permettait plus à leurs habitants d'aller au-delà des mers renouer les chaînes pesantes que l'émancipation avait rompues, mais alors se montrèrent dans tout ce qu'ils avaient de hideux les tristes résultats du système colonial.

Les rivalités de capitainerie se réveillèrent plus que jamais. Profondément blessés des orgueilleux dédains des habitants de la capitale, ceux de l'intérieur commencèrent à examiner ses titres. Chaque province voulait être la première: on nommerait telle bourgade qui prétendait devenir la capitale du royaume, et l'habitant du désert, étranger aux arts, à la civilisation, à toutes les commodités de la vie, soutenait fièrement qu'il n'y avait rien que l'on ne trouvât dans les lieux où il était né, et que son canton pouvait se passer du reste de l'univers. Une affreuse anarchie allait anéantir le Brésil, lorsque la politique injuste et absurde des cortès de Lisbonne vint prolonger son existence.

Le peuple du Portugal n'avait pu voir sans douleur

s'opérer l'émancipation de sa colonie. Cette émancipation le rejetait au second rang, et tarissait une des sources principales de ses richesses; elle le blessait tout à la fois dans son orgueil et dans ses intérêts. L'assemblée des cortès crut donc que, pour se rendre populaire, il fallait qu'elle fit rentrer le Brésil sous le joug de la métropole. Aveuglé par la vanité nationale, les législateurs portugais n'avaient pas même daigné sans doute jeter les yeux sur la carte du Brésil. Un décret maladroitement hypocrite rétablit l'ancien système colonial; et, comprenant dans un seul anathème le royaume du Brésil et le jeune prince auquel Jean VI en avait confié la régence, les cortès ordonnèrent que don Pedro, déjà marié et père de famille, reviendrait en Europe, pour voyager sous l'aile d'un gouverneur, et lire avec lui les *Offices de Cicéron* et les *Aventures de Télémaque*.

L'insulte qu'avaient reçue en commun les Brésiliens et le prince régent, les rapprochèrent. Don Pedro désobéit aux législateurs de Lisbonne, les Brésiliens le mirent à leur tête, chassèrent les soldats portugais, et proclamèrent leur indépendance.

Le nouveau souverain de l'immense empire du Brésil avait vingt-deux ans. Son enfance avait été confiée à un homme de mérite, le Portugais Rodemacher; mais la cour corrompue de Jean VI voyait avec une égale appréhension le savoir et la vertu. Une intrigue fit expulser le sage instituteur, et le prince n'eut plus d'autre maître que le Franciscain Antonio d'Arabida, aujourd'hui évêque *in partibus*. Ce moine pas-

saît dans son ordre pour un homme instruit ; mais les connaissances du plus instruit des Franciscains étaient encore bien faibles, et le père Antonio d'Arrabida ne voulut pas même communiquer à son élève celles qu'il possédait. Don Pedro était né avec des qualités heureuses, de l'esprit, de la mémoire, et une ame élevée. Si l'éducation avait développé ces germes précieux, si elle eût réprimé les défauts auxquels le jeune infant était enclin, si l'exemple du vice n'eût frappé ses premiers regards, si, par de graves études, on eût fixé son imagination mobile, et, disons-le, si, porté au timon des affaires, il eût été secondé avec plus de talent et plus de zèle, il aurait pu fonder sur des bases solides un empire libre et florissant.

Don Pedro entrant à peine dans la vie, étranger aux affaires, sans connaissance des hommes et des choses, sans aucune instruction, sans un ami sincère et éclairé, se trouva à la tête d'un empire qui ne le cède en étendue qu'à la Russie, à la Chine et aux États britanniques ; d'un empire qui n'était point encore constitué, que l'on connaissait mal, et dont la population hétérogène présente, suivant les provinces, des différences plus sensibles qu'il n'en existe entre la France et l'Angleterre, l'Allemagne et l'Italie. Ce prince avait pour lui les avantages de la jeunesse, une grande force physique, de la droiture, de nobles sentimens, le désir sincère de faire le bien. C'était beaucoup, sans doute ; mais, dans les circonstances épineuses où il se trouvait, ce n'était point assez. Il fallait s'occuper de donner au Brésil une forme de gouvernement nou-

velle ; cette tâche aurait embarrassé un homme plus consommé dans les affaires que ne l'était le fils du roi Jean VI.

Après avoir porté les titres de *prince régent* et de *défenseur du Brésil*, don Pedro fut proclamé *empereur constitutionnel*. Alors il n'y avait point encore de constitution ; mais les députés des diverses provinces, réunis à Rio de Janeiro, travaillèrent à ce grand œuvre. Cependant une assez forte tendance au républicanisme ne tarda pas à se manifester parmi les représentans ; don Pedro conçut des craintes pour son autorité, et tout à coup il renvoya l'assemblée constituante, en exilant quelques membres remarquables par leurs talens et par leur éloquence<sup>1</sup>. Ce coup d'état était audacieux, et, par l'étourdissement qu'il occasiona, il accrut un moment le pouvoir de l'empereur. Mais, pour mettre à profit les résultats d'un tel acte de vigueur, il fallait une constance et une habileté qui ne pouvaient être le partage d'un souverain si jeune encore, si mobile et si inexpérimenté ; la dissolution de l'assemblée constituante ne servit peut-être, en dernière analyse, qu'à rendre l'empereur un peu moins populaire. Don Pedro avait annoncé qu'il soumettrait à une assemblée nouvelle un projet de constitution remarquable par son libéralisme, et ce projet fut effectivement offert à la nation le 11 décembre 1823.

<sup>1</sup> M. José Bonifácio de Andrade, tuteur du jeune Pedro II, M. da Rocha, aujourd'hui ministre du Brésil à Paris, M. Montezuma, etc.

Mais on avait appris à se défier de don Pedro ; on craignit que s'il réunissait une seconde assemblée constituante, il ne la chassât encore avant qu'elle eût terminé toutes ses discussions , et , par l'organe des municipalités , le peuple demanda que le projet offert devînt sur-le-champ le pacte fondamental. Le 25 de mars 1824, on prêta serment à la constitution nouvelle ; quelque temps après, deux chambres convoquées commencèrent leurs travaux.

Il n'y a point, sans doute, d'homogénéité parmi les habitans du Brésil. Cependant on peut dire, en général, qu'ils ont des mœurs douces, qu'ils sont bons, généreux, hospitaliers, magnifiques même, et qu'en particulier ceux de plusieurs provinces se font remarquer par leur intelligence et la vivacité de leur esprit. Mais le système colonial avait maintenu les Brésiliens dans la plus profonde ignorance ; l'admission de l'esclavage les avait familiarisés avec l'exemple des vices les plus abjects ; et, depuis l'arrivée de la cour de Portugal à Rio de Janeiro, l'habitude de la vénalité s'était introduite dans toutes les classes. Une foule de patriarchies aristocratiques, divisées entre elles par des intrigues, de puériles vanités, des intérêts mesquins, étaient disséminées sur la surface du Brésil ; mais dans ce pays, la société n'existait point, et à peine y pouvait-on découvrir quelques élémens de sociabilité.

Il est bien clair que la nouvelle forme de gouvernement aurait dû être adaptée à ce triste état de choses, qu'elle devait tendre à unir les Brésiliens, et à faire en

quelque sorte leur éducation morale et politique. Mais, pour pouvoir donner aux habitans du Brésil une charte conçue dans cet esprit, il aurait fallu les connaître profondément, et don Pedro, que son père avait toujours tenu éloigné des affaires, pouvait à peine connaître Rio de Janeiro, ville dont la population, difficile à étudier, présente un amalgame bizarre d'Américains et de Portugais, de blancs et de gens de couleur, d'hommes libres, d'affranchis et d'esclaves; ville qui, tout à la fois colonie, port de mer, capitale, résidence d'une cour corrompue, s'est toujours trouvée sous les plus fâcheuses influences.

Don Pedro, animé par des sentimens généreux, voulait sincèrement que son peuple fût libre; ce fut la noble idée qui présida à la rédaction de sa charte constitutionnelle. Cette charte consacrait des principes justes, et quelques-uns de ses articles méritent de grands éloges; d'ailleurs, elle ne différerait point essentiellement de tant d'autres combinaisons du même genre : elle n'avait rien de brésilien, et elle aurait peut-être convenu tout aussi bien au Mexique qu'au Brésil, à la France qu'à l'Allemagne.

Dès les premiers momens de la révolution, une foule d'hommes ignorans, nourris dans toutes les habitudes de la servilité, se trouvèrent appelés brusquement à la participation des affaires. Les passions nées tout à la fois du système colonial et du despotisme énervé de Jean VI, se déchaînèrent sur le Brésil, et semblèrent vouloir s'en arracher les lambeaux.

La presse, cette garantie des libertés publiques, ne

fut guère que l'organe de la haine et de l'envie. Les pamphlets qui s'imprimaient à Rio de Janeiro, dégoutans de platitudes et de personnalités, révolteraient les Européens qui, dans ce genre, ont poussé le plus loin la licence. A peine, depuis 1821, a-t-il paru au Brésil deux ou trois ouvrages véritablement utiles; et si aujourd'hui cette contrée commence enfin à être mieux connue, c'est à des étrangers qu'on en est redevable<sup>1</sup>.

Parmi ceux qui l'entouraient, don Pedro cherchait vainement des ministres qui fissent prospérer l'empire brésilien. Il passait d'un homme faible à un homme corrompu, et ne rencontrait partout que les nullités les plus désespérantes. Quelques personnes ont pu voir à Paris un ministre de la guerre exilé par le gouvernement brésilien : la dernière de nos légions en eût à peine voulu pour l'un de ses caporaux. Tant de gens incapables arrivèrent successivement au pouvoir, qu'il ne faut pas s'étonner si la plupart des Brésiliens prétendent aujourd'hui être ministres à leur tour; et, d'un autre côté, don Pedro a rencontré, pendant le cours de son règne, un si grand nombre d'hommes vicieux, qu'il est excusable peut-être de ne plus croire à l'honneur et à l'intégrité.

Au milieu des changemens continuels qui s'opéraient dans le ministère, il était impossible que le gouvernement suivît un système uniforme; à un acte de vi-

<sup>1</sup> Il existe cependant un livre moderne fort remarquable sur la géographie du Brésil, les *Memorias historicas* de l'abbé Pizarro.

gueur, il faisait succéder un acte de faiblesse ; il semblait marcher par soubresaut, et perdait à chaque pas quelque chose de sa considération primitive. Tant d'oscillations faisaient accuser l'empereur de perfidie et de mauvaise foi ; il n'était que mobile, et on le sera toujours, lorsque, dans des circonstances très difficiles, on arrivera au timon des affaires sans instruction et sans nulle expérience.

Le Brésil cependant faisait quelques progrès ; mais il en était redevable bien moins peut-être à son gouvernement qu'à la liberté de ses relations commerciales ; il en était redevable surtout à la facilité avec laquelle se développent, sur son immense surface, les germes de prospérité que la nature bienfaisante y a répandus d'une main si prodigue.

Louis XIV et le czar Pierre avaient fait venir de l'étranger des savans capables d'éclairer leurs peuples, et l'on sait combien furent heureux les résultats qu'ils obtinrent. Le gouvernement brésilien eut aussi un instant l'idée de mettre à profit les lumières des nations les plus civilisées ; mais, au lieu d'appeler à Rio de Janeiro des professeurs instruits, qui, donnant leurs leçons à de nombreux auditeurs, eussent rendu vulgaires des connaissances utiles, on envoya en France de jeunes Brésiliens ; on fit pour eux des dépenses énormes, et on leur donna l'ordre d'étudier et de devenir savans. Peut-être le but qu'on se proposait n'eût-il pas été tout-à-fait manqué, si, mettant au concours les places de pensionnaires, on eût fait partir pour la France les sujets les plus instruits et les plus labo-

rieux; mais ce furent le népotisme et l'intrigue qui présidèrent au choix. Les puissans du jour envoyèrent en Europe leurs parens et leurs créatures, et, dans le nombre, il se trouva des hommes qui auraient eu besoin de prendre des leçons de grammaire et de calcul. Les pensionnaires goûtèrent les plaisirs de Paris aux fraix de leurs compatriotes : on finit par se lasser de tant de dépenses, et l'on mit à faire revenir cette jeunesse peu studieuse autant de brutalité qu'on avait mis peu de discernement en la faisant partir.

La circonstance que nous venons de citer ne fut pas la seule où le gouvernement brésilien prétendit prouver qu'il n'était point indifférent aux nobles travaux de l'intelligence. Il voulut un jour récompenser quelques étrangers célèbres, et son choix tomba sur des hommes dont personne ne saurait contester le talent supérieur. Comme il lui était impossible d'accorder des faveurs à tous les genres de mérite, on croira peut-être qu'il donna la préférence à M. de Humboldt, par exemple, qui a rendu tant de services au continent américain; à des savans qui, comme MM. Spix, Pohl et Martius, se sont attachés en particulier à faire connaître le Brésil, ses productions et ses richesses; ou bien encore à des hommes dont les importantes recherches ont eu une grande influence sur les progrès des sciences les plus utiles, et contribué à la prospérité de tous les peuples, à des hommes tels que les Cuvier, les Gay-Lussac, les Poisson, les Davy, les Ampère, les Arago, les Berzelius. Ce ne furent point là ceux que le gouvernement brésilien songea à ré-

compenser; il fit tomber son choix sur Scribe et Rossini!.

Si nous avions pour but de rapporter tous les faits qui, depuis douze ans, se sont succédés dans l'empire du Brésil, nous aurions le plaisir de citer plusieurs noms justement honorés; la guerre aussi impolitique que malheureuse du Rio de la Plata, les pirateries de Cochrane, la révolte successive de diverses provinces, nous fourniraient des détails de mœurs d'un très grand intérêt; mais, en traçant l'histoire du gouvernement de Rio de Janeiro, de la cour et de ses intrigues, nous croirions plus d'une fois transcrire quelques pages des annales du Bas-Empire.

Fatigué du gouvernement dont il était le chef, tourmenté par des tracasseries toujours renaissantes, n'osant accorder à ses ministres une entière confiance, don Pedro chercha des consolations dans les confidences et le commérage de quelques serviteurs, hommes obscurs et sans éducation. L'isolement dans lequel il se trouvait peut sans doute faire excuser cette faute; mais elle parut d'autant plus grave aux yeux des Brésiliens, que les favoris étaient des Portugais. Infatués de la supériorité de leur pays, ces hommes peignaient à l'imagination du jeune monarque les délices de l'Europe sous les couleurs les plus brillantes,

<sup>1</sup> L'abbé Manoel Ayres de Casal, le père de la géographie brésilienne, languit à Lisbonne dans l'indigence, sans pouvoir publier la seconde édition de son excellent ouvrage sur le Brésil.

et le dégoutèrent du Brésil qui peu à peu se dégoûtait de lui.

Une catastrophe se préparait. Elle fut accélérée par un personnage fameux depuis long-temps parmi les Brésiliens, Filisberto Caldeira Brant, que l'empereur avait nommé marquis de Barbacena. La peinture exacte du caractère de Filisberto aurait quelque chose de très piquant pour les Européens, et offrirait peut-être un type particulier dans un roman de mœurs. Mais, si l'histoire contemporaine peut se permettre des considérations générales, elle doit d'ailleurs se renfermer dans le récit des faits. Filisberto avait mené une vie fort aventureuse, et déjà, sous l'ancien gouvernement, il était parvenu à une très grande fortune. L'empereur accumula sur lui les titres et les honneurs. Il fut général en chef de l'armée du Sud, se mit à la tête de toutes les transactions importantes que le Brésil passa avec les étrangers, se chargea de tous les emprunts, et enfin ce fut à lui que l'empereur confia les négociations relatives à son mariage avec la jeune princesse, fille d'Eugène Beauharnais.

De retour au Brésil, Filisberto Caldeira Brant profita de l'enivrement que causait au monarque l'alliance la plus heureuse. Au milieu des fêtes brillantes qui se succédèrent, l'adroit courtisan eut l'habileté de s'insinuer de plus en plus dans l'esprit de son maître; il fit valoir ses importans services, et finit par s'imposer lui-même comme un homme dont on ne pouvait se passer. On lui offrit le ministère des finances et la présidence du conseil, mais il refusa d'accepter

ces faveurs, à moins qu'on ne lui donnât une haute marque de la satisfaction impériale, en légalisant, sans aucun examen, les comptes qu'il présentait.

Parvenu au timon des affaires, Filisberto sentit qu'il ne s'emparerait pas entièrement de l'esprit du monarque, s'il ne réussissait à éloigner quelques favoris influens, et surtout Francisco Gomes, secrétaire intime du cabinet de l'empereur, et da Rocha Pinto, sous-intendant des propriétés impériales. Il leur suscita des querelles, et l'empereur se vit obligé d'envoyer en Europe les deux confidens qu'il chérissait. Arrivé à Londres, Gomes n'y perdit point de temps; il réunit le plus de documens qu'il lui fut possible pour tâcher de prouver que Filisberto n'avait pas toujours été un agent sans reproche, et il envoya ces documens à l'empereur lui-même. L'affection que celui-ci portait à son ministre se changea tout à coup en indignation; il l'accabla des plus violens reproches, et il le destitua.

Tandis que Gomes tramait la perte de Filisberto, ce dernier ne s'était point endormi; il avait profité du pouvoir qu'il possédait encore, et, accoutumé à manier les hommes, il avait su se ménager un parti. Déchu, il ne se laissa point abattre; mais assuré des appuis qu'il s'était ménagés dans les chambres, il publia un pamphlet où, écartant avec adresse la véritable question, lui-même se fit accusateur. Par la publicité que lui donna Filisberto, cette dispute devint une affaire nationale. Le ministre disgracié se mit à la tête des mécontents; il créa des journaux qui favorisèrent sa haine et ses desseins; il les répandit avec

profusion, et excita de tout son pouvoir cet esprit révolutionnaire qui bientôt amena l'abdication de l'empereur.

On tendit à cette époque un piège bien dangereux à l'inexpérience du peuple brésilien. On lui peignit sous les plus séduisantes couleurs la prospérité toujours croissante de l'Amérique du nord, et des idées de fédéralisme se répandirent dans toutes les provinces du Brésil. Mais l'union américaine a été formée par des sectaires vertueux, pleins de constance et d'énergie, qui, préparés à la liberté par les leçons même et par les exemples de leurs ancêtres européens, étaient capables de la concevoir et dignes d'en jouir. Il s'en faut bien malheureusement que le peuple brésilien soit formé des mêmes élémens et qu'il se trouve dans les mêmes circonstances. Des esclaves appartenant à une race inférieure composent les deux tiers de ce peuple, et il gémissait, il n'y a guère plus de dix ans, sous un régime despotique, dont le résultat était non-seulement de l'appauvrir, mais encore de le démoraliser. Les Brésiliens ont noblement secoué le joug du système colonial; mais, sans y songer peut-être, ils sont toujours, il faut le dire, sous sa triste influence, comme l'esclave qui a brisé ses chaînes en laisse voir les traces bien long-temps encore sur ses membres meurtris. L'union américaine, et surtout l'esprit qui anime les Américains, tendent à rendre chaque jour plus compacte la société qu'a formée ce peuple, ou du moins celle qui se forme dans chaque province. Les Brésiliens, au contraire, ne sauraient établir chez eux

le système fédéral, sans commencer par rompre les faibles liens qui les unissent encore. Impatiens de toute supériorité, plusieurs des chefs hautains de ces patriarchies aristocratiques dont le Brésil est couvert, appellent sans doute le fédéralisme de tous leurs vœux ; mais que les Brésiliens se tiennent en garde contre une déception qui les conduirait à l'anarchie et aux vexations d'une foule de petits tyrans mille fois plus insupportables que ne l'est un seul despote.

Au milieu de l'agitation que produisaient dans les esprits les idées de fédéralisme et les systèmes démagogiques, don Pedro, tout fatigué qu'il était de sa couronne, voulut tenter un dernier effort pour se ménager un appui au sein même de son empire.

Des diverses provinces du Brésil, celle de Minas Geraes est bien certainement la plus civilisée, et peut-être la plus riche. C'est celle dont les habitans diffèrent le moins entre eux, et montrent le plus de nationalité. Les habitans du Brésil rendent avec raison justice à la supériorité de Minas Geraes, et cette partie de l'empire brésilien, bien dirigée, ne saurait manquer d'avoir sur toutes les autres une très grande influence. Don Pedro avait déjà voyagé parmi les Mineiros ; il les connaissait, et ce fut parmi eux qu'il eut l'idée de se créer des forces et de regagner quelque popularité. Ce plan avait été heureusement conçu ; il fut mal exécuté.

Malgré les difficultés nombreuses que la saison des pluies oppose aux voyageurs, don Pedro s'avance dans

la province des Mines, accompagné de la jeune impératrice, qui avait su se concilier l'amour et les respects du peuple brésilien. Le monarque et son auguste épouse furent accueillis partout avec les transports de la joie la plus vive, et chaque ville, chaque village voulurent à l'envi célébrer leur présence par de brillantes fêtes. Les habitans d'Ouro-Preto ou Villa Rica, capitale de la province, se distinguèrent surtout dans cette occasion par leur zèle et leur magnificence. Dans les rues de cette ville, on avait élevé des arcs de triomphe; les maisons étaient ornées de tapis et de fleurs; de nombreux musiciens parcouraient les différens quartiers, et, à chaque balcons, des voix aussi justes qu'agréables chantaient des vers en l'honneur du monarque.

En accueillant l'hommage de tous, don Pedro aurait pu reconquérir son ancienne popularité; mais l'intrigue s'attachait à ses pas, et partout elle lui tendait mille pièges. Il avait fait la faute de s'arrêter, pendant plusieurs jours, dans une de ses propriétés, située à quelques lieues de la capitale de la province. Là, il s'était encore laissé circonvenir par des hommes auxquels il avait toujours accordé trop de confiance, et qui lui avaient aliéné le cœur de ses sujets. Ces hommes s'emparèrent de tous les abords, écartèrent les personnages les plus influens, excitèrent la susceptibilité de leur maître, et firent éloigner le président de la province. Une proclamation que don Pedro répandit bientôt parmi les Mineiros, en faveur du gouvernement constitutionnel, produisit cependant

une heureuse impression, et l'on allait offrir de nouvelles fêtes au jeune monarque, lorsque brusquement il se décida à partir. Ce voyage, qui, mieux combiné, aurait pu être utile à ses intérêts, ne servit qu'à leur porter un coup mortel.

En effet, pendant plus de trois mois, l'empereur avait négligé le gouvernement de Rio de Janeiro. Durant cet intervalle, ses ministres n'avaient pas même su organiser une correspondance suivie avec Minas Geraes, et quoique leur maître ne se fût pas avancé à une distance très considérable de la côte, il était, dit-on, resté quelquefois plus de douze jours sans recevoir de dépêches.

Une marche rapide ramena don Pedro aux portes de la capitale, quand on le croyait encore à huit journées de distance. Lors de son entrée dans la ville, on fit éclater quelque enthousiasme; mais ces démonstrations n'avaient rien de naturel : les seuls qui y prirent part furent les serviteurs du monarque lui-même, des courtisans, et des Portugais depuis longtemps en guerre plus ou moins ouverte avec les Brésiliens. Blessés par les témoignages d'une joie à laquelle ils étaient entièrement étrangers, ceux-ci brisèrent les vitres des maisons que l'on avait illuminées; des rixes s'engagèrent, et plusieurs personnes furent blessées, ou même perdirent la vie.

Don Pedro crut pouvoir rétablir le calme en caressant le parti républicain, et il choisit un ministère parmi les représentans qui s'étaient attachés à ce parti avec le plus d'ardeur. Cette combinaison réussit mal :

le désordre ne fit qu'augmenter, et, au bout de dix jours, l'empereur nomma d'autres ministres.

Malheureusement ceux-ci étaient impopulaires. Bientôt les mulâtres devinrent menaçans; des bandes d'hommes armés parcoururent les rues de Rio de Janeiro; quelques personnes furent assassinées, et la dernière catastrophe fut encore accélérée, dit-on, par une intrigue dont les bornes étroites de ce précis historique ne nous permettent pas de chercher à dévoiler la trame. Les Portugais et les Brésiliens sont des peuples spirituels, mais peu instruits et inoccupés; par l'intrigue, ils exercent leur esprit, et font prendre le change à leur oisiveté.

En formant un nouveau ministère, l'empereur avait cependant conservé le commandement des troupes de la capitale au nommé Francisco de Lima, qui s'était attaché à la cause populaire. Lima favorisa l'insurrection de tout son pouvoir, et encouragea les soldats à abandonner leur maître. Ce fut cet homme (nous laissons à l'histoire le soin de le juger), ce fut cet homme, disons-nous, qui vint, au nom du peuple, exiger de l'empereur le renvoi de ses ministres actuels et le rétablissement du dernier ministère. Don Pedro mit de la dignité dans sa réponse; mais Lima ne fut point destitué.

Des troupes assez nombreuses avaient été préposées à la garde du palais de Saint-Christophe; elles ne tardèrent pas à se réunir aux insurgés<sup>1</sup>, et à

<sup>1</sup> Le Brésilien Bastos, officier de l'artillerie à cheval, dit

chaque instant la position de l'empereur devint plus inquiétante. Alors il prit la résolution de renoncer à la couronne, résolution à laquelle toutes ses pensées l'avaient déjà sans doute conduit depuis long-temps. Lui-même rédigea un acte d'abdication en faveur de son fils; il fit venir les chargés d'affaires d'Angleterre et de France, afin de leur communiquer cet acte, et il réclama leurs secours pour se rendre en Europe. L'abdication fut bientôt acceptée par les chefs de la révolution, et don Pedro s'embarqua, ainsi que l'impératrice, la jeune reine de Portugal, et un petit nombre de serviteurs.

Aussitôt après que l'empereur eut renoncé à la couronne, on procéda à la nomination d'une régence: elle fut composée d'hommes peu capables, mais assez modérés. Peut-être en est-il un que le sentiment des convenances aurait dû écarter : c'était Francisco de Lima.

Pendant que l'on faisait des préparatifs sur les navires destinés à porter en Europe don Pedro et les siens, le jeune prince fut proclamé empereur, sous le nom de Pedro II. Quelques désordres, inséparables des révolutions, eurent encore lieu, mais tout parut bientôt vouloir reprendre son cours ordinaire.

L'ex-empereur écrivit à José Bonifacio de Andrada, pour le charger de l'éducation de son fils. Ce vieillard,

qu'il avait prêté serment de fidélité à l'empereur, et qu'il ne lui paraissait pas que, de son côté, l'empereur eut violé ses sermens. Il jeta son épée, et il est du très petit nombre de ceux qui ont suivi don Pedro en Europe.

qui avait commencé la révolution du Brésil, et dont la haute capacité est incontestable, accepta les fonctions qui lui étaient offertes, et jura d'en remplir religieusement les devoirs. On ne pouvait faire un choix plus honorable.

Don Pedro quitta le Brésil le 13 avril 1831; il y a fait des ingrats, et peut-être y sera-t-il regretté. Son plus grand tort fut d'être né en Europe, et de conserver pour ses compatriotes un penchant bien naturel, sans doute, mais qu'il devait sacrifier à ses sujets américains. Il fut mal entouré : l'expérience et l'instruction lui manquèrent toujours, quelquefois même l'énergie; mais la bonne volonté ne lui manqua jamais. S'il eût voulu défendre son autorité les armes à la main, il eût trouvé des hommes qui n'eussent pas mieux demandé que de le soutenir; mais le sang eût coulé, et don Pedro n'était point un tyran. L'histoire donnera des éloges à la modération dont il fit preuve dans cette circonstance; elle en donnera aux sentimens généreux qu'il déploya la nuit du 7 où il renonça à la couronne; mais elle redira qu'en faisant quelques concessions, il pouvait encore conserver le pouvoir, et le blâmera d'avoir, par une abdication, qu'on n'exigeait point de lui, livré à toutes les chances des révolutions l'empire dont il avait été le glorieux fondateur.

Don Pedro a traversé les mers. Empereur, il y a deux jours, maintenant simple particulier, nous l'avons vu à côté d'un monarque qui, il y a deux jours, n'était aussi qu'un père de famille et un citoyen riche.

On s'est accoutumé au bruit des trônes qui s'écroulent, et à peine si l'on détourne la tête pour considérer leurs débris.

Quant au Brésil, ses destinées reposent aujourd'hui sur la tête d'un enfant. C'est un enfant qui unit encore les provinces de ce vaste empire; et son existence seule oppose une barrière aux ambitieux qui surgissent de toutes parts avec une égale médiocrité et des prétentions également gigantesques<sup>1</sup>. Un Européen ne peut régner sur l'Amérique; mais celui-là est Brésilien : le brillant azur du ciel des tropiques a frappé ses premiers regards; c'est sous l'ombre des bois vierges qu'ont été guidés ses premiers pas; il n'aura à regretter ni les palais de Lisbonne, ni les fruits savoureux du Douro. Né en Amérique, il ne partagera aucun des préjugés des Européens contre sa belle patrie, il aura tous ceux des Brésiliens contre l'Europe : telle est la loi commune. En même temps, au nom du jeune Pedro, se rattachent les plus beaux souvenirs. Dans ses veines coule le sang de ces rois dont la gloire aventureuse a eu plus d'influence sur les destins du monde que celle des plus illustres souverains de l'Angleterre et de la France, de ces rois sous les auspices desquels furent découvertes la route de l'Inde et la terre du Brésil. Seul parmi les Brésiliens, cet enfant rattache le présent au passé; et, tout entier à sa patrie, il pourra cependant former un heureux lien

<sup>1</sup> Côté avéu est fait par les Brésiliens eux-mêmes. *V. Aur. Num. n° 482.*

entre elle et le Nouveau-Monde. Qu'autour du jeune Pedro se groupent donc les Brésiliens qui attachent quelque honneur au nom de leur patrie, ceux qui aiment sincèrement la liberté, et ne veulent point se la voir ravir par une foule de tyrans cupides et abjects.

Mais, demandera-t-on peut-être, si les habitans du Brésil se laissaient séduire par les déclamations d'ambitieux hypocrites, s'ils éloignaient le jeune prince né au milieu d'eux, qu'arriverait-il alors? J'ai vécu parmi les Brésiliens; les liens de la sympathie et ceux de la reconnaissance m'attachent à eux; j'aime le Brésil presque à l'égal de mon pays : qu'on n'exige pas de moi que je cherche à pénétrer un avenir qui se présenterait sous les plus sombres couleurs..... Ce n'est pas seulement le Brésil que j'ai habité; j'ai aussi vu les bords de la Plata et ceux de l'Uruguay. C'était naguère une des plus belles contrées de l'Amérique méridionale. Ses habitans voulurent se fédérer, et commencèrent par se désunir; chaque village, chaque hameau, prétendit *faire sa patrie à part*<sup>1</sup>; d'ignobles chefs s'armèrent de tous côtés; la population fut dispersée ou anéantie; les *estancias*<sup>2</sup> furent détruites; des étendues de terrain, qui formeraient presque des provinces, n'offrent aujourd'hui que des chardons<sup>3</sup>,

<sup>1</sup> Expression consacrée dans le pays même.

<sup>2</sup> Propriétés rurales, accompagnées de bâtimens d'exploitation.

<sup>3</sup> Le cardon de nos potagers, sans doute, apporté originellement d'Europe comme légume.

et où paissaient d'innombrables bestiaux, l'on ne voit plus que des bandes de chiens marrons, des cerfs, des autruches et de féroces jaguars.

---

## NOTES

### SUR LES PLANTES CARACTÉRISTIQUES

INDIQUÉES

DANS CE VOLUME.

---

#### U.

La Salicorne commune dans les marais salés de S. Christophe près Rio de Janeiro, au Cabo Frio et ailleurs, a les plus grands rapports avec plusieurs des espèces ou variétés déjà indiquées dans les livres. Je m'abstiendrai de chercher à la faire connaître avec détail pour ne pas courir la chance d'introduire dans la science un double emploi, ou de confondre des plantes réellement distinctes. Le genre *Salicornia* est aujourd'hui tellement confus, que tout travail isolé relatif à quelques-unes de ses espèces, doit, ce me semble, être suspendu jusqu'à ce qu'un monographe habile ait jeté un peu de lumière sur l'ensemble du groupe.

A mon arrivée à Rio de Janeiro, je remis des échantillons de la Salicorne de S. Christophe à M. S. Lambert, ancien élève de l'École polytechnique, et il en fit une analyse chimique dont on trouvera les résultats dans les *Mémoires du Muséum d'histoire naturelle*, vol. III, p. 221.

*GAYLUSSACIA PSEUDO-VACCINIUM*. V. a. Cham. Schlecten. *Lingnaea* I, 530. — *Andromeda* Neww. *Reis. Bras.* I, 84. — *Andromeda coccinea* Schrad. *Goett. Anz.* 1821, II, 709. — *Vaccinium Brasiliense* Spreng. *Syst.* II, p. 212.

La description de cette espèce, publiée par MM. Chamisso et Schlechtendal, est excellente. Si j'y ajoute quelques traits, c'est que j'ai pu analyser sur les lieux mêmes les différentes parties de la fleur et du fruit.

**SUFFRUTEX** 1-2  $1\frac{1}{2}$ -pedalis. **RADIX** horizontalis, fibrillas tenues ferrugineas agens. **CAULIS** glaber, ramosus. **FOL.** circiter 9-15 l. longa, 6-8 lata, elliptico-lanceolata, mucronata, basi sæpius obtusa, apice inconspicuè serrata serraturis per validam lentem callosis, venosa, interdum basi subciliata: petioli vix 1 l. longi, interdum subciliati. **RACEMI** axillares aut terminales, simplices, rarissimè ramosi, erectiusculi, secundi, bracteati, laxiusculi aut densi, 8-15-flori; bractee 3; una caulina subfoliacea, circiter 4 l. longa, oblonga, acuminata, apice subserrata, ciliolata; dum è basi pedicelli enata, filiformes: pedicelli circiter 3-5 l. longi, glabriusculi. **CALYX** circiter 1 l. longus, campanulatus, 5-dentatus, ruber; dentibus subrotundis, acuminatis, interdum pilosiusculis. **CON.** inter calycem et nectarium inserta, circiter 5 l. longa, ovato-oblonga, subangusta, 5-gona, 5-dentata dentibus subreflexis, glabra, pulcherrimè rubra. **STAM.** 10, ibidem inserta, inclusæ: filamenta brevissima, complanata, arcuata, apice villosa; antheræ 2-fidæ, rufæ, longissimis tubulis acuminatis, poro obliquo apice apertæ. **NECT.** epigynum, orbiculare, depressum. **SERIES** corollam subæquans, glaberrimus, ruber. **STIG.** subcapitatum, sub 5-gonum. **OV.** 5-loc.; locul. 1-spermis. **DARA** globosa, nigra, levis, nitida, valdè succulenta, ob pyrenas per siccationem 10-costata, 10-pyræna. **PERYS.** distinctæ, ovato-ellipticæ, compressæ, monospi. **SAM.** suspensa, pyræna

conformia. *Int.* membranaceum, rufescens. *Umb.* in margine seminis, paulò infra ejusdem apicem situs. *Psam.* carnosum. *Emb.* axilis. — Lecta in littore Brâsiliensi ab urbe *Caravellas* in prov. *Porto Seguro* usque in insulâ S. Catharinæ. — *Obs.* L'identité des lieux où M. le prince de Neuwied a trouvé sa plante et où j'ai recueilli mes échantillons, ce qu'il dit de cette même plante, et ce qu'a ajouté M. Schrader, ne me permettant guère d'avoir des doutes sur l'exactitude des synonymes que je cite.

X.

*ANDROMEDA REVOLUTA.* Spreng. *Syst. Veg.* II. 291. — *Andromeda* Max. Neuw. *Reis.* I, 84.

*CAULIS* frutescens, circiter 4-7-pedalis, à basi ramosus : rami glabrati : ramuli angulosi, pubescentes. *FOL.* numerosissima, valdè approximata, pollicaria, valdè coriacea, elliptica seu interdùm ovato-elliptica, utrinquè obtusa, mucronata, integerrima, suprâ plus minùs convexa et medio canaliculata, margine valdè revoluta, subavenia, glabra seu perva medio basi puberula, nitida : petioli circiter 2 l. longi, puberuli. *RACEMI* 1-2 poll. longi, rarò erecti seu aut patuli ; sæpius penduli, 8-15-flori, vix pedunculati, bracteati : axis filiformis, angulosa, pubescens : pedicelli pubescentes : bractæ breves dentiformes pubescentes ad basin pedicellorum et insuper in axi pedicellisque sparse. *CALYX* brevis, profondè 5-fidus, pubescens, patulus ; divisuris rotundo-ovatis, acuminatis. *COR.* hypogyna, circiter 3 l. longa, ovato-oblonga, basi compressa, 5-dentata, glabra, albido-virescens ; dentibus patulis. *STAM.* 10, hyp. : fil. complanata, apice recurva, pubescentia : antheræ bicornes, fulvæ. *STYLUS* corollâ sublongior, glaber. *STIGMA* continuum, glabrum. *OVARIUM* breve, hemisphæricum, 5-gonum, pubescens, 5-loc., polysp. *OVULA* numerosa, placentis axilibus ovoïdeis crassis affixa. *CAPS.* crassitudine circiter ribium nigrarum, globosa, 5-gona, vix

rugosa, glabra, loculicidè-5-valvis : columella dehiscentiâ libera et placentis onusta. Semina linearia, angusta, compressa, subcurvata, rufa.

V. *β. emarginata* ; foliis sublongioribus, basi subcordatis, apice emarginatis, in incisurâ mucronatis, magis coriaceis, magis revolutis ; calyce rubro ; corollâ ovato-conicâ ; stylo rubro, basi subpubescente ; ovario depresso, subhemisphærico, sub 5-gono. — On a sur les lieux mêmes j'avais pris cette plante pour une espèce distincte ; mais un examen très-attentif me la fait aujourd'hui considérer définitivement comme une variété. Si je ne me trompe, la plante dont M. Schrader serait tenté de faire une espèce sous le nom d'*ambigua* (Goet. Anz. 1791, II, 710), diffère encore moins du type que la variété *emarginata*.

## Y.

*CUPHEA FLAVA* Spreng: *Nov. prov.* 14. — *Id. Syst.*, II, 456. — *D C. Prod.*, III, 88.

La plante que M. Sprengel a désignée sous le nom de *Cuphea flava* avait été recueillie au Bréail par M. Sellow. Les conversations de l'infortuné botaniste prussien ainsi que les phrases des *Novi proventus*, du *Systema* et du *Prodromus*, ne me permettent pas de douter de l'identité de cette même plante avec le *Cuphea* à fleurs jaunes que j'ai recueilli au Cap Frio, et que je cite dans ma *Relation*. Cependant, comme l'espèce qui nous occupe est, ainsi que l'observe M. de Candolle, encore mal connue, je crois devoir en donner une description un peu détaillée.

RADIX lignosa, fibrosa. CAULIS suffruticosus, brevis, ramiosus, infernè denudatus et glaber : rami pauci, patuli ; infernè denudati, apice lineatim puberuli ; pilorum minimorum lineis cum foliis alternantibus. FOLIA conferta, cruciatim opposita, circiter 2-5 l. longa, subsessilia, ovato-lanceolata, acuta, basi obtusissimâ subcordata, margine subcallosa sub-

aspera et per validam lentem serrulata, remotissimè rigidè-  
que ciliata, ceterum glabra, subavenia. FLORES infra ramulo-  
rum apicem subracemosi, pauci, extra axillares, pedunculati,  
horizontales: pedunculi solitarii, 1-flori, circiter 2 l. longi,  
compressiusculi; hinc puberuli. CALYX tubulosus, ad basin  
gibbosus, apice subamplius, 6-dentatus dentibus inæqua-  
libus brevibus latiusculis, 12-striatus, glaber aut pilis qui-  
busdam rigidis conspersus. PETALA glabra, flava. STAM. 12,  
valdè inæqualia; filamentis plerisque plus minus barbatis.  
PISTILLUM glabrum. PERICARPIUM tenue SEMINA pauca<sup>1</sup>.

## Z.

## ALTERNANTHERA PRÆLONGA N.

A. caule prælongo, prostrato, glabro, superne pilosius-

<sup>1</sup> Etant au Brésil, j'ai retrouvé dans le genre *Cuphea* les deux sin-  
guliers filets que j'avais signalés dans mon *Premier Mémoire sur les*  
*plantes auxquelles on attribue un placenta central libre*. Je citerai à cette  
occasion une note extraite d'un travail encore inédit. — Dans son *Mé-*  
*moire*, certainement très beau sur l'embryon, M. Brongniart fils dit  
(p. 59) que je regarde comme des faisceaux vasculaires les parties par  
lesquelles se fait la transmission du fluide fécondant. Il est très vrai  
que l'autorité imposante du physiologiste célèbre qui venait de me pré-  
céder, lorsque j'écrivis sur le placenta central, m'inspirait des doutes  
sur mes propres observations; cependant, quand on lira entièrement  
mon travail, on y trouvera qu'à propos des filets du *Cuphea* qui établissent  
une communication entre le style et le placenta central, je m'exprime  
comme il suit: « Si donc quelques petits vaisseaux d'une ténuité ex-  
« trême ne m'ont point échappé, il est clair que l'aura seminalis pé-  
« nètre jusqu'aux ovules par une sorte d'imbibition. Cela pourrait  
« tendre à confirmer l'idée qui se présente naturellement à l'esprit sur  
« la destination du filet terminal du placenta globuleux des *Primula-*  
« « cées; cela pourrait faire penser que chez ces plantes l'aura seminalis  
« parvient aux ovules par le canal du filet; que le faisceau vasculaire  
« du placenta n'est que nourricier quelles que soient d'ailleurs ses com-  
« munications, et que par conséquent il peut exister des plantes sans  
« conducteurs vasculaires (*Mem. Mus.*, II, p. 380). » Au reste, ce  
que dit à ce sujet M. Mirbel prouve qu'il reste encore quelques doutes  
à ce profond observateur (*Rech. ovules*, 29).

culo; foliis distantibus, subovato-lanceolatis, acutis, basi attenuatis, glabris pilosisve, carnosiusculis; capitulis terminalibus, pedunculatis, globosis; calycibus villosis-hirsutis.

**CAULES** herbacei, prostrati, humanam altitudinem assequentes, ramosi, apice dichotomi, glabri, supernè pilosiusculi. **FOL.** circiter 1-1 1/2 pol. longa, 9-3 l. lata, plus minùs distantia, subovato-lanceolata, acuta, imà basi attenuata, integerrima, marginata, carnosiuscula, suprâ præcipuè avenia, glabra seu pilosa; suprema minora; juniora villosa: petiolus 1-3 l. longus, canaliculatus, glaber seu villosus. Internodia geniculata, longa seu longissima, et indè foliorum paria distantia. **CAPITULA** terminalia, plus minùs longè pedunculata, globosa; unum in dichotomiâ æquè pedunculatum: pedunculi apice præcipuè villosi. **BRACTEÆ** 3 ad basin cujusvis floris, latæ, ovatæ, acutæ, breviter aristatæ, concavæ, villosiusculæ, albæ, calyce 2-3-plò breviores; inferior intermedia superioribus paulò minor: pedicellus inter bracteas et calycem brevissimus, eglandulosus, valdè villosus. **CALYX** 5-phyllus; foliolis ovato-oblongis, concavis, subcartaceis, 3-nerviis, margine tenuioribus, villosis-hirsutis, albis. **ANDROPHORUM** glabrum, tubulosum, ultra mediam partem in filam. 10 divisum; antheriferis 5 subulatis; sterilibus 5 paulò longioribus, latiusculis, capillaceo-multifidis: anth. longiusculæ, lineares, angustæ, luteæ, 1-locutares. **OVARIUM** subglobosum, glabrum, 1-loc., 1-sp. **OVULUM** funiculo longo affixum è fundo loculi enato apice curvato. **STYLUS** brevis, glaber. **STIGMA** conicum <sup>1</sup>.—**Obs.** Au-dessous du tube staminal de la plupart des Amaranthacées, on trouve une enveloppe florale composée de cinq pièces, et, au-dessous de celles-ci, trois pièces placées en dehors, dont une intermédiaire est inférieure aux deux autres. Jussieu père, Desfontaines, Brown, de Candolle, Kunth, etc., considèrent l'enveloppe de cinq pièces comme un calice, et les trois pièces extérieures comme

<sup>1</sup> Pour le genre auquel je rapporte cette plante, voyez la note NN.

des bractées qu'ils ont, à cause de leur consistance, appelées quelquefois des écailles. M. Martius, au contraire, nomme corolle l'enveloppe de cinq pièces; et des trois folioles placées en dehors, deux sont pour lui un calice, et la troisième une bractée. En proclamant tout le mérite du travail de M. M., je ne saurais me résoudre à ne pas adopter, sur le point dont il s'agit, l'opinion des savans illustres que j'ai nommés plus haut. Il me semblerait, je dois l'avouer, contraire à toute analogie d'appeler corolle dans l'*Amaranthus* ce que je nomme calice dans le *Chenopodium*, et de dire que celui-ci a un calice sans corolle, et l'*Amaranthus* une corolle sans calice. D'ailleurs il est des plantes pourvues d'un calice et d'une corolle qui ont trois folioles placées absolument comme celles de la plupart des Amaranthacées (Ex. : les *Polygala* à fleurs sessiles) : je suis nécessairement obligé de considérer ces folioles comme étant toutes bractéales; peut-il m'être permis d'appeler calice dans une plante ce que dans une autre j'aurai appelé bractée? M. Martius croit que les deux folioles supérieures et bractéales des Amaranthacées sont un calice, parce que, dit-il, elles tombent avec le reste de la fleur, tandis que la bractée inférieure persiste sur la tige. Il faudrait sortir des bornes d'une simple note pour examiner la valeur de cette preuve; mais, dans tous les cas, je puis dire que j'ai vu les trois bractées persister ensemble dans l'*Alter. proslonga*, ainsi que dans une espèce de *Trichinium*; et un jeune botaniste fort distingué, M. Decaisne, qui, après avoir étudié ce sujet, s'est rangé, comme moi, à l'opinion des Jussieu père, des Brown, des de Candolle, etc., m'a assuré qu'il avait trouvé la même persistance chez beaucoup d'autres Amaranthacées. Je serais bien tenté de croire, au reste, avec M. Martius, que les bractées supérieures appartiennent à une autre évolution que l'inférieure; un très-petit pédoncule sans glandes dans le *Brandesia* Mart., glanduleux dans le *Mogiphanes* Mart., sépare le calice des bractées supérieures; ces dernières seraient les feuilles de ce pédoncule ou rameau extrêmement raccourci

et leur persistance ou leur caducité dépendrait peut-être, soit de leur position plus ou moins élevée sur ce même rameau, soit du plus ou moins de brièveté de celui-ci.

. AA. :

Parmi les plantes remarquables que je recueillis sur les terres du Cap Frio proprement dit, je me contenterai d'indiquer les deux suivantes :

- *BOOAGEA ALBA* ASH. *Fl. Bras. mer.*, I, 42.
- Cette espèce et sa congénère, le *B. viridis* L. c., présentent un très grand intérêt, parce qu'elles dévoilent la symétrie de la famille des Annonées (Dunal, *Considérations sur les organes de la fleur*, 101, 103, 104), et confirment de la manière la plus sensible les rapports de cette famille avec celles des Berbéridées et des Ménispermées.

*SCÆVOLA PLUMIERII* Wahl *Symb.* II, 36. — Spreng. *Syn.* I, 762. — Nom. apud incolas promontorii dicti *Cabo Frio*: *Mangue da Praia*.

Les échantillons du *Sc. Plumierii* recueillis aux Antilles ne diffèrent nullement de ceux que j'ai récoltés au Cap Frio; mais, ce qui est assez remarquable, c'est que ce promontoire est la seule partie du littoral brésilien où j'aie trouvé l'espèce dont il s'agit; et elle n'a pas non plus été rapportée par M. Salzmann de la côte de Bahia. — Cette plante est trop bien connue pour que j'en donne ici une description détaillée. Je me contenterai de dire que ses tiges simples ou chargées d'un à deux rameaux, naissent d'une longue souche souterraine qui rampe sous le sable, et que les deux loges de l'ovaire sont chacune entièrement remplies par un ovule ascendant, elliptique, plane sur la face, convexe sur le dos. — Les habitants du Cap Frio donnent au *Sc. Plumierii* le nom de *Mangue da Praia* (mangliers de la grève), et tirent une teinture noire de ses feuilles, en les faisant bouillir avec de la boue.

## BB.

Pour rendre moins longue la description des *Villarsia* que j'ai trouvés au Brésil, je réunis sous un même titre les caractères communs à tous. — *VILLARSIA* (Sp. Bras. et pleræque verisimiliter sp. umbellatæ). CAL. 5-part.; laciniis linearibus. COR. subrotata, 5-fida; divisuris patulis, plus minùs fimbriatis. STAM. cum div. cal. alternantia: anth. sagittatæ. SQUAMÆ 5 tubo infra et. insertæ, iisdem alternæ. NECT. ex squamul. 5 hypog. tubi squam. oppositis. ST. ovario continuus, breviusculus, breviter 2-lamellatus; lamellis intùs stigmaticis. Ov. 1-loc., polysp. OVULA placentis 2 oppositis, linearibus, prominentibus affixa. — *HERBÆ* natantes. CAULES longi. FOL. alterna; petioli breviusculi, basi dilatâ semivaginantés, cauli specie continui. UMBELLÆ terminales, specie laterales: pedunculi simplices, bracteis membranaceis intermixti, maturescente fructu mox demersi.

*VILLARSIA MICROPHYLLA* N.

V. Caule gracili; foliis parvis, orbiculari-reniformibus, subrepandis; corollæ divisuris luteis.

CAULIS gracilis. FOL. circiter 9-12 l. lata, orbiculari-reniformia, subrepanda, saltem siccatione undulata, subtùs sæpè obscurè violacea: petioli 3-4 l. longi, plus minùs gracilia. CAL. FOLIOLA obtusiuscula. COR. omninò lutea. SQUAMÆ TUBI suborbiculares, margine fimbriatæ. STYLI lamellæ 3-angulares. CAPS. calyce persistente longitudine subæquales. SEMINA globoso-lenticularia, tuberculata. — In rivulo quodam lecta haud longè ab urbe *Sorocaba*, prov. S. Pauli.

*VILLARSIA COMMUNIS* N.

V. caule gracili; foliis cordatis, obtusissimis, suprâ subnerviis; corollæ divisuris albis.

CAULIS gracilis aut subgracilis. FOL. circiter 1-3 p. longa, 9-30 l. lata, cordata, obtusissima, apice interdum emarginata, superiore paginâ subnervia, margine angusto nigro sæpè cincta, suprâ tenuissimè adpressè vel remotè tubercu-

lata, subtilis punctata aut subpunctata, vetula impunctata. UMBELLA multiflora : pedunculi 6-24 l. longi, interdum ramis radicibusque intermixti. CAL. FOLIOLA acutiuscula seu obtusiuscula. COR. infundibuliformi-rotata; tubo luteo; limbi divisuris linearibus, acutiusculis, eleganter fimbriatis, albis. STAM. exserta : anth. brunæ seu albæ. SQUAMÆ TUBI laciniatæ. STYLII divisuræ subrhombæ, marginibus fimbriatæ. OV. ovatum. CAPS. globosa. — In provinciis *Rio de Janeiro*, *S. Pauli* et *Rio Grande do Sul*; necnon in India orientali.

VILLARSIA HUMBERTIANA HBK. *Nov. Gen.* III, 187. — *Menyanthes Indica* Aubl. *Guy.* I, 118.

V. caule crasso; foliis crassis, reniformibus, mediocribus, suprâ subnerviis; corollæ divisuris albis.

CAULIS crassus. Folia circiter  $1\frac{1}{2}$ -2  $1\frac{1}{2}$  p. lata, reniformia, vix tertiâ parte divisa, crassa, suprâ subnervia, subtilis punctulata; lobis interiore latere sæpius rectilineis : petiolus folio multoties brevior. UMBELLA 8-16-floia; pedunculi circiter 1-2 pol. longi, nigro-punctati. CAL. FOL. obtusiuscula, levia, nitida, purpurascentia, patentia. COR. campanulato-rotata, usquæ ad tertiam partem inferiorem divisa, interiore pagina fimbriis omninò oblecta; tubo luteo; divisuris linearibus, obtusiusculis, albis. STAM. fil. brevia : anth. magnæ, brunæ. STYLUS inclusus, nitidus; divisuris triangul., interiore pagina marginibusque stigmaticis. NECT. SQUAMULÆ laciniatæ. OV. oblongum, leve, nitidum, bruneum, 1-loc., oligosp. CAPS. obtusissima, indehiscens? SEMINA globuloso-lenticularia, nitida, levia aut margine scabriuscula vel utrâque facie tuberculata. — Valdè affinis præcedenti. — In paludibus propè prædium *Fazenda de Manoel Alves* haud longè ab urbe *Marica* et propè vicum *S. Antonio da Jacutinga*, prov. *R. Janeiro*; necnon in regno Novo-Granatensi, Guayanâ, Africâ australiori et Indiâ. — OBS. Je serais fort tenté de croire, avec Willdenow (*Sp.* I, 311), que Linné a confondu deux plantes sous le nom de *Menyanthes Indica*; l'une le véritable *Villarsia Indica* à fleurs jaunes, figuré par Rumph (*Amb.* VI, p. 173, t. 72,

f. 3), et depuis par Curtis (Bot. Mag. 658); l'autre, l'*Humboldtiana*, à fleurs blanches figurée par Rheede (Mal. XI. p. 55, f. 28.). Je dois faire remarquer cependant que les feuilles figurées par Rheede sont beaucoup plus grandes que celles de mes nombreux échantillons et de celui qu'ont rapporté MM. de Humboldt et Bonpland.

*VILLARSIA PLATIPHYLLA* N.

Caule subgracili; foliis orbiculari-reniformibus, magnis, tenuiculis, suprâ nervatis; calycibus pedunculisque valdè accrescentibus; corollæ divisuris albis.

CAUL. longissimi, subgraciles. FOL. circiter 2 1/2-5 pol. longa, orbiculari-reniformia, ferè usque ad medium partem vel tertiam parte divisa, suprâ nervata, subtus punctulata, tenuicula. UMBELLA multiflora, prolifera: pedunculi floriferi 1-3 1/2 pol. longi, subgraciles, fructiferi longiores: bractæ ovatæ. ALABASTRA subpilosa. FLORES longiusculi. CAL. FOL. circiter 4 l. longa, subangusta, obtusa, valdè accrescentia. COROLLÆ tubus luteus: divisuræ omninò fimbriatæ, albæ. OV. ovatum. OVULA numerosa. — Nascitur in amne Yapó, parte prov. S. Pauli dictâ *Campo Geraes*; necnon in *Porto Rico* et forsan ad ripas fluminis brasiliensis *Rio da Madeira*. — Ons. 1°. Les *Villarsia* à ombelles qui en général croissent dans des lieux fort différents, varient beaucoup dans leurs dimensions, et se reconnaissent plutôt à leur aspect qu'à des caractères bien tranchés. La longueur du calice par rapport à la capsule change aux diverses époques de la maturation. Les graines paraîtraient devoir offrir plus de constance dans la nature de leur surface; mais le *V. Humboldtiana* a des semences tantôt entièrement lisses, tantôt tuberculées, et tantôt enfin lisses avec un bord rude. — 2°. Linné, Willdonow, et une foule d'autres, ont décrit les *Villarsia* à ombelles comme présentant de longs pédoncules, de l'extrémité desquels s'échappent des fleurs; mais ces botanistes n'ont pas été au delà des simples apparences. La tige est horizontale et donne naissance à une ombelle qui la termine réellement; la feuille vraiment latérale, comme l'est toujours

cette partie de la plante, est obligée, pour se soutenir sur l'eau, de prendre la même direction que la tige, et alors son pétiole semble continu avec cette dernière; l'ombelle, au contraire, prend, pour fleurir, une direction verticale. Les deux bractées qui semblent l'embrasser sont tout simplement des espèces de gaines ou stipules pétiolaires; les bractées véritables se trouvent entre les pédoncules.—3° J'engage les botanistes qui s'occupent de la position respective des parties de la fleur, à faire quelque attention à celle des divisions de la corolle, des étamines, des écailles et des nectaires dans les *Villarsia* brésiliens.—4° Comme il est incontestable que parmi les *Menyanthes* L. à feuilles non ternées, il s'en trouve qui ont des corolles barbuës sur toute leur surface, il est clair qu'il faudrait faire disparaître le genre *Villarsia*.

## CC.

*MARCEZIA TENUIFOLIA* DC. *Prod.* III, 125.

M. caule suffruticoso, corymbosè ramosissimo; ramulis gracilibus, 4-gonis, pubescenti-hispidulis; foliis breviter petiolatis, parvulis, linearibus, obtusis, marginibus revolutis, enerviis, brevissimè pubescenti-hispidulis; pilis eglandulosis; pedunculis axillaribus, brevibus, 2-bracteatis, 1-floris.

CAULIS suffruticosus, 1/2-1-pedalis, corymbosè ramosissimus, infernè denudatus et glaber: ramuli graciles, ascendentes, infernè denudati, supernè 4-goni ad angulos submarginati et pubescenti-hispiduli. FOLIA circiter 2 1/2 l. longa, breviter petiolata, linearia, obtusa, marginibus revoluta, crassiuscula, enervia, subtus præcipuè pubescenti-hispidula, supra demum glabrata, plus minùs patula. PILI brevissimi, subtriangulares, eglandulosi. PEDUNCULI axillares, solitarii, 1-flori, circiter 2/3 l. longi, ad basim bibracteati: bracteæ foliis conformes, sed multò minores. CALYX suboblongo-campanulatus, 4-dentatus, 8-costatus, brevissimè pubescenti-hispidulus; dentibus mediâ parte tubi paulò longioribus, distantibus.

**PETALA** ovata, acuta, cruciatim patula, purpurea. **STAM.** 8, glaberrima quorum 4 paulò majora : filamenta purpurea : antheræ lineari-subulatæ, subfalcatæ, basi (ex connectivo) incrassatæ et bilobæ, luteæ. **STYLUS** glaber, curvatus, figuram S referens, purpureus. **STIG.** mamillatum. **OVARIUM** ovatum, 4-gonum, tertiâ parte inferiore adherens, 4 loc., polyspermum. **CAPSULA** ovato-globosa, calycino tubo subæqualis, glabra, apice loculicidò-4-valvis. **SEMINA** cochleata, levia, glabra, ad hilum truncata : hilum orbiculatum. — **Obs.** Je ne puis douter de l'identité de ma plante avec le *Marcetia tenuifolia* de M. de C., puisque lui-même a bien voulu l'étiqueter dans mon herbier ; mais, dans tous les cas, la phrase très caractéristique du *Prodromus* m'eut sans doute promptement conduit à la détermination de mes individus. Je ferai observer pourtant que les ramules sont dans ma plante bien décidément 4-gones, que les feuilles ne sont point sessiles, que leur surface n'est pas veloutée et qu'enfin les fleurs sont purpurines au lieu d'être blanches. Au reste le *M. tenuifolia* a les caractères essentiels que M. de C. attribue au genre et à la tribu où il l'a placé. Cependant ses rameaux ne sont pas cylindriques, du moins au sommet, et son ovaire, adné dans le tiers inférieur, contribue à prouver que, pour les Mélastomées à fruit sec, l'adhérence ou la liberté du péricarpe ne saurait contribuer à former des tribus et des genres.

Comme les Mélastomées à petites feuilles sont extrêmement rares sur le littoral, j'en citerai encore une que j'ai recueillie en deux endroits différens dans le même canton que le *M. tenuifolia*.

**OSBECKIA MARITIMA N.**

**O.** caule brevi, suffruticoso, adpressè strigoso-villoso foliisque brevissimè petiolatis, lanceolatis, 1-nerviis, aveniis; floribus terminalibus, capitatis, octandris; calycis 4-fidi tubo setis stellatis hirsuto; divisuris subpectinato-ciliatis, persistentibus.

**RADIX** lignosa. **CAULIS** suffruticosus, 3-7 pollicaris, simplex ramosus aut confertè decompositus, erectus aut sæ-

pius subdiffusus, 4-gonus, omnino angulise adpressè strigoso-villosus: rami cauli conformes, ad nodos præcipuè strigoso-villosi. FOLIA circiter 3-6 l. longa, brevissimè petiolata, lanceolata, acuta aut acutiuscula, integerrima, plus minùs adpressè strigoso-villosa, apice pilifera, 1-nervia, subavenia. FLORES capitati, terminales, breviter pedicellati. CALYX campanulatus, ultra medium 4-fidus: tubus 8-costatus, setoso-hirtus; setis complanatis, apice stellatis, marginibus subpilosis, viridibus, majoribus 4 costis totidem continuis et cum divisuris alternantibus: divisuræ latiusculæ, dentiformes, marginibus subpectinato-ciliatæ, apice longè piliferæ pilo terminali deciduo, persistentes, in fructu 3-nerviæ. PET. 4, ovata, obtusa, dilutè purpurea, caduca. STAM. erecta, glabra, subæqualia: antheræ lineari-subulatæ, longiusculæ, curvæ, basi (ex connectivo) tuberculato-2-lobæ. OVAR. liberum, ovatum, 8-costatum, apice pilis quibusdam longis rigidis erectis fasciculatis coronatum, ceterum glabrum, 4-loc., polyspermum. CAPSULA ovata, 4-loba, ceterum ovario conformia. SEM. minutissima, cochleata, ad hilum orbiculare truncata, tuberculata, glabra.—OBS. Cette espèce appartient évidemment à la troisième section du genre *Osbeckia* (V. Prod. III, 140).

## DD.

## UTRICULARIA TRICOLOR N.

*U. aphylla* (saltem florens); scapo elongato, glaberrimo, 1-4-floræ; bracteis æpiis 3-fidis; calyce inæquali, denticulato; labio superiore ovato, obtuso; inferiore 3-lobo, lobis lateralibus latioribus; calcare horizontali, sursum curvato, elongato, angusto, subulato, labio inferiore longiore.

PLANTA glabræ, florens aphylla. RADICES breves. FOLIUM radicale (in spec. uno visum) circiter 6 l. longum, gramineum, lineare, angustum, acutum, plantâ florente valdè siccatum aut planè abolitum. SCAPUS 1-2-pedalis, pro crassitudine longissimus, squamulis quibusdam minimis distantibus acutis

instructus. FLORES in apice scapi 2-4, approximati; pedicellati: bractee ad basim cujuvis pedicelli 3, acutae vel saepius una 3-fida divisuris acutis. CALYX inaequalis; foliolis orbiculari-ovatis, vix denticulatis. COROLLA circiter 7 l. à summo calcare usque ad labium superius longa, caeruleo-violacea, palato albo luteoque picta; labio superiore ovato, obtuso; inferiore 3-lobo, lobis lateralibus latioribus; calcare horizontali, sursum curvato, elongato, angusto, subulato, labio superiore longiore, per validam lentem palatoque tenuissimè subvelutino.— ONS. Parmi les *Utricularia*, il en est qui ont été signalés comme aphyllés et d'autres comme ayant une ou deux feuilles radicales. Je m'étais persuadé que la plante dont je donne ici la description appartenait à la première catégorie, lorsqu'à la base de la hampe d'un de mes échantillons, j'aperçus une petite feuille linéaire extrêmement desséchée. Ma plante n'a donc pas été aphyllée dès son origine; elle ne l'est devenue que par le dessèchement de sa feuille radicale, et je soupçonnerais qu'il en est de même de toutes les espèces dites aphyllées. On sait qu'il est une foule de plantes chez lesquelles les feuilles radicales se sont oblitérées depuis long-temps, quand la tige fleurit. Peut-être la feuille radicale des *Utricularia*, lorsqu'il y en a une seule, n'est-elle que le cotylèdon développé.

EE.

## RUBIACEA.

*PERANA HIRUTA* Aubl. *Guy* I, 54, t. 18. — Mattuschkea hispida HBK. *Nov. Gen.* II, 271!

HERBA annua. RADIX parva. CAULES circiter 1-9-pollicares, solitarii vel ex eadem radice plures, erecti, simplices aut ramosi vel dichotomi, graciles, teretes, pilis patulis infernè adpressis supernè obtecti. FOLIA opposita, connata, exstipulata (saltem si angustus inter folia margo excurrens stipulae nomen laud meretur), sessilia, circiter 3 l. longa, 1 1/2 lata, ovata aut saepius ovato-oblonga, acutissima, rigidiuscula, 3-

5-7-nervia , basi pilis rigidis ciliata , cæterum glabra , interdum omnino hispida ; inferiora sæpè valdè approximata ; superiora distantia , minora , angustiora , suboblongo-linearia. **CAPITULA** terminalia , solitaria , unum rarò infra terminale , circiter 4-8 l. longa , globosa vel cylindrica , e calycibus hispida , basi ebracteata vel bracteis suffulta foliis superioribus consimilibus : rachis hispida. **FLORES** parvuli. **CALYX** adharens ; tubo minimo turbinato ; limbo 2-partito ; divisuris unilateralibus , exterioribus (interioribus planè abortivis) , subdivergentibus , 2 - 1. longis , foliaceis , lineari-subulatis , tubo multoties longioribus. **COROLLA** infundibuliformis , calycinis divisuris vix longior , lutea , fauce villosa ; tubo longo , glabro ; limbo 3-4-fido ; laciniis subovatis , acutis , pilum infra apicem gerentibus. **STAMINA** 3-4 , cum divisuris corollæ alternantia , summo tubo inserta : filamenta brevissima : anth. lineares , acutæ , basi barbatae. **SQUAMULÆ** 3 minimæ intra corollæ tubum. **STYLUS** capillaceus , glaber , 2-dentatus. **STIGMA** ad superficiem internam dentium. **OVARIUM** minimum , 3-loc. , loculis 1-spermis. **OVULA** axilia , ascendentia. **CAPSULA** obversè pyramidata , calyce persistente coronata , membranacea , circumcissa , 3-loc. , 3-sp. **SEMINA** ovata , 3-quetra , brunea , nitida. **UMBILICUS** linearis in medio unius ex faciebus. **INTASCUMENTUM** membranaceo-crustaceum. **PERISPERMUM** carnososucculentum , lutescens. **EMBRYO** teres , lutescens , axilis , umbilico parallelus : cotyledones radiculâ breviores.

**ORS.** Les échantillons rapportés de Cayenne par les voyageurs , et surtout ceux qui ont été nommés par l'illustre Richard , ne me permettent pas de douter de la parfaite identité de ma plante avec le *Perama hirsuta* d'Aublet. Mais il n'en est pas moins vrai que cet auteur s'était entièrement mépris sur les caractères de sa plante , puisqu'il a décrit et figuré un calice qui n'existe pas , qu'il a pris pour des bractées les véritables divisions calicinales , et enfin qu'il a placé dans la corolle l'ovaire qui se trouve dessous. Trompés par la description et la figure presque imaginaires de l'auteur de la Flore de

Cayenne, l'illustre Jussieu, et ceux qui l'ont suivi, ont dû naturellement rapporter le *Perama* aux Verbénacées : ma description prouve évidemment que ce genre appartient aux Rubiacées et à la tribu des *Spemacocées* avec laquelle les *Mitracarpum* le lient surtout d'une manière assez intime. Le *Perama* n'offre point, il est vrai, de stipules proprement dites ; mais on n'en trouve pas de beaucoup plus sensibles dans de petites espèces de *Declieuxia*, et la tendance qu'a la plante à prendre des feuilles verticillées détruit, ce me semble, une partie de l'anomalie. — 2° Les échantillons du *Mattuschkea hispida* rapportés par MM. Humboldt et Bonpland ont l'ovaire infère comme les miens, et un calice absolument semblable à celui de ma plante ; en un mot, tous les caractères sont réellement les mêmes. On voit à la vérité des feuilles ternées dans les échantillons de M. de H. ; mais, sur le même pied, il en est d'autres simplement opposées. Ces mêmes feuilles sont généralement linéaires ; cependant un des échantillons a celles du bas de la tige ovales comme les feuilles des individus de Cayenne et du Brésil, et l'on peut voir par ma description que les feuilles supérieures de mes échantillons brésiliens sont presque linéaires. Au reste, l'identité du *M. hispida* avec le *Perama hirsuta* n'avait pas échappé à la rare sagacité du savant M. Kunth (V. *Nov. Gen.* II, 271), et il les aurait certainement réunis s'il n'eut été trompé par l'indication d'un calice 4-partite qu'il trouvait dans la phrase d'Aublet, tandis qu'il ne voyait que deux divisions au calice des échantillons de M. de H.

D'après tout ce qui précède, il faudra tracer comme il suit le caractère du genre PERAMA : CALIX adherens ; limbo 2-partito ; divisuris unilateralibus, exterioribus (int. planè abortivis). COR. infundibul. ; limbo 3-4-fido ; fauce villosâ. STAM. 3-4, summo tubo inserta, cum divisuris corollæ alternantia. SQUAMULÆ 3 intra tubum. STYLUS 2-dentatus. STIGMA ad superficiem internam dentium. OVARIUM 3-loc. (an in fl. 4-meris ov. 4-loc. et squamulæ 4?) ; loculis 1-spermis. OVULA

axilia, ascendente. Caps. calyce persistente coronata, membranacea, circumscissa, 3-loc., 3-sp. SEMINA 3-quetra. UMBILICUS in medio unius ex faciebus. PERISP. carnosus-succulentus. EMBRYO axilis, umbilico parallelus. — HERB. Folia opposita seu verticillata, exstipulata. FLORES capitati, terminales, minimi.

## FF.

Non-seulement le *Sophora littoralis* est extrêmement commun sur le bord de la mer entre Rio de Janeiro et le Rio Doce; mais encore il s'étend au sud jusque dans la province de S. Catherine, et le P. Leandro do Sacramento m'a dit qu'il croissait aussi à Fernambouc. Comme il n'a été désigné que par de courtes phrases, je crois devoir en donner ici une description complète.

*SOPHORA LITTORALIS* NEUW. et Schrad. *Goett. Anz.* 1811, p. 709. — DC. *Prod. II*, 96. — N. V. *Feijões da Praia*.

CAULEX 2-5-pedalis, à basi ramosus, valde amarus: ramuli subtilissimè strigoso-pubescentes, canescentes. Folia impari-pinnata, petiolo adjecto circiter 4-6 poll. longa, 6-9-juga: petiolus circiter pollicaris continuaque rachis et petioluli subtilissimè strigoso-pubescentia, subcanescentia: foliola circiter 9-15 l. longa, rotundo-elliptica vel elliptica, obtusa aut acutiuscula, coriacea, integerrima, marginibus revoluta, suprà glabra aut vix puberula et nitida, subtus subtilissimè strigoso-pubescentia et canescentia. RACEMI terminales raròque simul axillares, 3-7 poll. longi, simplices: axis ramulo continua et consimilis, gradatim attenuata: pedicelli solitarii aut gemini, circiter 3 l. longi, erecti, paulò infra apicem articulati, strigo-pubescentes, canescentes, basi bracteati: bractea circiter 2 l. longa, lineari-subulata, angusta. FL. 8-12 l. longi. CALYX corollâ ferè 4-plò brevior, cupularis, vix 5-dentatus, obliquus, gibbus, strigoso-puberulus, flavescens. COA. glabra, flava: vexillum emarginatum:

carina 5-petala alaeque vexillo longitudine fere æqualia. STAM. 10, libera, basi pubescentia. NECT. 0. STYLUS subulatus. OV. pedicellatum, teres, ascendens, incano-villosum, polyspermum. LEGUMINA moniliformia, circiter 6-pollicaria, cernua, pubescentia, indehiscentia. SEMEN crassitudine circiter pisi, subovato-globosum, dorso convexum, facie planiusculum, ad umbilicem linearem profundè excavatum, glabrum, fuscum, nitidum. — OBS. M. Schrader avait dit à tort que les feuilles de la plante dont il s'agit ici étaient entièrement glabres; mais M. de C. a très-bien décrit leur surface. Le premier de ces écrivains indique le *Soph. littoralis* comme croissant sur le bord des fleuves; je l'ai suivi long-temps, et ne l'ai trouvé qu'auprès de la mer.

## GG.

M. le docteur Greville, si bien connu par ses beaux travaux, a eu l'extrême bonté de déterminer toutes mes Algues brésiliennes. Je vais citer d'après lui, la série des espèces que j'ai recueillies près de Macahé, et ne changerai absolument rien aux notes qui m'ont été communiquées par le célèbre cryptogamiste écossais.

## FUCOIDEÆ.

SARGASSUM LENDIGERUM Ag. Syst. p. 295.

## DICTYOTEÆ.

PADINA FLAVA Grev. Alg. Britt. p. XLIV. — Zonaria flava Ag. Syst. p. 265.

## FLORIDEÆ.

RYTIPHLEA HILARIANA (sp. nov.), fronde stipitatâ; foliis inferioribus petiolatis, superioribus bipinnatifidis, dilatatis, apice rotundato truncatis, recurvis. — OBS. Cette espèce teint le papier d'un beau pourpre (Aug. S. Hll.).

.. PLOCAMUM COCCINEUM Lyngb. Hydr. Dan. p. 39. — Deleseria Plocamium Ag. Syst. p. 250.

**LAURENCIA PINNATIFIDA** Lam<sup>x</sup>. *Essai*, p. 42. — *Chondria pinnatifida* Ag. *Syst.* p. 201.

**CHONDRIUS MULTIPARTITUS** Grev. *Alg. Brit.* p. LVI. — *Sphærococcus multipartitus* Ag. *Syst.* p. 216.

**GELIDIUM CORNEUM** Lam<sup>x</sup>. — *Sphærococcus corneus* Ag. *Syst.* p. 225. — Lecta insuper propè *Itapacoraia* prov. S. Catharinæ.

**GIGARTINA ACICULARIS** Lam<sup>x</sup>. *Essai* p. 48. — *Sphærococcus acicularis* Ag. *Syst.* p. 237.

#### ULVACEÆ.

**PORPHYRA VULGARIS** Ag. *Aufzählung* p. 18. — *Icon. Alg. Europ.* t. 28.

**ULVA RIGIDA** Ag. *Syst.* p. 189.

**ENTEROMORPHA COMPRESSA** Grev. *Alg. Brit.* p. 180. — *Solenia compressa* Ag. *Syst. Alg.* p. 186.

**ENTEROMORPHA INTESTINALIS**? Linck *Flor. Phys. Ber.* p. 5. — *Solenia intestinalis* Ag. *Syst. Alg.* p. 185. — *Var. angustissima.*

#### CERAMIE.

**CERAMIMUM CLAVULATUM** Ag. apud Kunth *Syn. Pl. Equin.* 1 p. 2. — *Sp. Alg.* v. II, p. 152. — Lecta insuper propè *Itapacoraia* provinciâ S. Catharinæ.

#### CONFERVEÆ.

**CONFERVA MEDIA** Ag. *Syst. Alg.* p. 100.

**CONFERVA CATENATA** L. — Ag. *Syst. Alg.* p. 119.

**CONFERVA TRICHOTOMA** Ag. *Syst. Alg.* p. 121.

#### HH.

**SCIROPUS DECIPIENS** N.

**CULMI** humanæ altitudinis, 3-quetri, leves, glabri, aphylli, infernè instructi vaginis pluribus acutis hinc reticulatim lacertatis fuscis vel castaneis; bene multi steriles. **UMBELLA** terminalis, composita, inæqualis, bracteata : bracteæ ad basim cujusvis umbellæ divisuræ, vaginantes seu amplectentes, glabræ; inferior erecta, subulata, culmi apicem mentiens, umbellâ brevior : umbellæ rami pedunculique hinc plani, indè con-

vexi, leves vel rarò apice asperi, glabri. *Spiculæ* ovatæ, nullo modo compressæ, ferruginæ. *Squamæ*, ovatæ, obtusæ, apice ciliolatæ, mucronatæ; inferiores vacuæ aut abortivos flores obtegentes. *Anthemæ* acumine hirtello terminatæ. *Stylæ* 2, molliusculæ, dentibus reversis donatæ, alia dextrorsum alia sinistrorsum stamina comitantes. *Stylus* basi nec articulatus nec incrassatus, gradatim latior, 2-fidus; divisuris valdè complanatis, latiusculis, membranaceis, irregulariter lacerto-ciliatis. *Ovarium* anceps. *Nux* levis, ovata, hinc plana, illinc convexa. — **Obs.** 1° Cette espèce est intermédiaire entre les *S. lacustris* et *littoralis*. Elle diffère de tous les deux par la forme de ses styles et le nombre de ses soies; du *S. lacustris* en particulier, par sa tige triangulaire, et du *littoralis*, par ses écailles ciliées au sommet et ses soies allongées, étroites et non aplaties. Son *facies* me semble la rapprocher plutôt du *littoralis* que du *lacustris*; — 2° Dans cette espèce comme dans plusieurs autres, l'inflorescence est vraiment terminale. Une bractée vaginante accompagne la fleur, et, comme elle est parfaitement droite, on l'a prise pour une partie intégrante de la tige, d'où l'on s'est imaginé que les épillets sortaient latéralement.

## II.

*NYMPHÆA LINEATA* N.

*N.* foliis ovato-orbicularibus, apice truncato-obtusissimis, usquè ad petiotum fissis, subintegerrimis, vix tuberculatis, glabris; nervis venisque subtus prominentibus, suprà manifestis; lobis per totam ferè longitudinem invicem obtegentibus, summo apice valdè attenuatis acutiusculisque et discretis; petiolis pedunculisque puberulis; calycinis foliolis 5, ovato-oblongis, obtusiusculis.

**Folia** circiter 4 poll. longa, 3 poll. lata, subovato-orbicularia, apice truncato-obtusissima, usquè ad petiolum fissa, subintegerrima, nervosa, suprà tuberculis raris per lentem manifestis conspersa, glabra, subpellucido-punctata; lobis

per totam ferè longitudinem invicem obtegentibus, inæqualibus, summo apice valdè attenuatis acutiusculisque et discretis : petioli subgraciles, puberuli. PEDUNCULUS puberulus, petiolo crassitudine subæqualis. FLOS circiter 2-pollicaris. CALYCINA FOLIOLA 5, ovato-oblonga, obtusiuscula, exteriore paginâ viridia lineisque tenuissimis pupureis notata. PETALA alba (Descript. ex unico spec.).

Cette espèce de *Nymphaea* n'est pas la seule que j'aie observée au Brésil, j'en ai encore trouvé une autre dans les marres d'eau voisines de Taguahy, province de Rio de Janeiro. En voici la description :

**NYMPHÆA ALBO-VIRIDIS N.**

N. foliis subovato-orbicularibus, obtusissimis, usque ad petiolum fissis, suprâ enerviis densèque per lentem tuberculatis, utrinquè glabris; lobis discretis, apice divergenti-truncatis; petiolis gracilibus, glabris pedunculisque crassis; calycinis foliolis 4, ovato-lanceolatis.

RADICES fibrosæ, crassiusculæ, longæ, albidæ. FOLIA circiter 3-5 poll. longa, 2-4 lata, subovato-orbicularia, obtusissima, usque ad petiolum fissa, vix subsinuata, superiore paginâ enervia tuberculisque per lentem manifestis densè impersa, inferiore nervosa obscurèque purpurea; lobis discretis, apicem versus obliquè divergenti-truncatis; sinu obtuso vel acutiusculo : petioli longi, pro magnitudine foliorum graciles, glabri. PEDUNCULI petiolis multò crassiores, glabri. CALYX 4-phyllus, glaber, nitidus, lineis sparsis brevibus nigris notatus; foliolis ovatis ovatove-lanceolatis, obtusiusculis. PETALA 16-17, hypogyna, ovato-lanceolata, glabra, albo-viridia. STAMINA indefinita, glabra : exteriora filamentum lato, petaloïdeo; antherâ apice filamentum adnatâ, lineari : intermedia filamentum lineari, compresso; antherâ continuâ, lineari, longâ, 2-loculari : interiora clavata, incurva, apice rubra; antherâ 1-loculari. STIGMATA numerosa, è centro umbilicato superioris depressique ovarii superficie radiantia. OVARIVM depressum, brevissimum, multiloculare, polyspermum. Ovu-

LA numerosissima, dissepimenta undiquè obtegentia. SEMINA parvula, hirtella, grisea.

JJ.

**UTRICULARIA OLYGOSPERMA N.**

**U.** glabra ; foliis radiciformibus, amplis, capillaceo-multipartitis, vesiculiferis ; scapo squamoso, circiter 9-15-floro ; labiis subindivisis ; superiore ovato, palatum æquante ; inferiore amplo, semiorbiculari ; calcare horizontali, conico, apice 2-dentato, labio inferiore paulò brevior ; ovario 5-8-spermo.

**PLANTA** glabra. **CAULIS** demersus, longissimus, super limum repens, complanatus, è latere inferiore **FOLIA** emittens radiciformia, multipartita, ampla ; divisuris tenuiter capillaceis, vesiculis instructis. **SCAPI** axillares, basi abruptè recurvi, erecti, subpedales, squamosi : squamæ paucæ, subcariosæ, ovatæ, obtusæ. **RACEMUS** continuus, 9-15-florus : pedicelli breves, accrescentes, demùm longiusculi et incurvi : bractæ squamis caulinis subsemiles, pedicellum amplexantes. **CALYCINA FOLIOLO** ovata, obtusa, levia, nitida. **COROLLA** circiter 5-l. longa, lutea ; labio superiore ovato, obtuso, integerrimo, palatum æquante ; labio inferiore amplo, semiorbiculari, vix crenulato ; calcare horizontali, lanceolato-conico, apice 2-dentato, labio inferiore paulò brevior. **STYLUS** ab apice ad basin attenuatus, unilabiatus, cuculli papyracei formam æmulans. **STIGMA** ad superficiem interiorem styli labii. **OVULA** 5-8, distantia, in placentâ globosâ nidulantia.

*Var. β* foliis amplioribus ; vesiculis magis numerosis ; squamis bracteis calycinisque foliolis acutis vel acuminatis ; corollæ labio superiore subemarginato. — Legi in fossis planitie dictæ *Vargem* civitati Sancti Pauli submissæ.

**Obs.** 1° L'*U. oligosperma* a le port et les principaux caractères de l'*U. vulgaris* ; mais il s'en distingue par des feuilles plus amples, à découpures plus délicates, et à vésicules plus

petites ; par ses fleurs un peu moins grandes , son éperon bidenté , et surtout par son placenta , qui , au lieu d'être convert d'innombrables ovules , n'en porte que cinq à huit , fort gros et écartés. Les premiers de ces caractères n'auraient certainement pas suffi pour me déterminer à indiquer la plante brésilienne autrement que comme une simple variété ; mais le nombre de ses ovules , formant une exception dans le genre tout entier , m'a décidé à la ranger parmi les espèces. Son stigmate , ou , pour mieux dire , la languette terminale de son style , n'est point hispide ou frangée sur les bords , et si , comme on l'a dit , l'*U. vulgaris* présentait un stigmate de cette nature , on aurait un moyen de plus pour distinguer les deux plantes ; mais je n'ai pas trouvé de languette frangée ou hispide sur les bords dans l'*U. vulgaris* plus que dans l'*olygosperma*. — 2° Par l'histoire de l'*U. olygosperma* que j'ai tracée au commencement de ma description , et qui probablement est celle de la plupart des Utriculaires à vésicules , on voit que la hampe (*scapus*) n'est qu'un pédoncule axillaire , et que par conséquent elle appartient à une seconde évolution. Dans les Utriculaires aphyllées au contraire , le *scapus* , véritable tige , me semble appartenir à une première évolution , et , si je ne me trompe , il ne peut se comparer à celui des espèces vésiculeuses.

Jusqu'à présent la famille des Lentibulariées ne s'est réellement composée que de deux genres. J'en signalerai un troisième qui appartient à la Flore du Brésil , et en particulier à celle d'une des provinces que mes deux premières *Relations* ont fait connaître.

GENLISEA. CALYX 5-partitus , subinæqualis , patulus. COROLLA hypogyna , personata ; labio inferiore calcarato. STAMINA 2 , imæ corollæ inserta : antheræ terminales , immobiles aut subimmobiles , 1-loculares. STYLUS brevis , 1-2-labiatus. STIGMA ad superficiem labiorum. OVARIVM globosum , 1-loc. , polysp. OVULA innumera , placentæ centrali globosæ affixa. CAPSULA globosa , 1-ocularis. — HERBA annuæ , paludosa.

**FOLIA** radicalia, rosaceo-cespitosa, petiolata, plus minus spatulata, obtusissima, integra, integerrima, glaberrima, rariissime nulla. **SCAPUS** solitarius, erectus, squamulis paucis instructus, racemoso-pauciflorus, raro uniflorus. **PEDICELLI** 3-bracteati. — Gratissimo animo in memoriam dixi Dominæ DE GENLIS, mulieris celeberrimæ, quæ elegantissimam de botanicâ orationem scripsit, et me adolescentem consiliis monebat sapientissimis. — **Obs.** Il est clair, d'après ma description, que ce genre a la corolle des Utriculaires, et que, par son calice, il se rapproche des Grassettes. La forme et la position de ses feuilles sont celles des feuilles de plusieurs *Drosera*.

**GENLISEA AUREA N.**

**G.** foliis dense superpositis, spatulatis; laminâ obovatâ; scapo infernè glanduloso-hirsuto, apice hirsutissimo; divisuris calycinis linearibus, obtusis, pedicello vix 2-3-plò longioribus; calcare horizontali, recto seu rectiusculo, lanceolato-conico, acuto, labio inferiore longiore.

**FOLIA** numerosissima, dense superposita, petiolo adjecto circiter pollicaria, spatulata, luteo-viridia; laminâ obovatâ, gradatim attenuatâ, petiolo multoties brevior. **SCAPUS** 9-15 l. longus, crassiusculus, complanatus, aphyllus, squamatus, infernè subhirsutus, apice hirsutissimus, viridis seu atropurpureus: squamulæ distantes, alternæ, 1 l. longæ, acutæ, concavæ, hirsutæ. **RACEMUS** terminalis, continuus: flores approximati: bractæ vix 1 l. longæ, lineares, obtusæ, pilis glandulosis hirsutissimæ: pedicelli circiter 1/2-3 l. longi, glanduloso-hirsutissimi. **CALYCINÆ DIVISURÆ** breves, lineares, obtusæ, glanduloso-hirsutissimæ. **COROLLA** circiter 6-8 l. longa, externè hirsuto-glandulosa, aurea; labio superiore erecto, ovato, obtuso, marginibus retroflexo, palatum superante; inferiore 3-loba, lobis obtusis, intermedio majore; palato altè canaliculato, labium superius amplexente, subtilissimè velutino-puberulo; calcare horizontali crasso, cylindrico-conico, acuto. **STAMINUM** fil. glabra: anth. per totam longitudinem filamentis adnatæ, transversè lineares, medio

constrictæ, marginibus ciliolatæ. STYLUS brevissimus, apice unilabiatus, cucullum papyraceum referens. STIGMA ad superficiem labii interiorem. OVARUM pilis instructum glandulosis. OVULA innumera. CAPSULA glanduloso-pilosa. — Nascitur in arenosis humidis montium vulgò *Serra da Caraca* et *Serra da Ibitipoca*, provinciâ *Minas Geraes*.

GENLISEA MINOR N.

G. foliis densè superpositis, spathulatis; laminâ obovato-cuneatâ; scapo sæpius gracili, plus minùs glanduloso-hirsuto; divisuris calycinis lineari-lanceolatis, acutis, pedicello multoties longioribus; calcare cylindrico-conico, basi horizontali, apice sursum curvato.

Differt à præcedente foliis obovato-cuneatis; scapo gracili; bracteis acutis; pedicellis 3-plò longioribus; floribus paulò minoribus, minùs numerosis minùsque approximatis; lacinis calycinis lineari-lanceolatis, acutis seu acuminatis; calcare sursum recurvo. — Verisimiliter mera varietas. — Lecta in paludibus propè pagum *Milho Verde* haud longè ab urbe *Tijuco*, provinciâ *Minas Geraes* et propè pagum *Contendas* in parte occidentali desertâque ejusdem provincie dictâ *Sertão*. — Obs. Cette plante pourrait bien être une simple variété du *G. aurea* produite par une différence dans la hauteur des localités. Je serais d'autant plus tenté d'adopter cette opinion que les individus recueillis auprès de *Milho Verde*, lieu déjà élevé, s'éloignent moins de l'*aurea* que les échantillons trouvés dans le *Sertão*, qui est un pays assez bas.

GENLISEA FILIFORMIS N.

G. foliis parvulis, subspathulatis; laminâ ovato-orbiculari; scapo filiformi, glabriusculo; floribus parvulis, distantibus; calcare horizontali, inflato, sacciformi, obtusissimo, subemarginato, labio superiore vix longiore.

FOLIA adjecto petiolo circiter 3-4 l. longa, subspathulata, luteo-viridia; laminâ ovato-orbiculari. SCAPUS 4-6 poll. longus, filiformis, compressus, squamatus: squamulæ paucæ, distantes, alternæ, vix 1/2 l. longæ, ovato-acuminatæ, con-

cavæ, glaberrimæ : pedicelli distantes, 3-5 l. longi, subcapillacei, apice pilis mollibus glandulosis instructi seu glabriusculi : bracteæ parvulæ, subulatæ, glabræ. CALYCINÆ DIVISURÆ lanceolatæ, acutæ, glabræ seu pilosiusculæ. COROLLA circiter 2 l. longa, glabriuscula, lutea ; labio superiore ovato, obtuso ; inferiore 3-lobato ; palato recto ; calcare horizontali, inflato, sacciformi, obtusissimo, subemarginato, labio superiore vix longiore. STAMINA glabra : antheræ haud constrictæ. CAPSULA globosa, glanduloso-pilosa.—Inveni ad scaturigines montis *Serra de S. José* haud longè ab urbe *S. João d'El Rei*, provinciâ *Minas Geraes*.

GENLISEA PYGMÆA.

G. aphylla ; scapo subcapillaceo, basi apiceque subglanduloso-hirsuto, medio subhirsuto, 1 rarò 2-floro ; floribus parvulis ; calcare horizontali, sacciformi, acutiusculo, labio inferiore longiore.

PLANTA saltem tempore florescentiæ aphylla, vix 18 l. longa. CAULIS subcapillaceus, basi apiceque subglanduloso-hirsutus, squamulis paucissimis instructus, apice 1 rarò 2-florus : squamulæ minimæ, acutæ, hirsutiusculæ, supremæ (bracteæ floris inferioris abortivi) ternæ. CALYCINÆ DIVISURÆ hirsutæ, sublineares, obtusiusculæ. COROLLA circiter 1 1/2 l. longa, pilosiuscula ; labio superiore integerrimo, obtuso, erecto, marginibus retroflexo, palatum superante ; palato profundè canaliculato, labium superius amplectenti ; calcare horizontali, sacciformi, acutiusculo, labio inferiore longiore. — Inveni in paludibus propè *Tamanduã* haud longè à vico *Contendas*, parte orientali desertique provinciæ *Minas Geraes* dictâ *Sertão*.

GENLISEA VIOLACEA N.

G. foliis subspathulatis ; laminâ obovato-orbiculari ; scapo subglanduloso-hirsuto ; labio superiore cordato ; calcare descendente, apice crassiore, obtusissimo, labio inferiore brevior.

PLANTA siccatione nigrescens. RADIX fibrosa. FOLIA haud multum numerosa, petiolo adjecto circiter 6 l. longa, sub-

spathulata; laminâ obovato-orbiculari. SCAPUS  $4\frac{1}{2}$ -pollicaris, haud densè subglanduloso-hirsutus, squamatus: squamulae paucæ, alternæ, distantes, minimæ, subhirsutæ. RACEMUS continuus, terminalis, 2-6-florus: pedicelli circiter 6 l. longi, accrescentes, distantes, glanduloso-hirsuti, primum erectiusculi, demùm recurvi: bractear subulatæ. CALYCINÆ DIVISURÆ oblongo-lineares, obtusæ, glanduloso-pilosæ. COROLLA circiter 5. l. longa, plus minùs pilosa, pallidè violacea, venis obscurioribus notata; labio superiore erecto, cordato, palatum paulò superante, lobis obtusissimis plus minùs emarginatis; labio inferiore 3-loba, superiore ampliore, lobis obtusissimis, interdùm subemarginatis, intermedio majore; palato breviusculo, viridi; calcare decedente, apice crassiore, obtusissimo, labio inferiore brevior. STAMINA glabra: antheræ transversè oblongæ, filamentum excedentes. STYLUS brevis, 2-labiatus; labio uno vix manifesto, altero à basi ad apicem obtusum dilatato. STIGMA ad internam labiorum superficiem. CAPSULA glanduloso-hirsuta. SEMINA minima, angulosa. — Ad rivulos montis altissimi *Serra da Lapa* et in arenosis humidis montis *Serra da Ibitipoca*, provinciâ *Minas Geraes*.

## KK.

*ALISMA RANUNCULOÏDES*, V. *brasiliensis* N. foliis breviter petiolatis, lanceolatis; nervis lateralibus in marginem subconfusis; scapo brevi, paucifloro pedunculisque filiformibus.

Obs. Si la plante brésilienne présentait constamment les caractères que je viens de retracer, je n'hésiterais peut-être pas à l'indiquer comme espèce distincte; mais elle se nuance par des dégradations insensibles avec le véritable *A. ranunculoïdes* de nos marais. Chez des individus qui naissent dans l'eau on voit des péduncules longs d'environ trois pouces; la hampe de ces mêmes individus ne diffère point de celle des

échantillons européens, et les nervures latérales de leurs feuilles sont éloignées du bord de près de  $\frac{3}{4}$  de ligne; enfin l'on rencontre certains pieds où, parmi des feuilles simplement lancéolées, il en existe d'autres qui sont plus ou moins lancéolées-linéaires.

Ce n'est pas seulement sur la côte que naît l'*Alisma ranunculoides*; on le trouve encore dans les marais du *Sertão* de Minas Geraes et à Minas Novas.

LL.

*PAESLEA LINIFOLIA* N.

*P.* caulibus prostratis; ramis pubescentibus; foliis confertis, linearibus, acutis, basi obtusis; floribus densè spicatis; calycinis divisuris 4 linearibus, exteriore majore lanceolatâ.

CAULES longi, prostrati, ramosi, circiter crassitudine pennæ columbinæ: rami pubescentes. FOL. breviter petiolata, circiter 3 l: longa, conferta, linearia, acuta, basi obtusa, pubescentia. FL. in apice caulium densè spicati, secundi, bracteati: bract. lanceolatæ, foliis breviores. PILI albi, adpressi. CAL. 5.-part., inæqualis, pubescens; laciniis 4 linearibus, acutis, unâ ext. majore lanceolatâ. COR. infundibul., plicatæ; tubo luteo extus pubescente; limbo 5-fido, laciniis lanceolatis; dentibus interjectis 5, brevibus, haud inflexis. FAUX clausa squamulis 5, triang., barbatis, dentibus oppositis. ANTH. 5, ferè sessiles, paulò supra tubi basin insertæ, cum divisuris corollæ alternantes et squamis dentibusque oppositæ, cordatæ, acuminatæ, acumine cohærentes et supra stigma fornicem, efformantes. STYL. brevis, glaber. STIG. conicum, 2-dentatum disco orbiculari basi insidens. NECT. breve, annulare, ovarii basi adnatum. OV. simplex, conicum, 4-loc., 4-sp. OVULA axilia, suspensa. CAPS. dehiscentiâ septicidâ in nuculas 4 divisa: nuculæ 3-quetræ, ovatæ, latere ext. pubescentes.

M. Martius a fait connaître d'une manière excellente la

plante dont il a formé son genre *Preslea* (*Nov. Gen.* II, 75, t. 164); mais, comme il n'a connu qu'une espèce de ce genre, et que j'ai eu occasion d'en observer plusieurs autres, je crois devoir modifier de la manière suivante les caractères généraux du *Preslea*:

**PRESLEA.** CAL. inæqualis. COR. infundibuliformis, plicata; limbo 5-fido; dentibus interjectis; fauce instructâ squamulis 5, villosis, dentibus limbi oppositis, interdum vix manifestis, forsân quandoquæ nullis. STAM. 5, inclusa: anth. subæssiles, sæpius cordatæ, acuminatæ, apicium cohærentiâ supra pistillum fornicatæ. STYL. brevis aut nullus. STIG. conicum, 3-dentatum, disco annulari insidens. NEOT. annulare, basi ovarii adnatum. OVAR. simplex, conicum, 4-loc., 4-sp. OVULA axilia, suspensa. FRUCT. caps., simplex, lobatus, dehisç. septicidâ in nukul. 4 triquetras divisus.—HABIT. sæpè prostratæ. FOL. alterna, parvula. FL. parvi, spicati, lutei aut albi.

Je n'indiquerai point ici toutes les espèces de *Preslea* que j'ai recueillies dans mes voyages; je me contenterai d'en décrire une qui croît sur la même côte que le *linifolia*.

**PRESLEA STENOSTACHYA N.**

P. caulibus prostratis, pubescentibus; foliis lineari-lanceolatis, margine revolutis; spicis gracilibus; calycinis foliolis exterioribus ovatis, interioribus linearibus; corollæ squamulis vix manifestis.

CAUL. numerosissimi, prostrati, basi sublignosi, valdè ramosi, pubescentes, vix crassitudine reticulæ. FOL. breviter petiolata, circiter 5 l. longa, 1 1/2 lata, remotiuscula, lineari-lanceolata, acuta, margine revoluta, suprâ canaliculata, pubescentia. SPICÆ graciles, pubescentes. BRACT. parvulæ, lineares, angustæ, acutæ. PILI adpressi, albi. CAL. foliola inæqualia, acuta, 2 ext. ovata, int. 3 linearia. COR. parvula, alba; tubo externè villosa; laciniis lanceolatis; dentibus interjectis haud inflexis. SQUAMULÆ minimæ, vix manifestæ, villosæ. FRUCT. subglobosus, depressus, 4-lobus, pubescens:

nucul. 3-quetræ, externè convexæ, lateribus planæ, 4-tam sphaeræ partem efformantes. — Lecta ad ripas fluminis *Parahyba* laud multum longè à faucibus.

## MM.

*SCHIZEA TRILATERALIS* Sck. *Crypt.* 137, t. 136. — Grev. *Fil.* I, t. 54.

*S.* stipitibus cespitosus, simplicibus, triquetris, inâ basi subteretibus, summo apice attenuatis, scabriusculis, glaberrimis; fronde pinnato-digitatâ; divisuris (spiculis auct.) sæpius denis, linearibus, intus canaliculatis capsuliferis crinitisque, in duas phalanges dispositis primùm invicem (manuum more) applicatas et erectas demùm hinc et indè falcato-recurvas (uno latere in speciminibus Grevilleanis). — Stipites pedales et ultrà, basi nigrescentes, sæpè ad medium tortiles. Frons pollicaris. — Obs. 1° L'analogie prouve que la partie que j'appelle *stipes* correspond à celle ainsi nommée par les auteurs dans les autres fougères. M. Gaudichaud a montré (*Voyage Ur. bot.*) qu'il partageait cette manière de voir; car, s'il a décrit le *S. australis* de la même façon que tous les botanistes, il indique pourtant, dans ses observations, la partie inférieure aux épis comme étant un véritable *stipes*. — 2° Quand la figure publiée par le docteur Greville ne m'aurait pas convaincu de l'identité de son espèce et de la mienne, cette identité m'aurait été démontrée suffisamment par l'excellente description du savant Écossais. Cependant il existe une différence sensible entre la plante de M. Greville et celle recueillie par moi à Manguinhos; car, dans la première, les divisions fructifères s'inclinent toutes du même côté, et, dans la seconde, les unes s'inclinent vers la droite et celles opposées vers la gauche. — 3° Comme M. Sprengel attribue (*Syst.* IV, 30) à son *S. trilateralis* des divisions fructifères lancéolées-linéaires, il serait permis de douter que sa plante fût celle de Schkuhr, et par conséquent la mienne.

J'indiquerai encore ici, d'après les déterminations de M. Greville, quelques *Fucus* que j'ai trouvés, comme le *S. tri-lateralis*, auprès de Manguinhos :

*SARGASSUM LATIFOLIUM* Ag. *Syst.* p. 298?

*PHILLOPHORA?* *LACTUCA* Grev. *Alg. Brit.* p. lvi. — *Sphærococcus lactuca* var. *luxurians* Ag. *Syst.* 211.

*AMANSIA SEAFORTHII* Grev. *Alg. Brit.* p. xlv. — *Thamnopora Seaforthii* Ag. *Syst.* 240.

# NN.

Je ne trouve malheureusement point cette plante dans mon herbier. Il ne serait pas absolument impossible que ce fût une des espèces que je vais décrire, et qui croissent à R. de Janeiro dans le voisinage de la mer.

*PHILOXERUS VERMICULARIS* BROWN *Prod. Nov. Holl.* 416; — Kunth *Nov gen.* II, 204; — Mart. *Amar.* 97. — *Illecebrum vermiculatum* Lin. *Spec.* 2 ed., 300. — *Gomphrena vermicularis* Lin. *Spec.* 1 ed., 225; — Willd. *Sp.* I 1322. — *Parrexil* Marcg. *Bras.* 14.

P. caule sæpius repente; foliis sublinearibus, angustis, ab apice ad basim attenuatis, carnosis; capitulis sessilibus, solitariis, cylindrico-globosis; axi capituli undiquè lanatâ bifariamque pedicello inter bracteas et florem intermedio; foliolis calycinis interioribus duobus dorso à basi ad medium densissimè longèque lanatis.

*Var. β (microcephalus)* N. caule ascendente; ramis erectis vel ascendentibus; capitulis minùs numerosis, conico-globosis, crassitudine circiter grani piperis, albidis.

Nascitur *var. a* in oris Americæ Africæque æquinoxialibus. *Var. β* inveni propè Sebastianopolim.

*PHILOXERUS PORTULACOÏDES* N.

P. caule repente; foliis subspathulato-oblongis obovatisve, carnosis; capitulis sessilibus, solitariis, globosis; axi capituli

floribusque glaberrimis ; pedicello inter bracteas floresque intermedio inflato-spongioso , bilobo.

CAULES herbacei , longi , in arenis maritimis repentes vel procumbentes , ramosi , 4-goni , glabri , rubri (an semper ?). FOLIA 5-11 l. longa , 2-3 l. lata , subspathulato-oblonga vel subspathulato-lanceolata aut obovata , acuta , crassa , car-nosa , levia , glabra , pallidè viridia , imâ basi ad axillas barbata , pilis rigidis erectis. CAPITULA terminalia , sessilia vel subsessilia , foliis 2 suffulta , globosa , alba , ciroiter crassitudine fructûs *Pruni spinosæ* : axis florum glaberrima. BRACTEÆ 3 , ovatæ , acutiusculæ vel obtusæ , obscure 1-nerviæ , scariosæ , glaber-rimæ , albæ ; intermedia inferior superioribus circiter 2-plò brevior ; superiores carinatæ : pedicellus inter bracteas caly-cemque inflato-spongiosus , 2-lobus , glaberrimus. CALYX 5-phyllus , scariosus , glaber , albus ; foliolis ovato-ellipticis , obtusis , subnerviis. CUPULA STAMINEA brevissima , edentula , aurantiaca , filamenta 5 emittens distantia , glabra : antheræ lineares , angustæ , 1-loc. Ov. glabrum , compressum , leuti-culare , glabrum. STYLUS brevis , altè 2-fidus ; divisuris linea-ribus , intûs stigmaticis. CAPSULA evalvis. — *Var. β* (*Commer-sonii*) N. foliis breviter obovatis. — *Var. α* propè Sebastianopolim frequens. *Var. β* à COMMERSONIO in littore arenoso urbis *Mon-tevideo* lecta. — OBS. Cette espèce a les plus grands rapports avec la précédente ; mais elle s'en distingue par les caractères énoncés dans la phrase spécifique ; et Commerson allait jus-qu'à croire qu'elle pouvait appartenir à un genre différent.

ALTERNANTHERA MARITIMA N.

*A. glabriuscula* ; caulibus sæpius prostratis et radican-tibus ; foliis breviter petiolatis , lato-lanceolatis , mucronulatis , carno-sis ; capitulis sessilibus ; floribus duriusculis , subpungenti-bus , glabris ; calyce profundè striato.

*Var. α* (*communis*) N. CAULES longi , prostrati aut ascendentes , sæpissimè ad nodos radican-tes , interdum scandentes simulque tamen radican-tes , ramosi aut ramosissimi , subgeniculati et subinfracti , ad nodos subincrassati , sæpè duri , glabri , in

axillis foliorum subbarbati : rami sæpius erecti aut ascendentes, abortu sæpè solitarii. INTERNODIA  $1\frac{1}{2}$ -3 poll. longa aut interdum breviora. FOLIA circiter  $1\frac{1}{2}$ -2 poll. longa, 8-12 l. lata, lato-lanceolata aut rarò suborbiculato-lanceolata, in petiolum brevem attenuata, integerrima, mucronulata, carnosa, avenia, levia, nitida, margine rubro cincta (an semper?), juniora sæpè plus minus villosa, superiora sæpè gradatim minora. CAPITULA axillaria, sessilia, parva, pauciflora, glabra, albida. BRACTEÆ 3 ad basin cujusve floris, ovatæ, acutissimæ, subaristatæ, concavæ, subæquales, calyce breviores, basi carnosæ, nervo crasso donatæ, basi carnosæ. FLORES subpyramidati, duriusculi, subpungentes, glaberrimi : pedicellus inter bracteas calycemque nullus. CALYX 5-phyllus, basi præcipuè carnosus, siccatione chartaceus, albidus vel sordidè albus, tandem stramineus; foliolis ovato-lanceolatis, acutissimis, subaristatis, profundè striatis, interioribus minoribus. STAMINA 10, tertiâ parte inferiore coalita, glabra : filamenta fertilia 5, subulata, cum sterilibus alternantia; sterilia 5 fertilibus paulò longiora, linearia, latiuscula : antheræ 1-loc., lineares, luteæ, post anthesim ellipticæ. STYLUS brevis. STIGMA 5-gono-capitatum, hirtellum. OVARIUM supedicellatum, globoso-turbinatum, subcompressum. OVULUM funiculo longo affixum è fundo loculi enatum apice curvato. — In arenosis maritimis propè Sebastianopolim et in insulis S. Catherinæ et S. Francisci frequentissima.

*Var. β (concatenata)* N. foliis multò minoribus, approximatis; capitulis subimbricatis. — Lecta propè Sebastianopolim.

*Var. γ (parvifolia)*. — *Bucholzia maritima* Mart. *Nov. gen.* II, 50, t. 147; — caulibus pluribus, breviusculis, humifusis; foliis parvis; internodiis valdè abbreviatis. — Lecta a D. Martio in Brasiliâ boreali. — Obs. Si l'on se contentait de comparer avec mes échantillons la figure du *Bucholzia maritima* publiée par M. Martius, on trouverait des différences de port tellement sensibles, qu'on aurait de la peine à croire à l'identité des deux plantes; mais, en lisant la description du savant Bava- rois et

la mienne, on se convaincra bientôt que tous les caractères sont réellement les mêmes, aux dimensions près desquelles résultent de très-grandes modifications de physionomie. La seule différence un peu sensible qu'on puisse découvrir entre ma description et celle de M. Martius, consiste en ce que ce dernier indique le tube staminal de sa plante comme divisé jusqu'à la base, tandis que chez la mienne les divisions ne s'étendent pas au-delà des deux tiers; mais une différence si mesquine ne saurait à mon avis constituer deux espèces. Si cependant on voulait absolument séparer ma plante et celle de M. M., il est clair qu'il faudrait laisser à cette dernière le nom d'*Alternanthera maritima*, et appeler la mienne *A. cernuus*.

*ALTERNANTHERA PARONICHYOIDES* N. — *Illecebrum ficoïdeum* Jacq. *Amer.* 88 l. 60 f. 4?

PLANTA magnitudinis valde varia. CAULES numerosi, 2 1/2-15-pollicares, crassitudine pennæ corvi aut tenuiores, prostrati, radicante, plus minus rosulati, ramosissimi, subtetragoni, glabrati, apice plus minus lanati. FOLIA numerosissima, circiter 3-6 l. longa, patula, lato-lanceolata, acutiuscula, in petiolum sæpius ipso longiorem acutiusculum attenuata (si apice rotundata, spathulata diceret), ob lacunas in texturâ punctato-pellucida, glabra, superiora pilosa seu plus minus piloso-lanata; unum oppositum interdum minus: petioli valde connati, superiores basi ad margines et in axillis valde lanati. CAPITULA axillaria, sessilia, numerosa, globosa aut subovato-globosa, crassitudine circiter piai aut minora, alba, nitida. Bractee 3, calyce multò breviores, acutæ, pilosæ; intermedia ovata, planiuscula; laterales carinatæ, subangustæ. CALYX 5-phyllus; laciniis oblongis, acutis, basi lanatis, interioribus 2 angustioribus. CUPULA STAMINEA brevissima, emittens filamenta 5, pistillo breviora, subulata, tenuia, glaberrima, dentibus potiusve filamentis sterilibus totidem alterna multò brevioribus formâ variis latiusculis apice 2-dentatis: antheræ rotundæ. OVARIIUM compressum,

lenticulare, glabrum. *STYLUS* brevis, glaber. *STIGMA* capitatum. *OVULUM* funiculo longo affixum à fundo loculi erecto apice curvato. *CAPSULA* compressa, tenuissima, evalvis. *SEMEN* in capsulâ verticale, lenticulare, rostratum, glabrum, fuscum, nitidum : umbilicus in seminis margine. *PERISPERMUM* centrale. *EMBRYO* annularis. — Ad vias maritimas propè Sebastianopolim frequentissima necnon in benemultis Americæ calidioris regionibus. — *Obs.* Cette espèce, qui croît près de la mer en différentes parties de l'Amérique équinoxiale, est étiquetée dans les herbiers de Paris tantôt *Illecebrum sessile*, *Illecebrum polygonoides* ou *ficoideum*, et tantôt sous des noms encore inconnus. Il ne peut y avoir de doute sur l'*I. sessile* qui est aujourd'hui bien connu, et diffère entièrement de ma plante. Les descriptions et les figures de M. Martius sont trop soignées pour que je ne me sois facilement convaincu que mon espèce n'est aucune de celles que ce savant rapporte aux *polygonoides*, *ficoideum* et *achyrantha* de Linné (*Nov. Gen.* II) ; mais j'ai dû scrupuleusement étudier les phrases et la synonymie de ce dernier pour m'assurer si l'espèce dont il s'agit n'est réellement pas l'une des siennes. La figure de Dillen (*Elham.* 8, t. 7, f. 7) appliquée par Linné à l'*Il. Achyrantha*, ne s'accorde nullement avec ma plante, et cadre au contraire fort bien avec l'*Alternanthera achyrantha* de M. Martius, qui n'est point mon espèce. Les synonymes de Brown, Herman et Rai, cités par l'immortel Suédois pour son *I. polygonoides*, sont tellement vagues, qu'ils ne peuvent lever aucun doute ; celui de Plumier ne convient décidément pas à ma plante ; la figure de Sloane (*Hist.* I, 141, t. 86, f. 2) lui ressemble uniquement par quelques feuilles supérieures longuement pétiolées, et d'ailleurs elle s'accorde très bien avec le *Bucholzia polygonoides* de Martius, qui n'est point ma plante, comme me l'ont prouvé non-seulement la description et les figures du savant Bavaise, mais encore l'inspection d'un échantillon étiqueté par lui-même dans l'herbier du Muséum. Au défaut de figures indi-

quées par Linné pour l'*Il. ficoïdeum*, j'ai consulté celles qu'a citées Willdenow : la figure de Kniphoff ne convient nullement; mais celle de Jacquin (*Amer.* 88, t. 60, f. 4) donne une idée assez juste de mon espèce, et M. Richard père, qui avait trouvé cette même espèce dans ses voyages, la rapportait aussi, quoique avec doute, au *ficoïdeum* du botaniste viennois. Jacquin dit à la vérité, dans sa description, que les feuilles sont sessiles; mais il les a représentées comme longuement pétiolées, et peut-être s'est-il servi de l'expression de *folia sessilia*, répétée par Roemer (*Syst.* V, 555), parce que le limbe de la feuille se continue, pour ainsi dire, sur le pétiole. Dans tous les cas, si ma plante est l'*Ill. ficoïdeum* de Jacquin, celui-ci ne serait pas le *ficoïdeum* de Linné, confondu par Willdenow avec une ou deux autres plantes; et il n'est guère vraisemblable non plus que ce même *ficoïdeum* Jacq. soit l'*Alternanthera ficoïdea* Mart., car ce dernier a des feuilles courtement pétiolées et des anthères cylindriques, tandis que, selon Jacquin, son *Il. ficoïdeum* a des anthères arrondies comme celles de mon espèce. Il me paraît presque impossible qu'une plante qui croît en diverses parties, souvent visitées, du littoral de l'Amérique, et qui se trouve dans les herbiers de Paris le plus étudiés, n'ait été signalée par aucun botaniste ancien ou moderne; mais pourtant on voit que j'ai été conduit par de très longues études à l'indispensable nécessité de l'indiquer comme si elle était nouvelle. Dans le cas où elle aurait été déjà nommée, ma description fort détaillée servira, j'espère, à faire connaître l'identité à ceux qui auront des échantillons authentiques, et à établir la synonymie.

Obs. SUR LE GENRE. Je ne pourrais, sans passer les bornes de ces notes, expliquer pourquoi je n'ai pas cru devoir adopter indistinctement les genres proposés par M. Martius dans son beau Mémoire sur les Amaranthacées. Tous auront eu l'utilité extrême d'attirer l'attention des botanistes sur des parties presque entièrement négligées avant l'époque où a écrit le sa-

vant Bavaïois ; mais quelques-uns ne me paraissent pas remplir le but que se sont proposés , en formant des associations génériques , les Linné , les Jussieu père , les Kunth et les naturalistes qui ont le mieux compris ce que doivent réellement être ces associations. On trouvera dans les *Archives de botanique* , publiées par M. Guillemin ( vol. I ) , l'exposé des motifs qui m'ont décidé à m'écarter en quelques points de l'excellent travail de M. Martius ; je me contenterai ici de répéter que mes recherches m'ont conduit à revenir au genre *Alternanthera* , tel à peu près que l'avaient conçu MM. Brown et Kunth , et j'en tracerai brièvement les caractères : ALTERNANTHERA (Mogiphanes, Brandesia, Bucholzia, Aternanthera Mart.) CALYX 5-phyllus. STAMINA 10, basi connata in tubum cyathulumve ovario modò longiorem modò breviorum ; filamentis 5 aut interdum pluribus castratis , formâ variis , fertilibus latioribus aut dentiformibus rariùsve planè abortivis ; antheris 1-ocularibus , rotundis ovatis aut cylindricis. STYLUS brevissimus. STIGMA capitatum. CAPSULA evalvis , monosperma.

OO.

Ce n'est point ici le lieu d'examiner si le *Convolvulus brasiliensis* de Linné est une espèce distincte ou une simple variété du *C. Pes capræ* du même auteur. Il me suffira de dire qu'un examen attentif m'a prouvé que la plante très-commune dans les sables qui bordent la mer près de Rio de Janeiro et entre cette ville et le Rio Doce , est le CONVOLVULUS BRASILIENSIS. LIN. *Sp.* 226. — *C. maritimus* Var.  $\gamma$  Desrous. *Dict. Enc.* III, 551. — *C. maritimus* HBK. *Nov. Gen.* III, 97 ! — *Convolvulus marinus catharticus*, folio rotundo, flore purpureo. *Plum. Amer.* 89, t. 104. — *Soldanella brasiliensis* Mart. *Hist. nat. Bras.* 51. — *Salsa da Praia seu Carca Pis. Bras. lib.* IV, cap. LXIX.

PP.

*Eriocaulon Maximilianii* Schrad. in Boem. et Schult. *Mant.* in vol. II, p. 470, N. 206. — Non Bongard.

*E.* caulibus ramosis, foliosis; foliis radicalibus lineari-subulatis, acutissimis, subtus pubescentibus; caulinis amplexicaulibus, basi latis, subulatis, pungentibus, canaliculatis, subequarrosis, junioribus longè molliterque ciliatis; pedunculis terminalibus, numerosissimis, umbellatis, pilosis villosisque vaginis breviter hinc fissis aut 2-fidis, hirtellis; involucre corollæ pitulo turbinato-hemisphærico paulò breviorè; calycibus densè ciliatis.

CAULIS plures, patuli, 1-1½-pedales, pennæ anserinæ emoussiores, ramosi, foliis vestiti, apice striati, ad insertionem foliorum villosolanati. FOLIA radicania, numerosa, cespitosa, circiter 4-5-pollicaria, lineari-subulata, gradatim attenuata, acutissima, subtus plus minus pubescentia, supra glabrescens, pilis longis plus minus ciliata; caulina rameaque approximata, 1-2 poll. longa, amplexicaulia, basi lata, ab inf. basi ad apicem gradatim attenuata, subulata<sup>1</sup>, pungentia, rigida, canaliculata, obsolete ciliata aut interdum ciliata, juniora longissimè molliterque ciliata. UMBELLÆ terminales, multiradiatæ, capitatæ seu hemisphæricæ: pedunculi numerosissimi (2-300), 1-2 poll. longi, filiformes, striati, pilosi aut villosi, vaginati: vaginæ circiter 6 l. longæ, breviter hinc fissæ aut 2-fidæ, obtusæ aut acutæ, hirtellæ, fuscæ. CAPITULA diametro circiter 1 1/2 l., turbinato-hemisphærica, apice e pilis elegantibus nivea: involucrium imbricatum; squa-

<sup>1</sup> Le mot *lancéolé*, avec une modification, désigneroit très bien ces feuilles, si l'on voulait suivre comme ont fait MM. Schrader et Bongard, la terminologie de Willdenow. Mais dans mes descriptions, j'ai toujours entendu avec les auteurs français, avec M. Kunth (*Hand. bot.*, 52) et Linné lui-même, par une *feuille lancéolée*, celle qui va en se rétrécissant graduellement aux deux extrémités.

mis obovatis, obtusissimis, apice ciliatis, rufis, nitidis, interioribus capitulo vix brevioribus: receptaculum pilis densis, sublanatis, niveis obtectum. FL. FEM. : CALYX 6-phyllus; foliolis exterioribus 3, spathulato-obovatis, obtusissimis, carinatis, apice longè ciliatis, rufis; foliolis int. brevioribus, planis, lanceolato-oblongis, acutis, longè denseque ciliatis. STYLUS brevis, ultra medium 3-fidus; laciniis complanatis, truncatis: appendices 3 è basi divisurarum styli ortæ, cum iisdem ovarique lobis alternantes, obscure fuscæ, tenuissimè capillacæ, glabræ. CAPSULA obtusissima, profundissimè 3-loba. SEMINA obovato-globosa, dorso convexa, facie planiuscula, glabra. FL. MASC. : CALYX exterior 3-phyllus; foliolis exterioribus subspathulato-obovatis, obtusis, fulvis, apice densissimè ciliatis; interior 1-phyllus, oblongo-turbinatus, apice pilosiusculus. STAM. 3, exserta, glabra: antheræ virides. — Obs. Les caractères de cette plante s'accordent bien avec ceux attribués par M. Schrader à son *E. Maximiliani*, qui d'ailleurs a été trouvé par M. le prince de Neuwied dans une localité semblable à celle où je l'ai recueilli moi-même. L'espèce que M. Bongard considèrerait avec quelque doute comme l'*E. Maximiliani* de Schrader, croît dans les hautes montagnes, et diffère beaucoup de la plante maritime dont il s'agit ici. J'appelle la première *ERIOCAULON BONGARDII*, pour rendre un faible hommage à l'auteur de l'important *Essai monographique sur les Eriocaulon du Brésil* (Mem. Pétersbourg, VI<sup>e</sup> série, vol. I, p. 601.)

## QQ.

Comme moi et beaucoup d'autres, M. Martius pense (*Agrost.* 554) que le maïs est originaire du Nouveau-Monde, et il ajoute avec raison que nulle part dans le Brésil, on ne rencontre cette plante à l'état sauvage. Il est vraisemblable qu'elle aura été introduite sur la côte occidentale de l'Amérique, à une époque fort reculée; car Jean de Lery qui visita, en

1547, le territoire de Rio de Janeiro, y trouva la culture du maïs généralement répandue. Alors les Indiens appelaient ce grain *avall*, nom qui s'est conservé, et est écrit *aball* dans le dictionnaire de la *lingoa geral*, et celui du dialecte guarani composés très anciennement par des jésuites<sup>1</sup>. Une lettre que j'adressai en 1827 au président de l'Académie des Sciences de Paris, et que je vais citer, contribuera peut-être à répandre quelque lumière sur l'origine du maïs.

.... « Tout le monde sait que les fruits des Graminées sont  
« revêtus d'enveloppes, et que le seul maïs présente des grains  
« découverts.

« Quelque temps après mon retour du Brésil, M. l'abbé  
« Damasio Larranhaga, curé de Mortevideo, le naturaliste le  
« plus distingué que j'aie rencontré en Amérique, m'envoya  
« une portion d'épi d'une espèce de maïs qu'il avait étiqueté  
« *Zea mais var. tunicata*, et qu'il me disait être cultivé par  
« les Indiens Guaycurús. Ce fragment que je montrai à la  
« société philomatique, indiquait assez que l'épi entier avait  
« été fort maigre; les grains y étaient entièrement couverts,  
« et il ne paraissait à l'extérieur de l'épi que des enveloppes  
« allongées et aiguës. Quant à l'assertion de M. Larranhaga  
« sur l'origine de ce maïs, il est bien évident qu'elle était  
« erronée. En effet les Guaycurús, placés très bas dans l'é-  
« chelle de la civilisation, restent étrangers à la culture des  
« terres; ils sont un objet de mépris pour les Indiens civi-  
« lisés, et j'ai vu, dans mon voyage, prendre le mot *guay-*  
« *curú* pour synonyme de notre mot sauvage. Ce que dit  
« Azzara tend à confirmer ce que j'avance ici; car en par-  
« lant d'un *maïs guaycurú* qui appartient au Paraguay, il

<sup>1</sup> D'après des manuscrits très anciens, M. Martius écrit *uba-tim*; mais ce mot est vraisemblablement erroné, car le P. Ruiz de Montoya, qui avait passé trente ans parmi les Indiens et fait une étude approfondie de leur langage, écrit *abali* comme les auteurs du *Diccionario*, et fait dériver ce mot de *hó* épi.

« l'indique comme une espèce inférieure peu digne d'attention. Je fis voir le fragment que j'avais reçu de M. Larranhaga à un Guarani que j'avais amené en France, le jeune Diogo, qui bien certainement était né dans quelque partie de l'ancien Paraguay, et assez probablement dans le nord de l'Entre Rios ou dans les états du docteur Francia. Ce jeune homme reconnut le maïs que je lui présentai comme appartenant à son pays, et il ajouta qu'il y croissait dans les forêts humides.

« J'ai fait semer quelques grains du *maïs guaycuri* dans une bonne terre de potager à Plissai, sur les bords du Loiret. Ils ont levé et ont produit des individus très vigoureux. Les épis ne sont pas venus à maturité; mais, ayant examiné leurs fleurs, j'ai reconnu que les enveloppes étaient charnues et succulentes, qu'elles n'avaient point la régularité des enveloppes des graines semées, et qu'elles tenaient à un état d'avortement. Je n'ai pas eu, à la vérité, l'occasion de comparer mes individus avec quelques-uns de ceux que l'on cultive ordinairement; mais M. Damase Larranhaga pense que sa plante est une simple variété de l'espèce commune; je n'ai aucune raison pour penser le contraire, et les naturalistes qui ont vu le fragment de M. Larranhaga, ne m'ont à cet égard exposé aucun doute.

« De tout ceci, on pourrait conclure, ce me semble, que le maïs est originaire du Paraguay, et que, dans l'état naturel, ses grains sont revêtus d'enveloppes comme ceux des autres Graminées, mais qu'ils les perdent bientôt par la culture. »

J'ajouterai à cette lettre une seule observation. On parlait la même langue au Paraguay et sur la côte du Brésil, et le maïs en particulier portait le même nom dans les deux contrées. Mais cette plante ne se trouve point à l'état sauvage sur le littoral brésilien, tandis qu'elle croît naturellement au Paraguay. C'est donc de ce pays qu'elle aura été portée au Brésil, et par conséquent il est naturel de croire que l'émigration des

Guaranis au lieu du Paraguay vers le Brésil, et non du Brésil vers le Paraguay.

RR.

Je vais donner ici, toujours d'après les indications de M. le docteur Greville<sup>1</sup>, la note des *Fucus* recueillis par moi sur le bord de la mer, non loin d'Aldea Velha, et j'y ajouterai le nom des espèces que j'ai trouvées à Itapacoroia, province de Sainte Catherine, à Rio de Janeiro, à Saguarema. Cette liste jointe à celle des Algues de Macaché et de Manguinhos<sup>2</sup>, complètera entièrement l'indication des plantes marines que j'ai rapportées des parties du littoral brésilien où j'ai voyagé, et où, comme je l'ai dit, ces plantes sont peu communes. Je désignerai par une astérisque les espèces qui n'ont point été récoltées près d'Aldea Velha.

#### FUCOIDEÆ.

*SARGASSUM CYMOSUM* Ag. *Syst.* p. 300.

\* *SARGASSUM STENOPHYLLUM* Mart. *Icon. Select.* t. 5.

#### DICTYOTEÆ.

*DICTYOTRA DICHOTOMA* Lam<sup>2</sup>. *var. β intricata*, — *Zonaria dichotoma var. intricata* Ag. *Syst.* p. 134.

\* *PADINA VARIEGATA* Gaill. — *Zonaria variegata* Ag. *Syst.* p. 264. — Lecta propè *Rio de Janeiro* et *Itapacoroia*, provinciâ S. Catharinæ.

#### FLORIDEÆ.

*RYTIPHLEA OBTUSILOBA* Ag. *Syst.* p. 161. — *Icon. Alg. Europ.* t. 19.

*NITOPHYLLUM FIMBRIATUM* (sp. nov.) fronde subdichotomâ, lineari, basi costatâ, supernè subvenosâ, margine foliolis minutis crispatis fimbriatâ. An à *Nitophyllo lacerato* distincta?

<sup>1</sup> Voy. la note GG.

<sup>2</sup> Voy. les notes GG et MM.

*RHODOMERIA PALMATA* var. Grev. *Alg. Brit.* 93. — *Halymenia palmata* Ag. *Syst.* p. 242.

*THAMNOPHORA BRASILIENSIS* (sp. nov.) fronde tripinnatifidâ; pinnulis ultimis subulatis, ad apicem integerrimis; pulvinulis receptaculorum axillaribus. — A *Tham. Mertensii* Grev. differt fronde minori, pinnulis non unilateraliter denticulatis.

*ODONTHALIA? MICRODONTA* (sp. nov.) fronde dilatâ, subdichotomâ vel palmato-fissâ; segmentis laciniatis, obtusis, dentatis.

*LAURENCIA PINNATIFIDA* Lam<sup>x</sup>. *Essai*, p. 42. — *Chondria pinnatifida* Ag. *Syst.* p. 201. — Lecta insuper, ut jam dixi, propè *Macahé*.

*LAURENCIA OBTUSA* Lam<sup>x</sup>. *Essai*, p. 42. — *Chondria obtusa* Ag. *Syst.* p. 203. — Lecta non solummodò propè *Aldea Velha*, prov. *Espirito Santo*, sed etiam propè *Itapacoroia* prov. *S. Catharinæ*.

*LAURENCIA PAPILLOSA* Grev. *Alg. Brit.* lii. — *Chondria papillosa* Ag. *Syst.* p. 203.

*GRACILARIA CONFEROIDES* Grev. *Alg. Brit.* p. 123. — *Sphaerococcus confervoides* Ag. *Syst.* p. 232.

*GRACILARIA RAMULOSA* Grev. — *Sphaerococcus ramulosus* Mart. *Icon. Select.* t. 3, f. 2.

*CHONDRIUS MULTIPARTITUS* Grev. *Alg. Brit.* p. lvj. — *Sphaerococcus multipartitus* Ag. *Syst.* p. 216.

*CHONDRIUS DIVARICATUS* (sp. nov.) fronde crassâ, planâ, ramosissimâ, dichotomâ, margine horizontaliter proliferâ; segmentis divaricatis, linearibus, obtusis.

*GELIDIUM CORNICULATUM* Grev. *Alg. Brit.* p. lvij. — *Sphaerococcus corniculatus* Ag. *Syst.* p. 228.

\* *GELIDIUM PARVULUM* (sp. nov.) fronde filiformi, compressâ, cartilagineo-corneâ, ramosissimâ, intricatâ, dichotomâ; ramis apice digitatis, obtusis.

*GELIDIUM MULTIFIDUM* (sp. nov.) fronde crassâ, planâ, gelatinoso-cartilagineâ, lineari, pinnatâ; pinnis alternatim bre-

viter et distichè ramosis; ramulis cylindraceis, acutis; capsulis sphæricis, in disco frondis sessilibus vel subimmersis.

GIGARTINA PPLICATA? Lam<sup>s</sup>. *Essai* p. 48. — Sphærococcus plicatus Ag. *Syst* p. 234.

\*GIGARTINA ACICULARIS, *varietas pulchra bipinnata*. Vix species distincta. — Lecta propè Itapacoroia, prov. S. Catharinæ.

GIGARTINA ELEGANS (sp. nov.) fronde corneâ, livido-purpureâ, compressâ, irregulariter bipinnatâ; pinnulis brevibus, multifidis, subhorizontalibus; ramulis ultimis crebris, divaricatis, aculeatis; capsulis globosis, numerosis, in ramulis sessilibus.

GRATELOUPIA FILICINA Ag. *Syst.* p. 241.

HYPNÆA MUSCIFORMIS Lam<sup>s</sup>. *Essai* p. 43. — Sphærococcus musciformis Ag. *Syst.* p. 238. — Lecta non tantummodò propè *Aldea Velha*, sed propè *Aldea dos Reis Magos* prov. *Espirito Santo* et *Itapacoroia*, prov. S. Catharinæ.

LIAGORA ?? DICHOTOMA (sp. nov.) fronde planâ, lineari, dichotomâ; ramis apice obtusis.

#### CAULERPEÆ.

CAULERPA SELAGO Ag. *Syst.* 183.

#### ULVACEÆ.

\*ENTEROMORPHA CLATHRATA Grev. *Alg. Brit.* p. 181. — Solenia clathrata Ag. *Syst. Alg.* 186. — Lecta in salso lacu vulgò *Saquaréma*.

\*ULVA LINZA L. — Grev. *Alg. Brit.* p. 173. — Solenia Linza Ag. *Syst. Alg.* p. 185. — Lecta propè *Itapacoroia*, prov. S. Catharinæ.

#### CONFERVEÆ.

CONFERYA HILARII (sp. nov.) ramosissima; filis tenuissimis, dichotomis; ramis ramulisque setaceis, oppositis, ultimis brevissimis, subhorizontalibus; articulis in ramis primariis diametro 3-4-plò in secundariis duplò longioribus, siccatione collapsò-planis. — Inter *C. Bruzelli* et *C. Sertularinam* Ag. <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Je n'ai pas besoin de dire que les noms et les phrases des espèces

\* *CONFERTA PELLUCIDA* Huds. — Ag. *Syst. Alg.* p. 120. —  
 Lecta in rivulo quodam propè *Villa Boa*, urbem provinciz  
*Goyaz* principem.

SS.

*GARDENIA RICHARDII* N. — *G. lanuginosa* Ach. Rich. *Mem.*  
*Rub.* 161 !

Je crois d'autant plus essentiel de donner une description détaillée de cette plante, que son feuillage épais et ridé, son odeur suave, ses longues fleurs jaunes la rendent fort remarquable, et qu'elle est uniquement connue par une courte phrase tracée d'après deux petits échantillons conservés au Museum de Paris.

*G.* Caule fruticoso, inermi; foliis breviter petiolatis, obovatis subellipticisve, obtusis, cuspidatis, rugosis, suprâ hirsuto-pilosis, marginibus subtusque hirsutis; stipulis latis, apice subulato-acuminatis; floribus terminalibus, cymosocapitatis; calycibus cylindrico-campanulatis, brevissimè 5-dentatis, levibus, glabris; corollis longissimis.

*SUFFRUTEX* circiter 8-pedalis, ramosus, inermis: ramuli crassitudine circiter pennæ anserinæ, apice hirsuti, ramis *Coryli avellanæ* colore subconsimiles. *FOLIA* in apice ramulorum conferta, circiter 4-6-pollicaria, breviter et nunc abruptè nunc haud abruptè petiolata, obovata sæpiusve subelliptica, obtusa, cuspidata, integerrima, marginibus revoluta, crassa, rugosa, suprâ hirsuto-pilosa et nervo medio hirsuta, subtus primo aspectu saltem per siccationem sublanata seu potiùs subsericeo-velutina reverà in nervis præcipuè hirsuta, in cavitatibus rugarum pilosa seu glabriuscula: petioli 6-9 l. longi, canaliculati, hirsuti. *STIPULÆ* latæ, apice subulato-

nouvelles sont dus à M. Greville comme la détermination et la synonymie des espèces déjà connues.

acuminatæ. FLORES cymoso-capitati, terminales : pedunculus communis subnullus aut brevis, crassus et lignosus : pedunculi peculiares, breves, crassi, lignosi, cortice grisci. PILI longi, erecti, recti seu rectiusculi, rufi seu albicantes. CALYX circiter 5 l. longus, cylindrico-campanulatus, brevissimè 5-dentatus, levis, glaber. COROLLA hypocrateriformis, pallidè lutea, odorem *Narcissi jonquillæ* redolens; tubo circiter 6-pollicari, glabro, apice haud dilatato; limbo 5-partito; laciniis latis, obliquè ovatis, puberulis, ciliatis. ANTHERÆ 5, sessiles, summo tubo insertæ, lineares, recurvæ. NECTARIUM epigynum, integerrimum, concavum. STYLUS longissimus, glaber, 2-fidus; divisuris exsertis, crassis, lanceolato-ovatis, intus stigmaticis. OVARIIUM 2-loc., polyspermum. OVULA in utroque loculo numerosa, duplici ordini disposita, in pulpâ nidulantia placentæ prominentis carnosæ è medio dissepimento enatæ. — Inveni in arenosis parochiæ S. Antonio da Jacutinga circiter 10 l. à civitate Rio de Janeiro.

Var.  $\beta$  (*rugosissima*) caule multò brevior, à basi ramoso; ramis patulis vel decumbentibus; foliis paulò minoribus, bullato-rugosissimis, substrigoso-hirsutis; floribus crebrioribus (12-20 in quâlibet cymâ) et brevioribus. — In virgultis maritimis inter præsidium vulgò *Quatrel do Riacho* et fauces fluminis *Rio Doce* frequentissima.

Obs. 1° De Candolle dit (*Prod.* IV, 379) qu'un ovaire à une loge constitue le genre *Gardenia*; Richard fils, au contraire, dans le corps de son *Mémoire sur les Rubiacées* (p. 161), donne à ce genre un fruit 2-loculaire; mais bientôt ayant reconnu que la plante d'Ellis, type de ce même genre, n'a qu'une loge dans sa baie, il juge qu'il serait bon de ranger uniquement parmi les *Gardenia* des plantes à fruit uniloculaire. Cette observation conduirait naturellement à changer le

<sup>1</sup> Ce mémoire est remarquable non-seulement par les belles figures, dont il est accompagné, mais encore par l'excellent esprit qui a dirigé l'auteur.

nom générique de l'espèce que nous venons de décrire. Cependant comme Linné fils, qui a consacré le genre *Gardenia* bien plus qu'Ellis, dit positivement qu'on peut y faire entrer des espèces à deux loges; que ce caractère a été adopté par les classiques, Jussieu père, Willdewow et Persoon; que ma plante a tout le *facies* de celles qu'on est accoutumé à appeler du nom de *Gardenia*, et qu'enfin c'est ce nom qui lui a été appliqué par M. Richard fils, le premier qui en ait parlé, je crois ne pas devoir le changer. Pourquoi d'ailleurs ne placerions-nous point dans le genre *Gardenia* des espèces unies et biloculaires, lorsque personne n'hésite à admettre dans le genre *Hypericum*, par exemple, des plantes à une et à plusieurs loges? — 2° Si de longs poils blancs, serrés, crépus ou entremêlés constituent une surface laineuse, on chercherait en vain ce caractère dans le *G. Richardii*, puisque les siens sont droits, hérissés et en général roides, surtout dans la variété  $\beta$ . Je me suis donc vu forcé d'obéir ici à une des lois sages consacrées par la *Théorie élémentaire* (ed. 2, p. 181); malgré le respect que je profère pour la priorité dans la nomenclature, j'ai été contraint de supprimer le nom de *Lampro-nosa*, qui aurait pu faire méconnaître une plante remarquable par plusieurs caractères très frappans, et, à ce nom, j'ai substitué celui de *G. Richardii*. Qu'on ne s'étonne point au reste si M. Richard s'est mépris sur le caractère dont il est question; il n'a eu sous les yeux, comme je l'ai déjà dit, que deux échantillons mesquins assez probablement trop comprimés, fixés sur du papier à l'aide de bandelettes, et par conséquent peu faciles à observer; enfin il est incontestable qu'au premier abord les feuilles de la plante ont, du moins sur le sec, un aspect un peu laineux, soyeux ou velouté, dû peut-être en partie à ce que les poils des nervures ont été, par la pression, portés de droite et de gauche, et se voyent ainsi à leur surface longitudinale.

TT.

*REMIREA MARITIMA* Aubl. *Guy.* I, 44, t. 16.

Ce n'est pas seulement à l'embouchure du Rio Doce que, pendant mes voyages, j'ai observé le *Remirea maritima*; je l'ai encore trouvé à l'extrémité méridionale de l'île de S. François. Si, depuis le 12° degré de latitude, et peut-être plus au nord, les plantes de Cayenne se rencontrent fort rarement dans l'intérieur du Brésil, elles s'étendent souvent sur la côte beaucoup au-delà des tropiques.

• UU.

*VERNONIA RUFO-GRISCA* N

Caule suffruticoso, foliis alternis, petiolatis, sublato-lanceolatis, supra pubescenti-tomentosis, subtus sericeis; cymâ 2-ramosâ, folio basilari brevioribus; involucris fol. mucronulatis; externâ pappi serie internâ capillari multò brevioribus; akenio hirsuto-villoso.

CAULIS suffruticosus, 1-2-ped., ramosus, infernè teres et nigrescens, supernè angulosus striatus et griseo rufove aut griseo-rufo-mentosus: rami patentes, decumbentes. FOL. alterna, circiter 1-2 pol. longa, 6-9 l. lata, sublato-lanceolata, obtusiuscula, brevissimè mucronata, basi acuta, supra pubescenti-tomentosa, subtus sericea et nitida, alia grisea alia rufescentia; superiora floraliaque multoties minora, sæpè lanceolato-linearia aut sublinearia; nervis lat. arcuatis, subtus manifestè prominentibus: petiolus pubescenti-tomentosus, circiter 4 l. longus. CYMÆ terminales, folio basilari breviores, ex spicis geminis compositæ: spica utraque patens, recurva: axes ramulis conformes: floralia folia flor. longiores: fl. secundi, sessiles; unus sæpè in dichotomiâ. INVOL. circiter 3 l. longum, pubescens, villosus aut glabriusculus, in-

454 SECOND VOYAGE AU BRÉSIL.

terdum punctis resinosis conspersum; foliis acutis mucronulatis. Cor. dilatè purpureæ. Pappus 2-serialis, subrufescens; paleæ exteriores lineari-lanceolatæ, acuminatæ, interioribus capillaceis barbulatis 4-5-plò breviores. Akenium hirsuto-villoseum. ( Caract. Vernoniarum genuinarum Schreb. Kunth. )

— Obs. J'ai soigneusement comparé ma plante avec les excellentes descriptions de M. Lessing (*Linnaea*), et n'en ai trouvé aucune qui se rapportât à elle.

VILLE DE LYON  
BIBLIOTHEQUE DU PALAIS DES ARTS

---

---

# TABLE

## DES CHAPITRES

### DU TOME SECOND.

---

	Pages.
CHAPITRE I <sup>er</sup> . Histoire abrégée de la civilisation des Indiens du Brésil. — L'aldea de S. Pedro dos Indios. — Manière de voyager. ....	1
CHAP. II. La ville du Cabo Frio et le promontoire du même nom. ....	27
CHAP. III. Voyage du Cabo Frio à la ville de Macahé. — Le village de S. João da Barra. ....	63
CHAP. IV. La ville de Macahé. — Voyage de cette ville aux limites du district des Campos dos Goitacazes. ...	83
CHAP. V. Tableau général du district des Campos dos Goitacazes. ....	104
CHAP. VI. Voyage dans le district des Campos Goitacazes. ...	141
CHAP. VII. Tableau général de la province d'Espirito Santo. ...	169
CHAP. VIII. Les Indiens sauvages. — La ville d'Itapémirim. ...	192
CHAP. IX. La ville de Benevente et les Indiens civilisés. — La ville de Guarápari. — Arrivée sur les bord de la baie d'Espirito Santo. ....	211
CHAP. X. La baie d'Espirito Santo. — Villa da Victoria. — Détails sur l'agriculture. ....	236
CHAP. XI. La montagne de Mestre Alve. — La ville d'Almeida et les Indiens qui l'habitent. ....	268
CHAP. XII. Le pays situé entre la ville d'Almeida et le Rio Doce. ....	299

## 456 TABLE DES CHAPITRES.

CHAP. XIII.	Le Rio Doce. — La nouvelle colonie de Linhares. — Le lac Juparaném.....	309
CHAP. XIV.	Les domestiques de l'auteur tombent malade à l'embouchure du Rio Doce. — Le poste de Comboios. — Le village indien de Piriquianú.....	341
CHAP. XV.	La nouvelle colonie de Vianna. — Le couvent de Nossa Senhora da Penha et Villa Velha. — L'auteur retourne à Rio de Janeiro.....	359
	Précis historique des révolutions du Brésil depuis l'arrivée de Jean VI en Amérique jusqu'à l'abdication de l'empereur D. Pedro.....	37
	Notés sur les plantes caractéristiques indiquées dans le volume....	405

FIN DE LA TABLE DU TOME SECOND.

VILLE DE LYON

Biblioth. du Palais des Arts

---

A. Pihan de la Forest;

IMPRIMEUR DE LA COUR DE CASSATION,

rue des Noyers, n° 37.



